

Helliconia 02 - l'été

Aldiss Brian

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Brian Aldiss
Helliconia
l'été

Ailleurs & Demain



Robert Laffont

Ce volume est le second d'une trilogie.
Le premier a pour titre *Le Printemps d'Helliconia* et le troisième aura
pour titre *L'Hiver d'Helliconia*.

BRIAN ALDISS

HELLICONIA L'ÉTÉ

Traduit de l'anglais par Jacques Chambon



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Titre original : HELLICONIA SUMMER

© Brian Aldiss, 1983

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1986

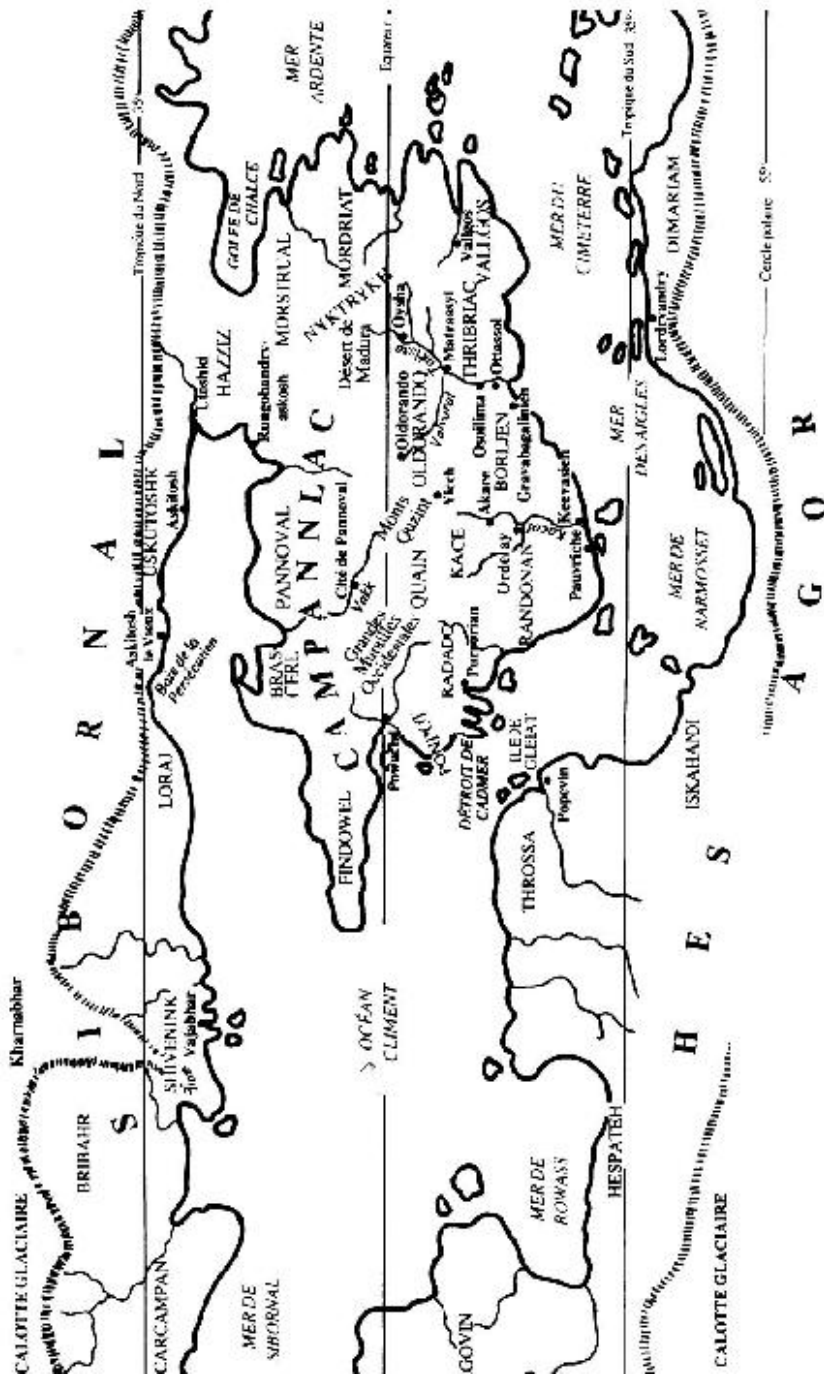
ISBN 2-221-01158-9

(édition originale : ISBN 0-224-01848-5 Jonathan Cape Ltd,
Londres)

*L'homme est totale symétrie,
Foyer de proportions, où tout membre a son pair,
Le tout faisant écho au monde entier ;
Chaque élément peut nommer l'autre frère ;
Car la tête et le pied en secret sont amis.
Lunes, marées, leur étant liées.*

*L'homme a bien plus de serviteurs
Qu'il ne saurait en remarquer : à chaque pas
Qu'il fait, il foule un ami empressé
Lorsque, malade, il n'est plus que pâleur.
Ah, tout-puissant amour !
L'homme est un monde et a
Un autre monde à lui dévoué.*

GEORGES HERBERT, L'Homme



LA CÔTE DE BORLIEN

Les vagues montaient à l'assaut de la grève, se retiraient et revenaient à la charge. Non loin du rivage, vers le large, la procession des lames était brisée par une masse rocheuse couronnée de végétation. Elle marquait la frontière entre les bas-fonds et les grandes profondeurs. Un jour ce rocher avait fait partie d'une montagne située loin à l'intérieur des terres, jusqu'au moment où des convulsions volcaniques l'avait précipité dans la baie.

Ce rocher portait désormais un nom familial : le Rocher de Linien. La baie et son environnement s'appelaient Gravabagalinien, d'après le nom donné au rocher. Au-delà s'étendaient les bleus miroitants de la Mer des Aigles. Les vagues qui s'écrasaient sur le rivage étaient ennuagées de sable ramassé au passage avant qu'elles ne se dispersent en rafales d'écume blanche. L'écume courait sur la pente pour finalement s'enfoncer voluptueusement dans le sol.

Après s'être élancées contre le bastion du Rocher de Linien, les vagues abordaient la plage selon différents angles, retrouvant un regain de vigueur pour tourbillonner autour des pieds d'un trône doré que quatre phagors étaient en train de déposer sur le sable. Dans les flots baignaient les dix orteils roses de la Reine de Borlien.

Les ancipités décornés se tenaient immobiles. Sans autre réaction qu'un frémissement d'oreille occasionnel, ils laissaient les flots laiteux bouillonner autour de leurs pieds, en dépit de leur sainte horreur de l'eau. Ils avaient beau avoir transporté leur royal fardeau sur un demi-mille depuis le palais de Gravabagalinien, ils n'offraient pas le moindre signe de fatigue. La chaleur avait beau être intense, ils ne paraissaient pas en être incommodés. Pas plus qu'ils ne manifestèrent le moindre intérêt quand la reine quitta son trône pour s'avancer, nue, vers la mer.

Derrière les phagors, sur le sable sec, le majordome du palais surveillait deux esclaves humains occupés à dresser une tente qu'il s'employa à garnir de tapis madis éclatants.

Les vaguelettes vinrent lécher les chevilles de la Reine MyrdeInggala, « La Reine des reines », comme l'appelait la paysannerie borlienienne. Sa fille de sang royal, la Princesse Tatro, l'accompagnait, ainsi que certains membres de la suite habituelle de la reine.

La princesse se mit à pousser des cris d'excitation et à sauter sur place. À l'âge de deux ans et trois décimes, elle considérait la mer comme une énorme amie dépourvue de cervelle.

« Oh, regarde la vague qui arrive, Man ! Je n'en ai jamais vu d'aussi grosse ! Et l'autre... la voilà qui arrive... ooh ! Un vrai monstre, aussi haut que le ciel ! Oh, mais c'est qu'elles sont de plus en plus grosses, Man, Man, *regarde !* Regarde-moi celle-là, elle va s'écraser et... ooh, en voilà une autre, encore plus énorme ! Regarde, regarde, Man ! »

La reine hocha gravement la tête au spectacle de sa fille s'ébattant dans les tranquilles petites vagues, et fixa les yeux au loin. Des nuages ardoisés s'accumulaient à l'horizon austral, signes avant-coureurs de la mousson d'été. Les grands fonds présentaient une nuance dont la couleur bleue ne donnait pas une description exacte. La reine y voyait un mélange d'azur, d'aigue-marine, de turquoise et de verdâtre. Elle portait au doigt une bague achetée à un marchand d'Oldorando sur laquelle était montée une pierre – unique et d'origine inconnue – qui faisait écho aux couleurs de la mer matinale. Elle sentait sa vie et celle de son enfant s'accorder à l'existence comme la pierre à l'océan.

De ce réservoir de vie venaient les vagues qui réjouissaient Tatro. Pour l'enfant, chaque vague constituait un événement distinct, qu'elle vivait en dehors de toute relation avec ce qui avait été ou devait être. Chaque vague était unique. Tatro paraissait encore dans l'éternel présent de l'enfance.

Pour la reine, les vagues représentaient un processus continu, qui n'était pas seulement celui de l'océan mais du monde entier. Ce processus incluait la répudiation dont son époux l'avait frappée, les armées en marche par-delà l'horizon, la chaleur croissante, et la voile qu'elle espérait chaque jour apercevoir à l'horizon. Elle ne pouvait échapper à rien de tout cela. Passé ou futur, l'un et l'autre étaient contenus dans son dangereux présent.

Prenant congé de Tatro, elle s'élança dans l'eau. Elle s'éloigna de la petite silhouette hésitante dans le ressac, pour épouser l'océan. Sa bague s'alluma à son doigt quand ses mains fendirent la surface, et elle se mit à nager vers le large.

Les eaux glissaient élégamment sur ses membres, les rafraîchissant délicieusement. Elle sentait les énergies de l'océan. Droit devant elle, une ligne de brisants blancs marquait la séparation entre les eaux de la baie et la mer proprement dite, dont l'énorme masse se déplaçait d'est en ouest, séparant les continents de Campannat et d'Hespagorat, la terre de feu et la terre de glace, dans sa course autour du monde. Myrdemlnggala ne dépassait jamais cette ligne à moins d'avoir ses familiers avec elle.

Ceux-ci commençaient justement à arriver, attirés par la forte

fermentation de sa féminité. Ils nageaient tout près d'elle. Elle plongeait avec eux tandis qu'ils parlaient dans ce langage orchestral qui continuait de lui être étranger. Ils l'avertirent que quelque chose – rien de plaisant – était sur le point d'arriver. Ça allait émerger de la mer, son domaine.

L'exil de la reine l'avait conduite en ces lieux déshérités à l'extrême sud de Borlien, à Gravabagalinien, l'Ancien Gravabagalinien, hanté par les fantômes d'une armée qui avait péri là longtemps auparavant. C'était là tout son pauvre domaine. Mais elle avait découvert un autre domaine, dans la mer. Sa découverte, accidentelle, datait du jour où elle était entrée dans l'eau alors qu'elle avait ses règles. L'odeur qu'elle dégageait avait attiré les familiers vers elle. Ils étaient devenus ses compagnons de chaque jour, consolation de tout ce qu'elle avait perdu et de tout ce qui la menaçait.

Encadrée par les créatures, Myrdeumlnggala se laissa aller sur le dos, exposant les parties les plus délicates de son individu à la chaleur de Batalix, déjà haut dans le ciel. L'eau bourdonnait dans ses oreilles. Ses seins étaient petits, couronnés de cannelle, ses hanches larges, sa taille étroite. Le soleil étincelait sur sa peau. Ses compagnons humains batifolaient dans le voisinage. Certains nageaient près du Rocher de Linien ; d'autres gambadaient le long de la plage ; tous se servaient inconsciemment de la reine comme point de référence. Leurs cris rivalisaient avec le fracas des vagues.

De l'autre côté de la plage, au-delà des jonchées de varech, au-delà des falaises, se dressait le palais blanc et or de Gravabagalinien, la résidence où la reine se trouvait désormais exilée, attendant son divorce – ou son assassinat. Aux yeux des nageurs, il avait l'air d'un jouet peint.

Les phagors se tenaient immobiles sur la grève. Au large pendait une voile tout aussi immobile. Les nuages qui bouchaient le sud semblaient privés de mouvement. Tout était en suspens.

Mais le temps s'activait. Le pâlejour suivait son cours – aucune personne d'importance ne se serait aventurée au-dehors sous ces latitudes alors que les deux soleils occupaient le ciel. Et à mesure que s'écoulait le pâlejour, les nuages se faisaient plus menaçants, la voile obliquait vers l'est, en direction du port d'Ottassol.

Finalement les vagues apportèrent un cadavre humain dans leurs replis. C'était là la chose déplaisante qui avait fait l'objet de l'avertissement des familiers. Ils couinèrent de dégoût.

Le corps vint danser autour du ressaut du Rocher de Linien, comme s'il était encore doué de vie et de volonté, avant d'être rejeté sur la plage, dans une petite dépression. Il resta étendu là, dans une totale indifférence, la face dans l'eau. Un oiseau de mer vint se poser sur son épaule.

MyrdemInggala aperçut l'éclair blanc et regagna le rivage pour examiner la chose de près. Une des dames de sa cour était déjà là, fixant un regard horrifié sur l'étrange poisson. Son épaisse chevelure noire était hérissée par le sel. Un bras était passé autour du cou à un angle impossible. Le soleil séchait déjà la chair boudinée quand l'ombre de la reine tomba dessus.

Le corps était gonflé par la putréfaction. De minuscules crevettes accouraient çà et là dans la flache pour grignoter un genou cassé. La dame de compagnie retourna le cadavre du bout du pied. Celui-ci s'affala sur le dos, dégageant une odeur pestilentielle.

Une masse de poissons récurers tout frétillements étaient agglutinés à son visage, affairés à dévorer la bouche et les orbites. Même sous le regard de Batalix, ils n'interrompirent pas leur festin.

La reine se retourna prestement en entendant le bruit de petits pieds qui s'approchaient. Elle prit Tatro dans ses bras et l'éleva au-dessus de sa tête, l'embrassant, lui souriant de toutes ses dents pour la rassurer, avant de remonter la plage au pas de course avec elle. En partant, elle appela son majordome.

« ScufBar ! Enlève-moi cet objet de notre plage. Et fais-le enterrer dès que possible. À l'extérieur des anciens remparts. »

Le serviteur émergea de l'ombre de la tente en chassant le sable de son charfrul.

« Tout de suite, madame », dit-il.

Plus tard dans la journée, la reine, inspirée par ses angoisses, songea à un meilleur moyen de se débarrasser du cadavre.

« Porte-le à un homme que je connais à Ottassol », ordonna-t-elle à son petit majordome en fixant sur lui un regard sévère. « C'est un homme qui achète les cadavres. Je vais aussi te donner une lettre, mais pas pour l'anatomiste. Interdiction de dire à l'anatomiste d'où tu viens, compris ? »

« Qui est cet homme, madame ? » ScufBar était le vivant portrait de la mauvaise volonté.

« Il se nomme CaraBansity. Interdiction de mentionner mon nom devant lui. On le dit très rusé. »

Elle s'efforçait de cacher son inquiétude à ses serviteurs, n'ayant que peu d'espoir de voir le temps s'étaler quand son honneur reposait dans les mains de CaraBansity.

Au-dessous du palais de bois craquant s'étendait un dédale de caves fraîches. Certaines d'entre elles étaient remplies de monceaux de blocs de glace taillés dans un glacier de la lointaine Hespagorat. Quand les deux soleils se furent couchés, ScufBar s'enfonça parmi les blocs de glace, tenant une lampe à huile de baleine au-dessus de sa

tête. Un jeune esclave le suivait, cramponné à l'ourlet de son charfrul pour plus de sûreté. En manière d'autodéfense au cours de toute une vie d'ingrateres besognes, ScufBar était devenu un être à la poitrine creuse, aux épaules voûtées, à la panse rebondie, afin de proclamer son insignifiance et d'échapper à un surcroît de responsabilités. Cette fois, la défense n'avait pas marché. La reine lui avait trouvé une commission à faire.

Il s'équipa de gants et d'un tablier de cuir. Rejetant de côté la natte qui recouvrait un tas de glace, il donna la lampe au garçon et empoigna une hache à glace. En deux coups, il sépara un des blocs de son voisin.

Transportant le bloc avec force grognements pour convaincre le garçon de son poids, il gravit lentement les escaliers et veilla à ce que le jeune esclave referme la porte derrière lui. Il fut accueilli par des chiens d'une taille monstrueuse qui rôdaient dans les couloirs obscurs. Connaissant ScufBar, ils n'aboyèrent point.

Toujours avec sa glace, il franchit une porte de service qui l'amena dehors. Il tendit l'oreille au bruit du verrou que le jeune esclave tirait de l'intérieur. Ce ne fut qu'une fois assuré que la porte était bien fermée qu'il entreprit de traverser la cour.

Le ciel était piqueté d'étoiles qui, jointes au violet intermittent d'une lueur aurorale, lui éclairèrent le chemin jusqu'à un porche de bois donnant accès aux écuries. Une forte odeur de crottin de hoxney lui frappa les narines.

Un garçon d'écurie attendait dans l'obscurité, tout frissonnant. Tout le monde était nerveux après la tombée de la nuit à Gravabagalinien, car c'était le moment, disait-on, où les soldats de l'armée décimée parcouraient les ténèbres à la recherche d'octaves de terre favorables. Une rangée de hoxneys bruns raclaient le sol de leurs sabots dans le noir.

« Est-ce que mon hoxney est prêt, gamin ? »

« Oui. »

Le garçon d'écurie avait préparé un hoxney de somme pour le voyage de ScufBar. Sur le dos de l'animal avait été fixé un long panier d'osier comme on en utilisait pour transporter les produits dont la conservation exigeait l'emploi de glace. Avec un ultime grognement, ScufBar fit glisser le bloc de glace dans le panier, sur un lit de sciure.

« Et maintenant aide-moi à installer le corps dedans, petit, et ne fais pas le dégoûté. »

Le cadavre qui était venu s'échouer dans la baie gisait dans un coin, au milieu d'une flaque d'eau de mer. Les deux hommes le traînèrent par terre, le soulevèrent et l'allongèrent sur la glace. Avec un certain soulagement, ils refermèrent le couvercle du panier et en bouclèrent les sangles.

« Saleté de viande froide », dit le garçon d'écurie en s'essuyant les mains à son charfrul.

« Rares sont les gens qui ont de la sympathie pour les cadavres », répondit ScufBar en retirant ses gants et son tablier. « C'est une chance que le deutéroscopiste d'Ottassol en ait, lui. »

Tenant le hoxney par la bride, il sortit de l'écurie et passa devant la garde du palais, dont les visages moustachus scrutaient nerveusement le paysage de l'intérieur d'un baraquement situé près des remparts. Le roi n'avait donné à la reine répudiée que des vieillards ou des gens peu dignes de confiance pour assurer sa protection. ScufBar lui-même n'était pas rassuré et n'arrêtait pas de regarder autour de lui. Même la rumeur lointaine de la mer le rendait nerveux. Une fois à l'extérieur des dépendances du palais, il fit halte, reprit sa respiration et se retourna.

La masse du palais se découpait avec une exceptionnelle netteté sur la jonchée d'étoiles. À un endroit une unique lumière perçait le noir de ses murs. On pouvait distinguer là une silhouette de femme, debout sur son balcon, le regard fixé vers l'intérieur des terres. ScufBar hocha la tête, se retourna vers la route côtière et tira la tête du hoxney vers l'est, dans la direction d'Ottassol.

La reine Myrdemlnggala avait fait mander son majordome un peu plus tôt. Bien que pieuse, elle était encline à la superstition, et la découverte du corps dans l'eau l'inquiétait. Elle n'était pas loin de prendre cela comme un signe de la mort qui la menaçait elle-même.

Elle embrassa la Princesse TatromanAdala en lui souhaitant bonne nuit et se retira pour prier. Ce soir-là, Akhanaba ne lui fut d'aucun réconfort, bien qu'elle eût conçu un plan simple, dans lequel le corps pouvait être judicieusement utilisé.

Elle avait peur de ce que le roi pouvait faire – à elle et à sa fille. Elle n'avait aucun moyen de se protéger de son courroux, et elle comprenait clairement qu'aussi longtemps qu'elle serait en vie sa popularité serait une menace pour lui. Il n'y avait qu'une personne susceptible de la protéger, un jeune général ; elle lui avait envoyé une lettre, mais les Guerres de l'Ouest le retenaient au loin et il n'avait pas encore répondu.

Et voici qu'aujourd'hui elle envoyait une autre lettre par l'intermédiaire de ScufBar. À Ottassol, distante d'une centaine de milles, devait arriver incessamment – en même temps que son époux – un des envoyés du Saint Empire Pannovalien. Cet homme s'appelait Alam Esomberr, et serait porteur d'un acte de divorce qu'elle devait signer. Perspective qui la fit frémir.

Sa lettre était pour Alam Esomberr ; elle y demandait protection contre son mari. Alors qu'un messager solitaire n'eût pas manqué d'être arrêté par une patrouille du roi, un petit homme crasseux

accompagné d'une bête de somme avait toute chance de passer inaperçu. Personne ne songerait à chercher une lettre en inspectant le corps.

Cette lettre n'était pas adressée à l'Envoyé Esomberr mais au Saint C'Sarr lui-même. Le C'Sarr avait des raisons de ne pas aimer son royal époux et ne manquerait pas d'accorder sa protection à une pieuse reine en détresse.

Pieds nus sur son balcon, elle fixait les ténèbres. Elle se mit à rire toute seule : se fier à une lettre, alors que le monde entier était peut-être sur le point de s'embraser ! Son regard se porta vers l'horizon nord. Là brûlait la Comète de YarapRombry : pour les uns symbole de destruction, pour les autres de salut. Un oiseau de nuit lança son cri. La reine l'écouta longtemps après qu'il se fut tu, comme on regarde un couteau s'enfoncer irrémédiablement dans l'eau claire.

Quand elle fut sûre que son majordome était en route, elle retourna à sa couche et tira les rideaux de soie tout autour. Elle resta étendue là, les yeux grands ouverts.

Dans l'obscurité, la poussière de la route côtière avait l'air blanche. ScufBar cheminait à côté de son chargement, jetant des regards anxieux autour de lui. Il sursauta quand même lorsqu'une silhouette se matérialisa dans le noir et lui ordonna de s'arrêter.

L'homme était armé et d'allure militaire. C'était un des sbires du Roi JandolAnganol, payé pour surveiller toutes les allées et venues qui se faisaient pour le compte de la reine. Il renifla le panier. ScufBar expliqua qu'il allait vendre le cadavre.

« La reine est-elle donc si pauvre ? » s'exclama le garde, et il laissa ScufBar poursuivre sa route.

ScufBar reprit résolument sa marche, attentif à tous les bruits qui ne ressemblaient pas aux craquements du panier. Il y avait des contrebandiers tout le long de la côte, et pire que des contrebandiers. Borlien était engagé dans les Guerres de l'Ouest contre Randonan et Kace, et le pays était souvent écumé par des bandes de soldats, de brigands ou de déserteurs.

Au bout de deux heures de marche, ScufBar conduisit le hoxney sous un arbre dont les branches surplombaient la piste. Celle-ci se mettait à grimper sévèrement un peu plus loin, pour rejoindre la grand-route du sud qui menait d'Ottassol aux régions de l'ouest, jusqu'à la frontière de Randonan.

Il fallait normalement les vingt-cinq heures que comptait la journée pour atteindre Ottassol, mais il existait des moyens plus commodes d'effectuer le voyage que de se traîner à côté d'un hoxney chargé.

Après avoir attaché l'animal à l'arbre, ScufBar grimpa sur une branche basse et attendit. Il ne tarda pas à somnoler.

Quand le fracas d'une carriole qui arrivait l'arracha à son somme, il se laissa glisser à terre et attendit, tapi au bord du chemin. La lueur aurorale qui palpitait dans le ciel l'aida à distinguer le voyageur. Il siffla, un coup de sifflet lui répondit, et la carriole vint tranquillement s'arrêter à sa hauteur.

Le propriétaire du véhicule était un vieil ami originaire de la même partie de Borlien que ScufBar ; il s'appelait FloerCrow. Chaque semaine au cours de l'été de la petite année, il transportait des produits des fermes locales au marché. FloerCrow n'était pas un homme très ouvert, mais il était prêt à emmener ScufBar jusqu'à Ottassol du moment que cela lui permettait d'avoir un animal supplémentaire pour prendre le relais entre les brancards.

La carriole s'arrêta juste ce qu'il fallait de temps pour que le hoxney fût attaché à la ridelle arrière et que ScufBar grimpât dedans. FloerCrow fit claquer son fouet, et la carriole s'ébranla lourdement. Elle était tirée par une brave bourrique de hoxney d'un marron terne.

Malgré la chaleur de la nuit, FloerCrow portait un chapeau à larges bords et une lourde cape. Une épée dans une gaine de fer était posée à côté de lui. Son chargement se composait de quatre porcelets noirs, de kakis, de goingoins et de tout un tas de légumes. Les porcelets se balançaient dans des filets, réduits à l'impuissance, à l'extérieur de la carriole. ScufBar se cala contre le dossier en planches et s'endormit, sa casquette rabattue sur les yeux.

Il se réveilla alors que les roues faisaient un bruit d'enfer dans des ornières à sec. L'aube faisait pâlir les étoiles tandis que Freyr se préparait à poindre. Un petit vent s'éleva, charriant des odeurs d'habitations humaines.

Bien que l'obscurité fut encore cramponnée au sol, des paysans étaient déjà debout, en route pour les champs. Ce n'étaient que des ombres silencieuses en mouvement, les outils qu'ils transportaient émettant occasionnellement un bruit métallique. Leur pas régulier, leurs têtes penchées en avant rappelaient la lassitude qui avait présidé à leur retour au logis le soir précédent.

Hommes, femmes, jeunes, vieux, les paysans se déplaçaient à différents niveaux, les uns au-dessus du niveau de la route, les autres au-dessous. Le paysage, tel qu'il se révélait progressivement, était tout en angles, déclivités et murs du même brun terne, comme les hoxneys. Les paysans appartenaient à la grande plaine de loess qui formait le centre de la partie sud du continent tropical de Campannlat. Elle s'étendait au nord presque jusqu'aux frontières d'Oldorando, et à l'est jusqu'à la Takissa, le fleuve sur lequel était bâti Ottassol. Sa riche terre avait été retournée par d'innombrables travailleurs durant

d'innombrables années. Des talus, des barrages et des digues avaient été dressés pour être perpétuellement détruits ou rebâti par des générations successives. Même en temps de sécheresse, comme c'était actuellement le cas, le loess devait être travaillé par ceux dont le destin était de faire produire des récoltes à la poussière.

« Whooo », lança FloerCrow, comme la carriole entraînait avec fracas dans un village que traversait la route.

D'épais murs de loess gardaient l'agglomération contre les pillards. La porte principale, mise à mal par la mousson de l'année précédente, n'avait pas été réparée. Bien que l'obscurité fut encore épaisse, aucune fenêtre n'était éclairée. Des poules et des oies fouillaient le sol au pied des murs de boue rapetassés, sur lesquels étaient peints des symboles religieux apotropaïques.

La seule note de gaieté venait d'un poêle qui brûlait près de la porte. Le vieux marchand qui l'entretenait n'avait pas besoin de faire l'article pour ses spécialités : celles-ci dégageaient une odeur qui suffisait à les signaler. C'était un marchand de gaufres. Un flot régulier de paysans lui en achetaient pour les manger en allant au travail.

FloerCrow expédia un coup de coude dans les côtes de ScufBar et pointa son fouet sur le vendeur ambulant. ScufBar comprit sur-le-champ. Il descendit de la carriole avec des mouvements raides et alla chercher leur petit déjeuner. Les gaufres passaient directement des mâchoires rougeoyantes du gaufrier dans les mains des clients. FloerCrow dévora la sienne et s'installa à l'arrière de la carriole pour dormir. ScufBar changea les hoxneys, prit les rênes et fit repartir la carriole.

La journée suivit son cours. D'autres véhicules se pressaient sur la route. Le paysage changea. Durant un temps, la grand-route présenta un tracé si encaissé qu'il n'était possible de rien voir en dehors des murs bruns des champs. À d'autres moments, la voie suivait la ligne de crête d'une levée de terre et une large perspective de cultures était visible.

La plaine s'étendait dans toutes les directions, plate comme une planche, semée de silhouettes courbées. Les lignes droites dominaient. Champs et terrasses étaient tracés au carré. Les arbres poussaient en avenues rectilignes. Les cours d'eau avaient été déviés en canaux ; même les voiles des bateaux qui y circulaient étaient rectangulaires.

Qu'importait le paysage, qu'importait la chaleur – la température de la journée avoisinait les quarante degrés centigrades – les paysans travaillaient tant qu'il y avait de la lumière dans le ciel. Fruits, légumes et veronique, les principaux produits de rapport, réclamaient des soins. Leurs dos restaient courbés, qu'il y eût un ou deux soleils au-dessus d'eux.

Freyr brillait d'un éclat impitoyable par rapport au disque rouge

terne de Batalix. Personne n'avait de doute sur la question de savoir lequel des deux était le maître des deux. Des voyageurs en provenance d'Oldorando, situé encore plus près de l'équateur, parlaient de forêts qui s'enflammaient brusquement sur l'ordre de Freyr. Beaucoup croyaient que Freyr n'allait pas tarder à dévorer le monde ; n'empêche qu'il fallait continuer de sarcler les sillons et d'arroser les pousses délicates.

La carriole se rapprochait d'Ottassol. On n'apercevait plus de village, rien que des champs à perte de vue, jusqu'à un horizon qui se dissolvait en mirages instables.

La route plongeait dans une gorge, fermée de chaque côté par des murs de terre de dix mètres de haut. Le village s'appelait Mordec. Les deux hommes descendirent et détachèrent le hoxney de trait, qui s'affaissa entre les brancards jusqu'à ce qu'on lui eût apporté de l'eau ; les deux bêtes montraient des signes de fatigue.

D'étroits tunnels s'enfonçaient dans le sol de chaque côté de la route. On voyait le jour de l'autre côté, découpé en un rectangle d'une parfaite netteté. Les deux hommes émergèrent du tunnel qu'ils avaient emprunté dans une cour à ciel ouvert, bien au-dessous du niveau du sol.

D'un côté se trouvait le Vieux Flacon, une taverne taillée dans la terre. L'intérieur, d'une agréable fraîcheur, n'était éclairé que par le reflet de la lumière qui plombait dans la cour. En face de la taverne, c'étaient de petites habitations, elles aussi taillées dans le loess. Leurs façades ocre étaient égayées par des fleurs en pot.

À travers tout un labyrinthe de passages souterrains le village s'étendait, s'ouvrant de temps en temps sur des cours, beaucoup d'entre elles pourvues d'escaliers qui conduisaient à la surface, où la plupart des habitants de Mordec étaient en train de travailler. Les toits des maisons étaient formés par les champs.

Tandis qu'ils se restauraient d'un petit casse-croûte arrosé de vin, FloerCrow dit : « Il renifle un peu. »

« Ça fait un moment qu'il est mort. La reine l'a trouvé échoué sur le rivage. À mon avis il a été tué à Ottassol, probable, et jeté à la mer de quelque quai. Le courant l'aura porté jusqu'à Gravabagalinien. »

Comme ils regagnaient la carriole, FloerCrow dit : « C'est un mauvais présage pour la reine des reines, pour sûr. »

Le long panier reposait à l'arrière du véhicule avec les légumes. La glace tournait en eau et gouttait par terre, où une flaque se marbrait d'une spirale de poussière paresseuse. Des mouches bourdonnaient autour de la voiture.

Ils regrimpèrent dedans et attaquèrent les derniers milles qui les séparaient d'Ottassol.

« Si le Roi JandolAnganol veut se débarrasser de quelqu'un, il ne

fera pas de manière... »

ScufBar fut choqué. « La reine est trop aimée. Des amis partout. » Il tâta la lettre dans sa poche intérieure et hocha la tête tout seul dans son coin. Des amis influents.

« Et lui qui va épouser une gamine de onze ans à la place. »

« Onze ans et cinq décimes. »

« Peu importe. C'est écœurant. »

« Oh, c'est écœurant, pas de problème », acquiesça ScufBar. « Onze ans et demi, voyez-vous ça ! » Il fit claquer ses lèvres et émit un sifflement.

Les deux hommes se regardèrent et leur visage se fendit d'un large sourire.

La carriole poursuivit sa route vers Ottassol en grinçant, suivie par les mouches bleues.

Ottassol était la grande cité invisible. En des temps plus froids, la plaine avait porté ses bâtiments ; désormais c'étaient eux qui portaient la plaine. Ottassol était un labyrinthe souterrain, habité par des hommes et des phagors. La surface calcinée n'était plus occupée que par des routes et des champs, parsemés de trous rectangulaires. Au fond des rectangles se trouvaient les cours, entourées de façades correspondant à des maisons qui n'avaient par ailleurs aucune configuration externe.

Ottassol n'était que terre et son contraire, terre excavée, aspect positif et négatif du sol, comme si celui-ci avait été mangé par des vers géométriques.

La cité abritait 695 000 personnes. Son étendue n'était pas visible ; même ses habitants n'avaient que rarement l'occasion de l'apprécier. Une terre, un climat et une situation géographique favorables avaient permis au port de dépasser en importance la capitale de Borlien, Matrassyl. Ainsi se déployaient les souterrains d'Ottassol, souvent sur différents niveaux, jusqu'au moment où ils étaient arrêtés par la Takissa.

Des voies pavées sillonnaient le sous-sol, certaines assez larges pour que deux carrioles puissent s'y croiser. ScufBar suivit une de ces voies, conduisant par la bride le hoxney chargé de son panier. Il s'était séparé de FloerCrow à un marché dans les faubourgs de la ville. Sur son passage, les piétons se retournaient, fronçant le nez à l'odeur qui flottait derrière lui. La glace qui tapissait le fond du panier avait définitivement fondu.

« L'anatomiste deutéroscopiste ? » s'enquit-il auprès d'un passant.
« Bardol CaraBansity ? »

« La Cour du Guet. »

Des mendiants de toute sorte demandaient l'aumône à la porte des nombreuses églises, soldats blessés rentrés de guerre, infirmes, hommes et enfants atteints d'horribles cancers de la peau. ScufBar les ignora. Des pécubis chantaient dans leurs cages à chaque coin de rue et de cour. Les chants des différentes espèces de pécubis étaient suffisamment distincts pour permettre aux aveugles de faire la différence et de se guider dessus.

ScufBar trouva sa route dans le labyrinthe, descendit quelques larges marches qui le menèrent dans la Cour du Guet et arriva devant la porte qui portait une plaque gravée au nom de Bardol CaraBansity. Il sonna.

Un verrou fut bruyamment tiré, la porte s'ouvrit. Un phagor apparut, vêtu d'une grossière robe de chanvre. Il suppléa à l'inexpressivité de son regard cerise par une question.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

« Je veux voir l'anatomiste. »

Après avoir attaché le hoxney à un poteau réservé à cet usage, ScufBar entra et se retrouva dans une petite pièce au plafond formant coupole. Elle contenait un comptoir, derrière lequel se tenait un autre phagor.

Le premier phagor s'engagea dans un couloir, dont les deux murs laissaient tout juste passer ses larges épaules. Il écarta un rideau et pénétra dans une salle de séjour dont un coin était occupé par un divan. L'anatomiste était en train de s'y réjouir avec sa femme. Il s'arrêta pour écouter ce que son serviteur non humain avait à dire et lâcha un soupir.

« Maudit sois-tu, j'arrive. » Il se mit sur ses pieds et s'appuya au mur pour enfiler son caleçon sous son charfrul, qu'il ajusta avec une lenteur délibérée.

Sa femme lui lança un coussin. « Imbécile, pourquoi ne peux-tu jamais te concentrer ? Finis ce que tu as commencé. Dis à ces abrutis de s'en aller. »

Il secoua la tête, faisant trembler ses lourdes joues. « C'est l'infatigable mécanique du monde, ma beauté. Garde-moi tout ça au chaud jusqu'à mon retour. Je ne commande pas aux allées et venues des hommes... »

Il prit le couloir et s'arrêta sur le seuil de sa boutique pour examiner son visiteur. Bardol CaraBansity était un homme solidement charpenté, plutôt lourd que grand, avec une voix pesante et solennelle et un crâne massif qui n'était pas sans ressembler à celui d'un phagor. Il portait un épais ceinturon de cuir par-dessus son charfrul, avec un couteau passé dedans. Malgré ses airs de boucher, CaraBansity avait une réputation non usurpée d'homme astucieux.

Avec sa poitrine creuse et son ventre rebondi, ScufBar n'offrait pas

un spectacle impressionnant, et CaraBansity lui fit bien sentir qu'il n'était pas impressionné.

« J'ai un corps à vendre, monsieur. Un corps humain. »

Sans prononcer un mot, CaraBansity fit signe aux phagors. Ils sortirent et ramenèrent le corps, qu'ils déposèrent sur le comptoir. De la sciure et des fragments de glace adhéraient au cadavre.

L'anatomiste deutéroscopiste fit un pas en avant. « Il est un peu avancé. Où l'as-tu pris, l'ami ? » « Dans une rivière, monsieur. Alors que j'étais en train de pêcher. » Le corps était tellement distendu par les gaz internes qu'il remplissait ses vêtements à les faire craquer. CaraBansity l'allongea sur le dos et retira un poisson mort de l'intérieur de la chemise. Il le jeta aux pieds de ScufBar.

« C'est ce qu'on appelle un poisson récurer. Pour ceux d'entre nous qui ont le souci de la vérité, ce n'est pas un poisson mais le rejeton marin d'un ver de Wutra. Marin. Pas d'eau douce. Pourquoi mens-tu ? Aurais-tu tué ce pauvre type ? Tu as l'air d'un criminel. Tes bosses phrénologiques le suggèrent. »

« Très bien, monsieur, si vous voulez, je l'ai trouvé dans la mer. Vu que je suis un serviteur de notre pauvre reine, je ne tenais pas à ce que la chose se sache. »

CaraBansity le regarda plus attentivement. « Alors, comme ça, tu sers MyrdeInggala, reine des reines, coquin que tu es ? Voilà une dame qui mérite bons valets et bonne fortune. »

Il montra du doigt une gravure bon marché du visage de la reine, accroché dans un coin de la boutique.

« Je la sers de mon mieux. Dites-moi ce que vous comptez me payer pour ce corps. »

« Tu as fait tout ce chemin pour dix roons, pas plus. Par les sales temps qui courent, je peux avoir des corps à charcuter chaque jour de la semaine. Et plus frais que ça, encore. »

« On m'a dit que vous m'en donneriez cinquante, monsieur. Cinquante roons, monsieur. » ScufBar prit un air fuyant et se frotta les mains.

« Comment se fait-il que tu sois ici avec ton ami malodorant précisément au moment où le roi lui-même et un envoyé du Saint C'Sarr sont attendus à Ottassol ? Tu travailles pour le roi ? »

ScufBar écarta les mains en se faisant encore plus petit. « Je n'ai de liens qu'avec le hoxney là dehors. Payez-moi seulement vingt-cinq roons, monsieur, et je retourne tout de suite auprès de la reine. »

« Maudits rapaces que vous êtes tous ! Pas étonnant que le monde aille à la dérive. »

« Si vous le prenez comme ça, monsieur, je descendrai jusqu'à vingt. Vingt roons. »

Se tournant vers l'un des phagors présents, occupé à se lécher les

narines à petits coups de sa langue pâle, CaraBansity dit : « Paie-le et flanque-le dehors. » « Combien ze lui donne ? » « Dix roons. »

ScufBar laissa échapper un mugissement de douleur.

« Bon. Quinze. Et toi, l'ami, présente les hommages de Bardol CaraBansity à ta reine. »

Le phagor fouilla dans sa robe de chanvre et en retira une petite bourse. Il laissa tomber trois pièces d'or dans la paume noueuse de sa main à trois doigts. ScufBar s'en saisit à la hâte et gagna la porte, la mine maussade.

CaraBansity ordonna prestement à l'un de ses assistants non humains de charger le corps sur ses épaules – ordre qui fut exécuté sans mauvaise volonté notable – et de le suivre dans le couloir sombre, où flottaient d'étranges odeurs. CaraBansity en savait autant sur les étoiles que sur les intestins, et sa maison – elle-même plus ou moins en forme d'intestin – s'étendait loin dans le loess, avec des entrées donnant sur des salles consacrées à ses intérêts multiples.

Ils entrèrent dans un atelier où la lumière pénétrait obliquement par deux petites fenêtres carrées ménagées dans des murs de terre pareils à ceux d'une forteresse. De petits points brillants s'allumaient là où se posaient les pieds plats du phagor. On aurait dit des diamants. C'étaient de petites chutes de verre, tombées là lorsque le deutéroscopiste fabriquait des lentilles.

La pièce était encombrée de documents savants. Les dix maisons du zodiaque étaient peintes sur un mur. Trois carcasses à différents stades de dissection étaient accrochées à un autre mur – un poisson géant, un hoxney et un phagor. Le hoxney avait été ouvert comme un livre et débarrassé de ses parties tendres de manière à exposer les côtes et la colonne vertébrale. Sur un bureau voisin gisaient des feuilles de papier sur lesquelles CaraBansity avait tracé des représentations détaillées de l'animal, avec différentes parties passées à l'encre de couleur.

Le phagor fit basculer le corps de son épaule et l'accrocha la tête en bas à un rail. Deux crochets perçaient la chair entre le tendon d'Achille et le calcanéum. Les bras cassés pendaient mollement, les mains boursoufflées reposaient sur le sol comme des crabes privés de leur carapace. Sur une bourrade de CaraBansity, son assistant se retira. CaraBansity détestait avoir les ancipités dans ses jambes, mais ils étaient meilleur marché que les serviteurs ou même les esclaves humains.

Après avoir parcouru le corps d'un regard critique, CaraBansity tira son couteau de son ceinturon et découpa les vêtements du mort. Il ignore la terrible odeur de décomposition.

Le corps était celui d'un jeune homme, âgé de douze ans, douze ans et demi, douze ans et neuf décimes à la rigueur, pas plus. Ses vêtements grossiers étaient de fabrication étrangère, ses cheveux coupés d'une façon généralement en usage chez les marins.

« Toi, mon joli, tu n'es probablement pas de Borlien », dit CaraBansity au cadavre. « Tes vêtements sont dans le style d'Hespagorath – région de Dimariam, probablement. »

Le ventre était si gonflé qu'il était passé par-dessus un ceinturon de cuir qu'il dissimulait. CaraBansity s'employa à le déboucler. Comme la chair retombait, une blessure apparut. CaraBansity enfila un gant et força son poing dans la blessure. Ses doigts rencontrèrent un obstacle. Après s'être acharné dessus, il retira une corne grise recourbée, une corne d'ancipité, qui avait perforé la rate et s'était profondément enfoncée dans le corps. Il contempla l'objet avec intérêt. Ses deux tranchants effilés en faisaient une arme efficace. Elle avait jadis possédé un manche qui devait désormais se trouver quelque part au fond de la mer.

Il contempla le corps avec un regain de curiosité. Le mystère avait toujours eu le don de lui plaire.

Posant la corne, il examina le ceinturon. C'était du très beau travail, mais comme il s'en vendait un peu partout – à Osoilima, par exemple, où les pèlerins achetaient volontiers de tels articles. Sur la face intérieure se trouvait une poche boutonnée qu'il ouvrit d'une chiquenaude. Pour en retirer un objet incompréhensible.

Fronçant les sourcils, il déposa l'objet au creux de sa paume crasseuse et alla se placer en pleine lumière. Il n'avait jamais rien vu de pareil. Il ne parvint même pas à identifier le métal dont la chose était presque entièrement faite. Un frisson de crainte superstitieuse parcourut son esprit d'homme positif.

Comme il lavait sa trouvaille sous la pompe, pour enlever les traces de sable et de sang, sa femme, Bindla, entra dans l'atelier.

« Bardol ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Je croyais que tu devais revenir au lit. Tu sais ce que j'étais en train de garder au chaud pour toi ? » « Voilà qui me plaît au plus haut point, mais j'ai autre chose à faire. » Il lui adressa un de ses sourires solennels. C'était une femme entre deux âges – avec ses vingt-huit ans un décime elle avait presque deux ans de moins que lui – dont la riche chevelure rousse commençait à perdre de son éclat ; mais il admirait la façon dont elle restait consciente de ses charmes mûrs. Pour l'instant les odeurs qui remplissaient la pièce lui faisaient exagérer son ressentiment. « Tu n'écris même pas ton traité de religion, ton excuse habituelle. » Il grogna : « Je préfère mes puanteurs. »

« Espèce de pervers. La religion est éternelle, la puanteur ne l'est pas. » « Au contraire, ma gazelle, les religions n'arrêtent pas de

changer. C'est la puanteur qui reste toujours la même. » « Et tu trouves ça bien ? »

Il séchait le merveilleux objet sur un morceau d'étoffe et ne répondit pas. « Regarde-moi ça. »

Elle s'approcha et posa une main sur son épaule.

« Par le noyau ! » s'exclama-t-elle sous le coup de la stupéfaction. Il lui passa l'objet et elle en eut le souffle coupé.

Une bande de pièces métalliques ingénieusement articulées, tout comme un bracelet, soutenait une plaque transparente dans laquelle brillaient trois séries de chiffres.

Ils les lurent à voix haute à mesure que l'homme les désignait d'un doigt carré.

06 : 16 : 55 12 : 37 : 76 19 : 20 : 14

Les chiffres se contorsionnaient et changeaient sous leurs yeux. Les CaraBansity se regardèrent, muets d'étonnement. Ils reprirent leur examen.

« Je n'ai jamais vu pareil talisman », dit Bindla d'une voix intimidée.

Il leur fallut regarder encore, fascinés. Les chiffres se détachaient en noir sur un fond jaune. Il les lut à voix haute.

06 : 20 : 25 13 : 00 : 00 19 : 23 : 44

Comme CaraBansity portait le mécanisme à son oreille pour voir s'il faisait quelque bruit, la pendule accrochée au mur derrière lui se mit à sonner treize heures. Cette pendule était une mécanique compliquée, que CaraBansity avait lui-même construite dans sa jeunesse. Elle indiquait en images le lever et le coucher des deux soleils, Batalix et Freyr, ainsi que les divisions de l'année, les cent secondes qu'il y avait dans une minute, les quarante minutes dans une heure, les vingt-cinq heures dans un jour, les huit jours dans une semaine, les six semaines dans un décime et les dix décimes dans une année de quatre cent quatre-vingts jours. Il y avait aussi un indicateur pour les 1825 petites années comprises dans une Grande Année ; l'aiguille témoin était pointée sur 381, l'année en cours selon le calendrier de Borlien-Oldorando.

Bindla écouta le mécanisme et n'entendit rien. « Est-ce que c'est un genre d'horloge ? »

« Ça doit être ça. Les chiffres du milieu indiquent treize heures, heure de Borlien... »

Elle savait toujours lire en lui lorsqu'il était dans l'embarras. Il se rongait les phalanges comme un enfant.

Il y avait une rangée de boutons le long de la partie centrale du bracelet. Elle en pressa un.

Une série différente de chiffres apparut dans les trois petites fenêtres.

6877 828 3269

(1177)

« Celui du milieu indique l'année d'après quelque vieux calendrier. Comment ça peut marcher ? »

Il pressa le bouton et la série de chiffres précédente réapparut. Il posa le bracelet sur son établi et le contempla, mais Bindla le prit et glissa sa main dedans. Le bracelet s'ajusta immédiatement, épousant délicatement son poignet potelé. Elle poussa un petit cri.

CaraBansity se dirigea vers une étagère remplie de vieux livres de référence. Il sauta un ancien exemplaire in-folio du *Testament de RayniLayan*, et retira un *Tableau des Calendriers à l'usage du Devin et du Deutéroscopiste* relié plein chagrin. Après en avoir feuilleté plusieurs pages, il s'arrêta à un endroit et fit courir son doigt le long d'une colonne.

Bien que l'on fût en 381 d'après le calendrier de Borlien-Oldorando, ce calcul n'était pas universellement accepté. D'autres nations utilisaient d'autres systèmes qui étaient énumérés dans le Tableau ; 828 faisait partie de la liste. Il trouva ce numéro sous l'ancien « Calendrier de Denniss », désormais abandonné pour ne plus être associé qu'à la sorcellerie et à l'occultisme. Denniss était le nom d'un roi légendaire qui avait, supposait-on, régné un jour sur tout Campannlat.

« Le panneau central du bracelet fait référence au temps local... » Il regoûta à ses phalanges. « Et il a survécu à son séjour dans la mer. Où sont donc les artisans qui pourraient actuellement fabriquer un tel bijou ? Il doit dater du temps de Denniss... »

Où que fussent les artisans qui avaient fabriqué le bracelet, ils devaient être à l'abri de l'état désespéré auquel le Roi JandolAnganol avait réduit Borlien. Ottassol continuait de tenir le coup parce que c'était un port, qui entretenait des relations commerciales avec d'autres terres. Ailleurs la situation était catastrophique, avec la sécheresse, la famine et l'anarchie. Guerres et escarmouches gaspillaient les forces vitales du pays. Un meilleur homme d'État que le roi conseillé par une scritina – ou parlement – moins corrompue ferait la paix avec les ennemis de Borlien et veillerait au bien-être de la population dans ses foyers.

Et pourtant il n'était pas possible de haïr JandolAnganol – bien que CaraBansity s'y essayât régulièrement – parce qu'il était prêt à

abandonner sa superbe femme, la reine des reines, pour épouser une gamine stupide, une demi-Madi. Pourquoi l'Aigle devait-il aller jusque-là, sinon dans l'intérêt de son pays, pour cimenter l'alliance entre Borlien et son vieil ennemi, Oldorando ? JandolAnganol était un homme dangereux, tout le monde était d'accord là-dessus – mais pas plus que ne l'était le plus humble paysan sous les coups de bâton des circonstances.

Les conditions climatiques qui allaient en empirant avaient une grande part de responsabilité. La démente de la chaleur, qui augmentait de génération en génération, jusqu'à ce que les arbres eux-mêmes s'embrasent...

« Ne reste pas là à rêver », lança Bindla. « Viens m'enlever ce machin ridicule du poignet. »

ARRIVÉES AU PALAIS

L'événement que redoutait la reine était déjà en cours. Le Roi JandolAnganol était en route pour Gravabagalinien afin de divorcer officiellement. De la capitale de Borlien, Matrassyl, il allait descendre la Takissa jusqu'à Ottassol, et là, s'embarquer sur un caboteur qui le conduirait vers l'ouest jusqu'à la petite baie de Gravabagalinien. JandolAnganol remettrait l'acte de divorce du Saint C'Sarr à la reine en présence de témoins. Puis ils se sépareraient, peut-être pour toujours.

Tel était le plan du roi, et il avait l'air très ombrageux à ce propos.

Accompagné par une imposante sonnerie de trompettes, escorté par les membres de sa Maison en bon ordre, le Roi JandolAnganol descendit dans son carrosse d'apparat la colline au sommet de laquelle s'élevait son palais, pour être conduit, à travers les rues sinueuses de Matrassyl, jusqu'à l'embarcadère. Un unique compagnon se trouvait avec lui dans le carrosse : Yuli, son petit phagor favori. Yuli n'était guère qu'un avorton dont les poils bruns de l'enfance s'apercevaient encore à travers sa fourrure blanche. Il avait été décorné et, assis contre son maître, ne tenait pas en place à la perspective du voyage sur le fleuve qui l'attendait.

Au moment où JandolAnganol descendait du véhicule, le capitaine du navire s'avança et le salua dans les règles de l'art.

« Nous appareillerons dès que vous serez prêt », dit JandolAnganol. La reine était partie en exil de ce même quai il y avait de cela quelque cinq décimes. Des groupes de citoyens étaient massés sur la berge, avides de voir ce roi qui avait une réputation si contradictoire. Le maire était venu dire au revoir à son monarque. Les acclamations étaient loin d'égaler celles qui avaient salué la Reine MyrdeInggala le jour de son départ.

Le roi monta à bord. Un battant de bois se fit entendre, sec comme un bruit de sabots sur le pavé. Les rames se mirent à aller et venir. Les voiles furent déployées.

Comme le bateau quittait ses amarres, JandolAnganol se retourna brusquement et fixa son regard sur le maire de Matrassyl et sa suite, en rangs d'oignons sur le quai. Rencontrant les yeux du roi, le maire inclina la tête en signe de soumission, mais JandolAnganol savait de quelle colère bouillait l'homme. Le maire en voulait à son monarque

de quitter la capitale alors que l'acité était menacée de l'extérieur. Profitant de la guerre de Borlien contre Randonan, à l'ouest, les sauvages nations de Mordriat, au nord-est, étaient en marche.

Comme ce visage bourru disparaissait derrière la poupe, le roi tourna la tête vers le sud. Il admettait intérieurement que l'attitude du maire n'était pas injustifiée. Des hautes prairies agitées de Mordriat arrivaient des nouvelles selon lesquelles le seigneur guerrier Unndreid le Marteau se remettait en campagne. L'Armée du Nord Borlienne, pour relever le moral des troupes, aurait dû se voir donner pour général le fils du roi, RobaydayAnganol. Mais celui-ci avait disparu le jour où il avait eu vent du projet de divorce de son père.

« Allez faire confiance à vos enfants... » confia JandolAnganol au vent avec une expression amère. C'était son fils qui, d'une certaine manière, était responsable du voyage pour lequel il était embarqué.

Le roi fixa son regard vers le sud, en quête de manifestations de loyalisme. Sur le pont, les ombres du gréement se détachaient en motifs compliqués. Les ombres se dédoublèrent quand Freyr fit briller sa majesté. Puis l'Aigle se retira pour dormir.

Un dais de soie abritait la dunette. C'est là que le roi resta pendant presque toute la durée des trois jours de voyage, ses compagnons à ses côtés. À une courte distance de cette position avantageuse, des esclaves humains quasi nus, pour la plupart de Randonan, étaient postés à leurs rames, prêts à porter secours à la voilure lorsque le vent tombait. Leur odeur s'élevait occasionnellement, pour se mêler à celles du goudron, du bois et de la sentine.

« Nous ferons escale à Osoilima », annonça le roi. À Osoilima, un lieu de pèlerinage sur le fleuve, il irait au temple se faire flageller. C'était un homme pieux, et il avait besoin de la bienveillance d'Akhanaba, le Tout-Puissant, dans l'épreuve qui l'attendait.

JandolAnganol offrait l'image d'un homme sombre et distingué. À vingt-cinq ans et un ou deux décimes, il était encore jeune, mais son visage puissant était creusé de rides qui lui donnaient un air de sagesse – de pure apparence, au dire de ses ennemis.

Comme un de ses faucons, il avait un port de tête qui en imposait. C'était cette tête qui retenait surtout l'attention, comme si la tête même du pays eût été enfermée dans son crâne. Il y avait de l'aigle en lui, à quoi concouraient le nez en lame de couteau, les sourcils farouchement noirs, la barbe et la moustache soignées, ces dernières cachant une bouche sensuelle. Ses yeux noirs lançaient des éclairs ; c'était ce regard intense, auquel rien n'échappait, qui lui avait valu son surnom dans les souks : l'Aigle de Borlien.

Ceux de ses proches qui avaient un tant soit peu de psychologie affirmaient que l'Aigle était toujours en cage, et que la reine des reines continuait de détenir la clé de la cage. JandolAnganol était en proie

au khmir, une espèce de lubricité impersonnelle fort compréhensible en ces chaudes saisons.

Souvent, les rapides mouvements de tête, en contraste marqué avec l'immobilité concertée du corps, n'étaient que tics nerveux d'un homme qui espérait voir vers où il allait pouvoir se tourner.

La cérémonie sous le grand rocher d'Osoilima fut bientôt terminée. Le roi, sa tunique imprégnée de sang, remonta à bord pour la seconde moitié du voyage. Ne pouvant supporter la puanteur du bateau, le roi dormait la nuit sur le pont, allongé sur un matelas de duvet de cygne. Son petit phagor, Yuli, dormait auprès de lui, montant la garde à ses pieds.

Derrière le vaisseau royal, à distance respectueuse, naviguait un second bateau, un navire à bestiaux transformé. Il transportait les plus fidèles des troupes royales, la Première Garde Phagorienne. Il se rapprocha du vaisseau royal par mesure de protection quand ils arrivèrent devant l'arrière-port d'Ottassol, l'après-midi du troisième jour.

Les drapeaux pendaient lamentablement aux mâts dans la molle chaleur d'Ottassol. Une foule se rassembla sur le quai. Parmi les bannières et autres gages de patriotisme se trouvaient des banderoles et des pancartes moins plaisantes proclamant : LE FEU ARRIVE : LES OCÉANS VONT BRÛLER et VIVEZ AVEC AKHA OU MOUREZ À JAMAIS AVEC FREYR. L'Église profitait de l'inquiétude générale pour essayer de rappeler les pécheurs à l'ordre.

Une fanfare s'avança solennellement entre deux entrepôts et se mit à jouer un hymne royal. Les applaudissements qui saluèrent sa majesté au moment où elle descendait de la passerelle furent mesurés.

Étaient présents pour l'accueillir les membres de la scritina municipale et des notables de la cité. Connaissant la réputation de l'Aigle, ils furent brefs dans leurs discours, et le roi répondit tout aussi brièvement.

« C'est toujours une joie pour nous de venir en visite à Ottassol, notre port principal, et de le voir florissant. Je ne pourrai pas y rester longtemps. Vous savez quels grands événements sont en cours.

« J'ai l'intention bien arrêtée de divorcer de la Reine Myrдемlггgala par un acte de divorce délivré par le Grand C'Sarr Kilandar IX, Chef du Saint Empire Pannovalien et Père Suprême de l'Église d'Akhanaba, dont nous sommes les serviteurs.

« Après avoir présenté cet acte à la reine devant des témoins accrédités par le Saint C'Sarr, comme le prescrit la loi, et une fois que le Saint C'Sarr aura reçu ledit acte, je serai libre de prendre, et prendrai pour légitime épouse Simoda Tal, Fille d'Oldorando. Alliance sera ainsi scellée par les liens du mariage entre notre pays et Oldorando, ce qui renouera d'anciennes relations et consacrera notre

association au sein du Saint Empire.

« Unis, nous triompherons de nos ennemis communs, et retrouverons la grandeur qui était la nôtre du temps de nos aïeux. »

Des acclamations et des applaudissements saluèrent ces paroles. Presque tout le monde se précipita pour voir débarquer les soldats phagors.

Le roi avait renoncé à son keedrant habituel. Il était vêtu d'une tunique jaune et noire, sans manches, qui laissait voir ses bras nouveaux. Ses jambes étaient moulées dans des pantalons de soie jaune. Ses bottes à revers étaient de cuir mat. Il portait une courte épée à la ceinture. Ses cheveux noirs étaient tressés autour du cercle d'or d'Akhanaba, par la grâce de qui il régnait. Il demeura les yeux fixés sur le comité d'accueil.

Peut-être attendaient-ils de lui quelque chose de plus positif. La vérité était que la Reine Myrdemlnggala était l'objet de presque autant d'affection à Ottassol qu'à Matrassyl.

Sur un petit geste sec à sa suite, JandolAnganol tourna les talons et prit hautainement congé.

Droit devant s'étendaient les tristes talus de loess. Un tapis jaune avait été déroulé sur le quai pour le roi. Il l'évita, dirigea ses pas vers le carrosse qui l'attendait et monta dedans. Le valet de pied referma la porte, et le véhicule démarra aussitôt. Il s'engagea dans un passage vouûté et se retrouva immédiatement dans le labyrinthe d'Ottassol. La garde phagorienne suivit.

JandolAnganol, qui détestait bien des choses, détestait son palais d'Ottassol. Son humeur ne se radoucît point à l'accueil que lui fit sur le seuil son Vicaire Royal, le glacial AbstrogAthenat, avec son visage de fille.

« Que le Grand Akhanaba vous bénisse, sire, nous nous réjouissons de voir le visage de Votre Majesté, et de l'honneur qu'elle nous fait de sa présence, au moment où de mauvaises nouvelles arrivent de la Seconde Armée en Randonan. »

« Je me ferai informer de ce qui regarde les questions militaires par les militaires de métier », fit le roi en s'avançant dans la salle de réception. Le palais était frais et le restait alors que les saisons se faisaient de plus en plus chaudes, mais sa nature souterraine le déprimait. Elle lui rappelait les deux années de noviciat qu'il avait passées à Pannoval étant enfant.

Son père, VarpalAnganol, avait fait considérablement agrandir le palais. Cherchant à bien se faire voir de son fils, il lui avait demandé comment il le voulait. « Froid, vaste, sans plan préconçu », avait été la réponse du Prince JandolAnganol.

Il était typique de VarpalAnganol, qui n'avait jamais été un grand chef militaire, de n'avoir pas su voir que le palais souterrain ne

pourrait jamais être défendu efficacement.

JandolAnganol se souvenait du jour où le palais avait été envahi. Il avait alors trois ans et un décime. Il était en train de jouer avec une épée de bois dans une cour souterraine. Un des murs de loess friable avait soudain volé en éclats. Une douzaine de rebelles armés en avaient jailli. Ils s'étaient creusé un chemin dans la terre à l'insu de tout le monde. C'était encore une contrariété pour JandolAnganol de se souvenir qu'il avait hurlé de terreur avant de charger les intrus avec son semblant d'épée.

La chose s'était passée au moment où un changement de garde était en train de se dérouler dans la cour, armes au clair. Après un furieux affrontement, les envahisseurs avaient été tués. Plus tard, le tunnel illicite avait été intégré à l'architecture du palais. Tout cela avait eu lieu lors d'une de ces rébellions que VarpalAnganol n'avait pas écrasée avec suffisamment de rigueur.

Le vieil homme avait fini sa vie en prison dans la forteresse de Matrassyl, et les cours et passages du palais d'Ottassol étaient désormais gardés par des sentinelles humaines et ancipitées. Les yeux de JandolAnganol décochèrent des flèches aux hommes silencieux pendant qu'il passait devant eux dans les couloirs tortueux ; si l'un d'eux ne faisait qu'esquisser un mouvement, il était prêt à le tuer.

La sombre humeur du roi fut rapidement colportée dans le palais. Des réjouissances avaient été organisées pour son divertissement. Mais il devait d'abord être informé de ce qui se passait sur le front occidental.

Une compagnie de la Seconde Armée, qui était en train de progresser sur les Hauteurs de Chwart dans l'intention d'attaquer le port Randonanais de Pauvrache, était tombée dans une embuscade tendue par un ennemi supérieur en nombre. On s'était battu jusqu'au crépuscule ; des survivants s'étaient échappés pour avertir le gros de l'armée. Un blessé avait été détaché pour transmettre la nouvelle jusqu'à Ottassol par le système sémaphorique de la Grand-Route du Sud.

« Qu'en est-il du Général TolramKetinet ? »

« Il continue de se battre, sire », dit le messager.

JandolAnganol accueillit le rapport sans pratiquement aucun commentaire, puis se rendit dans sa chapelle privée pour prier et se faire flageller. Il était délicieux d'être châtié par le délicat AbstrogaAthenat.

La cour se souciait peu de ce qui pouvait arriver à des armées qui faisaient campagne à presque trois mille milles de là ; il était plus important que les réjouissances de la soirée ne fussent point gâtées par

la mauvaise humeur du roi. La flagellation de l'Aigle était une bonne chose pour tout le monde.

Un escalier en colimaçon descendait à la chapelle privée. Cet endroit oppressant, conçu à la mode pannovalienne, était taillé dans l'argile qui s'étendait sous le loess, et tapissé de plomb jusqu'à hauteur de ceinture, où le métal cédait le pas à la pierre. L'humidité perlait aux murs ou coulait en cascades miniatures. Des lumières brûlaient derrière des abat-jour de verre teinté, projetant des rectangles de couleur dans l'air froid et humide.

Une musique sinistre s'éleva tandis que le Vicaire Royal décrochait son chat à neuf queues de son support à côté de l'autel. Sur l'autel lui-même se dressait la Roue d'Akhanaba, formée de deux rayons courbes unissant deux cercles concentriques. Derrière l'autel était suspendue une tapisserie rouge et or représentant Akhanaba dans la gloire de ses contradictions : le Deux-en-Un, homme et dieu, enfant et bête, temporel et éternel, pierre et esprit.

Le roi s'immobilisa, les yeux fixés sur la face animale de son dieu. Sa vénération était sans réserve. Toute sa vie, depuis ses années d'adolescence dans un monastère de Pannoval, la religion l'avait gouverné. Pareillement, il gouvernait par la religion. La religion tenait la majeure partie de sa cour et de ses sujets en esclavage.

C'était le culte commun d'Akhanaba qui réunissait Borlien, Oldorando et Pannoval dans une alliance difficile. Sans Akhanaba, il n'y aurait que chaos, et les ennemis de la civilisation l'emporteraient.

AbstrogAthenat se dirigea vers son royal pénitent agenouillé et récita une courte prière au-dessus de lui.

« Nous venons devant Toi, Akhanaba, pour demander le pardon de nos fautes et répandre le sang de la culpabilité. À travers la vilenie de tous les hommes, c'est Toi, le Grand Guérisseur, qui es blessé, et Toi, le Tout-Puissant, qui es affaibli. C'est pourquoi Tu as placé nos pas dans le Feu et la Glace, afin que nous puissions éprouver dans notre être matériel, ici sur Helliconia, ce que Tu vis ailleurs en notre nom, le perpétuel tourment de la Chaleur et du Froid. Accepte cette souffrance, Ô Seigneur, comme nous tâchons d'accepter la Tienne. »

Le fouet s'abattit sur les épaules royales. AbstrogAthenat était un jeune homme efféminé, mais au bras robuste et assidu dans l'exercice de la volonté d'Akhanaba.

Après la pénitence, la cérémonie du bain ; après le bain, le roi remonta pour les réjouissances.

Le fouet céda la place aux envolées de jupes de la danse. La musique était entraînante, les musiciens gras et souriants. Le roi se para lui aussi d'un sourire, le portant comme une armure au souvenir

que cette salle avait été naguère illuminée par la présence de la Reine Myrdemlnggala.

Les murs étaient décorés de toutes les fleurs du pâlejour, d'idront et de vispard au parfum suave. Il y avait des montagnes de fruits et des cruchons de vin noir chatoyants. Les paysans pouvaient crever de faim, mais pas le palais.

JandolAnganol condescendit à se rafraîchir d'un peu de vin noir, auquel il ajouta du jus de fruit et de la glace de Lordryardry. Il regardait ce qui se passait devant lui sans y prêter beaucoup d'attention. Ses courtisans se tenaient à distance respectueuse. Des femmes furent dépêchées auprès de lui pour le charmer et furent aussitôt renvoyées.

Il avait destitué son vieux chancelier avant de quitter Matrassyl. Un nouveau chancelier, engagé à l'essai, s'agitait à ses côtés. Devenu tout de suite obséquieux et envieux du fait de son nouvel avancement, il s'approcha pour discuter des préparatifs touchant à l'expédition à Gravabagalinien. Lui aussi fut renvoyé.

Le roi avait l'intention de rester aussi peu de temps que possible à Ottassol. Il rencontrerait l'envoyé du C'Sarr et continuerait avec lui jusqu'à Gravabagalinien. Après la cérémonie avec la reine, il se rendrait à marche forcée à Oldorando ; là il épouserait la Princesse Simoda Tal et c'en serait fini de toute cette affaire. Il déferait alors ses ennemis, grâce à l'appui d'Oldorando et de Pannoval, et imposerait la paix à l'intérieur de ses propres frontières. Sans doute la princesse enfant, Simoda Tal, devrait-elle vivre au palais de Matrassyl, mais il n'était pas obligatoire qu'il la vît. Il mènerait ce projet à bien. Il ne cessait de lui occuper l'esprit.

Il chercha des yeux l'envoyé du C'Sarr, l'élégant Alam Esomberr. Il avait fait sa connaissance au cours de ses deux ans de stage dans le monastère de Pannoval, et ils avaient toujours gardé de bons rapports depuis. JandolAnganol avait besoin de ce puissant dignitaire, envoyé par Kilandar IX lui-même, pour faire office de témoin lorsque lui et la reine signeraient l'acte de divorce, et pour retourner le document au C'Sarr, qui pourrait alors déclarer le mariage nul. Pour l'heure, Esomberr aurait dû être à ses côtés.

Mais l'Envoyé Esomberr avait été retardé au moment où il se préparait à quitter sa suite. Un petit homme miteux, bedonnant, le cheveu triste et les vêtements salis par un long voyage, avait réussi, à force de bagou, à se frayer un chemin jusqu'à la personne poudrée de l'envoyé.

« J'imagine que vous ne venez pas de la part de mon tailleur ? »

Le petit homme miteux s'en défendit et sortit une lettre d'une poche intérieure. Il la tendit à l'envoyé. Il resta là à se tortiller pendant qu'Esomberr la décachetait d'un geste élégant.

« C'est une missive, monsieur, destinée... destinée à être transmise. Réservée aux seuls yeux du C'Sarr, si je puis me permettre. »

« Je suis le représentant du C'Sarr en Borlien, merci », répondit Esomberr.

Il lut la lettre, hocha la tête et produisit une pièce d'argent pour le porteur.

Ce dernier se retira en marmonnant. Il quitta le palais souterrain, regagna l'endroit où son hoxney était attaché et se mit en route pour Gravabagalinien afin d'informer la reine du succès de sa mission.

L'envoyé resta là à sourire tout seul tout en se grattant le bout du nez. Âgé de vingt-quatre ans et demi, c'était un homme élancé, de belle prestance, vêtu d'un riche keedrant qui balayait le sol. Il laissa pendre la lettre au bout de ses doigts. Puis il envoya un serviteur chercher un portrait de la Reine Myrdemlnggala, qu'il entreprit d'examiner. De toute nouvelle situation il y avait des avantages aussi bien politiques que personnels à tirer. Il profiterait de son voyage à Gravabagalinien dans toute la mesure du possible. Esomberr se promit de ne pas trop écouter ses scrupules religieux là où il y allait de son plaisir.

Aussitôt le navire royal à quai, des hommes et des femmes s'étaient rassemblés devant le palais pour essayer de glisser un mot au roi. Légalement, toutes les suppliques devaient passer par la scritina, mais l'ancienne tradition de présenter directement ses doléances au roi avait du mal à mourir. Le roi préférait le travail à l'oisiveté. Fatigué d'attendre et de regarder ses courtisans tourbillonner jusqu'à plus souffler, il accepta de tenir audience dans une salle voisine. Son jeune favori se tenait à côté du petit trône, alerte, la main du roi venant de temps en temps le flatter.

Les deux premiers suppliants ayant été reçus et réexpédiés, Bardol CaraBansity apparut devant le roi. Il avait enfilé un gilet brodé par dessus son charfrul. JandolAnganol reconnut la démarche plastronnante de l'homme et fronça le sourcil devant la révérence fleurie qui fut exécutée dans sa direction.

« Cet homme est Bardol CaraBansity, sire », dit le chancelier à l'essai, debout à la droite du roi. « Vous avez de ses dessins anatomiques dans la bibliothèque royale. »

Le roi dit : « Je me souviens de vous. Vous êtes un ami de mon ex-chancelier, Sartorilvrash. »

CaraBansity plissa ses yeux injectés de sang. « J'espère que Sartorilvrash se porte bien, sire, en dépit de sa situation d'ex-chancelier. »

« Il s'est enfui en Sibornal, si l'on peut appeler cela bien se porter. Que voulez-vous de moi ? »

« Un siècle pour commencer, sire, vu que mes jambes ont du mal à

me porter. »

Ils se dévisagèrent. Puis le roi fit signe à un page d'apporter un siège au pied de l'estrade sur laquelle il trônait.

Prenant tout son temps pour s'installer, CaraBansity dit : « J'ai un objet à vous montrer – inestimable à mon avis – connaissant l'homme instruit qu'est Votre Majesté. »

« Je suis un ignorant, et j'ai la bêtise de détester la flatterie. Quand on est roi de Borlien on ne s'occupe que de politique, pour garder son pays intact. »

« Nous faisons en tout de notre mieux pour être mieux informé. Je briserai mieux le bras d'un homme si je sais comment fonctionnent ses articulations. »

Le roi éclata de rire, émettant un bruit discordant, comme il n'en sortait que rarement de sa bouche. Il se pencha en avant. « Qu'est-ce que l'instruction face à la rage croissance de Freyr ? Même le Tout-Puissant Akhanaba semble n'avoir aucun pouvoir contre Freyr. »

CaraBansity laissa son regard errer sur le sol. « Je ne sais rien du Tout-Puissant, Majesté. Il ne communique pas avec moi. Un bienfaiteur public a griffonné le mot 'Athée' sur ma porte la semaine dernière ; voilà comment je suis catalogué à présent. »

« Alors fais attention à ton âme. » Le roi parlait désormais de façon moins provocatrice et il baissa la voix en poursuivant : « En tant que deutéroscopiste, comment interprètes-tu la chaleur grandissante ? L'humanité a-t-elle péché si gravement que nous devons tous périr dans le feu de Freyr ? La comète apparue dans le ciel du nord n'est-elle pas le signe de la destruction prochaine, comme le prétendent les gens du commun ? »

« Majesté, cette comète, la Comète de YarapRombry, est un signe d'espoir. Je pourrais me livrer à de longues explications, mais je crains de vous ennuyer avec des calculs astronomiques. Cette comète doit son nom au sage – cartographe et astronome – YarapRombry de Keevassien. C'est lui qui a dressé la première carte du globe, avec Ottaassaal, comme on appelait alors cette cité, au centre, et qui a donné son nom à la comète. Il y a 1825 ans de cela – une grande année. Le retour de la comète prouve que nous tournons autour de Freyr comme la comète, et que nous ne subirons qu'une légère brûlure au passage. » Le roi réfléchit. « Tu me donnes une réponse de type scientifique, tout comme Sartorilvrash. Il doit y avoir aussi une réponse religieuse à ma question. »

CaraBansity se mit à se ronger les phalanges. « Qu'est-ce que dit le Saint Empire Pannovalien au sujet de Freyr ? Sa dévotion envers Akha lui fait craindre tous les phénomènes célestes, et la comète ne lui sert qu'à renforcer la peur des gens. Il appelle à une nouvelle guerre sainte contre les phagors. L'argument de l'Église est que si ces créatures sans

âme sont éliminées, le temps se rafraîchira immédiatement. Pourtant, on nous donne à entendre que, dans les années de glace, l'Église soutenait que c'étaient ces impies de phagors qui attiraient le froid. Voilà une pensée qui manque de logique – comme toute pensée religieuse. »

« Ne me fâche pas. J'incarne l'Église en Borlien. » « Mes excuses, Majesté. Je ne fais que dire la vérité. Si elle vous offense, renvoyez-moi, comme vous avez renvoyé Sartorilrvrash. »

« L'homme que tu mentionnes était un farouche partisan de l'anéantissement des ancipités. »

« Moi aussi, sire, bien que je dépende d'eux moi-même. Si je puis encore me permettre de dire la vérité, la faveur que vous leur témoignez m'inquiète. Mais je n'irais pas les tuer pour quelque sottise raison religieuse. Je les tuerais parce qu'ils sont les ennemis héréditaires de l'humanité. »

L'Aigle de Borlien abattit sa main sur l'accoudoir de son trône. Le chancelier-à-l'essai sursauta.

« Je n'en entendrai pas davantage. Tes discours sont tout ce qu'il y a de déplacé, impertinent hrattock ! »

CaraBansity s'inclina. « Très bien, sire. Le pouvoir rend les hommes sourds et ils ne veulent plus entendre. C'est vous, et non moi, sire, qui vous êtes qualifié d'ignorant. Parce que vous pouvez menacer d'un regard, vous ne pouvez apprendre. Voilà votre malheur. »

Le roi se leva. Le chancelier-à-l'essai eut un mouvement de recul. CaraBansity se tenait immobile, le visage d'un blanc marbré. Il savait qu'il était allé trop loin. Mais JandolAnganol désigna le chancelier prêt à rentrer sous terre. « Je suis las des gens qui rampent devant moi, comme cet homme. Conseille-moi comme mon conseiller n'y arrive pas et tu seras chancelier – sans doute pour te révéler aussi désagréable que ton ami et prédécesseur. »

« Quand je me remarierai, et prendrai pour épouse la fille du Roi Sayren Stund d'Oldorando, ce royaume sera lié de façon plus solide au Saint Empire Pannovalien et nous y gagnerons en force. Mais le C'Sarr fera pression sur moi pour que j'efface la race ancipitée de la surface de la terre, comme on est en train de le faire à Pannoval. Borlien est à court de soldats et a besoin des phagors. Puis-je aller à l'encontre de la volonté du C'Sarr au nom de ta science ? »

« Hmm. » CaraBansity tirailla une de ses grosses joues. « Pannoval et Oldorando ont toujours haï les puants à l'inverse de Borlien. Nous ne sommes pas sur les voies migratrices des ancipités, comme l'est Oldorando. Les prêtres ont trouvé un nouveau prétexte pour relancer une vieille guerre... »

« Il existe une démarche scientifique que vous pourriez adopter. Une démarche qui bannirait l'ignorance de l'Église, sauf votre

respect. » « Parle, alors, et mon gentil page et moi t'écouterons. » « Sire, vous comprendrez. Mais pas votre petit favori. Vous devez connaître de réputation le traité historique intitulé *Le Testament de RayniLayan*. Dans ce volume, il est question d'une sainte dame, VryDen, épouse du sage RayniLayan. VryDen a démêlé certains secrets des cieux ; elle était persuadée, comme je le suis moi-même, que c'était la demeure de la vérité et non du mal. VryDen a péri dans le grand incendie qui a consumé Oldorando en l'an 26. Il y a trois cent cinquante-cinq ans de cela – quinze générations, bien que notre durée de vie soit plus longue qu'elle ne l'était à l'époque. Je suis convaincu que VryDen était une personne réelle – pas un personnage de légende de l'Âge des Glaces, comme la Sainte Église voudrait nous le faire croire. » « Où veux-tu en venir ? » demanda le roi. Il se mit à aller et venir d'un pas vif, Yuli sautillant sur ses talons. Il se souvenait que sa reine faisait grand cas du livre de RayniLayan, et en lisait des passages à Tatro.

« À quelque chose de bien précis. Cette même VryDen était une athée, et voyait par conséquent le monde comme il est, dépouillé de l'obscurité que jettent sur lui les déités imaginaires. Avant elle, on croyait que Freyr et Batalix étaient deux sentinelles vivantes qui protégeaient notre monde d'une guerre ayant les deux pour théâtre. À l'aide de la géométrie, cette excellente dame parvint à prédire une série d'éclipses qui marquèrent la fin de son époque.

« La connaissance ne peut s'édifier que sur la connaissance, et on ne sait jamais où conduira le prochain pas. Mais il conduit quelque part, alors que les dogmes de l'Église nous font tourner en rond. L'emblème même de l'Église représente ce cercle. » « Que je préfère à tes pas tâtonnants dans les ténèbres. » « J'ai trouvé un moyen de voir la lumière à travers les ténèbres. Avec l'aide de notre connaissance commune, Sartorilvrash, j'ai poli des lentilles de verre semblables à celles que contiennent nos yeux. » Il raconta comment ils avaient construit un télescope. Grâce à cet instrument, ils avaient pu étudier les phases d'Ipocrene et des autres planètes dans le ciel. Ce qu'ils avaient appris, ils le gardaient pour eux, vu que le ciel n'était pas un sujet très populaire dans les nations placées sous la domination religieuse de Pannoval.

« L'une après l'autre, ces vagabondes nous ont révélé leurs phases. Bientôt nous étions en mesure de prédire leurs mouvements avec exactitude. C'est cela la deutéroscopie ! À partir de là, Sartorilvrash et moi avons étayé nos observations par des calculs. C'est ainsi que nous avons découvert les lois de la géométrie céleste, dont nous pensons qu'elles devaient être connues de YarapRombry – mais il a été condamné au martyre par l'Église. Ces lois posent que les mondes orbitent autour de Batalix et que Batalix orbite autour de Freyr. Et que

le rayon vecteur des mouvements solaires couvre des portions d'espace égales en des temps égaux.

« Nous avons aussi découvert que la planète à révolution rapide, appelée Kaido par VryDen, orbite non autour de Batalix mais autour d'Helliconia, et se trouve être par conséquent un corps satellite ou lune. »

Le roi cessa d'aller et venir pour demander sèchement : « Est-ce que des gens comme nous pourraient vivre sur ce Kaido ? »

La question s'accordait tellement peu avec l'intérêt médiocre qu'il avait manifesté jusque-là que CaraBansity fut surpris. « Ce n'est qu'un œil d'argent, sire, pas un véritable monde, comme Helliconia ou Ipocrene. »

Le roi frappa dans ses mains. « C'est assez. N'en dis pas davantage. Tu pourrais finir comme YarapRombry. Je ne comprends rien à tout ça. »

« Si nous pouvions faire entendre ces explications à Pannoal, nous pourrions changer leur mentalité désuète. Si le C'Sarr pouvait être amené en douceur à comprendre la géométrie céleste, peut-être pourrait-il en venir à se familiariser avec suffisamment de géométrie humaine pour laisser l'humanité et les ancipités graviter les uns autour des autres comme Batalix et Freyr, au lieu de promulguer ses croisades, qui troublent la tranquillité de la vie. »

Il était prêt à se lancer dans de nouvelles explications lorsque le roi l'interrompit d'un de ses gestes pleins d'impatience.

« Un autre jour. Je ne puis écouter trop de propos hérétiques à la fois, bien que j'apprécie la pénétration de ton esprit. Tu as tendance à aligner ton attitude sur les circonstances, tout comme moi. Était-ce là le but de ta visite ? »

Durant un instant, CaraBansity soutint le regard pénétrant du roi. Puis il dit : « Non, Votre Majesté, je suis venu, comme beaucoup de vos loyaux sujets, dans l'espoir de vous vendre quelque chose. »

Il retira de sa ceinture le bracelet aux trois séries de chiffres qu'il avait trouvé sur le cadavre, et le présenta à Sa Majesté. « Avez-vous déjà vu pareil bijou, Votre Majesté ? » Sa Majesté contempla l'objet avec surprise, le retournant dans sa main. « Oui », dit-il. « Oui, j'ai déjà vu ce bracelet, à Matrassyl. Il est étrange, en effet, et appartenait à un homme étrange, qui prétendait venir d'un autre monde. De ton Kaido. » Il garda la bouche fermée après ces mystérieuses paroles, comme s'il regrettait de les avoir prononcées.

Il resta un moment à regarder les chiffres remuer et changer et dit : « Tu pourras me dire à un moment plus tranquille comment cela est arrivé en ta possession. Pour l'instant cette audience est terminée. J'ai d'autres affaires à régler. » Il referma la main sur le bracelet.

CaraBansity éleva une protestation chagrine. L'attitude du roi

changea brusquement. Un flamboiement de rage anima ses yeux, chaque trait de son visage. Il plongea en avant tel un oiseau de proie.

« Vous autres athées ne comprendrez jamais que Borlien vit et meurt pour sa religion. Ne sommes-nous pas menacés de tous côtés par des barbares, des incroyants ? L'empire ne peut exister sans foi. Ce bracelet menace l'empire, menace la foi elle-même. Ses chiffres mobiles viennent d'un système qui nous détruirait... » D'une voix moins véhémence, il ajouta : « Telle est ma conviction, et l'on doit vivre et mourir selon ses convictions. »

Le deutéroscopiste se mordit les phalanges sans rien dire.

JandolAnganol le considéra, puis reprit la parole.

« Si tu décides de devenir mon chancelier, reviens ici demain. Nous poursuivrons cette conversation. En attendant, je garde cette babiole athée. Quelle sera ta réponse, crois-tu ? Veux-tu devenir mon premier conseiller ? »

La vue du roi en train de placer le bracelet à l'intérieur de ses vêtements eut raison de CaraBansity.

« Je remercie Votre Majesté. Sur cette question, il faut que je consulte mon propre premier conseiller, ma femme... »

Il s'inclina bien bas au moment où le roi passait devant lui pour quitter précipitamment la salle.

Dans un couloir voisin, l'envoyé du C'Sarr se préparait à se rendre auprès du roi.

Le portrait de la Reine MyrdemInggala était peint sur une pièce d'ivoire ovale, taillée dans une défense de monstre marin. Ce visage sans pareil s'y montrait avec un front d'une beauté sans défaut, que surmontait l'impressionnant édifice des cheveux. Les yeux bleu foncé de la reine étaient protégés par des paupières pleines, tandis que le menton bien dessiné apportait une nuance de délicatesse à un air par ailleurs imposant. Ces traits n'étaient pas inconnus d'Alam Esomberr qui avait pu examiner d'autres portraits à Pannoval – car la beauté de la reine connaissait une large notoriété.

Tout en contemplant cette image, l'envoyé officiel du Saint C'Sarr se laissa aller à des pensées lascives. Il songea qu'il n'allait pas tarder à se trouver face à face avec le chef-d'œuvre original.

Deux agents de Pannoval qui espionnaient pour le compte du C'Sarr se tenaient devant Esomberr. Tandis qu'il fixait le portrait de la reine, ils lui rapportèrent les bruits qui couraient à Ottassol. Ils discutèrent entre eux du danger dans lequel la reine des reines allait se trouver une fois que le divorce entre elle et JandolAnganol serait définitif. Ce dernier ne manquerait pas de vouloir la faire disparaître complètement de la scène. Complètement et radicalement.

D'un autre côté, la masse des gens préférait la reine au roi. Le roi n'avait-il pas fait mettre son propre père en prison et ruiné son pays ? Le peuple pouvait se soulever, tuer le roi et installer Myrdeмлиnggala sur le trône. Légitimement.

Esomberr les enveloppa d'un regard indulgent.

« Pauvres vers que vous êtes », dit-il. « Hrattocks. Commères. Tous les rois ne ruinent-ils pas leur pays ? Chacun n'enfermerait-il pas son père, s'il en avait le pouvoir ? Les reines ne sont-elles pas toujours en danger ? Les masses ne rêvent-elles pas toujours de se soulever et de renverser untel ou untel ? Vous ne faites que bavarder des rôles traditionnels que l'on rencontre dans le théâtre de la vie, un théâtre qui, pour être vaste, n'en est pas moins dans l'ensemble quelque peu répétitif. Vous ne me dites rien de consistant. Les agents d'Oldorando seraient fouettés s'ils fournissaient un tel rapport. »

Les hommes inclinèrent la tête. « Il nous faut aussi signaler que les agents d'Oldorando sont très actifs par ici. »

« Espérons qu'ils ne passent pas tout leur temps à ramponner les filles du port, comme c'est manifestement votre cas. La prochaine fois que je vous convoque, j'attends que vous me fournissiez des renseignements, pas des ragots. »

Les agents s'inclinèrent encore plus bas et quittèrent les lieux en souriant exagérément, comme s'ils s'estimaient trop bien payés.

Alam Esomberr soupira, s'exerça à paraître sévère et jeta encore un coup d'œil sur le portrait miniature de la reine.

« Sûre qu'elle est bête ou qu'elle a quelque autre défaut pour contrebalancer tant de beauté », dit-il à voix haute. Il fourra la pièce d'ivoire dans une poche secrète.

L'envoyé du C'Sarr Kilandar IX était un noble de la très pieuse famille des Preneurs, qui avait des attaches jusque dans la Sainte Cité souterraine. Le personnage austère qu'était son père, membre du Grand Tribunal, avait veillé à ce que la promotion de son fils, qui le méprisait, fût rapide. Esomberr considérait ce voyage, où il devait servir de témoin au divorce de son ami, comme des vacances. En vacances, on avait le droit de s'amuser un peu. Il se mit à espérer que la Reine Myrdeмлиnggala lui en fournirait l'occasion.

Il était prêt à rencontrer JandolAnganol. Il appela un valet de pied. Celui-ci le conduisit auprès du roi, et les deux hommes s'embrassèrent.

Esomberr remarqua que le roi était plus nerveux dans ses façons qu'auparavant. Du coin de l'œil, il évalua ce fin profil barbu tandis que le roi lui faisait les honneurs des salles où les festivités continuaient de se dérouler. Le petit Yuli suivait derrière. Esomberr lui jeta un regard dégoûté, mais ne dit rien.

« Ainsi, Jan, nous avons tous les deux réussi à arriver sains et saufs à Ottassol. Aucun envahisseur de ton royaume ne nous a interceptés

en chemin. »

Ils étaient amis comme on pouvait l'être dans ces milieux. Le roi se souvenait bien des airs cyniques d'Esomberr et de son habitude de tenir la tête légèrement de côté, comme s'il interrogeait le monde.

« Pour l'instant nous sommes dispensés des déprédations d'Unndreid le Marteau. Tu auras entendu parler de ma rencontre avec Darvlish le Crâne. »

« Sûr que les gredins que tu viens de nommer sont redoutables. Auraient-ils été un peu plus gentils, c'est la question qu'on peut se poser, s'ils avaient reçu des noms moins vulgaires ? » « J'espère que tes appartements sont confortables ? »

« Pour être franc, Jan, je déteste ton palais souterrain. Qu'est-ce qui se passe quand ta Takissa déborde ? »

« Les paysans l'endiguent de leurs corps. Si ce programme te convient, nous embarquerons pour Gravabagalinien demain. On a assez tardé et la mousson approche. Plus tôt le divorce sera prononcé, mieux cela vaudra. »

« Je me fais une fête d'un voyage en mer, du moment qu'il est court et que la côte reste à portée de voix. »

Du vin leur fut servi, auquel fut ajoutée de la glace pilée.

« Quelque chose te tracasse, cousin. »

« Beaucoup de choses me tracassent, Alam. Ce n'est rien. Ces jours-ci, même ma foi me tracasse. » Il hésita, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Quand je suis dans l'anxiété, Borlien est dans l'anxiété. Ton maître, le C'Sarr, notre Saint Empereur, comprendrait certainement cela. Nous devons vivre selon notre foi. Et au nom de ma foi, je renonce à Myrdemlnggala. »

« Cousin, entre nous nous pouvons reconnaître que la foi manque quelque peu de substance, hein ? Alors que ta jolie reine... »

Dans sa poche, le roi jouait avec le bracelet qu'il avait pris à CaraBansity. Voilà quelque chose qui avait de la substance. C'était l'ouvrage d'un ennemi insidieux qui, lui disait son intuition, pouvait provoquer un désastre. Il referma son poing autour du métal.

Esomberr fit un geste. Ses gestes, contrairement à ceux du roi, étaient languissants, dépourvus de spontanéité.

« Le monde va à la dérive, cousin, sinon à Freyr. Mais la religion ne m'a jamais empêché de dormir. En fait, la religion m'a souvent plongé dans le sommeil. Toutes les nations ont leurs problèmes. Randonan et son terrible Marteau sont au cœur de tes préoccupations. Oldorando connaît actuellement une crise avec Kace. À Pannoval, nous voilà une fois de plus attaqués par les Sibornaliens. Ils descendent vers le sud par Chalce, incapables de supporter un instant de plus leur horrible patrie. Un axe fort Pannoval-Oldorando-Borlien accroîtra la stabilité de tout Campannlat. Les autres nations ne sont

que des barbares. »

« Alam, tu es prié de me remonter le moral, pas de me le saper, à la veille de mon divorce d'avec Myrdemlnggala. »

L'envoyé vida son verre. « Toutes les femmes se valent. Je suis sûr que tu seras merveilleusement heureux avec la petite Simoda Tal. »

Il vit la douleur qui se peignait sur le visage du roi. JandolAnganol dit, en tournant les yeux vers les danseurs : « C'est mon fils qui devrait être en train d'épouser Simoda Tal, mais je n'arrive pas à le raisonner. Myrdemlnggala comprend que ma démarche est dictée par les intérêts de Borlien. »

« Par le noyau, vraiment ? » Esomberr plongea une main à l'intérieur de sa veste de soie et en retira une lettre. « Tu ferais bien de lire ça, que l'on vient de me remettre. »

Reconnaissant l'écriture vigoureuse de Myrdemlnggala, JandolAnganol prit la feuille d'une main tremblante et lut.

Au Saint Empereur, C'Sarr Kilandar IX, Chef du Saint Empire Pannovalien, Cité de Pannoval, pays du même nom.

Sire Révéré – Dont la foi est dévotement suivie par la soussignée – Veuillez considérer d'un œil favorable la présente supplique de l'une de vos plus malheureuses filles.

Moi, Reine Myrdemlnggala, me trouve aujourd'hui punie d'un crime que je n'ai pas commis. J'ai été injustement accusée de conspirer contre Sibornal par mon époux le roi, et par son père, et cours de ce fait un grave danger.

Sire Révéré, mon seigneur le Roi JandolAnganol m'a traitée avec une cruelle injustice en me bannissant de sa compagnie sur ce rivage désolé, où je dois demeurer jusqu'à ce que le roi dispose de moi à son gré, me rendant victime de son khmir.

J'ai été pour lui une fidèle épouse pendant treize ans, et lui ai donné un fils et une fille. Celle-ci n'est encore qu'une enfant et demeure avec moi. Mon fils a très mal pris cette décision, et je ne sais où il est.

Depuis que mon seigneur le roi a usurpé le trône de son père, bien des calamités se sont abattues sur notre royaume. Il s'est fait des ennemis de tous les côtés. Pour échapper aux périls qui le cernent, il envisage un mariage dynastique avec Simoda Tal, fille du Roi Sayren Stund d'Oldorando. Je crois savoir que cet arrangement a obtenu votre approbation. Je dois m'incliner devant votre jugement. Mais il ne suffira pas à JandolAnganol de me rejeter par une manipulation de la loi, il lui faudra aussi me faire disparaître définitivement de la surface de la terre.

C'est pourquoi je prie instamment mon Empereur Révéré d'expédier dès que possible une lettre interdisant au roi de me faire, à moi ou à mes enfants, le moindre mal, sous peine d'excommunication. Au moins le roi

professe-t-il une parfaite piété ; une telle menace aurait de l'effet sur lui.
Votre malheureuse fille-en-religion
ConegUndunory Myrdemlnggala

Cette lettre vous parviendra par l'entremise de votre envoyé à Ottassol ; je prie pour qu'il ait la bonté de la remettre au plus tôt entre vos mains adorées.

« Bon, il va nous falloir arranger ça », dit le roi avec une expression douloureuse en refermant les doigts sur la lettre.

« Il va me falloir arranger ça », corrigea Esomberr en reprenant la missive.

Le jour suivant, la suite royale prit la mer en direction de l'ouest le long de la côte de Borlien. Le roi était accompagné de son nouveau chancelier, Bardol CaraBansity.

À cette époque le roi était possédé d'une espèce de tic nerveux qui le faisait sans arrêt regarder par-dessus son épaule, comme s'il se sentait observé par Akhanaba, le grand dieu du Saint Empire Pannovalien.

Il y avait effectivement des gens qui l'observaient – ou devaient l'observer – mais ils se trouvaient beaucoup plus éloignés dans l'espace et le temps que JandolAnganol ne pouvait l'imaginer. Ils devaient se compter par millions. À cette époque la planète Helliconia comptait quatre-vingt-seize millions d'êtres humains, auxquels il fallait ajouter une population de phagors s'élevant au tiers de ce nombre. Les observateurs lointains étaient encore plus nombreux.

Les habitants de la planète Terre avaient jadis regardé les affaires d'Helliconia avec un profond détachement. Les transmissions en provenance d'Helliconia, diffusées vers la Terre par la Station d'Observation Terrienne, n'avaient d'abord été guère plus qu'une source de distraction. Au cours des siècles, tandis que le Grand Printemps d'Helliconia glissait vers l'Été, les choses changeaient. L'observation se transformait en participation. Les observateurs étaient changés par ce qu'ils observaient ; en dépit du fait que le Présent et le Passé sur les deux planètes ne pourraient jamais coïncider, un lien empathique était en train de se forger.

Il existait des projets pour rendre ce lien plus positif

La maturité croissante, la compréhension croissante de ce que c'était que d'être une entité organique, était une dette que les peuples de la Terre avaient envers Helliconia. Ils voyaient à présent l'embarquement du roi à Ottassol, non comme Tatro voyait la vague sur la plage, sous l'aspect d'un

événement isolé, mais plutôt comme un fil dans une toile cosmologique, culturelle et historique dont l'existence s'imposait inéluctablement. Le libre arbitre du roi n'était l'objet d'aucun débat chez les observateurs ; mais quelle que fût la direction dans laquelle JandolAnganol exerçait sa volonté – une volonté farouche – les nœuds infinis du continuum se reformaient derrière lui, pour laisser à peine plus de traces que la quille de son navire sur la Mer des Aigles.

Malgré la compassion que leur inspirait son divorce, les Terriens y voyaient moins un acte individuel qu'un cruel exemple de division dans la nature humaine entre des interprétations erronément romantiques de l'amour et du devoir. Ils étaient capables de réagir ainsi parce que le long calvaire de la Terre était en partie terminé. La crise que constituait le divorce de JandolAnganol d'avec Myrdemlnggala se situait en l'année 381, selon le calendrier local de Borlien-Oldorando. Comme la mystérieuse horloge l'avait indiqué, on était sur Terre en l'an 6877 après la naissance du Christ ; mais cela suggérerait un faux synchronisme, et les événements composant le divorce ne deviendraient réalité pour les peuples de la Terre qu'au bout d'un millier d'années supplémentaires.

Dominant ces dates locales, il en existait une autre, d'ordre cosmique, plus lourde de signification. Dans le système helliconien la crue du temps astronomique était à son maximum. La planète et ses planètes sœurs approchaient de leur périhélie, le point de leur orbite le plus proche de la brillante étoile connue sous le nom de Freyr.

Il fallait 2592 années terrestres à Helliconia pour accomplir sa révolution d'une Grande Année autour de Freyr, temps au cours duquel la planète endurait des températures extrêmes en matière de froid et de chaleur. Le Printemps était terminé. L'Été, l'été débilitant de la Grande Année, était arrivé.

L'Été allait durer deux siècles terrestres un tiers. Pour ceux qui vivaient à cette époque sur Helliconia, l'hiver et ses désolations n'étaient que des légendes, mais bien vivaces. Telles elles resteraient encore un certain temps, en attendant de devenir réalité dans l'esprit humain.

Au-dessus d'Helliconia brillait le soleil personnel de la planète, Batalix. Dominant Batalix il y avait là son compagnon géant, Freyr, qui brillait à présent avec un éclat apparent de trente pour cent supérieur à celui de Batalix, bien que 236 fois plus distant.

En dépit de leur implication dans leur propre histoire, les observateurs terrestres suivaient de près les événements helliconiens. Ils pouvaient voir que les fils de la toile – le fil religieux n'étant pas le moindre – qui empêtraient à présent le Roi de Borlien avaient été tissés depuis longtemps.

UN DIVORCE PRÉMATURÉ

Les Borlieniens n'étaient pas une nation de marins, en dépit de leur longue côte. Il s'ensuivait qu'ils n'étaient pas de grands constructeurs de navires comme les Sibornaliens, ou même certaines nations d'Hespagorat. Le navire qui emmenait le roi divorcer à Gravabagalinien était un petit brick à la proue arrondie. Il gardait la côte en vue la plupart du temps et naviguait à l'aide d'une table de point sur laquelle le cap moyen, rectifié à chaque quart, était calculé d'après la position de chevilles fichées sur la table.

Un brick encore plus cylindrique suivait le premier, transportant les ancipités de la Première Garde Phagorienne.

Le roi s'écarta de ses compagnons dès que le navire eut pris la mer, pour se camper près du bastingage, les yeux fixés droit devant lui, comme s'il eût tenu à être le premier à voir la reine. Yuli devint tout malheureux dès qu'il sentit le mouvement de la mer et s'affala près du cabestan. Pour une fois le roi ne témoigna aucune sympathie à son petit favori.

Grinçant de tous ses cordages, le brick peinait sur les flots calmes.

Le roi s'écroula soudain sur le pont. Ses courtisans accoururent pour le relever. JandolAnganol fut transporté dans sa cabine et déposé sur sa couchette. Il était d'une pâleur mortelle et roulait d'un flanc sur l'autre comme en proie à une vive douleur, se cachant le visage.

Un médecin l'examina et ordonna à tout le monde de quitter la cabine à l'exception de CaraBansity. « Restez auprès de Sa Majesté. Il souffre d'un léger mal de mer, rien de plus. Dès que nous serons à terre il ira mieux. »

« Il me semblait que le mal de mer était caractérisé par des vomissements. »

« Hrrrm, oui, dans certains cas. Chez les gens du commun. Les personnages royaux réagissent d'une autre façon. » Le docteur s'inclina avant de prendre congé.

Au bout d'un moment, les marmonnements plaintifs du roi se firent plus distincts. « L'horrible chose que je dois faire. Akhanaba fasse que ce soit bientôt fini... »

« Majesté, permettez-moi d'aborder un sujet d'importance, qui vous calmera peut-être l'esprit. Ce bracelet rare tombé en ma possession que vous avez gardé... »

Le roi releva la tête et dit, affichant son air inflexible : « Hors d'ici, crétin. Ou je te fais jeter aux poissons. Rien n'est important, rien – rien sur cette terre. »

« Je souhaite un prompt rétablissement à Votre Majesté », dit CaraBansity en sortant à reculons, désencombrant la cabine de sa lourde masse.

Le navire poursuivit sa route vers l'ouest à bonne allure et entra dans la petite baie de Gravabagalinien le matin du deuxième jour de traversée. JandolAnganol, redevenu soudain lui-même, descendit la passerelle pour continuer à pied dans l'eau – il n'y avait pas de jetée à Gravabagalinien – suivi de près par Alam Esomberr, qui tenait les pans de son manteau relevés.

Ce dernier était accompagné de dix hauts dignitaires ecclésiastiques, qu'il n'appelait pas autrement que son « tas de vicaires ». La suite du roi était composée de capitaines et d'armuriers.

Le palais de la reine attendait à l'intérieur des terres, dépourvu de tout signe de vie. Ses étroites fenêtres étaient fermées. Un drapeau noir flottait à mi-mât au sommet d'une tourelle. Le visage du roi, tourné vers l'édifice, était lui-même aussi vide d'expression qu'une fenêtre fermée. Personne n'osait attarder son regard dessus, de peur de rencontrer l'œil de l'Aigle.

Le second brick avait du mal à finir d'arriver. Malgré l'impatience d'Esomberr, JandolAnganol tint absolument à attendre qu'il ait touché le fond et qu'une manière de pont ait été jetée entre le navire et le rivage, de façon à ce que ses troupes non humaines puissent débarquer sans avoir à barboter dans l'eau.

Il se fit ensuite un devoir de leur faire former les rangs, de leur faire faire un peu d'exercice et de les haranguer dans leur langue. Enfin il fut prêt à couvrir les huit cents mètres qui le séparaient du palais. Yuli s'élança devant, batifolant dans le sable, le faisant voler sous ses pieds, ravi de retrouver la terre ferme.

Ils furent accueillis par une vieille femme en keedrant noir et tablier blanc. Des poils blancs s'échappaient d'un nævus qu'elle avait à la joue. Elle marchait à l'aide d'une canne. Deux gardes non armés se tenaient à quelque distance derrière elle.

De près, l'édifice blanc et or révélait le piteux état qu'était le sien. Des vides apparaissaient ici et là sur les toits, aux vérandas, dans les balustrades, là où des tuiles, des planches ou des barreaux étaient tombés sans être remplacés. Aucun mouvement n'était perceptible, à l'exception d'un troupeau de daims en train de brouter au loin sur un flanc de colline. La rumeur sans fin de la mer montait du rivage.

Le costume du roi s'accordait à l'aspect peu engageant du décor. Il

portait une tunique unie et des culottes d'un bleu si foncé qu'il tirait sur le noir. Esomberr, par contraste, se pavanait dans ses bleus pastel les plus désinvoltes, sur lesquels tranchait le rose d'un court manteau. Il s'était parfumé le matin même, pour masquer les puanteurs du navire.

Un capitaine d'infanterie sonna du clairon pour annoncer leur arrivée.

La porte du palais resta fermée. La vieille femme se tordit les mains en marmonnant toute seule.

Passant brusquement à l'action, JandolAnganol s'approcha et cogna sur les panneaux de bois avec le pommeau de son épée. Le bruit fit écho à l'intérieur, déclenchant des aboiements de chiens.

Une clé fut introduite dans une serrure. La porte s'ouvrit, manœuvrée par une autre vieille harpie, qui fit une révérence pleine de raideur au roi avant de rester là à cligner des yeux.

Tout n'était que ténèbres à l'intérieur. Les chiens qui avaient mené un tel vacarme tant que la porte était restée fermée allèrent se tapir dans des coins sombres.

« Peut-être qu'Akhanaba, en sa capricieuse miséricorde, a envoyé la peste en ces lieux », suggéra Esomberr. « Délivrant leurs occupants des malheurs de cette terre et rendant du même coup notre voyage inutile. »

Le roi lança un cri en manière de salut.

Une lumière apparut au sommet des escaliers par ailleurs entièrement plongés dans l'obscurité. Ils levèrent les yeux et aperçurent une femme qui portait une chandelle. Elle la tenait au-dessus de sa tête, de sorte que son visage était dans l'ombre. Elle descendit les escaliers, faisant craquer chaque marche. Comme elle approchait de ceux qui attendaient en bas, la lumière extérieure commença à éclairer ses traits. Mais quelque chose dans sa démarche avait déjà dit qui elle était. La clarté se fit plus vive, le visage de la Reine Myrdemlnggala apparut. Elle s'arrêta à quelques pas de JandolAnganol et d'Esomberr et fit la révérence au premier, puis au second.

Sa beauté était terreuse, ses lèvres décolorées, ses yeux franchement noirs dans la pâleur de son visage. Ses cheveux flottaient librement, noirs et abondants, autour de sa tête. Elle portait une robe gris clair qui lui descendait jusqu'aux pieds, boutonnée au cou pour cacher sa poitrine.

La reine dit un mot à la vieille. Celle-ci alla aussitôt refermer les portes, laissant Esomberr et JandolAnganol dans le noir, en compagnie du petit phagor qui s'était faufilé derrière eux. Le noir en question se révéla alors cousu de fils de lumière. Le palais se réduisait en fait à un assemblage de planches peu solide. Quand le soleil brillait dessus, ce

n'était plus qu'un vague squelette qui apparaissait. Tandis que la reine les conduisait vers une salle en retrait, des échardes de lumière révélèrent sa présence.

Elle les attendit debout au milieu d'une pièce délimitée par une fine géométrie de points lumineux, où le jour traçait les contours de fenêtres fermées par des volets.

« Il n'y a personne dans le palais pour le moment », dit Myrdemlnggala, « à part moi et la Princesse TatromanAdala. Vous pouvez nous tuer tout de suite sans autre témoin que le Tout-Puissant. »

« Nous n'avons pas l'intention de vous faire le moindre mal, madame », dit Esomberr. Il se dirigea vers une des fenêtres et en ouvrit les volets. Se retournant dans la lumière empoussiérée, il vit le mari et la femme debout l'un près de l'autre dans la pièce presque vide. Myrdemlnggala plissa les lèvres et souffla sa chandelle. JandolAnganol dit : « Coune, comme je te l'ai dit, ce divorce n'est qu'une affaire politique. » Il avait une attitude anormalement soumise.

« Vous pouvez me forcer à l'accepter. Vous n'arriverez jamais à me le faire comprendre. » Esomberr ouvrit la fenêtre et appela sa suite ainsi qu'AbstrogAthenat. « La cérémonie ne vous retiendra pas longtemps, madame », dit-il. Il gagna le centre de la pièce d'un air avantageux et s'inclina devant la reine. « Je m'appelle Esomberr des Esomberrs. Je suis l'Envoyé et le Représentant en Borlien du Grand C'Sarr Kilandar IX, Père Suprême de l'Église d'Akhanaba et Empereur de la Sainte Pannoal. Mon rôle est d'assister à une brève cérémonie en qualité de témoin pour le compte du Père Suprême. Tel est mon devoir officiel. Mon devoir personnel est de déclarer que vous êtes plus belle que ne le sera jamais n'importe quel portrait de vous. »

À JandolAnganol, elle dit d'une voix faible : « Après tout ce que nous avons été l'un pour l'autre... »

Continuant sur le même ton, Esomberr dit : « La cérémonie en question dégagera le Roi JandolAnganol de toute responsabilité maritale. En vertu de cet acte de divorce spécialement accordé par le Père Suprême en personne, vous cesserez tous deux d'être mari et femme, vos vœux seront annulés et vous renoncerez au titre de Reine. »

« Sur quelles bases me fait-on divorcer, monsieur ? Sous quel prétexte ? Quel crime de ma part a-t-on fait valoir au C'Sarr pour que je sois ainsi traitée ? »

Le roi resta figé dans une sorte d'état second, les yeux fixés dans le vide, tandis qu'Alam Esomberr retirait un document de sa poche, le déplaçait d'un coup sec et lisait.

« Madame, nous avons des témoins pour prouver que durant vos vacances ici à Gravabagalinien » – il ébaucha un geste sensuel – « vous

vous êtes baignée dans la mer complètement nue. Que vous y avez eu des rapports charnels avec des dauphins. Que cet acte contre nature, interdit par l'Église, s'est répété plusieurs fois, souvent sous les yeux mêmes de votre enfant. »

« C'est une pure invention, et vous le savez très bien », répondit la reine sans hausser le ton. Se tournant vers JandolAnganol, elle poursuivit : « Est-ce que l'État ne peut survivre qu'en traînant mon nom dans la boue, en me disgraciant – et en faisant de vous pire qu'un esclave ? »

« Voici le Vicaire Royal, madame, qui va célébrer votre cérémonie », dit Esomberr. « Vous n'avez besoin que de garder le silence. Il ne vous sera pas créé davantage d'embarras. »

AbstrogAthenat entra, communiquant à l'ensemble de la pièce la froideur qui émanait de sa personne. Il leva une main et récita une bénédiction. Deux petits garçons se tenaient derrière lui, jouant du pipeau.

La reine dit d'un ton glacial : « Si cette sainte farce doit avoir lieu, j'exige que l'on fasse sortir Yuli de cette pièce. »

JandolAnganol s'arracha à sa rêverie pour ordonner à son petit favori de s'en aller. Après avoir fait quelques manières, celui-ci quitta les lieux.

AbstrogAthenat s'avança avec un papier sur lequel étaient inscrits les termes de la cérémonie du mariage. Il prit les mains du roi et de la reine, leur faisant tenir à chacun une moitié du document, ce à quoi ils se prêtèrent comme en état d'hypnose. Puis il lut le document à haute et intelligible voix. Esomberr regarda alternativement les deux membres du couple royal qui, de leur côté, contemplaient le sol. Le vicaire leva une épée de cérémonie au-dessus de sa tête. Tout en marmonnant une prière, il l'abattit.

Le contrat qu'ils tenaient fut coupé en deux. La reine laissa sa moitié flotter vers les lattes du plancher.

Le vicaire produisit un document que signa JandolAnganol et que contresigna Esomberr à titre de témoin. Le vicaire y apposa sa propre signature, puis le tendit à Esomberr pour qu'il transmette. Le vicaire s'inclina devant le roi. Puis il quitta la pièce, suivi de ses deux petits joueurs de pipeau.

« Voilà qui est fait », dit Esomberr. Personne ne bougea.

Une grosse averse se mit à tomber. Des marins et des soldats venus des navires s'étaient rassemblés devant la seule fenêtre ouverte pour avoir un aperçu d'une cérémonie dont ils pourraient se vanter toute leur vie d'avoir été témoins. Ils couraient à présent se mettre à l'abri, houspillés par leurs officiers. La pluie se fit plus violente. Il y eut un éclair, suivi peu après d'un coup de tonnerre. Les moussons approchaient.

« Eh bien, il ne nous reste plus qu'à nous mettre à notre aise », dit Esomberr en s'efforçant de garder le ton désinvolte dont il était coutumier. « Peut-être la reine – l'ex-reine, excusez-moi – nous fera-t-elle apporter des rafraîchissements par quelques dames ? » Il appela un de ses hommes. « Allez voir dans les caves. Vous y trouverez sûrement les servantes cachées quelque part, ou à défaut, le vin. »

La pluie s'engouffrait par la fenêtre ouverte et le volet déverrouillé claquait au vent.

« Ces orages vous tombent dessus comme ça et s'arrêtent tout aussi vite », dit JandolAnganol.

« Voilà comment il faut prendre les choses, Jan – avec une métaphore », dit Esomberr d'un ton enjoué. Il asséna une tape sur l'épaule du roi.

Sans un mot, la reine posa sa chandelle éteinte sur une étagère, puis tourna les talons et quitta la pièce.

Esomberr prit deux sièges recouverts de tapisserie, les plaça l'un près de l'autre, et ouvrit un volet tout proche de façon à pouvoir contempler la fureur des éléments. Ils s'assirent tous les deux et le roi se prit la tête entre les mains.

« Après ton mariage avec Simoda Tal, je te promets que les choses prendront une meilleure tournure, Jan. À Pannoal, nous sommes sérieusement engagés sur notre front nord contre les Sibornaliens. Le combat est particulièrement acharné en raison de vieux différends religieux, vois-tu.

« Rien de tel avec Oldorando. Après ton mariage, tu devrais voir Oldorando se ranger à tes côtés. Ils ont eux-mêmes des difficultés. Ou bien – ce qui est fort probable – Kace pourrait demander la paix après le mariage. Après tout, Kace est lié par le sang avec Oldorando. Oldorando et Kace sont en plein sur la route des migrations est-ouest des phagors et des races non humaines, comme les Madis.

« Rrrhm, comme tu le sais, la mère de cette chère Simoda Tal, la reine, est elle-même une sous... euh, disons une protognostique. Ce terme de 'sous-humain' est préjudiciable. Et les Kacis... bah, c'est un pays de sauvages. De sorte que s'ils font la paix avec Borlien, on pourrait même, qui sait, les persuader d'attaquer Randonan. Ce qui te laisserait libre de t'occuper du problème de Mordriat, et de nos amis aux noms si amusants. »

« Ce qui arrangerait bien Pannoal », dit JandolAnganol.

Esomberr acquiesça de la tête. « Cela arrangerait tout le monde. Je suis pour le contentement général, pas toi ? »

L'homme qu'il avait commissionné revint, accompagné de coups de tonnerre et de cinq dames pleines d'anxiété qui portaient des cruchons de vin, pressées par des phagors.

L'entrée de ces dames changea le cours des choses, même en ce qui

concernait le roi, qui se leva et se mit à déambuler dans la pièce comme s'il venait juste d'apprendre à se servir de ses jambes. Les dames, voyant qu'aucun mal ne les attendait pour l'instant, commencèrent à sourire et s'acquittèrent volontiers du rôle qui était habituellement le leur : plaire aux invités mâles et les enivrer au plus haut point possible aussi vite que possible. L'Armurier Royal et divers capitaines vinrent faire acte de présence et se joignirent aux libations.

L'orage continuant de sévir, on alluma les lampes. D'autres jolies captives furent introduites et on joua de la musique. Les soldats apportèrent un festin du brick sous des dais de toile.

Le roi but du vin de kaki et mangea de la carpe miroir avec du riz au safran.

Le toit fuyait.

« Je vais parler à MyrdeInggala et voir ma petite fille, Tatro », annonça-t-il un peu plus tard.

« Non. Ce serait inopportun. Les femmes peuvent humilier les hommes. Tu es le roi, elle n'est rien. Nous emmènerons l'enfant avec nous quand nous partirons. Quand la mer sera calme. Je suis d'avis de passer la nuit dans l'hospitalière passoire que tu as là. »

Au bout d'un moment, pour venir à bout du silence du roi, Esomberr reprit : « J'ai un cadeau pour toi. C'est le moment de te le présenter, avant que nous ne soyons trop ivres pour avoir les yeux en face des trous. » Il s'essuya les mains sur son costume de velours et fouilla dans une poche dont il retira une délicate petite boîte au couvercle brodé.

« C'est un cadeau d'elle-Bathkaarnet, Reine d'Oldorando, dont tu dois épouser la fille. La broderie est de la main de la reine en personne. »

JandolAnganol ouvrit la boîte. Elle contenait un portrait miniature de Simoda Tal, peint à l'occasion de son onzième anniversaire. Elle portait un ruban dans les cheveux et détournait légèrement la tête, comme par timidité ou coquetterie. Elle avait des cheveux joliment bouclés, mais l'artiste n'avait pas cherché à dissimuler ses airs de perruche. Le nez et les yeux fortement saillants étaient nettement ceux d'une Madi.

JandolAnganol examina le portrait à bout de bras, essayant d'y déchiffrer ce qui était déchiffrable. Simoda Tal tenait un château modèle réduit dans une main, le château situé sur le Valvoral, qui faisait partie de sa dot.

« C'est une jolie fille, il n'y a pas à dire », dit Esomberr dans un élan d'enthousiasme. « Onze ans et demi est l'âge le plus lascif, quoi qu'on en dise. Franchement, Jan, je t'envie. Bien que sa sœur cadette, Milua Tal, soit encore plus jolie. »

« A-t-elle de l'instruction ? »

« Est-ce qu'il y a seulement quelqu'un qui en ait à Oldorando ? S'ils suivent l'exemple de leur roi, on peut se poser la question. »

Ils éclatèrent tous les deux de rire et portèrent un toast au plaisir futur.

Au coucher de Batalix, l'orage s'était calmé. Le palais de bois vibrait et grinçait comme un navire avant de venir mouiller au calme. La soldatesque royale avait trouvé le chemin des caves, avec leurs réserves de blocs de glace et de vin. Tout le monde, y compris les phagors, était plongé dans un sommeil d'ivrogne.

Le palais était sans garde. Il semblait trop loin de tout danger éventuel, cependant que la macabre réputation de Gravabagalinien décourageait les intrus. À mesure que le soir s'avancait, le bruit s'éteignait. Il y eut des vomissements, des rires, des jurons, puis plus rien. JandolAnganol dormait, la tête sur les genoux d'une servante. Elle ne tarda pas à se détacher de lui et le laissa allongé dans un coin comme un vulgaire soldat.

En haut, la reine des reines ne relâchait pas sa vigilance. Elle craignait pour sa petite fille ; mais le lieu de son exil avait été bien choisi. Il n'y avait aucun endroit où fuir. Elle finit par renvoyer ses dames d'honneur. Bien que rassurée par le silence qui régnait en bas, elle resta aux aguets, assise dans une antichambre donnant sur la pièce où dormait la Princesse Tatro.

On frappa à la porte. Elle se leva et y alla.

« Qui est là ? »

« Le Vicaire Royal, madame, qui vous prie de le recevoir. »

Elle hésita, laissant échapper un soupir. Elle tira le verrou. Alam Esomberr entra, souriant de toutes ses dents.

« Enfin, pas tout à fait le vicaire, madame, mais un proche voisin, et qui est en mesure de vous offrir plus de réconfort que ce qu'il est dans le pouvoir de notre pauvre vicaire de faire à cet égard. »

« Allez-vous-en, je vous prie. Je ne désire pas vous parler. Je suis souffrante. Je vais appeler la garde. » Elle était pâle. Sa main tremblait au moment où elle l'appuya contre le mur. Elle se défiait du sourire qu'on lui adressait là.

« Tout le monde est ivre. Même moi... même moi, modèle d'excellence que je suis, fils de noble père que je suis, je dois avouer que je suis légèrement éméché. »

D'un coup de pied, il referma la porte derrière lui et lui saisit le bras, la poussant devant lui jusqu'à ce qu'elle soit obligée de s'asseoir sur le sofa.

« Allons... ne soyez pas aussi inhospitalière, madame. Faites-moi bon accueil, car je suis de votre côté. Je suis venu vous avertir que votre ex-mari a l'intention de vous tuer. Vous êtes dans une situation délicate, et vous et votre fille avez besoin de protection. Je puis vous

donner cette protection, si vous vous montrez aimable avec moi. »

« Je ne cherchais pas à être désagréable. J'ai simplement peur, monsieur – mais la peur ne me fera rien faire que je puisse regretter plus tard. » Il la prit dans ses bras malgré sa résistance. « Plus tard ! Voilà ce qui différencie nos sexes, madame – pour les femmes il y a toujours un *plus tard*. Vos fréquentes grossesses doivent expliquer tous ces plus tard. Laissez-moi entrer dans votre nid parfumé cette nuit et je vous jure que vous n'aurez pas de plus tard à regretter. En attendant, j'aurai mes maintenant. »

Myrdemlnggala le gifla. Il se suça les lèvres.

« Écoutez-moi bien. Vous avez écrit une lettre au C'Sarr qui devait lui être remise par mes bons soins, n'est-ce pas, ma jolie ex-reine ? Dedans, vous disiez que le Roi Jan avait l'intention de vous tuer. Votre porteur vous a trahi. Il a vendu la lettre à votre ex-mari, qui a lu chaque méchant mot que vous avez écrit. »

« ScufBar m'a trahie ? Non, il a toujours été à mon service. »

Esemberr la prit par les bras.

« Dans votre nouvelle position, vous n'avez plus personne sur qui compter. Personne à part moi. Je vous protégerai si vous vous conduisez sagement. »

Elle fondit en larmes. « Jan m'aime encore, je le sais. Je le comprends. »

« Il vous déteste, et brûle d'être dans les bras de Simoda Tal. »

Il entreprit de se dépouiller de ses vêtements. À ce moment-là la porte s'ouvrit et Bardol CaraBansity entra pesamment. Il s'avança jusqu'au centre de la pièce et se planta là, les mains sur les hanches, les doigts de sa main droite sur le manche de son couteau.

Esemberr se releva d'un bond, empoignant ses pantalons, et ordonna au deutéroscopiste de disparaître. CaraBansity resta où il était. Son visage épais était rouge. Il avait l'air d'un homme habitué à la boucherie.

« Je dois vous demander de cesser sur-le-champ de consoler cette malheureuse dame, monsieur. Je me risque à vous déranger ainsi parce que le palais n'est pas gardé et qu'une armée approche par le nord. »

« Trouvez quelqu'un d'autre. »

« Le temps presse. Nous risquons d'être massacrés. Venez. »

Il partit devant dans le couloir. Esemberr se retourna vers Myrdemlnggala, qui se tenait toute raide, fixant sur lui un regard chargé de défi. Il jura et s'élança derrière CaraBansity.

Au bout du couloir se trouvait un balcon donnant sur l'arrière du palais. Il y suivit CaraBansity et fouilla la nuit des yeux.

Il faisait lourd. L'air semblait étouffer le bruit de la mer dans sa chaude étreinte. Un ciel énorme pesait sur l'horizon.

De petites langues de feu se déplaçaient tout près, disparaissant dans la nuit pour y réparaître aussitôt. Esomberr les suivit des yeux sans rien y comprendre, encore à moitié ivre.

« Des hommes en train d'approcher à travers les arbres », dit CaraBansity à ses côtés. « Peut-être seulement un ou deux à la réflexion. Dans mon affolement j'ai dû surestimer leur nombre. »

« Qu'est-ce qu'ils veulent ? »

« Excellente question, sire. Je vais descendre lui trouver une réponse, si vous vous trouvez bien ici, sire. Ne bougez pas, je reviens tout de suite vous renseigner. » Il coula un regard malicieux au galant homme.

Esomberr, penché sur la balustrade, se sentit chanceler comme il regardait en bas et se rejeta contre le mur par souci de sécurité. Il entendit CaraBansity crier et les nouveaux venus lui lancer une réponse. Il ferma les yeux, écoutant leurs voix. D'autres bruits de voix parvinrent à ses oreilles, certaines vibrantes de colère, s'adressant à lui de façon accusatrice, sans qu'il parvînt pour autant à saisir ce qu'elles disaient. Le monde vacilla.

Il se réveilla pour entendre CaraBansity qui l'appelait d'en bas.

« Qu'est-ce que vous dites ? »

« Les nouvelles sont mauvaises, sire ; il ne s'agit pas d'annoncer ça à grands cris. Descendez, s'il vous plaît. »

« De quoi s'agit-il ? » Mais Esomberr ne reçut pas de réponse de CaraBansity, qui parlait à voix basse avec les nouveaux venus. Il se mit en mouvement, gagna le couloir et manqua rouler en bas des escaliers.

« Tu es plus saoul que tu ne le croyais, imbécile », dit-il à voix haute.

Franchissant une porte ouverte, il faillit se heurter à CaraBansity et à un homme hagard, couvert de poussière, qui portait un flambeau. Derrière lui, un autre homme, pareillement couvert de poussière, scrutait l'obscurité comme dans la crainte d'être poursuivi.

« Qui sont ces hommes ? »

L'homme hagard, posant sur Esomberr un regard méfiant, dit : « Nous sommes d'Oldorando, Votre Altesse, de la cour de Sa Majesté le Roi Sayren Stund, et le voyage a été rude, avec toute l'agitation qu'il y a dans le pays. J'ai un message pour le Roi JandolAnganol et nul autre. »

« Le roi dort. Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

« Ce sont de mauvaises nouvelles, sire, que je suis chargé de lui communiquer directement. »

Esomberr, gagné par la colère, annonça qui il était. Le messager le regarda sans sourciller. « Si vous êtes celui que vous prétendez être, monsieur, sans doute aurez-vous l'autorité de me conduire auprès du

roi. »

« Je pourrais l'accompagner, sire », suggéra CaraBansity.

Ils entrèrent tous dans le palais, après que les flambeaux eurent été éteints par terre. Sous la conduite de CaraBansity, ils gagnèrent la salle principale, où des formes endormies gisaient pêle-mêle sur le sol. Le deutéroscopiste se dirigea vers l'endroit où le roi dormait et lui secoua le bras sans cérémonie. JandolAnganol se réveilla et bondit immédiatement sur ses pieds, la main sur son épée.

L'homme hagard s'inclina. « Je suis navré de vous tirer de votre sommeil, sire, et je vous prie d'excuser mon retard. Vos soldats ont tué deux membres de mon escorte, et je n'ai moi-même échappé que de justesse à la mort. » Il produisit des documents destinés à prouver son identité. Il s'était mis à trembler violemment, connaissant le sort des messagers qui apportaient de mauvaises nouvelles. Le roi accorda à peine un coup d'œil aux documents.

« Dis-moi ce qui t'amène, mon brave. »

« Ce sont les Madis, Votre Majesté. »

« Eh bien quoi, les Madis ? »

Le messager ne tenait plus en place sur ses pieds ; il porta une main à son visage pour empêcher ses dents de claquer. « La Princesse Simoda Tal est morte, sire. Les Madis l'ont tuée. » Un lourd silence suivit. Puis Alam Esomberr se mit à rire.

UNE INNOVATION DANS LE COSGATT

Le rire sarcastique d'Esomberr finit par atteindre les oreilles des habitants de la Terre. En dépit de l'énorme gouffre qui séparait Helliconia de la Terre, cette réponse à l'ouvrage du destin rencontra une compréhension immédiate.

Entre la Terre et Helliconia se trouvait une sorte de relais, la Station d'Observation Terrienne appelée Avernus. L'Avernus orbitait autour d'Helliconia comme Helliconia orbitait autour de Batalix, et Batalix autour de Freyr. L'Avernus était l'objectif à travers lequel les observateurs terrestres vivaient les événements se déroulant sur Helliconia.

Les êtres humains qui travaillaient sur l'Avernus consacraient leur vie à une étude de tous les aspects d'Helliconia. Non par choix. Ils n'avaient pas d'autre possibilité.

Au-dessus de cette grande injustice régnait une justice générale. La pauvreté n'existait pas sur l'Avernus, on n'y connaissait pas la faim au sens physique du terme. Mais c'était un univers étroit. La station sphérique n'avait que cent mètres de diamètre, la plupart de ses habitants vivant sur la face interne de l'enveloppe extérieure, et au sein de cet espace limité régnait une forme d'inanition qui sapait les joies de la vie. Regarder vers le bas n'exalte pas l'esprit.

Billy Xiao Pin était un représentant typique de la société avernienne. Extérieurement, il répondait à toutes les normes ; il travaillait sans zèle ; il était fiancé à une fille séduisante ; il pratiquait régulièrement les exercices prescrits ; il avait un Conseiller qui lui prêchait les hautes vertus de la résignation. Mais intérieurement Billy n'avait qu'une envie. Il brûlait de se rendre sur la surface d'Helliconia, 1500 kilomètres plus bas, de voir la Reine MyrdeInggala, de la toucher, de parler avec elle, de lui faire l'amour. Dans ses rêves, la reine l'invitait dans ses bras.

Les observateurs lointains qu'étaient ceux de la Terre avaient d'autres soucis. Ils suivaient des continuités dont Billy et ses semblables ignoraient tout. Tandis qu'ils assistaient, non sans souffrir, au divorce prononcé à Gravabagalinien, ils étaient en mesure de faire remonter l'origine de cette division à une bataille qui avait eu lieu à l'est de Matrassyl, dans une région appelée le Cosgatt. Les épreuves de JandolAnganol dans le Cosgatt devaient influencer ses actions ultérieures et conduire – ainsi qu'on pouvait le voir après coup – inexorablement au divorce.

Ce qui passa à la postérité sous le nom de Bataille du Cosgatt eut lieu

cinq décimes – 240 jours, ou une demi-petite année – avant le jour où le roi et Myrdemlnggala rompirent au bord de la mer les liens qui les unissaient.

Dans la région du Cosgatt, le roi reçut une blessure physique qui devait conduire à la cassure spirituelle.

Le roi souffrit de cette bataille à la fois dans sa vie et dans sa réputation. Et elles n'étaient menacées, ironiquement, par rien de plus qu'une vile populace, les tribus traîne-loques des Driats.

Ou, pour reprendre la formule de ceux des observateurs terrestres qui avaient la fibre historique la plus développée, par une innovation. Une innovation qui changea non seulement la vie du roi et de la reine mais celle de tous leurs sujets. Une arme à feu.

Le plus humiliant pour le roi était qu'il avait le plus parfait mépris pour les Driats, comme tous les fidèles d'Akhanaba en Borlien et Oldorando. Car les Driats, c'était admis, étaient humains – mais tout juste.

La frontière entre humain et non-humain est vague. D'un côté on trouve un monde plein de libertés illusoires, de l'autre un monde de dépendance illusoire. Les Autres restaient des animaux et demeuraient dans les jungles. Les Madis – liés à un mode de vie migratoire – avaient atteint le seuil de la raison, mais restaient des protognostiques. Les Driats avaient juste franchi ce seuil, et se maintenaient à ce stade depuis aussi longtemps que l'on pouvait s'en souvenir, comme un oiseau figé dans son vol.

Les conditions défavorables de la planète, l'aridité de la portion qui leur en était revenue, contribuaient à leur permanente arriération. Car les tribus Driats occupaient les étendues ingrates de Thribriat, une contrée au sud-est de Borlien de l'autre côté du large cours de la Takissa. Les Driats vivaient au milieu de troupeaux de yelks et de biyelks qui paissaient dans ces hautes régions durant l'été de la grande année.

Des coutumes choquantes pour le monde extérieur aidaient les Driats à survivre. Ils pratiquaient une forme de meurtre rituel par lequel les membres inutiles d'une famille étaient tués après avoir échoué à certaines épreuves. En période de quasi-famine, le massacre des anciens assurait souvent le salut des innocents. Cette coutume avait valu mauvaise réputation aux Driats chez ceux dont l'existence bénéficiait de conditions plus aisées. Mais c'était en réalité un peuple pacifique – ou trop stupide pour être vraiment belliqueux.

La poussée de diverses nations vers le sud, le long des chaînes du Nktryhk – notamment de ces nations guerrières qui s'étaient temporairement rangées derrière Unndreid le Marteau – avait changé

cette situation. Sous la pression, les Driats ne cessaient de déplacer leurs bivouacs et finirent par venir marauder dans les basses vallées de Thribriat, qu'abritait des pluies la masse imposante du Bas Nktryhk.

Un seigneur guerrier astucieux, connu sous le nom de Darvlish le Crâne, était venu mettre de l'ordre dans leurs rangs loqueteux. S'avisant que l'esprit simple des Driats réagissait bien à la discipline, il les divisa en trois régiments et les conduisit dans la région du Cosgatt. Son intention était d'attaquer la capitale de JandolAnganol, Matrassyl.

Borlien avait déjà un front à l'ouest – fort mal vu de la population. Aucun dirigeant, pas même l'Aigle, ne pouvait espérer une réelle victoire sur Randonan ou Kace, vu qu'il était impossible d'occuper ou de gouverner ces régions montagneuses même une fois conquises.

La Cinquième Armée fut donc rappelée de Kace et expédiée dans le Cosgatt. La campagne contre Darvlish n'eut même pas l'honneur d'être qualifiée de guerre. Elle coûta pourtant autant de vies humaines qu'une guerre, autant d'argent, et l'on s'y battit avec autant d'ardeur. Thribriat et les étendues sauvages du Cosgatt étaient plus près de Matrassyl que les Guerres de l'Ouest.

Darvlish avait une dent personnelle contre JandolAnganol et sa lignée. Son père avait été baron en Borlien. Il combattait à ses côtés quand le père de JandolAnganol, ValpalAnganol, s'était emparé de sa terre. Darvlish avait vu son père se faire abattre par un tout jeune JandolAnganol.

Quand un chef mourait dans la bataille, c'était la fin du combat. Plus personne ne voulait continuer. L'armée du père de Darvlish tourna le dos et s'enfuit. Darvlish se replia vers l'est avec une poignée d'hommes. VarpalAnganol et son fils les poursuivirent, les traquant comme des lézards dans les labyrinthes pierreux du Cosgatt – jusqu'à ce que les forces borlieniennes refusent d'aller plus loin parce qu'il n'y avait plus de butin à espérer.

Au bout de onze années passées en pleine nature, Darvlish eut de nouveau sa chance et la prit : « Les vautours loueront mon nom ! » devint son cri de guerre.

Une demi-petite année avant que le roi ne divorce d'avec sa reine – avant que l'idée lui en fût même venue à l'esprit – JandolAnganol fut donc obligé de rassembler de nouvelles troupes et de prendre leur tête. Il y avait pénurie d'hommes et ceux-ci exigeaient d'être payés ou d'avoir droit à la totalité d'un butin que le Cosgatt ne fournirait pas. Il utilisa des phagors. Les auxiliaires phagors se virent promettre la liberté et des terres en échange de leurs services. Ils formèrent les Premier et Second Régiments de la Garde Royale Phagorienne de la Cinquième Armée. Les phagors représentaient l'idéal d'un certain point de vue : le mâle et la femelle combattaient tous les deux, et leurs petits allaient au combat avec eux.

Le père de JandolAnganol, en son temps, avait lui aussi donné des terres à des troupes ancipitées à titre de récompense. C'était par suite de cette politique – imposée aux rois par la pénurie d'hommes – que les phagors vivaient plus confortablement en Borlien qu'en Oldorando et se trouvaient moins exposés à la persécution.

La Cinquième Armée fit marche vers l'est, à travers de véritables jungles de pierre. Les envahisseurs se volatilisaient devant elle. La plupart des escarmouches avaient lieu durant le pâlejour – aucun des deux camps n'ayant envie de combattre pendant la nuit ou quand les deux soleils étaient haut dans le ciel. Mais la Cinquième Armée, sous le commandement de KolobEktofer, était obligée de marcher pendant toute la durée du jour.

Elle avançait dans une région de tremblements de terre, où des ravins lui coupaient souvent la route. Les habitations étaient rares. Les ravins n'étaient qu'un fouillis de végétation, mais on avait des chances d'y trouver de l'eau – ainsi que des serpents, des lions et autres créatures. Le reste du pays était hérissé de cactus parasols et de broussailles. La progression en était ralentie d'autant.

Il était difficile de vivre des ressources du pays. Deux sortes de créatures prédominaient dans la plaine, d'innombrables fourmis et les paresseux terrestres qui s'en nourrissaient. Les soldats capturèrent des paresseux et les firent rôtir, mais la chair en était amère.

L'astucieux Darvlish continuait à faire reculer ses forces, entraînant le roi loin de sa base. Il laissait parfois derrière lui des feux de camp fumants ou des fortins factices sur les hauteurs, et la Cinquième Armée perdait une journée en investigations.

Le Commandant en Chef KolobEktofer avait été un grand explorateur dans sa jeunesse et connaissait les espaces sauvages de Thribriat, ainsi que les montagnes au-dessus de Thribriat, où l'air se raréfiait jusqu'à disparaître complètement.

« Ils vont s'arrêter, ils vont bientôt s'arrêter, » dit-il au roi un soir où un Aigle frustré maudissait leurs difficultés. « Le Crâne sera bientôt obligé de livrer combat, ou les tribus se retourneront contre lui. Il en est parfaitement conscient. Une fois qu'il sera sûr que nous sommes assez loin de Matrassyl pour être privés de nos arrivages de vivres, il prendra position. Et il faudra nous méfier de ses ruses. »

« Quel genre de ruses ? »

KolobEktofer secoua la tête. « Le Crâne est malin, mais pas intelligent. Il essaiera une des vieilles ruses de son père, pour le bien que ça lui a fait... Nous serons prêts. »

Le jour suivant, Darvlish frappa.

Comme la Cinquième Armée approchait d'un ravin particulièrement profond, des éclaireurs aperçurent l'armée driat rangée en ligne de bataille sur le bord opposé. Le ravin était orienté

nord-est sud-ouest, et disparaissait sous une véritable jungle. Il y avait plus de quatre portées de javelot d'un bord à l'autre.

Par gestes, le roi rassembla son armée face à l'ennemi posté de l'autre côté du ravin. Les gardes phagoriens furent placés aux premiers rangs en raison de leur farouche immobilité, qui ne manquerait pas de plonger dans une certaine anxiété les esprits bornés des Driats.

Ces derniers avaient un aspect fantomatique. L'aube venait de faire son apparition : il était six heures vingt. Freyr s'était levé derrière un front nuageux. Quand le soleil s'en fut dégagé, il devint clair que l'ennemi et une partie du ravin allaient se trouver dans l'ombre durant les deux heures à venir à tout le moins ; la Cinquième Armée serait exposée à l'ardeur de Freyr.

Des éboulis s'élevaient derrière les rangs des Driats, menant à une région de hauts plateaux. Sur le flanc gauche du roi se trouvait un éperon montagneux dont les angles pointaient vers le ravin. Une mesa arrondie se dressait entre l'éperon rocheux et le mur d'éboulis, comme placée là par des forces géologiques pour garder le flanc du Crâne. Au sommet de la mesa, on pouvait apercevoir les murs d'un grossier fortin ; ils étaient faits de boue, et une banderole se laissait de temps en temps apercevoir derrière les remparts.

L'Aigle de Borlien et le commandant en chef étudièrent ensemble la situation. Derrière le commandant en chef se tenait son fidèle huissier d'armes, un homme taciturne du nom de Bull.

« Il faut que nous sachions combien d'hommes se trouvent dans ce fort », dit JandolAnganol.

« C'est une des ruses qu'il a apprises de son père. Il espère que nous allons perdre notre temps à attaquer cette position. Je parierais qu'il n'y a pas de Driats là-haut. Les banderoles que nous voyons bouger sont attachées à des chèvres ou à des asokins. »

Ils se turent. Du côté du ravin occupé par l'ennemi, au pied des éboulis, de la fumée s'éleva dans l'air ombreux, et une odeur de cuisine flotta vers eux pour leur rappeler leur propre faim.

Bull prit son officier à part et lui murmura quelque chose à l'oreille.

« Écoutons ce que vous avez à dire, sergent », dit le roi.

« Ce n'est rien, sire. »

Le roi prit un air irrité. « Alors écoutons ce rien. »

Le sergent le regarda en abaissant une paupière. « Tout ce que je disais, sire, c'est que nos hommes vont être déçus. La seule façon dont un homme du commun – je veux dire par là un homme comme moi – peut s'élever, sire, c'est de s'engager dans l'armée et de tâcher de saisir tout ce qui peut passer à sa portée. Mais ces Driats n'ont rien dont on puisse profiter. Qui plus est, ils ne semblent pas avoir de femelles – je veux dire par là des femmes, sire – de sorte que les motifs d'attaquer

sont... eh bien, sire, plutôt faibles. »

Le roi le regarda bien en face, jusqu'à ce que Bull recule d'un pas.

« Nous nous inquiéterons des femmes lorsque nous aurons mis Darvlish en déroute, Bull. Il se peut qu'il ait caché ses femmes dans une vallée voisine. »

KolobEktofer se racla la gorge. « À moins que vous n'ayez un plan, sire, je dirais que c'est une tâche presque impossible qui nous attend. Ils sont deux fois plus nombreux que nous, et bien que nos montures soient plus rapides que les leurs, en combat rapproché nos hoxneys ne feront pas le poids face à leurs yelks et leurs biyelks. »

« Il ne saurait être question de retraite maintenant que nous les avons enfin rattrapés. »

« On pourrait différer l'engagement, sire, et chercher une position plus avantageuse pour attaquer. Si nous étions sur les hauteurs au-dessus d'eux, par exemple... »

« Ou si on pouvait les attirer dans une embuscade, sire, je veux dire par là... »

JandolAnganol entra en fureur. « Êtes-vous des officiers ou des chèvres ? Nous sommes ici, l'ennemi de notre pays est là. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Pourquoi faiblir maintenant, quand nous pouvons tous être des héros d'ici le coucher de Freyr ? »

KolobEktofer se redressa. « Il est de mon devoir de vous faire remarquer la faiblesse de notre position, sire. L'odeur de quelques femmes pouvant servir de butin aurait été favorable au moral des troupes. »

JandolAnganol éclata : « Ils n'ont pas à craindre une populace sous-humaine – avec nos arbalétriers nous les aurons mis en déroute en une heure. »

« Très bien, sire. Peut-être que si vous vous adressiez à Darvlish en termes insultants cela remonterait le moral des troupes. »

« Je m'adresserai à lui. »

KolobEktofer et Bull échangèrent un regard sombre, mais il n'en fut pas dit davantage, et le premier donna des ordres pour que l'armée prenne position.

Le gros des troupes fut dispersé le long du ravin, formant une ligne qui en suivait les dentelures. Le flanc gauche fut renforcé par la Seconde Garde Phagorienne. Les hoxneys, cinquante en tout, étaient en mauvais état après les efforts qu'ils avaient fournis. Ils avaient surtout servi de bêtes de somme. Et voilà qu'on les déchargeait pour servir de montures, afin d'impressionner les hommes de Darvlish. Leur chargement fut empilé à l'intérieur d'une petite caverne qui s'ouvrait dans l'éperon rocheux, et des gardes, humains et phagors, furent chargés d'y veiller. Si jamais ils n'étaient pas vainqueurs, ces provisions feraient du butin pour les Driats.

Pendant que ces dispositions étaient prises, l'aile d'ombre accrochée aux épaules des hauteurs opposées se rétrécissait, comme un cadran solaire géant réglé pour rappeler à chacun sa condition de mortel.

Les forces du Crâne ne se révélèrent pas moins imposantes qu'elles n'en avaient eu l'air dans le voile bleuté de l'ombre. Les tribus protohumaines portaient un fouillis loqueteux de peaux et de couvertures jetées sur leurs corps comme ils se jetaient sur leurs yelks – n'importe comment. Certains portaient des couvertures à rayures vives roulées autour de leurs épaules, pour accentuer leur carrure. Certains portaient des bottes montant à hauteur de genou, beaucoup étaient pieds nus. Leurs couvre-chefs penchaient généralement vers d'énormes assemblages de peau de biyelk – souvent ornés de cornes ou d'andouillers indiquant le rang du personnage. Une caractéristique commune à beaucoup tenait au pénis, peint ou brodé sur leurs culottes en une furieuse érection affichant leur convoitise.

Le Crâne était facilement visible. Son couvre-chef de cuir et de fourrure était teint en orange. Des andouillers faisaient saillie en avant autour de son visage moustachu. Un coup d'épée reçu au cours de ses premières batailles avec JandolAnganol lui avait tranché la joue gauche et la chair de la mâchoire inférieure, lui donnant définitivement le rictus de la mort, où dents et os jouaient leur rôle. Il réussissait à paraître aussi féroce que ses alliés, auxquels des yeux broussailleux et une mâchoire prognathe conféraient un aspect naturellement sauvage. Un puissant biyelk lui servait de monture.

Il brandit son javelot au-dessus de sa tête et cria : « Les vautours loueront mon nom ! » Une cacophonie d'acclamations jaillit des gorges environnantes, répercutée par les pentes qui s'élevaient derrière.

JandolAnganol enfourcha son hoxney et se dressa sur les étriers. Le cri qu'il lança porta clairement jusqu'à l'armée ennemie.

Il s'exprima en olonets corrompu : « Darvlish, tu as donc osé faire front avant que ta face ne tombe en pourriture ? »

Des rumeurs diverses s'élevèrent des deux armées en présence. D'une pression des genoux, le Crâne fit avancer son biyelk jusqu'au bord du précipice et beugla en retour : « Tu m'entends, Jandol, espèce de bousier aux oreilles ensablées ? Tu es né d'un pet foireux du pied gauche de ton père, alors pourquoi tu viens ici affronter de vrais hommes ? Chacun sait que tu as les roupettes qui s'entrechoquent de peur. Détale, excrément, détale et emmène avec toi ces peigne-culs galeux qui te servent de guerriers. »

Sa voix fit plusieurs fois écho contre les falaises. Quand le silence fut revenu, JandolAnganol répliqua dans une veine semblable : « Oui, j'entends tes bêlements de femmelette, Darvlish des Immondices. Je t'entends prétendre que ces Autres à trois jambes rongés par la

chaude-pisse que je vois auprès de toi sont de vrais hommes. Nous savons tous que de vrais hommes n'iraient jamais fréquenter ton engeance. Qui pourrait supporter la puanteur de ta pourriture à part ces singes barbares qui ont de la merde de phagor pour grand-mère ? »

Le couvre-chef orange s'agita dans la lumière du soleil.

« De la merde de phagor, hein, hrattock de pâlejour ! Tu sais de quoi tu parles, vu que c'est ton menu ordinaire, tant tu vénères ces encule-Batalix à cornes. Balance-les à coups de pied dans le ravin et ose combattre à la loyale, cancrelat couronné de crotte ! »

Un sauvage éclat de rire monta de l'armée driad.

« Si tu as si peu de respect pour ceux qui sont le sommet de la création en comparaison de tes baiseurs de yelks, secoue les araignées et les croûtes de ta braguette puante et attaque-nous, demi-figure, pauvre petit godemiché driad ! »

Cet échange se poursuivit encore quelque temps. JandolAnganol s'y révélait de plus en plus à son désavantage, privé qu'il était des trésors de vilénie que contenait l'esprit de Darvlish. Tandis que l'affrontement verbal suivait son cours, KolobEktofer envoya Bull et une petite colonne d'hommes créer une diversion de leur cru.

La chaleur était de plus en plus forte. Des bestioles piquantes harcelaient les deux armées. Les phagors se desséchaient sous le regard de feu de Freyr et n'allaient plus tarder à briser les rangs. Enfin, les insultes cessèrent.

« Épitaphe pour fosse à merde ancipitée ! »

« Mignon de paresseux du Cosgatt ! »

L'armée borlienienne commença à se mouvoir en bordure du ravin, criant et brandissant ses armes, tandis que la horde driad faisait de même de l'autre côté.

KolobEktofer dit au roi : « Qu'est-ce qu'on fait pour le fort de la mesa, sire ? »

« Je suis sûr que vous avez raison. Le fort est un leurre. Inutile de s'en occuper. Prenez la tête des effectifs montés, avec l'infanterie et la Première Phagorienne derrière vous. Je conduirai la Seconde Phagorienne derrière la mesa, de façon à ce que les Driats nous perdent de vue. Quand vous engagerez le combat, nous chargerons de couvert et attaquerons leur flanc droit en coupant derrière eux. Il devrait alors être possible de pousser Darvlish dans le ravin par un mouvement de tenailles. »

« À vos ordres, sire. »

« Akhanaba soit avec vous, commandant. »

Le roi éperonna son hoxney et se dirigea vers la garde phagorienne.

Les ancipités étaient mécontents et il fallut les haranguer avant qu'ils ne se décident à avancer. Ne comprenant pas la mort, ils

prétendaient que les octaves d'air de la vallée ne leur étaient pas favorables ; dans l'éventualité d'une défaite, ils ne pourraient y trouver la paix de l'engourdire.

Le roi s'adressa à eux en hurdhū. Cette langue gutturale n'avait rien à voir avec l'olonets corrompu en usage entre les différentes races ; c'était un véritable pont entre concepts humains et non humains, qui était censé provenir – comme tant d'innovations – de la lointaine Sibornal. Chargé de substantifs, encombré de gérondifs, le hurdhū flattait semblablement le cerveau humain et la pâle cervelle des ancipités.

L'ancipité natif était une langue ne possédant qu'un temps, le présent continu. Ce n'était pas une langue adaptée à la pensée abstraite ; même la numération, limitée à la base trois, était finie. Les mathématiques ancipitées, cependant, se consacraient à l'énumération de séries d'années et se glorifiaient de posséder un mode éotemporel spécial. L'éotemporel était une forme de langage sacré qui servait à traiter des choses de l'éternité et passait pour être la langue de l'engourdire.

La mort naturelle étant inconnue des phagors, ce qui y correspondait chez eux était un *umwelt* en grande partie inaccessible à la compréhension humaine. Même les phagors ne passaient pas facilement du natif à l'éotemporel. Le hurdhū, conçu pour résoudre de tels problèmes, utilisait un mode de communication intraspécifique. Cependant, chaque phrase de hurdhū comportait un lot de difficultés particulières selon ses utilisations. Les humains avaient besoin de l'ordre rigide de sa phrase, qui correspondait à celui de l'olonets. Les phagors avaient besoin d'un langage fixe dans lequel les néologismes étaient presque aussi impossibles que les termes abstraits. C'est ainsi que l'équivalent hurdhū d'« humanité » était « Fils de Freyr ». « Civilisation » devenait « beaucoup de toits » ; « formation militaire » devenait « lances en action sur ordre donné », et ainsi de suite. Il fallut donc du temps à JandolAnganol pour faire clairement comprendre ses ordres à la Seconde Phagorienne.

Quand ils eurent bien enregistré que l'ennemi qu'ils avaient en face d'eux souillait leurs pâtures et faisait rôtir ses petits comme cochons de lait, stalons et pliches se mirent en marche. Ils n'éprouvaient presque aucune peur, bien que la chaleur les eût rendus visiblement moins alertes. Avec eux allaient leurs petits, piaillant pour qu'on les porte.

Comme la Seconde Phagorienne s'ébranlait, KolobEktofer lança des ordres au reste des troupes. De ce côté-là aussi on se mit en marche. L'air s'emplit de poussière. Ces mouvements déclenchèrent leur réciproque dans la compagnie d'riat. Ses rangs irréguliers se resserrèrent en une colonne qui s'avança au-devant des autres. Les

deux armées se rencontreraient sur la bande de terrain qui s'étendait au pied des falaises, entre l'encaissement du ravin et la mesa.

On commença par presser le pas des deux côtés, puis on ralentit à mesure que l'engagement devenait inévitable. Il n'était pas question de charger ; le champ de bataille choisi était jonché d'éboulis, monuments commémoratifs des soulèvements chthoniens qui sévissaient encore dans le pays. Il s'agissait de se diriger du mieux possible vers l'ennemi.

Les cris d'ensemble firent place à l'insulte personnelle à mesure que les adversaires se rapprochaient. Le martèlement des bottes se poursuivit sans que l'on avançât. On se fit face, hésitant de part et d'autre à réduire l'intervalle de quelques dizaines de centimètres qui séparait les premiers rangs. En arrière, les seigneurs driats beuglaient et poussaient leur monde, sans effet. Darvlish se lança dans une série de va-et-vient derrière ses hommes, les agonissant d'injures pour n'être que des couards mangés de croûtes ; mais les tribus driats n'étaient pas accoutumées à ce genre de guerre, préférant les raids rapides et les retraites tout aussi rapides.

Les javelots volèrent. Enfin, l'épée heurta l'épée, le fer pénétra la chair. Les insultes se transformèrent en hurlements. Des oiseaux commencèrent à se rassembler dans le ciel. Darvlish galopait de plus belle. Le détachement de JandolAnganol apparut au coin de la mesa et chargea à allure modérée sur le flanc droit des Driats, selon le plan établi.

Sur ces entrefaites, des cris de triomphe s'élevèrent des pentes qui dominaient la bataille. Là, à l'abri de l'ombre dispensée par les falaises en surplomb, quelques garces de la tribu – filles à soldats, catins et autres louves – s'étaient postées en embuscade. Elles n'attendaient que le moment où l'ennemi allait procéder au mouvement prévu et contourner la mesa. Bondissant sur leurs pieds, elles envoyèrent des rochers rouler sur la pente, déclenchant un éboulement qui s'abattit en grondant sur la Seconde Phagorienne. Les phagors, figés par l'épouvante, furent renversés comme des quilles. Beaucoup de leurs enfants périrent avec eux.

Le fidèle sergent Bull avait été le premier à soupçonner que ces femmes ne devaient pas être loin de leurs tribus. Les femmes constituaient le centre de ses intérêts. Il était parti avec une petite colonne au plus fort de l'échange d'insultes. Sous le couvert de cactus parasols, sa colonne descendit dans le ravin, à travers son fouillis d'épines, et remonta de l'autre côté, où ils réussirent à contourner la horde d'riat et à gagner les falaises sans être vus. Escalader ces pentes relevait de l'exploit, mais Bull ne renonçait jamais. Il conduisit ses hommes loin au-dessus de l'armée, jusqu'à un endroit où ils découvrirent un sentier semé d'excréments humains. Ils échangèrent

des sourires sardoniques devant cette découverte qui semblait confirmer leurs soupçons. Ils grimpèrent encore plus haut. Ils atteignirent un nouveau sentier et leur progression devint alors plus aisée. Ils le suivirent en rampant pour éviter d'être vus de l'une ou l'autre armée en bas. Ils furent récompensés de leurs efforts par la vue d'une quarantaine de femmes, ficelées dans des couvertures et des jupes crasseuses, qui se tenaient accroupies à flanc de coteau pas très loin au-dessous d'eux. Les rochers empilés devant les garces parlaient d'eux-mêmes.

Les grimpeurs avaient dû laisser leurs lances derrière eux. Leurs seules armes étaient de courtes épées. La pente était trop accidentée pour charger. Le mieux était de combattre les harpies avec leurs propres armes et de les bombarder de pierres et de rochers.

Il fallut en faire provision en silence, en évitant de laisser rouler sur la pente le petit caillou qui les eût inmanquablement trahis. La colonne de Bull était encore en train d'accumuler des munitions quand la Seconde Phagorienne chargea de derrière la mesa et que les harpies entrèrent en action.

« En avant pour la distribution, les enfants », cria le sergent. Ils firent pleuvoir une volée de pierres sur les femmes. Celles-ci s'éparpillèrent en hurlant, mais pas avant que leur avalanche maison n'ait été mise en branle. Tout en bas, les phagors furent écrabouillés.

Ainsi encouragée, la horde d'iat combattit le gros de l'armée borlienienne avec une ardeur renouvelée, les longues épées lançant des éclairs aux premiers rangs, les javelots partant de l'arrière. La masse confuse des combattants se divisa en petits groupes d'adversaires. Un nuage de poussière baignait la scène. Il en montait des bruits sourds, des cris, des hurlements.

Bull avait une bonne vue de la mêlée de la position avantageuse qu'était la sienne. Il aurait voulu être en bas, au cœur de la bataille. Il pouvait voir par intermittence la gigantesque silhouette de son commandant qui courait d'un groupe à l'autre, lançant des encouragements, frappant sans cesse de son épée ensanglantée. Il pouvait voir aussi à l'intérieur du fort de boue au sommet de la mesa. Le roi s'était trompé. Des guerriers s'y tenaient cachés au milieu d'une meute d'asokins.

La marche du combat eut pour effet de déployer celui-ci tout autour de la mesa, sauf à l'endroit où les rochers tombés de la falaise recouvraient les corps des phagors de la Seconde Garde. Bull hurla pour avertir KolobEktofer du danger qu'il courait, mais il était impossible de se faire entendre dans le fracas de la bataille.

Bull ordonna à ses hommes de descendre le long de la falaise côté nord-ouest et de rejoindre la mêlée. Il se laissa lui-même glisser le long de la pente en une série de dégringolades au bout desquelles il se

retrouva à quatre pattes sur le sentier où les harpies s'étaient embusquées. Une jeune femme, atteinte au genou par une pierre, était étendue par terre tout près de là. Elle tira un poignard et se jeta sur Bull. Il lui tordit le bras jusqu'à le faire craquer et lui fit mordre la poussière tout en expédiant d'un coup de pied son arme dans le vide.

« Je m'occuperai de toi plus tard, pétasse », dit-il.

Les femmes avaient abandonné leurs javelots dans leur fuite. Il en ramassa un et le soupesa, les yeux fixés sur la mesa. De la position moins élevée qui était à présent la sienne, il pouvait tout juste apercevoir le dos des hommes accroupis derrière les murs du fort. Mais l'un d'entre eux, aux aguets derrière une meurtrière, l'avait repéré. L'homme se mit debout. Il leva une arme mystérieuse à la hauteur de sa poitrine, pendant qu'un deuxième larron en calait l'autre extrémité sur son épaule.

Bandant ses muscles, Bull lança le javelot de toutes ses forces. Il prit un bel essor, mais retomba à l'extérieur des murs du fort sans causer de dommage.

Comme il le suivait des yeux d'un air dégoûté, Bull vit un nuage de fumée sortir de l'arme que les deux hommes pointaient vers lui. Quelque chose comme un frelon siffla à son oreille.

Remuant les pots et les guenilles crasseuses que les femmes avaient abandonnés, Bull trouva d'autres javelots. Il en choisit un et se redressa pour un nouveau jet.

De leur côté, les deux hommes de la mesa n'étaient pas restés inactifs, s'employant à enfoncer quelque chose à l'une des extrémités de leur arme. Ils se remirent dans la même position que précédemment, et de nouveau, comme il lançait son javelot, Bull aperçut un nuage de fumée et entendit une détonation. Dans l'instant qui suivit, quelque chose le frappa à l'épaule gauche, le faisant tournoyer sur lui-même comme sous un violent coup de poing. Il tomba à la renverse au milieu du sentier.

La femme blessée se remit péniblement sur ses pieds, saisit un des javelots et rassembla ses forces pour l'enfoncer dans le ventre sans défense de l'homme. Il lui faucha les jambes d'un coup de pied, referma son bras droit autour de son cou et ils roulèrent ensemble au bas de la pente.

Dans le même temps, les arquebusiers postés sur la mesa se dressèrent, bien visibles, et commencèrent à décharger leurs armes inédites sur les hommes de KolobEktofer. Darvlish rugit de plaisir et lança son biyelk dans la mêlée. Il voyait le succès à sa portée.

Ébranlé par ce qui était arrivé aux forces du Roi, KolobEktofer n'en continuait pas moins de se battre, mais les fusils à mèche faisaient des ravages parmi ses hommes. Non seulement il y en eut de touchés, mais personne n'apprécia le caractère profondément lâche de cette

innovation qui pouvait tuer à distance. KolobEktofer comprit immédiatement que les Driats avaient acheté ces armes à feu portatives aux Sibornaliens, ou à d'autres tribus qui faisaient du commerce avec les Sibornaliens. La Cinquième Armée lâchait pied. Le seul moyen de gagner la bataille était de réduire immédiatement le fort au silence.

Appelant six robustes vétérans à ses côtés, il ne leur laissa pas le temps de respirer ; la bataille tournait au désavantage de ce qui restait des troupes du roi. L'épée au clair, le commandant en chef entraîna ses hommes sur la seule voie d'accès au sommet de la mesa, un endroit où des éboulis formaient une pente praticable.

Comme ils atteignaient le fort, une explosion les accueillit. Un des fusils à mèche sibornaliens avait explosé, tuant un arquebusier. Au même moment d'autres fusils – il y en avait onze en tout – s'enrayèrent ou se trouvèrent manquer de poudre. Les Driats n'étaient pas des experts en ce qui concernait l'entretien des armes. Démoralisée, la compagnie se laissa massacrer. Ils n'attendaient aucune pitié et n'obtinrent rien de tel de KolobEktofer. Ce massacre fut observé par les Driats qui entouraient la mesa.

Les forces du roi, ou ce qu'il en restait, s'apercevant que ses meilleurs chefs avaient disparu, décidèrent de se retirer tant que les dégâts restaient dans les limites du raisonnable. Certains des jeunes lieutenants de KolobEktofer tentèrent de se frayer un chemin jusqu'au roi pour lui prêter main-forte mais, faute de soutien, ils furent eux-mêmes terrassés. Le reste des troupes tourna les talons et chercha son salut dans la fuite, poursuivi par des Driats qui proféraient des menaces à glacer le sang.

KolobEktofer et ses compagnons eurent beau se battre avec bravoure, ils finirent par être écrasés sous le nombre. Leurs corps furent mis en pièces et les morceaux jetés dans le ravin. Enivré par sa victoire en dépit de lourdes pertes, Darvlish et ses cohortes se séparèrent en plusieurs groupes pour traquer les survivants. À la tombée de la nuit, seuls des vautours et des choses furtives continuaient de bouger sur le champ de bataille. C'était la première fois que l'on utilisait des armes à feu contre Borlien.

Dans une maison mal famée des faubourgs de Matrassyl, un certain marchand de glace se réveillait. La putain dont il avait partagé le lit durant la nuit était déjà debout et, tout en bâillant, allait et venait à pas feutrés. Le marchand de glace se souleva sur un coude, se gratta la poitrine et toussa. Freyr allait se lever d'un moment à l'autre.

« Tu as du pellamont, Metty ? » demanda-t-il.

« L'eau bout », dit-elle dans un murmure. Depuis qu'il la

connaissait, Metty buvait toujours une infusion de pellamont tôt le matin.

Il s'assit au bord du lit, coulant un œil vers elle dans la pénombre. Il se couvrit. Maintenant que le désir était parti, il n'était pas fier de ce corps qui s'épaississait.

Il la suivit dans la petite cuisine-avec-toilettes attenante à son réduit. Un bassin de charbon de bois avait été ramené à la vie avec un soufflet ; une bouilloire chantait dessus. Les braises constituaient la seule source de lumière dans la pièce en dehors des lambeaux d'aurore qui filtraient à travers un volet cassé. Dans cette pauvre lumière, il regarda Metty procéder à la préparation de l'infusion comme si elle était sa femme. Oui, elle se faisait vieille, songea-t-il en observant son visage menu et marqué de rides – elle devait avoir dans les vingt-neuf ans, trente peut-être. Seulement cinq ans de moins que lui. Plus très jolie, mais bonne au lit. Une putain qui n'en était plus une. Une putain à la retraite. Il soupira. Elle ne prenait plus que de vieux amis, et encore à titre de faveur.

Metty était habillée, soignée et modeste dans sa mise, car elle avait l'intention d'aller à l'église.

« Qu'est-ce que tu disais ? »

« Je ne voulais pas te réveiller, Krillio. »

« Ça ne fait rien. » Dans un élan d'affection, il se força à ajouter : « Je ne voulais pas partir sans te dire merci et adieu. »

« Maintenant tu vas retourner auprès de ta femme et de ta famille. »

Elle hocha la tête sans le regarder, ne s'occupant que d'arranger quelques feuilles de pellamont dans deux tasses. Elle pinçait les lèvres. Ses mouvements étaient méthodiques – comme tous ses mouvements, songea-t-il.

Le bateau du marchand de glace était arrivé à quai la veille au soir. Il venait de Lordryardry avec son habituel chargement, via la Mer des Aigles, Ottassol et la Takissa, dont il avait remonté le cours obstiné jusqu'à Matrassyl. Pour ce voyage, outre la glace, il avait emmené son fils, Div, pour lui faire faire la connaissance des marchands placés sur cet itinéraire. Et pour l'introduire chez Metty, où il allait lui-même depuis qu'il approvisionnait le palais royal. Ce garçon était en retard dans tous les domaines.

La vieille Metty avait une fille toute prête pour Div, une orpheline des Guerres de l'Ouest, mince, claire de peau, avec une bouche séduisante et des cheveux propres. Pour ainsi dire presque aussi inexpérimentée que Div à première vue. Il l'avait regardée de la tête aux pieds, lui entrouvrant le kooni avec une pièce de monnaie pour voir si elle n'avait pas de maladie. La pièce n'avait pas verdi, et il avait été satisfait. Ou presque. Il voulait le meilleur pour son fils, aussi

soit que soit le garçon.

« Metty, je croyais que tu avais une fille d'à peu près l'âge de Div. » Metty n'était pas du genre communicatif. « Cette petite n'est pas à ta convenance ? »

Elle accompagna ses paroles d'un bref regard qui semblait dire : Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi m'occuper des miennes. Puis, se radoucissant, peut-être parce qu'il n'était jamais avare d'argent et qu'il ne reviendrait plus jamais, elle reprit : « Ma fille Abathy, elle veut améliorer sa condition, elle veut descendre à Ottassol. Il n'y a rien à Ottassol que tu ne trouveras ici, je lui ai dit. Mais elle veut voir la mer. Tout ce que tu verras, c'est des marins, je lui ai dit. »

« Où est Abathy à présent ? »

« Oh, elle se débrouille très bien. Elle a une chambre, des rideaux, des vêtements... Elle gagne un peu d'argent, l'envie du sud lui passera. Elle a eu vite fait de se trouver une riche pratique, jeune et jolie comme elle est. »

Le marchand de glace aperçut la lueur de jalousie refoulée que Metty avait dans les yeux et hocha la tête pour lui tout seul. Toujours curieux, il ne put s'empêcher de demander qui était la pratique en question.

Elle décocha un de ses regards incisifs au jeune empoté et à la fille, tous les deux debout près du lit à attendre que leurs aînés s'en aillent. Tout en faisant la grimace – tant la chose lui inspirait peu confiance – elle murmura un nom à l'oreille tavelée du marchand de glace.

Celui-ci lâcha un soupir du plus bel effet dramatique : « Eh bien ! »

Mais Metty et lui étaient trop âgés et trop scélérats pour être choqués de quoi que ce fût.

« Tu t'en vas, Pa ? » demanda Div à son père.

Il était donc parti, laissant Div se débrouiller au mieux de ses possibilités. Quels idiots étaient les hommes quand ils étaient jeunes, quelles lamentables épaves ils faisaient quand ils étaient vieux !

À présent, alors que le matin pointait, Div devait dormir, la tête contre celle de la fille, dans quelque réduit à l'étage au-dessous. Mais tout le plaisir que le marchand avait éprouvé la veille à s'acquitter d'un devoir paternel avait disparu. Il avait faim, mais se garda bien de demander à manger à Metty. Il avait les jambes raides – les lits des putains n'étaient jamais faits pour dormir.

Tout songeur, le marchand de glace se rendit compte qu'il avait involontairement accompli une cérémonie le soir précédent. En confiant son fils à la jeune prostituée, il renonçait en fait à ses vieux désirs.

Et que se passait-il quand le désir était mort ? Les femmes l'avaient jadis réduit à la mendicité ; il avait monté un commerce prospère – et n'avait jamais cessé de désirer les femmes. Mais si cet intérêt central

dépérissait... il fallait que quelque chose comble le vide.

Pensa à l'impiété qui régnait sur son propre continent, Hespagorat. Oui, Hespagorat avait besoin d'un dieu, mais certainement pas du dieu de ce continent bigot qu'était Campannlat. Il poussa un soupir, se demandant pourquoi ce qu'il y avait entre les cuisses étroites de Metty devait sembler plus important que Dieu.

« Alors tu t'en vas à l'église ? C'est vraiment perdre son temps. »

Elle acquiesça de la tête. Ne jamais discuter avec un client.

Prenant la tasse qu'elle lui tendait, il en abrita la chaleur au creux de sa main et se dirigea vers le seuil de la pièce sans porte. Là, il s'arrêta pour jeter un regard derrière lui.

Metty n'avait pas traîné avec son infusion ; après l'avoir allongée avec de l'eau froide, elle l'avait avalée d'un trait. À présent elle enfilait des gants noirs qui lui montaient jusqu'au coude, ajustant la dentelle sur sa peau plissée.

Surprenant son regard, elle dit : « Tu peux retourner te coucher. Personne ne bouge de sitôt dans cette maison. »

« Nous nous sommes toujours bien entendus ensemble, toi et moi, Metty. » Bien décidé à obtenir un mot d'affection de sa part, il ajouta : « Je m'entends mieux avec toi qu'avec ma propre femme et ma fille. »

Elle entendait chaque jour de telles confidences.

« Bon, eh bien, j'espère voir Div à son prochain voyage, Krillio. Au revoir. » Elle lança ces mots rapidement tout en se mettant en route, de sorte qu'il dut s'écarter de son chemin. Il recula dans son réduit et elle passa devant lui en coup de vent, continuant de tripoter le haut d'un gant. Elle lui faisait clairement comprendre que l'idée qu'il pût y avoir quelque affection entre eux était pure imagination de sa part. Elle avait l'esprit occupé par quelque chose qui l'excluait.

Retournant vers le lit sa tasse à la main, il but à petits coups l'infusion brûlante. Il poussa le volet pour le plaisir, ou la peine, ou quoi que ce fût, de la voir descendre la rue silencieuse. Les maisons qui s'entassaient de chaque côté étaient blêmes et entièrement closes ; quelque chose dans leur aspect le troubla. La nuit s'attardait dans les ruelles adjacentes. Il aperçut une seule personne – un homme qui avançait comme un somnambule, s'appuyant d'une main aux murs. Derrière lui venait un petit phagor, un jeunot, qui gémissait faiblement.

Metty émergea d'une porte au-dessous de la fenêtre du marchand de glace, fit un pas dans la rue. Elle s'arrêta en voyant l'homme qui approchait. Elle connaissait son affaire pour ce qui était des ivrognes, songea-t-il. L'alcool et les femmes de mauvaise vie allaient ensemble, sur chaque continent. Mais cet homme n'était pas ivre. Du sang coulait de sa jambe sur les pavés.

« Je descends, Metty », lança-t-il. Une minute plus tard, encore à

moitié nu, il la rejoignait dans la rue spectrale. Elle n'avait pas bougé.

« Laisse-le, il est blessé. Je ne le veux pas chez moi. Il va nous causer des ennuis. »

Le blessé gémit, trébuchant contre le mur. Il s'arrêta, leva la tête et regarda le marchand de glace.

Celui-ci s'étrangla d'étonnement : « Metty, par le foyer ! C'est le roi, pas moins... le roi JandolAnganol ! »

Ils se précipitèrent vers lui et le portèrent à l'abri du lupanar.

Seule une petite partie des troupes royales réussit à regagner Matrassyl. La Bataille du Cosgatt, comme on en vint à l'appeler, fut une terrible défaite. Les vautours louèrent ce jour-là le nom de Darvlish.

Une fois rétabli – quand il eut été soigné au palais par sa reine toute dévouée, MyrdemIngala – le roi déclara devant la scritina qu'une forte masse d'ennemis avait été mise en déroute. Mais les ballades que vendaient les colporteurs disaient tout autre chose. La mort de KolobEktofer fut particulièrement pleurée. On se souvenait de Bull avec admiration dans les bas quartiers de Matrassyl. Ni l'un ni l'autre ne devait retourner dans ses foyers.

Durant les jours qu'il passa allongé dans sa chambre, affaibli par ses blessures, JandolAnganol arriva à la conclusion que si Borlien devait survivre il lui fallait conclure une alliance plus étroite avec les membres voisins du Saint Empire Pannovalien, en particulier Oldorando et Pannoval. Et il lui fallait à tout prix se procurer de ces armes à feu dont les bandits de la région limitrophe avaient fait usage de façon si dévastatrice.

Il discuta de tout cela avec ses conseillers. Dans le terreau de leur unanimité germa le projet de divorce et de mariage dynastique qui devait conduire JandolAnganol à Gravabagalinien une demi-année plus tard. Qui devait le séparer de sa superbe reine. Qui devait le séparer de son fils. Et qui, par une fatalité encore plus étrange, devait lui faire affronter une autre mort, imputée cette fois à la race protognostique connue sous le nom de Madis.

LÀ VOIE DES MADIS

Les Madis du continent de Campannat formaient une race à part. Leurs coutumes étaient bien distinctes de celles de l'humanité comme de celles de la race ancipitée. Et leurs tribus bien distinctes les unes des autres.

Une tribu avançait lentement vers l'ouest, à travers une région d'Hazziz devenue déserte, à plusieurs jours de voyage au nord de Matrassyl.

La tribu était en route depuis des temps immémoriaux. Ni les protognostiques eux-mêmes ni les nations qui les voyaient passer n'auraient pu dire quand et où les Madis s'étaient engagés dans leurs déplacements. C'étaient des nomades. Ils enfaient en route, grandissaient et se mariaient en route, quittaient finalement la vie en route.

Leur mot pour Vie était Ahd, qui signifiait le Voyage.

Des humains qui s'intéressaient aux Madis – et ils étaient peu nombreux – pensaient que c'était l'Ahd qui en faisait des êtres à part. D'autres pensaient que c'était leur langage. Ce langage était un chant où la mélodie semblait dominer les mots. Le langage madi présentait une complexité et néanmoins un inachèvement qui semblaient restreindre les Madis à leur vie, et qui embrouillaient à coup sûr tout humain qui essayait de l'apprendre.

Un jeune humain était présentement en train de l'apprendre.

Il avait fait des tentatives pour parler hr'Madi'h dans son enfance. À présent qu'il était adolescent, sa situation était plus sérieuse, et son application d'autant plus grande.

Il attendait à côté d'un pilier sur lequel était gravé un symbole de Dieu. Ce monument marquait la frontière d'une octave de terre, ou ligne de santé, bien qu'il se souciât peu de cette ancienne superstition.

Les Madis approchaient en groupes irréguliers ou en file. Leur sourde mélodie les précédait. Ils passèrent devant lui sans le regarder, alors même que beaucoup d'adultes caressaient au passage la pierre près de laquelle il se tenait. Ils portaient, hommes et femmes sans distinction, des vêtements genre sac vaguement serrés à la taille. Ces vêtements étaient munis de hauts capuchons raides qui pouvaient se relever en cas de mauvais temps, donnant à leurs porteurs une grotesque apparence. Leurs sabots de bois étaient d'une facture

primitive, comme si les pieds qui devaient les porter tout au long de l'Ahd ne méritaient aucune considération.

Le jeune homme pouvait voir la colonne serpenter à perte de vue, jusqu'à se réduire à un fil, à travers le semi-désert. De la poussière flottait au-dessus, la voilant légèrement. Les Madis se déplaçaient dans un murmure de paroles protognostiques. À tout instant, quelqu'un lançait un bout de chanson à d'autres, les mots passant le long de la colonne comme le sang dans une artère. Le jeune homme supposait jadis que ce discours était un commentaire sur la route. À présent il était plutôt porté à penser que c'était un genre de récit ; mais ce dont pouvait parler ce récit lui échappait complètement, vu que pour les Madis il n'y avait ni passé ni futur.

Il attendait son moment.

Il examinait les visages qui venaient vers lui comme s'il cherchait un être cher qu'il eût perdu, escomptant un signe. Les Madis avaient beau présenter un aspect humain, il y avait dans leur expression quelque chose de terriblement attirant, leur innocence de protognostiques, qui rappelait à ceux qui les regardaient la physionomie des animaux ou des fleurs.

Il y avait un faciès madi : globes oculaires saillants, avec de doux iris bruns nichés entre des cils épais ; nez fortement busqué, rappelant le bec de perroquet ; front fuyant, menton quelque peu prognathe. L'effet d'ensemble était d'une saisissante beauté aux yeux du jeune homme. Il lui rappelait un mignon petit corniaud qu'il avait adoré étant enfant, et aussi les fleurs blanches et brunes de la sanguinelle.

Un seul détail permettait de distinguer le visage masculin du visage féminin. Le premier avait deux bosses au sommet des tempes et deux à la mâchoire. Ces bosses étaient parfois hérissées de poils. Une fois, le jeune homme avait vu un mâle avec des petits bouts de cornes qui émergeaient des bosses.

Le jeune homme regardait passer tous ces visages avec tendresse. La simplicité madi le touchait. Et pourtant la haine brûlait dans son crâne. Il voulait tuer son père, JandolAnganol, Roi de Borlien.

Le flot murmurant s'écoulait devant lui. Soudain, il eut son signe !

« Oh, merci ! » s'exclama-t-il, et il avança.

Un des Madis, une femme menant des arangs, avait détourné les yeux de la colonne pour les poser directement sur lui, lui donnant le Regard de l'Acceptation. C'était un regard anonyme, aussi vite repris qu'accordé, une lueur d'intelligence qui n'avait pas à se prolonger. Il intégra la colonne derrière la femme, mais elle ne fit plus attention à lui ; le Regard avait été transmis.

Il faisait désormais partie de l'Ahd.

Avec les nomades allaient leurs animaux, des animaux de bât comme les yelks, capturés dans leurs pâturages du grand été, ainsi que

des animaux semi-domestiques : espèces diverses de arangs, moutons et fhlebihts – tous animaux à sabots – mêlés à des chiens et des asokins, qui semblaient aussi voués à cette vie migratrice que leurs maîtres.

Le jeune homme, qui ne voulait s'appeler que Roba et détestait le titre de prince, se souvint avec mépris de la façon dont les dames blasées de la cour de son père bâillaient en souhaitant être « aussi libres que les Madis en leur éternelle errance ». Les Madis, qui n'étaient pas plus doués de conscience qu'un chien intelligent, étaient esclaves de leur mode de vie.

Chaque jour, ils levaient le camp avant l'aube. Au lever du soleil, la tribu se mettait en route dans le plus parfait désordre. Dans la journée, la colonne s'accordait çà et là des périodes de repos, mais celles-ci étaient brèves et indépendantes de la présence d'un ou deux soleils dans le ciel. Roba finit par être convaincu que ce genre de chose n'atteignait pas leur esprit ; ils étaient condamnés à marcher éternellement.

Certains jours, il y avait des obstacles sur la route, une rivière à traverser, le versant d'une montagne à escalader. Quelle que fût leur nature, la tribu les franchissait imperturbablement. Souvent un enfant se noyait, une vieille personne était tuée, un mouton perdu. Mais l'Ahd se poursuivait, et l'harmonie de leurs discours ne discontinuait pas.

Au coucher de Batalix, la tribu faisait progressivement halte.

On psalmodiait alors les deux mots qui signifiaient « eau » et « laine ». S'il y avait un dieu madi, il était fait d'eau et de laine.

Les hommes veillaient à ce que tous les animaux du troupeau aient de l'eau avant de préparer le repas principal de la journée. Les femmes et les filles descendaient de grossiers métiers à tisser de leurs bêtes de somme, qui leur servaient à fabriquer des couvertures et des vêtements de laine teinte.

L'eau était pour eux une nécessité, la laine un artisanat.

« L'eau est Ahd, la laine est Ahd. » Le chant était dépourvu de précision, mais reconnaissait une vérité.

Les hommes tondaient la laine de leurs bêtes et la teignaient ; les femmes, dès l'âge de quatre ans, allaient en filant la laine sur leurs quenouilles. Tous les articles qu'ils fabriquaient étaient en laine. Celle du fhlebiht à longues pattes était la plus belle et servait à faire des robes de satara idéales pour les reines.

Les articles tissés étaient soit empilés sur les animaux de bât, soit portés par les hommes et les femmes sous leurs vêtements grisâtres. Plus tard, ils seraient vendus dans quelque ville située sur la route, Distack, Yicch, Oldorando, Akace...

Après le repas du soir, absorbé pendant que l'obscurité

s'épaississait, toute la tribu dormait, hommes, femmes et animaux blottis les uns contre les autres.

Les femmes n'étaient que rarement en rut. Quand la chose arriva à celle avec qui Roba faisait route, elle vint chercher satisfaction auprès de lui, et il apprécia au plus haut point cette étreinte mouvementée. Les orgasmes de la femme étaient ponctués de petits cris chantés.

Le chemin que suivaient les Madis était aussi préétabli que le déroulement de leurs journées. Ils allaient vers l'est ou vers l'ouest par différents itinéraires ; ces itinéraires se croisaient parfois ; parfois ils étaient séparés par une centaine de milles. Un voyage dans une direction prenait toute une petite année, de sorte que ce qu'ils avaient de perception de la durée s'exprimait en termes de distance – la compréhension de cette notion fournit à Roba une clé essentielle pour entrer dans hr'Madi'h.

Que le Voyage durait depuis des siècles, peut-être des siècles et des siècles, c'est ce dont témoignait la flore que l'on rencontrait le long de la route. Ces créatures dont l'expression rappelait celle des fleurs ne possédaient rien en dehors de leurs animaux, mais laissaient quand même certaines choses sur leur passage : des excréments et des graines. Tout en marchant, les femmes avaient l'habitude de cueillir des herbes et des plantes – afram, henné, ellébore pourpre, mante – qui leur fournissaient des teintures pour leurs couvertures. Les graines des plantes tombaient en chemin, accompagnées de graines de céréales comme l'orge. Des chardons et des spores adhéraient au pelage des animaux.

Le Voyage laissait temporairement le sol à nu. Mais il faisait aussi fleurir la terre.

Même en terrain semi-désertique, les Madis marchaient au milieu d'une avenue d'arbres, de fourrés, d'herbes, qu'ils avaient eux-mêmes accidentellement plantés. Même sur les versants montagneux les plus arides poussaient des fleurs que l'on ne rencontrait par ailleurs que dans les plaines. Les avenues vers l'est et l'ouest – appelées ucts par les Madis – couraient comme des rubans, parfois en s'entrelaçant, à travers le continent équatorial d'Helliconia, marquant un fort original sillage de déchets.

À marcher ainsi sans fin, Roba oublia ses liens humains et la haine qu'il avait de son père. Le Voyage au long des ucts était sa vie, son Ahd. Parfois, il arrivait à s'illusionner au point de croire qu'il comprenait le récit murmuré qui circulait quotidiennement dans le grand flux sanguin.

Bien qu'il préférât la vie migratoire à la vie pleine d'intrigues de la cour, il avait du mal à s'adapter aux habitudes alimentaires des Madis. Comme ils avaient une peur tenace du feu, leur cuisine était des plus primitives, même s'ils fabriquaient un pain plat sans levain, appelé

la'hrap, en étendant une boule de pâte sur des pierres brûlantes. Ils en faisaient provision pour le manger frais ou rassis. Ils l'accompagnaient de sang et de lait fournis par leurs animaux. À l'occasion, quand ils s'offraient un festin, ils mangeaient de la viande crue pulvérisée.

Le sang comptait beaucoup pour eux. Roba se débattait avec tout un ensemble de mots et d'expressions qui se rapportaient aux déplacements, au sang, à la nourriture et à dieu-fait-sang. Il se proposait souvent de clarifier ses pensées à la nuit tombée, de profiter du calme général pour mettre noir sur blanc ce qu'il savait ; mais dès que les Madis avaient absorbé leur frugal repas, tout le monde s'endormait. Roba comme les autres.

Rien ne pouvait empêcher ses paupières de se fermer. Il dormait sans rêves, comme il imaginait que ses compagnons de voyage faisaient. Peut-être que s'ils apprenaient un jour à rêver, songeait-il, ils franchiraient ce mystérieux virage qui séparait leur existence d'une existence humaine.

Quand la femelle qui s'était collée à lui pour une brève extase s'était éloignée, il s'était demandé, juste avant de s'endormir, si elle était heureuse. Il n'avait aucun moyen de formuler la question ni elle d'y répondre. Et lui ? Il avait été élevé avec amour par sa mère, la reine des reines, mais il n'en savait pas moins que dans tout bonheur humain se cache un irréductible chagrin. Peut-être les Madis échappaient-ils à ce chagrin en restant en deçà de l'humain.

Des torsades de brume flottaient sur la Takissa et sur Matrassyl, mais au-dessus de la cité les soleils brûlaient. Comme on étouffait à l'intérieur du palais, la Reine Myrdemlnggala était allongée dans son hamac.

Elle avait passé la matinée à recevoir des suppliants. Beaucoup de ses sujets lui étaient connus par leurs noms. À présent elle rêvait à l'ombre d'un petit pavillon de marbre. Ses rêveries tournaient autour du roi, qui s'était rétabli de ses blessures et, sans un mot d'explication, était parti en voyage – en amont du fleuve, à Oldorando, disaient certains. Elle n'avait pas été invitée. À sa place il avait emmené avec lui le petit phagor orphelin, un survivant, comme le roi, de la Bataille du Cosgatt.

À côté du pavillon, la première dame d'honneur de Myrdemlnggala, Mai TolramKetinet, jouait avec la princesse Tatro. Elle l'amusait avec un oiseau de bois peint qui battait des ailes. D'autres jouets et des livres de contes traînaient çà et là sur les mosaïques du pavillon.

À peine consciente du babillage de sa fille, la reine laissa l'oiseau voler librement dans son esprit. Elle le fit aller et venir dans les

branches d'un arbre à goingoins chargé de fruits mûrs. Dans la magie de sa songerie, Freyr devint un inoffensif goingoin. Sa marche menaçante sur le monde ne devenait rien de plus qu'une plénitude faite fruit. Par la même magie qui somnolait sous les paupières de la reine, elle était sans l'être la douce chair des goingoins.

Cette chair se détacha et tomba sur le sol. Les globes gorgés d'été étaient duveteux. Ils roulèrent sous les haies, se vautrèrent sur le velours de la mousse qui poussait dessous, pressant doucement la verdure de leurs formes pleines. Et le sanglier sauvage arriva.

C'était un sanglier mais c'était aussi son époux, son maître, son roi.

Le sanglier batifola au milieu des fruits, les écrasa, les dévora jusqu'à en avoir le menton ruisselant de jus. Alors même qu'elle remplissait le jardin de ses pensées sirupeuses, elle pria Akhanaba de la délivrer du viol – ou plutôt de la laisser en jouir sans la punir de son dévergondage. Des comètes filaient dans le ciel, des brumes bouillonnaient au-dessus de la cité, le feu de Freyr s'abattait sur eux parce qu'elle se laissait aller à rêver du grand sanglier.

Le roi était à présent sur elle dans sa rêverie. Son immense dos velu s'arquait au-dessus d'elle. Il y avait des nuits, il y avait de ces nuits d'été où il la faisait venir dans sa chambre à coucher. Elle s'y rendait pieds nus, soigneusement ointe. Mai marchait à ses côtés avec la lampe à huile de baleine, sa flamme abritée par une bulle de verre qui la faisait ressembler à un vin incandescent. Elle apparaissait devant lui en se sachant la reine des reines. Ses yeux grands ouverts étaient sombres, la pointe de ses seins déjà enflammée, ses cuisses riches de tout un verger de goingoins mûrs pour la dague du sanglier.

Tous deux se jetaient dans leurs étreintes avec une passion toujours nouvelle. Il l'appelait par son petit nom, ce terme par lequel il lui marquait son affection, comme un enfant qui appelle dans son sommeil. Leur chair, leur âme s'élevaient comme de la vapeur de deux ruisseaux d'eau chaude qui se rencontraient pour n'en faire qu'un.

Mai TolramKetinet devait rester près de leur couche pour éclairer leurs transports. Il ne s'agissait pas de se priver du spectacle de leurs corps nus.

Parfois la fille, toute posée qu'elle fut dans son comportement diurne, succombait à la tentation et fourrait la main dans son propre kooni. Alors JandolAnganol, impitoyable dans son khmir, la faisait basculer à côté de la reine et la prenait sans faire de différence entre les deux femmes.

De cela, la reine ne soufflait pas le moindre mot dans la pleine lumière du jour. Mais son intuition lui disait que Mai racontait à son frère, à présent général de la Seconde Armée, ce qui se passait ; elle le savait par la façon dont le jeune général la regardait. Parfois, rêvant tout éveillée dans son hamac, elle se demandait comment ce serait si

Hanra TolramKetinet se joignait lui aussi à ces rencontres dans la chambre du roi.

Le khmir faisait parfois défaut. De temps en temps, quand volaient les papillons de nuit et que la lampe de la reine retrouvait son incandescence, JandolAnganol venait chez elle par un passage secret. Son pas était reconnaissable entre tous. Il était, pensait-elle, à la fois vif et irrésolu, exactement comme son caractère. Il se jetait sur elle. Les goingoins étaient là, mais pas la dague. La fureur le prenait devant cette défection de son propre corps. Dans une cour où il ne faisait confiance à presque personne, c'était là l'ultime trahison.

Alors un khmir d'ordre intellectuel s'emparait de lui. Il se flagellait avec une haine aussi intense que son ardeur précédente. La reine hurlait et pleurait. Le matin, des esclaves féminines se mettaient à genoux, la bouche en coin et l'œil espiègle, pour laver le sang qui maculait les carreaux à côté de son lit.

De cette face de son maître la reine des reines ne faisait jamais mention. Ni devant Mai TolramKetinet, ni devant les autres dames de la cour. Comme son pas, cela faisait partie de lui. Il était aussi impatient avec ses propres désirs qu'avec ceux de ses courtisans. Il n'arrivait pas à trouver le calme propice à un tête-à-tête avec lui-même, et pendant que ses blessures guérissaient, il s'était retrouvé seul avec ses pensées.

Convoquant de nouvelles branches de goingoins pour adoucir ce qu'elle était en train de se dire, elle se fit la réflexion que son côté faible faisait partie de sa force. Il serait plus faible sans ça. Mais elle ne pouvait jamais lui dire qu'elle comprenait. Au lieu de cela elle hurlait. Et la nuit suivante, l'animal à l'échine gibbeuse fouillait de nouveau parmi les haies.

Parfois dans la journée, quand il semblait que les goingoins rougissaient du festin dont ils étaient l'objet, elle plongeait nue dans sa piscine, s'enfonçant dans l'eau caressante, et, levant les yeux, voyait l'éclat de Freyr se briser en mille paillettes brillantes à la surface. Un jour – oh, elle le savait au fond de son être – Freyr viendrait exploser dans les profondeurs de la piscine, viendrait la brûler pour la punir de l'intensité de ses désirs. Akhanaba, dieu bon, épargne-moi. Je suis la reine des reines, moi aussi je connais le khmir.

Et bien sûr elle observait le roi dans ses activités diurnes.

Tout en parlant avec ses courtisans, avec des hommes avisés ou des imbéciles – voire avec cet ambassadeur de Sibornal qui la fixait d'une façon qui lui faisait peur –, le roi tendait une main pour prendre une pomme dans une coupe. D'un geste vif, sans regarder ce qu'il faisait. Il se pouvait que ce fut une de ces pommes rouges qui venaient d'Ottassol. Il mordait dedans. Il la mangeait – mais pas comme ses courtisans mangeaient des pommes, en les mordillant en rond pour

laisser un gros trognon qui était jeté par terre. Le Roi de Borlien y allait de bon cœur, quoique sans plaisir apparent, et dévorait la totalité du fruit, peau, pulpe, trognon et gros pépins bruns. Tout disparaissait, proprement croqué, pendant qu'il parlait. Il s'essuyait alors la barbe, sans avoir apparemment fait un seul instant attention au bruit. Et secrètement MyrdeInggala pensait au sanglier dans les haies.

Akhanaba la punissait de ses pensées impudiques. Il la punissait en lui faisant comprendre qu'elle ne connaîtrait jamais Jan, aussi proches qu'ils fussent. De la même manière – et ceci était encore plus douloureux – il ne la connaîtrait jamais comme elle désirait l'être. Comme Hanra TolramKetinet la connaissait mystérieusement, sans qu'un mot fût échangé.

Le cours de sa rêverie fut interrompu par un bruit de pas. Ouvrant un œil, MyrdeInggala vit le chancelier qui approchait. Sartorilvrash était le seul homme de la cour autorisé à pénétrer dans le jardin privé de la reine ; c'était un privilège qu'elle lui avait accordé à la mort de sa femme. Vu de ses vingt-quatre ans et demi, Sartorilvrash était un vieil homme avec ses trente-sept ans et quelques décimes. Il n'allait pas importuner ses suivantes.

Elle n'en referma pas moins son œil. C'était le moment de la journée où il revenait de certaine carrière voisine. JandolAnganol lui avait parlé, avec un mauvais rire, des expériences auxquelles Sartorilvrash se livrait sur de malheureux prisonniers en cages. Sa femme avait été tuée par ces expériences.

Son crâne chauve accrocha la lumière du soleil au moment où il enleva son chapeau devant Tatro et Mai. L'enfant l'aimait bien. La reine préféra ne pas intervenir.

Sartorilvrash s'inclina devant la reine allongée dans son hamac, puis devant sa fille. Il parlait à l'enfant comme à un adulte, ce qui expliquait peut-être pourquoi Tatro l'aimait bien. Il y avait peu de gens à Matrassyl qui pouvaient se prétendre son ami.

Cet homme réservé, de taille moyenne, négligé dans sa mise, était depuis longtemps une puissance en Borlien. Aussi, lorsque le roi s'était trouvé frappé d'incapacité par la blessure reçue dans le Cosgatt, était-ce lui qui avait gouverné à sa place, dirigeant les affaires de l'État depuis son bureau crasseux. Si personne n'était son ami, tout le monde le respectait. Car Sartorilvrash était désintéressé. Il ne jouait pas les favoris.

Il était trop solitaire pour cela. Même la mort de sa femme n'avait apparemment pas changé ses habitudes. Il ne chassait pas, ne buvait pas. Il riait rarement. Il était trop prudent pour se laisser prendre en faute.

Il n'avait même pas l'habituel essaim de parents qu'il faut faire

profiter de sa protection quand on est un homme en place. Ses frères étaient morts, sa sœur vivait au loin. Sartorilvrash pouvait passer pour cette impossible créature : un homme sans défauts, qui servait un roi qui en était bourré.

Dans une cour pieuse, il n'était vulnérable que sur un point. C'était un intellectuel et un athée.

Même l'insulte que représentait son athéisme devait être oubliée. Il n'essayait de convertir personne à sa façon de penser. Quand il n'était pas occupé par les affaires de l'État, il travaillait à son livre, démêlant la vérité des mensonges et des légendes. Mais cela ne l'empêchait pas de dévoiler de temps en temps un côté plus humain de son caractère et de lire des contes de fées à la princesse.

Les ennemis que Sartorilvrash avait dans la scritina se demandaient souvent comment lui – si froid – et le Roi JandolAnganol – si fougueux – arrivaient à s'empêcher de se prendre à la gorge. De fait, Sartorilvrash était un homme effacé ; il savait avaler les insultes. Et il était trop loin des autres pour être offensé par eux – tant que certaines limites n'étaient pas dépassées. Ce temps-là viendrait, mais on n'en était pas encore là.

« Je ne pensais pas te voir venir, Rushven », dit Tatro.

« Alors tu dois apprendre à avoir davantage foi en moi. J'apparais toujours quand on a besoin de moi. »

Peu après Tatro et Sartorilvrash étaient tous les deux assis dans le pavillon et la princesse lui fourrait un de ses livres entre les mains, réclamant une histoire. Il lut celle qui mettait toujours la reine mal à l'aise, la légende de l'œil d'argent.

« Il était une fois un roi qui régnait sur le royaume de Ponptpandum, dans l'ouest, là où tous les soleils se couchent. Les gens et les phagors de Ponptpandum craignaient leur roi parce qu'ils croyaient qu'il avait des pouvoirs magiques.

« Il leur tardait d'être débarrassés de lui, et d'avoir un roi qui ne les opprimerait pas, mais personne ne savait que faire.

« Chaque fois que ses sujets ourdissaient un complot, le roi le découvrait. C'était un si grand magicien qu'il fit apparaître un énorme œil d'argent. Cet œil flottait dans le ciel toute la nuit, épiant tout ce qui se passait dans le malheureux royaume. L'œil s'ouvrait et se fermait. Il s'ouvrait complètement dix fois par an, comme chacun le savait. C'était alors qu'il voyait le mieux.

« Quand l'œil apercevait une conspiration, le roi en avait connaissance. Il faisait alors exécuter tous les conspirateurs, hommes ou phagors, devant les portes du palais.

« Tant de cruauté attristait la reine, mais elle ne pouvait rien faire. Le roi jurait que, quoi qu'il fasse par ailleurs, il ne ferait jamais de mal à sa jolie reine. Quand elle le supplia d'être miséricordieux, il ne la

frappa point, comme cela aurait été le cas avec n'importe qui d'autre, même ses conseillers.

« Dans le plus profond cachot du château il y avait une pièce gardée par sept phagors aveugles. Ils n'avaient pas de cornes, parce que tous les phagors parvenus à l'âge adulte se les faisaient scier à la fête annuelle de Ponptpandum, pour essayer de paraître plus humains. Les gardes ne laissaient entrer que le roi dans la cellule.

« Dans cette cellule vivait une pliche, un vieux phagor femelle, le seul phagor pourvu de cornes du royaume. C'était elle la source de toute la magie du roi. Par lui-même le roi n'était rien. Chaque soir, il pressait la pliche d'expédier l'œil d'argent dans le ciel. Chaque soir, elle accomplissait ce qui lui était demandé.

« Alors le roi voyait tout ce qui se passait dans son royaume. Il posait aussi à la vieille pliche beaucoup de questions profondes sur la nature, auxquelles elle répondait inmanquablement.

« Une nuit où il faisait cruellement froid, elle lui dit : ""Ô Roi, pourquoi cet appétit de connaissance ?""

« ""Parce que le pouvoir passe par la connaissance"", répliqua le roi. ""La connaissance mène à la liberté.""

« À cela la pliche ne répondit rien. C'était un puits de savoir, et pourtant elle était sa prisonnière. Enfin elle dit d'une voix terrible : ""Alors le temps est venu de me rendre ma liberté.""

« À ces mots, le roi tomba en pâmoison. La pliche sortit de son cachot et commença à grimper les escaliers. Or la reine se demandait depuis longtemps pourquoi son mari se rendait tous les soirs dans une pièce souterraine. Cette nuit-là, sa curiosité avait pris le dessus. Elle était en train de descendre les escaliers pour épier son époux quand elle rencontra la pliche dans le noir.

« La reine hurla de terreur. Pour l'empêcher de crier, l'autre lui asséna un violent coup de poing et la tua. Réveillé par le son de la voix de sa reine bien-aimée, le roi s'élança dans les escaliers. Découvrant ce qui s'était passé, il dégaina son épée et tua la pliche.

« Au moment même où elle s'écroula, l'œil dans le ciel commença à s'éloigner en vrille. Il s'éloigna de plus en plus, se faisant de plus en plus petit, jusqu'à disparaître complètement. Enfin le peuple sut qu'il était libre, et l'on ne revit jamais l'œil d'argent. »

Tatro resta un moment silencieuse.

« N'est-ce pas un passage affreux quand la pliche se fait tuer ? » dit-elle. « Tu peux me le relire, s'il te plaît ? »

Se redressant sur un coude, la reine dit d'un ton taquin : « Pourquoi lisez-vous cette histoire idiote à Tatro, Rushven ? C'est un pur conte de fées. »

« Je la lis parce qu'elle plaît à Tatro, madame », dit-il en lissant ses moustaches, comme il le faisait souvent en présence de la reine, et en

lui adressant un sourire.

« Connaissant l'opinion que vous avez de la race ancipitée, je ne saurais imaginer que vous goûtiez l'idée que l'humanité ait pu un jour s'adresser aux phagors pour croître en savoir. »

« Madame, ce que je goûte dans cette histoire, c'est que les rois aient pu un jour s'adresser à autrui pour croître en savoir. »

Myrdemlnggala applaudit à cette réponse. « Espérons que cela au moins n'est pas pure imagination... »

Au cours de leur Ahd, les Madis arrivèrent une fois de plus en Oldorando et devant la cité portant ce nom.

Un secteur de la cité appelé le Port, au-delà de la porte sud, était réservé aux gens de passage. Ils firent là, pour une durée de quelques jours, une de leurs rares haltes. De modestes festivités eurent lieu. On mangea du arang épicé, on dansa des zygankés recherchés.

Eau et laine. À Oldorando, les vêtements et les couvertures tissés durant le Voyage furent troqués avec des marchands contre quelques articles de première nécessité. Un ou deux marchands humains avaient gagné la confiance des Madis. Les tribus avaient toujours besoin de casseroles et de clochettes de chèvres ; on n'y travaillait pas le métal.

Il arrivait aussi que des membres de la tribu s'arrangent pour rester à Oldorando, soit jusqu'au retour de ladite tribu, soit de façon permanente. La claudication ou la maladie étaient les deux raisons essentielles pour lesquelles on quittait l'Ahd.

Quelques années plus tôt, une Madi boîteuse avait quitté l'Ahd et obtenu un emploi de balayeuse dans le palais du Roi Sayren Stund. Elle s'appelait elle-Bathkaarnet. Elle-Bathkaarnet avait le traditionnel faciès madi, mi-fleur, mi-oiseau, et elle balayait là où on la mettait à balayer, infatigablement, à l'inverse des paresseux Oldorandiens. Pendant qu'elle balayait, de petits oiseaux se rassemblaient autour d'elle sans la moindre crainte et écoutaient son chant.

C'est ainsi que le roi la vit de son balcon. À cette époque, Sayren Stund n'était pas entouré d'un protocole ni de conseillers religieux. Il se fit amener elle-Bathkaarnet. Contrairement à la plupart des Madis, la petite avait un regard éveillé qui pouvait se concentrer comme celui d'un humain. Elle était très humble, ce qui convenait parfaitement au timide Sayren Stund.

Il décida de lui faire apprendre l'olonets, et un bon maître fut employé à cette tâche. Aucun progrès ne fut réalisé jusqu'au jour où le roi, pris d'une inspiration subite, s'adressa à la jeune fille en chantant. Elle lui répondit de même. Ses acquisitions linguistiques s'enrichirent, mais elle ne pouvait jamais parler, seulement chanter.

Ce défaut aurait pu en énerver beaucoup. Il plaisait au roi. Il apprit

qu'elle était de père humain ; l'homme s'était joint tout jeune au Voyage pour échapper à l'esclavage.

Le roi, en dépit des avis contraires, épousa elle-Bathkaarnet, la convertissant à sa foi. Elle lui donna bientôt un enfant bicéphale, qui mourut. Puis elle lui donna deux filles normales qui vécurent. D'abord Simoda Tal, puis la changeante Milua Tal.

Le prince RobaydayAnganol avait entendu raconter cette histoire dans son enfance. À présent, en tant que Roba, et habillé comme un Madi, il quittait le Port et se présentait à l'une des portes derrière le palais. Il écrivit un mot destiné à elle-Bathkaarnet, qu'il fit porter par un serviteur.

Il attendit patiemment dans la canicule, à un endroit où grimpait et s'étalait un zaldal noctiflore. Aux yeux du prince, Oldorando était une étrange cité. Pas un phagor n'était visible.

Son intention était de rencontrer la reine madi pour apprendre d'elle le maximum de choses sur les Madis avant de rejoindre le Voyage. Il était bien décidé à être le premier homme à chanter couramment la langue madi. Avant de quitter la cour de son père, il bavardait souvent avec le Chancelier Sartorilvrash, qui lui avait donné le goût du savoir – autre raison de sa brouille avec son père, le roi.

Pour l'instant Roba attendait près de la porte. Il avait baisé la joue rugueuse de sa femelle, talquée de la poussière du chemin, en sachant qu'il ne parviendrait jamais à la retrouver quand il rejoindrait le Voyage. Car le Regard de l'Acceptation pouvait lui être lancé par quelqu'un d'autre – et même si c'était encore par elle, comment arriverait-il à la reconnaître ? Il éprouva à quel point l'individualité était une chose précieuse, accordée seulement aux humains et, à un moindre degré, aux phagors.

Au bout d'une heure, il vit revenir le serviteur, observa son port humain plein de suffisance, si différent de la démarche traînante qui emmenait tranquillement les Madis d'un bout à l'autre de leur existence. L'homme longea deux côtés de la cour du palais, à l'ombre des galeries qui l'encadraient, plutôt que d'affronter à découvert le souffle de Freyr.

« Bien, la reine t'accorde cinq minutes d'audience. N'oublie pas de t'incliner devant elle, coquin. »

Roba se glissa à l'intérieur et s'avança dans la cour, adoptant la démarche madi, qui permettait de garder le dos souple. Un homme venait vers lui avec une sorte d'arrogance hésitante qui n'avait pas besoin de s'étaler. C'était son père, le Roi JandolAnganol.

Roba ôta son vieux capuchon façon sac et, s'inclinant, en balaya le sol à petits coups languides mais réguliers, à la façon des Madis. JandolAnganol, engagé dans une conversation animée avec un autre

homme, passa devant lui sans même lui accorder un coup d'œil. Roba se redressa et poursuivit son chemin.

La reine boiteuse était installée dans une balançoire d'argent. Elle avait des orteils bruns auxquels étaient passés des anneaux. Un laquais tout habillé de vert la poussait. La pièce dans laquelle elle accueillit Roba était envahie de verdure au milieu de laquelle des pécubis voletaient et des preets chantaient.

Quand elle découvrit qui il était, ce qui ne lui prit guère de temps, elle refusa de chanter de son ancienne vie, préférant gazouiller en termes dithyrambiques de JandolAnganol.

Ce ne fut pas du goût de Roba. Une espèce de rage s'empara de lui, et il dit à la reine : « Je veux chanter le chant de votre langue natale. Mais votre chant célèbre la malédiction sous laquelle je suis né. Pour connaître l'homme dont vous faites l'éloge, il faut être son fils. Il n'y a pas place pour la chair et le sang dans le cœur de cet homme ; seules les abstractions y ont droit de cité. La religion et la patrie. La religion et la patrie, non Tatro et Roba, c'est tout ce qui l'intéresse. »

« Les rois croient en ces choses. Je le sais. Je sais qu'ils sont placés au-dessus de nous pour faire les grands rêves dont nous sommes incapables », chanta la reine. « Il n'y a que le vide là où ils vivent. »

« La grandeur est une pierre », dit-il en appuyant sur les mots. « Sous cette pierre il garde son propre père en prison. Et moi, son propre fils, il voulait m'emprisonner pour deux ans dans un monastère. Deux ans pour m'enseigner la grandeur ! Un vœu de silence dans un monastère de Matrassyl, pour me présenter à cet Akhanaba de pierre...

« Comment supporter cela ? Suis-je un dos-rond ou une limace pour ramper sous une pierre ? Oh, le cœur de mon père n'est que pierre, alors je suis parti, parti comme un vent fou, pour me joindre à l'Ahd de vos congénères, aimable reine. »

Elle-Bathkaarnet se mit alors à chanter : « Mais mes congénères sont la boue de la terre. Nous n'avons pas l'intelligence, seulement des ucts, et en conséquence pas de sentiments de culpabilité. Comment appelez-vous ça ? Pas de conscience. Nous ne faisons que marcher, marcher, marcher toute notre vie – à part moi qui ai la chance d'être boiteuse.

« Mon cher époux, Sayren, m'a enseigné la valeur de la religion, qui est chose inconnue des pauvres ignorants que sont les Madis. Vivre pendant des siècles sans savoir que nous n'existons que par la grâce du Tout-Puissant ! C'est pourquoi je respecte votre père pour ses sentiments religieux. Il se flagelle chaque jour depuis qu'il est ici. »

La voix chantante s'étant tue, Roba demanda d'un ton sarcastique : « Et que fait-il ici ? Est-il à la recherche de son vagabond de fils, de cette pièce manquante de son royaume ? »

« Oh, non, non. » Un petit rire flûté se fit entendre. « Il n'a fait que s'entretenir avec Sayren, et avec des dignitaires ecclésiastiques de la lointaine Pannoval. Oui, je les ai vus, ils m'ont parlé. »

Il resta planté devant elle, d'une façon telle que le laquais dut pousser plus doucement la balançoire de la reine. « Qui peut s'entretenir avec quelqu'un sans jamais parler ? Qui peut avoir – tout en continuant de chercher ? » « Qui peut dire de quoi les rois s'entretiennent ? » chanta-t-elle.

Un oiseau au plumage éclatant vint voler devant la figure de Roba ; il le chassa de la main.

« Vous devez savoir ce qu'ils préparent, Votre Majesté. »

« Votre père souffre d'une blessure. Je le vois à son visage », chanta-t-elle. « Il a besoin que son pays soit fort pour faire mordre la poussière à ses ennemis. À cet effet, il sacrifiera jusqu'à sa reine, votre mère. »

« Comment la sacrifiera-t-il ? »

« Il la sacrifiera à l'histoire. La vie d'une femme n'a-t-elle pas moins d'importance que le destin d'un homme ? Nous ne sommes que des éclopées aux mains des hommes... »

Sa vision des choses s'assombrit. Il avait de noirs pressentiments. Sa raison le quittait. Il essaya de retourner auprès des Madis et d'oublier la perfidie humaine. Mais l'Ahd exigeait la paix de l'esprit, voire son absence. Au bout de quelques jours de marche, il quitta l'uct et se mit à errer dans la nature, trouvant refuge sur les arbres des forêts ou dans des antres de lions abandonnés. Il se parlait dans un langage à lui. Il se nourrissait de fruits, de champignons et de choses qui rampaient sous les pierres.

Au nombre des choses qui rampaient sous les pierres il y avait un petit crustacé appelé dos-rond. Cette petite créature gibbeuse avait une tête minuscule qui pointait de sous sa carapace chitineuse, et vingt délicates pattes blanches. Les dos-ronds vivaient par douzaines sous les rondins et les pierres, douillettement agglutinés les uns aux autres.

Il s'attardait souvent à les regarder, à jouer avec eux, allongé sur le côté, un bras replié pour soutenir sa tête, les retournant gentiment du bout du doigt. Il s'émerveillait de leur absence de crainte, de leur paresse. Quelle était leur utilité ? Comment pouvaient-ils exister tout en faisant si peu ?

Mais ces petites créatures avaient survécu au cours des âges. Qu'Helliconia fut insupportablement chaud ou insupportablement froid – Sartorilvrash lui avait raconté tout cela –, les dos-ronds restaient au ras du sol, bien cachés, et n'avaient probablement rien fait

de plus depuis le commencement des temps.

Il les trouvait merveilleux, même lorsqu'ils étaient sur le dos à remuer ridiculement leurs petits bouts de pattes pour se remettre droits.

Son émerveillement fut remplacé par la gêne. Que pouvaient-ils faire si le Tout-Puissant ne les avait pas mis là ?

La pensée s'imposa à lui, avec autant de force que si quelqu'un l'avait formulée à haute voix, qu'il était peut-être dans l'erreur et son père dans le vrai ; peut-être y avait-il un Tout-Puissant qui dirigeait les affaires humaines. Auquel cas beaucoup de choses qui lui avaient semblé mauvaises étaient bonnes, et profonde était son erreur.

Il se releva en tremblant, oubliant les insignifiantes créatures à ses pieds.

Il regarda les épais nuages dans le ciel. Est-ce que quelqu'un avait parlé ?

S'il existait un Akhanaba, il devait se soumettre à la volonté du dieu. Tout ce que le Tout-Puissant ordonnait devait être fait. Même le meurtre était justifié, si cela entraînait dans le dessein d'Akhanaba.

Au moins croyait-il au foyer originel, cette figure maternelle qui veillait sur la terre et tout ce qui s'y faisait. Cette figure nébuleuse, qui se confondait avec le monde lui-même, avait la préséance sur Akhanaba.

Les jours passèrent, les soleils accomplirent leurs courses de feu, le couvrant de brûlures. Il ne savait plus où il était, à peine savait-il qu'il était perdu ; il ne parlait à personne, ne voyait personne. Il y avait des Nondads par-ci, par-là, fugaces comme des pensées, mais il ne s'occupait pas d'eux. Il écoutait la voix d'Akhanaba, ou celle du foyer.

Tandis qu'il allait ainsi à l'aventure, un incendie de forêt le surprit. Il se plongea de tout son long dans un ruisseau, regardant la grondante machine passer d'un versant de colline à l'autre, dans une explosion d'énergie. Dans la fournaise de ses flammes il vit la face d'un dieu ; la traînée de fumée qu'elle laissait derrière elle faisait la barbe et les cheveux, gris de sagesse cosmique. Comme son père, la vision ne laissait que destruction sur son passage. Il avait la moitié du visage dans l'eau et les deux yeux ouverts, l'un sous l'eau, l'autre au-dessus, ce qui lui faisait voir deux univers sous la lumière du mystérieux visiteur. Une fois celui-ci parti, il se releva et, comme entraîné dans le sillage du monstre, il grimpa au sommet de la colline, vacillant sur ses jambes au milieu des fourrés fumants.

Le dieu de feu avait laissé une grande traînée noire sur son passage. Il le voyait au loin, poursuivant sa course comme une trombe vengeresse.

Le Prince RobaydayAnganol se mit à courir tout en riant aux éclats. Il était convaincu que son père était trop puissant pour qu'on

pût le tuer. Mais il y avait près de lui des gens que l'on pouvait tuer, et dont la mort l'affaiblirait.

Cette idée gronda dans son esprit comme l'incendie qu'il venait de voir, et il y reconnut la voix du Tout-Puissant. Il ne souffrait plus ; il était devenu anonyme, comme un vrai Madi.

Pris dans l'uct de sa propre vie, RobaydayAnganol regardait chaque nuit les étoiles tourner au-dessus de sa tête. Au moment de s'endormir il voyait la Comète de YarapRombry flamboyer au nord. Il voyait Kaido, l'étoile à la course rapide, passer dans le ciel.

Les yeux perçants de Robayday repéraient les passages de Kaido quand elle était au zénith. Mais elle se déplaçait à vive allure, traversant le ciel du sud au nord. Il la voyait se précipiter vers l'horizon et il n'était alors plus possible d'en distinguer le disque ; Kaido se réduisait à un minuscule point lumineux et disparaissait.

Pour ses habitants, Kaido s'appelait l'Avernus, la Station d'Observation Terrienne Avernus. À cette époque elle abritait quelque six mille personnes, hommes, femmes, enfants et androïdes. Les êtres humains étaient divisés en six doctes familles ou clans. Chaque clan étudiait un aspect de la planète immédiatement au-dessous, ou de ses planètes sœurs. L'information réunie était communiquée à la Terre.

Les quatre planètes qui gravitaient autour de l'étoile de classe G appelée Batalix constituaient la grande découverte de l'âge interstellaire terrien. L'exploration interstellaire – ou la « conquête », comme l'appelaient les gens de cette époque arrogante – fut conduite à grands frais. L'entreprise devint si ruineuse que le vol interstellaire finit par être abandonné.

Elle apporta cependant une transformation dans l'esprit humain. Une approche plus intégrée de la vie signifiait que les gens ne cherchaient plus à exiger plus que leur juste part d'un système général de production désormais mieux compris et mieux contrôlé. De fait, les relations interpersonnelles prirent une sorte de caractère sacré, une fois que l'on se fut rendu compte que, sur un million de planètes situées à une distance raisonnable de la Terre, aucune ne pouvait répondre aux besoins de la vie humaine ou égaler la miraculeuse diversité de la Terre.

En matière de vide, l'univers était incroyablement prodigue. En matière de vie organique, c'était le dernier des avarés. Plus que tout, ce fut le degré de désolation de l'univers qui conduisit l'humanité à se détourner avec horreur du vol interstellaire. Mais en attendant, les planètes du système de Freyr-Batalix avaient été découvertes.

« Dieu a bâti la Terre en sept jours. Il a passé le reste de son existence à ne rien faire. Il n'y a que dans sa vieillesse qu'il s'est remué un peu pour créer Helliconia. » Telles étaient les paroles d'un humoriste de la Terre.

Aussi les planètes du système Freyr-Batalix étaient-elles de la première

importance pour la vie spirituelle de la Terre. Et dans le cas d'Helliconia, d'une importance suprême.

Helliconia n'était pas fondamentalement différente de la Terre. D'autres êtres humains vivaient là, respiraient de l'air, connaissaient des joies, des peines, et mouraient. Les systèmes ontologiques des deux planètes étaient parallèles.

Helliconia était à mille années-lumière de la Terre. Le voyage d'un monde à l'autre dans le vaisseau spatial le plus technologiquement avancé prenait plus de quinze cents ans. Sa condition de faible mortel rendait l'homme incapable de supporter un tel voyage.

Et pourtant un besoin profond de l'esprit humain, un désir de s'identifier avec quelque chose au-delà de lui-même, chercha à maintenir un lien entre la Terre et Helliconia. En dépit de toutes les difficultés posées par les énormes abîmes d'espace et de temps, un poste d'observation permanent fut construit en orbite autour d'Helliconia : l'Avernus. La station avait pour fonction d'étudier Helliconia et de retransmettre ses découvertes à la Terre.

Ainsi commença une longue relation unilatérale. Cette relation faisait intervenir le don le plus attachant de l'humanité, la capacité de sympathie. Les Terriens moyens ne laissaient pas passer un jour – ou ne devaient beaucoup plus tard pas en laisser passer un – sans s'informer du sort de leurs amis et héros à la surface de la lointaine planète. Ils redoutaient les phagors. Ils suivaient le déroulement des événements à la cour de JandolAnganol. Ils écrivaient en olonets ; beaucoup parlaient telle ou telle langue en usage sur Helliconia. Dans une certaine mesure, Helliconia avait involontairement colonisé la Terre.

Ce lien se maintint longtemps après la fin de l'ère interstellaire terrienne.

En fait, Helliconia, récompense de cette ère, fut une autre cause de son déclin. On avait là ce monde de splendeur et de terreur, aussi beau que le plus beau des rêves – et en fouler la surface signifiait la mort. Une mort qui, pour ne pas être immédiate, n'en était pas moins certaine.

L'atmosphère d'Helliconia était remplie de virus qui, au terme d'un long processus d'adaptation, n'étaient pas dangereux pour les natifs. Du moins ne l'étaient-ils pas la plus grande partie de la Grande Année. Mais pour quiconque venait de la Terre, ces virus non isolables formaient une barrière pareille à l'épée de l'ange qui – dans un ancien mythe terrestre – gardait l'entrée du Jardin d'Éden.

Et pour beaucoup de gens à bord de l'Avernus, c'était à un véritable Éden que ressemblait la planète au-dessous d'eux, du moins au terme des

longs siècles de cruel hiver de la Grande Année.

L'Avernus possédait ses parcs, avec lacs et cours d'eau, et un millier d'ingénieuses simulations électroniques destinées à stimuler sa jeunesse. Mais la station restait un monde artificiel. Beaucoup de ses occupants sentaient que leurs vies restaient des vies artificielles, dépourvues du piquant de la réalité.

Ce sentiment était particulièrement accablant dans le cas du clan Pin. Car le clan Pin avait la charge des continuités parentales. Sa responsabilité était essentiellement sociologique.

La tâche principale du clan Pin était d'enregistrer le déroulement des vies d'une ou deux familles, de génération en génération, pendant toute la durée des 2592 années terrestres que comptait la Grande Année et au-delà. Ces informations, impossibles à rassembler sur Terre, étaient du plus grand intérêt scientifique. Cela signifiait aussi que la famille Pin avait tendance à s'identifier de façon particulièrement étroite avec ses sujets d'étude.

Cette proximité était renforcée par l'idée qui assombrissait leurs jours – l'idée que la Terre était irrémédiablement lointaine. Naître sur la station revenait à naître dans un exil définitif. La première loi qui gouvernait la vie sur l'Avernus était qu'il n'y avait pas de retour au foyer possible.

Des vaisseaux cyborgoïdes arrivaient occasionnellement de la Terre. Ces vaisseaux de liaison, comme on les appelait, offraient toujours des aménagements de secours dont les humains pouvaient profiter. Sans doute nourrissait-on sur Terre le faible espoir qu'un Avernien serait capable, grâce à de nouvelles méthodes, de revenir sur Terre ; plus probablement, les vaisseaux, de conception ancienne, n'avaient jamais été modernisés. L'abîme d'espace et de temps rendait dérisoire la seule pensée d'un tel voyage ; même des corps plongés dans un profond sommeil cryogénique finissaient par se décomposer en quinze cents ans.

Helliconia était incomparablement plus proche que la Terre. Et pourtant les virus en faisaient un lieu sacro-saint.

L'existence à bord de l'Avernus était proprement utopique – c'est-à-dire agréable, égale et terne. Il n'y avait pas de terreurs à affronter, pas d'injustices, pas de pénuries et peu de grosses émotions. Il n'y avait pas de religion révélée ; la foi religieuse se recommandait mal à une société qui avait pour tâche d'observer les convulsions du monde situé sous ses pieds. Les angoisses et les extases métaphysiques individuelles étaient jugées déplacées.

Pourtant, pour certains Avernien de chaque génération, leur monde restait une prison, son orbite un uct qui n'allait nulle part. Certains membres du clan Pin, qui regardaient le pauvre Roba errer en sa folie dans les espaces sauvages, enviaient terriblement sa liberté.

L'arrivée intermittente de vaisseaux de liaison ne faisait qu'accentuer leur sentiment d'oppression. Jadis, un vaisseau de liaison avait déclenché une émeute. Il était arrivé chargé de cassettes de nouvelles – anciennes

nouvelles ayant trait à des cartels, des sports, des nations, des réalisations, des noms, tous complètement inconnus. Le meneur du soulèvement avait été pris et, chose sans précédent, envoyé à la mort à la surface d'Helliconia.

Tout le monde dans la Station d'Observation avait suivi avidement ses extraordinaires aventures avant qu'il ne succombe au virus. De leur seuil, les Averniens avaient vécu par procuration sur la planète.

À partir de ce moment, il fallait qu'il y eût une soupape de sécurité, que s'instituât une forme ritualisée de sacrifice et d'évasion. C'est ainsi que naquit la loterie ironiquement appelée « Séjour sur Helliconia ». Le tirage devait avoir lieu tous les dix ans au cours des siècles que durait l'été d'Helliconia. Le gagnant de la loterie était autorisé à descendre au-devant d'une mort certaine et à se faire déposer à un endroit de son choix. Certains préféraient la solitude, d'autres les villes, d'autres les montagnes, d'autres les plaines. Aucun gagnant ne refusa jamais de partir ni d'acquiescer gloire et liberté. Le moment de la loterie revint 1177 années terrestres après l'apogée – le nadir de la Grande Année.

Les trois gagnants précédents avaient été des femmes. Cette fois, l'heureux gagnant fut Billy Xiao Pin. Il n'eut aucun mal à faire son choix. Il désirait se rendre à Matrassyl, capitale de Borlien. Là, il contemplerait le visage de la reine des reines avant de succomber au virus hélico.

La mort devait être le lot de Billy, une mort par laquelle il s'intégrerait magnifiquement à la longue orchestration du Grand Été d'Helliconia.

DES DIPLOMATES CHARGÉS DE CADEAUX

Le Roi JandolAnganol finit par quitter Oldorando pour revenir auprès de sa reine. Quatre semaines passèrent. Il cessa de clopiner. Mais l'incident du Cosgatt n'était pas enterré. On était juste au milieu de l'hiver, et des diplomates de Pannoval étaient attendus à Matrassyl.

Une chaleur de plomb pesait sur la capitale borlienienne, enveloppant le palais sur la colline qui dominait la cité. Les murs extérieurs du palais vibraient dans l'air brûlant comme un mirage à travers lequel on avait l'impression de pouvoir passer. Des siècles auparavant, au cœur de l'hiver de la Grande Année, le jour du solstice était célébré de digne façon ; à présent il en allait autrement. On avait trop chaud pour s'en soucier.

Les courtisans paressaient dans leurs chambres. L'ambassadeur sibornalien ajoutait de la glace à son vin et rêvait à la fraîcheur des femmes de son pays. Des diplomates tout juste arrivés, chargés de bagages et de cadeaux, transpiraient sous leurs robes de cérémonie et s'affalaient sur des divans aussitôt après avoir été officiellement accueillis.

Le Chancelier de Borlien, Sartorilrvrash, se retira dans la pièce à l'odeur de moisi qui lui servait de bureau et fuma une véroniquette, cachant sa colère au roi.

La conjoncture présente ne mènerait à rien de bon. Il ne l'avait pas suscitée. Le roi ne l'avait pas consulté.

Étant un homme solitaire, Sartorilrvrash pratiquait une diplomatie de la solitude. Il était intimement convaincu que Borlien ne devait pas être attiré plus avant dans l'orbite de la puissante Pannoval par une alliance avec elle ou avec Oldorando. Les trois pays étaient déjà unis par une religion commune que Sartorilrvrash, en homme instruit, ne partageait pas.

Il y avait eu un temps, long de plusieurs siècles, où Borlien avait été sous la domination d'Oldorando. Le chancelier ne voulait pas le voir revenir. Il savait mieux que quiconque combien Borlien était arriéré ; mais tomber sous la coupe de Pannoval ne remédierait pas à cette arriération. Le roi pensait autrement ; et ses conseillers religieux l'encourageaient dans cette voie.

Le chancelier avait introduit des lois très strictes à Matrassyl pour régir les allées et venues des étrangers. Peut-être son goût de la

solitude incluait-il une nuance de xénophobie ; car la cité était carrément fermée aux Madis, tandis qu'il était interdit à tout diplomate étranger d'avoir des relations sexuelles avec une Matrassylienne, sous peine de mort. Il aurait introduit des lois contre les phagors si le roi ne s'y était pas catégoriquement opposé.

Sartorilvrash soupira. Il désirait seulement poursuivre ses études. Il détestait la façon dont le pouvoir lui était échu sans qu'il l'eût recherché ; en conséquence, il se comportait en tyran dans les petites choses, espérant par là se faire une cuirasse impénétrable pour les moments où les enjeux étaient importants. Mal à l'aise dans l'exercice du pouvoir qu'il possédait, il aspirait à un pouvoir total.

Dès lors, on n'en serait pas là, dans cette dangereuse situation, où cinquante étrangers, voire davantage, pouvaient parader comme ils voulaient dans le palais. Il avait la certitude que le roi avait des changements en tête et qu'il se préparait un drame qui allait affecter le cours normal de sa vie. De son vivant, sa femme lui reprochait d'être insensible ; Sartorilvrash savait qu'il eût été plus juste de dire que ses émotions tournaient autour de son travail.

Ses épaules s'affaissèrent d'une façon qui lui était caractéristique ; peut-être l'habitude le faisait-elle paraître plus redoutable qu'il n'était. Ses trente-sept ans – trente-sept ans et cinq décimes, dans les termes précis où se mesurait l'âge sur le continent de Campannlat – l'avaient marqué, plissant son visage autour de son nez et de ses moustaches jusqu'à le faire ressembler à un campagnol intelligent.

« Tu aimes le roi et tes semblables », s'intima-t-il, et il quitta le refuge de ses quartiers.

Comme beaucoup de citadelles semblables, le palais était une accumulation d'ancien et de nouveau. Il y avait eu des forts dans les cavernes sous le rocher de Matrassyl durant le dernier grand hiver. Il s'agrandissait ou rétrécissait, devenait place forte ou château de plaisance, selon les vicissitudes de Borlien.

Les distingués personnages de Pannoval étaient troublés par Matrassyl, où les phagors pouvaient se promener dans les rues sans être importunés – et sans importuner personne. Aussi trouvaient-ils à redire sur le palais de JandolAnganol. Ils le qualifiaient de provincial.

Dans les années où le sort lui était moins contraire et où son mariage avec Myrdemlnggala était encore récent, JandolAnganol avait fait venir les meilleurs architectes, entrepreneurs et artistes de la province pour réparer les ravages du temps. Un soin tout particulier avait été apporté aux quartiers de la reine.

Bien que l'atmosphère générale du palais tirât sur le militaire, on n'y rencontrait pas le cérémonial étouffant qui marquait les cours d'Oldorando et de Pannoval. Certains endroits étaient même, à leur façon, de hauts lieux culturels. Les appartements du Chancelier

Sartorilvrash, en particulier, étaient un véritable capharnaüm d'objets d'art et d'érudition.

Le chancelier n'envisageait pas de gaieté de cœur d'avoir à s'entretenir avec le roi. Tandis qu'il marchait, il lui venait à l'esprit des pensées plus agréables que les affaires d'État. Pas plus tard que la veille il avait résolu un problème qui l'avait longtemps embarrassé, un problème d'antiquaire. Vérités et mensonges se distinguaient plus facilement dans le passé que dans le présent.

Il vit la reine approcher, dans une de ses longues robes rouge feu, accompagnée de son frère et de la Princesse Tatro, qui courut s'accrocher à sa jambe. Le chancelier s'inclina. En dépit de sa contention il vit à l'expression de la reine qu'elle aussi était préoccupée par la visite diplomatique.

« Vous allez avoir affaire à Pannoal aujourd'hui », dit-elle.

« Je vais surtout avoir à supporter une bande d'imbéciles solennels – et pendant ce temps mon histoire n'avance pas. » Puis il se reprit et laissa échapper un petit rire sec. « Excusez-moi, madame, je voulais seulement dire que je ne considère pas le Prince Taynth Indredd de Pannoal comme un grand ami de Borlien... »

Elle avait parfois une façon de sourire au ralenti, comme si elle répugnait à être amusée, qui partait des yeux, faisait participer le nez, puis agissait sur le dessin des lèvres.

« Nous en conviendrons volontiers. Borlien manque d'amis sûrs en ce moment. »

« Admettez-le, Rushven, votre histoire ne sera jamais finie », dit YeferalOboral, le frère de la reine, utilisant un vieux diminutif. « Cela vous sert simplement d'excuse pour dormir tout l'après-midi. »

Le chancelier poussa un soupir ; le frère de la reine n'avait pas l'intelligence de sa sœur. Il dit d'un ton sévère : « Au lieu de vous morfondre à la cour, vous pourriez monter une expédition et naviguer autour du monde. Combien nous y gagnerions en connaissance ! »

« Si seulement Robayday avait pu faire quelque chose de ce genre dit Myrdemlnggala. « Qui sait où est ce garçon en ce moment ? »

Sartorilvrash n'était pas disposé à perdre son temps à s'attendrir sur le fils du roi. « J'ai fait une nouvelle découverte hier », dit-il. « Désirez-vous que je vous en entretienne ou pas ? Je ne m'expose pas à vous ennuyer ? Le seul son de la voix assommante de l'homme de science ne vous fera pas sauter du haut des remparts ? »

La reine rit de son rire argentin et lui prit la main. « Allons, Yef et moi ne sommes pas des bûches. Quelle est cette découverte ? Est-ce que le monde va en se refroidissant ? »

Ignorant le ton facétieux de la reine, Sartorilvrash demanda, fronçant les sourcils : « De quelle couleur sont les hoxneys ? »

« Je le sais », s'écria la jeune princesse. « Ils sont bruns. Chacun sait

que les hoxneys sont bruns. »

Laissant échapper un grognement, Sartorilrvrash la souleva dans ses bras. « Et de quelle couleur étaient les hoxneys hier ? » « Bruns, bien sûr. » « Et le jour d'avant ? » « Toujours bruns, grand bêta. »

« Exact, savante petite princesse. Mais s'il en est ainsi, pourquoi les hoxneys sont-ils représentés avec des rayures faisant alterner deux couleurs vives dans les enluminures des anciennes chroniques ? »

Il lui fallut répondre à sa propre question. « C'est ce que j'ai demandé à mon ami Bardol CaraBansity à Ottassol. Il a écorché un hoxney et examiné sa peau. Et qu'a-t-il découvert ? Eh bien, que le hoxney n'est pas un animal brun comme nous le croyons tous. C'est un animal à rayures brunes, à rayures brunes sur un fond brun. »

Tatro se mit à rire. « Tu nous taquines. Brun et brun, ça ne donne jamais que du brun, non ? »

« Oui et non. La configuration du pelage montre que le hoxney n'est pas un animal brun de façon unie. Le brun de sa robe est fait de rayures brunes. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

« Eh bien, j'ai enfin trouvé la réponse, et tu vas voir comme je suis malin. Les hoxneys étaient autrefois couverts de rayures de couleurs vives, exactement comme le montrent les chroniques. Quand ça ? Eh bien, au printemps de la Grande Année, quand la terre s'est de nouveau couverte de pâturages à leur convenance. Les hoxneys avaient alors besoin de se multiplier aussi vite que possible. Aussi paraient-ils dans leurs plus beaux atours pour séduire le sexe opposé. Aujourd'hui, alors que des siècles se sont écoulés, les hoxneys sont bien établis partout. Ils n'ont pas besoin de se reproduire à un rythme accéléré, aussi en est-ce fini de la parade amoureuse. Les rayures ont perdu leur éclat pour virer au brun neutre – jusqu'à ce que le printemps de la prochaine Grande Année les fasse réapparaître. »

La reine fit la moue. « S'il y a un autre printemps d'une autre Grande Année. Si nous ne dégringolons pas tous dans le feu de Freyr. »

Sartorilrvrash claquait des mains avec agacement. « Mais vous ne voyez donc pas que cette... cette adaptabilité des hoxneys est ce qui nous garantit que nous *ne tombons pas* dans Freyr – que son feu se rapproche chaque grand été pour s'éloigner de nouveau ? »

« Nous ne sommes pas des hoxneys », dit YeferalOboral avec un geste de rejet.

« Votre Majesté », fit le chancelier en s'adressant avec ferveur à la reine, « ma découverte montre aussi que les vieux manuscrits méritent qu'on leur fasse confiance plus souvent qu'on ne le croit. Vous savez que le roi votre époux et moi-même sommes en mauvais termes. Intercédez en ma faveur, je vous en prie. Que l'on arme un navire. Que l'on me donne un congé de deux ans pour naviguer autour du monde et rassembler des manuscrits. Faisons de Borlien un centre

d'études, comme il en allait autrefois, au temps de YrapRombry, de Keevasien. Maintenant que ma femme est morte, il n'y a pas grand-chose qui me retienne ici en dehors de votre gracieuse présence. » Une ombre passa sur le visage de la reine. « Le roi traverse une crise, je le sens. Sa blessure est guérie dans sa chair mais pas dans son esprit. Laissez-moi votre idée en dépôt, Rushven, et laissons-la attendre que cette inquiétante rencontre avec les Pannovaliens soit finie. Je crains ce qui se prépare. »

La reine adressa au vieil homme un sourire plein de chaleur. Elle supportait facilement son irritabilité, car elle en connaissait la source. Il n'était pas entièrement bon – de fait, elle considérait certaines de ses expériences comme de la perversité pure, notamment celle qui avait causé la mort de sa femme. Mais qui était entièrement bon ? Les rapports de Sartorilvrash avec le roi étaient difficiles, et elle essayait souvent, comme à présent, de le protéger de la colère de JandolAnganol.

S'efforçant de le délivrer de son propre aveuglement, elle ajouta avec douceur : « Depuis l'incident du Cosgatt, je dois être très prudente avec Sa Majesté. »

Tatro tira sur les moustaches de Sartorilvrash. « Tu ne devrais pas aller en mer à ton âge, Rushven. »

Il la déposa par terre et la salua. « Il se peut que nous ayons tous à faire des voyages imprévus avant que c'en soit fini de nous, ma chère petite Tatro. »

Comme presque tous les matins, MyrdemInggala et son frère marchèrent le long des remparts ouest du palais et contemplèrent la ville. Ce matin-là, les brumes qu'amenait habituellement le petit hiver étaient absentes. La cité était bien visible au-dessous d'eux.

L'ancienne citadelle se dressait sur une falaise qui dominait la ville, là où la Takissa dessinait une courbe très accentuée. Plus ou moins dans la direction du nord, le Valvoral miroitait là où il se jetait dans le fleuve principal. Tatro ne se lassait pas de regarder les gens dans les rues ou dans les embarcations qui sillonnaient le fleuve.

La jeune princesse tendit un doigt vers les quais et s'écria : « Regarde la glace qui arrive, Man ! »

Un sloop gréé en schooner était amarré au débarcadère. On venait d'en ouvrir les écoutilles, car de la vapeur s'élevait dans l'air. Des charrettes étaient rangées en file le long du navire, et des blocs de la plus belle glace de Lordryardry brillaient au soleil le temps d'être balancés de la cale dans les véhicules en attente. Comme toujours, la livraison se faisait à l'heure, et le palais, avec tous ses hôtes, devait l'attendre.

Les charrettes de glace, tirées par des attelages de quatre bœufs, allaient gravir avec fracas la route du château, suivant ses méandres,

pour gagner la forteresse qui se dressait comme un navire de pierre au sommet de ses falaises.

Tatro voulait rester là pour voir les charrettes de glace accomplir leur trajet, mais la reine manquait de patience ce matin-là. Elle se tenait légèrement à l'écart de sa fille, regardant autour d'elle d'un air préoccupé.

JandolAnganol était venu la trouver à l'aube et l'avait prise dans ses bras. Elle l'avait senti mal à l'aise. Pannoval se profilait dans le paysage. Pour tout arranger, on avait de mauvaises nouvelles de la Seconde Armée en Randonan. Les nouvelles de Randonan étaient toujours mauvaises.

« Tu peux écouter la discussion du jour de la galerie privée », avait-il dit. « Si ça ne t'ennuie pas. Prie pour moi, Coune. »

« Je prie toujours pour toi. Le Tout-Puissant sera avec toi. »

Il avait lentement secoué la tête. « Pourquoi la vie n'est-elle pas plus simple ? Pourquoi la foi ne la rend-elle pas plus simple ? » Sa main s'était dirigée vers la longue cicatrice sur sa jambe.

« Nous sommes en sécurité tant que nous sommes ici ensemble, Jan. »

Il l'avait embrassée. « Je devrais être avec mon armée. On verrait alors quelques victoires. TolramKinet ne vaut rien comme général. »

Il n'y a rien entre le général et moi, avait-elle pensé – et pourtant il sait qu'il y a...

Il l'avait quittée. Tout de suite après son départ, elle s'était sentie toute triste. Une certaine froideur l'avait gagné ces derniers temps. Sa propre position était menacée. Sans réfléchir, elle passa son bras sous celui de son frère, à côté d'elle sur les remparts.

La princesse Tatro appelait, désignant des serviteurs qu'elle reconnaissait sur le chemin tortueux qui menait au palais.

Moins de vingt ans auparavant, un chemin couvert avait été construit le long de la pente jusqu'au pied des murs. Sous sa protection une armée avait marché sur la forteresse assiégée. À l'aide de charges de poudre, une brèche avait été ouverte dans l'enceinte du palais. Une bataille sanglante avait eu lieu.

Les assiégés furent vaincus. Tous furent passés au fil de l'épée, hommes et femmes, phagors et paysans. Tous, sauf le baron qui occupait le palais.

Le baron s'était déguisé et, après avoir attaché femme, enfants et serviteurs, les avait fait sortir par la brèche qui avait été pratiquée dans le mur. Criant à l'ennemi de s'ôter de son chemin, il avait réussi à gagner la route de la liberté avec ses faux prisonniers. C'est ainsi que sa fille avait échappé à la mort.

Ce baron, RantanOboral, était le père de la reine. Son coup de bluff devint célèbre. Mais il ne put jamais recouvrer son ancien pouvoir.

L'homme qui avait emporté la forteresse – que l'on disait, comme toutes les forteresses avant qu'elles ne tombent, imprenable – était le belliqueux grand-père de JandolAnganol. Ce redoutable vieux guerrier s'employait alors à unifier l'est de Borlien et à en consolider les frontières. RantanOboral fut le dernier seigneur de la région à tomber devant ses armées.

Ces armées étaient dans une large mesure une chose du passé, et Myrdemlnggala, en épousant JandolAnganol et en assurant un futur à sa propre famille, était revenue vivre dans la citadelle de son père.

Certaines parties en étaient encore en ruine. Des morceaux avaient été reconstruits sous le règne du père de JandolAnganol. D'autres grands projets de construction, entamés à la hâte, se désagrégeaient lentement dans la chaleur. Des tas de pierres formaient une part importante du paysage qu'offrait la forteresse. Myrdemlnggala aimait cette extravagante demi-ruine, mais le passé pesait lourdement sur ses remparts.

Serrant la main de Tatro, elle se dirigea vers un bâtiment en retrait pourvu d'une petite colonnade. Là étaient ses quartiers. Un mur nu de grès rouge était surmonté de pavillons baroques en marbre blanc. Derrière le mur se trouvaient ses jardins et un bassin privé, dans lequel elle aimait se baigner. Au milieu du bassin s'étendait un petit îlot artificiel sur lequel se dressait un petit temple dédié à Akhanaba. Là, la reine et le roi avaient souvent fait l'amour dans les premiers temps de leur mariage.

Après avoir dit au revoir à son frère, la reine gravit ses escaliers et suivit un passage à ciel ouvert qui donnait sur le jardin où le père de JandolAnganol, VarpalAnganol, avait fait jadis courir des chiens et voler des oiseaux multicolores. Il restait quelques oiseaux dans les abris qui leur étaient réservés – Roba les nourrissait chaque matin avant qu'il ne se sauve. À présent c'était Mai TolramKetinet qui s'en occupait.

Myrdemlnggala était oppressée par une vague angoisse. Le spectacle des oiseaux ne fit que l'irriter. Elle laissa une servante jouer avec Tatro dans le passage et gagna une porte à l'autre bout, qu'elle ouvrit avec une clé cachée dans les plis de sa jupe. Un garde la salua au passage. Ses pas, aussi légers qu'ils fussent, résonnaient sur le sol carrelé. Elle arriva à une alcôve fermée par des rideaux et s'assit sur un divan. Devant elle se trouvait une fenêtre treillissée à travers laquelle elle pouvait voir sans être vue.

De cette position stratégique, elle avait vue sur une vaste chambre du conseil. Le soleil entra à flots par des fenêtres treillissées. Aucun dignitaire n'était encore arrivé. Seul le roi était là, avec son petit phagor, qui avait été son inséparable compagnon depuis la Bataille du Cosgatt.

Yuli arrivait tout juste à la poitrine du roi. Son pelage blanc avait encore les petites pointes de roux du tout jeune âge. Il faisait des gambades et des pirouettes et ouvrait sa vilaine bouche quand le roi lui présentait la main. Le roi riait et faisait claquer ses doigts.

« Gentil, gentil », dit-il.

« Vi, zentil », fit Yuli.

En riant, le roi le souleva dans ses bras.

La reine eut un mouvement de recul. La peur la saisit. Comme elle se renversait en arrière, l'armature d'osier du divan craqua sous elle. Elle se cacha les yeux. S'il savait qu'elle était là, il n'essaya à aucun moment de la héler.

Mon sanglier sauvage, mon cher sanglier sauvage, lança-t-elle silencieusement. Qu'es-tu donc devenu ? La mère de la reine avait possédé d'étranges pouvoirs ; Myrdemlnggala pensa : Quelque chose d'affreux va s'abattre sur cette cour et sur nos vies...

Quand elle osa regarder de nouveau, les dignitaires en visite faisaient leur entrée, bavardant entre eux et se mettant à leur aise. Des coussins et des carpettes étaient un peu partout à leur disposition sur le sol. Des esclaves féminines en tenue légère s'employaient à distribuer des boissons colorées.

JandolAnganol fit quelques pas de sa démarche princière au milieu de son monde puis se jeta sur un divan à baldaquin. Sartorilrvrash entra, adressant de petits saluts de la tête, et se posta derrière le divan du roi tout en allumant une véroniquette. Le petit Yuli s'installa sur un coussin et resta là à haleter et à bâiller.

« Vous n'êtes que des étrangers dans notre cour », dit la reine à voix haute en coulant un regard à travers son treillis. « Vous êtes des étrangers dans nos vies. »

Près de JandolAnganol siégeait un groupe de dignitaires locaux, dont le maire de Matrassyl, qui était aussi chef de la scritina, le vicaire de JandolAnganol, son Armurier Royal, et un ou deux chefs militaires. L'un d'eux, comme l'indiquaient ses insignes, était un capitaine des troupes phagors mais, par déférence pour les visiteurs, aucun phagor n'était présent en dehors du petit favori du roi.

Parmi les étrangers, les plus voyants étaient les Sibornaliens. L'ambassadeur en Borlien, Io Pasharatid, était originaire d'Uskut. Sa femme et lui, immenses et tout vêtus de gris, étaient assis loin l'un de l'autre. Les uns disaient qu'ils étaient fâchés, d'autres que les Sibornaliens étaient simplement comme ça. Toujours était-il que ces deux-là, qui vivaient à la cour depuis plus de neuf décimes – ils auraient accompli leur première année de séjour dans trois semaines –, ne souriaient ou n'échangeaient un regard que très rarement.

« De toi j'ai peur, Pasharatid le fantôme », dit la reine.

Pannoal avait envoyé un prince. Un choix mûrement réfléchi. Pannoal était la plus puissante nation des dix-sept pays que comptait le continent de Campannlat. Seule la guerre qu'elle devait constamment mener contre Sibornal, au nord, refrénait ses ambitions. Sa religion, par contre, dominait tout le continent. Présentement, Pannoal cherchait à plaire à Borlien, qui payait déjà des tributs en grain et des redevances ecclésiastiques ; mais le manège était de ceux qui se déroulaient entre une vénérable douairière et un jeune parvenu, et ce qui avait été envoyé au jeune parvenu n'était qu'un prince de second rang.

Tout insignifiant qu'il fût, le Prince Taynth Indredd était un personnage corpulent, qui compensait en volume l'importance qui lui faisait défaut. Il avait de vagues liens de parenté avec la famille royale oldorandienne. Personne n'aimait beaucoup Taynth Indredd, mais un diplomate en place à Pannoal avait été envoyé avec lui, à titre de premier conseiller, un prêtre vieillissant du nom de Guaddl Ulbobeg, connu pour être un ami de JandolAnganol depuis l'époque où le roi avait accompli son noviciat dans les monastères de Pannoal.

« Petits malins que vous êtes », soupira la reine, anxieuse derrière son treillis.

JandolAnganol était pour le moment en train de parler d'un ton mesuré. Il demeurait assis. Son débit était rapide, comme son regard. En l'occurrence il faisait à ses visiteurs un exposé sur la situation de son royaume.

« Tout Borlien est désormais en paix à l'intérieur de ses frontières. Il y a quelques brigands, mais rien d'important. Nos armées sont engagées dans les Guerres de l'Ouest. Elles nous vident de notre sang. Sur nos frontières est aussi, nous sommes menacés par de dangereux envahisseurs, Unndreid le Marteau et le cruel Darvlish le Crâne. »

Il lança un regard de défi autour de lui. C'était sa honte d'avoir reçu une blessure d'un adversaire aussi insignifiant que Darvlish.

« À mesure que Freyr se rapproche, nous souffrons de la sécheresse. C'est partout la famine. Il ne faut pas compter que Borlien se batte sur d'autres fronts. Nous sommes un pays vaste en étendue, pauvre en ressources. »

« Allons, cousin, vous êtes trop modeste », dit Taynth Indredd. « Chacun sait depuis sa plus tendre enfance que la plaine de lœss que vous avez au sud constitue la terre la plus riche de tout le continent. »

« La richesse ne réside pas dans la terre mais dans une bonne exploitation de la terre », répliqua JandolAnganol. « La pression que nous subissons sur nos frontières est telle que nous sommes obligés de transformer les paysans en soldats et de laisser les travaux agricoles aux femmes et aux enfants. »

« Alors vous avez indiscutablement besoin de notre aide, cousin »,

dit Taynth Indredd, en cherchant autour de lui les applaudissements que méritait selon lui sa remarque.

Io Pasharatid dit : « Si un fermier a un hoxney boiteux, est-ce qu'un kaido sauvage lui sera de quelque secours ? »

Ce commentaire fut ignoré. Il y avait des personnes qui disaient que Sibornal n'aurait pas dû être présent à cette rencontre.

En homme habitué à bien mettre les choses au point, Taynth Indredd dit : « Cousin, vous nous pressez de vous prêter secours à un moment où chaque nation traverse des difficultés. Les richesses dont profitaient nos grands-parents ont disparu, tandis que nos champs brûlent et que nos fruits se ratatinent. Et à parler franchement, je dois dire qu'il y a un différend non résolu entre nous. Un différend que nous espérons vivement résoudre, et qu'il nous faudra résoudre s'il doit y avoir unanimité entre nous. »

Un silence suivit ces paroles.

Peut-être Taynth Indredd craignait-il de continuer.

JandolAnganol bondit sur ses pieds, ses traits sombres empreints de colère.

Le petit Yuli se redressa prestement, comme pour faire tout ce que son maître pourrait lui ordonner.

« Je suis allé voir Sayren Stund à Oldorando pour demander de l'aide contre des ennemis communs, un point c'est tout. Et vous voilà à converger ici comme des vautours ! À m'attaquer dans ma propre cour. Quel est ce différend que vous êtes allé imaginer entre nous ? Expliquez-moi ça. »

Taynth Indredd et son conseiller, Guaddl Ulbobeg, s'entretenaient un instant. Ce fut ce dernier, l'ami du roi, qui lui répondit. Il se leva, s'inclina et désigna Yuli.

« Il n'y a là rien d'imaginaire, Votre Majesté. Notre inquiétude est réelle, aussi réelle que la créature dont vous nous imposez ici la présence. Depuis les temps les plus anciens, humains et phagors ont été ennemis. Aucune trêve n'est possible entre des êtres aussi différents. Le Saint Empire Pannovalien a prêché des croisades et des guerres saintes contre ces odieuses créatures, dans le but d'en débarrasser le monde. Et cependant Votre Majesté leur donne asile à l'intérieur de ses frontières. »

Il parlait presque sur le ton de l'excuse, les yeux baissés, comme pour diminuer le poids de ses paroles. Son maître le leur redonna en criant : « Vous attendez de l'aide de notre part, cousin, alors que vous hébergez cette vermine par millions ? Ils se sont déjà rendus maîtres de Campannlat dans le passé, et ils le redeviendront, à bénéficier ainsi de votre appui. »

JandolAnganol fit face à ses visiteurs, les mains sur les hanches.

« Je n'accepterai aucune ingérence étrangère dans ma politique

intérieure. J'écoute ma scritina et ma scritina ne se plaint pas. Oui, je fais bon accueil aux phagors en Borlien. Une trêve est possible avec eux. Ils cultivent des terres ingrates que personne chez nous ne veut toucher. Ils accomplissent d'humbles besognes qui rebutent même les esclaves. Ils se battent sans solde. Mes caisses sont vides – vous autres richards de Pannoval avez peut-être du mal à comprendre ces choses-là, mais ça signifie que je ne peux me permettre qu'une armée de phagors.

« Ils sont récompensés en terres de faible rendement. De plus, ils ne fuient pas devant le danger ! Vous me direz peut-être que c'est parce qu'ils sont trop stupides. Ce à quoi je répondrai que je préférerais toujours un phagor à un paysan au combat. Tant que je serai roi de Borlien, les phagors auront ma protection. »

« À notre avis, Votre Majesté, vous voulez dire que les phagors auront votre protection tant que Myrdemlnggala sera Reine de Borlien. » Ces paroles furent prononcées par un des vicaires de Taynth Indredd, un homme décharné dont les os étaient drapés dans un charfrul de laine noir. L'atmosphère redevint tendue. Poussant son avantage, le vicaire continua : « C'est la reine, avec sa tendresse bien connue pour tout ce qui vit, et son père, le seigneur guerrier RantanOboral – que le grand-père de Votre Majesté a dépossédé de ce palais il n'y a pas vingt ans –, qui ont inauguré cette alliance avilissante avec les ancipités, alliance que vous avez maintenue. »

Guaddl Ulbobeg se leva et s'inclina devant Taynth Indredd. « Sire, je m'élève contre l'orientation qu'est en train de prendre cette rencontre. Nous ne sommes pas ici pour dénigrer la Reine de Borlien mais pour offrir de l'aide au roi. »

Mais JandolAnganol, comme pris de fatigue, s'était rassis. Le vicaire l'avait visé au point sensible en faisant ressortir que son titre à la couronne était récent et que son épouse était la fille d'un petit baron.

Jetant un regard de sympathie à son maître, Sartorilrvrash se leva pour faire face aux visiteurs de Pannoval.

« En tant que chancelier de Sa Majesté, je suis stupéfait – bien que ce soit une stupéfaction quelque peu émoussée par l'habitude – de découvrir une telle prévention, je dirais même une telle animosité, chez des gens appartenant au même grand Saint Empire Pannovalien. Personnellement, comme vous le savez peut-être, je suis athée, et observe par conséquent avec un certain détachement les simagrées de votre Église Où est la charité que vous prêchez ? Aidez-vous Sa Majesté en essayant de saper la position de la reine ?

« Je suis au déclin de ma vie, mais je vous assure, Illustre Prince Taynth Indredd, que je déteste autant les phagors que vous. Mais ils constituent un facteur de l'existence avec lequel nous devons vivre,

comme vous-mêmes à Pannoval vivez avec les éternels conflits qui vous opposent à Sibornal. Anéantiriez-vous tous les Sibornaliens comme vous anéantiriez tous les phagors ? N'est-ce pas le fait de tuer en soi qui est mal ? Votre Akhanaba ne prêche-t-il pas cela ?

« Puisque nous en sommes à parler franchement, je dirai que nous autres Borlieniens sommes depuis longtemps persuadés que si Pannoval n'était pas engagé au nord dans le large front dressé contre les colons sibornaliens, il serait en train de nous envahir au sud, de la même façon dont vous essayez aujourd'hui de nous imposer votre idéologie. C'est pourquoi nous sommes reconnaissants envers les Sibornaliens. »

Comme le chancelier se penchait pour s'entretenir avec JandolAnganol, l'ambassadeur sibornalien se leva et dit : « Les nations progressistes de Sibornal étant rarement l'objet d'autre chose que de condamnations de la part de l'Empire, je tiens à exprimer la reconnaissance étonnée que m'inspire ce discours. »

Taynth Indredd, ignorant cette intervention sarcastique, répondit à Sartorilrvrash : « Vous êtes tellement au déclin de votre vie que la réalité de la situation vous échappe complètement. Pannoval sert de bastion entre vous et les incursions vers le sud des agresseurs sibornaliens. Vous qui vous dites féru d'histoire, vous devriez savoir que ces mêmes Sibornaliens n'ont jamais cessé – de génération en génération – d'essayer de quitter leur détestable continent nordique pour s'emparer du nôtre. »

Quelle que fût la vérité de cette dernière assertion, il était vrai que les Pannovaliens étaient aussi offensés de trouver des Sibornaliens que des phagors dans la salle du conseil. Mais même Taynth Indredd savait que le véritable bastion entre Sibornal et Borlien était une particularité d'ordre géographique : la chaîne abrupte des Monts du Quzint et le grand couloir situé entre ces montagnes et Mordriat, appelé Hazziz, qui n'était à l'époque qu'un désert brûlant.

JandolAnganol et Sartorilrvrash en avaient fini de s'entretenir. Le chancelier reprit la parole :

« Nos aimables hôtes viennent d'aborder le sujet des agresseurs sibornaliens. Avant d'aller plus avant dans les tracasseries et les insultes, nous devrions aller au cœur du problème. Mon seigneur le Roi JandolAnganol a été récemment grièvement blessé en défendant son royaume ; il s'en est fallu d'un rien qu'il perde la vie. Il loue Akhanaba de sa guérison, tandis que je loue les herbes que mes médecins ont appliquées sur la blessure. J'ai ici la cause de cette blessure. »

Il fit avancer l'Armurier Royal, un petit homme à la moustache en bataille, vêtu de cuir, qui alla se camper au milieu de la salle et exhiba une bille de plomb qu'il tenait entre le pouce et l'index d'une main

gantie. D'une voix solennelle, il annonça : « Ceci est un projectile. Il a été retiré de la jambe de Sa Majesté à l'aide d'un bistouri. Il a provoqué de gros dégâts. Il a été tiré par une arme à feu portative appelée fusil à mèche. »

« Merci », dit Sartorilrvrash en congédiant l'homme. « Nous reconnaissons que Sibornal est à la pointe du progrès. Le fusil à mèche en est la preuve. Nous croyons savoir qu'il se fabrique actuellement de ces fusils en quantité massive sur le continent de Sibornal, et qu'un modèle plus perfectionné, donc plus meurtrier, vient d'y être mis au point : le fusil à rouet. Je voudrais conseiller au Saint Empire Pannovalien de se montrer réellement uni face à ce fait nouveau. Croyez-moi, cette innovation est beaucoup plus à craindre qu'Unndreid le Marteau lui-même.

« Je dois par ailleurs vous informer qu'un rapport de nos agents indique que les tribus qui ont envahi le Cosgatt ne tenaient pas ces armes de Sibornal même, comme on aurait pu s'y attendre, mais d'une source sibornalienne à Matrassyl. »

À cette déclaration, tous les yeux se tournèrent vers l'ambassadeur sibornalien. Il se trouva que Io Pasharatid était juste en train de porter une boisson glacée à ses lèvres. Sa main s'arrêta en chemin et une expression de détresse se peignit sur son visage.

Son épouse, Dienu Pasharatid, était appuyée sur des coussins un peu plus loin. Elle se leva, déployant son élégante et haute silhouette, grise dans sa mise, sévère dans son allure.

« Si vous autres hommes d'État vous demandez pourquoi on vous appelle dans mon pays le Continent Sauvage, n'allez pas chercher plus loin que le mensonge de taille qui vient d'être proféré. Qui est à blâmer pour ce trafic d'armes ? Pourquoi se défie-t-on toujours de mon époux ? »

Sartorilrvrash se tira les moustaches, de sorte que son visage s'étira en un sourire involontaire. « Pourquoi mentionnez-vous votre mari à propos de cet incident, Madame Dienu ? Personne n'a rien fait de tel. Je n'ai rien fait de tel. »

JandolAnganol se remit debout. « Deux de nos agents, se faisant passer pour des Driats, se sont rendus hier au bazar de la ville basse et ont acheté une de ces nouvelles inventions. Je propose une démonstration de ce que cette arme peut faire, de façon à ce que vous soyez bien convaincus que nous sommes entrés dans une ère nouvelle sur le plan militaire. Peut-être comprendrez-vous alors pourquoi j'ai besoin de garder des phagors dans mon armée et mon royaume. »

S'adressant directement au prince pannovalien, il dit : « Si votre délicatesse vous permet de tolérer la présence d'ancipités dans cette salle... » Les diplomates se raidirent et fixèrent un regard plein d'appréhension sur le roi.

Il frappa dans ses mains. Un capitaine de sa suite, tout vêtu de cuir, se dirigea vers un couloir et lança un ordre. Deux phagors décornés pénétrèrent d'un pas martial dans la salle. Ils étaient restés immobiles dans l'ombre. Leur pelage blanc accrocha la lumière quand ils passèrent devant les fenêtres. L'un d'eux portait un long fusil à mèche devant lui. Un passage fut aménagé au milieu de la salle tandis qu'il posait l'engin à terre et s'accroupissait à côté pour procéder à ses préparatifs.

L'arme comprenait un canon d'acier d'environ un mètre quatre-vingts et une monture de bois poli. Canon et fût étaient maintenus ici et là par des collets d'argent. Près de la gueule se trouvait un trépied pliant de solide facture pourvu de deux pieds à griffes. Le phagor versa de la poudre dans le mécanisme d'une corne qu'il portait à la ceinture et se servit d'une baguette pour enfoncer une bille de plomb au fond du canon. Il se mit en position et alluma une amorce. Le capitaine des phagors s'était mis derrière son dos pour veiller à ce que tout fût convenablement exécuté.

Pendant ce temps, l'autre phagor avait gagné l'autre bout de la salle et s'était placé le dos au mur, les yeux fixés devant lui, chauvant parfois des oreilles. Tous les humains qui se prélassaient sur des coussins dans le voisinage avaient rapidement fait le vide autour de lui.

Le premier phagor lorgna le long du canon, se servant du trépied pour en soutenir la gueule. L'amorce crépita. Il y eut une terrible explosion et un nuage de fumée.

L'autre phagor vacilla sur ses jambes. Une tache jaune apparut en haut de sa poitrine, là où se trouvaient ses intestins. Il dit quelque chose en comprimant l'endroit où le projectile l'avait pénétré. Puis il s'écroula sur le sol, raide mort.

Comme la fumée et la forte odeur qui l'accompagnait se répandaient dans la salle du conseil, les diplomates se mirent à tousser. La panique les saisit. Ils bondirent sur leurs pieds, relevant leurs charfruls, et se précipitèrent à l'air libre. JandolAnganol et son chancelier demeurèrent seuls.

Après la démonstration dont elle avait été un témoin secret en cette matinée, la reine se retira dans ses appartements.

Elle détestait tous les calculs qu'impliquait le pouvoir. Elle savait que l'ambassade de Pannoal, conduite par l'odieux Prince Taynth Indredd, ne visait pas Sibornal par ses remarques, car il était admis que Sibornal était un ennemi permanent ; ces relations, aussi aigres qu'elles fussent, étaient bien comprises. Leur véritable cible était JandolAnganol, car ils désiraient se l'assujettir davantage. Et par voie

de conséquence elle – qui avait un certain pouvoir sur lui – était aussi leur cible.

Myrdemlnggala déjeuna avec ses dames d'honneur. JandolAnganol, comme le voulaient les règles de la courtoisie, déjeuna avec ses hôtes.

Guaddl Ulbobeg s'attira des regards noirs de la part de son maître quand il s'arrêta à la place du roi pour lui dire à voix basse : « Ta démonstration était fort réussie sur le plan dramatique, mais sans grande efficacité. Car nos armées du nord ont de plus en plus souvent affaire à des forces sibornaliennes armées de ces fusils à mèche. Cependant l'art de les fabriquer peut être appris, comme tu le verras demain. Prends garde, mon ami, car le prince va te mener la vie dure. »

Après déjeuner – un déjeuner auquel elle avait à peine touché – la reine se rendit seule dans ses appartements et s'assit à sa fenêtre préférée, sur la banquette rembourrée qui en meublait la baie. Elle songeait à l'odieux Prince Taynth Indredd, qui ressemblait à une grenouille. Elle savait qu'il avait des liens de parenté avec le personnage tout aussi répugnant qu'était le roi d'Oldorando, Sayren Stund, dont l'épouse était une Madi. Oui, même les phagors étaient préférables à ces royautes toujours en train d'ourdir quelque machination !

De sa fenêtre elle pouvait voir, à l'autre bout de son jardin, le bassin carrelé où elle se baignait. De l'autre côté du bassin s'élevait un grand mur qui préservait sa beauté des regards indiscrets. Au pied du mur, juste au-dessous du niveau de l'eau, on pouvait apercevoir une grille de fer. Cette grille fermait la fenêtre d'un cachot. C'était là que le père de JandolAnganol, VarpalAnganol, était emprisonné, et cela depuis le temps qui avait immédiatement suivi le mariage de la reine. Il y avait des carpes dorées dans le bassin, visibles de l'endroit où elle se trouvait. Comme elle, comme VarpalAnganol, elles étaient prisonnières.

On frappa à la porte. Une domestique l'ouvrit pour annoncer que le frère de la reine attendait son bon plaisir.

YeferalOboral était nonchalamment appuyé contre la balustrade de son balcon. Ils savaient tous les deux que, sans la reine, JandolAnganol l'aurait tué depuis longtemps.

Son frère n'avait rien d'un bel homme ; tout ce qu'il y avait de beauté dans la lignée avait été accaparé par Myrdemlnggala. Il avait un visage émacié, un air rébarbatif. Il était courageux, obéissant, patient ; en dehors de cela il ne débordait pas de qualités. Il n'avait pas ce fier maintien qui caractérisait le roi, comme pour souligner qu'il ne se souciait pas de faire belle figure dans la vie. Mais il servait JandolAnganol sans protester et était entièrement dévoué à une sœur

dont la vie lui était plus chère que la sienne. Elle l'aimait pour ce qu'il avait de quelconque.

« Tu n'étais pas à la réunion ? »

« Ce n'était pas pour les gens de ma sorte. »

« C'était horrible. »

« C'est ce que j'ai entendu dire. Pour je ne sais quelle raison, Io Pasharatid est tout chaviré. Lui généralement si froid, comme un bloc de glace de Lordryardry. Pourtant les gardes disent qu'il a une femme en ville – tu imagines ! Si c'est vrai il risque gros. »

Myrdemlnggala découvrit ses dents dans un sourire. « Je déteste la façon dont il me regarde. S'il a une maîtresse, à la bonne heure ! »

Ils éclatèrent tous les deux de rire. Ils s'attardèrent un peu à parler de choses gaies. Leur père, le vieux baron, vivait à présent à la campagne, se plaignant de la chaleur et trop âgé pour être jugé dangereux pour l'État. Il s'était récemment mis à la pêche, à titre de passe-temps.

La cloche de la cour retentit. Ils regardèrent en bas et virent entrer JandolAnganol, suivi de près par un garde qui tenait une ombrelle de soie rouge au-dessus de sa tête. Le petit phagor était dans ses jambes, comme d'habitude. Il héla la reine.

« Veux-tu descendre, Coune ? Il faut distraire nos hôtes le temps d'une pause dans nos discussions. Tu les réjouiras plus que je ne saurais le faire. »

Elle quitta son frère et descendit le rejoindre sous son ombrelle. Il lui prit le bras avec cérémonie. Elle lui trouva un air abattu, bien que le tissu de l'ombrelle lui mît le feu de la fièvre aux joues.

« Es-tu en train d'aboutir à un traité avec Pannoal et Oldorando qui soit susceptible d'alléger les pressions de la guerre ? » demanda-t-elle timidement.

« Le foyer seul sait à quoi nous sommes en train d'aboutir », s'emporta-t-il. « Il faut que nous restions en bons termes avec ces démons, et que nous nous les concilions, sinon ils profiteront de notre faiblesse momentanée pour nous envahir. Ils sont aussi pleins de rouerie que de fausse sainteté. » Il poussa un soupir.

« Le temps viendra où nous irons à la chasse et profiterons de la vie comme autrefois », dit-elle en lui serrant le bras. Elle ne voulait surtout pas lui reprocher d'avoir invité tous ces gens-là.

Ignorant son pieux espoir, il éclata : « Sartorilrvrash a parlé de façon mal avisée ce matin, en reconnaissant son athéisme. Il faut que je me débarrasse de lui. Taynth me tient rigueur de ce que mon chancelier ne soit pas membre de l'Église. »

« Le prince a parlé aussi contre moi. Te débarrasseras-tu de moi parce que je ne suis pas à son goût ? » La colère lui faisait pétiller les yeux, bien qu'elle s'efforçât de garder un ton léger. Mais il répondit

d'une voix morne : « Tu sais, et la scritina sait, que les caisses sont vides. Il se peut que nous soyons obligés de faire bien des choses dont nous n'avons pas envie. »

Elle retira brusquement la main de son bras.

Les visiteurs, accompagnés de leurs concubines et serviteurs, étaient rassemblés dans un coin de verdure sous des colonnades. Des montreurs de bêtes sauvages faisaient évoluer leurs animaux ; un groupe de jongleurs se livraient à leurs pitoyables tours. JandolAnganol guida la reine au milieu des émissaires. Elle remarqua comme le visage des hommes s'illuminait tandis qu'elle leur parlait. Je dois avoir encore une certaine valeur pour Jan, pensa-t-elle.

Un vieillard d'une tribu de Thribriat, coiffé d'un couvre-chef recherché, faisait évoluer deux Autres gorilloïdes au bout de leurs chaînes. Ces créatures retenaient l'attention d'un certain nombre de spectateurs. Loin des arbres qui constituaient leur habitat naturel, ils avaient des gestes gauches. Ils ressemblaient tout à fait – selon le mot d'un courtisan – à deux courtisans ivres.

Le prince Taynth Indredd, toujours aussi batracien, se tenait sous une ombrelle jaune ; éventé par un serviteur, il fumait une véroniquette tout en regardant les Autres exécuter des tours élémentaires. À côté de lui, riant aux éclats au spectacle des captifs, se trouvait une jeune fille hautaine d'environ onze ans et six décimes.

« Ne sont-ils pas drôles, Onk ? » dit-elle au prince. « On jurerait de vraies personnes s'ils n'avaient pas tant de poils. »

Le Thribriatien, entendant ces mots, porta un doigt à son couvre-chef et dit au prince : « Ça vous plairait que je les fasse se battre ? »

Le prince fit apparaître facétieusement une pièce d'argent dans la paume de sa main.

« Ceci si tu les fais se ramponer. »

Un rire général s'ensuivit. La jeune fille s'écria gaiement : « Onkie, vous êtes d'une indécence ! Ils feraient vraiment ça ? »

Sur le ton de la politesse la plus chagrine, l'homme de Thribriat dit : « Ces bestiaux n'ont pas de khmir comme les humains. Ils ne s'accouplent, ne ramponent, qu'une fois par décime. C'est plus facile de les faire se battre. »

Secouant la tête en riant, le prince garda sa pièce. Ce fut au moment même où il se détournait du trio que Myrdemlnggala s'adressa à lui. Sa petite compagne s'éloigna, soudain prise d'ennui. Elle était vêtue comme une adulte, et elle avait du rouge aux joues.

Dès qu'elle en eut décemment la possibilité, la reine laissa JandolAnganol et Taynth Indredd bavarder ensemble, et se dirigea vers la fontaine pour parler avec la jeune fille. Elle la trouva en train de contempler l'eau d'un air morose.

« Vous cherchez les poissons ? »

« Non, je vous remercie. Nous avons des poissons beaucoup plus gros que ça chez nous à Oldorando. » Elle écarta les mains en un geste enfantin pour donner une idée de leur taille.

« Je vois. J'étais justement en train de parler à votre père, le prince. »

La jeune fille leva pour la première fois les yeux sur son interlocutrice, affichant une expression pleine de mépris. Son visage stupéfia Myrdemlnggala, tant il était étrange, avec ces grands yeux frangés de cils anormalement longs et ce nez pareil à un bec de perruche. Par le foyer, songea la reine, cette enfant est à moitié madi ! Quelle drôle de petite chose ! Il faut que je sois gentille avec elle.

La petite chose était en train de dire : « Zygankés ! Taynth mon père ! Il n'est pas mon père. Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire ça ? Ce n'est qu'un lointain cousin par alliance. Je ne voudrais pas de lui pour père – il est trop gras. » Comme pour placer une note plus agréable, elle ajouta : « En vérité, c'est la première fois que je suis autorisée à faire un voyage loin d'Oldorando sans mon père. Mes suivantes sont avec moi, bien sûr, mais c'est terriblement ennuyeux ici, n'est-ce pas ? Vous êtes obligée d'habiter ici ? »

Elle fixa la reine en plissant légèrement les yeux. Quelque chose dans son visage la faisait paraître aussi jolie que parfaitement stupide.

« Vous savez quoi ? Vous êtes très belle pour une vieille personne. »

Gardant son sérieux, la reine dit : « J'ai un gentil bassin bien frais à l'abri des regards. Aimeriez-vous vous y baigner ? Cela vous est-il permis ? »

La jeune fille réfléchit. « Je peux faire ce qui me plaît, bien sûr, mais je ne pense pas qu'un bain serait de mise en la circonstance. Je suis une princesse, après tout. C'est une chose dont il faut toujours tenir compte. »

« Vraiment ? Puis-je vous demander votre nom ? »

« Zygankés, faut-il que l'on soit *primitif* en Borlien ! Je croyais que tout le monde connaissait mon nom. Je suis la Princesse Simoda Tal, et mon père est le Roi d'Oldorando. Je suppose que vous avez entendu parler d'Oldorando ? »

La reine éclata de rire. Dans un élan d'attendrissement, elle dit à l'enfant : « Eh bien, si vous avez fait tout ce chemin depuis Oldorando, je crois que vous avez droit à un bain. »

« J'irai me baigner quand ça me plaira, merci », fit la jeune dame.

Et le moment où la chose plut à la jeune dame fut le lendemain matin à l'aube. Elle trouva le chemin des appartements de la reine et la réveilla. Myrdemlnggala fut plus amusée que fâchée. Elle réveilla

Tatro, et elles descendirent toutes les trois au bassin, accompagnées seulement de leurs servantes, qui portaient les serviettes, et d'une garde phagor. L'enfant renvoya les phagors en disant qu'ils la dégoûtaient.

Une lumière froide baignait le décor, mais l'eau était plus que tiède. Autrefois, du temps du père de JandolAnganol, des charrettes de neige et de glace arrivaient des montagnes pour rafraîchir les réservoirs, mais des problèmes de main-d'œuvre et les soulèvements des tribus de Mordriat avaient mis fin à ce luxe.

Bien qu'aucune fenêtre, à part la sienne, ne donnât sur le bassin, la reine se baignait toujours dans une tenue vaporeuse qui couvrait son corps pâle. Simoda Tal ne faisait pas preuve d'une telle réserve.

Elle se débarrassa de tous ses vêtements, révélant un petit corps trapu orné de poils noirs qui se dressaient comme des sapins sur des versants neigeux.

« Oh, je vous adore, vous êtes superbe ! » lança-t-elle à la reine, se précipitant, dès qu'elle fut nue, pour embrasser son aînée. MyrdeInggala se montra un peu réticente. Cette étreinte avait pour elle quelque chose de déplacé. Tatro poussa de grands cris.

La jeune fille plongea et refit surface près de la reine, écartant fréquemment les jambes au cours de ses évolutions, comme si elle tenait à convaincre MyrdeInggala qu'elle était pleinement adulte là où il était le plus important de l'être.

Au même moment Sartorilvrash était tiré du lit par un officier de la cour. Les gardes avaient signalé que l'ambassadeur sibornalien, Io Pasharatid, était parti à dos de hoxney, seul, une heure avant le lever de Freyr.

« Et sa femme ? »

« Elle est toujours dans ses appartements, monsieur. On la dit très contrariée. »

« Contrariée ? Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une femme intelligente. Je ne peux pas dire qu'elle me soit très sympathique, mais elle est intelligente. La barbe !... Et il y a tant d'imbéciles... Tenez, aidez-moi à sortir de ce lit, vous voulez bien ? »

Il enfila une robe et réveilla l'esclave qui lui servait de gouvernante depuis la mort de sa femme. Il admirait les Sibornaliens. Il avait estimé qu'à cette période de la Grande Année les dix-sept pays de Campannlat devaient compter dans les cinquante millions d'habitants ; ces pays ne pouvaient s'entendre les uns avec les autres. Les guerres étaient endémiques. Des empires ne cessaient de se faire et de se défaire. On n'était jamais en paix.

En Sibornal, sur les froides terres de Sibornal, il en allait autrement. Les sept pays de Sibornal comptaient quelque vingt-cinq millions d'humains. Ces sept nations formaient une puissante alliance.

Campannat était incomparablement plus riche que le continent nord, mais les perpétuelles querelles qui opposaient ses nations n'avaient guère d'effets positifs – sauf du côté de la religion, qui se nourrissait du désespoir. C'était pour cela que Sartorilvrash détestait son métier de chancelier. Il méprisait la plupart des hommes pour lesquels il travaillait.

Au prix de quelques pots-de-vin, le chancelier avait appris que le Prince Taynth Indredd était arrivé au palais avec un plein coffre d'armes – celles-là même dont il avait été question la veille. Il était clair qu'elles étaient là pour servir d'atout dans les négociations, mais ce que seraient ces négociations restait à voir.

Il n'était pas improbable que l'ambassadeur sibornalien ait eu vent lui aussi du coffre rempli de fusils à mèche. Cela pouvait expliquer son départ précipité. Il devait avoir pris la direction du nord, et faire route vers Hazziz et les colonies sibornaliennes les plus proches. Il fallait absolument le ramener.

Sartorilvrash but à petites gorgées une tasse de pellamont que son esclave lui avait apportée et se tourna vers l'officier de service.

« J'ai fait avant-hier une découverte fabuleuse concernant les hoxneys – une découverte remarquable qui touche à l'histoire du monde ! Mais qui s'en soucie ? » Il secoua sa tête chauve. « La science ne signifie rien, seule compte l'intrigue. Et c'est ainsi qu'il faut que je me remue dès l'aube pour rattraper un imbécile qui galope vers le nord... Quelle barbe ! Bon. Qui avons-nous sous la main qui sache bien se tenir sur un hoxney ? Quelqu'un à qui on puisse faire confiance, si tant est que ça existe. Je sais. Le frère de la reine, YeferalOboral. Allez le chercher, voulez-vous ? Chaussé de ses bottes. »

Quand YeferalOboral apparut, Sartorilvrash expliqua la situation.

« Ramenez-moi ce fou de Pasharatid. En forçant votre monture vous le rattraperez. Dites lui... quelque chose. Laissez-moi réfléchir. Oui, dites-lui que le roi a décidé de ne pas prendre d'engagement avec Oldorando et Pannoal. Il préfère signer un traité avec Sibornal. Sibornal possède une flotte. Dites-lui que nous leur offrons la possibilité de mouiller à Ottassol. »

« Qu'est-ce que des vaisseaux sibornaliens iraient faire si loin de chez eux ? » demanda YeferalOboral.

« Laissez-le en décider. Contentez-vous de le persuader de revenir ici. »

« Pourquoi tenez-vous à le revoir ? »

Sartorilvrash se pressa les mains. « Il n'a pas la conscience tranquille. C'est pourquoi cette ordure est partie si soudainement. J'ai l'intention de découvrir ce qu'il a fait exactement. Il y a toujours plus d'un bras dans une manche sibornalienne. Et maintenant allez-vous-

en, je vous prie, et ne posez plus de questions. »

YeferalOboral prit la direction du nord, traversant la cité et ses rues déjà encombrées de lève-tôt, puis les champs qui s'étendaient au-delà. Il menait fermement son hoxney, le faisant tour à tour aller au trot et au pas.

Il arriva à un pont qui enjambait le Mar à l'endroit où ce fleuve se jetait dans la Takissa. Un petit fort gardait l'entrée du pont. Il s'y arrêta pour changer de monture.

Au bout d'une nouvelle heure de route, alors que la chaleur se faisait de plus en plus forte, il fit halte au bord d'un ruisseau pour s'y désaltérer. Il y avait des empreintes de hoxney toutes fraîches près de l'eau, qu'il espéra être celles de la monture de Pasharatid.

Il continua vers le nord. La campagne devint moins fertile. Les habitations étaient rares. Le thordotan soufflait, brûlant les gorges, desséchant les peaux.

Des blocs erratiques géants parsemaient le paysage. Quelque chose comme un siècle auparavant, cette région avait beaucoup attiré les ermites, qui construisaient de petites églises à côté ou au sommet des blocs. On pouvait encore apercevoir un ou deux vieillards ici et là, mais la chaleur intense avait chassé la majorité d'entre eux. Des phagors travaillaient des parcelles de terre au pied des blocs ; des papillons aux couleurs éclatantes voltigeaient autour de leurs jambes.

Derrière un de ces blocs, Io Pasharatid attendait son poursuivant. Sa monture était exténuée. Il se voyait déjà pris, et ce ne fut pas sans surprise qu'il vit approcher un cavalier solitaire. L'imbécillité des Campannlatiens était incalculable.

Il chargea son fusil à mèche, le mit en position et attendit le bon moment pour faire feu. Son poursuivant approchait à une allure régulière, guidant son hoxney au milieu des rochers sans faire preuve d'une particulière vigilance.

Pasharatid alluma l'amorce, cala la crosse contre son épaule, cligna des yeux et visa. Il avait horreur de se servir de ces maudites armes. Elles étaient bonnes pour les barbares.

Chaque coup de feu n'était pas une réussite. Celui-ci en fut une. Il y eut une forte explosion, la balle fila vers son but. YeferalOboral fut fauché de sa monture avec un trou dans la poitrine. Il se traîna à l'ombre d'un rocher et mourut.

L'ambassadeur sibornalien prit le hoxney et poursuivit son voyage vers le nord.

Il fallait le reconnaître, il n'y avait pas à la cour du Roi JandolAnganol des richesses comparables à celles des cours amies d'Oldorando et de Pannoal. Dans ces centres de civilisation plus

favorisés, des trésors de toutes sortes s'étaient accumulés ; les érudits étaient protégés, et l'Église elle-même – bien que ce fût surtout vrai de Pannoval – encourageait jusqu'à un certain point les sciences et les arts. Mais Pannoval avait l'avantage d'une dynastie régnante qui, en encourageant le prosélytisme, contribuait à la stabilité.

Presque chaque semaine, des navires déversaient sur le port de Matrassyl des chargements d'épices, drogues, peaux, dents d'animaux, lapis-lazuli, bois odorant et oiseaux rares. Mais de ces trésors, peu atteignaient le palais. Car JandolAnganol était un roi parvenu, aux yeux du monde et peut-être aux siens propres. Il se vantait du règne éclairé de son grand-père, mais en vérité celui-ci n'avait guère été qu'un chef militaire heureux – parmi tant d'autres qui se disputaient le territoire de Borlien – qui avait eu l'astuce de réunir les phagors en formidables armées sous commandement humain et de soumettre ainsi ses ennemis.

Tous ces ennemis n'avaient pas été tués. Une des « réformes » les plus frappantes du père de JandolAnganol, au temps de son règne, avait été de créer un parlement, ou scritina ; la scritina représentait le peuple et conseillait le roi. Elle était basée sur un modèle oldorandien. VarpalAnganol en avait ouvert l'accès à deux catégories d'individus : aux chefs des guildes et des corporations, comme celle des Métallurgistes, qui avait de longue tradition un certain pouvoir dans le pays, et aux seigneurs vaincus ou à leurs familles, leur donnant ainsi, à eux, l'occasion d'exprimer leurs griefs, et à lui un moyen d'apaiser leur colère. La plupart des marchandises qui se déchargeaient à Matrassyl servaient à payer cet ensemble de mécontents.

Quand le jeune JandolAnganol eut détrôné et emprisonné son père, il avait cherché à abolir la scritina. Laquelle avait refusé. Elle se réunissait à intervalles réguliers et continuait à harceler le roi et à enrichir ses membres. Son chef, BudadRembitim, était également maire de Matrassyl.

La scritina convoqua une assemblée extraordinaire. Sans doute allait-elle exiger de nouveaux efforts pour soumettre Randonan et des défenses plus sérieuses contre les tribus belliqueuses de Mordriat, qui n'étaient pas à plus de deux ou trois jours de galop de leurs foyers. Le roi allait devoir leur répondre et s'engager à une ligne de conduite précise.

Le roi se présenta devant la scritina dans l'après-midi, alors que ses distingués visiteurs faisaient la sieste. Il abandonna son petit favori et s'effondra sur son trône dans un silence lugubre.

Après les difficultés du matin, une autre collection de difficultés. Son regard fit le tour de la salle lambrissée comme pour les repérer d'avance.

Plusieurs membres des vieilles familles se levèrent pour parler. Ils

ne firent pour la plupart que ressasser un thème nouveau et un thème rebattu. Le thème rebattu était l'état catastrophique des finances. Le nouveau était un rapport très gênant sur les Guerres de l'Ouest, selon lequel la cité frontalière de Keevasien avait été mise à sac. Des unités randonanaïses avaient traversé le Kacol et envahi la ville.

Cela conduisit à des plaintes sur le Général Hanra TolramKetinet, auquel il était reproché d'être trop jeune, trop inexpérimenté pour commander l'armée. Chaque plainte était une critique adressée au roi. JandolAnganol écouta impatiemment, tambourinant des doigts sur l'accoudoir de son trône. Il se remémorait une fois de plus les tristes jours de son enfance, après la mort de sa mère. Son père le battait et le négligeait. Il se cachait dans les caves pour échapper aux serviteurs de son père et s'était juré qu'une fois grand il ne laisserait personne faire obstacle à son bonheur.

Après avoir été blessé dans le Cosgatt, après avoir réussi à regagner la capitale, il était resté dans un état de faiblesse qui lui rappelait ce passé qu'il désirait garder sous clef. Il était de nouveau désarmé. C'est alors qu'il avait vu le jeune et beau capitaine TolramKetinet sourire à Myrdemlnggala et recevoir un sourire en retour.

Dès qu'il avait pu s'extirper de son lit, il avait promu TolramKetinet au rang de général et l'avait envoyé sur le front ouest. Il y avait des membres de la scritina qui estimaient – à juste raison – que leurs fils étaient plus dignes d'un tel avancement. Chaque revers dans les jungles rebelles de l'ouest renforçait leur opinion et leur colère contre le roi. Il savait qu'il avait besoin d'une victoire quelconque au plus tôt. C'était pour cela qu'il se trouvait forcé de se tourner vers Pannoval.

Le matin suivant, avant de s'entretenir encore une fois de façon officielle avec les diplomates, JandolAnganol alla trouver de bonne heure le Prince Taynth Indredd dans sa suite. Il laissa Yuli dehors, couché de tout son long près de la porte comme un chien. Telle fut la concession du roi à un homme qu'il détestait.

Le Prince Taynth Indredd était en train de déjeuner d'une gloute cuite dans des flocons d'avoine et servie avec des fruits tropicaux. Il écouta, marquant son assentiment de petits hochements de tête, ce que JandolAnganol avait à dire.

Il remarqua, s'écartant apparemment du sujet : « On me dit que votre fils a disparu ? »

« Robay aime le désert. C'est un climat qui lui convient. Il s'en va souvent comme ça, pour rester absent des semaines d'affilée. »

« Ce n'est pas une bonne façon d'apprendre le métier de roi. Les rois doivent être éduqués. RobaydayAnganol devrait fréquenter un monastère, comme vous l'avez fait, comme je l'ai fait. Au lieu de cela, il est allé se mêler aux protognostiques, à ce que j'entends dire. »

« Je suis capable de veiller moi-même sur mon fils. Je n'ai pas de conseils à recevoir. »

« Le monastère est une bonne école. Ça apprend qu'il y a des choses que l'on doit faire, même si elles ne vous plaisent pas. L'avenir ne nous réserve rien de bon. Pannoal a survécu aux longs hivers. Les longs étés sont plus difficiles... Mes deutéroscopistes et mes astronomes n'annoncent rien de bon pour l'avenir. Naturellement, c'est leur métier, dira-t-on. »

Il s'interrompit pour allumer une véroniquette, en en faisant toute une cérémonie, soufflant voluptueusement la fumée et la chassant avec des gestes alanguis.

« Oui, les vieilles religions de Pannoal disaient la vérité lorsqu'elles mettaient en garde contre les maux venus du ciel. À l'origine Akhanaba était une pierre. Vous saviez cela ? »

Il se leva et s'approcha de la fenêtre en se dandinant. Se hissant sur son appui, il regarda au dehors. Son large derrière pointait dans la direction de JandolAnganol. Ce dernier ne dit rien, attendant que Taynth Indredd aille de l'avant.

« Les deutéroscopistes disent qu'Helliconia et son soleil compagnon, Batalix, se rapprochent un peu plus de Freyr chaque petite année. Durant les prochaines générations – pendant quatre-vingt-trois ans, pour être précis – nous allons continuer à nous en rapprocher. Après, si la géométrie céleste se révèle exacte, nous nous en éloignerons de nouveau progressivement. Les prochaines générations vont se trouver mises à l'épreuve. Les continents polaires d'Hespagorat et de Sibornal seront de plus en plus avantagés. Pour nous, habitants des tropiques, la situation va régulièrement se dégrader. »

« Borlien peut survivre. Il fait relativement frais sur la côte sud. Ottassol est une cité fraîche – située au-dessous du sol, un peu comme Pannoal. »

Taynth Indredd tourna son visage batracien par-dessus son épaule pour envelopper JandolAnganol du regard.

« Il existe un plan, cousin... Je sais que vous avez peu d'affection pour moi, mais je préfère que vous l'appreniez de ma bouche plutôt que de celle de mon saint vieux conseiller, Guaddl Ulbobeg. Borlien ne s'en sortira pas trop mal, comme vous dites. Et aussi Pannoal, à l'abri dans ses montagnes. C'est Oldorando qui souffrira le plus. Et nos deux pays ont besoin qu'Oldorando reste intact, ou les barbares mettront la main dessus. Pensez-vous que vous pourriez loger la cour oldorandienne, Sayren Stund et ses pareils... à Ottassol ? »

La question était si ahurissante que JandolAnganol eut pour une fois du mal à trouver ses mots.

« Ce serait à mon successeur de dire... »

Le Prince de Pannoval changea de ton et de sujet.

« Cousin, venez prendre un petit bol d'air à la fenêtre avec moi. Là, en bas, voici la petite personne confiée à ma responsabilité, Simoda Tal, onze ans et six décimes, fille de la dynastie oldorandienne, dont on peut retracer la généalogie jusqu'aux Seigneurs Den qui gouvernaient l'Ancien Embruddock au temps du grand froid. »

La jeune fille, ne se croyant pas observée, gambadait en bas dans la cour en faisant de temps en temps tourner sa serviette sur sa tête pour se sécher les cheveux.

« Pourquoi voyage-t-elle avec vous, Taynth ? »

« Parce que je voulais que vous la voyiez. Une jeune fille charmante, n'est-ce pas ? »

« Assez charmante. »

« Jeune, c'est vrai, mais à certains signes que j'ai pu voir, portée à la sensualité. »

JandolAnganol sentit qu'un piège se préparait. Il rentra la tête et se mit à arpenter la pièce. Taynth Indredd se retourna et s'installa confortablement sur le rebord de la fenêtre, exhalant un nuage de fumée.

« Cousin, nous désirons voir les États membres du Saint Empire Pannovalien se rapprocher de façon encore plus étroite. Nous devons nous protéger contre les mauvais moments – ceux que nous connaissons actuellement comme ceux qui nous attendent. C'est pourquoi nous désirons que vous épousiez cette jolie jeune princesse, Simoda Tal. » Le sang se retira du visage de JandolAnganol. Reprenant ses esprits, il dit : « Vous savez que je suis déjà marié – et à qui je suis marié. »

« Regardez les choses en face, cousin. La reine actuelle est la fille d'un brigand. Ce n'est pas le genre de femme qu'il vous faut. Ce mariage vous dégrade, vous et votre pays, dont le prestige demande à être rehaussé. Marié à Simoda Tal, vous représenteriez une force avec laquelle il faudrait compter. »

« Cela ne peut se faire. De toute façon, la mère de cette jeune fille est une Madi, n'est-ce pas ? »

Taynth Indredd haussa les épaules. « Est-ce que les Madis sont pires que ces phagors dont vous faites tellement cas ? Écoutez, cousin, nous voulons que ce nouveau mariage se fasse aussi en douceur que possible. Pas d'hostilité, seulement un échange de services. Dans quatre-vingt-trois ans, Oldorando sera un brasier d'un bout à l'autre, avec des températures approchant les soixante-dix degrés, d'après les calculs. Les Oldorandiens devront gagner le sud. Concluez un mariage dynastique dès à présent, et ils seront alors en votre pouvoir. Des parents pauvres qui mendieront à votre porte. Tout Borlien-Oldorando sera à vous – ou du moins à votre petit-fils. C'est une chance à ne pas

laisser passer. Pour l'instant dégustons encore quelques fruits. Les squaanejs sont excellents. »

« C'est impossible. »

« Mais si, c'est possible. Le Saint C'Sarr est prêt à annuler votre présent mariage par décret spécial. »

JandolAnganol leva une main, comme pour frapper le prince. Il la retint au niveau de ses yeux et dit : « Mon présent mariage est mon mariage passé et futur. Si ce mariage dynastique est absolument nécessaire, je ferai épouser votre Simoda Tal à Robayday. Cela ferait une union équitable. »

Le prince se pencha en avant et pointa un doigt sur JandolAnganol. « Certainement pas. Il ne saurait en être question. Ce garçon est fou. Sa grand-mère était l'extravagante Shannana. »

Les yeux de l'Aigle lancèrent des éclairs. « Il n'est pas fou. Juste un peu excentrique. »

« Il aurait dû fréquenter un monastère, comme nous l'avons fait vous et moi. Votre religion doit vous dire que votre fils n'est pas un successeur acceptable. Il faut que vous fassiez ce sacrifice, si vous décidez de voir les choses comme ça. L'ampleur de notre aide vous dédommagera de tout ce que vous aurez l'impression de perdre. Quand nous aurons votre accord, nous vous ferons cadeau d'un plein coffre de ces nouvelles armes, avec tous les accessoires, amorces et le reste. D'autres caisses suivront. Vous pourrez entraîner des tireurs pour vous en servir contre Darvlish le Crâne comme contre les tribus de Randonan. Vous n'y gagnerez que des avantages. »

« Et que gagnera Pannoal ? » demanda aigrement JandolAnganol.

« La stabilité, cousin, la stabilité. Pendant toute la période d'instabilité qui s'annonce. Les Sibornaliens ne vont pas s'affaiblir tant que Freyr se rapproche. »

Il se mit à grignoter un de ces fruits pourpres appelés squaanejs. JandolAnganol resta planté là où il était, détournant les yeux du prince.

« Je suis déjà marié à une femme que j'aime. Je ne veux pas me séparer de Myrdemlnggala. »

Le prince éclata de rire. « L'amour ! Zygankés ! comme dirait Simoda Tal. Les rois ne peuvent se permettre de penser en ces termes. Vous devez songer d'abord à votre pays. Pour le bien de Borlien, épousez Simoda Tal, contribuez à l'union, à la stabilité... »

« Et si je refuse ? »

Prenant son temps, Taynth Indredd choisit un autre squaanej dans la coupe de fruits.

« Dans ce cas, vous serez balayé de la scène, non ? »

JandolAnganol fit tomber le fruit de la main du prince. Il roula sur le sol et s'arrêta contre le mur.

« J'ai mes convictions religieuses. Me séparer de la reine irait contre mes convictions. Et il y a dans votre Église des gens qui ne manqueront pas de me soutenir. »

« Vous ne voulez pas parler de ce pauvre vieil Ulbobeg ? »

Bien que sa main tremblât, le prince se pencha et choisit un autre fruit.

« Pour commencer, trouvez un prétexte pour envoyer la reine quelque part loin d'ici. Faites-lui quitter la cour. Envoyez-la sur la côte. Et pensez ensuite à tous les avantages qui seront les vôtres quand vous aurez fait ce que nous désirons vous voir faire. Il faut que je retourne à Pannoval à la fin de la semaine – avec la nouvelle que vous allez contracter un mariage dynastique que le Saint C'Sarr bénira en personne. »

La journée se poursuivit, toujours aussi difficile pour JandolAnganol. Au cours de la réunion du matin, tandis que Taynth Indredd trônait en silence, plus batracien que jamais, Guaddl Ulbobeg exposa ce fameux projet d'un nouveau mariage. Cette fois-ci, il fut présenté en termes diplomatiques. Quand la chose serait faite, on en verrait se multiplier les avantages. Le grand C'Sarr Kilandar IX, Père Suprême de l'Église d'Akhanaba, approuverait à la fois l'acte de divorce et le second mariage.

Prudemment, rien ne fut dit de ce qui risquait ou non de se multiplier en quatre-vingt-trois ans. En matière de diplomatie, on ne s'intéressait guère qu'aux cinq prochaines années.

La maison royale régala ses hôtes d'un déjeuner auquel présida Myrdemlnggala, le roi siégeant à côté d'elle sans manger, son petit phagor derrière lui. Des membres de haut rang de la scritina borlienienne étaient également présents.

Une profusion de grues, poissons, porcs et cygnes rôtis fut consommée.

Après le banquet, le Prince Taynth Indredd donna sa réplique. Sous prétexte de rendre la politesse pour le festin, il fit donner par sa garde personnelle une démonstration des capacités des nouveaux fusils à mèche. Trois lions des montagnes enchaînés furent introduits dans une des cours intérieures et abattus.

Pendant que la fumée était encore en train de se dissiper, les armes furent données à JandolAnganol. Elles lui furent offertes presque dédaigneusement, comme si son acceptation des exigences pannovaliennes était chose acquise.

La raison de cette démonstration était claire. La scritina allait exiger du roi d'obtenir plus de fusils de Pannoval pour mener les différentes guerres en cours. Et Pannoval les fournirait – à un certain

prix.

Cette cérémonie n'était pas plutôt terminée que deux marchands pénétrèrent dans l'enceinte du palais, apportant avec eux un corps cousu dans un sac, attaché sur le dos d'un vieux kaido. On ouvrit le sac. Le corps de YeferalOboral roula par terre, une épaule et une partie de la poitrine arrachées. Ce fut un roi torturé qui entra dans les appartements du chancelier ce soir-là. Batalix semblait dans des rouleaux de nuages, sur lesquels la lumière de Freyr brillait par intermittence. La chaude lueur du couchant éclairait les coins sombres de la pièce.

Sartorilrvrash se leva de la longue table encombrée à laquelle il était assis et s'inclina devant le roi. Il était en train de se battre avec son « Encyclopédie des faits d'Histoire et de Nature ». Un peu partout traînaient des documents anciens et modernes que l'œil vif du roi expédia dans le néant.

« Quelle réponse dois-je donner à Taynth Indredd ? » demanda abruptement JandolAnganol.

« Puis-je parler clairement, Votre Majesté ? »

« Allez-y. » Le roi se jeta sans cérémonie dans un fauteuil derrière lequel son petit protégé se réfugia pour éviter le regard de Sartorilrvrash.

Celui-ci inclina la tête, de sorte que le roi ne voyait que son crâne chauve totalement dépourvu d'expression. « Votre Majesté, vous devez d'abord à votre pays et non à vous-même. C'est ce que dit l'ancienne Loi des Rois. Le plan de Pannoal pour cimenter nos bonnes relations présentes avec Oldorando, ce mariage dynastique, peut s'avérer rentable. Votre trône s'en trouvera raffermi, son occupation moins sujette à contestation. C'est aussi la garantie que nous pourrons à l'avenir nous tourner vers Pannoal pour avoir de l'aide.

« Je pense en particulier à de l'aide sous forme de céréales, et pas seulement d'armes. Ils ont d'immenses champs dans les régions plus tempérées du nord, vers la mer de Pannoal. Cette année, notre récolte s'annonce mauvaise, et le deviendra encore plus si la chaleur augmente. Alors que notre Armurier Royal peut vraisemblablement faire fabriquer des fusils à l'imitation de ceux des Sibornaliens.

« Bref, tout démontre que vous avez intérêt à conclure ce mariage avec Simoda Tal d'Oldorando, en dépit de son très jeune âge – tout à une exception près. La Reine Myrdemlnggala. Notre reine actuelle est une excellente et sainte femme, et un profond amour vous lie l'un à l'autre. Si vous brisez cet amour, vous en souffrirez. »

« J'arriverai peut-être à aimer Simoda Tal. »

« Peut-être, Votre Majesté. » Sartorilrvrash tourna la tête pour regarder le coucher des soleils par sa petite fenêtre. « Mais cet amour sera accompagné de l'aigre présence d'un brin de haine. Vous ne

retrouverez jamais une femme comme la reine ; ou si vous en trouvez une, elle ne portera pas le nom de Simoda Tal. »

« L'amour n'est pas important », dit JandolAnganol en se mettant à arpenter la pièce. « C'est la survie qui compte avant tout. C'est ce que dit le prince. Il a peut-être raison. Quoi qu'il en soit, que me conseillez-vous ? Vous diriez oui ou non ? »

Le chancelier tira sur ses moustaches. « La question des phagors est un autre sujet de préoccupation. Est-ce que le prince l'a soulevée ce matin ? »

« Il n'a rien dit à ce sujet ce matin. »

« Il y viendra. Les gens au nom desquels il parle y viendront. Dès qu'un accord sera conclu. »

« Alors, votre avis, Chancelier ? Est-ce que je dois dire oui ou non à Pannoval ? »

Le chancelier fixa les papiers qui traînaient sur sa table et se laissa tomber sur le banc. Sa main joua avec un parchemin, le faisant bruire comme des feuilles mortes.

« Vous me confrontez là, sire, avec un problème crucial, un problème où les aspirations du cœur s'opposent aux exigences de l'État. Ce n'est pas à moi de dire oui ou non... N'est-ce pas un problème religieux, qu'il vaudrait mieux soumettre à votre vicaire ? »

JandolAnganol frappa du poing sur la table. « Tous les problèmes sont religieux, mais sur ce problème particulier, c'est vers mon chancelier que je dois me tourner. La vénération que vous portez à la reine est une qualité qui force mon respect pour vous, Rushven. Néanmoins, laissez cette considération de côté et donnez-moi votre avis. Dois-je la répudier et conclure ce mariage dynastique pour sauvegarder l'avenir de notre pays ? Répondez. »

Au fond de lui le chancelier savait qu'il ne devait surtout pas être tenu pour responsable de la décision du roi. Autrement on ferait plus tard de lui un bouc émissaire ; il connaissait la versatilité du roi, redoutait ses fureurs. Il voyait bien des arguments en faveur d'une alliance entre Borlien et Oldorando ; avoir la paix entre deux voisins traditionnellement hostiles profiterait à tout le monde ; cette union, si elle était judicieusement conduite – comme il pouvait la conduire –, constituerait un rempart à la fois contre Pannoval et contre la poussée permanente du continent nord, Sibornal.

D'un autre côté, il se sentait autant de loyauté envers la personne de la reine qu'envers le roi. À sa façon égocentrique, il aimait Myrdemlnggala comme sa fille, surtout depuis que sa femme était morte dans d'aussi terribles circonstances. Sa beauté était chaque jour devant lui pour réchauffer son vieux cœur d'érudit. Il n'avait qu'à lever un doigt, qu'à dire vigoureusement : « Vous devez rester auprès de la femme que vous aimez – c'est la plus belle alliance que vous

puissiez faire... » Mais, levant furtivement les yeux sur le visage furieux du roi, le courage lui manqua. Il y avait le grand projet de sa vie, son livre, à défendre.

La question était trop grave pour que le soin d'y répondre fût laissé à quelqu'un d'autre que le roi.

« Votre Majesté va saigner du nez si elle se laisse trop emporter. Je vous en prie, buvez un peu de vin... »

« Par le foyer, vous êtes vraiment le pire des hommes, aussi secourable qu'un mort dans son tombeau ! »

Le vieil homme courba un peu plus les épaules dans son charfrul ornementé et secoua la tête.

« En tant que conseiller, mon devoir en une affaire personnelle aussi difficile est de formuler clairement le problème à votre intention. Mais c'est à vous de décider quelle solution est la meilleure, Majesté, car vous êtes le premier qui aurez à vivre avec cette décision. Il y a deux façons de voir le problème qui se pose à vous. »

JandolAnganol se dirigea vers la porte et s'arrêta pour se retourner vers le vieil homme à l'autre bout de la pièce.

« Pourquoi faudrait-il que je souffre ? Pourquoi les rois devraient-ils partager le sort commun ? Si je faisais ce qu'on exige de moi, serais-je un saint ou un démon ? »

« Vous seul pourrez le savoir, sire. »

« C'est le dernier de vos soucis, n'est-ce pas ? Rien de ce qui me concerne, moi ou le royaume, ne compte pour vous, absorbé que vous êtes par ce misérable passé mort sur lequel vous travaillez toute la journée. »

Le chancelier serra ses mains tremblantes entre ses genoux. « On peut se sentir concerné, Majesté, sans pour autant être capable de faire quoi que ce soit. Je vous ai expliqué que le problème qui se pose à nous est un résultat de la détérioration des conditions climatiques. Il se trouve que je suis en train d'étudier en ce moment une vieille chronique du temps d'un autre roi, du nom d'AozroOnden, qui fut seigneur d'un Oldorando très différent il y a presque quatre siècles. La chronique fait mention du meurtre, par AozroOnden, de deux frères qui régnaient alors sur le monde connu. »

« Je connais cette légende. Et alors ? Est-ce que je menace actuellement de tuer quelqu'un ? »

« Cette plaisante anecdote, insérée dans un document historique, est typique de la mentalité de ces temps primitifs. Il ne faut peut-être pas la prendre à la lettre. C'est une allégorie de la responsabilité de l'homme dans la mort de deux bonnes saisons, représentées par deux hommes de bien, et de ce qui nous vaut les hivers glaciaux et les étés brûlants dont nous sommes désormais affligés. Nous souffrons tous de cette faute originelle. Impossible d'agir sans se sentir coupable. C'est

tout ce que je dis. »

Le roi laissa échapper un grognement. « Espèce de vieux rat de bibliothèque, c'est l'amour qui me déchire, pas la culpabilité ! »

Il sortit en claquant la porte derrière lui. Il n'allait pas reconnaître devant son chancelier qu'il se sentait bel et bien coupable. Il aimait la reine ; et pourtant, de par la présence en lui d'un petit grain de perversité, il aspirait à la liberté, et l'aveu qu'il s'en faisait le torturait.

Elle était la reine des reines. Tout Borlien l'aimait autant qu'on le détestait. Et pour enfoncer un peu plus le clou, il savait qu'elle méritait cet amour. Peut-être tenait-elle pour un peu trop certain l'amour qu'il lui portait... Peut-être avait-elle trop de pouvoir sur lui...

Et ce bastion qu'était son corps, mûr comme gerbes de blé, les douces mers de ses cheveux, les onguents de ses reins, l'éblouissement de son regard, la franchise de son sourire... Mais savoir ce que cela pouvait donner de forcer le corps pubescent de cette petite princesse prétentieuse à moitié madi ? Quelque chose de complètement différent...

Ses pensées tortueuses suivaient leurs détours au sein même des détours du palais. Le palais s'était constitué presque au gré du hasard. Des cours avaient été envahies par des constructions et des logements pour la domesticité improvisés à partir de ruines diverses. Le grandiose voisinait avec le sordide. Les privilégiés qui vivaient là, au-dessus de la cité, souffraient de presque autant d'inconforts que les citadins.

Une de ces inconforts tenait aux grotesques arrangements des parties supérieures, qui se découpaient à présent sur la nuée de plus en plus sombre suspendue dans le ciel. L'air retenu dans la vallée pesait sur la cité comme un chat tranquillement vautré sur une souris mourante. Des pièces de toile, des pales de bois et de petits moulins à vent de cuivre avaient été perchés au sommet de grandes cheminées d'aération afin de communiquer un peu de fraîcheur à ceux qui souffraient en bas dans leurs appartements. Cet orchestre de dispositifs sémaphoriques visant au soulagement des habitants du palais craquait au-dessus de la tête du roi tandis qu'il parcourait son labyrinthe. À un moment donné il leva les yeux, comme si cette musique avait été un chant de mort.

Il n'y avait personne en vue, à part des sentinelles. On en trouvait postées à chaque angle, des phagors pour la plupart. Portant une arme, marchant ou montant la garde sans bouger, on aurait pu les prendre pour les seuls possesseurs du palais et de ses secrets.

JandolAnganol les saluait machinalement en traversant les ombres qui s'amassaient. Il y avait une seule personne à qui il pouvait aller demander conseil. Ce serait peut-être un conseil infâme, mais ce serait un conseil. La personne à qui il pensait était elle-même un des secrets

du château. Son père.

À mesure qu'il se rapprochait de l'endroit – un des plus retirés du palais – où son père était enfermé, d'autres sentinelles se raidissaient à son approche, comme si c'était une propriété de sa qualité de roi de les transformer en statue par sa seule présence. Des chauves-souris s'envolaient de leurs cachettes dans les anfractuosités de la maçonnerie, des poules se dispersaient devant ses pieds ; mais le palais était étrangement silencieux, concentré sur le dilemme du roi.

Il gagna un escalier dérobé protégé par une porte épaisse. Un phagor y était en faction, son haut rang militaire dénoté par le fait qu'il avait gardé ses cornes.

« Je désire entrer. »

Sans un mot, le phagor introduisit une clef et déverrouilla la porte, l'ouvrant en grand du bout du pied. Le roi descendit lentement les marches en colimaçon, une main sur la rampe de fer. L'obscurité était épaisse et le devenait un peu plus à chaque spire. Au fond se trouvait une manière de vestibule où un autre garde se tenait devant une autre porte fermée. Elle fut semblablement ouverte au roi.

Il entra dans l'humide série de pièces réservées à son père.

Bien qu'absorbé dans ses pensées, il sentit le froid et l'humidité. Un fantôme de remords remua quelque part en lui.

VarpalAnganol était assis dans la dernière des trois pièces à sa disposition, enveloppé d'une couverture, les yeux fixés sur un feu de bûches qui se mourait dans une cheminée. Une grille en haut d'un mur laissait entrer les dernières lueurs du jour. Le vieil homme leva les yeux, plissant ses paupières, et fit claquer ses lèvres, comme s'il s'humidifiait la bouche en préambule à un petit discours, mais il ne dit rien.

« Père. C'est moi. Tu n'as pas de lampe ? »

« J'étais juste en train de calculer en quelle année on était. »

« On est en 381, en hiver. » Il y avait des semaines qu'il n'avait pas eu son père sous les yeux. Le vieil homme avait encore vieilli et n'allait pas tarder à faire partie des diaphes.

Il se mit debout, se servant d'un accoudoir du fauteuil pour se soutenir.

« Tu veux t'asseoir, mon garçon ? Je n'ai que ce fauteuil à t'offrir. Cet endroit n'est pas richement meublé. Ça me fera du bien de rester un peu debout. »

« Assieds-toi, Père. Je veux te parler. »

« A-t-on retrouvé ton fils – comment s'appelle-t-il déjà ? Roba ? Est-ce qu'on a retrouvé Roba ? »

« Il est fou, même les étrangers sont au courant. »

« Tu sais, il aimait le désert quand il était petit. Je l'emmenais là-bas, avec sa mère. L'immensité du ciel... »

« Père, je songe à divorcer de Coune. Pour des raisons d'État. »

« Ah, eh bien, tu pourrais l'enfermer avec moi. J'aime bien Coune, une femme charmante. Bien sûr, nous aurions besoin d'un autre fauteuil... »

« Père, je désire un conseil. Je désire te parler. » Le vieillard se laissa retomber sur son fauteuil. JandolAnganol vint se placer en face de lui et s'accroupit le dos tourné vers le pauvre feu. « Je désire t'interroger sur... l'amour, quelle qu'en soit la nature. Tu m'écoutes ? Tout le monde est censé aimer. Du plus bas au plus haut placé. J'aime le Tout-Puissant Akhanaba, et lui fais chaque jour mes dévotions ; je suis un de ses représentants sur terre. J'aime aussi MyrdemInggala, par-dessus toutes les femmes qui aient jamais existé. Tu sais que j'ai tué des hommes pour le désir que j'avais cru lire dans leurs yeux quand ils la regardaient. »

Il marqua un temps pendant que son père rassemblait ses pensées.

« Tu es une fine lame, je ne l'ai jamais nié. » Le vieil homme laissa échapper un petit gloussement.

« Un poète n'a-t-il pas dit que l'Amour ressemblait à la Mort ? J'aime Akhanaba et j'aime Coune, oui. Et pourtant, sous cet amour... je me demande souvent si sous cet amour... il n'y a pas un petit fond de haine. Est-ce que c'est normal ? Est-ce que tous les hommes ressentent la même chose que moi ? »

Le vieillard demeura silencieux.

« Quand j'étais enfant, quelles raclées tu me donnais ! Tu me punissais en me condamnant à rester dehors. Une fois tu m'as enfermé ici, dans cette cave, tu te souviens ? Et pourtant je t'aimais, je t'aimais incontestablement. De l'amour innocent et fatal qu'un garçon porte à son père. Comment se fait-il que je ne puisse aimer personne sans que le poison de la haine ne vienne s'infiltrer dans mon amour ? »

Le vieil homme se tortillait dans son fauteuil, comme en proie à une incurable démangeaison.

« Il n'y a pas de solution de continuité », dit-il. « Ça n'en finit jamais... On ne peut pas dire où finit une émotion et où commence l'autre. Ton problème n'est pas la haine mais la culpabilité. Voilà ce que tu éprouves – de la culpabilité, Jan. C'est un sentiment que je connais, que tous les hommes connaissent. C'est un triste héritage que nous portons dans nos os, et pour lequel Akha nous punit par la glace et le feu. Les femmes ne semblent pas en ressentir le poids comme les hommes. Les hommes contrôlent les femmes, mais qu'y a-t-il pour contrôler les hommes ? La haine n'est pas une si mauvaise chose. J'ai toujours trouvé du plaisir à la haine. Ça tient chaud la nuit... »

« Tu sais, quand j'étais jeune, je haïssais presque tout le monde. Je te haïssais parce que tu ne faisais pas ce qu'on te disait de faire. Mais la culpabilité... c'est une autre affaire, ça rend malheureux. La haine

ragaillardit son homme, lui fait oublier la culpabilité. »

« Et l'amour ? »

Le vieillard soupira, soufflant sa mauvaise haleine dans l'air humide. Il faisait si sombre que son fils n'arrivait pas à voir son visage, seulement le trou qui s'ouvrait dedans.

« Les chiens aiment leurs maîtres, c'est une chose que je sais. J'avais un chien autrefois, un chien merveilleux, blanc avec le museau brun, des yeux comme un Madi. Il couchait à côté de moi sur mon lit. J'aimais ce chien. Comment s'appelait-il déjà ? »

JandolAnganol se mit debout. « Est-ce le seul amour que tu aies jamais éprouvé ? Cet amour pour un sale cabot ? »

« Je ne me souviens pas d'avoir aimé qui que ce soit d'autre... Toujours est-il que tu vas divorcer de MyrdemInggala, et que tu veux une excuse pour ne pas te sentir trop coupable, hein ? »

« Est-ce que j'ai dit ça ? »

« Quand ça ? Je ne me souviens plus. Quelle heure est-il à ton avis ? Il faut que tu annonces qu'elle et YeferalOboral, son fichu frère, complotaient d'assassiner l'ambassadeur sibornalien, et que c'est comme ça que son frère a été tué. Une conspiration. C'est un prétexte impeccable. Et quand tu la boucleras, tu feras plaisir à Sibornal en même temps qu'à Pannoal et à Oldorando. »

JandolAnganol se prit le front. « Père... comment as-tu appris la mort de YeferalOboral ? Il y a seulement une heure que son corps a été ramené. »

« Vois-tu, mon fils, si tu restes immobile, comme je suis obligé de le faire avec mes articulations toutes raides, tout vient à toi. J'ai encore du temps... Il y a une autre possibilité... »

« Laquelle ? »

« Tu peux te contenter de la faire disparaître en pleine nuit. On ne la revoit plus. Maintenant que le frère est parti, il n'y a plus personne qui soit tellement intéressé pour en faire toute une histoire. Est-ce que son vieux père est toujours en vie ? »

« Non, je ne pourrai jamais faire ça. Je n'irais même pas y songer. »

« Mais si, mais si... » Il se mit à haleter un peu, ce qui était sa façon de rire. « Mais mon idée de conspiration est bonne, hein ? »

Le roi alla se planter sous la fenêtre. Des vagues de lumière flottaient sur la voûte de briques de la prison. Juste à l'extérieur se trouvait le bassin de la reine. JandolAnganol était lui-même un bassin de chagrin. Quelle perfidie il y avait encore chez ce vieil homme...

« Bonne ? La fourberie même et un échantillon de l'art de savoir profiter des circonstances, oui. Je vois clairement d'où me vient mon caractère. »

Il cogna à la porte pour remonter à l'air libre.

Après les caves, le monde du soir semblait baigné de lumière. Il

emprunta une porte latérale et émergea près du bassin, où une volée de marches descendait vers l'eau. Jadis il y avait eu un bateau amarré là ; il se souvenait d'avoir joué dedans étant enfant ; il s'en était désintégré au fil des ans et le bateau avait coulé.

Le ciel, parsemé de grises traînées nuageuses, avait des nuances de fromage moisi. De l'autre côté du bassin, comme une falaise, s'élevaient les appartements de la reine, leurs élégants contours se détachant en noir sur le ciel. Une lampe brillait timidement derrière l'une des fenêtres. Peut-être sa belle épouse était-elle là, se préparant à aller au lit. Il pouvait aller implorer son pardon. Il pouvait aller se perdre dans sa beauté.

Au lieu de cela, presque involontairement, il sauta dans le bassin.

Il tint ses mains au-dessus de sa tête comme s'il tombait du haut de quelque édifice. L'air s'échappa de ses vêtements. L'eau s'assombrit rapidement à mesure qu'il coulait.

« Puissé-je ne jamais remonter à la surface », dit-il.

L'eau était profonde, et froide, et noire. Il fit bon accueil à la terreur, essayant d'embrasser la boue du fond. Des bulles s'envolaient de son nez.

Les processus vitaux commandés par le Tout-Puissant refusèrent de le laisser s'échapper dans les avenues de la mort. En dépit de ses efforts, il se trouva entraîné vers la surface. Au moment où il émergeait, au bord de la suffocation, la lampe de la reine s'éteignit.

LA REINE EN VISITE CHEZ LES VIVANTS ET LES MORTS

Le jour suivant commença dans la touffeur. La reine des reines se laissa baigner par ses femmes. Elle joua un peu avec Tatro, puis fit dire à Sartorilvrash de venir la trouver dans le caveau de famille.

Là, elle rendit ses derniers devoirs à son frère. Il serait bientôt enterré dans l'octave de terre qui lui convenait. Son corps, enveloppé d'une pièce d'étoffe jaune, reposait sur un bloc de glace de Lordryardry. Elle remarqua avec douleur que même dans la mort ses traits restaient quelconques. Elle pleura sur toutes les choses prosaïques et exotiques, sur tout ce qui était arrivé ou n'avait pas réussi à arriver à son frère au cours de sa vie. C'est ainsi que le chancelier la trouva.

Il portait une blouse tachée d'encre. Il en avait aussi sur les doigts. Il s'inclina profondément ; il avait de l'encre jusque sur le crâne.

« Rushven, j'ai un adieu à dire ici, mais je désire aussi saluer mon frère maintenant que son âme est passée dans le monde d'en bas. Je désire que vous soyez à mes côtés pendant que j'entrerai en pauk, afin de veiller à ce que personne ne me dérange. »

Il prit un air embarrassé. « Madame, puis-je rappeler deux choses à votre esprit troublé ? D'abord que ce rite propitiatoire – le pauk, si vous préférez l'ancien terme – est déconseillé par votre Église. Ensuite qu'il n'est pas possible de communiquer avec les diaphes avant que leur enveloppe charnelle n'ait été enterrée dans leur octave de terre. »

« Et troisièmement, vous pensez que le pauk n'est de toute façon qu'un conte à dormir debout. » Elle lui adressa un pâle sourire à l'instant où elle ressuscitait une vieille querelle entre eux.

Il secoua la tête. « Je sais très bien ce qu'il m'est arrivé de dire à ce propos. Mais les temps changent. Je dois confesser aujourd'hui que j'ai moi-même appris à pratiquer la propitiation, pour communiquer avec l'esprit de ma femme et me consoler ainsi de sa mort. »

Il se mordit les lèvres. Déchiffrant l'expression de la reine, il ajouta : « Oui, elle m'a pardonné. »

Elle le toucha du bout des doigts. « J'en suis heureuse. »

Puis l'homme de science se réveilla en lui et il dit : « Mais voyez-vous, Votre Majesté, il y a une difficulté philosophique à croire que ce rituel propitiatoire est autre que subjectif. Il *ne peut pas* y avoir des

diaphes et des radiés sous terre avec lesquels les vivants parleraient. »

« Nous savons que si. Vous et moi et des millions de paysans parlons à nos ancêtres chaque fois que nous le désirons. Où est la difficulté ? »

« Les documents historiques que je possède, et ils sont nombreux, rapportent tous que les diaphes étaient autrefois des créatures pleines de haine, qui gémissaient sur leurs vies manquées, accablaient les vivants de leur mépris. Au cours des générations cela a changé ; aujourd'hui, ce que l'on en obtient n'est que douceur et consolation. Cela suggère que toute l'expérience est une façon de prendre ses désirs pour des réalités, une espèce d'auto-hypnose. Qui plus est, la géométrie astrale a rendu caduque la conception antique du monde reposant sur un noyau originel, vers lequel les radiés descendraient. »

Elle tapa du pied. « Dois-je appeler le vicaire ? N'ai-je pas assez de chagrin et de problèmes pour me voir épargner vos ridicules leçons d'histoire ? »

Elle regretta immédiatement son éclat et passa un bras sous celui de Sartorilvrash pendant qu'ils montaient vers sa chambre.

« En tout cas c'est un réconfort », dit-elle. « Dieu merci, il y a un royaume spirituel au-delà de la connaissance scientifique. »

« Ma chère reine, bien que je déteste la religion, je reconnais le sacré quand je me trouve en sa présence. » Quand elle lui serra le bras, il s'enhardit à ajouter : « Mais la Sainte Église n'a jamais vraiment accepté la propitiation parmi ses rites, n'est-ce pas ? Elle ne sait pas quoi faire des diaphes et des radiés. C'est pourquoi elle aimerait bien interdire la chose, mais si elle faisait ça, un million de paysans quitteraient son sein. Alors elle ignore toute la question. »

Elle abaissa les yeux sur ses douces mains. Elle se préparait déjà à la cérémonie. « Comme c'est sage de sa part », murmura-t-elle. Sartorilvrash, à son tour, eut la sagesse de ne pas répondre. Myrdemlnggala le mena dans la partie la plus secrète de ses appartements. Elle se laissa tomber sur son lit, s'efforçant au calme, contrôlant sa respiration, détendant ses muscles. Sartorilvrash s'assit doucement à son chevet, traçant le cercle sacré sur son front avant de commencer sa veille. Il vit qu'elle entrait déjà en état de pauk.

Il garda les yeux clos, n'osant pas contempler sa beauté sans défense, et écouta ses rares soupirs.

L'âme n'a pas d'yeux, mais cela ne l'empêche pas de voir dans le monde d'en bas.

L'âme de la reine fixa son regard vers le bas au moment où elle entreprenait sa longue descente. Au-dessous d'elle s'étendait un espace plus vaste que les cieux nocturnes, plus riche, plus imposant. En fait, il

ne s'agissait pas du tout d'un espace. C'était le contraire même de l'espace, voire de la conscience – une étrange densité rupestre sans traits distinctifs.

De même que la terre regarde un navire qui prend le large comme un symbole de liberté, tandis que les marins confinés sur ce navire regardent la terre en termes semblables, de même le royaume de l'oubli était à la fois espace et non-espace.

La conscience percevait ce royaume comme infini. Dans la direction du bas, il cessait seulement là où commençaient les races humanoïdes, dans une verte matrice aussi inconnue qu'inconnaissable, la matrice du foyer originel. Le foyer originel, ce principe maternel passif, recevait les âmes des morts qui retournaient s'abîmer en son sein. Bien qu'il risquât de n'être guère plus qu'une senteur fossile ensevelie dans le roc, il n'y avait aucune possibilité de lui résister.

Au-dessus du foyer originel flottaient les diaphes, entassés par milliers, comme si toutes les étoiles de la nuit avaient été remises en ordre, arrangées en accord avec l'ancienne idée des octaves de terre.

L'âme exploratrice de la reine s'enfonçait, flottant comme une plume vers les diaphes. De près, ils ressemblaient moins à des étoiles qu'à des poulets momifiés, avec leurs yeux et leurs ventres caves, leurs jambes qui pendaient gauchement. Le temps les avait érodés. Ils étaient transparents. Leurs intérieurs s'agitaient comme des poissons luminescents dans un bocal. Leurs bouches étaient ouvertes, telles celles des poissons, comme s'ils essayaient de souffler une bulle vers une surface qu'ils ne reverraient jamais. Dans les couches supérieures, où les diaphes étaient moins anciens, des grains de poussière s'échappaient encore de larynx fantômes, ultimes vestiges d'un langage ayant quelque chose de la vie.

Pour certaines âmes qui s'aventuraient là, les rangées de défunts étaient source de terreur. Pour la reine ils étaient porteurs de consolation. À les regarder ainsi d'en haut, toutes ces bouches conservées dans l'obsidienne, elle était rassurée à la pensée qu'il restait au moins quelques débris de l'existence, qu'il en resterait toujours jusqu'à ce que la planète soit consumée par le feu. Et qui savait si même alors...

Pour les âmes en visite, il semblait impossible de s'orienter. Et pourtant il existait une direction. Le foyer originel était une magnétite. Tout ce qu'il y avait ici était disposé selon un ordre bien précis, comme les pierres qui s'étagent au bord de la mer selon leur taille. Les rangées de diaphes s'étendaient à perte de vue sous la terre, au-delà de Borlien et d'Oldorando, jusqu'à la lointaine Sibornal, jusqu'aux fins fonds d'Hespagorat, jusqu'au pays à demi légendaire de Pegovin de l'autre côté de la Mer Climent, et même jusqu'aux pôles.

L'âme voguait au gré d'une brise qui ne soufflait pas et finit par

dérivé jusqu'au diaphe de ce qui avait été un jour sa mère, l'extravagante Shannana, épouse de RatanOboral, souverain de Matrassyl. Le diaphe maternel ressemblait à une cage d'oiseau éventrée, ses côtes et son bassin se découpant en vagues motifs dorés sur l'obscurité, comme une feuille d'arbre oubliée entre les pages d'un livre d'enfant. Et il parlait.

Diaphes et radiés étaient des choses torturantes. En tant que négatifs de l'être, ils ne se rappelaient que les aspects agréables de leur vie. Le bon avait été enterré avec eux ; le mauvais, les scories, perdus en même temps que la liberté d'action.

« Ma chère maman, me voici, fille respectueuse, de retour devant toi, pour voir comment tu te portes. » C'était la salutation rituelle.

« Ma chère fille, il n'y a pas de problèmes ici. Tout est calme, rien ne peut aller de travers. Et quand tu apparais, tout est pour le mieux. Ma toute belle, comment ai-je réussi à expulser une telle progéniture de mes misérables reins ? Ta grand-mère est là elle aussi, tout comme moi ravie de se retrouver en ta présence. »

« Pour moi aussi c'est un réconfort de me trouver en ta présence, maman. » Mais les mots étaient une formule contre l'entropie.

« Oh, non, tu ne dois pas dire ça, parce que tout le plaisir est pour nous, et que je me dis souvent qu'au cours de ma vie si vite passée je ne t'ai jamais assez chérie, certainement pas autant que tes mérites le justifiaient. Il y avait toujours tant à faire, et une nouvelle bataille à livrer, et on peut se demander pourquoi tant d'énergie était dépensée sur ces choses sans importance, alors que la vraie joie de la vie était d'être près de toi et de te voir grandir, te transformer en... »

« Mère, tu étais la bonté même, et moi une enfant désobéissante. Je voulais toujours n'en faire qu'à ma tête... »

« N'en faire qu'à ta tête ! » s'exclama le vieux diaphe. « Non, non, tu ne faisais rien de mal. On voit les choses différemment à ce stade de l'existence, on voit ce qui est vrai, ce qui est important. Quelques petites peccadilles ne sont rien, et je ne puis être que désolée si j'en ai fait toute une histoire à l'époque. Ce n'était qu'un effet de ma stupidité – je savais tout du long que tu étais mon plus grand trésor. Ne pas transmettre la vie, voilà le grand échec – comme tous ceux qui sont là sans progéniture en témoigneront en une lamentation sans fin. »

Elle continua allègrement dans cette veine, et la reine la laissa radoter, apaisée par ses paroles, car le fait était que de son vivant sa mère lui paraissait plutôt égocentrique et d'une bonté de pure forme. Elle était ravie de voir que cette cage éventrée pût se souvenir d'événements de son enfance qu'elle avait elle-même oubliés. La chair était morte ; c'était la mémoire qui était embaumée ici.

Enfin elle l'interrompit : « Maman, je suis venue ici avec la vague idée de rencontrer YeferalOboral, dont l'âme vous a peut-être

rejointes, toi et grand-mère. »

« Ah... alors mon cher fils a achevé son temps sur terre ? Oh, grâce en soit rendue, que voilà de bonnes nouvelles, comme nous allons être contentes de nous retrouver avec lui, vu qu'il n'a jamais maîtrisé la propitiation comme toi, petite futée ! Comme tu nous rends heureuse ! »

« Chère mère, il a été tué par un fusil sibornalien. »

« Magnifique ! Magnifique ! Pour moi, le plus tôt sera toujours le mieux. Quelle fête... Et quand sera-t-il là ? »

« Sa dépouille mortelle sera enterrée dans quelques heures. »

« Nous le guetterons, et quel accueil nous lui ferons ! Toi aussi, tu seras ici avec nous un jour, n'aie pas peur... »

« Je m'en réjouis d'avance, maman. Et j'ai une requête qu'il faut que tu transmettes à tes compagnons radiés. C'est une question difficile. Il y a là-haut, à la surface, quelqu'un qui m'aime, bien qu'il n'ait jamais rien dit de son amour ; je l'ai senti émaner de lui. Je sens que je peux lui faire confiance comme je peux faire confiance à peu d'hommes. Il a quitté Matrassyl ; on l'a envoyé se battre dans un pays lointain. »

« Nous n'avons pas de guerres ici, ma douce enfant. »

« Cet ami qui a ma confiance est souvent en pauk. Son père est ici dans le monde d'en bas. Mon ami s'appelle Hanra TolramKetinet. Je veux que tu fasses passer un message à son père, lui demandant où se trouve Hanra, car il est essentiel que je lui fasse parvenir une lettre. »

Un silence chuintant s'établit avant que l'ombre de Shannana ne se remette à parler.

« Ma douce enfant, dans votre monde personne ne communique pleinement avec autrui. Tant de choses restent inconnues. Ici nous sommes comblés. Il ne peut pas y avoir de secret quand la chair a été dépouillée. »

« Je sais, maman », dit l'âme. Elle craignait ce genre de béatitude. Elle avait entendu cette déclaration bien des fois. Elle expliqua une fois de plus ce qu'elle attendait du diaphe vénéré. Après bien des diversions, une entente s'établit, et la demande de l'âme fut transmise de rangées en rangées dans un bruissement de feuilles mortes remuées par la brise.

Pour l'âme, il y avait quelque difficulté à tenir bon. Des images du monde d'en haut s'infiltraient jusqu'à elle, ainsi qu'une espèce de grésillement. Un rideau se soulevait, quelque chose cognait désagréablement. L'âme commença à dériver, en dépit des cajoleries du diaphe de sa mère.

Enfin un message lui fut retourné à travers l'obsidienne. Son ami faisait encore partie des vivants. Les diaphes de sa famille déclaraient qu'ils avaient récemment parlé avec lui, alors que sa partie corporelle

se trouvait près d'un village appelé Ut Pho dans les jungles du Haut Chwart sur la bordure est du pays appelé Randonan.

« Merci pour ce que j'avais besoin de savoir », s'écria l'âme. Comme elle donnait libre cours à sa gratitude, le diaphe maternel dégorgea un petit nuage de poussière et reprit la parole.

« Nous avons pitié de vos pauvres vies perturbées, aveuglés que vous êtes par la vue physique. Nous pouvons communiquer avec une voix plus grande au-delà de votre connaissance, où de multiples voix ne font qu'une. Reviens vite l'entendre par toi-même. Viens te joindre à nous ! »

Mais l'âme chétive connaissait ces histoires depuis longtemps. Les morts et les vivants étaient des armées ennemies ; le pauk n'était qu'une trêve.

Avec des cris d'affection, elle laissa l'étincelle qui avait jadis été Shannana, pour s'envoler vers les fantômes de mouvement et de respiration.

Quand Myrdemlnggala eut suffisamment repris ses forces, elle renvoya Sartorilvrash avec les politesses appropriées sans dire un mot de ce qu'elle avait appris en pauk.

Elle manda Mai TolramKinet, sœur de l'ami dont elle s'était enquis dans le monde d'en bas. Mai l'aida pour le bain rituel qui devait succéder à une séance de pauk. La reine se lava avec un soin tout particulier, comme si son corps avait été souillé par son voyage dans la mort.

« Je désire me rendre dans la cité, Mai – incognito. Tu m'accompagneras. La princesse restera ici. Prépare deux costumes de paysanne. »

Une fois seule, Myrdemlnggala écrivit une lettre au Général TolramKinet, l'informant des événements menaçants dont la cour était le théâtre. Elle signa la lettre, y apposa son sceau, l'enferma dans une enveloppe de cuir qu'elle scella d'un cachet plus solide.

Chassant toute sensation de faiblesse, elle enfila les vêtements paysans que Mai avait apportés et y cacha la poche de cuir contenant son message.

« Nous passerons par la porte latérale. »

La porte en question était l'objet de moins d'attention. Il y avait toujours des mendiants et autres importuns à la porte principale. Il y avait aussi en ce moment, sur des perches fixées en terre, des têtes de criminels qui empestaient.

La garde les laissa passer en toute indifférence, et les deux femmes descendirent la route en lacets qui menait à la cité. À cette heure, JandolAnganol était probablement en train de dormir. C'était son

habitude, apprise de son père, de se lever à l'aube et de se montrer, coiffé de sa couronne, sur son balcon, pour que tout le monde le voie bien. Non seulement ce geste donnait un sentiment de sécurité à la nation, mais il impressionnait tout le monde par le nombre d'heures de travail qu'il impliquait de la part du roi – qui se décarcassait « comme un paysan unijambiste », selon l'expression consacrée. Mais le roi se remettait généralement au lit après son apparition.

De gros nuages roulaient dans le ciel. Un vent brûlant, le thordotan, soufflait du sud-est, faisant voler les jupons des deux femmes, desséchant leurs yeux de son haleine de feu. Ce fut un soulagement pour elles de pénétrer dans les ruelles étroites au pied de la colline, en dépit de la poussière qui leur cinglait les talons.

« Allons nous faire bénir à l'église », dit Myrdeimnggala. Il y avait une église au bout de la rue, avec des escaliers qui s'enroulaient autour de son mur circulaire dans le style traditionnel de l'architecture des vieilles églises borlieniennes. Seul le dôme de l'église dépassait le niveau du sol. En cela, les pères de l'église imitaient le désir de vivre sous terre qui possédait les Preneurs, ces saints hommes de Pannoval qui avaient apporté la foi à Borlien des siècles auparavant.

Les deux femmes n'étaient pas seules à descendre les marches. Un vieux paysan traînait les pieds devant elles, conduit par un jeune garçon. Il tendit une main vers elles. D'après ce qu'il leur raconta, il avait abandonné sa propriété parce que la chaleur avait tué ses récoltes, et était venu mendier en ville. La reine lui donna une pièce d'argent.

Une obscurité quasi générale régnait à l'intérieur de l'édifice. Les fidèles étaient agenouillés dans un bassin de ténèbres qui était censé leur rappeler leur condition mortelle. De la lumière filtrait par en haut. Le portrait d'Akhanaba peint derrière l'autel circulaire était éclairé par des cierges. Le long visage bovin, de couleur bleue, les yeux pleins de bonté mais inhumains – tout cela était léché par des ombres incertaines.

À ces éléments traditionnels s'ajoutait un embellissement plus moderne. Près de la porte, éclairé par un cierge, se dressait un portrait stylisé d'une figure maternelle, les yeux tristement baissés, les mains écartées. Nombreuses étaient les femmes qui s'arrêtaient en entrant pour baiser le foyer originel.

Il n'y avait pas d'office en cours mais, comme l'église n'en était pas moins à moitié pleine, un prêtre psalmodiait des prières d'une voix nasillarde.

« Beaucoup viennent frapper à ta porte, O Akhanaba, et beaucoup s'en détournent sans y avoir frappé.

« Et à ceux qui s'en détournent et à ceux qui restent là à frapper pieusement,

« Tu dis : ""Cessez de pleurer : 'Quand donc m'ouvriras-tu, O Tout-Puissant ?' »

« ""Car je dis que la porte est tout le temps ouverte, et n'a jamais été fermée."" Ces choses-là crèvent la vue mais vous ne les voyez point. »

Myrdemlmgala pensa à ce qu'avait dit le diaphe de sa mère. Ils communiquaient avec une voix plus grande. Et pourtant Shannana ne faisait pas mention d'Akhanaba. Levant les yeux vers la face du Tout-Puissant, elle songea : C'est vrai, nous sommes entourés de mystère. Même Rushven ne peut comprendre cela.

« Vous avez autour de vous tout ce dont vous avez besoin, si vous voulez bien accepter et non prendre par force. Si vous consentiez à vous dépouiller de votre moi, vous trouveriez ce qui est plus grand que vous-même.

« Toutes choses sont égales en ce monde, mais aussi plus grandes.

« ""Ne demandez donc pas si je suis homme, animal ou pierre :

« ""Je suis tout cela à la fois et plus que vous ne devez apprendre à percevoir. "" »

La psalmodie se poursuivit, reprise en chœur. La reine remarqua combien les voix aiguës rendaient bien sous la voûte de pierre ; ici, assurément, l'union entre l'esprit et la pierre était parfaite.

Elle glissa une main sous ses vêtements et la plaça sur son sein, tâchant de mettre un frein aux battements de son cœur.

En dépit de la beauté du chant, son appréhension refusait de disparaître. On n'avait pas le temps de contempler l'éternité sous la pression de terribles événements.

Quand le prêtre les eut bénies, elle était prête à repartir. Les deux femmes, leur châle sur la tête, ressortirent dans le vent et la lumière du jour.

La reine gagna les quais, où la Takissa offrait une surface noire et agitée, telle une mer en miniature. Un bateau qui arrivait juste d'Oldorando accostait avec quelque difficulté. On chargeait de petits bateaux, mais il y avait moins d'activité que d'habitude à cause du thordotan. Des chariots vides, des tonneaux, des poutres, des treuils et autres équipements essentiels à la vie fluviale traînaient un peu partout. Une bâche claquait au vent. La reine marcha d'un pas décidé jusqu'à un entrepôt au-dessus duquel un panonceau annonçait :
COMPAGNIE COMMERCIALE DE GLACE DE LORDRYARDRY.

C'était le siège matrassylien du fameux capitaine de la glace, Krillio Muntras de Lordryardry.

L'entrepôt avait tout un assortiment de portes à chaque étage, des grandes et des petites. Myrdemlmgala choisit la plus petite au rez-de-chaussée et entra. Mai la suivit.

Elles se retrouvèrent dans une cour de pavés ronds, où de gros

hommes roulaient des barriques à leur image sur un haquet.

« Je désire parler à Krillio Muntras », dit la reine à l'homme le plus proche.

« Il est occupé. Il ne veut parler à personne », répondit l'homme en lui jetant un regard soupçonneux. Elle avait tiré un voile sur son visage pour ne pas être reconnue.

« Il me parlera. » Elle retira d'un doigt de sa main gauche une bague dans laquelle brillaient les couleurs de la mer. « Remettez-lui ceci. »

L'homme partit en grommelant. D'après sa stature et son accent, elle savait qu'il était de Dimariam, un des pays du continent sud d'Hespagorat. Elle attendit impatiemment, tapotant les pavés du pied, mais l'homme revint au bout de quelques instants, très différent dans ses manières. « Veuillez me permettre de vous conduire auprès du Capitaine Muntras. »

Myrdemlnggala se tourna vers Mai. « Attends ici. »

« Mais, madame... »

« Et ne gêne pas les hommes dans leur travail. »

Elle fut introduite dans un atelier sentant la colle et le bois plané de frais, où des hommes âgés et des apprentis sciaient des madriers pour les transformer en caisses et glacières. Les établis étaient couverts de longs copeaux enroulés sur eux-mêmes. Les hommes tournèrent des yeux curieux vers la femme encapuchonnée qui passait devant eux.

Son guide ouvrit une porte cachée derrière des blouses de travail. Ils gravirent un escalier poussiéreux jusqu'à un étage où une longue pièce basse donnait directement sur le fleuve. Des commis travaillaient à un bout de la pièce, courbés sur des livres de comptes. À l'autre bout se trouvait un bureau avec un fauteuil aussi massif qu'un trône, dont un gros homme brun s'était levé pour s'avancer avec un visage rayonnant. Il s'inclina profondément, renvoya le guide et conduisit la reine dans un cabinet privé de l'autre côté de son bureau.

Bien que cette pièce donnât sur une cour d'écurie, elle était bien meublée ; avec ses gravures accrochées aux murs, elle présentait une élégance qui tranchait sur l'aspect fonctionnel du reste du bâtiment. Une des gravures représentait la Reine Myrdemlnggala.

« Madame la Reine, je suis fier de vous recevoir. » Le Capitaine de la Glace s'épanouit de nouveau et pencha la tête de côté au maximum de ses possibilités pour avoir un meilleur aperçu de Myrdemlnggala tandis qu'elle ôtait son voile et ce qu'elle avait sur la tête. Il était lui-même simplement vêtu d'un charfrul, le modèle droit à poches porté par beaucoup de natifs des régions équatoriales.

Quand sa visiteuse fut confortablement installée et qu'il lui eut offert un verre de vin rafraîchi avec de la glace de Lordryardry nouvellement arrivée, il lui tendit une main. Ouvrant le poing, il

révéla la bague de la reine, qu'il lui rendit aussitôt cérémonieusement, insistant pour la passer lui-même à son doigt délicat.

« C'est la plus belle bague que j'aie jamais vendue. »

« Vous n'étiez qu'un humble colporteur à l'époque. »

« Pire, j'étais un mendiant, mais un mendiant plein de détermination. » Il se frappa la poitrine.

« Aujourd'hui vous êtes très riche. »

« Aujourd'hui que sont les richesses, madame ? Est-ce qu'elles achètent le bonheur ? En tout cas elles permettent d'être malheureux dans le confort. Ma situation, je vous l'avouerai, est meilleure que celle de la plupart des gens du commun. »

Son rire était réconfortant. Il posa sans façon une jambe épaisse sur le bord de la table et leva son verre en l'honneur de la reine tout en l'évaluant. La reine des reines soutint son regard. Le Capitaine de la Glace baissa les yeux, réprimant un tremblement de vague intimidation. Il avait pratiqué le commerce des femmes presque autant que celui de la glace ; mais devant la beauté de la reine il se sentait désarmé.

Myrdemlnggala s'enquit de sa famille. Elle savait qu'il avait une fille intelligente et un fils stupide, et que cet idiot de fils, Div, allait bientôt prendre la succession de son père à la retraite de celui-ci. Cette retraite avait été différée. Muntras avait fait son dernier voyage un décime et demi auparavant, au moment de la Bataille du Cosgatt – mais ce voyage s'était trouvé ne pas être le dernier, car Div avait besoin d'un supplément d'instruction.

Elle savait que le Capitaine de la Glace était doux avec son imbécile de garçon. Et pourtant le père de Muntras avait été dur avec lui, l'envoyant tout jeune gagner de l'argent comme mendiant ou colporteur, pour prouver qu'il était capable de prendre la succession de son père à la tête d'un commerce de glace ne disposant que d'un navire. Elle avait déjà entendu cette histoire, mais ne s'en lassait pas.

« Vous avez eu une vie bien remplie », dit-elle.

Peut-être pensa-t-il que cette phrase sous-entendait une critique, car il parut soudain mal à l'aise. Pour cacher sa gêne, il s'asséna une claque sur la jambe et déclara : « Je n'ai pas honte de dire que j'ai prospéré à une époque où la majorité des gens font le contraire. »

Elle contempla sa robuste personne, comme si elle se demandait s'il se rendait compte qu'elle faisait partie de cette majorité, mais elle se contenta de dire, de ce ton posé qui la caractérisait : « Vous m'avez raconté un jour que vous aviez débuté dans les affaires avec un seul bateau. Combien en avez-vous à présent, Capitaine ? »

« Oui, Madame la Reine, mon père a débuté avec juste un vieux rafiot, dont j'ai hérité. Aujourd'hui, je laisse à mon fils une flotte de vingt-cinq navires. Des sloops rapides, des ketches, des hourques et

des dogres pour la navigation fluviale et côtière, chacun adapté à sa fonction. Vous voyez ce que rapporte le commerce de la glace. Plus il fait chaud, plus grand sera le prix d'un bloc de bonne glace de Lordryardry sur le marché. Plus ça va mal pour les autres, mieux ça va pour moi. »

« Mais votre glace fond, Capitaine. »

« C'est vrai, et nombreuses sont les plaisanteries que les gens font à ce propos. Mais la glace de Lordryardry, étant de la pure glace de glacier, fond moins rapidement que les autres types de glace qui se vendent par ailleurs. » Il se plaisait en la présence de la reine, bien qu'il n'ait pas manqué de remarquer quelque chose de sombre dans son expression, qui tranchait sur sa contenance habituelle.

« Je vous ferai remarquer autre chose. Vous pratiquez avec dévotion la religion de votre pays, Madame la Reine, je n'ai donc pas besoin de vous rappeler ce qu'est la rédemption. Eh bien, ma glace est comme votre rédemption. Moins il y en a, plus elle se fait rare et plus elle est chère. J'ai aujourd'hui des bateaux qui appareillent de Dimariam et traversent la Mer des Aigles pour remonter la Takissa et le Valvoral jusqu'à Matrassyl et Oldorando, comme j'en ai qui suivent la côte sud de Campannat jusqu'à Keevasien et aux eaux des terribles assatassi. » Elle sourit, n'appréciant peut-être que modérément que la religion fût ainsi mêlée au commerce. « Eh bien, je suis heureuse de voir quelqu'un pour qui tout va bien en des temps difficiles. » Elle n'avait pas oublié l'époque où, jeune fille, à l'occasion de sa première visite à Oldorando, elle avait rencontré le Dimariamien au bazar. Il était en haillons, mais il avait le sourire ; et il avait sorti d'une poche intérieure la plus belle bague qu'elle eût jamais vue. Shannana, sa mère, lui avait donné de l'argent. Elle était retournée l'acheter le lendemain, et l'avait toujours portée depuis.

« Vous m'avez payé cette bague plus que son prix », dit Krillio Muntras, « ce qui m'a permis de rentrer chez moi et d'acheter un glacier. C'est là une dette que j'ai toujours eue envers vous. » Il se mit à rire, et elle fit de même. « Et maintenant, Madame la Reine, je suppose que vous n'êtes pas venue ici m'acheter de la glace, vu que je fournis le palais par l'entremise de son intendant. Puis-je vous rendre quelque service ? »

« Capitaine Muntras, je me trouve dans une situation difficile et j'ai besoin de votre aide. »

Il parut soudain sur ses gardes. « Je ne tiens pas à perdre la faveur royale qui permet à l'étranger que je suis de faire du commerce ici. Autrement... »

« J'en suis convaincue. Tout ce que je vous demande, c'est de pouvoir compter sur vous, chose dont vous me donnerez certainement l'assurance. Je désire que vous remettiez une lettre de ma part à

quelqu'un, secrètement. Vous parliez de Keevasien, à la frontière de Randonan. Puis-je me fier à vous pour remettre une lettre à un certain gentilhomme qui est actuellement en train de se battre en Randonan dans notre Seconde Armée ? »

Le visage expressif de Muntras se fit si lugubre que ses joues parurent se resserrer autour de sa bouche. « Là où il y a la guerre, rien n'est sûr. On dit que ça va mal pour l'armée borlienienne, et aussi pour Keevasien. Mais... mais... pour vous, Madame la Reine... Mes bateaux remontent le Kacol au-delà de Keevasien, jusqu'à Ordelay. Oui, je pourrais envoyer un messenger de là. Pourvu que ce ne soit pas trop dangereux. Il faudrait le payer, bien sûr. »

« Combien ? »

Il réfléchit. « J'ai un garçon qui pourrait faire ça. Quand on est jeune, on ne craint pas la mort. » Il lui dit combien il en coûterait. Elle paya de bonne grâce la somme demandée et tendit le pli contenant sa lettre au Général TolramKetinet.

Muntras s'inclina de nouveau. « Je suis fier de faire cela pour vous. Tout d'abord je dois livrer une cargaison à Oldorando. Cela fait quatre jours pour remonter le fleuve, deux jours là-bas et deux jours pour revenir. Une semaine en tout. Ensuite, dès mon retour ici, je cingle vers Ottassol. »

« Tout ce délai ! Faut-il que vous alliez d'abord à Oldorando ? »

« Il le faut, madame. Les impératifs du commerce. »

« Très bien, je m'en remets à vous, Capitaine Muntras. Mais vous comprenez que ceci est d'une importance vitale et doit rester absolument secret, juste entre vous et moi ? Acquittez-vous loyalement de cette mission, et je veillerai à ce que vous ayez votre récompense. »

« Je suis reconnaissant de l'occasion qui m'est donnée de vous rendre service, Madame La Reine. »

Quand ils se séparèrent, après que la reine eut avalé un autre verre de vin frais, elle était plus enjouée, et ce fut presque gaiement qu'elle regagna le palais en compagnie de sa dame d'honneur, sœur du général auquel elle venait d'expédier sa lettre. Elle pouvait espérer, quoi que le roi ait décidé.

Dans tout le palais, le vent faisait claquer les portes et s'envoler les rideaux. Le visage pâle, JandolAnganol discutait avec ses conseillers religieux. L'un d'eux lui dit enfin : « Votre Majesté, saint est cet État, et nous sommes convaincus que dans le secret de votre cœur vous avez déjà pris une décision. Vous cimenterez cette nouvelle alliance pour de saintes raisons, et nous vous donnerons pour cela notre bénédiction. »

Le roi répliqua avec véhémence : « Si je conclus cette alliance, ce sera parce que je suis vil, et que je fais bon accueil à la vilénie. »

« Non, mon seigneur ! La reine et son frère conspiraient contre Sibornal et doivent être punis. » Ils étaient déjà prêts à accepter le mensonge qu'il avait commencé à faire circuler ; c'était le mensonge de son vieux père, mais il était devenu un bien commun auquel les gens se laissaient prendre un par un.

Dans leurs appartements, les diplomates en visite attendaient la réponse du roi en se plaignant de l'inconfort de ce misérable petit palais et de la médiocrité de l'hospitalité.

Les conseillers se querellaient, jaloux les uns des autres, mais il y avait au moins un point sur lequel ils étaient d'accord : quand le roi aurait divorcé de la reine et épousé Simoda Tal – ou plutôt si les choses se passaient ainsi – il faudrait rouvrir la question de la forte population phagor de Borlien.

De vieilles chroniques racontaient comment des hordes ancipitées s'étaient abattues un jour sur Oldorando et avaient réduit la ville en cendres. Cette hostilité n'avait jamais cessé. Chaque année, la population phagor se trouvait un peu plus réduite. Il était nécessaire que Borlien suive la même politique. Avec Simoda Tal et les ministres de celle-ci à côté de JandolAnganol, il serait possible d'exercer une pression plus vigoureuse en ce sens.

Et Myrdemlnggala partie, la trop compatissante Myrdemlnggala, il serait commode de pratiquer des épurations.

Mais où était le roi, et quelle était sa décision ?

Il était quatorze heures passées de quelques minutes, et le roi se tenait nu dans une chambre haute. Un grand balancier d'étain oscillait solennellement contre un mur, égrenant les secondes. Un énorme miroir d'argent était accroché au mur d'en face. Dans l'ombre, des servantes attendaient avec les habits de cérémonie que JandolAnganol était censé revêtir pour apparaître devant les diplomates.

Entre la pendule et le miroir JandolAnganol restait sans bouger ou faisait les cent pas. Dans son indécision, il suivait du bout du doigt la cicatrice qu'il avait à la cuisse, se tirait la verge ou contemplait le reflet des pieuses zébrures qui le marquaient depuis les omoplates jusqu'à ses maigres fesses, affligeant spectacle qui lui arrachait des grincements de dents.

Le roi pouvait facilement envoyer paître les diplomates ; sa fureur, son khmir, était à la hauteur d'un tel acte. Il pouvait facilement attraper la chose qui lui était la plus chère – la reine – et lui meurtrir la bouche de baisers brûlants en jurant qu'il ne la laisserait jamais s'éloigner de sa vue. Ou il pouvait faire le contraire – être un scélérat dans le privé et devenir un saint aux yeux de beaucoup, un saint prêt à lâcher n'importe quoi pour son pays.

Certains de ceux qui l'observaient de loin, comme la famille Pin sur l'Avernus, qui étudiait la famille du roi dans toutes ses ramifications, soutenaient que la décision avait été prise pour le roi dans un lointain passé. Leurs archives retraçaient l'histoire de la famille de JandolAnganol sur seize générations, jusqu'au temps où la plus grande partie de Campannat était couverte de neige, jusqu'à un lointain ancêtre du roi, AozroOn, qui avait régné sur un village appelé Oldorando. Dans cette lignée, ignorée de ceux qui en faisaient partie, figurait une histoire de division entre père et fils, immergée dans certaines générations, mais jamais absente.

Ce ferment de division était profondément enfoui dans le psychisme de JandolAnganol, si profondément qu'il n'en avait pas conscience. Sous son arrogance il y avait un mépris de soi encore plus ancien. Ce mépris de soi l'amenait à se retourner contre ses plus chers amis et à frayer avec les phagors ; c'était une aliénation que ses jeunes années avaient favorisée. Elle était enfouie, mais non dépourvue de voix, et elle était sur le point de parler.

Il se détourna brusquement du miroir, de cette vague silhouette qui rôdait là, dans l'argent, et appela les servantes. Il leva les bras et elles l'habillèrent.

« Et ma couronne », dit-il, tandis qu'elles brossaient ses cheveux flottants. Il punirait les dignitaires qui attendaient par la distance qu'il leur témoignerait.

Quelques minutes plus tard, les dignitaires en question furent tirés de leur ennui par un bruit de troupe marchant au pas qui les précipita aux fenêtres. Leurs yeux tombèrent sur de grosses têtes bestiales plantées de cornes luisantes, sur des épaules musclées et des corps massifs, sur des sabots qui résonnaient et des harnachements de guerre qui craquaient. La Première Garde Royale Phagorienne défilait – spectacle qui mettait mal à l'aise la plupart des spectateurs humains, car les ancipités possédaient aux genoux et aux coudes des articulations ainsi faites que leurs avant-bras et leurs jambes pouvaient se plier dans toutes les directions. Cela donnait une marche étrange, avec une impossible flexion de la jambe vers l'avant à chaque pas.

Un sergent lança un ordre. La section s'arrêta, passant du mouvement à l'immobilité instantanée caractéristique des phagors.

Le vent brûlant agitait les poils à la traîne. Le roi émergea des rangs de la section et entra d'un pas martial dans le palais. Les diplomates en visite échangèrent des regards confus, des pensées de meurtre dans la tête.

JandolAnganol pénétra dans la pièce. Il s'arrêta et promena son regard sur l'assistance. Un par un, ses hôtes se levèrent. Comme s'il avait du mal à parler, le roi laissa le silence se prolonger. Puis il dit :

« Vous m'avez soumis à un choix cruel. Mais pourquoi devrais-je hésiter ? Un engagement solennel veut que je me doive avant tout à mon pays.

« Je suis résolu à ne pas laisser mes sentiments personnels entrer en jeu. Je me séparerai de ma reine, Myrde mlnggala. Elle partira aujourd'hui même, pour se retirer dans un palais sur la côte. Si la Sainte Église Pannovalienne, dont je suis le serviteur, m'accorde le divorce, je divorcerai de la reine.

« Et j'épouserai Simoda Tal, de la Maison d'Oldorando. »

Des applaudissements et des murmures de félicitations s'élevèrent. Le visage du roi était dépourvu de toute expression. Comme on s'approchait de lui, il tourna les talons et, avant même qu'on ait pu l'atteindre, quitta la pièce.

Le thordotan fit claquer la porte derrière lui.

EN PRÉSENCE DE LA MYTHOLOGIE

Billy Xiao Pin avait un visage rond, comme l'étaient, dans l'ensemble, ses yeux et son nez. Même sa bouche faisait penser à un bouton de rose. Il avait la peau lisse et cireuse. Il n'avait quitté l'Avernus qu'une fois, quand des proches de la famille Pin l'avaient emmené faire un petit survol d'Ipocrene.

Billy était un jeune homme modeste mais déterminé, bien élevé, comme tous les membres de sa famille, et on estimait qu'on pouvait lui faire confiance pour affronter sa mort avec sérénité. Il avait vingt ans terrestres, ou quinze ans juste passés selon les normes helliconiennes.

Bien que la loterie « Séjour sur Helliconia » ne reposât que sur la chance, on reconnaissait généralement – au moins parmi les quelque mille membres de la famille Pin – que Billy était un gagnant de choix.

Quand sa bonne fortune fut annoncée, sa famille, qui l'adorait, l'envoya faire un petit voyage dans l'Avernus. Il partit avec sa petite amie du moment, Rose Yi Pin. Les couloirs mobiles du satellite étaient un véritable tourbillon d'événements ; ceux qui les empruntaient se retrouvaient souvent pris dans des typhons technologiques, ou entourés de simulations électroniques qui n'étaient pas toujours agréables. Il y avait 3269 ans que l'Avernus était en orbite. On y trouvait toutes les facilités possibles pour neutraliser le mal mortel qui menaçait ses habitants : la léthargie.

Avec un groupe d'amis, Billy s'offrit des vacances dans une station de montagne. Ils dormaient dans une cabane de rondins au-dessus des pistes de ski. Ces lieux de villégiature synthétiques imitaient jadis de véritables stations terrestres ; ils avaient été transformés et reproduisaient désormais des sites helliconiens. Billy et ses amis avaient l'impression de skier sur le Haut Nktryhk.

Plus tard, ils voguèrent sur la Mer Ardente à l'est de Campannlat. Partis du seul port existant sur un millier de milles de côte, ils avaient comme décor de fond les éternelles falaises de Mordriat, qui jaillissaient de l'écume jusqu'à des hauteurs de près de dix-huit cents mètres, leurs épaulements noyés dans les nuages. Les eaux de la Chute du Cimeterre tombaient, s'interrompaient, tombaient de nouveau, dans leur plongeon de plus d'un mille vers la mer sur laquelle ils filaient.

Aussi agréables que fussent ces émotions, l'esprit était toujours conscient que chaque danger, chaque paysage lointain, était emprisonné dans les jeux de miroirs d'une pièce de six mètres de long sur quatre mètres de large tout au plus.

À la fin de son congé, Billy Xiao Pin alla trouver son Conseiller pour s'accroupir devant lui dans l'attitude de l'Humilité.

« Le silence résume de longues conversations », dit le Conseiller. « À rechercher la vie tu trouveras la mort. Les deux ne sont qu'illusion. »

Billy savait que le Conseiller ne désirait pas le voir quitter l'Avernus, pour la bonne raison que le Conseiller craignait toute forme de dynamisme. Il était dévoré par la mortelle passion de l'illusion qui était devenue la philosophie prédominante. Dans sa jeunesse il avait écrit un traité en vers de cent syllabes de long intitulé « De l'extension d'une saison helliconienne au-delà d'une vie humaine ».

Ce traité était un produit et un facteur du culte de l'illusion dont l'Avernus était la proie. Billy n'avait pas les moyens intellectuels de combattre cette philosophie, mais maintenant qu'il était sur le point de quitter le navire, elle lui inspirait une haine qu'il osa exprimer.

« Il faut que je vive dans un monde réel et que j'éprouve des joies réelles. Ne serait-ce que pour peu de temps, il faut que j'endure des montagnes réelles et que je marche dans des rues pavées. Il faut que je rencontre des gens ayant des destinées réelles. »

« Tu continues d'abuser de ce mot trompeur : "réel". Le témoignage des sens n'est témoignage que pour nos sens. La sagesse regarde ailleurs. »

« Oui. Eh bien, je vais ailleurs. »

Mais la morbidité ne savait pas s'arrêter. Le vieil homme continua son sermon. Billy continua d'écouter humblement.

Le vieil homme savait qu'il y avait du sexe au fond de tout cela. Il voyait bien que Billy possédait une nature sensuelle qui avait besoin d'être refrénée. Billy abandonnait Rose pour la Reine Myrdemlnggala – oui, il connaissait les désirs de Billy. Celui-ci brûlait de se trouver face à face avec la reine des reines.

C'était une idée stérile. Rose n'était pas une idée stérile. La réalité – pour employer ce terme – n'avait pas à être cherchée à l'extérieur mais au sein du mystère de la personnalité. Dans le cas de Billy, peut-être la personnalité de Rose. Et il y avait d'autres considérations.

« Nous avons un rôle à remplir, notre rôle envers la Terre – la Grande Obligation. Notre satisfaction la plus profonde vient de ce que nous faisons pour remplir ce rôle. Sur Helliconia, tu n'auras plus ni rôle ni place dans une collectivité. »

Billy Xiao Pin osa lever les yeux pour regarder son vieux Conseiller. Sa forme ramassée était plantée là, chacune de ses

expirations plaquant son poids au sol, chacune de ses inspirations entraînant sa tête vers le plafond. Rien ne pouvait le perturber, même pas la perte d'un élève préféré.

Cette scène était enregistrée par des caméras perpétuellement vigilantes et émise à n'importe laquelle des six mille personnes qui pouvaient avoir envie de se brancher sur cette pièce. Il n'y avait pas d'intimité en ces lieux. L'intimité encourageait la dissidence.

Scrutant les yeux simiens pleins de sagesse, Billy vit que son Conseiller ne croyait plus en la Terre. La Terre ! – le sujet dont Billy et ses contemporains discutaient sans fin, l'inépuisable centre d'intérêt. La Terre n'était pas accessible comme Helliconia. Mais pour le Conseiller et des centaines de ses semblables elle était devenue une sorte d'idéal – une projection de la vie intérieure des habitants de la station.

Tandis que la voix formulait ses petits riens cassants, Billy eut l'impression que le vieil homme ne croyait pas non plus à la réalité objective d'Helliconia. Pour lui, nichée dans le jeu des sophismes qui formait une si grande partie de la vie intellectuelle de la station, Helliconia n'était qu'une projection, une hypothèse.

La loterie servait à contrebalancer cet étiolement des sens. L'espoir juvénile du navire – qui tournait magiquement autour de ce vaste objet d'étude en train de se dépouiller de ses saisons au-dessous d'eux – mourait, de génération en génération, jusqu'à ce que l'emprisonnement forcé devienne emprisonnement volontaire. Billy devait aller mourir de façon que d'autres puissent vivre.

Il devait se rendre là où cette reine aux yeux de biche affrontait le souffle du thordotan sur la pente qui menait au château.

Le discours s'arrêta enfin. Billy sauta sur l'occasion.

« Mille mercis pour votre sollicitude, Maître. » Courbettes. Repli. Ouf !

Son départ de l'Avernus fut vécu comme un grand événement. Tout le monde se sentait profondément concerné. C'était la preuve concrète qu'Helliconia existait. Les six mille habitants de la station étaient de moins en moins capables d'en sortir par l'imagination, en dépit de tous les instruments conçus pour le leur permettre. Le gros lot était une chose d'une importance capitale, même pour les perdants.

Rose Yi Pin leva son joli petit visage vers celui de Billy et referma pour la dernière fois ses bras autour de lui. « Je crois que tu vivras là-bas éternellement, Billy. Je te regarderai pendant que je deviendrai vieille et laide. Fais seulement attention à leurs religions idiotes. Ici les gens sont équilibrés. En bas ils ont des conceptions religieuses qui leur détraquent la tête – ta jolie reine comme les autres. »

Il déposa un baiser sur ses lèvres. « Vis ta vie bien ordonnée. Ne te tourmente pas. »

Une brusque fureur s'empara d'elle. « Pourquoi détruis-tu ma vie ? Où est l'ordre avec toi parti ? »

Il secoua la tête. « C'est ce que tu dois découvrir par toi-même. »

L'appareil automatique qui devait l'emporter loin du purgatoire l'attendait. Billy grimpa dans le petit habitacle et la porte se referma derrière lui dans un chuintement. La terreur l'empoigna ; il se sangla dans le siège et savoura l'émotion.

Le choix de laisser les hublots fermés ou non durant la descente lui appartenait. Il appuya sur un bouton. Les volets se relevèrent et il fut gratifié du spectacle d'une baleine magique des flancs de laquelle il était excommunié. Une ceinture d'étoiles irrégulières s'étendait au loin comme les ondulations d'une queue de comète. Le souffle coupé, il se rendit compte que ces étoiles étaient des déchets non traités rejetés hors de l'Avernus qui se mettaient en orbite autour de la station.

Un instant plus tôt, l'Avernus n'était qu'une vaste immensité, ses dix-huit millions de tonnes occupant presque tout le champ visuel ; à présent il diminuait, et Billy ne se soucia plus de le regarder. Helliconia était en vue, aussi familière que son propre visage dans un miroir, mais plus à nu, avec ses nuages à la dérive sur son croissant éclairé et la péninsule de Pegovin s'abattant comme une massue dans la mer centrale. L'immense calotte glaciaire australe était éblouissante.

Il chercha les deux soleils du système binaire tandis que les hublots s'assombrissaient pour en amortir l'éclat.

Batalix, le soleil le plus proche, était perdu derrière la planète à seulement 1,26 unité astronomique de distance.

Freyr, visible sous l'aspect d'une boule grise derrière le verre opacifié brillait d'un formidable éclat à 240 unités astronomiques. Quand son éloignement serait de 236 unités astronomiques, Helliconia atteindrait son périhélie, le point de son orbite le plus proche de Freyr ; ce moment n'était situé qu'à 118 ans dans le futur. Alors, une fois de plus, Batalix et ses planètes seraient emportés sur leurs orbites, pour ne se rapprocher d'aussi près de l'élément dominant du système qu'au bout d'un périple de 2592 années terrestres.

Pour Billy Xiao Pin, cet ensemble de chiffres astronomiques, qu'il avait appris avec ses alphabets à l'âge de trois ans, formait un schéma bien net. Il était sur le point d'atterrir là où le schéma devenait un embrouillamini de détails historiques, de crises et de défis.

Son visage rond s'allongea à cette pensée. Malgré la constante observation dont la planète était l'objet depuis des centaines et des centaines d'années, Helliconia restait un mystère sous bien des aspects.

Billy savait qu'elle survivrait à son passage au périhélie, que les températures de l'équateur atteindraient les 65 degrés mais rien de pire, qu'Helliconia possédait un extraordinaire système

homéostatique, au moins aussi puissant que celui de la Terre, qui maintiendrait un équilibre aussi stable que possible. Il ne partageait pas les craintes superstitieuses des paysans, leur peur de se faire bientôt dévorer par Freyr – bien qu'il comprît comment de telles craintes pouvaient naître.

Ce qu'il ne savait pas, c'était quelles nations survivraient à l'épreuve de la chaleur. Les régions tropicales comme Borlien et Oldorando étaient les plus menacées.

L'Avernus existait et observait depuis une époque qui remontait plus loin que le printemps de la Grande Année précédente. Il avait jadis assisté au lent déploiement du Grand Hiver sur la planète qu'il survolait, avait vu mourir des multitudes et sombrer des nations. Jusqu'à quel point de précision ce schéma se répéterait au cours du prochain Hiver encore si lointain ? Cela restait à voir. La Station d'Observation Terrienne devrait fonctionner et les six familles exister pendant encore quatorze siècles avant que ce mystère soit résolu.

C'était à ce monde terriblement intimidant que Billy avait confié son âme.

Tout son corps se mit à trembler. Il était sur le point d'étreindre ce monde, il était sur le point de naître.

L'appareil décrivit deux orbites autour de la planète en ralentissant progressivement et atterrit sur un plateau à l'est de Matrassyl.

Billy se leva de son siège et resta debout, l'oreille tendue. Il pensa enfin à respirer. Un androïde avait été envoyé avec lui, un alter ego chargé de le défendre. Les Avernien étaient conscients de leur vulnérabilité. Produit de plusieurs générations d'hommes au cuir tendre, Billy était supposé avoir besoin de protection. L'androïde était programmé pour être agressif. Il portait des armes défensives. Il présentait un aspect humain, et de fait son visage avait été moulé sur le modèle de celui de Billy, qu'il imitait en tout sauf en mobilité ; il changeait très lentement d'expression, ce qui lui donnait un air de perpétuelle tristesse. Billy le détestait. Il le regarda ; l'autre était là à attendre debout dans un encastrement qui épousait la forme de son corps.

« Reste où tu es », dit Billy. « Retourne à l'Avernus avec l'appareil. »

« Vous avez besoin de ma protection », dit l'androïde.

« Je me débrouillerai du mieux que je pourrai. Désormais ma vie m'appartient. » Il activa un dispositif à retardement qui assurerait le décollage automatique de l'appareil dans une heure. Puis il libéra la porte et descendit de la navette.

Il se tenait sur la planète tant désirée, respirant ses odeurs, laissant un millier d'étranges bruits parvenir à ses oreilles. L'air non épuré lui brûlait les poumons. Il fut pris d'un léger vertige.

Il leva les yeux. Au-dessus de lui s'étendait un ciel d'un bleu splendide, uniformément éclatant. Billy était accoutumé à la vision de l'espace ; paradoxalement, la voûte du ciel paraissait plus vaste. L'œil y était entraîné à l'infini. Elle abritait le monde des vivants et en était la plus belle expression.

À l'ouest, dans des halos d'ocre et d'or, Batalix se préparait à se coucher. Freyr, avec son disque dont la taille ne faisait que trente pour cent de celui de Batalix, brillait presque au zénith avec une splendide intensité. Autour de lui flottait la grande enveloppe bleue qui était la première chose que l'on voyait d'Helliconia dans le vide de l'espace, et la marque indubitable de sa propriété de planète porteuse de vie. La forme de vie en visite abaissa la tête et se passa une main sur les yeux.

À une courte distance se dressait un groupe de cinq arbres, recouvert de plantes grimpantes charnues. Billy s'avança vers eux en marchant comme si la pesanteur venait juste d'être inventée. Il s'abattit contre le tronc le plus proche, l'entourant de ses bras, déchirant ses mains aux épines. Il y resta quand même collé, les yeux fermés, tressaillant à chaque bruit. Il n'arrivait pas à bouger. Quand l'appareil décolla pour regagner la station mère, il pleura.

C'était là la réalité, avec une vengeance à la clé. Elle pénétrait tous ses sens.

En s'accrochant à l'arbre, en s'allongeant sur le sol, en se cachant derrière un arbre abattu, il s'accoutuma à l'effet que produisait le fait de se trouver sur une immense planète. Les objets lointains, les nuages, et une chaîne de collines, en particulier, le terrifiaient par leurs implications en matière de taille et – oui – de réalité. Aussi alarmantes étaient toutes les petites choses vivantes animées d'inclinations bien à elles ayant les apparences du hasard, toutes ces espèces absentes de l'existence à bord de l'Avernus. Il regarda avec angoisse une petite créature ailée se poser sur sa main gauche et s'en servir de chaussée pour se diriger vers sa manche. Le plus inquiétant était de savoir que toutes ces choses échappaient à son contrôle ; impossible de s'en rendre maître en appuyant sur un bouton.

Il y avait surtout le problème des soleils, dont il n'avait pas tenu compte. Sur l'Avernus, la lumière et l'obscurité étaient dans une large mesure affaire d'humeur ; ici, on n'avait pas le choix. Comme la nuit succédait au pâlejourn, Billy sentit pour la première fois l'archaïque précarité de son espèce. Il y avait bien longtemps, l'humanité avait construit des abris où se blottir pendant la nuit. Les cités s'étaient développées, étaient devenues des métropoles et s'étaient élancées dans l'espace ; à présent il se sentait revenu au commencement de l'histoire.

Il survécut à la nuit. Malgré lui, il s'était endormi, pour se réveiller sain et sauf. L'accomplissement de ses exercices matinaux quotidiens

le fit un peu revenir à lui. Il reprit suffisamment contrôle de lui-même pour quitter l'abri du bouquet d'arbres et jouir du matin. Après avoir mangé et bu sur ses rations, il prit la direction de Matrassyl.

Alors qu'il suivait un sentier au milieu d'une véritable jungle, étourdi par les cris d'oiseaux, il perçut un bruit de pas derrière lui. Il se retourna. Un phagor s'immobilisa instantanément à quelques pas de distance.

Les phagors faisaient partie de la mythologie de l'Avernus. On pouvait en voir des portraits et des modèles réduits un peu partout. Celui-ci, cependant, avait la présence et l'individualité de la vie. Il mâchonnait quelque chose tout en regardant Billy, un filet de salive au coin de sa large lèvre inférieure. Sa silhouette massive était habillée d'un vêtement une pièce, teint de touches de safran. Des touffes de son long pelage blanc étaient pareillement teintées, lui donnant un aspect maladif. Il portait un serpent crevé noué à une épaule – de toute évidence une prise récente. Il tenait un couteau recourbé à la main. Ce n'était ni une réplique de musée idéalisée ni un doux jouet d'enfant. Il s'approcha, exsudant une odeur rance qui donna le vertige à Billy.

Le jeune homme fit crânement face à la créature et parla lentement en hurdu. « Pouvez-vous m'indiquer la direction de Matrassyl ? »

La créature continua de ruminer. Il s'avéra qu'elle mâchait une espèce de noisette écarlate ; du jus de cette couleur lui dégoulinait de la bouche. Billy Xiao Pin en reçut une goutte. Il leva la main et s'essuya la joue.

« Matrassyl », dit le phagor avec une prononciation pâteuse qui transformait le mot en « Madrazzyl ».

« Oui. Quel est le chemin pour Matrassyl ? »

« Oui. »

L'expression de ces yeux cerise... impossible de savoir s'il fallait la qualifier de débonnaire ou de meurtrière. Billy s'arracha à son examen pour découvrir que d'autres phagors se tenaient tout près, pareils à des buissons dans l'ombre du feuillage.

« Comprenez-vous ce que je dis ? » Ses phrases venaient tout droit du manuel. Il était confondu par l'irréalité de la situation.

« Un emmener quelque part est du domaine du possible. »

D'une créature qui possédait la force naturelle d'un rocher, il ne fallait guère espérer de bon sens, mais Billy n'eut pas besoin de s'interroger beaucoup sur ses intentions. La créature s'avança avec un balancement plein d'aisance et poussa Billy le long du sentier. Les autres silhouettes se mirent en marche dans le sous-bois, réglant leur allure sur celle de Billy et de leur congénère.

Ils atteignirent une pente accidentée où la jungle avait été défrichée. Quelques arbres avaient été abattus et des porcs qui couraient çà et là veillaient à empêcher toute végétation ultérieure

d'arriver à maturité. Au milieu de vagues tentatives de culture s'élevaient des huttes, ou plutôt des toits soutenus par des poteaux.

Dans l'ombre que procuraient ces huttes, des silhouettes informes étaient avachies comme du bétail. Certaines d'entre elles se levèrent pour s'avancer vers les approvisionneurs, dont l'un fit retentir une petite corne pour annoncer leur arrivée. Billy fut entouré par des ancipités mâles et femelles, des craights, des pliches et des petiots, qui levaient vers lui des yeux inquisiteurs. Certains petits marchaient à quatre pattes.

Billy se laissa tomber dans la posture de l'Humilité.

« J'essaie d'aller à Matrassyl », dit-il. L'absurdité de sa phrase le fit rire ; il lui fallait absolument se maîtriser avant de céder à l'hystérie, mais le simple bruit de sa voix eut pour effet de faire reculer tout le monde.

« Le petit kzahhn est à proximité pour l'inspection », dit une pliche en lui touchant le bras et en faisant un mouvement de tête. Il la suivit à travers un vallon jonché de pierres, et tout le monde lui emboîta le pas. Tout ce devant quoi il passait – des pousses vert tendre aux rochers arrondis – était plus irrégulier qu'il ne l'aurait imaginé.

Sous un auvent installé à contre-pente du vallon était affalé un vieux phagor, les bras repliés selon des angles impossibles. Il se dressa d'un mouvement uni et se révéla être une vieille pliche, avec de grosses mamelles flétries et un pelage semé de poils noirs. Un collier de noyaux de goingoins polis pendait à son cou. Elle portait un bandeau facial attaché sur l'arête du nez qui servait à marquer son rang. C'était de toute évidence le « petit kzahhn ».

Gardant la position assise, elle leva les yeux sur Billy.

Elle lui parla sur le ton de l'interrogation.

Billy n'était qu'un jeune étudiant dans le grand clan sociologique des Pin, et pas un des plus consciencieux. Il travaillait dans la division qui étudiait la famille des Anganol, de génération en génération. Ses supérieurs comptaient des gens parfaitement versés dans l'histoire des prédécesseurs du roi actuel, une histoire qui remontait au dernier printemps, quelque seize générations plus haut. Billy Xiao Pin parlait l'olonets, la langue dominante de Campannat et d'Hespagorat, et plusieurs de ses variantes, y compris le vieil olonets. Mais il ne s'était jamais attaqué à la langue des ancipités, le natif ; pas plus qu'il ne maîtrisait correctement le langage que parlait le petit kzahhn, le hurdhu, ce langage relais dont les hommes et les phagors se servaient à cette époque pour communiquer.

« Je ne comprends pas », dit-il en hurdhu, et il éprouva une étrange sensation à se faire comprendre, comme s'il avait quitté le monde réel pour pénétrer dans quelque étrange conte de fée.

« Ma compréhension me dit votre état de personne originaire d'un

endroit lointain », dit la pliche, traduisant sa propre langue, encombrée de substantifs, en hurdhu. « Quelle est la situation de cet endroit ? »

Peut-être avaient-ils vu atterrir la navette ?

Il fit un geste vague et récita un discours tout préparé. « Je viens d'une ville lointaine de Morstrual, où je suis kzahhn. » Morstrual était encore plus loin que Mordriat, et il n'y avait pas de danger à nommer cette contrée. « Vos gens seront récompensés s'ils me conduisent au Roi JandolAnganol à Matrassyl. »

« Le Roi JandolAnganol. »

« Oui. »

Elle s'immobilisa, le regard fixe. Un stalon accroupi tout près de là lui passa un bidon de cuir auquel elle but malproprement répandant sur elle une partie de son contenu. Le liquide avait une odeur âcre et alcoolisée. Ah, pensa-t-il, du raffel : une boisson délétère distillée par les ancipités. Il était tombé sur une pauvre tribu de phagors. Il était là, en train de se débrouiller assez bien avec ces bêtes énigmatiques, et sur l'Avernus tout le monde devait le regarder par le système optique. Même son vieux conseiller. Même Rose.

La canicule et sa courte marche à travers un terrain accidenté l'avaient éprouvé. Mais ce fut davantage pour se donner une contenance qu'il s'assit sur une pierre plate et écarta les jambes, posant ses coudes sur les genoux, pour regarder nonchalamment la créature qui lui faisait face. Les plus incroyables circonstances devenaient faits journaliers quand il n'y avait pas d'alternative.

« La race ancipitée porte beaucoup de lances dans sa croisade pour le Roi JandolAnganol. » Elle marqua un temps. Derrière elle béait une caverne. Dans son ombre, des yeux cerise pâle luisaient. Billy se dit que les ancêtres de la tribu devaient être entreposés là, en train de se transformer en pure kératine en leur état d'engourdire. À la fois ancêtre et idole, chaque phagor mort-vivant aidait directement ses successeurs au long des siècles douloureux où Freyr dominait.

« Les Fils de Freyr combattent d'autres Fils de Freyr chaque saison, et nous prêtons nos lances. »

Il reconnut l'expression phagorienne traditionnelle qui servit à désigner les humains. Les ancipités, incapables d'inventer de nouveaux termes, se contentaient d'adapter les anciens.

« Ordonnez à deux membres de votre tribu de me conduire auprès du Roi JandolAnganol. »

Elle se figea de nouveau – et tous les autres, comme Billy le remarqua en jetant un coup d'œil autour de lui, d'observer aussitôt la même immobilité. Seuls les porcs et quelques chiens bâtards s'activaient çà et là, fouillant le sol à la recherche de bons morceaux.

La vieille pliche se lança alors dans un long discours qui défiait la

compréhension de Billy. Il dut l'arrêter au milieu de ses radotages pour lui demander de recommencer. Le hurdhû avait dans sa bouche un goût aussi âcre que le fromage de chèvre. D'autres phagors arrivèrent, resserrant leur cercle autour de lui, le suffoquant de leur odeur puissante – mais pas aussi désagréable qu'il ne s'y attendait, songea-t-il – cherchant tous à aider leur chef dans ses explications. Résultat : rien n'était expliqué.

Ils lui montrèrent de vieilles blessures, des dos pelés, des jambes cassées, des bras fracassés, le tout exhibé avec une calme insistance. Il était à la fois dégoûté et fasciné. Ils sortirent des banderoles et une épée de la caverne.

Progressivement il saisit ce qu'on voulait lui faire comprendre. La plupart d'entre eux avaient servi dans la Cinquième Armée du Roi JandolAnganol. Quelques semaines auparavant, ils avaient marché contre les tribus driats. Ils avaient subi une grande défaite ici même dans le Cosgatt. Les tribus s'étaient servies d'une nouvelle arme qui aboyait comme un chien géant.

Ces pauvres gens avaient survécu. Mais ils n'osaient pas aller se remettre au service du roi au cas où ce chien géant recommencerait à aboyer. Ils vivaient comme ils pouvaient. Ils rêvaient de regagner les froides régions du Nktryhk.

C'était une longue histoire. Elle commença à ennuyer Billy tout autant que les mouches qui le harcelaient. Il but un peu de leur raffel. C'était quelque chose de délétère, exactement comme le disaient les manuels. Pris d'une forte envie de dormir, il cessa d'écouter quand ils essayèrent de lui décrire la bataille du Cosgatt. Pour eux, c'était hier.

« Est-ce que deux d'entre vous veulent me conduire auprès du roi ou pas ? »

Silence. Puis ils échangèrent quelques grognements en natif.

Enfin la pliche lui parla en hurdhû.

« Quel cadeau est à attendre de votre main pour une telle escorte ? »

Il portait au poignet une montre gris mat, dont le triple affichage de chiffres sautillants indiquait le temps sur la Terre, dans la partie centrale de Campannlât et sur l'Avernus. C'était un article standard. Les phagors se moquaient bien de savoir l'heure, car leurs caboches éotemporelles restaient fixées dans une temporalité qui n'enregistrait que des mouvements sporadiques ; mais ils risquaient d'aimer la montre comme objet décoratif.

La vieille face tavelée du petit kzahhn se pencha sur son bras comme il le présentait à son examen. Une de ses cornes était cassée à mi-longueur et une cheville de bois en remplaçait la pointe.

Elle se hissa en position accroupie et appela deux de ses plus jeunes stalons.

« Faites ce que demande la chose », dit-elle.

L'escorte s'arrêta quand elle arriva en vue de deux ou trois maisons dans le lointain. Les phagors ne voulaient pas aller plus loin. Billy Xiao Pin retira la montre de son poignet et la leur tendit. Après l'avoir contemplée un petit moment, ils refusèrent de l'accepter.

Il ne parvint pas à comprendre leurs explications. Ils semblaient être passés du hurdhru au natif. Il crut saisir une vague histoire de nombres. Peut-être craignaient-ils les nombres perpétuellement changeants. Peut-être craignaient-ils le métal inconnu. Leur refus s'exprima sans émotion ; ils ne voulaient tout simplement pas prendre la montre ; ils ne voulaient rien. « JandolAnganol », disaient-ils. Il était manifeste qu'ils respectaient encore le nom du roi.

Alors qu'il commençait à s'éloigner, Billy se retourna pour les regarder, en partie cachés par un rideau de plantes grimpantes en fleurs qui pendaient d'un arbre. Ils étaient rigoureusement immobiles. Il eut brusquement peur d'eux ; en même temps, il lui paraissait presque miraculeux d'avoir été en leur compagnie et d'être encore sain d'esprit.

Il se retrouva bientôt en train de passer de ce rêve à un autre rêve tout aussi extraordinaire alors qu'il marchait dans les rues étroites de Matrassyl. Les tours et les détours du chemin le conduisirent au pied de l'éminence rocheuse sur laquelle se dressait le palais. Il commençait à reconnaître les lieux. Il avait vu ceci et cela à travers les dispositifs optiques de l'Avernus. Il aurait embrassé les premiers Helliconiens qu'il voyait.

Des églises avaient été construites dans le roc ; les ordres religieux les plus stricts imitaient les préférences de leurs maîtres de Pannoval et fuyaient la lumière. Des monastères s'agglutinaient contre le roc, hauts de trois étages, les plus prospères bâtis en pierre, les plus pauvres en bois. Malgré lui, Billy s'attarda à éprouver le grain du boisage, faisant courir ses ongles dans les fissures. Il venait d'un monde où tout était renouvelé – ou détruit et reconstitué – au premier signe de vieillissement. Ce bois ancien au grain extraordinaire... qu'ils étaient beaux les accidents de son dessin !

Le monde était bourré de détails qu'il n'aurait jamais imaginés.

Les monastères étaient peints de couleurs gaies, en rouge et jaune, ou rouge et violet, et portaient le cercle d'Akhanaba dans les mêmes tons. Leurs portes étaient décorées de représentations du dieu, en train de descendre dans une explosion de feu. Des mèches de cheveux noirs s'échappaient de sa houppe. Il avait les sourcils dressés. Le sourire de son visage à demi humain révélait des dents blanches et pointues. Il portait une torche dans chaque main. Une pièce d'étoffe s'enroulait

comme un serpent autour de son corps bleu.

Il y avait aussi, sur des bannières, des représentations de saints, démons familiers et créatures fantastiques : Yuli le Prêtre, le Roi Denniss, Withram et Wutra, et des ribambelles d'Autres, grands et noirs, petits et verts avec des pieds griffus et des anneaux aux orteils. Au milieu de ces êtres surnaturels – gras et chauves ou hirsutes – apparaissaient des humains, généralement dans des attitudes suppliantes.

Les humains étaient représentés petits. D'où je viens, se dit Billy, les humains seraient représentés en grand. Mais ils n'apparaissent ici dans des attitudes suppliantes que pour être fauchés par les dieux d'une façon ou d'une autre. Par le feu, par la glace, par l'épée.

Des souvenirs d'école revenaient à la mémoire de Billy, fertilisés par la réalité. Il avait appris combien les religions étaient importantes sur le monde arriéré qu'était Helliconia. Parfois, des nations avaient été converties à une religion différente en un jour – c'était arrivé à Oldorando, se souvint-il. D'autres nations, qui avaient perdu leur religion aussi soudainement, s'étaient effondrées et avaient disparu sans laisser de trace. Il avait devant lui le bastion même du credo de Borlien. En tant qu'athée, Billy était à la fois attiré et rebuté par les destinées affreuses qu'il voyait dépeintes de tous côtés.

Les moines ne paraissaient pas trop abattus par l'épouvantable état du monde ; la dévastation n'était qu'une partie d'un cycle plus vaste, l'arrière-plan de leurs existences tranquilles.

« Ces couleurs ! » s'exclama Billy à voix haute. Les couleurs de la dévastation avaient quelque chose de paradisiaque. Ici le mal n'existe pas, se dit-il, complètement ébloui. Le mal est une chose négative. Ici, tout est solide. Le mal était là d'où je viens, dans la négativité.

Solide. Oui, c'est ça, c'est solide. Il se mit à rire.

La bouche ouverte, les bras écartés, il se tenait au milieu de la rue. Des parfums qui flottaient dans l'air comme s'ils en étaient les couleurs le tenaient prisonnier. Chaque pas de son trajet avait été hanté par des odeurs variées – une dimension de la vie qui manquait sur l'Avernus. Tout près de là, à l'ombre de la falaise, se trouvait un puits autour duquel se pressaient des éventaires. Les moines affluaient de leurs bâtiments pour y acheter de la nourriture.

Billy fut effleuré par la pensée qu'ils se donnaient en spectacle pour lui. La mort pouvait venir. Ce ne serait pas trop cher payé de s'être trouvé là, d'avoir humé ces parfums savoureux et vu les moines porter des petits pains gras à leur bouche. Au-dessus d'eux, à un balcon monastique, voltigeait une bannière rouge et jaune sur laquelle on pouvait lire : TOUTE LA SAGESSE DU MONDE A TOUJOURS EXISTE. Il rit intérieurement de cette légende antiscientifique : la sagesse était quelque chose qui se forgeait lentement – sinon il ne serait pas là.

Au milieu du va-et-vient de la rue, Billy se rendait mieux compte à quel point la société helliconienne était tyrannisée par les prêtres, et à quel point la foi en Akhanaba influençait les comportements. Son antipathie envers la religion était enracinée au plus profond de son être ; et voilà qu'il se retrouvait dans une civilisation fondée sur elle.

Quand il s'approcha des éventaires, une marchande le héla. C'était une femme de haute taille, pauvrement vêtue, avec une grosse face rubiconde. Elle entretenait un feu bien vif dans un brasero. Elle vendait des gaufres. Billy avait sur lui de la fausse monnaie, entre autres pièces d'équipement pour sa visite. Tirant quelques pièces d'une poche, il paya la femme et fut gratifié d'une gaufre merveilleusement appétissante. Les moules portaient, gravés dans le métal, le symbole religieux d'Akhanaba, un cercle à l'intérieur d'un autre, tous deux reliés par des lignes obliques. En mordant dans sa gaufre, il songea pour la première fois que ce symbole représentait peut-être de grossière façon l'orbite du petit soleil autour du grand.

« Cette chose ne va pas te rendre ton coup de dents », se moqua la marchande.

Il s'éloigna, tout fier d'avoir effectué la transaction. Il mangeait plus délicatement que les moines, conscient des yeux de l'Avernus. Tout en mastiquant, il poursuivit son chemin avec un rien de crânerie dans sa démarche. Il ne tarda pas à fouler les pentes qui conduisaient au palais de Matrassyl. C'était merveilleux. Les aliments naturels étaient merveilleux. Helliconia était une merveille.

La route devint plus familière. Ayant étudié la famille désormais appelée royale sur trois générations, Billy connaissait assez en détail la disposition du palais et de ses alentours. Il avait regardé plus d'une fois les enregistrements qui montraient cette place forte en train de se faire prendre par les forces du grand-père du présent roi.

À la porte principale, il demanda à parler à JandolAnganol, exhibant de faux documents qui le présentaient comme un émissaire de la terre lointaine de Morstrual. Après un interrogatoire dans le corps de garde, il fut escorté dans un autre bâtiment. Une longue attente suivit, à l'issue de laquelle il fut conduit dans une partie du palais qu'il reconnut comme étant le domaine du chancelier.

Là, il fit le pied de grue en regardant chaque chose – les carpettes, le mobilier sculpté, le poêle, les rideaux à la fenêtre, les taches au plafond – dans une espèce de fièvre. La gaufre lui avait donné le hoquet. Le monde était un labyrinthe de détails fascinants ; chaque fil du tapis sur lequel il se tenait – il le jugea d'origine madi – avait une signification qui plongeait dans l'histoire de la planète.

La Reine Myrdemlnggala, la reine des reines, s'était tenue dans cette pièce même, avait posé ses pieds chaussés de sandales sur ce tapis tissé main, et les animaux et les oiseaux qui y étaient figurés

avaient eu le privilège d'éprouver son poids à son passage.

Tandis qu'il était là à regarder le tapis, il se sentit pris de vertige. Non, ce ne pouvait être déjà la mort. Il s'agrippa le ventre. Pas la mort mais cette gaufre ? Il se laissa tomber dans un fauteuil.

Au-dehors s'étendait le monde où chaque chose avait deux ombres. Il en sentait la chaleur et la puissance. C'était le vrai monde de la reine, pas le monde artificiel de Billy et Rose. Mais il n'était peut-être pas à sa hauteur...

Il eut un hoquet retentissant. Il comprenait à présent ce que son Conseiller voulait dire quand il avait déclaré que Billy pouvait trouver satisfaction avec Rose. Mais cela n'aurait jamais pu arriver tant que la reine de son imagination se tenait sur son chemin. La vraie reine était à présent quelque part dans le voisinage immédiat.

La porte s'ouvrit – même cela, cette porte de bois, était une merveille. Un vieux secrétaire décharné apparut, qui le conduisit dans la suite du chancelier. Il s'assit sur une chaise dans une antichambre et attendit. À son grand soulagement, son hoquet s'arrêta et il se sentit moins mal.

Le chancelier Sartorilvrash apparut. Il marchait d'un pas las, les épaules voûtées et son attitude, malgré une façade de courtoisie, était celle d'un homme préoccupé. Il écouta Billy sans manifester le moindre intérêt et le fit entrer dans une vaste pièce où des livres et des documents occupaient la majeure partie de l'espace. Billy se sentit tout intimidé en présence du chancelier. C'était un personnage sorti tout droit de l'histoire. C'était lui qui, jeune chancelier au profil de faucon, avait aidé le grand-père et le père de JandolAnganol à fonder l'État borlienien.

Les deux hommes s'assirent. Le chancelier tira nerveusement sur ses moustaches en marmonnant quelque chose entre ses dents. Il ne parut pas écouter lorsque Billy se décrivit comme venant d'une ville de Morstrual sur le Golfe de Chalce. Il pressait son corps mince entre ses bras comme pour se réconforter.

Quand Billy fut à court de mots, il resta perplexe pendant qu'un lourd silence s'installait. Le chancelier ne comprenait-il pas son olonets ?

Sartorilvrash parla enfin. « Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous prêter assistance, monsieur, bien que les circonstances ne soient pas des plus favorables, tant s'en faut. »

« Je voudrais avoir une conversation avec vous, si c'est possible, comme avec Sa Majesté et la reine. J'ai des connaissances à offrir, ainsi que des questions à poser. »

Il eut un hoquet à retardement.

« Pardonnez-moi. »

« Oui, oui. Excusez-moi. Je suis ce que quelqu'un définissait un

jour comme un connaisseur en matière de connaissances, mais il se trouve qu'aujourd'hui est un jour très... très pénible. »

Il se leva, cramponnant son charfrul taché, secouant la tête comme s'il voyait Billy pour la première fois.

« Que se passe-t-il de si fâcheux aujourd'hui ? » demanda Billy au comble de l'inquiétude.

« La reine, monsieur, la Reine Myrdemlnggala... » Le chancelier frappa la table de ses phalanges pour donner plus de poids à ses paroles. « Notre reine est expulsée, chassée, monsieur. C'est aujourd'hui qu'elle embarque pour l'exil. Pour l'Ancien Gravabagalinien. »

Il porta les mains à son visage et se mit à pleurer.

UN CHANCELIER À RUDE ÉPREUVE

Il y avait un vieux dicton chez les paysans du pays encore connu localement sous le nom d'Embruddock concernant le continent sur lequel ils vivaient : « Il n'y a pas un arpent qui soit vraiment habitable, et pas un arpent qui ne soit habité. »

Ce dicton constituait au moins une approche de la vérité. Même à présent, au moment où des millions d'individus croyaient que le monde allait périr dans les flammes, des voyageurs de toutes sortes sillonnaient Campannlat. Depuis des tribus entières, comme les Madis, toujours en migration, et les nations nomades de Mordriat, jusqu'aux pèlerins, qui comptaient leurs pèlerinages non en milles mais en sanctuaires ; bandes de voleurs, qui mesuraient le territoire en gorges et en bourses ; négociants solitaires, qui couvraient des lieues pour vendre une chanson ou une pierre pour un prix plus élevé que ce qu'ils pouvaient en attendre chez eux – tous trouvaient pleine satisfaction dans le mouvement.

Même les incendies qui consumaient l'intérieur du continent, ne s'arrêtant qu'aux fleuves et aux déserts, ne décourageaient pas les voyageurs. Ou plutôt, ils augmentaient leur nombre, en produisant des réfugiés en quête de nouvelles patries.

Un tel groupe arriva à Matrassyl par le Valvoral juste à temps pour voir la Reine Myrdemlnggala partir pour l'exil. Les racoleurs royaux ne leur laissèrent pas le loisir de s'ébahir. Ils s'abattirent sur les nouveaux arrivants dans leur rafirot qui faisait eau et emmenèrent prestement les hommes servir dans les Guerres de l'Ouest.

Cet après-midi-là, les natifs de Matrassyl avaient momentanément oublié les guerres – ou en avaient mis la pensée en sommeil en faveur de ce nouveau drame. C'était là le moment le plus dramatique de beaucoup de mornes vies : la pauvreté, en les vouant seulement à l'endurance, les forçait à vivre par procuration à travers les grands. Pour cette raison, ils toléraient et entretenaient les vices de leurs rois et reines, de façon à ce que le scandale ou le plaisir puissent entrer dans leur existence.

De la fumée flottait sur la ville, enveloppant les foules muettes le long des quais. La reine arriva dans son carrosse. Il avançait entre les rangées de spectateurs. Des drapeaux flottaient au vent. Ainsi que des bannières proclamant : REPENTEZ-VOUS ! et LES SIGNES SONT DANS LE CIEL. La

reine regardait droit devant elle.

Son carrosse s'arrêta près du fleuve. Un laquais sauta à terre et ouvrit la porte à Sa Majesté. Elle avança un pied délicat et descendit sur les pavés ronds. Tatro suivit, ainsi que la dame d'honneur.

Myrdemlnggala hésita et regarda autour d'elle. Elle portait un voile, mais l'aura de sa beauté l'enveloppait comme un parfum. Le lougre qui devait la transporter, elle et son entourage, à Ottassol et, de là, à Gravabagalinien, l'attendait. Un ministre du culte en vêtements sacerdotaux se tenait sur le pont pour l'accueillir. Elle gravit la passerelle. Un soupir échappa à la foule quand elle quitta le sol de Matrassyl.

Elle tenait la tête baissée. Après avoir gagné le pont et accepté les salutations du ministre, elle rejeta son voile en arrière et leva une main en signe d'adieu, la tête haute.

À la vue de ce visage sans pareil, un murmure s'éleva des quais, promenades et toits voisins, un murmure qui s'enfla en acclamations. Tel fut l'adieu inarticulé de Matrassyl à la reine des reines.

Sans un signe de plus, elle laissa retomber son voile, tourna les talons et disparut dans l'entrepont.

Comme le navire levait l'ancre, un galant jeune homme de la cour courut se placer au bord du quai pour déclamer un poème populaire : « Et de l'Été Elle est le Moi ». Pas de musique, plus d'acclamations.

Personne, dans cette masse réunie en un adieu silencieux, n'avait entendu parler de ce qui s'était passé à la cour cet après-midi-là, mais des nouvelles d'actions épouvantables n'allaient pas tarder à filtrer.

Les voiles furent hissées. Le navire de l'exil s'éloigna lentement du quai et commença à descendre le courant. Le vicaire de la reine, resté sur le pont, priait. Pas un des spectateurs massés dans la rue, sur les falaises, ou perchés sur les toits, ne bougea. La coque de bois commença à rapetisser dans le lointain, ses détails s'effacèrent.

Les gens regagnèrent silencieusement leurs foyers, emportant leurs bannières avec eux.

La cour de Matrassyl grouillait de factions. Certaines d'entre elles étaient circonscrites à la cour ; d'autres bénéficiaient d'un soutien de dimension nationale. Le plus populaire de ces derniers groupes était incontestablement celui des Myrdolâtres. La coterie qui se faisait ironiquement appeler ainsi était en désaccord avec le roi sur la plupart des sujets et soutenait la reine en tout.

À l'intérieur des principaux groupements se détachaient des groupements secondaires. L'intérêt personnel veillait à ce que chacun fût d'une façon ou d'une autre en désaccord avec son frère. Bien des raisons pouvaient être inventées pour soutenir ou combattre une

union plus étroite avec Oldorando, dans les continuelles intrigues pour se placer avantageusement à la cour.

Il y avait ceux – peut-être parce qu'ils haïssaient les femmes – qui espéraient voir la Reine Myrdemlnggala tomber en disgrâce. Il y avait ceux – peut-être parce qu'ils rêvaient de la posséder – qui souhaitaient la voir rester. Parmi ceux qui souhaitaient la voir rester, il y avait des Myrdolâtres particulièrement fervents qui estimaient qu'elle devait rester et le roi partir. Après tout, raisonnaient-ils, à regarder les choses d'un strict point de vue juridique – et en mettant de côté ses attraits physiques – le titre de la reine à la couronne de Borlien était aussi fondé que celui de l'Aigle.

L'envie veillait à ce que les ennemis du roi et de la reine fussent perpétuellement actifs. Le jour du départ de la reine beaucoup étaient prêts à prendre les armes.

Le matin de ce jour, JandolAnganol avait joué sa partie contre les mécontents.

Usant d'un stratagème, le roi et Sartorilvrash avaient rassemblé les Myrdolâtres dans une salle du palais. Soixante et un d'entre eux se présentèrent, dont un certain nombre de vieilles barbes qui avaient déjà proclamé leur loyauté envers les parents de Myrdemlnggala, RantanOboral et Shannana l'Extravagante. Ils arrivèrent bouillants d'indignation à la prétendue réunion. La Garde de la Maison Royale claqua les portes sur eux et monta la garde devant la salle. Pendant que les Myrdolâtres hurlaient et défilaient dans la chaleur, l'Aigle, un sourire malicieux aux lèvres, alla s'entretenir une dernière fois avec sa jolie reine.

Myrdemlnggala était encore sous le coup de son changement de fortune. Elle avait les joues pâles, une lueur fiévreuse dans les yeux. Elle ne pouvait rien avaler. Elle sursautait au moindre bruit. Quand le roi se présenta à elle, elle était en train de marcher avec Mai TolramKetinet, discutant de l'avenir de ses enfants. Si elle était menacée, ils l'étaient aussi. Tatro était bien petite, et une fille de surcroît. C'était sur Robayday que le plus gros de la vengeance du roi risquait de tomber. Robayday avait disparu dans une de ses folles excursions. Elle ne pourrait même pas lui dire au revoir. Pas plus que son frère ne serait là pour exercer son influence sur son entêté de neveu.

Les deux femmes marchaient dans le pâlejourn du jardin de Myrdemlnggala. Tatro jouait avec la Princesse Simoda Tal – une ironie supportable si l'on n'y regardait pas de trop près.

Ce jardin était une création de la reine, dont les jardiniers suivaient scrupuleusement les instructions. De gros arbres et des escarpements artificiels cachaient les promenades aux yeux de Freyr. Il y avait suffisamment d'ombre pour que des variétés hybrides et des

formes mélaniques de végétation puissent y prospérer.

Des plantes de pâlejour fleurissaient à côté d'espèces diurnes. Le jeodfray, une plante grimpante diurne aux fleurs rose et orange clair, cédait le pas au chétif albic, qui restait collé au sol. L'albic produisait occasionnellement de grotesques boutons orange et violet le long d'une tige charnue, pour attirer l'attention des papillons du pâlejour. Olvyl, yarrpel, idront, bronsse épineux, autant de plantes qui aimaient l'ombre, poussaient tout à côté. Le vispard, amoureux du sol, produisait des fleurs capuchonnées. C'était le résultat de l'adaptation d'une espèce nocturne, le zadal, qui avait évolué vers des conditions de plus grande luminosité.

Ces plantes lui avaient été apportées par ses sujets de différentes parties du royaume. Elle avait du mal à saisir les notions d'astronomie que Sartorilvrash essayait de lui inculquer, ou les longues et lentes manœuvres de Freyr dans les deux, sauf à travers son appréciation de ces plantes, qui représentaient une réponse végétale instinctive à ce casse-tête d'ellipses abstraites dont le chancelier adorait parler.

Elle ne pourrait plus visiter ces lieux chers à son cœur. Les ellipses de sa propre vie s'y opposaient.

Le roi et son chancelier apparurent à la porte. Elle sentit de loin leur désir de rester dans les limites de l'étiquette. Elle vit la tension dont l'attitude du roi était empreinte. Elle posa une main inquiète sur le poignet de sa dame d'honneur.

Sartorilvrash s'approcha et s'inclina cérémonieusement. Puis il emmena la dame d'honneur avec lui, pour laisser le couple royal en tête-à-tête.

Mai éclata aussitôt en protestations angoissées.

« Le roi va tuer Coune. Il la soupçonne d'aimer mon frère Hanra, mais ce n'est pas vrai. Je suis prête à en jurer. La reine n'a rien fait de mal. Elle est innocente. »

« Les calculs du roi sont d'une tout autre espèce, et il ne tuera pas la reine », dit Sartorilvrash. L'aspect qu'il offrait n'était guère fait pour la reconforter. Il était ratatiné dans son charfrul et son visage était gris. « Il se débarrasse de la reine pour des raisons politiques. Ce n'est pas la première fois que ce genre de chose arrive. »

Il chassa un papillon de sa manche d'un geste impatient.

« Pourquoi a-t-il fait tuer Yeferal, alors ? »

« Cette pénible affaire ne doit pas être mise sur le dos du roi mais plutôt sur le mien. Cessez votre bavardage, femme. Accompagnez Coune en exil et veillez sur elle. J'espère vous donner de mes nouvelles un de ces jours, si ma propre situation se maintient. Gravabagalinien n'est pas un si mauvais endroit. »

Ils pénétrèrent dans un passage voûté et furent immédiatement pris dans les étouffantes complexités du bâtiment.

Mai TolramKetinet demanda d'une voix plus unie : « Qu'est-ce qui a eu raison de l'esprit du roi ? »

« Je ne connais que son ego, pas son esprit. Il brille comme un diamant. Il coupe tous les autres egos. Il a du mal à supporter la bonté de la reine. »

Quand la jeune femme l'eut quitté, il resta au bas de la cage d'escalier, tâchant de reprendre son aplomb. Quelque part au-dessus de lui, il entendait les voix des diplomates en visite. Ils attendaient avec indifférence de savoir comment les choses allaient tourner et partiraient bientôt, quoi qu'il arrive.

« Tout s'en va à la fin... » se dit-il. Voilà que tout à coup il se languissait de sa défunte femme.

Pendant ce temps, la reine était debout dans son jardin, en train d'écouter la voix basse et précipitée de JandolAnganol, qui essayait de l'écraser sous ses émotions. Elle reculait, comme elle l'eût fait devant une vague déferlante.

« Coune, notre séparation m'est imposée pour la survie du royaume. Tu connais mes sentiments, mais tu sais aussi que j'ai des devoirs qui doivent être remplis... »

« Non, pas question que j'admette cela. Tu obéis à une lubie. Ce n'est pas le devoir mais ton khmir qui parle. »

Il secoua la tête, comme pour chasser la douleur qui se lisait sur son visage.

« Je suis obligé de faire ce que je fais, bien que cela me tue. Je ne désire personne d'autre que toi à mes côtés. Un mot, juste un mot pour me dire que tu comprends cela avant qu'on ne se sépare. »

Le visage de la reine resta de pierre. « Tu as sali la réputation de mon pauvre frère et la mienne. Qui a donné l'ordre de répandre ce mensonge sinon toi ? »

« Je t'en prie, comprends ce qu'il faut que je fasse pour mon royaume. Je n'ai aucune envie que nous nous séparions. »

« Qui a décrété cette séparation sinon toi ? Qui commande ici sinon toi ? Si tu ne commandes pas, c'est que nous sommes en pleine anarchie, et le royaume ne vaut plus la peine d'être sauvé. »

Il lui jeta un regard oblique. L'Aigle était mal en point. « C'est là la politique que je dois appliquer. Je ne te mets pas en prison, mais je t'envoie dans ce magnifique palais de Gravabagalinien, où Freyr n'exerce pas une domination aussi absolue dans le ciel. Accommode-toi de cet endroit et ne complotes pas contre moi, ou ton père en répondra. Si les nouvelles du front s'améliorent, qui sait, nous nous retrouverons peut-être ensemble. » Elle réagit avec une violence qui le força à la regarder en face.

« Alors tu as l'intention d'épouser cette petite dévergondée cette année pour divorcer d'elle l'année prochaine, comme tu fais

aujourd'hui avec moi ? As-tu toute une série de mariages et de divorces en tête pour sauver Borlien ? Tu parles de m'envoyer au loin. Sache qu'une fois éloignée, je ne reviendrai jamais auprès de toi. »

JandolAnganol tendit une main mais n'osa la toucher.

« Ce que je suis en train de te dire, c'est qu'au fond de mon cœur – si tu crois que j'en ai un – je ne te chasse pas. Veux-tu comprendre cela ? Tu ne vis qu'en fonction de la religion et de toute une armée de principes. Essaie de comprendre un peu ce que cela signifie d'être roi. »

Elle arracha un petit rameau d'idront et le jeta loin d'elle.

« Oh, tu m'as appris ce que c'est d'être roi. Incarcérer son père, faire fuir son fils, calomnier son beau-frère, expédier sa femme au fin fond du royaume – voilà ce que c'est d'être roi ! J'ai très bien retenu ta leçon.

« Alors je vais te répondre, Jan – à ta manière. Je ne peux pas t'empêcher de m'exiler, non. Mais en m'écartant, tu hérites de toutes les conséquences de cet acte. Il faut que tu vives et que tu meures en fonction de ces conséquences. C'est ce que dit la religion, pas moi. N'attends pas de moi que j'altère ce qui est inaltérable. »

« C'est pourtant ce que j'attends. » Il déglutit. Il lui saisit fermement le bras et ne la laissa pas se dégager en dépit de ses efforts. Il l'entraîna le long du sentier tandis que des papillons s'envolaient devant eux. « Oui, c'est ce que j'attends. J'attends que tu m'aimes encore, et que cela ne cesse pas simplement parce que ça t'arrange. J'attends que tu sois au-dessus de l'humanité, et que tu fasses attention, au-delà de ta souffrance, à la souffrance des autres.

« Jusqu'à présent, dans ce monde sans pitié, ta beauté t'a évité de souffrir. Je t'ai protégée. Admets-le, Coune, je t'ai protégée tout au long de ces affreuses années. Je suis revenu du Cosgatt uniquement parce que tu étais là. Je suis revenu par un effort de volonté... Ta beauté ne deviendra-t-elle pas une malédiction quand je ne serai plus là pour te servir de bouclier ? Ne seras-tu pas chassée comme un daim en forêt par des hommes comme tu n'en as jamais connu ? Qu'advient-il de toi sans moi ?

« Je jure que je continuerai de t'aimer, malgré mille Simoda Tal, si tu me dis maintenant – un mot, c'est tout ce que je demande, au moment d'échanger avec toi le baiser de l'adieu – que je te suis toujours cher, en dépit de ce que je dois faire. »

Elle lui échappa et s'appuya contre un rocher, le visage dans l'ombre. Tous deux étaient pâles et couverts de sueur.

« Tu veux m'effrayer, et tu y arrives très bien. La vérité est que tu me chasses parce que tu ne te comprends pas toi-même. Intérieurement, tu sais que je te comprends, toi et tes faiblesses, comme personne d'autre – sauf peut-être ton père. Et tu ne peux pas

supporter ça. Tu es torturé parce que j'ai de la compassion pour toi. Alors oui, maudit sois-tu, puisque tu m'y forces, oui, je t'aime et je t'aimerai jusqu'à ce que je me sois fondue dans le foyer originel. Mais tu ne peux pas accepter cela, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ce que tu désires. »

Il explosa « Là ! Tu me hais assurément ! Tes paroles mentent ! »

« Oh, oh, oh ! » Elle poussa des cris sauvages et se mit à courir. « Va-t'en ! Va-t'en ! Tu es devenu fou. Je dis ce que tu me demandes de dire et ça te met hors de toi ! Tu veux ma haine. La haine est tout ce que tu connais ! Va-t'en ! – je te hais, si ça satisfait ton âme. »

JandolAnganol n'essaya pas de la poursuivre.

« Alors la tempête va faire rage », dit-il.

C'est ainsi que la cuvette de Matrassyl commença à se remplir de fumée. Le roi était comme un possédé quand Myrdemlnggala et lui se furent quittés. Il donna l'ordre d'aller chercher de la paille dans les écuries et en fit faire un tas devant les portes de la salle où les Myrdolâtres étaient toujours enfermés. Des jarres d'huile de baleine raffinée furent apportées. JandolAnganol arracha un flambeau à un esclave et le jeta lui-même dans la paille imbibée.

Dans un grondement, les flammes jaillirent.

Cet après-midi-là, pendant que la reine descendait le cours du fleuve, le feu fit rage. Personne ne fut autorisé à l'enrayer. Sa fureur se déchaîna en toute liberté.

Ce ne fut qu'à la nuit, alors que le roi, son petit favori à côté de lui, était en train de s'enivrer à mort, que les serviteurs furent en mesure de faire donner les pompes et d'éteindre l'incendie.

Quand un pâle Batalix se leva le matin suivant, le roi, comme il en avait coutume, se leva et se présenta à son peuple aux premières lueurs de l'aube.

Une foule plus importante que d'habitude l'attendait. Quand il apparut, un grondement sourd s'éleva, pareil à celui d'un chien blessé. Effrayé par la bête aux multiples têtes, il se retira dans sa chambre et se jeta sur son lit. Il resta là toute la journée, sans manger ni parler.

Le jour suivant, il avait apparemment retrouvé son état normal. Il convoqua les ministres du culte, donna des ordres, dit au revoir à Taynth Indredd et Simoda Tal. Il apparut même brièvement devant la scritina.

Il avait des raisons de se démener ainsi. Selon un rapport de ses agents, Unndreid le Marteau, Fléau de Mordriat, se déplaçait de nouveau en direction du sud-ouest et avait conclu une alliance avec Darvlish, son ennemi.

Devant la scritina, le roi expliqua comment la Reine

Myrdemlנגgala et son frère, YeferalOboral, avaient projeté d'assassiner l'ambassadeur de Sibornal, qui avait pris la fuite. C'était pour cette raison que la reine était envoyée en exil ; son ingérence dans les affaires de l'État ne pouvait être tolérée. Son frère avait été tué.

Cette conspiration devait servir de leçon à tous en cette période de danger pour la nation. Lui, le roi, était en train d'élaborer un plan qui permettrait à Borlien de resserrer ses liens avec ses amis traditionnels, les Oldorandiens et les Pannovaliens. Il révélerait ce plan en temps utile. Il balaya la scritina d'un regard de défi.

Sartorilrvrash se leva alors pour demander à la scritina de considérer l'avenir à la lumière de l'histoire.

« La Bataille du Cosgatt, que nous avons encore tous à l'esprit, nous a appris l'existence de nouvelles armes offensives. Même les tribus barbares des Driats possèdent de ces nouveaux... *fusils*, comme on les appelle. Avec un fusil, un homme peut tuer un ennemi aussitôt celui-ci en vue. De telles choses sont mentionnées dans les vieilles chroniques, bien que nous ne puissions pas toujours nous fier à ce que nous y lisons.

« Il n'empêche. Ces fusils nous intéressent. Vous avez assisté à une démonstration de leurs possibilités. Ils sont fabriqués dans le grand continent nord par les nations de Sibornal, qui détiennent la suprématie dans le domaine des objets manufacturés. Ils possèdent des gisements de lignite et de minerais que nous n'avons pas. Il est pour nous nécessaire de rester en bons termes avec des nations aussi puissantes, aussi avons-nous fermement réprimé cette tentative d'assassiner l'ambassadeur. »

Un des barons installés dans les derniers rangs s'écria avec colère : « Dites-nous la vérité. Pasharatid n'était-il pas un dépravé ? N'avait-il pas une liaison avec une Borlienienne de la basse ville, contrevenant ainsi à vos lois et aux siennes ? »

« Nos agents sont en train d'enquêter », répondit Sartorilrvrash, et il poursuivit précipitamment : « Nous allons envoyer une délégation à Askitosh, capitale d'Uskutoshk, pour ouvrir une route commerciale, en espérant que les Sibornaliens seront plus amicaux que jusqu'ici.

« En attendant, notre rencontre avec les distingués diplomates d'Oldorando et de Pannoval a été fructueuse. Nous avons reçu d'eux quelques fusils, comme vous le savez. Si nous pouvons envoyer de ces fusils en quantité suffisante à notre vaillant Général TolramKetinet, la guerre avec Randonan sera rapidement terminée. »

Le discours du roi et celui de Sartorilrvrash furent froidement accueillis. Des partisans du Baron RantanOboral, père de Myrdemlנגgala, étaient présents dans la scritina. L'un d'eux se leva et demanda : « Devons-nous comprendre que ce sont ces nouvelles armes

qui sont responsables de la mort de soixante et un Myrdolâtres ? S'il en est ainsi, ce sont vraiment des armes très puissantes. » La réponse du chancelier fut hésitante.

« Un déplorable incendie s'est déclaré au château, allumé par les partisans de l'ex-reine ; beaucoup ont perdu la vie dans le sinistre qu'ils avaient eux-mêmes causé. »

Au moment où Sartorilrvrash et le roi quittaient la salle, ce fut un tollé général.

« Donnez-leur de belles noces », dit Sartorilrvrash. « Ils oublieront leur colère dès qu'ils roucouleront sur la beauté de la jeune épousée. Donnez-leur de belles noces aussi vite que possible, Votre Majesté. Faites-leur oublier une fourberie par une autre, à tous ces imbéciles. » Il détourna la tête pour cacher le dégoût que lui inspirait son rôle.

Une forte tension pesait sur tous ceux qui vivaient au château de Matrassyl, à l'exception des phagors, dont le système nerveux était insensible à l'expectative. Mais même les phagors étaient mal à l'aise, car la puanteur du bûcher continuait de tout imprégner.

La mine renfrognée, le roi se retira dans sa suite. Une section de la Première Phagorienne prit la garde devant sa porte, et Yuli resta avec eux pendant que JandolAnganol pria dans sa chapelle privée avec son Vicaire Royal. Après s'être abîmé en prière, il se fit flageller.

Tandis que ses servantes le baignaient, il convoqua de nouveau son chancelier. Sartorilrvrash apparut à la troisième injonction, vêtu d'un charfrul à fleurs taché d'encre et chaussé de mules. Le vieil homme avait l'air contrarié, et se tint devant le roi sans parler, lissant sa barbe.

« Vous êtes fâché ? » lui lança JandolAnganol du bassin. Son petit favori était assis un peu à l'écart, la bouche ouverte.

« Je suis un vieil homme, Votre Majesté, et j'ai eu une journée bien pénible. Je me reposais. »

« Tu étais probablement en train d'écrire ta maudite histoire. »

« Je me reposais et pleurais sur les soixante et une personnes assassinées, à dire la vérité. »

Le roi frappa l'eau du plat de la main. « Vous êtes un athée. Vous n'avez pas de conscience à apaiser. Vous n'avez pas à vous faire flageller. Laissez-moi cela. »

Sartorilrvrash découvrit une dent en une apothéose de circonspection.

« Comment puis-je servir Votre Majesté à présent ? »

JandolAnganol se mit debout, et les femmes l'enveloppèrent dans des serviettes. Il sortit du bain.

« Vous avez assez fait dans la voie du service. » Il lança à

Sartorilrvrash un de ses regards d'un noir étincelant. « Il est temps que je vous retire du pré, comme ces vieux hoxneys qui vous tiennent tant à cœur. Je trouverai quelqu'un plus proche de ma façon de penser pour me conseiller. »

Les femmes se blottirent près des brocs en faïence qui avaient servi à apporter l'eau du bain royal, et se délectèrent à écouter le drame qui se jouait.

« Nombreux sont ici ceux qui prétendront penser comme vous désirez qu'ils pensent, Votre Majesté. S'il vous plaît de placer votre confiance en eux, c'est votre décision. Peut-être me direz-vous en quoi je n'ai pas réussi à plaire. N'ai-je pas soutenu toutes vos intrigues ? »

Le roi jeta ses serviettes au loin et se mit à aller et venir, nu et dangereux, dans la pièce. Son regard était aussi pressé que son pas. Yuli gémit en témoignage de sympathie.

« Voyez les difficultés dans lesquelles je me débats. Ruiné. Pas de reine. Impopulaire. N'ayant plus la confiance de personne. Défié dans la scritina. Ne me dites pas que je serai l'enfant chéri de la populace quand j'aurai épousé cette gamine d'Oldorando. Vous m'avez conseillé de faire cela, et j'en ai assez de vos conseils. »

Sartorilrvrash s'était reculé contre un mur, à un endroit où il était à peu près à l'abri des va-et-vient du roi. Il se tordit les mains de désolation.

« Si je puis me permettre... je vous ai loyalement servi, vous et votre père avant vous. J'ai menti pour vous. J'ai menti aujourd'hui. Je me suis compromis pour vous dans cette criminelle élimination des Myrdolâtres. À l'inverse d'autres chanceliers que vous pourriez choisir, je n'ai pas d'ambitions politiques... Vous avez l'extrême bonté de m'éclabousser, Votre Majesté ! »

« Criminelle ! Votre souverain est un criminel, c'est ça ? Quel autre moyen avais-je de réprimer une révolte ? »

« Je vous ai conseillé en songeant à votre bien plutôt qu'à mon avancement, sire. Comme dans cette malheureuse affaire de divorce. Si vous voulez bien vous en souvenir, je vous ai dit que vous ne trouveriez jamais une autre femme comme la reine et... »

Le roi s'empara d'une serviette et s'en ceignit les reins. Une mare se formait à ses pieds. « Vous m'avez dit que mon pays passait avant tout le reste. J'ai donc fait le sacrifice, suivant votre suggestion... »

« Non, Votre Majesté, non, j'ai distinctement... » Il agita les mains comme un fou.

« Z'ai dizztingtement, » fit Yuli, cueillant au vol un mot nouveau.

« Vous voulez seulement un bouc émissaire sur qui décharger votre fureur, sire. Vous ne me congédierez pas comme ça. C'est criminel. »

Les mots résonnèrent dans la vaste salle de bains. Les femmes avaient fait mine de fuir la scène, puis s'étaient figées en une série de

gestes dissuasifs, de peur que le roi ne se retourne contre elles.

Il se tourna vers son chancelier.

Le rouge de la colère lui empourprait le visage, franchissant la frontière des mâchoires pour gagner jusqu'à sa gorge. « Encore ce mot de "criminel" ! Suis-je un criminel ? Espèce de vieux rat, vous osez me donner des ordres et m'insulter ! Vous me paierez ça. »

Il se dirigea à grands pas vers l'endroit où gisaient ses vêtements.

Craignant d'être allé trop loin, Sartorilrvrash dit d'une voix tremblante : « Votre Majesté, pardonnez-moi, je vois votre plan. En me congédiant, vous serez libre de rejeter sur moi la responsabilité de ce qui est arrivé et vous apparaîtrez innocent aux yeux de la scritina. Comme si la vérité pouvait se modeler de cette façon... C'est une tactique éprouvée, parfaitement éprouvée – transparente, aussi – mais nous pouvons certainement nous mettre d'accord sur les modalités précises... »

Sa voix se fit hésitante et il se tut. Une pâle lumière vespérale emplissait la pièce. Des traces d'un orage auroral tremblotaient dans la masse nuageuse au-dehors. Le roi avait tiré son épée de sa gaine à la table où elle était posée. Il la brandit.

Sartorilrvrash recula, renversant un broc d'eau parfumée qui se dépêcha de se répandre sur le sol carrelé.

JandolAnganol se lança dans une complexe série d'assauts avec un ennemi invisible, feignant et se fendant, tantôt paraissant acculé, tantôt prenant l'avantage. Il se déplaçait rapidement dans la pièce. Les femmes se blottirent contre le mur, laissant échapper des glossements nerveux.

« Hi ! Yoh ! Ho ! Hi ! »

Il changea brusquement de direction, et la lame partit vers le chancelier.

À l'instant où elle s'arrêtait à deux centimètres de sa clavicule, le roi dit : « Alors, où est mon fils, où est Robayday, vieux scélérat ? Vous savez qu'il en veut à ma vie ? »

« Je connais bien l'histoire de votre famille, sire », dit Sartorilrvrash en se protégeant vainement la poitrine des mains.

« Il faut que je m'occupe de mon fils. Tu le tiens caché dans ta tanière ? »

« Non, sire, je ne fais rien de tel. »

« On me dit que si, sire, c'est le garde phagor qui me l'a dit. Et il m'a soufflé à l'oreille, sire, que vous aviez encore le sang chaud. »

« Sire, vous êtes éprouvé par tout ce que vous venez d'endurer. Laissez-moi prendre... »

« Prendre rien du tout, sire, à part de l'acier dans le gosier. Si digne de confiance ! Vous avez un visiteur chez vous. »

« De Morstrual, sire, un jeune garçon, rien de plus. »

« Ainsi vous entretenez des garçons à présent... » Mais le sujet parut brusquement ne plus l'intéresser. Poussant un grand cri, le roi lança son épée en l'air de telle façon qu'elle alla se planter dans les solives du plafond. Quand il se leva sur la pointe des pieds pour en saisir la poignée, la serviette qu'il avait autour de la taille tomba par terre.

Sartorilvrash se baissa pour la rendre à Sa Majesté, en disant, d'une voix entrecoupée : « Je comprends d'où vient votre rage, et admetts... »

Au lieu de se saisir de la serviette, le roi saisit le charfrul du vieil homme et, tirant dessus, le fit tourner sur lui-même. La serviette s'envola. Le chancelier laissa échapper un cri de panique. Ses pieds se dérobèrent sous lui, et ils tombèrent lourdement ensemble dans la flaque d'eau.

Le roi se remit sur ses pieds avec l'agilité d'un chat et fit signe aux femmes d'aider Sartorilvrash à se remettre debout. Le chancelier gémit et se tint le dos pendant que deux d'entre elles lui prêtaient assistance.

« Et maintenant, allez-vous-en, sire », dit le roi. « Débarrassez le plancher... avant que je ne vous montre quelle rage me possède. Souvenez-vous que vous êtes pour moi un athée et un Myrdolâtre ! »

Revenu dans ses appartements, le chancelier Sartorilvrash se fit oindre le dos par une esclave, se laissant aller à des gémissements de plaisir. Son garde phagor personnel, Lex, assistait impassiblement à la scène.

Au bout d'un moment, il réclama du jus de squaanej mêlé à de la glace de Lordryardry, puis écrivit laborieusement une lettre au roi, se massant le dos à chaque phrase.

Honoré Sire,

J'ai servi loyalement la Maison d'Anganol, et mérite bien d'elle. Je suis encore prêt à servir, malgré l'atteinte faite à ma personne, atteinte dont je sais que Votre Majesté est à présent profondément ulcérée.

Quant à mon athéisme et à mon devoir, contre lesquels vous vous élevez si souvent, puis-je faire remarquer qu'ils ne font qu'un, et que mes yeux sont ouverts à la véritable nature de notre monde ? Je ne cherche pas à vous détourner de votre foi, mais à vous expliquer que c'est votre foi qui vous met dans la situation difficile où vous vous trouvez aujourd'hui

Je vois notre monde comme une unité. Vous êtes au courant de ma découverte que le hoxney est un animal au pelage rayé, malgré les apparences. Cette découverte est d'une importance vitale, car elle établit un lien entre les saisons de notre Grande Année et nous les fait mieux

comprendre. Il se peut que beaucoup d'animaux et de plantes aient des moyens semblables de perpétuer leur espèce à travers les climats antagonistes de l'Année. Se pourrait-il que l'humanité ait, avec la religion, un mode semblable de perpétuation ? Ne différant d'autant que l'humanité diffère des bêtes ? La religion est un lien social qui peut unifier en temps d'extrême froidure

ou, comme à présent, d'extrême chaleur. Ce lien social, ce facteur de cohésion, est précieux, car il est à la base de notre survie en tant qu'entités nationales ou tribales.

Ce qu'il ne doit pas faire, c'est dominer notre vie et notre pensée individuelles. Si nous sacrifions trop à la religion, nous en devenons prisonniers, comme les Madis sont prisonniers de l'uct. Je vous demande, sire, de me pardonner de vous faire remarquer ceci, car je crains que vous ne trouviez pas la chose à votre goût, mais vous avez vous-même fait preuve d'une telle servilité à l'égard d'Akhanaba...

Il marqua un temps. Non, comme d'habitude il allait trop loin. Le roi serait pris d'une fureur meurtrière s'il lisait cette phrase. Laborieusement, il prit une autre feuille de parchemin et rédigea une version modifiée de sa première lettre. Il chargea Lex de la remettre à son destinataire.

Puis il se rassit et pleura.

Il s'assoupit. Plus tard, il se réveilla pour trouver Lex debout à côté de lui, en train de se lécher les narines à petits coups de langue. Il y avait longtemps qu'il était habitué au silence des phagors ; bien qu'il détestât ces créatures, elles étaient moins gênantes que les esclaves humains.

L'horloge posée sur son bureau lui indiqua que l'on approchait de la vingt-cinquième heure. Il bâilla, s'étira et enfila un vêtement plus chaud. Dehors, la lueur aurorale tremblotait sur une cour vide. Le palais était endormi – à l'exception du roi peut-être...

« Lex, on va aller parler à notre prisonnier. Tu lui as donné à manger ? »

Le phagor, immobile, dit : « Le prisonnier a à manger, monsieur. » Il parlait d'une voix sourde, bourdonnante, de sorte que le titre honorifique sonnait comme « mohzzieuh ». Son olonets était limité, mais Sartorilrvrash, en son aversion, refusait d'apprendre le hurdhru.

Au milieu des étagères qui occupaient la majeure partie d'un long mur se trouvait un placard. Lex le fit pivoter, révélant une porte de fer. Gauchement, l'ancipité introduisit une clef dans la serrure et la tourna. Il poussa la porte ; homme et phagor entrèrent dans une cellule secrète.

Il s'agissait autrefois d'une pièce indépendante. Au temps de

VarpalAnganol, le chancelier avait fait murer la porte qui communiquait avec l'extérieur. À présent, il n'était possible d'y entrer que par son bureau. De solides barreaux avaient été fixés à la fenêtre. De dehors, celle-ci était perdue dans le fouillis de la façade du château.

Des mouches bourdonnaient dans la pièce, ou faisaient du sur-place dans l'air lourd, comme si elles dormaient. On en voyait se promener sur la table et sur les mains de Billy Xiao Pin.

Billy était assis sur une chaise. Il était enchaîné à un gros anneau fixé au sol. Ses vêtements étaient tachés de sueur. Il régnait dans la pièce une odeur épouvantable.

Produisant un sachet de scantiom, de pellamont et autres herbes, Sartorilrvrash le porta à ses narines et fit un geste en direction d'un seau hygiénique posé dans un coin. « Va vider ça. » Lex s'exécuta.

Le chancelier prit une chaise et la plaça hors de portée de tout geste que le prisonnier pourrait tenter contre lui. Il s'assit précautionneusement, ménageant son dos qui lui arracha un grognement. Il alluma une longue véroniquette avant de parler.

« Bon, ça fait maintenant deux jours que tu es là, BillishOwpin. Nous allons avoir une autre conversation. Je suis le Chancelier de Borlien, et si tu me mens, il est en mon pouvoir de te torturer. Tu t'es présenté à moi comme le maire d'une ville du Golfe de Chalce. Puis, quand je t'ai fait enfermer, tu as prétendu être un beaucoup plus grand personnage, venu d'un monde au-dessus de celui-ci. Qui es-tu aujourd'hui ? La vérité, à présent ! »

Billy essuya son visage sur sa manche et dit : « Croyez-moi, monsieur, je connaissais cette pièce secrète avant d'arriver ici. Et pourtant j'ignore bien des aspects de vos façons. Ma première erreur a été de me faire passer pour quelqu'un que je ne suis pas – ce que j'ai fait parce que je doutais fort que vous croiriez la vérité. »

« Je puis dire sans vanité que je me trouve être l'un des plus éminents chercheurs de vérité de ma génération. »

« Je le sais, monsieur. Alors libérez-moi. Laissez-moi suivre la reine. Pourquoi m'enfermer alors que je n'ai aucune mauvaise intention ? »

« Je te garde enfermé parce qu'il se peut que tu me sois utile. Lève-toi. »

Le chancelier examina son prisonnier. Certes, il y avait quelque chose d'étrange chez ce garçon. Sa morphologie n'avait pas ce côté filiforme que présentait celle des Campannlatiens, pas plus qu'il n'avait l'embonpoint de ces monstres humains, parfois montrés dans les foires, dont les ancêtres (d'après l'opinion des médecins) avaient échappé aux ravages quasi universels de la fièvre osseuse.

Son ami CaraBansity, d'Ottassol, aurait dit que la structure osseuse

sous-jacente expliquait le curieux arrondi que présentaient les traits du captif. Il avait la peau lisse, d'une pâleur notable, malgré le coup de soleil qu'il avait sur son petit bout de nez. Ses cheveux étaient fins.

Et il y avait des différences plus subtiles, comme la qualité et la durée de son regard. Il semblait regarder ailleurs pour écouter, et ne fixait Sartorilvrash que lorsqu'il parlait – mais la peur pouvait expliquer cela. Ses yeux étaient plus souvent tournés vers le haut que vers le bas. Et surtout, il parlait l'olonets d'une façon qui sentait son étranger.

Le chancelier observa tout cela avant de dire : « Décris-moi ce monde d'en haut dont tu prétends venir. Je suis un homme de raison, et j'écouterai sans parti pris ce que tu as à dire. » Il tira sur sa véroniquette et toussa.

Lex revint avec un seau vide et s'immobilisa contre un mur, son regard cerise fixé sur un point indéfini dans le mi-lointain.

Billy se rassit dans un bruit de ferraille. Il posa ses poignets enchaînés sur la table qu'il avait devant lui et dit : « Votre miséricorde me touche, monsieur. Comme je vous l'ai expliqué, je viens d'un monde beaucoup plus petit que le vôtre. Un monde à peu près de la taille de l'éminence sur laquelle se dresse le château de Matrassyl. Ce monde porte le nom d'Avernus, bien que vos astronomes le connaissent depuis longtemps sous le nom de Kaido. Il se trouve à quelque quinze cents kilomètres au-dessus d'Helliconia, sur une orbite qu'il parcourt en 7770 secondes, et son... »

« Attends. Sur quoi repose ton espèce d'éminence ? Sur l'air ? »

« Il n'y a pas d'air autour de l'Avernus. En fait, l'Avernus est une lune de métal. Non, vous n'avez pas ce mot en olonets, vu qu'Helliconia ne possède pas de lune naturelle. L'Avernus orbite en permanence autour d'Helliconia, comme Helliconia orbite autour de Batalix. Il se déplace dans l'espace, comme Helliconia, sans jamais s'arrêter, comme Helliconia. Sinon, il tomberait sous l'action de la pesanteur. Je crois que vous comprenez ce principe, monsieur ? Vous connaissez la nature des liens qui existent entre Helliconia d'une part et Batalix et Freyr d'autre part. »

« Je comprends très bien ce que tu dis. » Il chassa une mouche qui se promenait sur son crâne. « Vous vous adressez à l'auteur de l'Encyclopédie des Faits d'Histoire et de Nature, ouvrage dans lequel je cherche à faire une synthèse de toutes les connaissances. Il est compris de quelques rares individus – mais il se trouve que je suis l'un d'eux – que Batalix et Freyr tournent autour d'un foyer commun, tandis que Copaise, Aganip et Ipocrene tournent avec Helliconia autour de Batalix. La vitesse orbitale de nos mondes frères est proportionnelle à leur taille et à leur distance du corps céleste mère, Batalix. En outre, la cosmologie nous apprend que ces mondes frères

sont nés de Batalix, comme les hommes naissent de leur mère, et que Batalix est né de Freyr, qui est sa mère. Pour tout ce qui touche aux cieux, vous me trouverez convenablement informé, c'est une chose dont je puis me flatter. »

Il leva les yeux au plafond et souffla un nuage de fumée au milieu des mouches.

Billy s'éclaircit la gorge. « En fait... ce n'est pas tout à fait comme ça que se sont passées les choses. Batalix et ses planètes forment un système solaire relativement ancien qui a été capturé par un soleil beaucoup plus grand, que vous appelez Freyr, il y a quelque huit millions d'années, de la façon dont nous mesurons le temps. »

Le chancelier donnait des signes d'agitation, croisant et décroisant les jambes, l'air de mauvaise humeur. « Parmi les obstacles que rencontre la connaissance, il y a les persécutions de ceux qui visent le pouvoir, les difficultés de la recherche et – tout particulièrement – l'incapacité de reconnaître ce qui doit être l'objet de la recherche. J'expose tout cela dans mon premier chapitre.

« Tu as manifestement quelques connaissances, mais tu les trahis en les mêlant à des mensonges pour des raisons à toi. Souviens-toi que la torture est une amie de la vérité, BillishOwpin. Je suis un homme patient mais cette extravagante histoire de millions d'années m'irrite. Tu ne m'impressionneras pas par de simples chiffres. N'importe qui peut inventer des chiffres ne reposant sur rien. »

« Je n'invente pas, monsieur. Campannlat a une population de combien d'habitants ? »

Le chancelier parut troublé. « Eh bien, environ cinquante millions, selon les meilleures estimations. »

« Erreur, monsieur. Soixante-quatre millions de personnes, et trente-cinq millions de phagors. Au temps de VryDen, que vous aimez citer, les chiffres étaient de huit millions d'humains pour vingt-trois millions de phagors. La biosphère est directement en rapport avec la masse d'énergie qui arrive à la surface de la planète. En Sibornal il y a... »

Sartorilrvrash agita la main. « Assez – tu essaies de me contrarier... Revenons à la géométrie des soleils. Tu oses prétendre qu'il n'y a pas de lien de parenté entre Freyr et Batalix ? »

Quittant la contemplation de ses mains, Billy leva un regard torve vers le vieil homme assis hors de sa portée. « Si je vous disais ce qui est vraiment arrivé, honoré chancelier, me croiriez-vous ? »

« Ça dépend si ton histoire est croyable. » Il souffla un nuage de fumée.

Billy Xiao Pin dit : « Je n'ai fait qu'apercevoir votre belle reine. Alors à quoi bon me trouver ici, mourir ici, si je n'arrive pas à vous communiquer cette seule grande vérité ? » Il pensa à MyrdeInggala

en train de passer dans ses mousselines aériennes.

Et il commença. Le phagor se tenait près du mur crasseux, le vieil homme faisait craquer la chaise sur laquelle il était assis. Les mouches bourdonnaient. Aucun bruit ne venait du monde extérieur.

« En venant ici, j'ai vu une bannière qui proclamait, en olonets : ""Toute la sagesse du monde a toujours existé."" Ce n'est pas vrai. C'est Peut-être une vérité pour le croyant, mais pour le savant c'est un mensonge. La vérité réside dans des faits qui doivent être douloureusement découverts et des hypothèses qui doivent être constamment vérifiées – bien que là d'où je viens, les faits aient effacé la vérité. Comme vous le dites, il y a beaucoup d'obstacles à la connaissance, et à la méta-structure de la connaissance que nous appelons *science*.

« L'Avernus est un monde artificiel. C'est une création de la science et de cette forme d'application de la science que nous appelons – vous ne possédez pas un tel terme – *technologie*. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que la race à laquelle j'appartiens, qui a *évolué* sur une planète lointaine appelée Terre, est plus jeune que vous autres Helliconiens. Mais nous avons souffert de moins de désavantages naturels que vous. »

Il marqua un temps, presque choqué d'entendre ce mot si chargé de sens, *Terre*, prononcé dans un tel environnement.

« Je ne vous mentirai donc pas – bien que je doive vous avertir qu'il se peut que vous trouviez ce que je vais vous dire peu compatible avec votre vision du monde, chancelier. Il se peut que vous soyez choqué, même si vous êtes l'homme le plus éclairé de votre espèce. »

Le chancelier écrasa sa véroniquette sur le dessus de la table et se pressa le front. Il avait mal à la tête. Une atmosphère étouffante régnait dans la cellule. Il n'arrivait pas à suivre le discours du jeune étranger, et son esprit dérivait vers le roi, nu, et l'épée dangereusement plantée dans une solive au-dessus d'eux. Le prisonnier continua de parler.

D'où Billy venait, le cosmos était quelque chose d'aussi familier qu'un arrière-jardin. Il parlait d'un ton très assuré d'une étoile jaune de type G4, vieille de quelque cinq milliards d'années. Elle possédait une faible luminosité et une température de seulement 5600 degrés Kelvin. C'était le soleil qui portait actuellement le nom de Batalix. Il passa à la description de sa seule planète habitée, Helliconia, une planète fort semblable à la lointaine Terre, mais plus froide, plus grise, plus vieille, plus lente dans ses processus vitaux. À sa surface, au cours d'une infinité de siècles, les espèces s'étaient développées de l'état animal à celui des créatures dominantes.

Huit millions d'années auparavant – selon le calcul terrien – Batalix et son système avaient pénétré dans une région de l'espace

quelque peu encombrée. Deux étoiles, qu'il appelait A et C, orbitaient l'une autour de l'autre. Batalix fut attiré dans l'énorme champ de gravitation de A. Au cours de la série de perturbations qui suivit, l'étoile C se perdit dans la nature, et A acquit un nouveau compagnon, Batalix.

À était un soleil très différent de Batalix. Bien que seulement âgé de dix à onze millions d'années, il avait évolué à l'écart du gros de la masse stellaire et entré dans la vieillesse. Son rayon faisait plus de soixante-dix fois celui de Batalix, sa température était deux fois plus élevée. C'était une supergéante de type A.

En dépit de ses efforts, le chancelier n'arrivait pas à écouter attentivement. Un sentiment de catastrophe l'enveloppait. Sa vision se brouillait. Son cœur, dont la palpitation semblait remplir la pièce, battait irrégulièrement. Il pressa son sachet de scantiom contre son nez pour se faciliter la respiration.

« Ça suffit », dit-il, coupant la parole à Billy. « L'histoire est pleine de gens de ton espèce, qui utilisent des termes étranges, se moquent de l'intelligence des personnes avisées. Peut-être sommes-nous la proie d'une illusion... Rien d'étonnant à ça. Il y a seulement deux jours – seulement cinquante heures – la reine des reines a quitté Matrassyl, accusée de conspiration, et soixante et un Myrdolâtres ont été cruellement assassinés... Et tu me parles de soleils allant de-ci de-là au gré de leur fantaisie... »

Billy tambourinait d'une main sur la table et chassait les mouches de l'autre. Lex se tenait tout près, aussi immobile qu'un meuble, les yeux fermés.

« Je suis moi-même un Myrdolâtre. Je suis en grande partie responsable de ces crimes. Trop habitué que je suis à servir le roi... comme il est trop habitué à servir la religion. La vie était si tranquille... Qui sait de quels nouveaux tracas demain sera fait ? »

« Vous vous laissez trop accaparer par vos petits problèmes », dit Billy. « Vous êtes aussi lamentable que mon Conseiller sur l'Avernus. Il ne croit pas complètement à la réalité d'Helliconia. Vous ne croyez pas complètement à la réalité de l'univers. Votre *umwelt* n'est pas plus grand que ce palais. »

« Qu'est-ce qu'un *umwelt* ? »

« L'étendue couverte par votre champ perceptif. »

« Tu prétends connaître tant de choses. Est-il exact, comme je perçois la chose, que le hoxney est un animal à rayures brunes qui portait des rayures de couleurs au printemps de la Grande Année ? »

« C'est exact. Animaux et plantes adoptent différentes stratégies pour survivre aux vastes changements qui interviennent au cours d'une Année. Il existe des faunes et des flores binaires, les unes alignées sur une étoile, comme auparavant, les autres sur l'autre. »

« Voilà que tu reviens à tes soleils en vadrouille. Personnellement, trente-sept ans d'expérience m'ont convaincu que nos deux soleils ont été placés dans nos cieux pour nous rappeler constamment notre double nature, esprit et corps, vie et mort, et les dualités plus générales qui gouvernent l'existence humaine – chaleur et froid, lumière et obscurité, bien et mal. »

« Vous dites que l'histoire est pleine de gens de mon espèce. Peut-être étaient-ce d'autres visiteurs de l'Avernus, qui essayaient eux aussi de révéler la vérité sans parvenir à se faire entendre. »

« Des révélations reposant sur de folles géométries ? Alors ils ont péri ! » Sartorilvrash se leva, les doigts appuyés sur la table, les sourcils froncés.

Billy se leva laborieusement lui aussi, dans un grand bruit de chaînes. « La vérité vous ferait accéder à la liberté, Chancelier. Quoi que vous en pensiez, ces ""folles géométries"" gouvernent l'univers. Vous savez plus ou moins cela. Respectez votre intellect. Pourquoi ne pas aller plus loin, ne pas élargir votre *umwelt* ? La vie qui grouille sur Helliconia est un produit de ces folles géométries dont vous vous gaussez.

« Ce soleil de type A que vous appelez Freyr est un gigantesque réacteur à hydrogène qui libère une formidable énergie. Quand Batalix et ses planètes se sont mis en orbite autour, il y a huit millions d'années, ils ont été soumis à un bombardement de rayons X et d'ultraviolets. L'effet sur la biosphère alors apathique d'Helliconia a été radical. Des transformations génétiques rapides se sont opérées. Des mutations dramatiques se sont produites. De nouvelles formes de vie ont survécu. Une espèce animale, en particulier, s'est élevée au point de contester la suprématie dont jouissait jusque-là une espèce beaucoup plus ancienne... »

« Assez ! » s'écria Sartorilvrash en agitant une main pour souligner son refus d'en entendre davantage. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'espèces se transformant en d'autres espèces ? Est-ce qu'un chien peut devenir un arang, ou un hoxney un kaido ? Tout le monde sait au moins que chaque animal a sa place, et les humains la leur. Ainsi en a décidé le Tout-Puissant. »

« Vous êtes athée ! Vous ne croyez pas au Tout-Puissant ! » Troublé, le chancelier secoua la tête. « Je préférerais être gouverné par le Tout-Puissant que par tes folles géométries... J'avais espéré t'offrir en cadeau au Roi JandolAnganol, mais tu ne ferais que porter sa fureur à son comble. »

Sartorilvrash se rendit compte avec accablement que le roi ne pouvait plus être apaisé par des moyens faisant appel à la raison. Lui-même se sentait loin des sentiers de la raison. À écouter Billy, il pensait à un autre jeune fou – le fils du roi, Robayday. Autrefois un

adorable enfant, aujourd'hui un original en proie à une étrange lubie ; épousant le désert comme une mère desséchée, chasseur expert, parfois bien difficile à comprendre... la plaie de ses royaux parents.

Il songea à ses propres efforts pour comprendre le monde. Comment se faisait-il qu'un problème aussi omniprésent inquiétait si peu de gens ?

Billy était peut-être un produit de son imagination fatiguée, la face sombre de sa rationalité, qui avait pour mission de le persécuter.

Il se tourna vers le phagor. « Lex, surveille-le. Je penserai à un moyen de nous débarrasser de lui et de ses *umwelts* demain. »

Dans sa chambre à coucher, le chancelier se sentit envahi par un immense sentiment de solitude. Le roi l'avait attrapé et jeté à terre ! Il sentait les bosses de son dos meurtri, il sentait combien son corps devenait laid à mesure que les années le ratatinaient. Que de honte contenait le passage des jours !

Son esclave arriva à son appel, l'air aussi peu enthousiaste qu'il l'était lui-même lorsqu'il avait été mandé par le roi.

« Masse-moi le dos », ordonna-t-il à la femme.

Elle s'allongea contre lui, promenant une main ferme mais douce de la base de son crâne à son bassin. Il sentait la véroniquette, le phagor et l'urine. C'était une Randonanaise, aux joues marquées de scarifications tribales. Elle sentait le fruit. Au bout d'un moment, il se retourna pour lui faire face, la verge frémissante. Il existait un réconfort auquel croyants et non-croyants avaient pareillement accès, un refuge contre les abstractions. Le chancelier plongea une main entre les sombres cuisses exilées et glissa l'autre dans la chemise de la femme pour lui saisir les seins.

Elle l'attira contre elle.

Sur l'Avernus on signait des pétitions pour qu'une expédition descende à la surface d'Helliconia porter secours à Billy Xiao Pin. Il ne fut pratiquement pas tenu compte de ces pétitions. Le contrat de Billy stipulait clairement que, quelles que soient les difficultés dans lesquelles il risquait de se trouver, aucune aide ne lui serait accordée. Ce qui n'empêcha pas beaucoup de jeunes dames de la famille Pin de menacer de se suicider si le gouvernement n'intervenait pas tout de suite.

Mais le travail de la station continua comme à l'ordinaire, comme cela se faisait depuis trente-deux siècles. Les Averniens ne savaient pas très bien comment les technocrates de la Terre les avaient programmés à l'obéissance. Les grandes familles continuèrent d'analyser toutes les informations qui arrivaient, et les systèmes automatiques d'émettre leurs signaux en direction de la Terre.

De gigantesques auditoriums en forme de conque se dressaient un peu

partout sur cette planète lointaine.

Pour les gens de la Terre, les événements helliconiens étaient des nouvelles. Les signaux étaient reçus en premier lieu sur Charon, aux confins du système solaire. Là, ils étaient de nouveau analysés, classés, emmagasinés, transmis. L'émission la plus populaire était diffusée par la Chaîne Récrééducative, qui rapportait divers drames permanents du système binaire. Les événements de la cour du Roi JandolAnganol constituaient pour le moment l'actualité la plus suivie. Une actualité qui était vieille d'un millier d'années.

Ceux qui suivaient ces nouvelles faisaient partie d'une société mondiale qui était en train de subir un changement aussi profond que tous ceux que pouvait connaître Helliconia. Le Déclin de l'Âge Moderne avait été hâté par un considérable accroissement de la glaciation aux pôles terrestres, phénomène qui avait conduit à la Grande Période Glaciaire. Au neuvième siècle du sixième millénaire après la naissance du Christ, les glaciers reculaient de nouveau, et les peuples de la Terre remontaient vers le nord à leur suite. Les vieilles antipathies raciales et nationales étaient en sommeil. Il régnait une ambiance en rapport avec les douceurs du climat, dans laquelle des sensibilités raffinées étaient dirigées vers l'exploration des relations entre la biosphère, toutes les choses vivantes qui la composaient, et le globe qui la commandait.

Pour une fois, on vit apparaître des dirigeants et des hommes d'État dignes de leur peuple. Ils partageaient une authentique vision et inspiraient la populace. Ils veillaient à ce que le drame de la lointaine planète Helliconia fût étudié comme un exemple de folie aussi bien que comme une tapisserie sans fin de situations.

Les grandes conques avaient accueilli des millions de Terriens venus assister au départ de la reine, à l'holocauste des Myrdolâtres, à la querelle entre le roi et son chancelier. C'étaient là des événements contemporains, en ce qu'ils influençaient la vie affective de ceux qui regardaient les gigantesques images. Mais c'étaient aussi des événements fossiles, coincés dans les strates de lumière qui les avaient transportés. Ils semblaient reprendre chaleur et vie en atteignant la conscience des Terriens, à la façon des arbres de l'Âge Carbonifère qui, après être restés longtemps enfouis dans les profondeurs de la Terre, libèrent des énergies pareilles à celles du soleil quand du charbon brûle dans un âtre.

Ces feux ne touchaient pas tout le monde. Dans certains milieux, Helliconia était considérée comme la relique d'un passé lointain, d'une période historique troublée qu'il valait mieux oublier, où les affaires humaines n'étaient guère mieux dirigées sur la Terre que sur Helliconia. Les nouveaux hommes se tournaient vers un nouveau mode de vie dans lequel l'homme et ses machines ne seraient pas obligatoirement la mesure de toute chose. Certains de ceux qui œuvraient en ce sens trouvaient quand même le temps d'applaudir le revêche Sartorilrvrash, ou de devenir Myrdolâtres.

Les partisans terrestres de la reine étaient nombreux, même dans les nouvelles terres. Jour et nuit, ils attendaient leurs nouvelles fossiles.

LES TRIBULATIONS D'UN PRISONNIER

Que les événements de Matrassyl dépendissent d'Akhanaba ou des « folles géométries » – que ces événements fussent réglés d'avance ou soumis à un hasard aveugle, que le libre arbitre fût à l'œuvre ou le déterminisme –, les vingt-cinq heures qui suivirent furent un véritable calvaire pour Billy Xiao Pin. L'univers coloré dont il avait fait l'expérience durant ses premières heures sur Helliconia s'était fané. Un cauchemar avait pris le relais.

En ce jour d'hiver du Grand Été où le chancelier Sartorilvrash interrogeait Billy sans parvenir à l'écouter correctement, il y avait une période de nuit d'environ cinq heures pendant lesquelles ni Freyr ni Batalix n'occupaient le ciel.

La Comète de YrapRombry était visible au ras de l'horizon nord. Puis elle fut avalée par un brouillard insolite. Le thordotan ne soufflait pas, comme on aurait pu s'y attendre, mais envoyait du brouillard à sa place.

Le brouillard arriva par où la reine était partie, par le fleuve. Il se fit d'abord sentir sous la forme d'un frisson dans les dos nus des débardeurs, passeurs et autres bateliers qui gagnaient leur vie au confluent du Valvoral et de la Takissa.

Regagnant leurs foyers, certains d'entre eux entraînaient l'insidieux élément dans les maisons qui bordaient les rues pauvres derrière les docks – accentuant leur pauvreté. Les femmes, jetant un coup d'œil dehors au moment de tirer les volets sur les fenêtres, voyaient les entrepôts se dissoudre dans une grande mare sépia.

La mare s'éleva, engloutit les falaises, telle une maladie sournoise, et pénétra à l'intérieur des murs du château.

Là, les soldats dans leurs légers uniformes, les phagors sous leur pelage hirsute, provoquèrent des remous dans l'infection au cours de leurs rondes, toussèrent dedans, finirent par être dévorés par le mal. Le palais lui-même ne résista pas longtemps à l'invasion, mais prit l'aspect d'un palais fantôme. Dans un silence lugubre, le brouillard traversa les pièces vides qu'avait occupées la Reine Myrdemlnggala.

Le maraudeur réussit pareillement à s'infiltrer dans le monde situé sous la colline. Il se glissa au cœur de ce nid de gongs, exclamations, prières, prostrations, processions et interdictions où se fabriquait la sainteté ; là, sa mystérieuse haleine se mêla facilement aux

émanations des vigiles et des offices, et créa des halos pourpres autour des cierges, comme s'il avait trouvé en ces lieux complices le seul endroit qui lui faisait bon accueil. Il serpenta sur le sol dans une forêt de pieds nus et trouva les endroits secrets de la montagne.

C'était vers ces endroits secrets que l'on était en train de conduire Billy Xiao Pin.

Une fois que Sartorilvrash l'eut quitté, il fit reposer sa tête sur sa table, lâchant la bride à une sarabande de pensées rebattues. Quand il essaya d'en reprendre le contrôle, elles avaient disparu comme des criminels par-dessus un mur. Était-ce lui qui avait un jour décrit Helliconia comme une « forme de discussion » ? Eh bien, il n'y avait pas de discussion possible avec la réalité. Il se remémorait tous ses beaux duels oratoires avec son Conseiller sur cette notion de réalité. À présent, il s'offrait une sérieuse dose de réalité, et elle allait le tuer.

Les pensées criminelles revinrent lentement à la charge, pour s'interrompre lorsque Lex-Médor plaça un bol de nourriture devant lui.

« Prendre repas », ordonna l'ancipité, comme Billy levait vers lui des yeux embués.

Ledit repas se composait d'une bouillie de flocons d'avoine mélangée à des tranches de fruit de couleur vive. Il prit une cuillère d'argent et commença à manger. C'était insipide. Au bout de quelques cuillerées, il se sentit pris de vertige. Il repoussa le bol en laissant échapper un gémissement et sa tête retomba sur la table. Des mouches se posèrent sur la nourriture et sur sa joue sans défense.

Lex se dirigea vers le mur opposé à celui par lequel le chancelier et lui entraient habituellement, et frappa légèrement à l'un des panneaux de bois. Un petit coup se fit entendre de l'autre côté, auquel il répondit par deux coups bien espacés. Une section de la boiserie s'ouvrit dans la pièce, soulevant de la poussière.

Une ancipitée entra dans la cellule, de cette démarche glissante qui caractérisait son espèce. Sans la moindre hésitation, elle et Lex soulevèrent le corps paralysé de Billy et le transportèrent dans l'étroit passage qui venait d'être révélé. Elle referma et verrouilla le panneau derrière elle.

Le palais contenait quantité de passages à l'abandon ; celui-ci, dans son état d'inachèvement, avait tout l'air d'être resté abandonné pendant des siècles. Les deux grands non-humains le remplissaient presque entièrement.

La présence d'esclaves phagors dans le Palais de Matrassyl était chose aussi courante que celle de soldats phagors. Employés comme maçons, travail pour lequel ils avaient une vague aptitude, ils avaient construit un passage contre les grands murs, l'avaient recouvert d'un toit et l'utilisaient entre autres moyens à eux de circuler

commodément dans le bâtiment.

Billy, en état de paralysie mais encore conscient, s'aperçut qu'on lui faisait descendre des escaliers dont les tours et les détours semblaient ne jamais devoir aboutir à une sortie. Sa tête ballottait par-dessus l'épaule de la pliche, cognant son omoplate à chaque marche.

Arrivés au niveau du sol, ils firent halte. L'air était chargé d'humidité. Quelque part hors de sa vue, une torche souffreteuse se consumait. Des gonds grincèrent. On le faisait descendre dans les profondeurs de la terre par une trappe. Sa terreur n'arriva à s'exprimer que sous la forme d'un faible soupir.

La torche apparut au moment où sa tête se renversa en arrière, pour être aussitôt éclipsée par une tête hirsute. Il était quelque part sous terre et des mains à trois doigts se saisissaient de lui. Des pupilles mauve et rouge luisaient dans l'obscurité. Des odeurs écœurantes et des traînements de pieds l'entouraient. Une trappe claqua, dont les échos se perdirent dans le lointain.

Son point de vue ne lui révélait pratiquement rien en dehors d'un dos monstrueux. Une autre porte, nouvelle attente, encore des escaliers, encore des chuchotements insensés. Il s'évanouit – tout en restant conscient des cahots d'une descente qui se poursuivait interminablement.

Voilà qu'on le faisait marcher comme un ivrogne. Il ne sentait plus ses pieds. Bien sûr – on avait drogué ses aliments. La tête dodelinante, il comprit qu'ils se trouvaient dans une vaste salle souterraine, en train de marcher le long d'une passerelle de bois située près du plafond. Des bannières étaient suspendues à la passerelle. En bas, des humains en longs habits se rassemblaient, pieds nus. Il se souvint brusquement de leur nom : des moines. Ils s'asseyaient à de longues tables, où des phagors pareillement vêtus les servaient. La mémoire lui revenait ; Billy Xiao Pin se souvint des monastères au pied de la colline, là où il avait acheté une gaufre. On l'emmenait à travers le labyrinthe de voies saintes taillées dans le roc au-dessous du palais de JandolAnganol.

La marche le ranima. Deux phagors l'accompagnaient, deux pliches. Lex était sans doute retourné reprendre sa garde auprès du chancelier, qui devait maintenant dormir. Il lança un faible appel aux moines en bas, mais personne ne l'entendit dans le bruit confus des voix. Ils quittèrent l'espace éclairé.

Encore des couloirs. Il essaya de protester, mais les femmes le pressèrent de continuer. À côté de lui, un ruban de motifs sculptés suivait la paroi rocheuse. Il essaya de s'y agripper ; on lui écarta sèchement la main.

Toujours plus bas.

Obscurité totale, odeur de rivières et de choses attendant de naître.

« S'il vous plaît, lâchez-moi. » Ses premiers mots. Une porte s'ouvrit.

Il fut poussé dans un monde différent, un royaume ancipité souterrain. L'air même était différent, aussi radicalement étranger pour l'ouïe que pour l'odorat. De l'eau clapotait. Les proportions étaient différentes : les passages voûtés étaient larges et bas, caverneux. Le chemin était accidenté et allait en montant. On avait l'impression de grimper dans une bouche morte.

Rien sur l'Avernus n'avait préparé Billy à une telle aventure. Des foules de phagors se pressaient pour l'examiner, avançant leurs visages bovins vers le sien. Ils le poussèrent sans ménagement devant un conseil d'ancipités, mâles et femelles. Dans des niches creusées dans les murs s'empilaient leurs totems, des phagors âgés qui s'enfonçaient de plus en plus dans l'engourdire ; le plus ancien totem, qui n'était pratiquement plus composé que de kératine, ressemblait à une petite poupée noire. Le conseil avait un jeune kzahhn à sa tête, Ghht-Yronz Tharl.

Ghht-Yronz Tharl n'était guère plus qu'un craight. L'épais pelage blanc qui lui couvrait les épaules présentait encore des pointes rousses. Ses longues cornes recourbées étaient peintes d'un motif en spirale, et il avançait la tête entre les épaules, en une attitude agressive, afin de ne pas en accrocher les extrémités au plafond de la salle.

Quant à la salle elle-même, son plafond avait beau être irrégulier et inachevé, elle était de forme à peu près circulaire. De fait, l'auditorium – si un tel terme était utilisable pour un auditoire aussi inhumain – était construit en forme de roue. Ghht-Yronz Tharl se tenait droit, gonflant la poitrine, au centre de la roue.

Des compartiments destinés à l'auditoire partaient du moyeu de la roue comme autant de rayons. La plus grande partie du sol était ainsi compartimentée. Les membres du conseil se tenaient là sans bouger, se contentant de remuer occasionnellement une oreille ou une épaule. Chaque compartiment contenait un abreuvoir et une certaine longueur de chaîne fixée dans la maçonnerie. Des rigoles pour l'eau et l'urine étaient taillées dans le sol et allaient se jeter dans des fossés près du périmètre de la roue.

Le brouillard semblait avoir pénétré jusque-là – à moins que l'haleine fétide des ancipités ne fût seule responsable du halo bleuté qui entourait les torches. Enregistrant ce qu'il pouvait de la scène pendant que des mains rudes l'examinaient, Billy vit des rampes qui menaient vers le haut, et d'autres, peu engageantes, qui menaient encore plus bas sous terre.

Une image lui vint : dans ces cavernes, en ce moment, les phagors se rassemblaient pour échapper à la chaleur ; le temps viendrait où les

hommes se blottiraient ici pour échapper au froid. Les phagors s'empareraient alors du monde extérieur.

Une manière d'ordre fut lancé, et l'interrogatoire commença. Il était évident que Lex avait informé Ghht-Yronz Tharl du contenu de la conversation de Billy avec Sartorilvrash.

Assise près du kzahhn se trouvait une femme d'un certain âge, une humaine sans forme dans sa robe de stammel, qui traduisit en olonets une série de questions du kzahhn. Les questions tournaient autour de l'idée que Billy venait de Freyr – les phagors ne voulaient rien savoir de l'Avernus. Si ce fils de Freyr arrivait d'ailleurs, il s'ensuivait qu'il venait de Freyr, d'où, aux yeux des ancipités, venaient tous les maux.

Il avait le plus grand mal à comprendre leurs questions. De même qu'ils étaient incapables de comprendre ses réponses. Il avait eu des difficultés avec le chancelier de Borlien ; ici le fossé culturel était encore plus large – il aurait dit insurmontable, s'il n'était arrivé de temps en temps à se faire comprendre. Par exemple, ces créatures cauchemardesques parvenaient à saisir l'idée que la chaleur croissante que connaissait actuellement Helliconia passerait dans trois ou quatre vies humaines, pour être remplacée par un long glissement vers l'hiver.

À ce point, l'interrogatoire s'interrompit et le kzahhn entra en transe pour communiquer avec les ancêtres de son unité présente. Un esclave humain apporta de l'eau parfumée à Billy, pour qu'il se désaltère. Il demanda à être ramené au palais, mais son interrogatoire reprit sans tarder.

Il était étrange que les phagors saisissent ce que Sartorilvrash n'arrivait pas à comprendre – que Billy avait traversé l'espace pour venir jusque-là – bien qu'en natif l'expression correspondant à « espace » fut un conglomérat presque intraduisible signifiant « incommensurable chemin de la ronde des sautes d'air et de la grande année ». Plus brièvement, ils parlaient parfois du « chemin d'Aganip ».

Ils examinèrent sa montre sans y toucher. Il fut poussé d'un membre de l'auditoire à l'autre le long des rayons de la roue, afin que tous puissent la voir. Il eut beau leur expliquer que les trois cadrans indiquaient l'heure et l'année sur Terre, Helliconia et l'Avernus, tout cela ne signifiait rien pour eux. Comme les phagors qu'il avait rencontrés en dehors de Matrassyl, ils ne tentèrent pas de lui prendre l'instrument et revinrent rapidement à d'autres sujets.

Ses yeux pleuraient, son nez coulait – il était allergique aux épais pelages auxquels il avait été obligé de se frotter.

Dans les répités que lui laissaient ses éternuements, Billy leur raconta tout ce qu'il savait sur la situation à la surface d'Helliconia. Sa peur le poussa à tout révéler. Quand ils entendaient quelque chose qu'ils pouvaient assimiler ou qui les intéressait particulièrement, le

kzahhn transmettait l'information à son ancêtre kératinique, à titre de renseignement ou pour la mettre en réserve, Billy ne savait pas exactement – les phagors n'entraient pas dans sa discipline sur l'Avernus.

Lui dirent-ils bien à un moment donné, alors qu'il s'efforçait inutilement de leur expliquer le va-et-vient des saisons, que les cavernes monastiques étaient occupées à certaines saisons par les phagors, à d'autres par les Fils de Freyr ? Un jour, dans une existence différente, il avait fièrement déclaré que l'Avernus contenait trop peu d'étrangeté pour lui ; à présent, dans une brume d'étrangeté, un curieux discours se faufilait entre le hurdu, le natif et l'éotemporel, entre le langage scientifique et le langage figuré.

Comme un enfant découvrant que les animaux pouvaient parler, Billy écouta ce qu'on lui disait. « La possibilité d'une revanche contre les Fils de Freyr à une inharmonieuse saison-de-la-Grande-Année n'a pas d'existence. Survivre doit être le premier de tous nos devoirs. La vigilance remplit nos crânes. Il y a tout le temps jusqu'à la mort de Freyr. Le Kzahhn JandolAnganol a un bras protecteur pour la survie des ancipités sur les terres de son unité. C'est pourquoi il y a ordre pour nos légions de se poser en renfort du Kzahhn JandolAnganol. Telle est notre loi présente en saison inharmonieuse. Et à toi, Billy, il t'est fait obligation de veiller à ne pas donner plus de tourment à ce kzahhn de faiblesse appelé JandolAnganol. Tu as une claire compréhension de cela ? »

Les phrases chargées de substantifs tourbillonnant encore dans sa tête, il essaya de déclarer son innocence. Mais les questions de culpabilité, ou de son absence, étaient hors de leur *umwelt*. Tandis qu'il parlait, la perplexité qu'il provoquait ne faisait que renforcer l'hostilité ambiante.

Derrière leur hostilité il y avait une peur d'un genre particulier, une peur impersonnelle. Ils considéraient JandolAnganol comme un être faible, et ils craignaient qu'après le mariage dynastique qui devait sceller l'alliance avec Oldorando leur race ne soit victime à Borlien des mêmes persécutions qu'en Oldorando. Leur haine d'Oldorando était claire et, en particulier, leur haine de sa capitale, qu'ils appelaient du nom éotemporel de Hrrm-Bhhrd Ydohk.

Alors que les affaires ancipitées étaient un mystère – un blanc – pour l'humanité, les ancipités avaient une bonne connaissance des affaires humaines. L'arrogant mépris que l'humanité avait pour eux était tel que des phagors étaient souvent présents, bien qu'ignorés, aux plus délicates discussions politiques. Ainsi, le plus humble jeunot pouvait efficacement faire office d'espion.

Face à leurs silhouettes impassibles, Billy pensa qu'ils avaient l'intention de le mettre à rançon pour détourner le roi de son nouveau

mariage ; timidement, il essaya de leur faire comprendre que le roi n'avait même pas connaissance de son existence.

Dès que les mots eurent quitté sa bouche, il vit qu'il s'était mis dans un autre danger. Ils pouvaient le garder ici, dans une prison pire que la précédente, s'ils se rendaient compte que sa présence au palais était un secret. Mais le broussailleux conseil poursuivait une autre idée, revenant encore une fois à la question de la capture de Batalix par Freyr, événement qui paraissait pour eux d'une importance obsédante.

S'il ne venait pas de Freyr, venait-il de D'Sehm-Hrr ? Il ne parvint pas à comprendre cette question. Par D'Sehm-Hrr, entendaient-ils l'Avernus, Kaido ? Évidemment non. Ils essayèrent de lui expliquer, il fit des efforts de son côté. En vain. D'Sehm-Hrr restait un mystère. Il était comme les figures kératiniques calées contre le mur, condamné à répéter les mêmes choses d'une voix de plus en plus faible. Parler aux phagors revenait à essayer de lutter avec l'éternité.

Le conseil le fit passer dans ses rangs, le poussant par ici, le faisant tourner par là. Voilà qu'ils étaient de nouveau intéressés par la montre à triple affichage qu'il portait au poignet. Ses chiffres sautillants les fascinaient. Mais ils ne se risquèrent pas à la lui prendre ou même à la toucher, comme s'ils y sentaient une force destructrice.

Billy continuait de chercher ses mots quand il se rendit compte que le kzahhn et le conseil s'en allaient. La brume se fit de nouveau dans sa tête. Il se retrouva en train de s'écrouler sur une chaise familière, laissa reposer son front sur une table familière. Les pliches l'avaient ramené dans sa cellule. Une aube pâle et voilée approchait.

Lex était là, décorné, émasculé et presque fidèle.

« Il y a nécessité de pas vers le lit pour une période de sommeil », déclara-t-il.

Billy se mit à pleurer. Tout en pleurant, il s'endormit.

Le brouillard s'étala jusqu'à atteindre le Valvoral, dont il se mit à remonter le cours, inspectant les jungles qui enserraient les rives. Se moquant des frontières nationales, il pénétra très avant dans Oldorando. Là il rencontra, entre autres embarcations composant le trafic fluvial, la *Dame de Lordryardry*, qui descendait vers Matrassyl en attendant de gagner la mer.

Sa cargaison de glace ayant été vendue au meilleur prix à Oldorando, le bateau à fond plat transportait à présent des marchandises pour la capitale borlienienne et Ottassol : sel, soies, tapis de toutes sortes, tapisseries, gloutes bleues du Lac Dorzin dans des caisses de glace pilée, objets sculptés, horloges et tout un choix de défenses, cornes et fourrures. Les petites cabines de pont étaient

occupées par des négociants qui voyageaient avec leurs marchandises. L'un avait un perroquet, l'autre une nouvelle maîtresse.

La meilleure cabine était occupée par le propriétaire du bateau, Krillio Muntras, le fameux Capitaine de la Glace de Dimariam, et par son fils, Div. Div, qui avait la mâchoire molle et, en dépit des encouragements de son père, n'égalerait jamais la réussite de ce dernier dans la vie, contemplait le décor brouillé, assis à même le pont. De temps en temps, il crachait dans l'eau. Son père était solidement assis dans un fauteuil de toile et jouait de la double klute – peut-être avec une sentimentalité délibérée, car c'était son dernier voyage avant la retraite. Son dernier dernier voyage. Muntras avait une agréable voix de ténor qui s'accordait bien à la mélodie.

*Le fleuve coule et n'a de cesse, oh non,
Ni pour l'amour ni pour la vie, lon-lon...*

Les passagers qui allaient et venaient sur le pont comprenaient un arang dont les marins devaient faire leur dîner. À part l'arang, les passagers se montraient pleins de respect pour le capitaine de la glace.

Comme de la vapeur, le brouillard s'élevait en volutes de la surface du Valvoral. L'eau devint encore plus sombre comme ils approchaient des falaises de Cahchazerh, dont les parois abruptes dominaient le fleuve. Les falaises, plissées comme du vieux linge, s'élevaient à quelques centaines de pieds ; elles étaient couronnées d'une épaisse végétation qui, dans son exubérance, passait par-dessus le roc en surplomb sous forme de lianes et de plantes rampantes. Une grande partie de la paroi était colonisée par des hirondelles et des oiseaux pleureurs. Ces derniers s'envolèrent pour venir examiner la *Dame de Lordryardry*, tournoyant au-dessus du bateau en poussant leurs cris mélancoliques tandis que celui-ci se préparait à accoster.

Cahchazerh n'avait rien de particulièrement remarquable en dehors de sa situation entre la falaise et le fleuve, et de son apparente indifférence aux éboulements de l'une et aux crues de l'autre. Au bord de l'eau, la ville se réduisait pratiquement à un quai et à quelques comptoirs, dont l'un portait une enseigne rouillée annonçant : COMPAGNIE COMMERCIALE DE GLACE DE LORDRYARDRY. Une route menait à des habitations dispersées et à quelques cultures au sommet des falaises. C'était là la dernière escale avant Matrassyl pour qui descendait le fleuve.

Comme le vaisseau s'amarrait, quelques dockers s'agitèrent, tandis que des gamins presque nus – indispensables compléments de ce genre d'endroit – accouraient. Muntras posa son instrument et se campa majestueusement à la proue, recevant les salutations des hommes à terre, qu'il connaissait tous par leur nom.

La passerelle fut abaissée. Tout le monde débarqua pour se dégourdir les jambes et acheter des fruits. Deux marchands dont la route s'arrêtait là veillèrent à ce que les marins déchargent leurs possessions sans anicroche. Les gosses plongeaient dans le fleuve pour en ramener des pièces.

Un élément incongru faisait tache dans ce paisible tableau : une table, recouverte d'une nappe tapageuse, qui se dressait à l'extérieur de l'entrepôt de Lordryardry, un serveur tout de blanc vêtu à côté. Derrière la table se trouvaient quatre musiciens qui, à l'instant où le flanc du navire touchait quai, se lancèrent dans une vigoureuse interprétation de « Quel homme est notre maître ! » Cette réception était le cadeau d'adieu du personnel local de la compagnie de la glace à leur patron. Il y avait trois employés. Ils s'avancèrent, le sourire aux lèvres, bien que la cérémonie ne fût pas nouvelle pour eux, pour conduire le Capitaine Krillio et Div à leurs sièges.

Un des trois employés était un jeune homme dégingandé, plutôt embarrassé par toute cette affaire ; les deux autres, plus vieux que l'homme qu'ils avaient si longtemps servi, avaient les cheveux blancs. Les anciens réussirent à verser une larme pour la circonstance, tout en jugeant discrètement le jeune Maître Div, pour voir jusqu'à quel point leurs places étaient menacées par le changement de direction.

Muntras serra la main de chaque membre du trio et se laissa tomber dans le fauteuil qui l'attendait. Il accepta un verre de vin, dans lequel furent versés quelques éclats de sa propre glace. Il regarda de l'autre côté des eaux paresseuses. La rive opposée était à peine visible dans la brume. Tandis que le serveur leur offrait des petits gâteaux, s'engagea une conversation faite de phrases commençant par : « Vous vous souvenez de la fois où... » et se terminant par des éclats de rire.

Les oiseaux qui continuaient de tournoyer en l'air couvraient un autre tapage, fait de cris et d'aboiements. Comme ces bruits se faisaient plus envahissants, le Capitaine de la Glace demanda ce qui se passait.

Le jeune homme rit, tandis que les deux anciens prenaient un air gêné. « C'est une petite descente là-haut dans le village, Capitaine. » Il désigna les falaises du pouce. « Des puants qui se font massacrer. »

« Ils adorent les campagnes d'extermination en Oldorando », dit Muntras. « Et il n'est pas rare que les prêtres utilisent ces campagnes comme excuse pour tuer de prétendus hérétiques aussi bien que des phagors. La religion ! Pouah ! »

Les hommes continuèrent d'évoquer des souvenirs du temps où ils s'employaient tous à organiser le commerce de la glace à l'intérieur des terres, et du père tyrannique du Capitaine de la Glace.

« Vous avez de la chance de ne pas avoir un père comme ça, Maître Div », dit l'un des anciens.

Div inclina la tête comme s'il n'était pas très sûr de la chose et quitta son fauteuil. Sans se presser, il alla jusqu'au bord du fleuve et leva les yeux vers la falaise, d'où venaient les cris lointains. Un instant plus tard, il lança à son père : « Les voilà. »

Les autres ne répondirent pas et continuèrent de parler jusqu'à ce que le jeune homme appelle de nouveau : « Les voilà, Pa. Ils vont faire tomber les puants du haut de la falaise. »

Il pointa un doigt en l'air. D'autres voyageurs tendaient aussi le doigt, la tête levée vers l'à-pic.

Une corne sonna l'hallali et les aboiements des chiens augmentèrent. « Ils adorent les campagnes d'extermination en Oldorando », répéta le capitaine, en se remettant lourdement debout pour rejoindre son fils, bouche bée, sur la berge.

« Vous comprenez, ce sont les ordres du gouvernement, monsieur », expliqua l'un des anciens en lui emboîtant le pas sans quitter son visage des yeux. « Ils massacrent les phagors et prennent leurs terres. »

« Et ils ne font pas bien », ajouta le Capitaine de la Glace. « Ils devraient laisser ces pauvres diables tranquilles. Ils sont utiles, tout phagors qu'ils sont. »

On pouvait entendre des cris rauques de phagors, mais on ne voyait pas grand-chose. Bientôt, cependant, des cris humains de triomphe retentirent et la débauche de végétation qui couvrait le haut des falaises devint le théâtre d'une grande agitation. Des branches cassées volèrent, des rochers dégringolèrent, tandis qu'une silhouette émergeait de l'obscurité et tombait dans le vide, rebondissant de saillie en saillie, au grand dam des oiseaux pleureurs. La silhouette s'écrasa sur la berge étroite au pied de la falaise, fit mine de se redresser et bascula dans l'eau. Une main à trois doigts s'éleva au-dessus de la surface pour s'enfoncer lentement tandis que son propriétaire était emporté par le courant.

Div laissa échapper un rire creux. « Vous avez vu ça ? » s'exclama-t-il.

Un autre phagor, s'efforçant d'échapper à ses persécuteurs humains, dévala la pente par bonds successifs qui lui réussirent dans un premier temps. Puis il glissa et tomba la tête la première, rebondissant sur une saillie rocheuse avant de rouler dans l'eau. D'autres silhouettes suivirent, petites et grandes. Durant un moment, ce fut une véritable cascade de corps. Au plus haut de la paroi, là où celle-ci était le plus à pic, deux phagors s'élancèrent dans le vide en se tenant par la main. Ils passèrent à travers les branches les plus avancées d'un arbre en surplomb, tombèrent au large du rocher et achevèrent leur chute dans l'eau. Un chien trop aventureux les suivit, pour s'écraser sur la berge.

« Partons d'ici », dit Muntras. « Je n'apprécie pas ce genre de chose. Allez, les gars, remontez la passerelle. Tout le monde à bord. Et que ça saute ! »

Il serra négligemment les mains de ses vieux employés et se dirigea à grands pas vers la *Dame de Lordryardry* pour voir ses ordres exécutés.

Un des marchands oldorandiens lui dit : « Je suis heureux de voir que même dans ces régions ignares on essaie de nous débarrasser de cette vermine hirsute. »

« Ils ne font pas de mal », répliqua sèchement Muntras sans s'arrêter.

« Au contraire, monsieur, ils sont le plus vieil ennemi de l'humanité ; durant la Période Glaciaire ils ont réduit nos effectifs à presque rien. »

« Tout ça c'est du passé. Nous vivons dans le présent. À bord tout le monde ! Dépêchons-nous de quitter ce rivage barbare ! »

Les hommes d'équipage, comme leur capitaine, étaient originaires d'Hespagorat. Sans discuter, ils remontèrent la passerelle et appareillèrent.

Comme le navire était emporté au milieu du courant, les passagers purent apercevoir des cadavres d'ancipités qui flottaient dans l'eau, entourés de nuages de sang jaune. Un membre de l'équipage poussa un cri. Il y avait un phagor en vie droit devant qui s'efforçait lamentablement de nager.

Une perche fut promptement apportée et tendue par-dessus bord. Les voiles n'étaient pas hissées, car il n'y avait pas de vent, mais le courant emportait le bateau de plus en plus vite. Le phagor comprit néanmoins ce qui se passait. Après avoir furieusement battu l'eau, il saisit le bout de la perche des deux mains. Le fleuve le porta contre le bordage, où il fut hissé en lieu sûr.

« Vous auriez dû le laisser se noyer. Les puants ne peuvent pas supporter l'eau », dit un marchand.

« Ceci est mon vaisseau, et ma parole y a force de loi », dit Muntras, le regard mauvais. « Si vous avez des objections à faire sur ce qui s'y passe, je peux vous débarquer tout de suite. »

Le stalon était allongé sur le pont, haletant, dans une flaque d'eau qui allait en s'élargissant. Du jaune lui coulait d'une blessure qu'il avait à la tête.

« Donnez-lui une goutte d'Activateur. Il s'en tirera », dit le capitaine. Il tourna les talons dès que l'on eut apporté la rude liqueur de Dimariam et se retira dans sa cabine.

Au cours de sa vie, réfléchit-il, ses semblables étaient devenus plus méchants, plus rancuniers, moins indulgents. Peut-être était-ce le climat. Peut-être le monde allait-il s'embraser. Eh bien, au moins était-il sur le point de prendre sa retraite dans sa ville natale de

Lordryardry, dans une solide maison donnant sur la mer. Il faisait toujours plus frais en Dimariam que sur ce maudit continent de Campannlat. Il n'y avait que des braves gens là-bas.

Il ferait une visite au Roi JandolAnganol en passant à Matrassyl, en fonction du principe qu'il était toujours sage d'aller voir les souverains de sa connaissance. La reine était partie, et avec elle la bague qu'il lui avait vendue un jour ; il lui faudrait s'occuper de faire porter sa lettre quand il atteindrait Ottassol. En attendant il aurait des nouvelles fraîches de la malheureuse reine des reines. Peut-être ferait-il aussi une visite à Metty ; sinon il ne la reverrait jamais plus. Il eut une pensée affectueuse pour son bordel si bien tenu, d'une autre tenue que tous les sordides lupanars d'Ottassol ; bien que Metty elle-même se soit mise à prendre de grands airs et à aller chaque jour à l'église depuis que le roi l'avait récompensée pour l'aide qu'il avait trouvée auprès d'elle après la Bataille du Cosgatt.

Mais que ferait-il en Dimariam une fois à la retraite ? Cela méritait réflexion ; sa famille n'était pas une grande source de réconfort. Peut-être pourrait-il trouver quelque petite combine profitable pour faire son bonheur. Il s'endormit, une main sur son instrument de musique.

Le robuste Capitaine de la Glace arriva dans une cité rendue muette par les événements dont elle avait été récemment le théâtre.

Les problèmes du roi s'accumulaient. Des rapports de Randonan parlaient de soldats qui désertaient par compagnies entières. En dépit des prières constantes dans les églises, les récoltes continuaient de baisser. L'Armurier Royal avait du mal à fabriquer des copies des fusils à mèche sibornaliens. Et Robayday revint.

JandolAnganol était dans les collines avec son hoxney Vanneau, en train de marcher à travers un hallier à côté de sa monture. Yuli trotta derrière son maître, ravi de cette promenade en pleine nature. Deux cavaliers suivaient à une certaine distance. Robayday sauta d'un arbre et se campa devant son père.

Il s'inclina bien bas. « Mais c'est le roi en personne, mon maître, que voilà en train de marcher dans les bois avec sa nouvelle épouse ! » Des feuilles tombèrent de ses cheveux.

« Roba, j'ai besoin de toi à Matrassyl. Pourquoi n'arrêtes-tu pas de fuir ? » Le roi ne savait pas trop s'il devait être content ou irrité de cette soudaine apparition.

« Ne pas m'arrêter de fuir, c'est ne pas réussir à fuir. Bien que j'ignore ce qui me retient prisonnier. La différence doit être entre l'air frais et le cachot de grand-père... Si je n'avais pas de parents, je serais peut-être libre. » Il parlait avec un regard vague, déconcentré. Ses cheveux, comme ses paroles, étaient désordonnés. Il était nu,

exception faite d'une sorte de kilt de fourrure qui lui couvrait les parties. On lui voyait les côtes, et son corps était un véritable lacs de cicatrices et d'égratignures. Il portait une javeline.

Il en planta la pointe dans le sol et courut vers Yuli, agrippant les bras du petit phagor, poussant des cris pleins d'affection.

« Ma chère reine, comme vous avez belle allure, si joliment vêtue de cette fourrure blanche semée de touffes de roux ! Pour vous protéger du soleil, pour cacher votre corps délectable à tout le monde excepté cet Autre lubrique, qui se balance sur vous, c'est sûr, comme si vous étiez une branche. Ou une truite. Ou un serment brisé. »

« Tu me fais mal », cria le petit phagor en se débattant.

JandolAnganol essaya d'attraper son fils par le bras, mais Robayday fit un bond de côté. Il tira sur une plante grimpante en fleurs qui pendait à un caspiarn et, d'un mouvement vif, l'enroula autour du cou de Yuli. Yuli se mit à courir de tous côtés en poussant des cris rauques, les lèvres retroussées de frayeur, tandis que JandolAnganol se saisissait fermement de son fils.

« Je n'ai pas l'intention de te faire de mal, mais cesse de faire le pitre et parle-moi avec le respect que tu me dois. »

« Et toi, parle-moi du respect que tu as pour ma pauvre mère. Tu lui as planté des cornes, espèce de jardinier de merde ! » Il poussa un cri et partit en arrière sous le coup que son père lui asséna en pleine figure.

« Arrête de débiter de grossières inepties. Tais-toi ! Si tu avais gardé ton bon sens et obtenu l'agrément de Pannoal, tu aurais pu épouser Simoda Tal à ma place. Cela nous aurait épargné bien des souffrances. Tu ne penses donc qu'à toi, mon garçon ? »

« Oui, comme je fabrique ma propre merde ! » Il cracha littéralement ces paroles.

« Tu me dois quelque chose, à partir du moment où j'ai fait de toi un prince », dit âprement le roi. « Ou as-tu oublié que tu étais un prince ? Nous t'enfermerons au château jusqu'à ce que ta tête se soit remise à l'endroit. »

Sa main libre contre sa bouche ensanglantée, Robayday marmonna : « Je me sens beaucoup plus à l'aise avec ma tête à l'envers. Je préfère oublier mes droits. »

Pendant ce temps, les deux lieutenants les avaient rejoints, l'épée au clair. Le roi se retourna, leur enjoignant de rengainer leurs armes, de mettre pied à terre et de faire son fils prisonnier. Profitant de ce que son attention était distraite, Robayday s'arracha à l'étreinte de son Père et s'enfuit, avec de grands bonds et de grands cris, parmi les arbres.

Un des lieutenants plaça une flèche sur son arbalète, mais le roi l'arrêta. De même qu'il ne fit aucune tentative pour poursuivre son

fil.

« J'aime pas du tout Robay », piailla Yuli.

Sans s'occuper de lui, JandolAnganol enfourcha Vanneau et regagna le palais à toute allure. Avec ses sourcils froncés, il ressemblait plus que jamais à l'aigle qui lui valait son surnom.

De retour dans la solitude de ses appartements, il se mit en pauk, chose qu'il faisait rarement. Son âme s'enfonça vers le foyer originel et il parla avec le diaphe de sa mère. Elle fit tout pour le réconforter. Elle lui rappela que l'autre grand-mère de Robayday était l'extravagante Shannana, et lui dit de ne pas s'inquiéter. Elle déclara qu'il n'avait pas à se tenir pour responsable de la mort des Myrdolâtres, vu qu'ils complotaient contre l'État.

Le fragile réceptacle de poussière offrit à JandolAnganol toutes les consolations possibles. Pourtant son âme regagna son corps en proie à une inquiétude persistante.

Son vieux filou de père, toujours vivant dans les écrasants sous-sols, était une personne plus pratique. VarpalAnganol n'était jamais à court de bons conseils.

« Fais chauffer le scandale autour de Pasharatid. Fais répandre des bruits par nos agents. Il faut que tu compromettes la femme de Pasharatid, qui reste impudemment ici pour remplir les fonctions de son mari. Les gens sont prêts à croire n'importe quelle histoire contre les Sibornaliens. »

« Et qu'est-ce que je fais pour Robayday ? »

Le vieil homme se tourna légèrement dans son fauteuil et ferma un œil. « Puisque tu ne peux rien faire à son sujet, ne fais rien. Mais tout ce que tu pourrais faire pour accélérer ton divorce et en finir avec ton mariage serait utile. »

JandolAnganol se mit à arpenter le cachot.

« Pour ça, je suis maintenant entre les mains du C'Sarr. »

Le vieil homme toussa. Ses poumons peinèrent avant qu'il ne reprenne la parole. « Est-ce qu'il fait chaud dehors ? Pourquoi les gens continuent-ils de dire qu'il fait chaud ? Écoute, nos amis de Pannoval *veulent* que tu sois entre les mains du C'Sarr. Ça les arrange eux, mais pas toi. Hâte les choses si tu peux. Quelles nouvelles de Myrdemlnggala ? »

Le roi suivit les conseils de son père. Des agents pourvus d'une escorte armée furent dépêchés vers la lointaine cité de Pannoval, au-delà des Quzints, avec une longue allocution suppliant le C'Sarr du Saint Empire Pannovalien de hâter l'acte de divorce. Avec l'allocution partirent des icônes et autres cadeaux, dont des saintes reliques fabriquées pour l'occasion.

Mais le massacre des Myrdolâtres, comme on appelait désormais cette affaire, continuait de préoccuper les esprits au sein du peuple et

de la scritina. On signalait des mouvements de rébellion dans la cité et d'autres centres comme Ottassol. Il était nécessaire de trouver un bouc émissaire. Ce serait forcément le chancelier Sartorilvrash.

Sartorilvrash – le Rushven autrefois adoré de la famille royale – ferait une victime populaire. Le monde se méfie des intellectuels, et la scritina le détestait tout particulièrement pour ses façons autoritaires et ses longs discours. Une perquisition dans les appartements du chancelier révélerait certainement quelque chose de compromettant. Il y aurait les notes de ses expériences de croisement sur les Autres, les Madis et les humains qu'il gardait prisonniers dans une lointaine carrière. Il y avait l'énorme masse de papiers concernant son « Encyclopédie des Faits d'Histoire et de Nature ». Ces papiers seraient pleins d'hérésies, de distorsions, de mensonges contre le Tout-Puissant. La scritina et l'Église s'en lécheraient les babines ! JandolAnganol envoya une poignée de gardes chez le chancelier, conduits par un non moindre personnage : l'Archiprêtre BranzaBaginut de la Cathédrale de Matrassyl.

La perquisition fut plus fructueuse que prévue. La pièce secrète fut découverte (mais pas sa sortie secrète). Et dans cette pièce secrète on trouva un prisonnier d'un genre particulier. Tandis qu'on l'emmenait, il hurla dans un olonets qui sentait son étranger qu'il venait d'un autre monde.

Des tas de documents compromettants furent emportés dans la cour. Le prisonnier fut mené devant le roi.

Bien qu'on fût au début de l'après-midi – il était très exactement treize heures vingt – le brouillard ne s'était pas levé ; au contraire, il s'était épaissi, prenant une teinte jaunâtre. Le palais dérivait dans un monde à lui, les appareils de ventilation placés sur ses cheminées pareils aux mâts d'une flotte en train de sombrer. Peut-être la claustrophobie jouait-elle un rôle dans les sautes d'humeur du roi, qui passait brusquement de la douceur à la colère, du calme à une sauvage agitation. Ses cheveux se dressaient en désordre sur son front. Son nez saignait par à-coups, à croire qu'il faisait office de soupape de sécurité. Il allait dans les couloirs suivi d'un cortège de courtisans inquiets dont les sourires conciliants l'exaspéraient.

Quand Sartorilvrash comparut pour être confronté avec Billy, tout tremblant, JandolAnganol frappa le vieil homme. Après quoi il agrippa le chancelier comme une antique poupée de chiffon, pleura, demanda pardon, et eut un autre saignement de nez.

Ce fut au moment où JandolAnganol était en plein repentir que le Capitaine Muntras arriva au palais pour présenter ses respects.

« Je verrai le capitaine plus tard », dit le roi. « Il voyage beaucoup, il se peut qu'il m'apporte des nouvelles de la reine. Dites-lui de se tenir à ma disposition. Que tout le monde attende. »

Il pleura et ragea. Une minute plus tard, il rappela le messager.

« Faites entrer le Capitaine de la Glace, qu'il voie ce curieux exemplaire d'humanité. » Cela fut dit alors qu'il rôdait autour de Billy Xiao Pin.

Billy se balançait d'un pied sur l'autre, prêt à éclater en larmes, décontenancé par le sang qui souillait les narines royales. Sur l'Avernus, de telles démonstrations de sentiment, si tant est qu'elles aient pu se produire, se seraient déroulées dans une stricte intimité. « De l'Extension d'une saison helliconienne au-delà d'une vie humaine » était ferme, quoique bref, sur la question du sentiment. « Affectivité : superflu », disait-il. Les très émotifs Borlieniens en jugeaient autrement. Leur roi n'avait pas l'air d'un auditeur très bien disposé.

« Hem... hello », réussit à articuler Billy avec un sourire angoissé. Il éternua bruyamment.

Muntras entra dans la pièce et s'inclina. Ils se trouvaient dans une ancienne partie du palais, plutôt exiguë, qui sentait le mortier bien que ce fût du mortier vieux de quatre cents ans. Le Capitaine de la Glace se campa fermement sur ses pieds et jeta des regards anxieux autour de lui tout en présentant ses salutations.

Le roi fit à peine attention aux politesses de Muntras. Désignant un tas de coussins, il dit : « Asseyez-vous et tenez votre langue. Observez ce que nous avons trouvé en train de pourrir dans les profondeurs de cet édifice. Le fruit de la perfidie ! »

Se retournant brusquement vers Billy, il demanda : « Ça fait combien de temps que tu moisiss dans les griffes de Sartorilvrash, créature ? »

Déconcerté par l'olonet emphatique du roi, Billy balbutia : « Une semaine... huit jours... je ne me souviens plus, Votre Majesté. »

« Huit jours, ça fait une semaine, slanje. Es-tu le lamentable résultat d'une expérience ? »

Le roi éclata de rire, et tous ceux qui étaient présents – moins par hilarité que par souci de leur vie – lui firent écho. Personne ne désirait passer pour un Myrdolâtre.

« Tu sens l'expérience à plein nez. » Nouveaux rires.

Il fit venir deux esclaves et leur dit de laver Billy et de lui changer ses vêtements. Pendant que ces ordres étaient mis à exécution, de la nourriture et du vin apparurent. Des hommes accoururent, courbés comme autant d'arcs en mouvement, apportant du chevreau réchauffé accompagné de riz orange.

Tandis que Billy se restaurait, le roi arpenta la pièce, dédaignant la nourriture. JandolAnganol se tamponnait occasionnellement le nez avec une pièce de soie, ou fixait son poignet gauche, où son fils, en échappant à son étreinte, l'avait griffé. L'accompagnant gauchement

dans son va-et-vient, il y avait là l'Archiprêtre BranzaBaginut, personnage corpulent dont la masse, parée de vêtements sacerdotaux safran et écarlate, évoquait un navire de guerre sibornalien sous voiles. Son lourd visage aurait pu appartenir à un lutteur de village si un certain humour sous-jacent ne s'était laissé deviner dans son expression. Il était partout respecté pour sa sagacité et le soutien qu'il apportait au roi en tant que bienfaiteur de l'Église.

BranzaBaginut écrasait le roi qui, par contraste, ne portait que des culottes, allait sans bottes, et laissait sa veste d'un blanc douteux bâiller sur une poitrine creuse.

La pièce elle-même ne semblait pas avoir de fonction très précise, hésitant entre la salle de réception et le débarras. Il y avait là quantité de tapis et de coussins fatigués à côté de vieilles poutres empilées dans un coin. Les fenêtres donnaient sur un étroit passage ; des hommes y passaient de temps en temps, les bras chargés de papiers ramassés chez Sartorilrvrash.

« Laissez-moi interroger cette personne en matière de religion, sire », dit BranzaBaginut au roi. Ne recevant aucune réponse de type négatif, le dignitaire fit voile vers Billy et demanda : « Viens-tu d'un monde gouverné par Akhanaba le Tout-Puissant ? »

Billy s'essuya la bouche, regrettant de ne pouvoir continuer son repas.

« Vous savez que je peux facilement vous donner une réponse à votre convenance. Étant donné que je n'ai pas envie de vous déplaire, à vous ou à Sa Majesté, puis-je vous la présenter tout en la sachant contraire à la vérité ? »

« Debout quand tu t'adresses à moi, créature ! Réponds à ma question et tu sauras toujours assez tôt si elle me convient ou non. »

Billy se mit debout devant l'impressionnant homme d'Église, continuant de s'essuyer nerveusement la bouche.

« Monsieur, les dieux sont nécessaires aux hommes à certains stades de leur développement... Je veux dire qu'étant enfant on a besoin, chacun de nous a besoin, d'un père aimant, ferme, juste, pour l'aider à devenir un homme. L'adulte semble avoir besoin d'une semblable image paternelle, magnifiée, pour veiller sur lui. Cette image porte le nom de Dieu. C'est seulement quand une partie de la race humaine accède à une certaine maturité spirituelle, quand elle est capable de contrôler son propre comportement, que le besoin des dieux disparaît – tout comme nous n'avons plus besoin d'un père pour nous surveiller quand nous sommes adultes et capables de prendre soin de nous. »

L'archiprêtre se massa une joue de belle taille, apparemment frappé par cette explication. « Et tu es d'un monde où vous avez soin de vous, sans avoir besoin de dieux. C'est ce que tu es en train de

dire ? »

« C'est cela, monsieur. » Billy jeta des regards apeurés autour de lui. Le Capitaine de la Glace était allongé tout près, occupé à faire honneur aux royaux aliments, mais ne perdant pas une miette de la conversation.

« Ce monde d'où tu viens – Avernus, si j'ai bien entendu – y es-tu heureux ? »

La question apparemment innocente du prêtre plongea Billy dans grand embarras. La même question lui eût-elle été posée quelques semaines plus tôt sur l'Avernus, et par son Conseiller, il n'aurait pas eu de mal à répondre. Il aurait répondu que le bonheur résidait dans la connaissance, et non dans la superstition, dans la certitude, et non son contraire, dans la maîtrise des événements et non dans le hasard. Il aurait été persuadé que la connaissance, la certitude et la maîtrise des événements étaient des biens exceptionnels qui dérivait de et gouvernaient la vie de la population de la station. Il aurait certainement ri – et même son Conseiller se serait laissé aller à un petit gloussement glacial – à l'idée d'un Akhanaba dispensateur de bonheur.

Sur Helliconia, il en allait différemment. Il pouvait toujours rire de la superstition idolâtre à quoi se réduisait la religion akhanabienne. Et pourtant. Pourtant. Il voyait à présent la profondeur de signification que recelait le mot « areligieux ». Il avait fui un monde areligieux pour un monde barbare. Et il pouvait voir, en dépit de ses infortunes, dans quel monde l'espoir de vie et de bonheur était le plus fort.

Comme il butait sur sa réponse, le roi parla. JandolAnganol avait médité la précédente réponse de Billy. Il lança sur le ton du défi : « Et si nous n'avons pas d'image paternelle valable pour nous guider vers la maturité ? Qu'est-ce qui se passe dans ce cas ? »

« Dans ce cas, sire, Akhanaba peut nous être un soutien dans nos épreuves. Ou nous pouvons le rejeter complètement, comme nous rejetons notre père naturel. »

Cette réponse provoqua chez le roi un nouveau saignement de nez.

Billy, profitant de l'occasion pour éviter de répondre à la question de BranzaBaginut, lui dit, avec plus d'assurance qu'il n'en ressentait : « Monseigneur, je suis une personne d'importance, et je n'ai eu droit qu'à de mauvais traitements de la part de cette cour. Libérez-moi. Je peux travailler avec vous. Je peux vous communiquer sur votre monde des détails que vous avez besoin de connaître. Je n'ai rien à gagner... »

L'archiprêtre frappa dans ses grosses mains et dit d'un ton doux : « Ne te fais pas d'illusion. Tu n'as pas la moindre importance, sauf quand tu contribues à accuser un peu plus le chancelier Sartorilvrash de conspiration contre Sa Majesté royale. »

« À aucun moment vous n'avez essayé d'évaluer mon importance. Et si je vous disais que des milliers de gens nous regardent en ce moment même ? Ils attendent de voir comment vous allez vous comporter avec moi ; c'est une façon de vous mettre à l'épreuve. Leur jugement influencera la façon dont vous apparaîtrez dans l'histoire. »

Les joues du dignitaire prirent des couleurs. « C'est le Tout-Puissant qui nous regarde, personne d'autre. Tes dangereux mensonges de mondes sans dieux renverseraient notre société. Tiens ta langue, ou tu risques de te retrouver sur un bûcher. »

En désespoir de cause, Billy s'approcha du roi et lui mit sa montre à triple affichage sous les yeux. « Votre Majesté, je vous supplie de me libérer. Regardez cet objet manufacturé. Sur l'Avernus chaque personne en porte un semblable. Il indique le temps chronologique sur Helliconia, sur l'Avernus, et sur un monde lointain dont nous dépendons, la Terre. C'est un symbole des formidables progrès que nous avons faits dans la conquête de notre environnement. Si j'avais un auditoire compréhensif, je pourrais communiquer des merveilles dépassant de beaucoup tout ce que Borlien pourrait parvenir à réaliser. »

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux du roi. Il abaissa son tampon de soie et demanda : « Peux-tu me faire un fusil à mèche qui fonctionne, pareil à ceux de Sibornal ? »

« Bah ! des fusils à mèche ne sont rien du tout. Je... »

« Des fusils à rouet alors. Pourrais-tu fabriquer un fusil à rouet ? »

« Eh bien, non, je... sire, c'est une question de résistance du métal. Sans doute pourrais-je concevoir... De telles choses sont complètement dépassées là d'où je viens. »

« Quelle sorte d'arme peux-tu faire ? »

« Sire, intéressez-vous d'abord à cette montre, que je vous prie d'accepter à titre de présent, en témoignage de ma loyauté. » Il laissa pendre la montre devant le roi, sans que celui-ci se montre enclin à l'accepter. « Et puis libérez-moi. Et laissez-moi partir des premiers principes avec certains de vos sujets les plus instruits, comme l'archiprêtre ici présent. D'ici peu, nous pourrions mettre au point un bon pistolet, précis, et avoir la radio, et construire un moteur à combustion interne... »

Voyant la tête que faisaient le roi et l'archiprêtre, il ravala ce qu'il allait dire et tendit de nouveau la montre en un geste suppliant.

Les petits chiffres dansaient et changeaient sous le regard du roi. Sa Majesté saisit la montre ; BranzaBaginut et lui l'examinèrent en parlant à voix basse. Les prophètes avaient parlé d'un temps où des mécanismes magiques apparaîtraient et où le pouvoir serait renversé et l'Empire détruit.

« Ce joyau me dira-t-il combien de temps il me reste à régner ?

Peut-il m'informer de l'âge de ma fille ? »

« Sire, il est le produit de la science, uniquement de la science, pas de la magie. Son boîtier est en platine tiré de l'espace lui-même... »

Le roi balaya l'air d'un large geste de la main.

« Ce joyau est maléfique. Je le sais. Les rois comme les deutéroscopistes ont le sens du futur. Pourquoi es-tu venu ici ? » Il relança la montre à Billy.

« Votre Majesté, je suis venu voir la reine. »

JandolAnganol fut déconcerté par cette réponse et fit un pas en arrière comme s'il s'était trouvé en face d'un fantôme. BranzaBaginut dit : « Ainsi tu n'es pas seulement un athée mais aussi un Myrdolâtre ? Et tu espères être bien accueilli ici ? Pourquoi Sa Majesté tolérerait-elle davantage tes énigmes ? Tu n'es ni un fou ni un plaisantin. D'où sors-tu ? De la manche de Sartorilrvrash ? »

Il s'avança d'un air menaçant vers Billy, qui recula contre un mur. D'autres membres de la cour commencèrent à faire cercle autour de lui, pressés de montrer à leur souverain comment ils considéraient les Myrdolâtres non rôtis.

Krillio Muntras se leva de ses coussins et s'approcha du roi, dont les regards circulaires exprimaient une certaine indécision.

« Votre Majesté, pourquoi ne pas demander à votre prisonnier par quel navire il est arrivé de cet autre monde qu'il dit être le sien ? »

Le roi eut l'air de ne pas trop savoir s'il devait se mettre en colère. Finalement il dit, en continuant à se couvrir le nez : « Eh bien, créature, pour faire plaisir à notre marchand de glace – par quel moyen de transport es-tu arrivé ici ? »

Se faisant tout petit pour contourner la masse imposante de BranzaBaginut, Billy dit : « Mon vaisseau était de métal, un vaisseau entièrement clos, possédant sa propre réserve d'air. Je peux rendre tout cela compréhensible à l'aide de schémas. Notre science est avancée et pourrait aider Borlien... Ce vaisseau m'a déposé sain et sauf sur Helliconia, puis il est reparti tout seul pour mon monde. »

« Ce vaisseau est donc intelligent ? »

« Il est difficile de répondre à cela. Oui, il est intelligent. Il peut faire des calculs... naviguer dans l'espace, accomplir un millier d'actions tout seul. »

JandolAnganol se baissa négligemment et attrapa un cruchon de vin qu'il souleva lentement au-dessus de sa tête. « Lequel de nous deux est fou, créature, toi ou moi ? Ce vaisseau est intelligent... oui, oui, il peut aussi naviguer tout seul. Regarde ! » Il lança le cruchon à travers la pièce. Celui-ci alla se fracasser contre un mur, se vidant de son contenu dans un grand éclaboussement. Cette petite manifestation de violence figea tout le monde dans une immobilité phagoresque.

« Votre Majesté, j'essayais seulement de vous répondre... » Il

éternua violemment.

« C'est la culpabilité et la colère seules qui me forcent à essayer de tirer de toi quelque chose de sensé. Mais pourquoi m'en faire ? Je suis dépossédé, je n'ai rien, cet endroit n'est qu'un garde-manger vide, avec des rats pour courtisans. On m'a tout pris, et je suis encore mis à contribution. Toi aussi tu me demandes quelque chose... Je ne rencontre que des démons sur mon chemin... Il faut que je fasse encore pénitence, Archiprêtre, et je te demande de ne pas avoir la main légère. C'est là le démon de Sartorilvrash, j'en suis sûr. Demain, je tâcherai de m'adresser à la scritina et tout sera changé. Aujourd'hui je ne suis qu'un père qui saigne... »

Il ajouta à voix basse, à sa seule intention : « Oui, c'est aussi simple que cela, il faut que je me change. »

Il baissa les yeux, l'air infiniment las. Une goutte de sang tomba sur le plancher.

Le Capitaine Muntras toussota. En homme plein de sens pratique, il était embarrassé par l'éclat du roi.

« Sire, je viens vous trouver à un mauvais moment, je m'en rends compte. Je ne suis qu'un commerçant et je ferais mieux d'être en route. Pendant de nombreuses années, je vous ai apporté la meilleure glace de Lordryardry, taillée dans les meilleures portions de nos glaciers, et aux meilleurs prix. À présent, sire, je voudrais vous adresser mes plus sincères remerciements pour votre clientèle et votre hospitalité au palais, avant de prendre congé de vous pour toujours. En dépit du brouillard, il vaut mieux que je reprenne tout de suite le chemin de ma patrie. »

Ce discours parut revigorer un peu le roi, qui mit une main sur l'épaule du Capitaine de la Glace. Les yeux de ce dernier étaient ronds d'innocence.

« Si seulement j'avais des hommes comme vous autour de moi, de ces hommes qui sont en toute circonstance la voix même de la raison, Capitaine ! Votre service a été apprécié. Et je n'oublie pas de quel secours vous m'avez été quand j'étais blessé après ce terrible affrontement dans le Cosgatt – comme je suis aujourd'hui blessé. Vous êtes un vrai patriote. »

« Sire, je suis un vrai patriote de mon propre pays, Dimariam. Où je m'en vais bientôt prendre ma retraite. C'est mon dernier voyage. Mon fils s'occupera de vous fournir en glace avec toute la dévotion que je vous ai témoignée, à vous et à la – euh – l'ex-reine. Vu qu'il fait de plus en plus chaud, Votre Majesté aura peut-être besoin de provisions de glace supplémentaires ? »

« Capitaine, vous êtes un excellent fournisseur de meilleures températures, vous devriez être récompensé pour vos services. Malgré l'horrible état de pénurie où je me trouve, et l'avarice de ma scritina,

je vous pose la question : y a-t-il quelque chose dont je pourrais vous faire présent en témoignage de notre estime ? »

Muntras se balançait d'un pied sur l'autre. « Sire, je ne mérite aucune récompense, et je n'en cherche point, mais si je vous disais que je suis disposé à faire un échange ? En revenant d'Oldorando, l'homme compatissant que je suis a sauvé un phagor d'une campagne d'extermination. Il s'est rétabli d'un pénible séjour dans l'eau, élément souvent fatal à son espèce, et doit trouver moyen de vivre loin de Cahchazerh, où il était persécuté. Je vous fais cadeau de ce stalon comme esclave et vous me faites cadeau de votre prisonnier, démon ou pas. Marché conclu ? »

« Vous pouvez prendre cette créature. Emmenez-la, avec son petit bijou mécanique. Vous n'avez pas besoin de me donner quoi que ce soit en retour, Capitaine. Je vous serai redevable si vous voulez bien en débarrasser mon royaume. »

« Alors je l'emmène. Et vous aurez le phagor, afin que mon fils puisse vous rendre visite dans les mêmes conditions de civilité qui ont toujours dicté ma conduite. C'est un bon garçon, sire, on peut dire ça de Div, bien qu'il ne soit pas plus raffiné que son père. »

Billy Xiao Pin fut donc confié à la garde du Capitaine de la Glace. Et le lendemain, alors que le brouillard se dissipait sous une légère brise, les vapeurs du roi se dissipèrent de même. Il tint la promesse qu'il avait faite de s'adresser à la scritina.

Il offrit aux membres de cette assemblée, en train de tousser sur leurs bancs, l'apparence d'un homme changé. Après avoir témoigné de la vilenie du chancelier Sartorilvrash, et de son rôle majeur dans les revers récemment soufferts par l'État, JandolAnganol se lança dans une confession :

« Messieurs de la scritina, vous m'avez fait serment d'allégeance quand je suis monté sur le trône de Borlien. Notre bien-aimé royaume a connu des revers, je ne le nie pas. Aucun roi, aussi puissant, aussi bienveillant soit-il, ne peut apporter de grands changements dans la situation de son peuple – je m'en rends compte aujourd'hui. Je n'ai aucune autorité sur les sécheresses ou les soleils qui envoient de tels fléaux sur notre terre.

« Dans mon désespoir, j'ai commis des crimes. Poussé par le chancelier, j'ai provoqué la mort des Myrdolâtres. Je le confesse et implore votre pardon. Cela a été fait pour maintenir l'ordre dans le royaume, pour éviter de nouvelles dissensions. J'ai renoncé à ma reine, et avec elle, à tout désir, à toute satisfaction personnelle. Mon mariage avec la Princesse Simoda Tal d'Oldorando sera un mariage dynastique – chaste, chaste, je le jure. Je ne la toucherai pas sinon

pour procréer. J'aurai égard à ses jeunes années. Je me dévouerai dorénavant corps et âme à mon pays. Assurez-moi de votre obéissance, messieurs, et vous aurez la mienne. »

Il parla d'une voix mesurée, les yeux embués de larmes. Son auditoire garda le silence, les yeux fixés sur lui, installé là-haut sur le trône doré de la scritina. Peu nombreux étaient ceux qui le plaïnaient ; la plupart ne voyaient que l'occasion d'exploiter ce nouvel exemple de sa faiblesse.

En dépit de l'absence de lune, il y avait des marées sur Helliconia. À mesure que Freyr se rapprochait, l'enveloppe aqueuse de la planète était sujette à une force d'attraction d'environ soixante pour cent supérieure à celle qu'elle connaissait à son aphélie, quand Freyr se trouvait à plus de sept cents unités astronomiques de distance.

Myrdemlnggala, dans sa nouvelle patrie, aimait marcher seule au bord de la mer. Ses inquiétudes s'envolaient pour un temps. C'était là un lieu en marge, une bande frontière entre les royaumes de la mer et ceux de la terre. Il lui rappelait le jardin ombreux qu'elle avait laissé derrière elle, ce jardin situé entre le jour et la nuit. Elle n'était que vaguement consciente de la lutte constante qui se déroulait à ses pieds, peut-être sans qu'il dût jamais y avoir ni vainqueur ni vaincu. Elle contemplait l'horizon, se demandant, comme elle le faisait chaque jour, si le Capitaine de la Glace avait fait parvenir sa lettre au général en ces terres lointaines où la guerre faisait rage.

La reine portait une robe jaune pâle, assortie à sa solitude. Sa couleur préférée était le rouge, mais elle n'en portait plus. Cette couleur n'allait pas avec la vieille terre de Gravabagalinien et son passé hanté. Dans son esprit, le chuintement de la mer exigeait le jaune.

Quand elle ne se baignait pas, elle laissait Tatro jouer sur la plage et marchait au-dessous de la ligne de marée haute. Sa dame d'honneur la suivait à regret. Des herbes rudes jaillissaient du sable. Certaines en touffes. Un ou deux pas vers l'intérieur des terres, et c'étaient d'autres plantes qui risquaient l'aventure. Une pâquerette blanche à la tige cuirassée se rencontrait aux premiers rangs. Il y avait aussi une petite plante avec des feuilles succulentes, un peu comme certaines algues. Myrdemlnggala n'en connaissait pas le nom, mais elle aimait en cueillir. Une autre plante avait des feuilles très sombres. Elle poussait au hasard au milieu du sable et des herbes, en insignifiants bouquets, mais il lui arrivait, quand les conditions étaient favorables, de se dresser en buissons d'un extraordinaire éclat.

Derrière ces hardis envahisseurs du rivage s'étendaient les détritrus de la laisse de haute mer. Puis venait une zone d'aspect sauvage,

ponctuée de robustes marguerites à fleurs larges. Puis des plantes moins aventureuses prenaient la relève, et c'en était fini de la plage, malgré les langues de sable qui sillonnaient le terrain sur une certaine distance.

« Mai, ne sois pas malheureuse. J'aime cet endroit. »

Toujours à la traîne, la dame d'honneur arbora une expression maussade. « Vous êtes la personne la plus belle et la plus infortunée de Borlien. » Elle n'avait jamais parlé sur ce ton à sa maîtresse. « Pourquoi ne pouviez-vous pas garder votre époux ? »

La reine ne répondit pas. Les deux femmes continuèrent leur promenade le long du rivage, à quelque distance l'une de l'autre. Myrdemlnggala marchait au milieu des éclatants buissons, caressant leur cime de la main. Parfois, quelque chose filait devant ses pieds en sifflant.

Elle était consciente de la présence de Mai TolramKetinet en train de lambiner derrière elle, dolente, haïssant l'exil. « Tiens bon, Mai », lui lança-t-elle à titre d'encouragement. Mai resta silencieuse.

VOYAGE VERS LE CONTINENT NORD

Le vieil homme portait un keedrant fatigué qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Il était coiffé d'un chapeau en forme d'écope qui protégeait aussi bien son cou décharné que son crâne chauve du soleil. De temps en temps il portait une main tremblante à ses lèvres pour tirer une bouffée de véroniquette. Il se tenait là tout seul, attendant de quitter le palais pour de bon.

Derrière lui se trouvait un carrosse de construction légère, chargé de ses maigres effets personnels. Deux hoxneys étaient attelés entre les brancards. Il ne manquait plus qu'un conducteur, et Sartorilrvrash pourrait partir.

Il profita de cette attente pour diriger son regard vers un coin, de l'autre côté de l'esplanade, où un vieil esclave voûté attisait à l'aide d'un bâton une montagne de papiers. Ce feu contenait tous les papiers raflés dans les appartements de l'ex-chancelier, y compris les manuscrits qui formaient son « Encyclopédie des Faits d'Histoire et de Nature ».

La fumée s'élevait dans un ciel blafard d'où tombait parfois une cendre légère. La température était aussi élevée que d'habitude, mais une nuée grise recouvrait tout. La cendre venait, portée par un léger vent d'est, d'un volcan récemment entré en éruption à quelque distance de Matrassyl. La chose ne présentait qu'un piètre intérêt pour Sartorilrvrash ; c'étaient les cendres noires qui montaient du sol qui retenaient toute son attention.

Sa main trembla plus fort et il fit flamboyer la pointe de sa véroniquette comme un petit volcan.

Une voix s'éleva derrière lui : « Voici encore des vêtements à vous, maître. »

Son esclave humaine était là, lui tendant un paquet soigneusement emballé. Elle lui adressa un sourire de sympathie. « C'est une honte que vous deviez partir, maître. »

Il tourna franchement son visage usé vers elle et fit un pas en avant pour la regarder bien en face.

« Regrettes-tu de me voir partir, femme ? »

Elle fit oui de la tête et baissa les yeux. Eh bien, songea-t-il, elle aimait nos petits ébats – et dire que je ne me suis jamais soucié de lui poser la question. Je n'ai jamais pensé à son plaisir à elle. Tellement

j'étais isolé dans mes propres sentiments. Un assez brave homme, instruit, mais ne valant rien parce que je n'avais aucun sentiment pour les autres. Sauf pour la petite Tatro.

Il ne savait pas trop que dire à l'esclave. Il toussota.

« C'est un triste jour, femme. Rentre. Et merci. »

Elle lui adressa un dernier regard éloquent avant de s'éloigner. Sartorilvrash songea : qui sait ce que ressentent les femmes que l'on a comme esclaves ? Il courba les épaules, lui en voulant, et s'en voulant, de faire preuve de sensibilité.

À peine remarqua-t-il le conducteur quand celui-ci arriva. Il n'aperçut qu'une silhouette juvénile, la tête couverte d'une espèce de capuchon madi qui lui dissimulait presque complètement le visage.

« Vous êtes prêt ? » lança la silhouette en s'élançant sur le siège du conducteur. Les deux hoxneys piétinèrent le sol sous la traction que ce nouveau poids exerçait sur leurs sangles.

Sartorilvrash resta là à lanterner. Il pointa sa véroniquette vers le feu qui brûlait au loin. « Ainsi s'en vont les études de toute une vie. » Il s'adressait principalement à lui-même. « Voilà ce que je ne peux pas pardonner. Voilà ce que je ne pardonnerai jamais. Tout ce travail... »

Avec un gros soupir, il grimpa dans le carrosse. Le véhicule se mit aussitôt à rouler en ligne droite, vers les portes du palais. Il y avait dans le palais des gens qui l'aimaient ; craignant la colère du roi, ceux-ci n'avaient pas osé se montrer pour lui adresser des gestes d'adieu. Il orienta fermement son visage vers l'avant, clignant des yeux.

Ses perspectives d'avenir étaient sombres. Il avait trente-sept ans et huit décimes – largement plus que l'âge mûr. Peut-être pourrait-il obtenir un poste de conseiller à la cour du Roi Sayren Stund, mais il détestait à la fois le roi et Oldorando, où il faisait beaucoup trop chaud. Il s'était toujours tenu à l'écart de sa propre famille et de celle de sa défunte femme à Matrassyl. Ses frères étaient morts. Il ne lui restait plus qu'à aller vivre avec sa fille ; son mari et elle habitaient une morne petite ville dans le sud, près de la frontière thribriatienne.

Là, loin du regard des hommes, il essaierait de réécrire l'ouvrage de sa vie. Mais qui l'imprimerait, maintenant qu'il n'avait plus aucun pouvoir ? Qui le lirait s'il n'était pas imprimé ? Désespéré, il avait écrit à sa fille, et avait à présent l'intention de prendre un bateau qui lui ferait gagner le sud. Le carrosse dévala prestement la colline. Au bas de la descente, au lieu de tourner vers les docks, il vira à droite et enfila une étroite ruelle dans un grand bruit de ferraille. Les moyeux du côté gauche hurlèrent en frottant contre les murs des maisons.

« Attention, imbécile, tu t'es trompé de chemin ! » dit Sartorilvrash, mais seulement à son intention personnelle. Qui se souciait de ce qui se passait ?

L'équipage s'engagea bruyamment sur une route écartée en

contrebas d'un à-pic et entra dans une petite cour abandonnée. Le cocher sauta vivement à terre et ferma les portes de la cour, de façon à ce que personne ne les vît de la rue. Il vint se présenter à l'ex-chancelier.

« Voulez-vous descendre ? Il y a quelqu'un qui vous attend. »

Il ôta son couvre-chef recherché en une parodie de révérence.

« Qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous emmené ici ? »

Le garçon ouvrit la portière de la voiture d'un geste engageant.

« Tu ne me reconnais pas, Rushven ? »

« Qui êtes-vous ? Ça alors... Roba, c'est toi ! » dit-il non sans soulagement – car la pensée lui était venue que JandolAnganol projetait peut-être de le faire enlever et assassiner.

« C'est moi, ou alors un hoxney, car je me déplace à toute allure ces jours-ci. C'est ça le secret. Je suis un secret même pour moi. J'ai juré de me venger de mon maudit père, qui a banni ma mère. Et de ma mère, qui est partie sans me dire adieu. »

Tout en se laissant aider par le garçon, Sartorilrvrash le dévisagea, curieux de voir s'il avait l'air aussi fou que ses paroles. RobaydayAnganol avait à présent juste douze ans ; en plus petit et en plus mince, c'était tout le portrait de son père. Il était rôti par le soleil ; son torse était couvert de cicatrices rouges. De brefs sourires passaient sur son visage, pareils à des tics, comme s'il n'arrivait pas à décider si ce qu'il faisait était une plaisanterie ou non.

« Où étais-tu passé, Roba ? Tu nous a manqué. Tu as manqué à ton père. »

« Tu veux parler de l'Aigle ? Allons donc, il a failli m'attraper. La vie de cour ne m'a jamais plu. Et elle me plaît encore moins maintenant. Le crime de mon père m'a libéré. Je suis un frère-hoxney. Un aide-Madi. Je ne deviendrai jamais roi, et il ne redeviendra jamais heureux. De nouvelles vies, de nouvelles vies, et une seule pour toi, Rushven ! C'est toi qui m'as fait connaître le désert, et je ne te désertai pas. Je vais t'emmener auprès de quelqu'un d'important, d'humain, ni père ni hoxney. »

« Qui ça ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Attends ! »

Mais Roba s'éloignait déjà à grandes enjambées. Sartorilrvrash posa un regard indécis sur le carrosse chargé de tous ses biens temporels, puis jugea qu'il ferait mieux de suivre le mouvement. Pressant l'allure, il entra dans un sombre vestibule avec seulement un ou deux pas de retard sur le fils du roi.

La maison présentait une architecture adaptée à sa situation exagérément ombragée : elle s'étirait vers la lumière comme une plante poussant entre les rochers. Le vieil homme haletait quand Roba s'arrêta de gravir les escaliers de bois branlants pour pénétrer dans une pièce au troisième étage, la seule à ce niveau. Sartorilrvrash fut

pris d'un accès de toux prolongé et s'écroula sur un tabouret que lui offrit quelqu'un.

Il y avait trois personnes qui les attendaient dans la pièce, et il remarqua qu'elles profitaient de l'occasion pour tousser elles aussi. Une certaine élégance dans leur morphologie rachitique, quelque chose d'anguleux dans la structure osseuse, signalaient en elles des Sibornaliens. L'une d'elles était une femme, élégamment vêtue d'un chagirack de soie, l'équivalent nordique du charfrul, imprimé de grandes fleurs stylisées noires et blanches. Deux hommes se tenaient derrière elle dans l'ombre. Sartorilvrash reconnut tout de suite en elle Madame Dienu Pasharatid, l'épouse de l'ambassadeur qui avait disparu le jour où Taynth Indredd avait introduit des fusils à mèche au palais.

Il s'inclina devant elle et s'excusa de sa toux.

« Nous en sommes tous là, Chancelier. C'est le volcan qui nous irrite la gorge. »

« Je crois que c'est le chagrin qui irrite la mienne. Vous ne devez pas m'appeler par mon ancien titre. » Il ne voulait pas lui demander de quel volcan elle parlait, mais elle lut un doute sur son visage.

« L'éruption volcanique dans les Monts Rustyjonnik. La cendre arrive jusqu'ici. »

Elle le regarda avec sympathie, le laissant se remettre de la montée des escaliers. Elle avait un visage large et franc. Bien qu'il la sût intelligente, sa bouche avait quelque chose de désagréablement dur, et il avait souvent eu le tort d'éviter sa compagnie.

Il promena les yeux autour de lui. Les murs étaient couverts d'un mince papier qui se décollait par endroits. Un tableau était accroché là, un dessin à la plume et au lavis dans lequel il reconnut une représentation de Kharnabar, la montagne sacrée des Sibornaliens. L'unique fenêtre, qui s'ouvrait sur le côté, éclairant de profil le visage de Dienu Pasharatid, donnait sur une paroi rocheuse d'où pendaient des plantes rampantes ; la végétation était recouverte d'une pellicule grise. Roba était assis en tailleur à même le plancher, mâchonnant un brin d'herbe et adressant des sourires aux différentes personnes présentes.

« Que me voulez-vous, Madame ? Il faut que j'attrape un bateau avant que de nouveaux malheurs s'abattent sur moi », dit Sartorilvrash.

Elle se campa devant lui et noua les mains derrière son dos, tout en faisant doucement porter son poids d'un pied sur l'autre.

« Nous vous demandons de nous pardonner de vous avoir fait venir ici d'une manière aussi bizarre, mais nous désirons nous assurer de votre aide – aide qui vous sera généreusement payée. »

Elle présenta les grandes lignes de sa proposition, se tournant

parfois vers les hommes pour confirmation. Tous les Sibornaliens étaient profondément religieux ; ils croyaient, comme il le savait, en Dieu l'Azoiaxique, qui existait avant la vie et autour duquel toute vie gravitait. Les membres de la délégation diplomatique tenaient la religion d'Akhanaba en piètre estime, la plaçant tout juste au-dessus de la superstition. Ils avaient par conséquent été choqués mais non surpris quand JandolAnganol avait décidé de rompre son mariage pour en contracter un autre.

Les Sibornaliens – et l'Azoiaxique à travers eux – considéraient le lien conjugal comme une décision bilatérale à laquelle on devait se tenir toute sa vie. L'amour était une question de volonté, pas un caprice.

Sartorilvrash se contenta de hocher automatiquement la tête pendant cette partie du discours ; il y reconnaissait le ton sentencieux qui caractérisait les gens du continent nord et avait hâte d'être en route.

Roba, qui n'écoutait même pas, fit un clin d'œil à l'ex-chancelier et lui dit sur le ton de la confiance : « C'est la maison où l'Ambassadeur Pasharatid avait coutume de rencontrer une dame de la ville. C'est une maison de rendez-vous historique – mais avec vous cette dame ne fera que parler. »

Sartorilvrash lui fit signe de se taire.

Ignorant l'interruption, Madame Dienu dit qu'à leur avis, à elle et à tout le corps diplomatique, il était le seul, lui, le Chancelier Sartorilvrash, à pouvoir se prétendre un homme de savoir à la cour de Borlien. Ils estimaient que le roi l'avait traité presque aussi mal – et peut-être même plus mal – que la reine. Une telle injustice leur faisait de la peine, comme elle en ferait à tous les membres de l'Église de la Paix Redoutable. Elle retournait à présent dans sa patrie. Ils invitaient Sartorilvrash à se joindre à eux, convaincus qu'il lui serait donné un logement confortable à Askitosh et un rôle consultatif dans le gouvernement, ainsi que la liberté d'achever le travail de sa vie.

Il sentit revenir le tremblement qui le prenait si souvent. Tergiversant, il demanda : « Quel genre de rôle consultatif ? »

Oh, des conseils sur les affaires borlieniennes, dont il était un tel expert. Pour l'instant, ils se préparaient à quitter Matrassyl incessamment.

Sartorilvrash était si déconcerté par cette offre qu'il ne s'enquit pas de la raison de cette hâte soudaine. Plein de reconnaissance, il accepta.

« Parfait ! » s'exclama Madame Dienu.

Les deux hommes derrière elle montrèrent aussitôt une capacité presque phagorienne à passer sans transition d'une totale immobilité à une intense activité. Ils disparurent de la pièce, pour déclencher des

cris à tous les étages et des galopades dans tous les escaliers, tandis que personnes et bagages se hâtaient de descendre dans la cour. Des hangars déversèrent des voitures, des écuries des hoxneys, des selleries des garçons d'écurie chargés de harnais. Une colonne se forma en moins de temps qu'il n'en fallait à un Borlienien pour enfiler ses bottes. Tout le monde fit cercle pour dire quelques prières, et la petite troupe se mit en route, laissant une maison vide derrière elle.

Ils prirent la direction du nord à travers le dédale de la vieille ville, contournèrent la masse à demi souterraine du Dôme du Zèle, et se retrouvèrent bientôt sur la route du nord, les eaux miroitantes de la Takissa à leur gauche. Roba chantait et lançait des hourras en chemin.

Des semaines de pérégrination suivirent.

Une caractéristique de la première partie du voyage fut la grisaille générale causée par la cendre volcanique. Le Mont Rustyjonnik, source permanente de grondements et d'occasionnelles coulées de lave, était en pleine éruption. La région située sur le trajet de sa cendre devenait le pays des morts. Les arbres étaient tués par cette substance, les champs en étaient couverts, les cours d'eau encombrés. Une averse, et elle se transformait en pâte. Oiseaux et animaux terrestres mouraient ou fuyaient les lieux. Par familles entières, humains et phagors s'éloignaient à pas lents de leurs maisons sinistrées.

Une fois que les voyageurs sibornaliens eurent traversé le Mar, affluent de la Takissa, le fléau se fit plus modéré. Puis il disparut. Ils pénétrèrent dans Mordriat – un nom qui inspirait la terreur à Matrassyl. La réalité était tranquille. La plupart des tribus souriaient sous les couches protectrices de leurs turbans de braffista, la pièce maîtresse de leur habillement.

Des guides furent engagés pour assurer leur sécurité, des hommes efflanqués à la mine patibulaire qui se mortifiaient à chaque lever et coucher de soleil. La nuit, autour du feu de camp, le Montreur du Chemin en chef, comme il se faisait appeler, expliqua aux voyageurs de quelle façon l'ornementation de son braffista indiquait son rang. Il se vantait d'en posséder un au-dessous duquel on en trouvait un bon nombre.

Personne n'écoutait plus attentivement que Sartorilvrash. « Étrange, cette propension de l'humanité à créer des rangs dans la société », observa-t-il à l'intention du reste de la troupe.

« Une propension de plus en plus frappante à mesure que l'on se rapproche du bas de l'échelle », dit Madame Dienu. « Dans mon pays, nous évitons ces distinctions dégradantes. Comme vous aurez plaisir à voir Askitosh ! C'est un modèle pour toutes les communautés. »

Sartorilvrash avait des réserves à faire à ce sujet. Mais il y avait pour lui quelque chose de reposant dans l'imperturbable sévérité de Madame Dienu après des années de commerce avec un roi versatile. À

mesure que le paysage se faisait plus aride, son moral remontait ; de même, la démence de Roba se calmait. Mais quand les autres dormaient, Sartorilvrash restait éveillé. Ses os, habitués à un matelas de duvet d'oie, ne pouvaient s'adapter à une simple couverture posée par terre. Il demeurerait allongé, regardant les étoiles et le trait de feu qui palpitait entre elles, en proie à une exaltation comme il n'en avait plus connu depuis le temps où ses frères et lui étaient enfants. Même sa rancune contre JandolAnganol en arrivait à se calmer un peu.

Le temps était toujours sec. Les voitures avançaient à bonne allure dans les collines basses. Ils parvinrent à une petite ville commerçante appelée Oysha – « Fort probablement une corruption du mot ""osh"" en olonets dialectal, qui signifie simplement ""ville"" », expliqua Sartorilvrash à la compagnie. Les explications qui pouvaient s'attacher aux choses rendaient le voyage plus agréable. Quelle que fût la dérivation du mot, à Oysha la Takissa, dont les flots impétueux arrivaient de l'est, rencontrait son redoutable affluent, la Madura. Les deux fleuves prenaient leur source dans les hauteurs de l'immense Nktryhk. Au nord d'Oysha s'étendait le Désert de Madura.

À Oysha, les voitures furent échangées contre des kaidos châtrés. Le Montreur du Chemin se chargea du marché avec faconde – marché au cours duquel on se frappa souvent le front. Le kaido était un animal fiable pour ce qui était de traverser les déserts. Les brutes couleur de rouille se tenaient sur la place du marché empoussiérée, indifférentes au marchandage qui se déroulait à côté d'elles.

L'ex-chancelier s'assit sur un coffre pendant que la transaction suivait son cours. Il s'essuya le front et toussa. Les déjections du Mont Rustyjonnik lui avaient irrité la gorge et donné une fièvre dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Ses yeux s'arrêtèrent sur les longues têtes hautaines des kaidos – ces coursiers légendaires des guerriers phagors au temps du Grand Hiver. Il était difficile de voir dans ces animaux lents la tornade qui, chevauchée par les phagors, avait précipité la destruction sur Oldorando et d'autres cités de Campannlat au temps de la froidure.

Durant le Grand Été, les kaidos transportaient des réserves d'eau dans leur unique bosse, ce qui les rendait aptes à supporter le désert. Ils semblaient bien pacifiques à présent, mais ils stimulaient le sens de l'histoire de Sartorilvrash.

« Il faut que j'achète une épée », dit-il à RobaydayAnganol. « J'étais une assez fine lame dans ma jeunesse. »

Roba exécuta la roue devant lui. « Tu fais repartir le temps à l'envers maintenant que te voilà libéré de l'Aigle. Tu as raison de te défendre, bien sûr. Dans ces collines vit l'affreux Unndreid – nos bergers ici présents couchent tous les soirs avec ses innombrables filles. Le meurtre est par ici aussi fréquent que les scorpions. »

« La population semble amicale. »

Roba s'accroupit devant Sartorilvrash et prit un air rusé. « Pourquoi est-elle extérieurement si amicale ? Pourquoi Unndreid est-il maintenant armé jusqu'aux dents de pan-pans sibornaliens ? As-tu découvert pourquoi le grand méchant Io Pasharatid a quitté la cour si brusquement ? »

Il prit Sartorilvrash par le bras et l'entraîna derrière une des voitures, là où ils n'étaient exposés qu'au regard candide des kaidos.

« Même mon père ne peut acheter l'amitié ou l'amour. Ces Sibornaliens achètent l'amitié. C'est leur genre. Ils vendraient leur mère pour qu'on les laisse en paix. Ils se sont payé un passage en douceur pour se rendre en Borlien en distribuant des fusils à mèche aux chefs tout le long du chemin, à ce qu'on dit. Moi je dis que personne n'est de taille à lutter avec eux. Même le roi préféré d'Akhanaba, JandolAnganol, fils de VarpalAnganol, père d'un Madimane – mais pas aussi frappé que lui en ce domaine –, même ce monarque de Matrassyl n'était pas de taille contre les fusils à mèche. Ils ont eu raison de lui à la Bataille du Cosgatt. As-tu vu la blessure qu'il a à la cuisse ? »

« Elle a obligé ton père à garder le lit un bon moment. Je n'ai vu que ses effets, pas la blessure. »

« Il marche sans boiter. Et il a la chance de pouvoir encore bander ! Cette blessure était un baiser de Sibornal. »

Baissant la voix, Sartorilvrash dit : « Tu sais très bien que je n'ai jamais fait confiance aux Sibs. Quand il y a eu à la cour cette démonstration des possibilités du fusil à mèche, j'étais contre la présence des Sibs. On n'a pas tenu compte de mon avis. C'est presque tout de suite après que Io Pasharatid a disparu. »

Roba leva un doigt sentencieux et l'agita posément. « À disparu parce que ses filouteries étaient désormais connues – connues de sa femme, notre honorable compagne, et de son personnel diplomatique. Il y avait une jeune dame du pays dans le coup, qui servait d'intermédiaire... et me sert aussi d'intermède à l'occasion... c'est comme ça que je sais tout sur Io Pasharatid. »

Il rit. « Les fusils à mèche que Taynth Indredd avait en sa possession – dont il a fait cadeau de façon si arrogante à mon aigle de père et que mon aigle de père a acceptés de façon si pusillanime, parce qu'il accepterait une croûte scrofuleuse d'un mendiant si on lui en offrait une –, ces fusils à mèche ont été vendus à bas prix à Taynth Indredd par Pasharatid. Pourquoi à bas prix ? Parce qu'ils n'étaient pas à lui, ce qui lui permettait d'y gagner de toute façon. Ces fusils étaient la propriété de son gouvernement, destinés à acheter l'amitié des gredins dans le genre de ceux que tu vois ici, et dans le genre de Darvlsh le Crâne, qui a fait preuve de son amitié bien au-delà de ce

qu'on lui demandait. »

« Un comportement inhabituel pour un Sib. Surtout haut placé. »

« À haute situation, bas personnage. C'est à cause de la jeune dame. N'as-tu jamais remarqué la façon dont il reluquait mon honorable mère – je veux dire celle qui était ma mère avant qu'elle ne s'en aille sans me dire adieu ? »

« Pasharatid aurait été mis à mort si ton père avait découvert son crime. Je suppose qu'il a regagné Sibornal. »

Robayday eut un haussement d'épaules éloquent. « Nous sommes en train de le suivre. Madame Dienu veut sa peau. Pour comprendre que d'autres femmes puissent faire envie à Pasharatid, imagine-toi seulement marié avec elle. Est-ce que tu t'accouplerais avec un fusil à mèche ?... Il sera occupé à concocter quelque mensonge pour couvrir ses péchés. Elle va arriver et chercher à démolir son histoire. Ah, Rushven, rien ne vaut les drames de famille ! Ils enfermeront le vieil Io dans la Grande Roue de Kharnabar, souviens-toi de ce que je te dis. C'était un haut lieu religieux, maintenant c'est là qu'ils enferment les criminels. Bah, les moines aussi sont des prisonniers... Quel drame se prépare. Tu connais le vieux dicton : ""Il y a plus d'un bras dans la manche d'un Sibornalien."" J'aurais presque envie de vous accompagner, pour voir ce qui va se passer. »

« Mais tu nous accompagnes, mon cher enfant ! »

« Ah, tonton, pas de sentiments ! Pas pour les Anganol ! Pas de protestations. Je te quitte ici. Tu vas vers le nord avec Madame. Je vais vers le sud avec cette voiture. Il faut que je prenne soin de mes parents... enfin, mes ex-parents... »

Un profond chagrin se peignit sur le visage de Sartorilvrash. « Ne me laisse pas, mon garçon, pas avec ces coquins. Je serais mort en un rien de temps. »

Mimant comiquement les gestes de la fuite, le prince dit : « Eh bien, c'est une façon de fuir la nature humaine, n'est-ce pas ? Je vais devenir un Madi en un rien de temps. Une autre escampette, une autre escapade. Pour moi c'est l'Ahd. »

Il fit un bond en avant et déposa un baiser sur le crâne chauve de Sartorilvrash.

« Bonne chance dans ta nouvelle carrière, vieil oncle. Des choses vertes pousseront de nous deux ! »

Il sauta dans la voiture, fit claquer son fouet au-dessus des hoxneys et partit au grand galop. Les indigènes reculèrent, effarouchés, le maudissant au nom des fleuves sacrés. Un nuage de poussière avala le véhicule lancé à toute allure.

Le Désert de Madura. Matrassyl commençait à sembler bien loin.

Mais les étoiles paraissaient plus proches dans le ciel et, quand les nuits étaient claires, la faucille de la Comète de YarapRombry flamboyait comme un poteau indicateur sur leur chemin. Sartorilrvrash étaient là à frissonner dans le petit matin, alors que le feu était mort et que les autres voyageurs dormaient encore. Il n'arrivait pas à se débarrasser complètement de sa fièvre. Il pensait à BillishOwpin. L'histoire selon laquelle il venait d'un autre monde paraissait plus plausible ici qu'au palais.

Il alla se promener du côté des kaidos à l'attache et rencontra le Montreur du Chemin qui, debout, fumait en silence. Les deux hommes bavardèrent à voix basse. Les kaidos émirent des grognements qui avaient l'air de petits rires moqueurs.

« Ces bêtes sont assez calmes », observa Sartorilrvrash. « L'histoire les présente comme des brutes presque indomptables. N'acceptant d'être montées que par les phagors. Je n'ai jamais vu un phagor en monter une, pas plus que je n'ai vu de phagor accompagné d'un pique-boeuf. Peut-être que l'histoire se trompe aussi sur ce point. J'ai passé toute une vie à essayer de démêler l'histoire de la légende. »

« Peut-être qu'ils ne sont pas si différents », dit le Montreur. « Je ne sais pas lire une seule lettre, alors je n'ai pas une opinion de beaucoup de poids. Mais on enfume ces kaidos tout jeunes – c'est-à-dire qu'on tire des bouffées de véroniquette sous leurs narines. Ça a l'air de les calmer.

« Je vais vous raconter une histoire, puisque vous n'arrivez pas plus que moi à dormir. » Il poussa un grand soupir, histoire de se préparer au poids du récit qu'il allait faire. « Il y a bien des années de cela, je suis allé dans l'est avec mon maître ; on a traversé les provinces contrôlées par Unndreid, pour pousser jusque dans le Nktryhk. C'est un autre monde là-haut, un monde très dur, où l'air est rare, et pourtant les gens y sont en bonne santé. »

« Il y a moins de risques d'infection à haute altitude », commenta Sartorilrvrash.

« Ce n'est pas ce que disent les gens du Nktryhk. Ils disent que la mort est une feignasse qui n'a pas envie de s'esquinter à gravir les montagnes. Je vais vous dire une chose. Le poisson est une denrée fort appréciée. Il arrive souvent qu'il s'en prenne dans un fleuve à cent milles et plus de distance. Et pourtant il ne tourne pas. Ici, vous attrapez un poisson à l'aube, et il n'est plus mangeable au coucher de Freyr. Là-haut, dans le Nktryhk, il reste bon à manger pendant une petite année. »

Il s'appuya sur le dos d'un des pacifiques kaidos et sourit. « C'était bien là-haut, une fois qu'on y était habitué. Des nuits froides, bien sûr. Pas de pluie, jamais. Et dans les hautes vallées, ce sont les puants qui font la loi. Ils ne sont pas dociles comme ici. Je vous le dis, c'est un

autre monde. Les puants montent des kaidos qu'ils font filer comme le vent – parfaitement, et ils ont des pique-bœufs qui volent au-dessus de leurs épaules. J'ai l'impression qu'ils descendent dans les basses terres pour les envahir uniquement quand il neige, à quelque moment que ce puisse être. Quand Freyr faiblit. »

Hochant la tête avec intérêt et un peu d'incrédulité, Sartorilvrash dit : « Mais il ne peut y avoir que peu de phagors à ces altitudes, non ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien manger, à part votre poisson toujours frais ? Il n'y a rien de comestible là-haut. »

« Détrompez-vous. Ils font pousser de l'orge dans les vallées – jusqu'à la limite des neiges éternelles. Ils n'ont besoin que d'irriguer. Chaque goutte d'eau et d'urine est précieuse. Cet air raréfié a des propriétés particulières – ils ont des récoltes d'orge qui mûrissent en trois semaines. »

« Un demi-décime après les semailles ? Incroyable. »

« C'est pourtant comme ça », dit le Montreur. « Et les phagors partagent le grain sans jamais se quereller ni utiliser d'argent. Et les pique-bœufs blancs chassent tout ce qui porte des ailes par ailleurs à part les aigles. J'ai vu ça de mes propres yeux, quand j'arrivais tout juste aux épaules de ce quadrupède. J'ai bien l'intention d'y revenir un jour – il n'y a ni roi ni lois là-bas. »

« Je vais prendre note de tout cela, si ça ne vous fait rien », dit Sartorilvrash.

Pendant qu'il écrivait, il pensa à JandolAnganol au milieu de ses bâtiments abandonnés.

Après le Désert de Madura, la longue désolation d'Hazziz. Par deux fois, ils durent traverser des bandes de végétation qui s'étiraient d'un morne horizon à l'autre comme des haies plantées par un dieu. Des arbres, des arbustes et une débauche de fleurs barraient la plaine d'une ligne continue.

« C'est/sera l'uct », dit Dienu Pasharatid, employant une traduction d'une forme de sibish de présent duratif. « Il s'étend sur tout le continent d'est en ouest, suivant les voies migratoires des Madis. »

Dans l'uct, ils aperçurent des Autres. Les Madis n'étaient pas les seuls à emprunter la route verdoyante. Le Montreur du Chemin en tira un perché sur un arbre. Il tomba presque à leurs pieds, les sourcils encore frémissants sous le choc. Ils le firent rôtir plus tard sur le feu de camp.

Un jour la pluie tomba, fondant sur la plaine comme une gueule de serpent. Freyr montait plus haut dans le ciel qu'il n'y arrivait à Matrassyl. Sartorilvrash continuait de ne vouloir voyager qu'au pôlejour, selon la coutume de l'aristocratie borlienienne, mais les

autres voyageurs s'y refusaient.

C'en était fini des nuits passées à la belle étoile. L'ex-chancelier se surprit à les regretter. Les colonies sibornaliennes étaient de plus en plus fréquentes, et c'était là que l'on faisait étape jusqu'au lendemain. Chaque colonie obéissait au même plan. De petites fermes emplissaient un cercle dont le périmètre était jalonné de postes de garde. Entre les fermes, des routes disposées en rayons conduisaient au plus ou moins grand nombre d'habitations qui formaient le moyeu de la roue. Des granges, des magasins et des bureaux encerclaient généralement une église consacrée à la Paix Redoutable qui se dressait au centre géométrique de la roue.

Des prêtres-soldats en habits gris dirigeaient ces colonies, surveillant l'arrivée et le départ des voyageurs, à qui le gîte et le couvert étaient gratuitement offerts. Ces hommes, qui chantaient les louanges de Dieu l'Azoiaxique, portaient le symbole de la roue sur leur habit et étaient armés de fusils à rouet. Ils n'oubliaient pas qu'ils se trouvaient sur un territoire traditionnellement revendiqué par Pannoval.

In extremis, Sartorilrvrash remarqua que le Montreur du Chemin et ses hommes n'étaient pas autorisés à pénétrer dans la colonie sibornalienne qu'ils venaient d'atteindre. Touchant sa braffista, voilà que leur guide se faisait payer par un des membres du corps diplomatique et reprenait la direction du sud.

« Il faut que je lui dise au revoir », dit Sartorilrvrash. Dienu Pasharatid lui barra le chemin de la main. « Ce n'est pas nécessaire. Il a été payé et il s'en va. Désormais la route est libre. »

« Mais j'aimais bien cet homme. »

« Mais il ne nous est plus d'aucune utilité. À présent la route est sûre d'une colonie à l'autre. Ces barbares sont d'un superstitieux ! Le Montreur m'a dit qu'il ne pouvait nous conduire aussi loin que parce que l'octave de terre de sa tribu passait par ici. »

Tirant sur ses moustaches d'un air embarrassé, Sartorilrvrash dit : « Madame Dienu, il arrive que les vieilles habitudes soient des réceptacles de vérité. L'attachement des gens à leur octave de terre n'est pas entièrement mort. Hommes et femmes jouissent d'une plus grande prospérité quand ils vivent le long de l'octave de terre, quelle qu'elle soit, où ils sont nés. Il y a un certain sens pratique à la base de ces croyances. Ces octaves suivent généralement des couches géologiques et des gisements minéraux qui influent sur la santé. »

Un bref sourire passa sur le visage osseux de la Sibornalienne. « Naturellement, on peut attendre d'être primitifs qu'ils aient des croyances primitives. C'est ce qui les ancre dans le primitivisme. Les choses s'améliorent constamment là où nous allons. » Cette dernière phrase était évidemment une traduction directe en olonets d'un des

nombreux temps sibish.

Étant d'un très haut rang, Dienu Pasharatid s'adressait à Sartorilrvrash en olonets pur. Dans Campannlat, l'olonets pur, en tant qu'il s'opposait à l'olonets dialectal, n'était parlé que dans les hautes sphères et par les chefs religieux, notamment au sein du Saint Empire Pannovalien ; il avait de plus en plus tendance à devenir la prérogative de l'Église. La principale langue du continent nord était le sibish, une langue compacte possédant sa propre écriture. L'olonets n'avait pas beaucoup gagné sur le sibish, sauf sur certaines côtes du sud où se pratiquaient couramment différentes formes de commerce avec le rivage campannlatien.

Le sibish présentait une grande variété de temps et de formes conditionnelles. Il ne possédait pas de yod. Le *i* qui en faisait office n'était pas mouillé, tandis que les *ch* se prononçaient presque comme des sifflantes. Il en résultait qu'un natif d'Askitosh avait l'air de parler de façon menaçante quand il s'adressait à un étranger dans la langue de ce dernier. Peut-être toute l'histoire des sempiternelles guerres du Nord reposait-elle sur la chose grotesque que devenait un mot comme « Matrassyl » dans la bouche des usagers du sibish. Mais derrière le bref pincement des lèvres entraîné se trouvait l'influence aveugle du climat d'Helliconia, qui décourageait toute ouverture non nécessaire de la bouche pendant la moitié de la Grande Année.

Les voyageurs laissèrent leurs kaidos dans la colonie la plus au sud, là où le Montreur les quittait, et procédèrent vers le nord, de colonie en colonie, à dos de hoxney.

Après la douzième colonie, ils s'engagèrent sur une pente de plus en plus escarpée. Le terrain montait sur des milles. Ils furent forcés de mettre pied à terre et de marcher à côté de leurs montures. Au sommet de la pente se dressait une rangée de jeunes rajabarals, hauts et minces, dont l'écorce avait la translucidité du céleri. Quand les arbres furent atteints, Sartorilrvrash posa une main sur l'arbre le plus proche. C'était doux et tiède au toucher, comme le flanc de son hoxney. Il leva les yeux vers les plumets, tout là-haut, qui remuaient dans la brise.

« Ne regardez pas en l'air – regardez devant vous ! » lui dit un de ses compagnons.

De l'autre côté de la crête s'étendait une vallée, sombre dans ses ombres bleutées. Au-delà, c'était un bleu plus foncé : la mer.

Sa fièvre était envolée et oubliée. Il flairait une nouvelle odeur dans l'air.

Quand ils atteignirent le port, même ces habitants du Nord se montrèrent vivement émus. Le port avait un nom agressivement sibish : Rungobandryaskosh. Il se conformait au plan général des colonies qu'ils avaient passées, sauf qu'il consistait seulement en un

demie-cercle, avec une grande église centrale perchée au sommet de la falaise, un signal lumineux sur sa tour. L'autre moitié du cercle, symboliquement, se trouvait de l'autre côté de la Mer de Pannoval, en Sibornal.

Des navires étaient à quai dans le voisinage. Tout était propre et bien rangé. Contrairement à la plupart des races de Campannlat, les Sibornaliens étaient des marins-nés.

Après avoir passé la nuit dans une auberge, ils se levèrent avec Freyr et embarquèrent en compagnie d'autres voyageurs sur un navire qui attendait à quai. Sartorilvrash, qui n'était jamais monté sur rien de plus grand qu'un youyou, gagna sa petite cabine et s'endormit. Quand il se réveilla, on se préparait à prendre la mer.

Il regarda par le hublot carré de sa cabine.

Batalix était bas sur l'eau, traçant un chemin d'argent à sa surface. Des bateaux étaient visibles dans le voisinage immédiat, simples silhouettes bleues, leurs mâts formant une forêt défeuillée. Tout près, un robuste garçon traversait le port dans une barque à rames. La lumière voilait les détails au point que bateau et passager ne faisaient qu'un, petite forme sombre où le corps allait en avant tandis que les rames allaient en arrière. Lentement, coup de rame par coup de rame, la barque se traîna à travers la lumière éblouissante. Et les rames de plonger, et le dos de travailler et la lumière de s'éclipser (pour revenir aussitôt), tandis que le rameur atteignait les piles d'une jetée.

Sartorilvrash se souvint d'un temps où, tout jeune homme, il avait fait traverser un lac à ses deux petits frères dans une barque à rames. Il revoyait leurs sourires, leurs mains traînant dans l'eau. Il avait perdu tant de choses depuis. Tout avait son prix. Il avait tellement donné pour sa précieuse « Encyclopédie ».

Il y eut des bruits de pieds nus sur le pont, des ordres de criés, des grincements de poulies tandis qu'on hissait les voiles. Même de la cabine, un tremblement se fit sentir quand le vent se mit à mordre. Des cris lancés du quai, une corde rapidement remontée. Ils étaient en route pour le continent nord.

Il fallait compter sept jours de traversée. À mesure qu'ils cinglaient cap nord-nord-ouest, les journées de Freyr s'allongeaient. Chaque soir, l'éclatant soleil semblait quelque part en avant de leur proue et passait de moins en moins de temps au-dessous de l'horizon avant de se lever quelque part au nord-nord-est.

Tandis que Dienu Pasharatid et ses amis entretenaient Sartorilvrash des brillantes perspectives qui s'ouvraient devant lui, la visibilité se gâta. Ils ne tardèrent pas à être enveloppés dans ce qu'un marin appela, à ce que crut entendre l'ex-chancelier, « un classique

ascendant-ascendant uskuti ». Une épaisse obscurité marron s'abattit, vague mélange de pluie et de tempête de sable. La chose étouffait les bruits du navire, recouvrant tout ce qui se trouvait au-dessus et au-dessous des ponts d'une humidité grasse.

Sartorilvrash fut la seule personne à s'inquiéter. Le capitaine lui montra qu'il n'y avait pas à avoir peur.

« Je dispose de suffisamment d'instruments pour naviguer en toute sécurité dans une caverne souterraine », dit-il. « Même si, bien sûr, nos modernes navires d'exploration sont encore mieux équipés. »

Il fit entrer Sartorilvrash dans sa cabine. Sur son bureau se trouvaient une table indiquant pour chaque jour la hauteur du soleil, ceci pour déterminer la latitude, ainsi qu'un compas gyroscopique, une équerre, et un instrument que le capitaine appelait un nocturne et qui servait à mesurer la hauteur de certaines étoiles de première grandeur tout en indiquant les heures avant et après le minuit des deux soleils. Le navire avait aussi les moyens de naviguer à l'estime, distance et direction étant systématiquement mesurées sur une carte.

Pendant que Sartorilvrash prenait des notes à ce propos, un grand cri fut poussé par la vigie, et le capitaine se précipita sur le pont en jurant d'une façon que l'Azoiaxique n'aurait guère approuvée.

À travers le crachin on apercevait vaguement des nuages bruns et, quelque part dans les nuages, des hommes beuglaient. Les nuages devinrent des haubans et des voiles. À la toute dernière minute, un navire aussi gros que le leur les croisa, les deux coques manquant de se toucher de quelques centimètres. Vision de lanternes, de visages – plutôt féroces et accompagnés de poings brandis – et tout disparut, absorbé par la soupe en suspension. Le navire à destination de Sibornal se retrouva seul dans son îlot sépia.

Les passagers expliquèrent à l'étranger qu'ils venaient juste de croiser une « charrette à harengs » uskuti, qui pêchait au filet au large de la côte. La charrette à harengs était une petite usine flottante, son équipage comprenant des saleurs et des fabricants de caques qui vidaient et emballaient le poisson en pleine mer.

Sérieusement secoué par la collision évitée de justesse, Sartorilvrash n'était pas d'humeur à écouter un éloge de la pêche au hareng sibornalienne. Il se retira dans sa cabine et, toujours enveloppé de son manteau, s'allongea en frissonnant sur sa couchette humide. Quand ils débarqueraient à Askitosh, se remémora-t-il, ils seraient à 30° de latitude nord, à seulement 5° au sud du Tropique de Carcampan.

Au matin du septième jour de traversée, les nappes de brouillard se replièrent, mais la visibilité restait mauvaise. La mer était parsemée de

charrettes à harengs.

Au bout d'un moment, une traînée vague à l'horizon se transforma en un littoral : le littoral du continent nord. Ce n'était rien de plus qu'une ligne de grès comme tracée au cordeau qui séparait une mer presque dépourvue de vagues d'une terre vallonnée.

Prise d'une espèce d'enthousiasme à la vue de sa patrie, Madame Dienu Pasharatid gratifia Sartorilrvrash d'une brève leçon de géographie. Il voyait tous les petits navires dont l'eau était parsemée. Uskutoshk avait été obligé de devenir une nation maritime en raison de la poussée vers le sud des glaces des Régions Polaires – ces régions étant mentionnées à demi-voix. Il y avait peu de terre cultivable entre la mer et la glace. Il fallait exploiter les mers et ouvrir des voies maritimes vers les deux grandes plaines productrices de céréales du continent – dont elle indiqua l'éloignement d'un large geste du bras.

Ce qui représentait quelle distance, demanda-t-il.

Tendant un doigt vers l'ouest, toujours plus vers l'ouest, elle cita les nations de Sibornal, prononçant leurs noms avec des inflexions variées, comme si elle les connaissait personnellement, comme s'il s'agissait de personnages debout sur une étroite bande de terre, les yeux fixés vers le sud, le dos gelé par les courants d'air froid venus des Régions Polaires – et tous fortement tentés de marcher sur Campannlat, se dit Sartorilrvrash.

Uskutoshk, Loraj, Shivenink, où se trouvait la Grande Roue, Bribhar, Carcampan.

Les terres à grain se trouvaient dans Bribhar et Carcampan.

Quand c'en fut terminé de son appel, son doigt pointait vers l'est.

« Et voilà. Nous avons fait le tour du globe. La plus grande partie de Sibornal, vous le voyez, est isolée à l'extrême, prise entre l'océan et la glace. D'où notre indépendance. Nous avons, venant après Carcampan, la terre montagneuse de Kuj-Juvec – où la population humaine est pratiquement inexistante – puis la région plutôt instable du Haut Hazziz, qui donne sur la Péninsule de Chalce ; puis nous retrouvons Uskutoshk, la nation la plus civilisée, où l'on ne risque plus rien. Vous arrivez à un moment de l'année où notre ciel est occupé à la fois par Freyr et Batalix. Mais pendant plus de la moitié de la Grande Année, Freyr est en permanence au-dessous de l'horizon, et le climat devient très dur. C'est l'Hiver de Weyr de la légende... La glace gagne le sud, et les Uskuts, comme nous nous appelons, font de même, dans la mesure du possible. Mais beaucoup meurent. Beaucoup meurent. » Elle utilisait en fait une forme de futur continu.

Malgré la tiédeur ambiante, elle frissonna à cette pensée. « Il s'agit là d'autres existences », murmura-t-elle. « Heureusement, ces temps cruels sont encore loin, mais il est difficile de les oublier. Une forme de mémoire raciale, je suppose... Nous savons tous que l'Hiver de

Weyr reviendra. »

Des docks, ils furent escortés jusqu'à un robuste break à quatre roues muni d'une capote. Ils grimpèrent dans le véhicule une fois que des esclaves humains y eurent entassés leurs bagages. Un attelage de quatre yelks les emporta alors à bonne allure le long d'une des routes radiales qui partaient des quais.

Comme ils passaient dans l'ombre d'une immense église, Sartorilvrash essaya de mettre de l'ordre dans la foule d'impressions qui l'assaillait. Il était frappé par le fait qu'une grande partie de la voiture dans laquelle ils roulaient n'était pas en bois mais en métal : les essieux, les côtés, même les sièges sur lesquels ils étaient assis, tout cela était en métal.

Des objets métalliques étaient d'ailleurs visibles un peu partout. Les gens qui se pressaient dans les rues – sans se bousculer ni crier comme à Matrassyl – portaient des seaux, des échelles, ou du matériel de marine en métal ; certains hommes étaient enfermés dans des cuirasses étincelantes. Quelques bâtiments parmi les plus grandioses s'enorgueillissaient de portes de fer, souvent curieusement décorées, où des noms s'inscrivaient en relief, comme si les occupants avaient l'intention de vivre là perpétuellement, quoi qu'il pût arriver dans les Régions Polaires.

Une légère vapeur dans le ciel protégeait un peu de la violence de Freyr qui, aux yeux du visiteur, était anormalement haut dans le ciel à midi. L'atmosphère de la cité était enfumée. Bien que les forêts de Sibornal fussent maigres en comparaison des jungles luxuriantes des tropiques, le continent possédait de vastes lits de lignite et de tourbe, ainsi que des minerais en grande quantité. Le minerai était fondu dans de petites usines dans différentes parties de la ville. Chaque type de métal était fabriqué dans une zone bien définie. Ses affineurs, ses artisans et ses industries auxiliaires étaient groupés autour de lui, et ses esclaves autour d'eux. Au cours de la dernière génération, les métaux étaient devenus moins coûteux que le bois.

« C'est une magnifique cité. » Un des hommes s'était penché pour faire part de cette observation au visiteur.

Il se sentit tout honteux, renifla un petit coup et resta sans rien dire.

De la voiture, il pouvait voir comment la disposition en demi-roue d'Askitosh fonctionnait. Les grandes églises près du port en constituaient l'axe. Après un demi-cercle de bâtiments venait un demi-cercle de fermes, avec des champs, puis un autre demi-cercle de bâtiments, et ainsi de suite, bien que diverses pressions aient brisé par endroits ce qui était pour des yeux borlieniens une symétrie contre nature.

Ils furent déposés devant un grand bâtiment nu, pareil à une boîte,

dans lequel se découpaient des fenêtres réduites à des fentes. Sa porte à deux battants était en métal ; on pouvait y lire les mots, inscrits en relief : 1 ° *Conventuel, Secteur Six*. Le conventuel en question se révéla tenir à la fois de l'hôtel, du monastère, du couvent, de l'école et de la prison – du moins Sartorilvrash eut-il cette impression en explorant l'espèce de cellule qui lui avait été donnée pour chambre et en lisant le règlement.

Ce règlement déclarait qu'il était servi deux repas par jour, à quatre heures vingt et à dix-neuf heures, qu'il se récitait des prières à toute heure (au gré des fidèles) dans la chapelle située au dernier étage, que le jardin était ouvert durant le pâlejour pour la promenade et la méditation, que des indications (de quelque ordre qu'elles fussent) pouvaient être obtenues à tout moment, et que les visiteurs ne pouvaient quitter l'établissement sans permission.

En soupirant, il se lava et s'assit sur le lit, en proie à une profonde mélancolie. Mais l'hospitalité uskutoshkienne, comme la plupart des choses uskotoshkiennes, était prompte ; on vint promptement frapper un petit coup sec à sa porte, et il fut conduit vers un banquet le long d'un corridor.

La salle de banquet était longue et basse, éclairée par des fenêtres pareilles à des meurtrières, d'où l'on pouvait apercevoir les activités de la rue en petites sections verticales. Le sol était dépourvu de tapis, mais une touche de luxe, et même de majesté, était conférée à la salle par une immense tapisserie sur le mur du fond ; sur fond écarlate, elle représentait une grande roue propulsée à travers les cieux par des rameurs en habits céruléens, affichant tous un sourire béat, vers une stupéfiante figure maternelle dont la bouche, les narines et les seins crachaient des gerbes d'étoiles dans le ciel écarlate.

Les détails de cette tapisserie firent une telle impression sur Sartorilvrash que l'envie le démangea de prendre des notes ou de faire un croquis ; mais il fut poussé en avant et présenté à douze personnages qui l'attendaient debout. Chacun d'entre eux fut nommé à son intention par Madame Dienu Pasharatid. Aucun d'eux ne serra la main qu'il leur tendait : il n'était pas dans les habitudes de ce pays de toucher les mains d'autrui en dehors de sa propre famille ou de son clan.

Il essaya de retenir tous ces noms compliqués, mais le seul qui lui resta en tête fut Odi Jeseratabhar – parce qu'il appartenait à un Prêtre-Soldat Amiral qui portait un uniforme à rayures bleues et grises et se trouvait être une femme. Et une très belle femme de surcroît, dans le genre austère, avec deux tresses blondes enroulées autour de la tête pour s'achever en deux cornes qui pointaient en avant de façon à la fois impressionnante et comique.

Tous les concernés adressèrent un sourire aimable à leur hôte de

Campannlat et prirent place autour de la table dans un grand bruit de chaises métalliques raclant le sol nu. Dès qu'ils furent assis, un grand silence se fit, et le membre le plus grisonnant de l'assemblée se leva pour dire les grâces. Les autres placèrent leur index sur leur front dans l'attitude de la prière. Sartorilrvrash fit de même. Les grâces commencèrent, psalmodiées en sibish, avec un savant emploi du présent continu, de l'éternel-conditionnel, du passé dans le présent, du transférentiel, et autres temps complexes, pour faire parvenir le message de reconnaissance jusqu'à l'Azoiaxique. La longueur de la prière se voulait peut-être proportionnelle à la distance.

Quand c'en fut fini, un repas fait de nombreux petits plats, essentiellement végétarien, sauf pour ce qui était du poisson, et reposant sur diverses variétés d'algues crues et cuites à la vapeur, fut servi par d'accortes esclaves. Des jus de fruit et une boisson alcoolisée appelée yoodhl, à base d'algues, accompagnaient l'ensemble.

Le seul plat exceptionnel, le seul que Sartorilrvrash pouvait avouer avoir apprécié, était une créature rôtie à la broche que l'on apporta avec cérémonie et qu'il supposa être un porcelet. La chose fut présentée encore embrochée et couverte d'une sauce onctueuse. On lui donna un petit morceau de poitrine. On lui expliqua que c'était de l'« arbruse ». Ce fut seulement quelques jours plus tard qu'il découvrit que l'« arbruse » était du Nondad rôti. C'était un mets uskutoshkien fort prisé, que l'on ne servait guère qu'aux visiteurs distingués.

Pendant que le banquet suivait son cours, Dienu Pasharatid vint se placer derrière la chaise de Sartorilrvrash pour lui parler.

« Tout à l'heure, l'Amiral s'adressera à nous. Ce qu'elle dira vous alarmera peut-être. Ne vous inquiétez pas. Je sais que vous n'êtes pas un homme à avoir peur. Je sais de même que vous n'êtes pas un homme enclin à la malveillance, alors ne pensez pas de mal de moi pour mon rôle dans toute cette affaire. »

L'ex-chancelier ressentit aussitôt une vive inquiétude et laissa tomber son couteau. « Qu'est-ce qui va être dit ? »

« Il s'agit d'une déclaration importante qui va affecter la destinée de votre pays et du mien. Odi Jeseratabhar vous donnera les détails. Souvenez-vous seulement que j'ai été forcée de vous emmener ici afin de laver mon nom des taches dont l'ont souillé les actions de mon époux. Souvenez-vous que vous haïssez JandolAnganol et tout ira bien. »

Elle retourna s'asseoir. Il se trouva incapable d'avaler une autre bouchée.

Une fois le repas terminé et les alcools servis, les discours commencèrent.

Il y eut tout d'abord un discours de bienvenue d'un grand mamamouchi local, formulé dans une terminologie presque

incompréhensible. Puis Madame Dienu se leva.

Après une brève entrée en matière, elle en vint à son propos. Faisant indirectement allusion à son mari, elle dit qu'elle s'était sentie obligée de réparer le manquement de celui-ci aux procédures diplomatiques. Elle avait donc tiré le Chancelier Sartorilvrash de la triste situation dans laquelle il se trouvait et l'avait emmené ici.

Leur distingué visiteur était en mesure de leur rendre, à eux, à Uskutoshk et assurément à tout le continent nord, un service qui passerait à la postérité et assurerait à son nom une place dans leurs annales. Ce qu'était ce service, leur bien-aimé et respecté Prêtre-Soldat Amiral, Madame Odi Jeseratabhar, allait tout de suite l'annoncer.

De noirs pressentiments assaillirent Sartorilvrash, lui retournant encore plus l'estomac que le yoodhl. Il avait terriblement envie d'une véroniquette mais, voyant que personne d'autre à table n'était fumeur, en train de fumer, sur le point de fumer, ou susceptible d'être surpris à employer l'éternel-conditionnel du verbe fumer, il renonça et se borna à agripper la table au moment où l'Amiral se levait.

Étant donné qu'elle faisait un discours, elle s'exprima dans un sibish abscons propre aux Prêtres-Soldats.

« Prêtres-Soldats, Commissaires aux Armées, amis, et vous, notre nouvel allié », commença la dame d'impressionnante façon, en relevant ses cornes blondes, « on est toujours à court de temps, aussi serai-je/suis-je brève en conséquence. Dans seulement quatre-vingt-trois ans, Freyr sera/est au sommet de sa force et il s'ensuit que le Continent Sauvage et ses nations barbares sont/devraient être dans une situation désespérée, promis qu'ils sont et qu'ils se voient à la ruine. Ils sont/ont toujours été incapables d'affronter le futur comme nous en Uskutoshk – à juste titre, à mon avis – nous enorgueillissons de le faire/l'avoir fait/continuer de le faire.

« Parmi les principales nations de ce malheureux continent, Borlien est/sera particulièrement touché. Malencontreusement, notre vieil ennemi, Pannoval, garde/accroît sa puissance. Un facteur imprévu est récemment/maintenant apparu : notre commerce d'armes est en train d'échapper à notre contrôle par la faute d'ambassadeurs peu scrupuleux. Nous ne nous attarderons pas sur cet incident.

« Bientôt les nations belliqueuses du Continent Sauvage fabriqueront des copies de nos armes. Nous devons/pouvons agir avant que la chose ne prenne trop d'ampleur, tant que nous avons la suprématie.

« Comme le savent déjà mes amis de la Commission aux Armées, notre plan n'est rien moins que de nous emparer de Borlien. »

Ces paroles firent tomber un grand silence sur l'assemblée. Puis des murmures d'enthousiasme s'élevèrent. Nombre d'yeux se tournèrent vers l'endroit où Sartorilvrash se tenait assis, pâle comme un mort.

« Nous n'avons/n'aurons pas assez de troupes pour réduire tout Borlien par la force. Notre plan est d'annexer et de soumettre par des moyens involontairement fournis par le roi de Borlien, JandolAnganol. Une fois Borlien soumis, nous pouvons frapper Pannoal par le sud comme par le nord. »

Les convives commencèrent à applaudir avant que le blond Amiral ait fini. Ils s'adressèrent mutuellement des sourires puis sourirent à Sartorilvrash qui, de son côté, garda les yeux fixés sur les lèvres finement dessinées de l'Amiral.

« Nous avons une flotte prête à appareiller », dirent ces lèvres. « Nous sommes persuadés que le Chancelier Sartorilvrash prendra la mer avec nous, pour jouer le rôle vital qu'est/sera le sien. Grande sera sa récompense. »

Nouveaux applaudissements, réduits à quelques claquements de mains.

« La flotte prendra la direction de l'ouest. Je serai au commandement à bord de *l'Amitié Dorée*. Nous nous proposons de contourner/contournerons Campannlat pour atteindre finalement la Baie de Gravabagalinien, où la Reine MyrdemInggala est/sera exilée, par l'ouest. Le chancelier et moi-même empêcherons que la reine ne soit emmenée loin de ce lieu d'exil, tandis que la flotte poursuivra sa route pour bombarder Ottassol, le plus grand port de Borlien, jusqu'à ce qu'il capitule/ait capitulé.

« La reine est/était/sera toujours bien aimée de son peuple. Sartorilvrash proclamera un nouveau gouvernement pour Ottassol, avec la reine à sa tête et lui-même comme premier ministre. Il ne sera pas nécessaire de livrer bataille.

« Vous apprécierez/devriez apprécier l'aspect réaliste de ce plan. Notre distingué allié et la reine barbare, fille de la Thribriat Shananna, sont unis dans leur haine du roi JandolAnganol. La reine sera heureuse de remonter sur le trône. Naturellement, elle régnera sous notre surveillance.

« Une fois Ottassol pacifié, nos bateaux et nos soldats remonteront le fleuve pour s'emparer de la capitale, Matrassyl. Je crois savoir, d'après certains rapports de nos agents, que nous trouverons/pourrons trouver des alliés là-bas, notamment du côté du vieux père de la reine et de sa faction. Il sera aisé de mettre fin à la souveraineté chancelante du roi. Et à sa vie. Le monde peut se passer de ces gens qui aiment les phagors.

« Borlien entre nos mains, nous portons un grand coup de sabre au nord, à travers tout le Continent Sauvage, d'Ottassol à Rungobandryaskosh.

« Nous sommes en train de hâter les choses maintenant que vous êtes là. Reposez-vous, amis, car un avenir d'action vous attend,

d'action de l'espèce la plus glorieuse. Nous prévoyons qu'une bonne partie de la flotte prendra/pourra/devrait prendre la mer au lever de Freyr d'ici deux jours, avec la volonté de Dieu.

« Nous sommes/serons à l'aube d'un grand futur. »

Cette fois, les applaudissements furent sans réserve.

LES PASSAGERS DE L'AVANT

« L'ignorance brute, immuable des gens... Ils se tuent au travail sans améliorer leur sort. Ou ils ne fichent rien. Ça revient au même. Ils ne s'intéressent à rien en dehors de leur village – non, en dehors de leur nombril. Regardez-les, ces fainéants ! Si j'étais aussi stupide, je serais encore camelot dans le Parc d'Oldorando... »

Le philosophe qui se livrait à ces commentaires était vautré sur des coussins ; il en avait sous la tête et un autre sous ses pieds nus. À portée de sa main droite, il avait un verre de son Activeur préféré, auquel de la glace pilée et du citron avaient été ajoutés, tandis que son bras gauche entourait une jeune femme dont il tripotait le sein gauche.

L'auditoire auquel il adressait ces commentaires – en dehors de la jeune femme, dont les yeux étaient clos – se composait de deux personnes. Son fils était appuyé contre le bastingage du bateau sur lequel ils naviguaient, les yeux à moitié fermés et la bouche à moitié ouverte. L'adolescent avait un rameau de goingsins à côté de lui, dont il crachait de temps en temps un noyau en direction des autres usagers du fleuve.

Calé contre le poste d'équipage, à l'abri du soleil, se trouvait un jeune homme pâle qui transpirait abondamment et marmonnait de même, sinon davantage. Il était couvert d'un drap rayé, sous lequel il ne cessait de remuer les jambes ; il avait de la fièvre et se trouvait dans cet état depuis que le bateau avait quitté Matrassyl pour son voyage vers le sud. Étant pour l'heure dans un de ses moments les moins lucides, il ne semblait guère plus capable que le mangeur de goingsins de faire son profit de la sagesse du vieil homme.

Le vieil homme ne se découragea pas pour autant.

« À notre dernière escale, j'ai demandé à un vieil imbécile adossé à un arbre s'il n'avait pas l'impression qu'il faisait un peu plus chaud chaque année. Tout ce qu'il a trouvé à dire, c'est : "Il a toujours fait chaud, capitaine, depuis le jour où le monde a été créé." "Et quel jour ça pouvait bien être ?" je lui ai demandé. "Au Temps des Glaces, à ce que j'ai entendu dire." Voilà ce qu'il m'a répondu. Au Temps des Glaces ! Ils n'ont pas le moindre bon sens. Impossible de leur faire comprendre quoi que ce soit. Prenez la religion. Je vis dans un pays religieux, mais je ne crois pas en Akhanaba. Je ne crois pas en

Akhanaba parce que ma raison s'y oppose. Tous ces villageois, ils ne croient pas en Akhanaba – non parce que leur raison s'y oppose, comme c'est mon cas, mais parce qu'ils ne raisonnent pas... »

Il s'interrompit pour empoigner plus fermement le sein qu'il avait sous la main gauche et s'octroyer une grande gorgée d'Activateur.

« ... Ils ne croient pas en Akhanaba parce qu'ils sont trop bêtes pour croire. Ils adorent toutes sortes de démons, Autres, Nondads, dragons. Ils croient encore aux dragons... Ils adorent Myrdemlnggala. J'ai demandé à mon gérant de me faire faire le tour du village. Dans presque chaque hutte, il y a un portrait de Myrdemlnggala. Pas plus ressemblant que je ne lui ressemble, mais *cherchant* à la représenter... Mais, comme je dis, ils ne s'intéressent à rien en dehors de leur nombril. »

« Vous me faites mal au téton », dit la jeune femme.

Il bâilla et mit sa main droite devant la bouche, se demandant distraitement pourquoi il préférerait tant la compagnie d'étrangers à celle de sa propre famille : non seulement son benêt de fils, mais sa raseuse de femme et sa pimbêche de fille. Il se voyait très bien en train de descendre éternellement le fleuve avec cette fille et ce jeune homme qui prétendait venir d'un autre monde.

« C'est reposant, le bruit du fleuve. J'aime bien. Ça me manquera quand je serai à la retraite. C'est une preuve qu'Akhanaba n'existe pas. Pour faire un monde aussi compliqué que le nôtre, avec un stock toujours renouvelé d'êtres vivants qui vont et qui viennent – un peu comme un stock de pierres précieuses tirées de la terre, polies et bradées aux clients – il faudrait être drôlement intelligent, dieu ou pas. Pas vrai ? Pas vrai ? »

Il pinça le petit bout de chair qu'il tenait entre le pouce et l'index gauches, arrachant un petit cri à la fille qui répondit aussitôt : « Si, si, puisque vous le dites. »

« Parfaitement, c'est ce que je dis. Eh bien, à supposer qu'il y ait quelqu'un d'aussi intelligent, quel plaisir y aurait-il pour lui à regarder de là-haut, au-dessus du monde, la stupidité de ces péquenots ? Il y aurait de quoi perdre la boule – la monotonie de la chose, de génération en génération, sans la moindre amélioration. ""Au Temps des Glaces..."" Par le foyer originel... »

Tout en bâillant, il laissa ses paupières se fermer.

La jeune femme lui donna un coup de coude dans les côtes. « Très bien. Si vous êtes si malin, dites-moi qui a fait le monde. Si ce n'est pas Akhanaba, qui est-ce ? »

« Tu poses trop de questions », répondit-il.

Le capitaine Muntras s'endormit. Il ne se réveilla qu'au moment où la *Dame de Lordryardry* se préparait à mouiller pour la nuit à Osoilima, où il devait profiter de l'hospitalité de la filiale locale de la Compagnie

Commerciale de Glace de Lordryardry. Il avait fait étape à chacun de ses comptoirs, de sorte que son voyage en aval de Matrassyl prenait plus de temps que d'habitude – presque autant que le voyage à contre-courant, quand les bateaux chargés de glace remontaient le fleuve, halés par des attelages de hoxneys.

C'était pour une raison bien précise que l'astucieux Capitaine de la Glace, au temps de sa jeunesse, avait établi un comptoir à Osoilima. Cette raison se dressait au-dessus d'eux tandis que la *Dame* accostait. Elle s'élevait à quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la cime des brassims qui se plaisaient dans les parages. Elle dominait la jungle environnante, écrasait le fleuve de ses grands airs, méditait sur son reflet dans l'eau. Et elle attirait les pèlerins des trente-six coins de Campannlat, en mal de vénération – et de glace. C'était la Pierre d'Osoilima.

Le gérant local, un homme aux cheveux gris avec un fort accent de Dimariam, du nom de Grengo Pallos, monta à bord et serra cordialement la main de son employeur. Il aida Div Muntras à surveiller le débarquement des passagers. Tandis que des phagors déchargeaient des ballots de marchandises marqués OSOILIMA, Pallos retourna auprès du capitaine.

« Seulement trois passagers ? »

« Des pèlerins. Comment vont les affaires ? »

« Pas très fort. Vous n'avez rien de plus pour moi ? »

« Rien. C'est le calme plat à Matrassyl. Des histoires à la cour. C'est mauvais pour le commerce. »

« J'ai entendu parler de ça. Bruit de lances et bruit d'argent ne font jamais concert ensemble. C'est moche pour la reine. N'empêche que si on s'unit avec Oldorando, ça peut encourager plus de pèlerins à venir ici. Les temps sont durs, Krillio, quand même les dévots disent qu'il fait trop chaud pour voyager. Comment tout ça va se terminer, je me le demande. Vous prenez votre retraite au bon moment. »

Le Capitaine de la Glace entraîna Pallos à l'écart. « J'ai un drôle de sujet ici, et je ne sais pas quoi en faire. Il est malade, il s'appelle BillishOwpin. Il prétend venir d'un autre monde. Peut-être qu'il est fou, mais ce qu'il a à dire est très intéressant, si on veut bien faire l'effort de comprendre. Il pense qu'il est en train de mourir. Mais moi je dis que non. Est-ce que ta bonne femme pourrait s'occuper de lui ? »

« C'est comme si c'était fait. Nous discuterons du prix de l'hébergement demain matin. »

Billy Xiao Pin fut donc descendu à terre. Une autre personne à débarquer fut la jeune dame, appelée AbathVasidol, qui profitait gratuitement du bateau pour se rendre à Ottassol. Sa mère, une vieille amie du capitaine, appelée MettyVasidol, tenait une maison close dans les faubourgs de Matrassyl.

Après avoir pris un verre ensemble, les deux marchands allèrent voir Billy, à présent installé dans le modeste établissement dirigé par la femme de Pallos.

Il se sentait mieux. On lui avait frotté le dos avec un morceau de glace de Lordryardry, un remède souverain pour toutes les maladies. Sa fièvre était tombée, il ne toussait plus ni n'éternuait – quand ils avaient quitté Matrassyl, son allergie avait disparu. Le capitaine lui dit qu'il n'était pas près de mourir.

« Je mourrai bientôt, Capitaine, mais je vous remercie quand même de votre gentillesse », dit Billy. Après les horreurs de Matrassyl, c'était un véritable bonheur d'être sous la garde du Capitaine de la Glace.

« Tu ne mourras pas. C'était cette saleté de volcan, le Mont Rustyjonnik, qui crachait son poison. Tout le monde à Matrassyl est tombé malade. Mêmes symptômes que les tiens – yeux larmoyants, gorge irritée, fièvre. Tu vas bien à présent, te voilà pratiquement sur pied. Ne te laisse pas abattre. »

Billy toussa mollement. « Il se peut que vous ayez raison. La maladie m'a peut-être prolongé la vie. Je mourrai sûrement du virus hélico, vu que je ne suis pas immunisé contre, mais il se peut que le volcan ait repoussé mon échéance d'une semaine ou deux. Alors il faut que je profite au maximum de la vie et de la liberté. Aidez-moi à me lever. »

Un instant plus tard il allait et venait dans la chambre en riant et en s'étirant.

Muntras et la femme du gérant se tenaient près de lui, le sourire aux lèvres. « Quel soulagement ! Quel soulagement ! » dit Billy. « Je commençais à détester votre monde, Capitaine. J'ai bien cru que Matrassyl allait être ma mort. »

« Ce n'est pas un mauvais endroit quand on connaît. »

« Mais tellement religieux ! »

Muntras dit : « Là où il y a des humains et des phagors, la religion sera toujours présente. Le choc de deux inconnues entraîne ce genre de chose. »

La sagesse de cette remarque impressionna Billy, mais la femme de Pallos n'y prêta pas attention et saisit fermement le jeune homme par le bras.

« Eh bien, vous voilà en pleine forme », dit-elle. « Je vais vous laver, et vous vous sentirez définitivement bien dans votre peau. Ensuite on vous fera manger un morceau, vous en avez grand besoin. »

Muntras dit : « Oui, et j'ai un autre remède pour toi, Billish. Je vais t'envoyer cette charmante jeune dame, Abath ; c'est la fille d'une vieille amie à moi. Une gentille petite, pas farouche pour un sou. Une demi-heure en sa compagnie te fera le plus grand bien. »

Billy posa sur lui un regard embarrassé et ses joues s'empourprèrent. « Je vous ai dit que j'étais d'une souche complètement différente de la vôtre, n'étant pas né sur Helliconia... Est-ce que ça marcherait ? Ma foi, nous nous ressemblons physiquement. Est-ce que la jeune dame *accepterait*... ? »

Muntras éclata de rire. « Probable qu'elle te préférera à moi. Je sais que tu es fixé sur la reine, Billish, mais ne te laisse pas arrêter par ça. Fais un petit effort d'imagination, et Abath sera l'égale de la reine sur tous les plans. »

Le visage de Billy était une symphonie en rouge majeur. « Par la Terre, quelle expérience... Que dire ? Oui, faites-la venir, et voyons si ça marche... »

Les marchands sortirent. Pallos se mit à rire tout en se frottant les mains et dit : « Sûr qu'il a le goût de l'expérience. Vous avez l'intention de le faire payer pour la fille ? »

Connaissant le caractère intéressé de Pallos, Muntras fit celui qui n'avait pas entendu. Ayant peut-être saisi la rebuffade, Pallos demanda précipitamment : « Tout ce qu'il raconte à propos de sa mort prochaine... croyez-vous qu'il vient d'un autre monde ? Est-ce possible ? »

« Buons un coup, et je te montrerai quelque chose qu'il m'a donné. » Il fit venir Abath, lui donna un baiser sur la joue et l'envoya voir Billish.

Les ombres du soir prenaient un aspect velouté. Batalix se trouvait dans la partie ouest du ciel. Les deux hommes s'assirent comme deux vieux camarades sous la véranda de Pallos, une bouteille et une lanterne entre eux. Muntras souleva son énorme poing, le posa sur la table et l'ouvrit.

Dans sa paume reposait la montre de Billy, avec ses trois cadrans, où dansaient de petits chiffres :

11 : 49 : 2 19 : 06 : 52 23 15 : 43

« C'est une merveille. Combien ça peut valoir ? Il te l'a vendue ? » Pallos éprouva l'objet du bout du doigt.

Muntras dit : « C'est quelque chose d'unique. D'après Billish, ça indique l'heure qu'il est ici, en Borlien – le cadran du milieu –, et l'heure du monde d'où il vient, et l'heure qu'il est sur un autre monde d'où il ne vient pas. En d'autres termes, ce bijou est une preuve de son histoire à dormir debout. Pour faire une montre aussi compliquée que celle-ci, il faut être drôlement malin. Pas fou. Quelque chose comme un dieu... Bien que je n'arrive pas à m'ôter de l'idée qu'il est *bel et bien* fou. Billish dit que le monde qui a fabriqué cette horloge, le monde d'où il vient, vogue au-dessus du nôtre, les yeux fixés sur la stupidité

des autochtones. Et c'est un monde qui est entièrement l'œuvre de gens comme nous. Il n'y a pas de dieu dans le coup. »

Pallos but une petite gorgée d'Activateur et secoua la tête. « J'espère qu'ils ne mettent pas le nez dans mes comptes. »

Une légère brume montait du fleuve. Une mère appelait son petit garçon, lui criant que s'il ne rentrait pas tout de suite à la maison, les gribes allaient sortir de l'eau pour le manger tout cru.

« Le Roi JandolAnganol a tenu cette élégante horloge dans sa main. Il y a vu un mauvais présage, c'était clair. Pannoval, Oldorando et Borlien doivent s'unir, et il n'y a que leur fichue religion qui les unit. Le roi est engagé dans une voie qui lui interdit le moindre doute religieux... »

Il tapota la montre d'un doigt grassouillet. « Cet ahurissant bijou est un élément de doute, c'est sûr. Un message d'espoir ou de peur, cela dépend de la personne. » Il tapota sa poche de poitrine. « Comme d'autres messages dont je suis porteur. Le monde est en train de changer, Grengo, je te le dis, et ce n'est pas trop tôt. »

Pallos soupira et but une petite gorgée à son gobelet.

« Vous voulez voir mes livres, Krillio ? Je vous avertis que nos recettes sont en baisse par rapport à l'année dernière. »

Le Capitaine de la Glace regarda Pallos par-dessus la lanterne ; la lumière donnait un air cadavérique au géant.

« Je vais te poser une question personnelle, Grengo. Possèdes-tu la moindre curiosité ? Je te montre cette horloge, je te dis qu'elle vient d'un autre monde. Il y a ce garçon bizarre, ce Billish, qui est là, en train de s'offrir sa première ramponade sur cette terre – qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Est-ce que tout ça n'excite pas ton sens du mystère ? Tu n'as pas envie d'en savoir plus ? Il n'y a donc rien au-delà de tes livres de comptes ? »

Pallos se gratta la joue, puis s'en prit à son menton, penchant la tête de côté. « Toutes les histoires auxquelles on a prêté l'oreille étant gosse... Vous avez entendu cette femme crier à son gamin qu'un gribe allait l'attraper ? On n'a pas vu de gribe à Osoilima depuis que je suis arrivé ici, ce qui fait bientôt huit ans. Tous tués pour leurs peaux. J'aimerais bien pouvoir en attraper un. Les peaux valent cher. Non, Billish vous raconte des histoires, patron. Comment des hommes iraient-ils fabriquer un *monde* ? Même si c'était vrai, et puis après ? Ce n'est pas ça qui arrangerait mes chiffres, n'est-ce pas ? »

Muntras soupira, faisant faire un tour à sa chaise pour scruter la brume, peut-être dans l'espoir de voir émerger un gribe qui donnerait tort à Pallos.

« Quand le jeune Billish aura quitté kooni, je crois que je l'emmènerai au sommet de la Pierre, s'il a repris assez de force. Demande à ta bonne femme de nous apporter à souper, veux-tu ? »

Muntras resta où il était une fois le gérant parti. Il alluma une véroniquette et la savoura tranquillement, regardant distraitemment la fumée s'élever vers les chevrons. Il ne se demandait même pas où son fils était passé, car il le savait : Div était probablement au bazar local. Les pensées de Muntras allaient beaucoup plus loin.

Billy et Abath finirent par apparaître, main dans la main. Le visage de Billy était juste assez large pour contenir son sourire. Ils s'assirent à la table sans un mot. Sans un mot, Muntras offrit la bouteille d'Activateur. Billy secoua la tête.

Il était facile de voir qu'il avait subi un choc affectif. Abath était parfaitement sereine, comme si elle revenait juste de l'église avec sa mère. Ses traits étaient ceux d'une Metty plus jeune, mais avec un éclat qui faisait depuis bien longtemps défaut à Metty. Elle avait un regard hardi, alors que celui de Metty était légèrement fuyant, mais elle faisait preuve, songea Muntras, qui se considérait comme un bon observateur de la nature humaine, de la même espèce de réserve que sa mère. Elle fuyait certains ennuis à Matrassyl, ce qui pouvait expliquer son attitude circonspecte. Muntras se contenta de l'admirer dans sa robe légère, qui mettait en valeur ses jeunes seins généreux et faisait écho au châtain de ses cheveux.

Peut-être y avait-il un dieu. Peut-être faisait-il aller le monde en dépit de sa stupidité, à cause de la beauté dont Abath était un exemple...

Finalement, Muntras rejeta un nuage de fumée et dit : « Alors, on ne se tritoune pas entre homme et femme sur ton monde, Billish ? »

« On nous apprend à tritouner, comme vous appelez ça, dès l'âge de huit ans. C'est une discipline. Mais ici – je veux dire avec Abath – c'est... tout le contraire d'une discipline... c'est réel... oh, Abathy... » Exhalant son nom en même temps que Muntras exhalait sa fumée, il la saisit et se mit à l'embrasser passionnément, ne s'interrompant que pour murmurer des mots tendres. Elle réagit sur le mode mineur.

Billy serra la main de Muntras. « Vous aviez raison, mon ami, elle est l'égale de la reine en tout point. Elle la dépasse, même. »

Le capitaine dit : « Peut-être que toutes les femmes se valent et que c'est seulement dans l'imagination des hommes qu'elles diffèrent. Souviens-toi du vieux dicton : ""Chaque ramponade se termine au même rythme..."" Tu as beaucoup d'imagination, aussi je suppose que tu l'as trouvée bonne tritouneuse à proportion... Est-ce que dans notre monde les koonis sont aussi profonds que dans le tien ? »

« Plus profonds, plus moelleux, plus riches. » Il se remit à embrasser la fille.

Le capitaine soupira. « Ça suffit comme ça. La passion est quelque chose d'aussi ennuyeux que l'ivresse chez autrui. Va-t'en, Abath. Je veux raisonner avec ce jeune homme, si c'est possible... Billish, si ton

mandrin ne t'a pas trop caché le paysage depuis que nous avons débarqué, il se peut que tu aies remarqué la Pierre d'Osoilima. Toi et moi allons en faire l'ascension. Si ta santé te permet de grimper Abath, elle devrait te permettre de grimper en haut de la Pierre. »

« Entendu, si Abath peut venir elle aussi. » Muntras le regarda avec une expression à la fois bourrue et amusée.

« Dis-moi, mon petit Billish – tu es de Pegovin en Hespagorat, n'est-ce pas ? Les gens de là-bas sont connus pour être de grands blagueurs. »

« Écoutez. » Il s'installa en face du capitaine. « Je suis ce que je dis – d'un autre monde. Né et élevé là-bas. Et j'ai récemment atterri ici dans le véhicule spatial que je vous ai décrit entre mes accès de fièvre. Je ne vous mentirais pas, Krillio, parce que je vous dois trop. J'ai l'impression que je vous dois plus que la vie. »

Geste de refus. « Tu ne me dois rien. Les gens n'ont rien à devoir à autrui. Souviens-toi, j'étais un mendiant. N'aie pas trop haute opinion de moi. »

« Vous avez travaillé dur et monté une grande entreprise. Vous voilà maintenant l'ami d'un roi... »

Laissant échapper un petit filet de fumée entre ses lèvres pincées, Muntras dit d'une voix glaciale : « C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? »

« Et le Roi JandolAnganol ? Vous êtes de ses amis, non ? »

« Disons que j'ai des relations d'affaires avec Sa Majesté. »

Billy le regarda avec un demi-sourire. « Mais vous ne l'aimez pas beaucoup ? »

Le Capitaine de la Glace secoua la tête, tira une bouffée et dit : « Billish, tu te moques pas mal de la religion, tout comme moi. Mais je dois t'avertir que la religion est une force avec laquelle il faut compter en Campannlat. Prends la façon dont Sa Majesté t'a relancé ta montre. Il est très superstitieux et c'est le roi du pays. Si tu montrais cet objet aux paysans d'Osoilima, tu déclencherai une émeute faute d'avoir su choisir le bon moment. Ils pourraient faire de toi un saint comme ils pourraient te tuer à coups de fourche. »

« Mais pourquoi ? »

« L'irrationalité. Les gens détestent les choses qu'ils ne comprennent pas. Un fou peut changer le monde. Je te dis cela uniquement pour ton bien. Bon. Allez. » Il se leva, tirant le rideau sur son petit discours et posant une main sur l'épaule de Billy. « La fille, le dîner, mon gérant, la Pierre. Rien que du solide. »

Ce qu'il demandait fut fait, et ils étaient bientôt prêts à l'escalade. Muntras découvrit que Pallos ne s'était jamais rendu au sommet de la Pierre en huit ans d'existence au pied de celle-ci. À force de se moquer de lui, les autres le convinquirent de leur servir d'escorte et il les

accompagna, un fusil à mèche sibornalien sur l'épaule.

« Tes chiffres ne doivent pas être si mauvais pour que tu puisses t'offrir une telle artillerie », dit Muntras d'un ton soupçonneux. Il ne faisait pas plus confiance à ses gérants qu'il ne faisait confiance au roi.

« J'ai acheté ça pour protéger vos biens, Krillio, et chaque roon que ça m'a coûté a été durement gagné. Je ne peux pas dire que ma paye soit très bonne, même quand les affaires le sont. »

Ils empruntèrent le chemin qui reliait le quai à la petite ville d'Osoilima. La brume y était moins épaisse, et les quelques lumières qui brillaient autour de la place centrale lui donnaient presque un petit air de fête. Il y avait beaucoup de gens dehors, attirés par un petit vent frais qui s'était levé au crépuscule. Les affaires allaient bon train pour les marchands ambulants de souvenirs, sucreries, gaufres appétissantes. Pallos désigna une ou deux maisons où logeaient des pèlerins qui commandaient régulièrement de la glace de Lordrydry. Il expliqua que la plupart des gens qui flânaient, gaspillant leur argent, étaient des pèlerins. Certains venaient ici, attirés par une tradition locale, pour libérer des esclaves humains ou phagors, parce qu'ils en étaient venus à croire qu'il était mal d'être propriétaire d'une autre vie. « Quelle idée d'aller faire cadeau d'un bien aussi précieux ! » s'exclama-t-il, dégoûté par la sottise de ses congénères.

La base de la Pierre d'Osoilima se trouvait juste à côté de la place – ou plutôt ville et place avaient été construites tout contre la Pierre. Le bâtiment qui en était le plus proche était une auberge appelée L'Esclave Affranchi, où le Capitaine de la Glace acheta quatre bougies pour la petite troupe. Ils en traversèrent le jardin et commencèrent leur ascension. Des talipots poussaient près de la Pierre ; ils durent écarter les larges feuilles raides pour grimper. Des éclairs de chaleur dansaient autour d'eux.

D'autres personnes étaient déjà en train de grimper. Leurs chuchotements s'entendaient quelque part au-dessus. Les marches avaient été taillées dans le roc en des temps lointains. Elles tournaient en spirale autour de la Pierre, sans un soupçon de garde-fou. La lumière secourable de leurs bougies dansait devant leurs visages.

« Je suis trop vieux pour ce genre de sport », grommela Muntras.

Mais leur lente progression finit par les mener à une plate-forme, et il ne leur resta plus qu'à franchir une entrée voûtée pour se retrouver à l'intérieur du sommet, où un dôme avait été taillé. Les coudes appuyés au parapet, ils purent alors contempler en toute sécurité le déploiement de la forêt embrumée tout autour d'eux.

Les bruits de la ville montaient jusqu'à eux, ainsi que le murmure continu de la Takissa. De la musique jouait quelque part – une double klute ou, plus vraisemblablement par ici, une binnaduria, et des tambours. Et un peu partout dans la forêt, là où les rouleaux de brume

le permettaient, ils apercevaient de faibles lumières.

« C'est bien ce qu'on dit », pépia Abath. « Pas un arpent d'habitable, pas un arpent d'inhabité. »

« Les vrais pèlerins restent là toute la nuit pour voir se lever les soleils », expliqua Muntras à Billy. « Sous ces latitudes, il n'y a pas un jour de l'année où les deux soleils ne sont pas visibles à un moment donné. Il en va autrement là d'où je viens. »

« Sur l'Avernus, Krillio, nous avons une civilisation très scientifique », dit Billy en serrant Abath contre lui. « Nous avons les moyens d'imiter la réalité grâce à la vidéo, la tridi tactile et ainsi de suite, exactement comme un portrait imite un visage réel. Résultat : notre génération doute de la réalité, doute qu'elle existe. Nous doutons même de la réalité d'Helliconia. Je suppose que vous ne comprenez pas ce que je veux dire... »

« Billish, j'ai parcouru presque tout Campannat, comme marchand et avant cela comme mendiant et colporteur. J'ai même poussé très loin vers l'ouest, jusqu'à un pays appelé Ponipot, au-delà de Randonan et de Radado, où cesse le continent. Ponipot est parfaitement réel, même si personne à Osoilima ne croit à son existence. »

« Où est cet Avernus que tu dis être ton monde, Billish ? » demanda Abath, impatientée par le tour que prenait la conversation des deux hommes. « Est-il quelque part au-dessus de nous ? »

« Mm... » Le ciel était assez dégagé. « Voilà Ipocrene, et cette étoile brillante, c'est une gigantesque gazeuse. Non, l'Avernus n'est pas encore en vue. Il est quelque part au-dessous de nous. »

« Au-dessous de nous ! » La jeune femme étouffa un petit rire. « Tu es fou, Billish. Tu devrais t'en tenir à ton histoire. *Au-dessous* ! Est-ce une espèce de diaphe ? »

« Où est cet autre monde, la Terre ? Arrives-tu à voir celui-là, Billish ? »

« Il est trop loin pour qu'on puisse le voir. Et puis la Terre n'émet pas de lumière comme un soleil. »

« Mais l'Avernus en émet ? »

« Nous ne voyons l'Avernus qu'autant qu'il reflète la lumière de Batalix et de Freyr. » Muntras réfléchit.

« Alors pourquoi ne pouvons-nous pas voir la Terre ? Elle aussi devrait refléter la lumière de Batalix et de Freyr. »

« Elle est beaucoup trop loin. C'est difficile à expliquer. Si Helliconia avait une lune, ce serait plus facile à expliquer – mais dans ce cas, l'astronomie helliconienne serait beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est. Les lunes attirent le regard des hommes vers le ciel mieux que ne le font les soleils. La Terre reflète la lumière de son propre soleil, Sol. »

« Je suppose que Sol est trop loin pour qu'on puisse le voir. Mes

yeux ne sont plus ce qu'ils étaient de toute façon. »

Billy secoua la tête et scruta le ciel dans la direction du nord-est. « C'est quelque part par là-bas – Sol, la Terre et les autres planètes de Sol. Comment appelez-vous cette longue constellation irrégulière, avec toutes ces étoiles pâles au bout ? »

Muntras dit : « En Dimariam, nous l'appelons le Ver de Nuit. Sapristi ! je ne le vois pas très bien. Par ici, ils l'appellent le Ver de Wutra. Pas vrai, Grengo ? »

« Inutile de me demander le nom des étoiles », dit Pallos, ponctuant sa réponse d'un petit ricanement comme pour dire : « Mais montrez-moi une pièce d'or de dix roons et je saurai la reconnaître. »

« Sol est une des étoiles pâles dans le Ver de Wutra, à peu près à l'endroit où se trouveraient ses branchies. »

Billy parlait sur le ton de la plaisanterie, légèrement gêné dans son rôle d'enseignant après toutes les années qu'il avait passées dans celui d'enseigné. Pendant qu'il parlait, il y eut de nouveaux éclairs qui les figèrent momentanément dans leurs attitudes respectives. La jolie jeune dame, la bouche légèrement ouverte, regardant vaguement dans la direction qu'il indiquait. Le gérant, périssant d'ennui, les yeux égarés dans l'obscurité, un pouce confortablement enfoncé dans le canon de son arquebuse. Le vieux Capitaine de la Glace, massif, une main en visière sur son front dégarni, scrutant l'infini avec une farouche détermination.

Ils étaient bien réels – Billy commençait à s'habituer, depuis qu'il était avec Muntras et Abathy, à l'idée d'une réalité *vraie*, quelque exécrable qu'eût sans doute été la chose pour son Conseiller, prisonnier d'une Réalité *irréelle*. Son système nerveux avait été violemment éveillé à la vie par des expériences, des textures, des puanteurs, des couleurs, des sons nouveaux. Pour la première fois, il vivait pleinement. Ceux qui le regardaient de là-haut devaient le juger en enfer ; mais la liberté qui courait dans toute sa personne lui disait qu'il était au paradis.

Les éclairs cessèrent, retournés au néant, laissant derrière eux un noir absolu avant que l'obscurité plus modérée de la nuit ne renaisse à l'existence.

Billy se demanda : Puis-je les convaincre à propos de l'Avernus, à propos de la Terre ? Eux ne me convaincront jamais de leurs dieux. Nous habitons deux *umwelts* intellectuels différents.

Puis surgit une interrogation plus inquiétante. Et si la Terre était une création de l'imagination avernienne, la divinité qui manquait par ailleurs à l'Avernus ? Les effets dévastateurs d'Akhanaba et de ses batailles contre le péché étaient partout visibles. Mais quelle preuve y avait-il de l'existence de la Terre – à part cette tache floue dans le Ver, au nord-est, où brillait faiblement Sol ?

Il remit l'embarrassante question à plus tard pour écouter ce que disait Muntras.

« Si la Terre est si loin, Billish, comment les gens qui sont là-bas peuvent-ils nous regarder ? » « C'est un des miracles de la science. La communication à distance. »

« Pourras-tu me mettre par écrit comment vous procédez, quand nous serons arrivés à Lordryardry ? »

« Tu veux dire que les gens de là-bas – des gens en vrai comme nous », intervint Abath, « pourraient être en train de nous regarder en ce moment même ? Nous voir grandeur nature, et pas comme au fond du gosier d'un ver ? »

« C'est plus que possible, mon cher amour. Il se peut que ton visage et ton nom soient déjà connus de millions de gens sur la Terre – ou plutôt, ils *seront* connus dans un millier d'années, car c'est le temps que prennent les communications entre l'Avernus et la Terre. »

Peu impressionnée par les chiffres, elle ne pensait qu'à une chose. Portant une main près de sa bouche, elle glissa à l'oreille de Billy : « Tu ne penses quand même pas qu'ils nous verront en train de nous ébattre au lit, si ? »

Entendant malgré lui cette remarque, Pallos rit et lui pinça l'arrière-train.

« Tu fais payer un supplément pour toute personne qui regarde, hein, ma fille ? »

« Occupez-vous de vos sales affaires », dit Billy.

Muntras fit la moue. « Quel plaisir peuvent-ils bien avoir à nous regarder dans toute notre stupidité originelle ? »

« Ce qui distingue Helliconia de milliers d'autres mondes », dit Billy en reprenant un peu le ton du professeur, « c'est la présence d'organismes vivants. »

Tandis qu'ils digéraient cette remarque, un bruit monta de la jungle embrumée, une note aiguë et prolongée, lointaine mais parfaitement distincte.

« Un animal ? » s'enquit la jeune femme.

« Je crois que c'était un son de corne phagor », dit Muntras. « Souvent un signe de danger. Est-ce qu'il y a beaucoup de phagors en liberté dans les environs, Grengo ? »

« Ça se pourrait. Les esclaves phagors affranchis ont appris les manières des hommes et vivent assez confortablement dans leurs propres villages au milieu de la jungle, à ce que j'ai entendu dire », dit Pallos. « Mais ils ne sont jamais très malins – on peut leur faire payer la glace pilée au prix fort. »

« Ils vous achètent de la glace, les phagors ? » s'étonna Abath. « Je croyais qu'il n'y avait que la Garde Phagorienne du Roi JandolAnganol qui connaissait ce luxe ! »

« Bah ! ils apportent des choses à vendre à Osoilima – des colliers de noyaux de goingoins, des peaux, des choses comme ça –, ce qui leur fait un peu d'argent pour m'acheter de la glace. Ils la croquent sur-le-champ, dans mon magasin. Dégustant ! Comme un homme qui boirait de l'alcool. » Silence.

Ils restèrent là sans rien dire, scrutant la nuit, sous la voûte illimitée des étoiles. Leur imagination aidant, la forêt leur paraissait presque aussi illimitée ; c'était de là que venait le son qu'ils entendaient de temps à autre – remplacé par un cri à un moment donné, comme si même ceux qui jouissaient d'une liberté nouvelle souffraient. Des étoiles ne venaient que des clignotements timides et, de la grande Pierre au-dessous d'eux, des ténèbres.

« Bah, on ne va pas s'inquiéter pour les phagors », dit sèchement Muntras, interrompant leurs conjectures. « Billish, dans la direction de Sol, quelque part par là-bas, se dresse la Chaîne Orientale, ce que les gens appellent le Haut Nktryhk. Rares sont ceux qui s'y aventurent. C'est presque inaccessible ; il n'y a que des phagors qui y vivent, d'après la légende. Quand tu te promenais dans ton Avernus, est-ce qu'il t'est arrivé de voir le Haut Nktryhk ? »

« Oui, Krillio, souvent. Et nous en avons des simulations dans nos centres de délassement. Les cimes du Nktryhk sont souvent couronnées de nuages, aussi regardons-nous à l'infrarouge. Le plus haut plateau – qui forme comme un toit au sommet de la chaîne – est à plus de neuf milles d'altitude et pénètre dans la stratosphère. C'est un spectacle très impressionnant – terrifiant, à vrai dire. Rien ne vit sur les plus hautes pentes, pas même les phagors. Je regrette de ne pas avoir de photographie à vous montrer, mais de telles choses sont vivement déconseillées. »

« Peux-tu m'expliquer comment se font ces... photoravies ? »

« Photographies. J'essaierai, quand nous serons à Lordrydry. »

« Bon, alors redescendons, inutile d'attendre qu'Akhanaba se manifeste. Allons manger, dormir, et nous partirons demain matin avant midi. »

« L'Avernus apparaîtra dans une heure. Il traversera tout le ciel en une vingtaine de minutes. »

« Billish, tu relèves de maladie. Il faut que tu sois au lit dans une heure. À table, et au lit – seul. Je dois te servir de père sur Terre – je veux dire, sur Helliconia. Comme ça, si tes parents nous regardent, ils seront contents. »

« Nous n'avons pas vraiment de parents, seulement des clans », expliqua Billy comme ils passaient sous la voûte avant d'entamer leur descente. « Nous naissons par gestation extra-utérine. »

« J'attends bien du plaisir du petit dessin que tu me feras pour m'expliquer comment vous faites ça », dit le Capitaine de la Glace.

Spire par spire, ils regagnèrent le sol, Billy serrant la main d'Abathy dans la sienne.

En aval, le paysage changea. L'une après l'autre, les rives devinrent théâtre de cultures intensives. Les jungles disparurent. Ils étaient entrés dans le pays du loess. La *Dame de Lordryardry* entra en douceur dans Ottassol sans presque laisser le temps à ses passagers de s'en rendre compte, en leur inaccoutumance des cités qui vivaient retirées sous terre.

Tandis que Div supervisait le déchargement des marchandises sur le quai, le Capitaine Muntras entraîna Billy dans l'entrepont et le fit entrer dans une cabine désormais vide.

« Tu te sens bien ? »

« En pleine forme. Ça ne peut pas durer. Où est Abathy ? »

« Écoute-moi, Billish, je veux que tu restes tranquillement ici pendant que je règle une petite affaire à Ottassol. Il faut que je voie un ou deux vieux amis. Et j'ai une lettre importante à faire passer. Il y a des types malins par ici, pas seulement un tas de péquenots. Je ne tiens pas à ce que quelqu'un soit au courant de ton existence, tu comprends ? »

« Pourquoi ça ? »

Muntras le regarda droit dans les yeux. « Parce que je ne suis moi-même qu'un vieux péquenot et que je crois à ton histoire. »

Billy sourit de plaisir. « Merci. Vous avez plus de bon sens que Sartorilrvrash ou le roi. » Ils échangèrent une poignée de main.

La masse du Capitaine de la Glace semblait remplir presque toute la cabine. Il se pencha en avant pour dire en confidence : « Souviens-toi de la façon dont ces deux-là t'ont traité, et fais ce que je te dis. Reste dans cette cabine. Personne ne doit avoir vent de ton existence. »

« Pendant que vous allez descendre à terre et vous saouler encore une fois. Où est Abathy ? »

Une grosse main se leva en geste de mise en garde. « Je me fais vieux et je ne veux pas d'histoires. Je ne me saoulerai pas. Je serai de retour aussitôt que possible. Je veux te faire parvenir sain et sauf à Lordryardry, où on prendra bien soin de toi, toi et ton espèce d'horloge magique. Là, tu pourras me parler de ce vaisseau qui t'a amené ici, et d'autres inventions. Mais pour l'instant j'ai une affaire à régler, et cette lettre à faire passer. »

Billy commença à s'inquiéter sérieusement. « Krillio, où est Abathy ? »

« Ne va pas te rendre encore malade. Abathy est partie. Tu sais bien qu'elle n'allait que jusqu'à Ottassol. »

« Elle est partie sans me dire au revoir ? Sans m'embrasser ? »

« Div était jaloux, alors j'ai un peu hâté son départ. Elle t'envoie tout son amour. Il faut qu'elle gagne sa vie, comme tout le monde. »

« Qu'elle gagne sa vie... » Les mots lui manquèrent.

Muntras en profita pour quitter lestement la cabine et verrouiller la porte de l'extérieur. Il empocha la clé avec un petit sourire.

« Je n'en aurai pas pour longtemps », lança-t-il pour rassurer Billy au moment où celui-ci commençait à cogner sur la porte. Il grimpa les escaliers des cabines, traversa le pont et descendit tranquillement la passerelle. De l'autre côté du quai, un tunnel s'enfonçait dans le loess. Il était surmonté d'un écriteau sur lequel on lisait : COMPAGNIE COMMERCIALE DE GLACE DE LORDRYARDRY. RÉSERVÉ AUX MARCHANDISES EN TRANSIT.

C'était un quai de taille modeste. Le quai principal de Lordryardry se trouvait à un demi-mille en aval ; c'était là qu'accostaient les longs courriers, ce qui représentait une tout autre affaire. Mais il n'y avait pas grand-monde qui venait fureter par ici et l'endroit était sûr. Muntras s'engagea dans le tunnel et entra dans un bureau de contrôle.

Deux employés, alarmés par l'arrivée du propriétaire, se levèrent, dissimulant des cartes à jouer sous de gros livres de comptes. Les autres occupants du bureau étaient Div et Abath.

« Merci, Div. Veux-tu emmener ces employés et me laisser seul un moment avec Abathy ? »

Avec la mauvaise grâce qui lui était habituelle, Div s'exécuta. Quand la porte se fut refermée derrière les trois hommes, Muntras la verrouilla et se tourna vers la jeune femme.

« Tu peux t'asseoir, ma chère, si tu veux. »

« Qu'est-ce que vous voulez ? Le voyage est terminé – enfin ! – et je devrais être en route. » Elle avait l'air à la fois fâchée et anxieuse. La vue de la porte fermée à clé la tracassait. Dans une certaine façon qu'elle avait d'abaisser la bouche en signe de mécontentement, Muntras retrouva la mère de la petite.

« Pas d'insolence, jeune dame. Tu t'es bien conduite jusque-là, et je suis content de toi. Au cas où tu ne t'en rendrais pas compte, le Capitaine Krillio Muntras est un précieux allié pour une petite chose comme toi, tout vieux que je suis. Je suis content de toi, et j'ai l'intention de te récompenser pour ta gentillesse envers moi et envers Billish. »

Elle se détendit légèrement.

« Excusez-moi. C'est seulement que vous étiez en train d'en faire tout un... un peu de mystère, quoi. Je veux dire, j'aurais aimé pouvoir dire au revoir à Billish. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans sa tête ? »

Pendant qu'elle parlait, il retirait quelques pièces d'argent de son

ceinturon. Il les lui tendit en souriant. Abath s'approcha et, comme elle tendait la main pour prendre l'argent, il lui saisit fermement le poignet de l'autre main. Elle laissa échapper un cri de douleur.

« Très bien, ma fille, tu peux avoir cet argent, mais tu vas me faire d'abord tes confidences. Tu sais qu'Ottassol est un grand port ? »

Il lui serra le poignet jusqu'à ce qu'elle siffle entre ses dents : « Oui. »

« Tu sais qu'il y a donc beaucoup d'étrangers dans ce grand port ? »

Petite pression des doigts. Sifflement.

« Tu sais que parmi ces étrangers il y a des gens originaires d'autres continents ? »

Nouvelle pression des doigts. Nouveau sifflement.

« Comme Hespagorat, par exemple ? »

Pression des doigts et sifflement.

« Et le continent lointain de Sibornal ? »

Pression des doigts, sifflement.

« Y compris des Uskuts ? »

Pression des doigts – un temps – sifflement.

Bien que le plissement du front de Muntras ne parût pas indiquer qu'il en avait terminé, il relâcha le pauvre poignet, devenu tout rouge au cours de l'interrogatoire. Abath prit les pièces d'argent et les fourra dans une poche à l'intérieur du ballot de vêtements qu'elle avait pour tout bagage, sans autre commentaire qu'un regard noir.

« Voilà qui est raisonnable. Profiter de tout ce que la vie peut donner. Et ai-je raison de penser que tu trafiquais avec un certain Uskut, à Matrassyl, dans les domaines habituels ? Ai-je raison ? »

Elle reprit son air agressif et se redressa comme si elle songeait à l'attaquer. « Quels domaines habituels ? »

« Ceux dans lesquels ta mère et toi travaillez, ma chère – l'argent et le kooni. Écoute, ce n'est pas un secret pour moi, parce que ta mère m'en a touché un mot et que j'ai gardé ça dans ma manche depuis lors. Ça fait si longtemps que j'ai besoin que tu me rappelles le nom de cet Uskut avec qui tu avais tes échanges de bons procédés. »

Abath secoua la tête. Des larmes perlèrent au bord de ses yeux. « Écoutez, je croyais que vous étiez un ami. Oubliez ça ! Ce type a quitté Matrassyl de toute façon ; il est reparti dans son pays. Il s'est attiré des ennuis... C'est pour ça que je suis venue dans le sud, si vous voulez savoir. Ma mère aurait dû tenir sa langue de slanje. »

« Je vois. Ta source d'argent s'est tarie – ou plutôt s'est enfuie... À présent, je veux juste t'entendre prononcer son nom, et tu es libre. »

Elle porta les mains à son visage et dit dans le creux de ses paumes : « Io Pasharatid. »

Un petit moment de silence.

« Tu visais haut, ma petite garce. J'ai eu du mal à y croire.

L'ambassadeur de Sibornal, pas moins ! Et il n'y a pas que du kooni dans l'histoire, mais aussi des fusils. Est-ce que sa femme était au courant ? »

« Qu'est-ce que vous croyez ? » Voilà qu'elle redevenait agressive. Elle éclipsait sa mère.

Il se fit brusque. « Très bien. Merci, Abathy. Tu sais maintenant que j'ai prise sur toi. De ton côté, tu as prise sur moi. Tu connais l'existence de Billish. Personne d'autre ne doit être au courant. Tu dois garder le silence et ne jamais mentionner son nom, même dans ton sommeil. Ce n'était qu'un client de plus. Maintenant, il est parti, et tu as été payée.

« Si tu parles de Billish à qui que ce soit, je ferai passer un petit mot au représentant sibornalien en place ici, et tu auras des ennuis. Dans ce pays ultra-religieux, les rapports sexuels entre Borlienienues et ambassadeurs étrangers sont rigoureusement interdits par la loi. Ça conduit toujours au chantage – ou au meurtre. Si la chose vient à se savoir pour Pasharatid et toi, on n'entendra plus parler de toi. Nous nous comprenons bien ? »

« Oh, oui, espèce de hrattock ! Oui. »

« Bien. Voilà qui est raisonnable. Je te conseille de garder la bouche fermée et les cuisses serrées. Je vais t'emmener chez un ami à moi que je dois voir. C'est un érudit. Il a besoin d'une bonne à tout faire. Il te paiera bien et régulièrement. Je ne suis pas une brute de nature, Abathy, même si j'aime que les choses aillent à ma façon. Alors je te fais une grâce – par égard pour ta mère et pour toi. Tu aurais vite fait de mal tourner, toute seule à Ottassol. »

Il marqua un temps, attendant sa réaction, mais elle se contenta de le regarder d'un air méfiant.

« Reste avec mon savant ami dans sa confortable maison, et tu n'auras pas besoin de faire la putain. Tu peux vraisemblablement te trouver un bon mari – tu es jolie et loin d'être sotte. C'est une offre désintéressée. »

« Et votre ami me surveillera du coin de l'œil pour vous, je suppose ? »

Il la regarda et avança les lèvres en une moue significative. « Il est marié depuis peu et ne t'importunera pas. Viens. On va aller le voir. Et essuie-toi le nez. »

Le Capitaine Muntras héla une chaise à porteurs mono-roue. AbathVasidol et lui grimpèrent dedans et la chaise à porteurs démarra, tirée par deux vétérans des Guerres de l'Ouest qui avaient à eux deux deux bras et demi, trois jambes et à peu près le même nombre d'yeux.

Dans cet équipage, ils enfilèrent les voies souterraines d'Ottassol et,

au bout d'une course grinçante, finirent par atteindre la Cour du Guet, ouverte sur un carré de ciel par lequel la lumière du jour entraît à flots. Au fond d'une volée de marches se trouvait une porte massive surmontée d'une enseigne. Ils descendirent de l'étroit véhicule, les vétérans acceptèrent une pièce, et Muntras sonna.

Il ne fallait guère s'attendre à ce qu'un homme de la profession de Bardol CaraBansity, deutéroscopiste, montrât de la surprise, quels que fussent les gens qui venaient le trouver ; mais il haussa un sourcil à la vue de la jeune femme alors qu'il serrait la main de sa vieille connaissance.

Devant un cruchon de vin que leur servit sa tendre épouse, CaraBansity se déclara ravi d'installer AbathVasidol dans sa maison.

« Je ne pense pas que tu auras envie de trimballer des carcasses de hoxneys, mais il y a des travaux moins rébarbatifs à faire. Bon. Bienvenue. »

Sa femme parut moins ravie de ce nouvel arrangement, mais ne dit rien.

« Dans ce cas, monsieur, je vais m'en aller sans plus tarder. Tous mes remerciements et tous mes vœux à vous deux », dit Muntras en se levant de sa chaise.

CaraBansity se leva lui aussi, pour une fois manifestement surpris. Au cours des dernières années, le Capitaine de la Glace avait pris l'habitude de ne pas se presser. Quand il livrait sa glace – dont la maison de CaraBansity et les cadavres qu'il y conservait faisaient une grande consommation – le marchand restait généralement un bon moment à bavarder tranquillement. Cette hâte devait cacher quelque chose, songea CaraBansity.

« Pour vous remercier de m'avoir présenté cette jeune dame, laissez-moi au moins vous raccompagner jusqu'à votre navire », dit-il. « Si, si, j'insiste. »

Et il insista tant que Muntras, tout déconcerté, se retrouva en un rien de temps les genoux pressés contre ceux du deutéroscopiste, leurs nez se touchant presque, sans pouvoir regarder autre chose que les yeux qu'il avait en face de lui, serré qu'il était dans la chaise à porteurs bringuebalante qui les emmenait à l'entrepôt RÉSERVÉ AUX MARCHANDISES EN TRANSIT.

« Votre ami Sartorilvrash », dit le Capitaine de la Glace.

« Il va bien, j'espère ? »

« Non. Le roi l'a destitué et il a disparu. »

« Sartori disparu ? Où ça ? »

« Si on le savait, on ne le tiendrait pas pour disparu », dit Muntras avec malice en dégageant un genou.

« Qu'est-il arrivé, pour l'amour du foyer originel ? »

« Vous êtes au courant à propos de la reine des reines, bien sûr. »

« Elle est passée par ici en se rendant à Gravabagalinien. D'après la gazette, cinq mille chapeaux ont été égarés pour avoir été étourdiment lancés en l'air à son arrivée au quai royal. »

« JandolAnganol et votre ami se sont brouillés à l'occasion du massacre des Myrdolâtres. »

« Et ensuite il a disparu ? »

Muntras hocha si doucement la tête que leurs nez se touchèrent à peine.

« Dans les cachots du palais, où d'autres sont allés ? »

« Très vraisemblablement. À moins qu'il n'ait été assez malin pour fuir la cité. »

« Il faut que je découvre ce qui est arrivé à ses manuscrits. »

Un long silence s'installa entre eux.

Quand la chaise à porteurs eut atteint l'entrepôt, Muntras posa une main sur la manche de l'autre et dit : « Vous êtes trop aimable, mais vous n'avez pas besoin de descendre. »

Affichant la plus grande confusion possible, CaraBansity n'en mit pas moins pied à terre. « Allons, j'ai percé votre stratagème. Une bonne idée, ma foi. Ma femme peut mieux faire connaissance avec votre jolie AbathVasidol pendant que vous et moi buvons tranquillement le pot de l'adieu à bord de votre bateau, c'est ça, hein ? Ne croyez pas que je n'ai pas saisi votre truc. »

« Non, c'est seulement... » Pendant que Muntras réglait fébrilement les porteurs, le deutéroscopiste se dirigeait déjà de son pas lourd et solennel vers le quai où était amarrée la *Dame de Lordryardry*.

« J'espère que vous avez une bouteille d'Activateur à bord ? » s'enquit gaiement CaraBansity quand Muntras l'eut rattrapé. « Et comment avez-vous acquis cette jeune dame que vous m'avez si aimablement confiée ? »

« C'est une amie d'une vieille amie. Ottassol est un endroit dangereux pour les jeunes filles innocentes comme Abathy. »

La *Dame de Lordryardry* n'était plus qu'à quelques mètres, gardée par deux phagors qui portaient des brassards marqués au nom de la compagnie.

« Je suis désolé, mais je ne peux pas vous laisser monter à bord, mon ami » dit Muntras en se mettant en travers du chemin de CaraBansity, de sorte qu'une fois de plus leurs yeux se touchaient presque.

« Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ? Je croyais que c'était votre dernier voyage... »

« Oh, je reviendrai... j'habite seulement de l'autre côté de la mer... »

« Mais vous avez toujours eu peur des pirates. »

Muntras respira à fond. « Je vais vous dire la vérité, tâchez de

garder ça pour vous. J'ai un cas de peste à bord. J'aurais dû le déclarer aux autorités du port, mais je ne l'ai pas fait, car il me tarde de rentrer chez moi. Je ne peux pas vous laisser monter à bord. Absolument pas. Cela mettrait votre vie en danger.

« Mm. » CaraBansity enveloppa son menton d'un poing épais, regardant Muntras par en dessous. « Dans ma partie, je côtoie la maladie et je suis probablement immunisé contre. Pour l'amour du Sublime Activateur, je prendrai le risque. »

« Non, désolé. Vous êtes un ami trop cher. Je ne tiens pas à vous perdre. Je vous reverrai bientôt, quand je serai moins pressé, et nous boirons à en rouler sous la table... » Tout en continuant sur ce ton affolé, il serra la main de CaraBansity et le quitta presque en courant. Tout en gravissant bruyamment la passerelle, il cria à son fils et à tout le monde à bord de se préparer à mettre la voile dans les plus brefs délais.

CaraBansity resta sur le quai à observer le Capitaine de la Glace jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'entrepont. Puis il tourna lentement les talons et commença à s'éloigner.

Parvenu à un certain point dans les voies souterraines, il s'arrêta net, claqua des doigts et se mit à rire. Il pensait avoir résolu le petit mystère. Pour célébrer ce nouveau succès de la deutéroscopie, il tourna dans la cour suivante et entra dans une taverne où il n'était pas connu.

« Un demi-Activateur », commanda-t-il. Une petite gâterie, une récompense. Il suffisait de laisser parler les gens pour qu'ils se trahissent sans même s'en rendre compte, pour cette raison secrète qu'ils détestaient se sentir coupables et que cela les poussait à se dénoncer. Fort de ce principe, il se remémora ce que Muntras lui avait dit dans la chaise à porteurs.

« Dans les cachots du palais... » « Très vraisemblablement. » « Très vraisemblablement » ne signifie ni oui ni non. Bien sûr. Le Capitaine de la Glace avait délivré Sartorilvrash du roi et cherchait à le faire passer clandestinement en Dimariam, où il serait en sécurité. C'était là quelque chose de trop dangereux pour que Muntras s'en ouvrît même à un ami de Sartorilvrash à Ottassol...

Tout en sirotant la boisson d'où s'exhalait une légère vapeur, il laissa son esprit vagabonder sur les possibilités que lui ouvrait la connaissance de ce secret.

Au cours de sa longue et pittoresque carrière, le Capitaine Muntras avait dû ruser avec l'ami comme avec l'ennemi. Beaucoup se méfiaient de lui ; et pourtant il éprouvait une profonde affection paternelle envers Billy, renforcée, peut-être, par les difficultés que lui créait son

benêt de fils, Div. Muntras était sensible à l'impuissance de Billy et prisait l'étonnante provision de savoir qui semblait faire partie intégrante du personnage. Billy était assurément un messager d'un autre monde ; Muntras n'avait aucun doute là-dessus. Il était déterminé à protéger l'étrange créature du tout-venant des hommes.

Mais avant de cingler vers sa patrie, il avait une petite affaire à régler. Sa nonchalante descente de la Takissa ne lui avait pas fait oublier sa promesse à la reine. Au quai principal qu'il avait à Ottassol, il fit venir dans son bureau un de ses capitaines, l'homme qui commandait le caboteur ayant pour nom le *Balourd de Lordryardry*, et posa la lettre de Myrdemlnggala devant lui.

« Vous faites la ligne de Randonan, n'est-ce pas ? »

« Jusqu'à Ordelay. »

« Alors vous remettrez ce document au général borlienien Hanra TolramKinet, de la Seconde Armée. Vous êtes personnellement responsable de sa transmission en mains propres. Compris ? »

Au quai principal, le Capitaine de la Glace transféra Billy sur le superbe long courrier appelé la *Reine de Lordryardry*, l'orgueil de sa flotte. Ce navire était capable de transporter 200 tonnes de la plus belle glace. À présent, pour son voyage de retour, il transportait des chargements de bois d'œuvre et de grain. Ainsi qu'un Billy tout excité et un Div tout renfrogné.

Une brise favorable gonfla les voiles jusqu'à ce que les cordages en vibrent. La proue obliqua vers le sud comme une aiguille aimantée, pointant vers les lointains rivages d'Hespagorat.

Les rivages d'Hespagorat, comme les tristes animaux qui les peuplaient, étaient un spectacle familier pour chacun des habitants de la Station d'Observation Terrienne. Ils furent l'objet d'une attention toute particulière tandis que le fragile vaisseau de bois qui transportait Billy Xiao Pin s'en approchait.

Ce n'était pas par ses aspects dramatiques que se caractérisait la vie à bord de l'Avernus. Le drame était quelque chose que l'on évitait. Affectivité : superflu, comme le disait « De l'Extension d'une saison helliconienne au-delà d'une vie humaine ». Pourtant, une tension dramatique s'y faisait nettement sentir, notamment parmi les jeunes des six grandes familles. Chacun se trouvait obligé d'approuver ou de désapprouver les actions de Billy.

Beaucoup disaient que Billy était un incapable. Il était plus difficile d'admettre qu'il faisait preuve de courage et d'un remarquable don d'adaptation. Les querelles qui faisaient rage recouvraient le vague espoir de voir Billy parvenir d'une façon ou d'une autre à convaincre les gens d'Helliconia de leur existence à eux, les Averniens.

Certes, Billy paraissait avoir persuadé Muntras. Mais Muntras n'était

pas considéré comme quelqu'un d'important. Certains signes laissaient prévoir que Billy, ayant convaincu Muntras, ne continuerait pas dans cette voie mais se contenterait, égoïstement, de jouir des jours qu'il lui restait à vivre avant que le virus hélico ne le frappe.

La grande déception était que Billy eût échoué auprès de JandolAnganol et de Sartorilrvrash. Il fallait admettre qu'ils avaient l'esprit occupé par des soucis plus immédiats.

La question que presque aucun Avernien ne songeait à se poser était : Qu'est-ce que le roi et son conseiller auraient réellement pu faire s'ils s'étaient donné la peine de comprendre Billy et en étaient venus à croire à l'existence de son « autre monde » ? Car cette question menait à la réflexion que l'Avernus était chose beaucoup moins importante pour Helliconia qu'Helliconia pour l'Avernus.

Les succès et les échecs de Billy étaient comparés à ceux des précédents gagnants d'un Séjour sur Helliconia. Peu de gagnants, à dire vrai, avaient fait beaucoup mieux que Billy. Certains avaient été tués dès leur arrivée sur la planète. Les femmes s'étaient débrouillées encore plus mal que les hommes : l'atmosphère non compétitive qui régnait sur l'Avernus favorisait l'égalité des sexes ; à terre, il en allait autrement, et la plupart des gagnantes du prix finissaient leur vie en esclavage. Une ou deux fortes personnalités avaient réussi à faire prendre leurs histoires au sérieux, et dans un cas un culte religieux s'était développé autour du Sauveur Venu des Cieux (pour citer un de ses titres). Ce culte avait disparu quand un corps de Preneurs avait rasé les villages où vivaient ses fidèles.

Les plus fortes personnalités avaient soigneusement caché leurs origines et vécu d'expédients.

Tous les gagnants avaient une caractéristique en commun. En dépit de mises en garde souvent sévères de la part de leurs Conseillers, tous avaient eu, ou tenté d'avoir, des relations sexuelles avec les Helliconiens. Les papillons de nuit étaient toujours attirés par la flamme la plus brillante.

La façon dont Billy avait été traité ne fit que renforcer l'aversion générale qu'inspiraient aux familles les religions d'Helliconia. Ces religions, tout le monde était d'accord là-dessus, faisaient obstacle au bon sens et à la raison. Les habitants – croyants et non-croyants – offraient le spectacle de gens qui passaient leur temps à se débattre dans le mensonge et l'erreur. Personne ne tentait d'être serein et de considérer sa vie comme une forme d'art.

Sur la lointaine Terre, les conclusions seraient différentes. Le chapitre de la grande fresque historique qui concernait JandolAnganol, Sartorilrvrash et Billy Xiao Pin serait regardé avec un chagrin supérieur à tous ceux dont l'Avernus était le théâtre, un chagrin fait d'un mélange parfaitement équilibré de détachement et de sympathie. Les peuples de la Terre, pour la plupart, avaient évolué au-delà de ce stade où la croyance religieuse est supprimée, ou supplantée par l'idéologie, ou transposée dans

des cultes à la mode, ou atrophiée en une source de références pour l'art et la littérature. Les peuples de la Terre pouvaient comprendre comment la religion permettait aux plus besogneux des paysans d'avoir leur aperçu d'éternité. Ils comprenaient que c'étaient les plus déshérités qui avaient le plus besoin de dieux. Ils comprenaient que même Akhanaba pouvait le chemin vers un sens religieux de la vie qui n'avait pas besoin de Dieu.

Mais ce qu'ils comprenaient le mieux, c'était la raison pour laquelle la race ancipitée ne donnait pas prise aux perturbations religieuses : l'esprit éotemporel des phagors ne s'élevait pas à de telles inquiétudes. Ils ne pouvaient aspirer à une attitude morale les conduisant à s'humilier devant de faux dieux.

Les matérialistes de l'Avernus, à un millier d'années-lumière de ces réflexions, admiraient les phagors. Ils constataient que Billy avait été mieux reçu sous le palais de Matrassyl que dedans. Certains se demandaient à voix haute si le prochain gagnant d'un Séjour sur Helliconia n'aurait pas intérêt à unir son destin à ceux des ancipités dans l'espoir de les conduire à renverser les idoles de l'humanité. Cette conclusion fut atteinte après de longues heures de discussion méthodique. Elle recouvrait la jalousie qu'inspirait aux Averniens la liberté de l'humanité helliconienne même en son état déchu – une jalousie trop destructrice pour qu'on la laissât s'exprimer dans les limites de la Station d'Observation Terrienne.

EN CHEMIN VERS UN MEILLEUR ARMEMENT

La petite année continua de s'écouler, bien que les effets saisonniers fussent pratiquement effacés sous le déluge de l'été de Freyr. L'Église célébrait ses fêtes. Des volcans entraient en éruption. Les soleils accomplissaient leur course au-dessus des dos courbés des paysans.

Le Roi JandolAnganol maigrissait dans l'attente de son acte de divorce. Il songeait à une autre campagne dans le Cosgatt pour défaire Darvlish et regagner un peu de popularité. Il dissimulait son angoisse intérieure par un débordement d'activité. Partout où il allait, son petit phagor, Yuli, le suivait – ainsi que d'autres ombres qui s'évanouissaient quand le roi tournait vers elles son regard d'aigle.

JandolAnganol pria, se fit flageller par son vicaire, prit un bain, s'habilla et se dirigea à grands pas vers la cour où les hoxneys avaient leurs écuries. Il portait un riche keedrant brodé de figures animales, des pantalons de soie et de hautes bottes de cuir. Par-dessus son keedrant il revêtit une cuirasse de cuir ornée d'argent.

Son coursier favori, Vanneau, était sellé. Il l'enfourcha. Yuli accourut, poussant des cris de joie et l'appelant Père ; JandolAnganol le fit monter derrière lui. Ils partirent au trot et gagnèrent le parc vallonné qui s'étendait derrière le palais. Accompagnant le roi à distance respectueuse marchait un détachement de la Première Garde Phagorienne – en qui, en ces temps dangereux, JandolAnganol plaçait plus que jamais sa confiance.

Le vent tiède lui caressait les joues. Il respira à fond. Tout ce qui l'entourait était poudré de gris en l'honneur du lointain Rustyjonnik.

« Z'est zour de bang-bang », lança Yuli.

« Oui, jour de bang-bang. »

Dans un vallon où des brassims déployaient leurs branches parcheminées, une cible avait été installée. Plusieurs hommes en vêtements sombres se livraient à divers préparatifs. Ils s'immobilisèrent à l'apparition du roi, attestant de son pouvoir de figer le sang par sa majesté même. La Phagorienne arriva en silence et se mit sur un rang, bloquant l'entrée du vallon.

Yuli sauta à terre et se mit à gambader, insensible à la solennité du moment. Le roi resta en selle, le sourcil menaçant, comme s'il avait le

pouvoir de se figer lui-même.

L'une des statues s'avança et salua le roi. C'était un petit homme malingre, à la physionomie peu ordinaire, qui portait le rude accoutrement, façon sac, de son état.

Il s'appelait Slanjivallptrekira, un nom qui était tenu pour grossier et drôle à la fois. Peut-être était-ce ce handicap qui poussait Slanjivallptrekira à arborer en son âge mûr une énorme masse de favoris roux, renforcés par une moustache en oreilles de phagor. Cela conférait une certaine férocité à son aspect par ailleurs assez doux, tout en lui créant un maintien où la dimension horizontale l'emportait sur la verticale.

Il s'humecta nerveusement les lèvres sous le regard de faucon du souverain. Sa gêne tenait non aux sous-entendus de son nom, mais au fait qu'il était Armurier Royal et Maître Métallurgiste en Chef du Corps des Métallurgistes. Et au fait que six fusils à mèche fabriqués sous sa direction sur le modèle d'une arquebuse sibornalienne étaient sur le point d'être testés.

C'était son second essai. Six autres prototypes, testés un demi-décime auparavant, s'étaient tous refusés à fonctionner normalement. D'où les lèvres sèches. D'où une certaine tendance des genoux de Slanjivallptrekira à se coller l'un à l'autre.

Le roi resta droit sur sa selle. Il leva une main en guise de signal. Les statues reprirent vie.

Six sergents phagors furent préposés à l'essai des fusils. Ils s'avancèrent, leurs faces bovines dépourvues de toute expression, leurs lourdes épaules bien dégagées, leurs masses hirsutes contrastant avec les silhouettes décharnées des armuriers.

La nouvelle arme de Slanjivallptrekira ressemblait extérieurement au modèle original. Le canon de métal faisait quatre pieds de long. Il était encastré dans un fût de bois qui s'infléchissait sur un pied en une crosse de deux pieds de long. Le canon était fixé au fût par des collets de cuivre. Le système de percussion avait été forgé dans le meilleur fer que pouvaient produire les fonderies du Corps des Métallurgistes. Des incrustations d'argent représentant des symboles religieux décoraient les parties en bois. Comme le modèle original, l'arme se chargeait par le canon à l'aide d'une baguette.

Le premier sergent phagor s'avança avec la première arme. Il la tint pendant qu'un armurier l'amorçait. Le sergent s'agenouilla, sa jambe la plus basse pliée en avant et non en arrière, dans une position qu'aucun humain ne pouvait prendre. À l'extrémité du canon, un trépied supportait une partie du poids. Le sergent visa.

« Prêt, sire », dit Slanjivallptrekira en tournant un regard anxieux vers Sa Majesté. Le roi eut un hochement de tête presque imperceptible.

Le perceur se rabattit. La poudre grésilla. Dans une terrible explosion, le fusil s'envola en morceaux.

Le sergent tomba en arrière en laissant échapper un cri rauque. Yuli courut se réfugier dans les buissons en hurlant. Vanneau se cabra. Des oiseaux s'envolèrent des arbres en piaillant.

JandolAnganol maîtrisa sa monture.

« Essai du Numéro deux. »

On emporta le sergent. Son visage et sa poitrine étaient inondés de jaune. Il laissa échapper un petit bêlement. Un second sergent prit sa place.

Le deuxième fusil explosa encore plus violemment que le premier. Des échardes de bois frappèrent la cuirasse du roi. Le sergent eut une partie de la mâchoire arrachée.

Le troisième fusil ne voulut pas partir. Au bout de plusieurs essais, la balle roula hors du canon et tomba sur le sol. L'Armurier Royal, le visage terreux, rit nerveusement. « Ça ira mieux la prochaine fois », dit-il.

Ça alla mieux avec le quatrième fusil. Il partit comme il devait, et la balle s'enfonça près du bord de la cible. C'était une grande cible, conçue pour le tir à l'arc, et elle n'était éloignée que d'une douzaine de pas, mais ce tir fut considéré comme un succès.

Le cinquième fusil se fendit lamentablement sur toute la longueur du canon. Le sixième tira sa balle, mais la cible fut manquée.

Les armuriers se tenaient les uns contre les autres, fixant le sol à leurs pieds.

Slanjivallptrekira s'approcha de la monture du roi. Il salua de nouveau. Sa moustache tremblait.

« Nous avons fait des progrès, sire. Nos charges sont peut-être trop fortes, sire. »

« Au contraire, ce sont vos métaux qui sont trop faibles. Je veux vous revoir ici dans une semaine avec six armes parfaites, ou je fais fouetter chaque membre de votre corporation, à commencer par vous, et vous expédie tous, proprement écorchés, dans le Cosgatt. »

Il prit un des fusils en pièces, siffla Yuli et regagna le palais à travers le gazon gris.

Dans les tréfonds du palais-forteresse – au cœur de l'édifice, si tant est que les palais-forteresses aient un cœur – régnait une chaleur étouffante. Le ciel était couvert, et on trouvait un écho de la nuée qui le voilait sur le sol, dans chaque coin et recoin, sur chaque saillie, corniche, moulure, partout où les exhalaisons du lointain Rustyjonnik s'obstinaient à s'accrocher. Ce fut seulement lorsque le roi eut franchi une épaisse porte de bois, puis une seconde aussi épaisse que la

première, qu'il échappa à la cendre.

À mesure que l'escalier en colimaçon qu'il venait d'emprunter l'entraînait plus bas, le froid et l'obscurité se faisaient plus denses autour de lui, l'enveloppant comme une couverture mouillée quand il entra dans la série de chambres souterraines réservées aux hôtes royaux.

JandolAnganol traversa à grands pas trois pièces communicantes. La première était la plus affreuse ; elle avait servi de corps de garde, de cuisine, de morgue et de chambre de torture, et contenait encore les ustensiles relatifs à ces fonctions antérieures. La seconde était une chambre à coucher qui ne contenait qu'un grabat, bien qu'elle eût aussi servi de morgue et semblât mieux adaptée à cette fin. Dans la chambre du bout VarpalAnganol se tenait assis.

Le vieux roi était enveloppé dans une couverture, les pieds devant une cheminée où couvait un feu de bûches. Une grille en haut du mur auquel il tournait le dos laissait passer une pauvre lumière qui le réduisait à une masse sombre, informe, surmontée d'un crâne menu.

Tout cela, JandolAnganol l'avait vu bien des fois. La forme vague, la couverture, le fauteuil, la grille, le sol, et même la bûche qui n'arrivait jamais à brûler correctement dans l'atmosphère humide – rien ne changeait au fil des ans. C'était à croire qu'il n'y avait que là, dans tout son royaume, qu'il pouvait contempler des choses durables.

Faisant un bruit suggérant qu'il risquait d'avoir besoin de s'éclaircir la gorge, le vieux roi se tourna à demi dans son fauteuil. Son expression reflétait quelque chose qui se situait entre l'absence et la folie.

« C'est moi... Jan. »

« Je croyais que c'était encore le même chemin... là où les poissons sautaient... Tu... » Il s'efforça de se dépêtrer de ses pensées. « C'est toi, Jan ? Où est Père ? Quelle heure est-il ? »

« Pas loin de quatorze heures, si ça peut t'intéresser. »

« C'est toujours intéressant, l'heure. » VarpalAnganol laissa échapper un fantôme de gloussement. « N'est-ce pas l'heure où Borlien s'est cogné dans Freyr ? »

« C'est une histoire de bonnes femmes. J'ai quelque chose à te montrer. »

« Quelle bonne femme ? Ta mère est morte, petit. Je ne l'ai pas vue depuis... mais était-elle bien ici ? Je ne me rappelle pas. Ça pourrait réchauffer un peu ce palais... Il m'avait semblé sentir le brûlé. »

« C'est un volcan. »

« Je vois. Un volcan. Je pensais que c'était peut-être Freyr. Il m'arrive de battre un peu la campagne... Tu veux t'asseoir, mon gars ? » Il commença à se lever péniblement, mais JandolAnganol le repoussa dans son fauteuil.

« As-tu retrouvé Roba ? Il vole de ses propres ailes à présent, non ? »

« Je ne sais pas où il est – il déménage, ça c'est sûr. »

Le vieux gloussa. « Très astucieux. La lucidité peut rendre fou, tu sais... Tu te souviens comment les poissons sautaient dans ce bassin ? Bah ! Roba a toujours été un peu excentrique. C'est presque un homme à présent, je suppose. S'il n'est pas là, il ne peut pas t'enfermer, n'est-ce pas ? Pas plus que tu ne peux le marier. Comment c'est son nom déjà ? Coune. Elle est partie elle aussi. »

« Elle est à Gravabagalinien. »

« Bien. J'espère qu'il ne la tuera pas. Sa mère était une excellente femme. Et mon vieil ami Rushven ? Est-ce que Rushven est mort ? Je ne sais pas ce que vous faites là-haut la moitié du temps. Si tant est qu'on puisse diviser le temps en deux. »

« Rushven est parti. Je te l'ai dit. D'après mes agents, il aurait fui en Sibornal, grand bien lui fasse. »

Silence. JandolAnganol resta sans bouger, le fusil à mèche à la main, hésitant à interrompre les pensées sans suite de son père. Il allait de plus en plus mal.

« Peut-être qu'il verra la Grande Roue de Kharnbhar. C'est leur emblème sacré, tu sais. » Non sans peine, en se contentant de laisser glisser sa couverture, il réussit à faire pivoter son vieux cou raide pour regarder son fils. « C'est leur emblème sacré, je te dis. »

« Je sais. »

« Alors essaie de répondre quand je te parle... Et cet autre type, l'Uskut, oui, Pasharatid ? Est-ce qu'on l'a attrapé ? »

« Non. Sa femme est partie elle aussi il y a de ça un décime. »

Le vieillard s'enfonça dans son fauteuil en poussant un soupir. Ses mains tirèrent nerveusement sur la couverture. « J'ai l'impression que Matrassyl est presque désert. »

JandolAnganol tourna la tête vers le carré de lumière grise. « Il n'y a plus que moi et les phagors. »

« T'ai-je déjà dit ce que Io Pasharatid avait coutume de faire, Jan, quand on lui permettait de venir me voir ? Curieuse conduite pour un homme du continent nord. Ils sont tellement réservés – pas passionnés, comme les Borlieniens. »

« Complotiez-vous ensemble de me renverser ? »

« Je restais simplement assis là pendant qu'il tirait une table, une lourde table, qu'il plaçait sous cette lucarne. As-tu jamais entendu parler d'une chose pareille ? »

JandolAnganol se mit à arpenter la cellule, décochant : de brefs regards dans les coins comme s'il cherchait une voie d'évasion.

« Il voulait admirer la vue que l'on avait de tes somptueux appartements. »

La silhouette tassée dans le fauteuil laissa échapper un petit rire chevrotant. « Précisément. Admirer la vue. Excellente formule. On ne peut plus juste. Et la vue en question était celle de... bah, si tu tires toi-même cette table, mon garçon, tu verras. Tu verras les fenêtres des appartements de Myrdemlnggala, et sa véranda... » Il s'interrompit pour se racler la gorge. Le va-et-vient du roi s'accéléra. « On a une vue du bassin où Coune avait l'habitude de se baigner toute nue avec ses dames d'honneur. Avant que tu ne la chasses, bien sûr... »

« Qu'est-ce qui s'est passé, Père ? »

« Eh bien, voilà ce qui s'est passé. Je viens de te le dire, mais tu n'écoutais pas. L'ambassadeur grimpa sur cette table et regardait ta reine sans rien sur elle, ou seulement vêtue d'un bout de mousseline. Une conduite très... très peu orthodoxe pour un Sibornalien, un Uskut. Ou pour n'importe qui d'autre, à vrai dire. »

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit sur le moment ? » Il se campa devant le vieillard.

« Hé. Tu l'aurais tué. »

« Je l'aurais tué. Parfaitement. Personne ne m'en aurait tenu rigueur. »

« Les Sibornaliens t'en auraient tenu rigueur. Borlien se serait trouvé dans une situation encore plus difficile que maintenant. Tu n'apprendras jamais à faire preuve de diplomatie. C'est pour ça que je ne t'ai rien dit. »

JandolAnganol se remit à faire les cent pas. « Quel vieux slanje calculateur tu fais ! Tu devais sûrement avoir horreur de ce que Pasharatid faisait là ? »

« Non... à quoi servent les femmes ? Non que j'ai quoi que ce soit contre la haine. Ça maintient en vie, ça tient chaud la nuit. C'est la haine qui t'amène ici. Tu es venu ici une fois, je ne me rappelle plus en quelle année, pour me tenir tout un discours sur l'amour, mais je n'ai fait qu'en entendre parler... »

« Assez ! » cria JandolAnganol en frappant les dalles du pied. « Je ne reviendrai plus jamais sur ce sujet, ni avec toi ni avec qui que ce soit. Pourquoi ne m'aides-tu jamais ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce que fabriquait Pasharatid ? Avait-il des rendez-vous secrets avec Coune ? »

« Pourquoi ne te décides-tu pas à être adulte ? » Il y avait du dépit dans sa voix. « J'espère bien qu'il se glissait chaque nuit dans son nid tout chaud... »

Il eut un mouvement de recul en voyant son fils lever la main sur lui. Mais JandolAnganol se contenta de s'accroupir près de son fauteuil.

« Je veux te montrer quelque chose. Dis-moi ce que tu ferais. »

Il souleva le fusil de fabrication maison qui s'était fendu sur toute

la longueur du canon et le posa sur les genoux de son père.

« C'est lourd. Enlève-moi ça de là. Son jardin est à l'abandon à présent... » L'ex-roi repoussa le fusil. Celui-ci tomba sur le sol. JandolAnganol le laissa où il était.

« Ce fusil a été fabriqué par les artisans de Slanjivallptrekira. Le canon s'est fendu au premier coup de feu. Des six fusils que je lui avais fait faire, un seul a marché comme il faut. Dans le lot précédent, aucun n'a marché. Qu'est-ce qui a foiré ? Comment se fait-il que notre corps de fabricants d'armes, qui prétend exister depuis des siècles, ne puisse pas arriver à fabriquer un simple fusil ? »

La forme tassée dans le fauteuil resta un moment silencieuse, tirant en vain sur sa couverture. Puis elle parla.

« On ne s'arrange pas en vieillissant. Regarde-moi. Regarde derrière toi... Il se peut que trop d'institutions soient trop vieilles... Qu'est-ce que je voulais dire ? Rushven m'a raconté que les différents corps de métier avaient été fondés pour résister au Grand Hiver, pour transmettre secrètement leurs connaissances de génération en génération, de façon à ce que leur art survive aux siècles de ténèbres jusqu'au printemps. »

« Je l'ai entendu dire la même chose... Qu'est-ce qui en résulte ? »

La voix asthmatique de VarpalAnganol s'affermit. « Eh bien, ce qui résulte du printemps, c'est l'été. Et ce qui résulte des saisons, c'est que les corporations se perpétuent, peut-être en perdant un peu de leur savoir d'une génération à l'autre au lieu d'en gagner. Elles se sclérosent... Essaie d'imaginer ce qu'ont pu être ces siècles de ténèbres et de froid – c'est comme d'être coincé dans ce trou pour l'éternité, j' imagine. Les arbres morts. Plus de bois. Plus de charbon de bois. Plus de feu pour faire fondre correctement le métal... Ce sont probablement les techniques de fonte qui ont une faille, à voir ce canon. Les fourneaux... il faudrait peut-être les remplacer. Améliorer les méthodes, comme les Sibornaliens... »

« Je les ferai tous fouetter, ces fainéants. Peut-être que ça donnera quelques résultats. »

« Ce n'est pas de la fainéantise, rien que le poids de la tradition. Essaie de faire trancher la tête de Slanji et d'offrir des récompenses. Ça encouragera l'innovation. »

« Oui. Oui, peut-être. » Il ramassa le fusil et se dirigea vers la porte.

Le vieil homme l'appela faiblement. « Pourquoi tu tiens tant à avoir ces fusils ? »

« Le Cosgatt. Les Guerres de l'Ouest. À quoi d'autre pourraient-ils me servir ? »

« Tue d'abord les ennemis qui sont sur le pas de ta porte. Donne une bonne leçon à Unndreid. À Darvlish. Ensuite tu seras plus tranquille pour combattre au loin. »

« Je n'ai pas besoin de ton avis pour ce qui est de faire la guerre. »

« Tu as peur de Darvlish. »

« Je n'ai peur de personne. De moi-même, parfois. »

« Jan. »

« Oui ? »

« Demande-leur de me donner des bûches qui brûlent, veux-tu ? »

Il se mit à tousser épouvantablement.

JandolAnganol savait qu'il faisait seulement semblant.

Pour faire montre de son humilité, le roi se rendit dans le vaste dôme sur la grand-place de Matrassyl. L'archiprêtre BranzaBaginut l'accueillit à la Porte Nord.

JandolAnganol pria publiquement au milieu de ses sujets. Sans réfléchir, il avait emmené avec lui son petit favori, qui se tint patiemment à côté de son maître pendant toute l'heure où celui-ci resta prosterné. Au lieu de plaire à son peuple, JandolAnganol lui déplut pour avoir osé se présenter à Akhanaba en compagnie d'un phagor.

Sa prière fut cependant entendue par le Tout-Puissant, qui confirma qu'il devait suivre le conseil de VarpalAnganol concernant le Corps des Métallurgistes.

Ce qui ne l'empêcha pas d'hésiter encore. Il avait assez d'ennemis sans s'en faire un de plus de la corporation, dont le pouvoir dans le pays était traditionnel, et dont les chefs étaient représentés à la scritina. Après une séance privée de prière et de flagellation, il entra longuement en pauk pour recevoir conseil du diaphe de son grand-père. La cage grise délabrée qui flottait dans l'obsidienne le réconforta. Il fut de nouveau encouragé à agir.

« Être saint, c'est être dur », se dit-il. Il avait promis de se dévouer corps et âme à son pays. Il en serait donc ainsi. Les fusils à mèche étaient nécessaires. Ils compenseraient le manque d'effectifs. Les fusils à mèche ramèneraient l'âge d'or.

Accompagné d'un escadron de la Première Garde Royale Phagorienne, JandolAnganol se rendit au siège de l'Ancien Corps des Métallurgistes et Fabricants d'Épées et demanda à y être admis. Le vaste et sombre édifice lui ouvrit ses portes. Il entra dans leurs quartiers, qui s'enfonçaient dans le rocher. Tout y portait l'empreinte d'un passé depuis longtemps révolu. La fumée s'était jointe au temps pour tout encrasser.

Il fut accueilli par des gendarmes en vague uniforme munis d'anciennes hallebardes, qui essayèrent de lui barrer le chemin. Le Maître Métallurgiste en Chef Slanjivallptrekira accourut, ses favoris roux tout hérissés – s'excusant, oui, s'inclinant, oui, mais déclarant

fermement qu'aucune personne étrangère à la corporation (à l'exception, peut-être, d'une femme de temps en temps) n'était jamais entrée en ces lieux, et qu'ils possédaient des statuts vieux de plusieurs siècles stipulant leurs droits.

« Arrière ! Je suis le roi. Je veux voir comment les choses se passent ici ! » Lançant un ordre à la garde phagorienne, il s'avança. Toujours montés sur leurs hoxneys caparaçonnés, ils firent irruption dans une cour intérieure, où l'air empestait le soufre et le tombeau. Le roi descendit de sa monture et continua à pied, entouré d'une garde solide, tandis que d'autres soldats attendaient avec les hoxneys. Des artisans accoururent, s'arrêtèrent, détalèrent à droite et à gauche, affolés par cette invasion.

Le visage écarlate, Slanjivallptrekira reculait toujours devant le roi en protestant. JandolAnganol, montrant les dents en son noble courroux, dégaina son épée.

« Transpercez-moi si vous voulez », cria l'armurier. « Vous êtes à jamais maudit pour votre intrusion ici ! »

« Rahhh ! Vous vous cachez sous terre comme de misérables diaphes ! Hors de mon chemin, slanje ! »

Il continua d'avancer. Les intrus pénétrèrent dans un boyau gris, s'enfonçant dans les entrailles de l'établissement.

Ils arrivèrent aux fourneaux – au nombre de six, ventrus, faits de brique et de pierre, rapetassés de partout – qui s'élevaient vers un plafond ténébreux, où des puits d'aération formaient autant de cavités encore plus ténébreuses. Un des fourneaux était en activité. Des garçons jetaient des pelletées de combustible dans un œil flamboyant au fond duquel grondait un feu d'enfer. Des hommes en tabliers de cuir retirèrent du brasier un plateau de tiges chauffées à blanc, le posèrent sur une table estropiée et reculèrent, sans desserrer les lèvres, pour voir d'où venait toute cette agitation.

Plus loin dans la salle, des hommes courbés sur des enclumes frappaient à grands coups de marteau sur de grosses tiges de fer. Leur vacarme cessa à mesure qu'ils se redressaient pour voir ce qui se passait. Ils restèrent interdits à la vue de JandolAnganol.

Le roi aussi resta un moment interdit. La formidable caverne offrait un spectacle stupéfiant. Un torrent captif se déversait dans une canalisation pour faire fonctionner les énormes soufflets placés près du fourneau. Ailleurs on pouvait voir des tas de bois et des instruments qui n'auraient pas été déplacés dans une chambre de torture. D'une caverne voisine arrivaient des baquets en bois remplis de minerai de fer. Partout, des forgerons, des fondeurs, des ouvriers métallurgistes de toute sorte – à demi nus – fixaient sur lui des yeux atteints de conjonctivite.

Slanjivallptrekira courut devant le roi, les bras levés, faisant de

grands gestes, serrant les poings.

« Votre Majesté, on est en train de réduire le minerai au charbon de bois. C'est une opération sacrée. Les étrangers – y compris les personnages royaux – ne sont pas admis à assister à ces rites. »

« Rien de ce qui se passe dans mon royaume n'est secret pour moi. »

« Attaquez-le, tuez-le ! » cria l'Armurier Royal.

Les hommes qui transportaient des barres de fer rougeoyantes les soulevèrent avec d'épais gants de cuir. Ils se regardèrent, puis les reposèrent. La personne du roi était sacrée. Personne d'autre ne bougea.

Avec un calme parfait, JandolAnganol dit : « Slanji, tu as lancé un ordre félon contre ton souverain, comme tout le monde ici peut en témoigner. Je ferai exécuter tous les membres de cette corporation, sans exception aucune, si quelqu'un ose faire un geste contre ma royale personne. »

Frôlant l'armurier au passage, il se dirigea vers deux hommes à un établi.

« Vous, oui, vous, quel âge ont ces fourneaux ? Depuis combien de générations le travail du métal s'effectue de cette façon ? »

Paralysés par la peur, ils ne parvinrent pas à répondre. Ils essuyèrent leurs faces crasseuses de leurs gants crasseux, ce qui n'améliora en rien leur aspect.

Ce fut Slanjivallptrekira qui répondit d'une voix étouffée. « La corporation a été créée pour perpétuer ces procédés sacrés, Votre Majesté. Nous ne faisons qu'obéir à nos ancêtres. »

« C'est à moi que vous avez des comptes à rendre, pas à vos ancêtres. Je vous ai ordonné de faire de bons fusils et vous avez échoué. » Il se tourna vers les artisans qui s'étaient rassemblés en silence dans la salle enfumée.

« Vous tous, ouvriers et apprentis, vous suivez de vieilles méthodes. Ces méthodes sont dépassées. Seriez-vous trop bêtes pour comprendre ? De nouvelles armes sont disponibles, meilleures que celles que nous pouvons fabriquer en Borlien. Nous avons besoin de nouvelles méthodes, de meilleurs métaux, de meilleures techniques. »

Ils le regardèrent, paires d'yeux rougis dans des visages noirs, incapables de comprendre que leur monde touchait à sa fin.

« Ces fourneaux pourris seront démolis. Il en sera construit de plus efficaces. On doit posséder de tels fourneaux en Sibornal, en pays uskuti. Nous avons besoin de fourneaux comme ceux des Sibornaliens. Alors nous pourrions fabriquer des armes comme celles des Sibornaliens. » Il appela une douzaine de membres de sa soldatesque et leur ordonna de détruire les fourneaux. Les phagors se saisirent de barres de mine et mirent aussitôt ces ordres à exécution. Quand la

paroi du fourneau en activité fut éventrée, du métal en fusion jaillit. Il gicla sur le sol. Un jeune apprenti tomba en hurlant sous le déluge incandescent. Le métal mit le feu aux copeaux et aux provisions de bois. Les artisans reculèrent, horrifiés.

Tous les fourneaux furent brisés. Les phagors s'immobilisèrent dans l'attente de nouveaux ordres.

« Vous ferez reconstruire tout ça à neuf selon les directives que je vous enverrai. Je ne veux plus de fusils inutilisables ! » Sur ces mots, il quitta les lieux. Les artisans reprirent leurs esprits et jetèrent des seaux d'eau sur leurs locaux en flammes. Slanjivallptrekira fut arrêté et jeté en prison.

Le jour suivant, le Maître Métallurgiste et Armurier Royal passa en jugement devant la scritina et fut reconnu coupable de trahison. Même les autres maîtres ne purent le sauver. Il avait ordonné à ses hommes d'attaquer la personne de son roi. Il fut exécuté en public et sa tête exposée à la foule.

Les ennemis que comptait le roi dans la scritina, et pas seulement ses ennemis, ni seulement dans la scritina, n'en étaient pas moins fort irrités qu'il se fût ainsi hasardé en des lieux de longue tradition sacro-saints. C'était un nouvel acte de folie qui n'aurait jamais été commis si la Reine Myrdemlnggala avait été là pour contenir cette folie.

Quoi qu'il en fut, JandolAnganol envoya un messenger à Sayren Stund, Roi d'Oldorando, son futur beau-père. Il savait que la destruction d'Oldorando, quand la cité avait succombé à une invasion phagor, avait conduit à une réforme dans les corps de métier et à un renouvellement de leur équipement. Leurs fonderies devaient par conséquent être plus modernes que celles de Borlien. Il se souvint au dernier moment d'envoyer à son voisin un cadeau pour Simoda Tal.

Le Roi Sayren Stund envoya à JandolAnganol un bossu noiraud du nom de Fard Fantil. Celui-ci se présenta avec des lettres de créance attestant qu'il était un expert au courant des nouvelles méthodes en matière de fourneaux. JandolAnganol le mit immédiatement au travail.

Immédiatement, une délégation du Corps des Métallurgistes, le visage terreux, vint se plaindre devant le roi de la brutalité de Fard Fantil et de ses manières inciviles.

« J'aime les hommes incivils », rugit JandolAnganol.

Fard Fantil commença par faire déménager la guilde. Celle-ci se transporta sur un versant de colline à l'extérieur de Matrassyl. Il y avait là du bois à foison pour le charbon de bois et un cours d'eau au débit constant. L'eau était nécessaire pour faire marcher les concasseurs.

Personne en Borlien n'avait jamais entendu parler de concasseurs. Fard Fantil expliqua de façon hautaine que c'était le seul moyen de broyer convenablement le minerai. Les artisans se grattèrent la tête et grommelèrent. Fard Fantil les accabla d'injures. Furieux d'être expulsés de leurs locaux urbains, les hommes firent tout ce qu'ils purent pour saboter le nouveau complexe et faire tomber l'étranger en disgrâce. Et le roi de ne toujours pas recevoir de fusils.

Quand Dienu Pasharatid avait disparu de la cour de façon si inattendue pour suivre son mari en Uskutoshk, elle avait laissé sur place des fonctionnaires sibornaliens. Que JandolAnganol avait fait mettre en prison. Il envoya chercher l'un d'eux et lui offrit la liberté s'il lui fournissait le plan d'un fourneau efficace.

Le flegmatique jeune homme avait de très bonnes manières, si bonnes qu'il n'était pas question pour lui de s'adresser au roi sans y mettre les formes.

« Comme Votre Majesté le sait, les meilleurs fondeurs viennent de Sibornal, où cet art est très poussé. Nous nous servons de lignite au lieu de charbon de bois comme combustible, et nous forgeons le meilleur acier. »

« C'est pourquoi je désire que vous me dressiez un plan d'un bon fourneau pour ici ; je vous récompenserai en conséquence. »

« Votre Majesté sait que la roue, cette invention fondamentale, vient de Sibornal, et n'était pas connue dans Campannlat il y a seulement quelques siècles. De même, beaucoup de vos nouvelles cultures viennent du nord. Ces fourneaux que vous avez fait détruire – même eux étaient construits sur un modèle hérité de Sibornal au cours d'une Grande Année précédente. »

« Nous souhaitons maintenant quelque chose de plus moderne. » JandolAnganol s'efforçait de garder son calme.

« Même quand la roue a été introduite en Borlien, Votre Majesté, toutes les possibilités n'en ont pas été exploitées. Je songe à l'usage qui peut en être fait non seulement dans le domaine des transports mais dans celui du concassage, de la poterie, de l'irrigation. Vous n'avez pas de moulins à vent comme nous en avons en Sibornal. Il nous a toujours semblé, Votre Majesté, que les nations de Campannlat étaient longues à adopter les techniques de la civilisation. »

Une rougeur de plus en plus visible envahissait les joues du roi à mesure que montait le soleil de sa colère.

« Je ne demande pas de moulins à vent. Je veux un fourneau capable de produire de l'acier pour mes fusils. »

« Sans doute Votre Majesté veut-elle dire des fusils copiés sur le modèle sibornalien. »

« Peu importe ce que je veux dire. Ce que je dis, c'est que j'exige de vous que vous me construisiez un bon fourneau. Est-ce compris, ou ne

parlez-vous que sibish ? »

« Pardonnez-moi, Votre Majesté, j'avais cru que vous compreniez la situation. Permettez-moi de vous préciser que je ne suis pas un artisan mais un membre du corps diplomatique sibornalien, habile à manier les chiffres mais pas les briques et autres matériaux de ce genre. Bref, je suis encore moins capable de construire un fourneau que ne l'est Votre Majesté. »

Et le roi de ne toujours pas recevoir de fusils.

Le roi passait de plus en plus de temps avec ses soldats phagors. Sachant qu'il était nécessaire de tout leur répéter, il leur annonçait chaque jour qu'ils l'accompagneraient en force à Oldorando, pour faire une grande parade dans la capitale étrangère à l'occasion de son mariage.

Il y avait dans les dépendances du palais des endroits réservés où le roi et la garde phagor se rencontraient sur un pied d'égalité. Aucun humain n'entrait dans les casernements des phagors. Le roi se soumettait à cette règle, comme VarpalAnganol avant lui. Il n'était pas question de s'aventurer au-delà d'un certain point à la façon dont il avait envahi les quartiers traditionnels du Corps des Métallurgistes.

Son commandant en chef phagor était une pliche du nom de GhhtMlark Chzarn, que JandolAnganol se contentait d'appeler Chzarn. Ils s'entretenaient en hurdh.

Connaissant l'aversion qu'Oldorando inspirait aux ancipités, le roi expliqua une fois de plus pourquoi il tenait à la présence de la Première Phagorienne à son futur mariage.

Chzarn répondit :

« Paroles ont été faites avec nos ancêtres en engourdire. Beaucoup de paroles se sont formées dans nos têtes. Il est communiqué que nous fassions alliance avec votre personne souveraine à Hrl-Drra Nhdo dans le pays d'Hrrm-Bhhrd Ydohk. Cette alliance est un ordre. »

« Bien. Il est bon que nous fassions alliance ensemble. Je me réjouis que la chose ait l'approbation de ceux qui sont en engourdire. Avez-vous quelque chose à ajouter ? »

Ghht-Mlark Chzarn se tenait devant lui, impassible, ses yeux rose foncé presque au niveau des siens. Il percevait son odeur et le bruit à peine audible de sa respiration. Sa longue fréquentation des phagors lui disait que la conversation n'était pas finie. Les membres de la garde placés derrière elle étaient tout aussi impassibles, pressés les uns contre les autres, pelage contre pelage. Un pet occasionnel retentissait dans leurs rangs.

Tout impatient qu'était JandolAnganol, il y avait dans la délibération des phagors – dans cette intense impression que ce qu'ils

disaient ne venait pas tout à fait d'eux mais de quelque fonds ancestral de compréhension dont ils relayaient les messages lointains et auquel lui-même ne pourrait jamais avoir accès – il y avait là quelque chose qui produisait sur lui un effet apaisant. Son immobilité était presque égale à celle de son commandant.

« Il y a encore à dire. » Ghht-Mlark Chzarn récita une formule qui était familière au roi. Avant d'aborder un nouveau sujet, il fallait entrer en communication avec ceux qui étaient en engourdire. Ainsi en allait-il de la pensée anéotique.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre, comme l'exigeait la tradition, dans une salle militaire appelée la Clairevoie ; les humains entraient d'un côté, les phagors de l'autre. Les murs étaient couverts de tourbillons de gris et de vert peints par les phagors. Le plafond était si bas que les poutres étaient marquées d'éraflures dues à des pointes de cornes ancipitées – ce qui avait peut-être pour but de faire ressortir le fait que la Garde Phagorienne n'était jamais décornée.

Un seul dieu protégeait le roi, Akhanaba, le Tout-Puissant ; beaucoup de démons le tourmentaient. Les phagors ne faisaient pas partie de ces démons ; il était habitué à les voir peser longuement leurs paroles et ne les prenait pas – contrairement à la plupart de ses congénères – pour des êtres à l'esprit lent ou aux pensées tortueuses.

Et en ces jours d'angoisse, il trouvait une nouvelle raison d'admirer sa garde. Le sexe ne les démangeait pas. Il constatait que le flot de pensées lubriques qui occupait l'esprit des hommes et des femmes de la cour – et son propre esprit, en dépit du recours à la foi et au fouet – était absent de la cervelle des ancipités.

La sexualité des phagors obéissait à un cycle. Le cycle œstral des pliches était de quarante-huit jours, tandis que les stalons accomplissaient l'acte sexuel toutes les trois semaines. Le coït avait lieu sans cérémonie et pas toujours en privé. À cause de ce manque de pudeur dans ce qui était pour les humains un acte encore plus intime que la prière, la race ancipitée était l'image même de la luxure. Le pied de bouc, les cornes dressées symbolisaient le rut aux yeux de l'humanité. Des histoires de stalons violant des femmes – et à l'occasion des hommes – étaient monnaie courante et pouvaient conduire à des épurations et des campagnes d'extermination au cours desquelles beaucoup de phagors trouvaient la mort.

Quand le commandant phagor tint sa pensée, la formulation en fut brève. « En notre alliance à Hrl-Drra Nhdo, il est communiqué que votre armée ancipitée doit faire grande impression. Pour que votre puissance brille de tous ses feux devant les gens d'Hrl-Drra Nhdo. Conseil est donné que cette armée fasse sa parade avec... » Une longue pause, le temps pour le concept de se concrétiser en mots. « ... Avec de nouvelles armes. »

Au comble de la douleur, JandolAnganol dit : « Nous avons besoin de la nouvelle artillerie portative de Sibornal. Jusqu'à présent, nous n'avons pas pu nous en fabriquer une à nous. »

Des gouttes de condensation perlaient aux murs. La chaleur était accablante. Chzarn fit un geste que le roi connaissait bien, signifiant : « Un moment. »

Il répéta ce qu'il venait de dire. Elle réitéra son geste.

Après consultation des vivants et de ceux qui étaient en engourdire, le commandant phagor déclara que les armes requises seraient obtenues. Quoique conscient de l'effort qu'avaient à fournir les phagors pour verbaliser l'anéotique, il ne put s'empêcher de demander comment les armes seraient obtenues.

« Beaucoup de paroles ont forme dans nos têtes », dit Chzarn après une nouvelle pause.

Une réponse tomba. La pliche passa à l'Eotemporel pour être claire dans ses temps. Une réponse serait communiquée, était même dès à présent sur le point d'être communiquée, mais devait néanmoins attendre son heure, attendre encore un décime. Grande apparaîtrait la puissance du roi à Hrl-Drra Nhdo. Il fallait tenir les cornes hautes.

Il dut se contenter de cela.

En manière d'adieu, JandolAnganol se pencha en avant, les mains sur les hanches, le cou tendu. La pliche se pencha elle aussi en avant, allongeant la tête au-dessus de ses mamelles et de son torse massif. La tête sans cornes rencontra la tête cornue, les fronts se touchèrent, les cerveaux se retrouvèrent ensemble. Puis les deux parties firent prestement demi-tour.

Le roi quitta la Clairevoie par la porte Réservée aux Humains.

Son être était en proie à une vive agitation. Sa Garde Phagorienne allait se procurer ses propres armes. Quelle loyauté était la leur ! Quelle dévotion, plus profonde que celle des êtres humains ! Il ne songea pas un instant à d'autres interprétations possibles des paroles de Chzarn.

Il pensa un bref instant aux jours heureux où sa chair pénétrait la délectable chair secrète de Coune ; mais ces temps de quiétude et de volupté étaient morts. Il ne devait désormais se soucier que de ces créatures qui allaient l'aider à débarrasser Borlien de ses ennemis.

Chzarn et les soldats phagors sortirent de la Clairevoie dans un état d'esprit différent de celui du roi. Il eût été abusif de parler d'un changement dans leur humeur. Leur sang coulait plus ou moins vite au gré de leur respiration : c'était tout ce que l'on pouvait affirmer.

Ce qui s'était dit dans la Clairevoie fut rapporté par Ghht-Mlark Chzarn au Kzahn de Matrassyl, Ghht-Yronz Tharl lui-même. Le kzahn régnait à l'intérieur de sa montagne, à l'insu même du roi. En ces temps funestes où Freyr envahissait de plus en plus les octaves

d'air de son souffle brûlant, le moral des ancipités était dans l'ensemble au plus bas. Le sang devenait paresseux dans leurs veines. Les unités des basses terres se laissaient complètement dominer par les humains. Mais un signe leur avait été donné et l'espoir renaissait dans leur être.

Le Kzahhn Ghht-Yronz avait été mis en présence d'un Fils de Freyr peu ordinaire, un prisonnier du chancelier disgracié, du nom de Bhrl-Hzzh Rowpin. Bhrl-Hzzh Rowpin venait d'un autre monde et en savait presque autant sur la Catastrophe que les ancipités. Dans les entrailles de la montagne, Bhrl-Hzzh Rowpin leur avait communiqué d'anciennes vérités que les autres Fils de Freyr rejetaient. Les choses dont il parlait n'avaient pas retenu l'attention du chancelier ni du roi ; mais l'unité de Ghht-Yronz Tharl avait su le prendre au sérieux et une puissante détermination se dessinait à l'intérieur de leurs crânes.

Car les paroles de l'étrange Fils de Freyr renforçaient les voix de l'engourdire, qui semblaient parfois s'affaiblir.

Les Fils de Freyr s'entendaient mal, n'avaient pas le sens de l'organisation en unités. Ainsi en allait-il avec le roi, comme le rapportait Yuli, le fidèle petit espion. Car voilà qu'en sa faiblesse le roi leur donnait une chance de rendre coup pour coup à leur ennemi traditionnel. En faisant semblant de lui obéir, ils pourraient marquer Hrl-Drra Nhdo, l'ancien Hrrm-Bhrrd Ydohk, de leur sceau dévastateur. C'était un lieu détesté, maudit depuis longtemps par l'un des Grands, à présent réduit à une image kératinique, le Kzahhn de la Croisade, Hrr-Brahl Yprt. Des flots de sang rouge y couleraient à nouveau.

Il ne fallait que du courage. Être vaillant. Tenir les cornes hautes.

Pour l'artillerie portative requise, ils n'avaient qu'à suivre les octaves d'air favorables. Les phagors se faisaient occasionnellement les alliés des Nondads et les aidaient contre les Fils de Freyr. Les Nondads étaient en lutte contre les Fils de Freyr appelés Uskuts. Les Uskuts – honte à eux – tuaient les Nondads pour les manger, les privant de la paix des Quatre-Vingts Ténèbres... De leurs doigts agiles, les Nondads soulageraient les Uskuts d'une partie de leur artillerie portative. Et cette artillerie plongerait les Fils de Freyr dans la consternation.

Ainsi en alla-t-il. Avant qu'un autre décime ne fut écoulé, le Roi JandolAnganol se retrouva armé d'arquebuses sibornaliennes – armes qui ne lui avaient pas été fournies par ses alliés de Pannoval ou d'Oldorando, n'avaient pas été forgées par ses propres armuriers, mais lui étaient arrivées par des voies détournées, cadeau de ceux qui étaient ses ennemis.

C'est ainsi qu'une meilleure façon de tuer se répandit lentement sur Helliconia.

Tardivement, après bien des querelles, Fard Fantil le bossu établit sa nouvelle fabrique d'armes à l'extérieur de Matrassyl. Les armes nouvellement acquises servirent de modèles. Après des torrents d'imprécations contre sa force ouvrière, le bossu produisit des fusils à mèche maison qui n'explosaient pas et tiraient avec une certaine précision.

À ce moment-là, les armuriers sibornaliens avaient amélioré leurs modèles et mis au point un système à rouet, qui faisait partir la charge de poudre au moyen d'une petite roue frottant contre un silex en remplacement de la vieille amorce, trop peu fiable.

Fort de la confiance que lui donnait son nouvel armement, le roi revêtit sa cuirasse, fit seller Vanneau et partit pour la guerre. Une fois de plus, il lançait une armée non humaine contre ses ennemis, toute la racaille des tribus Driats qui terrorisaient le Cosgatt sous le commandement de Darvlish le Crâne.

Les deux armées se rencontrèrent à seulement quelques milles de l'endroit où JandolAnganol avait reçu sa blessure. Cette fois, l'Aigle de Borlien était plus expérimenté. Après toute une journée de bataille, il remporta la victoire. La Première Phagorienne le suivit aveuglément. Les Driats furent massacrés, mis en déroute, précipités dans les ravins. Les survivants se dispersèrent dans les collines fauves d'où ils avaient émergé.

Pour la dernière fois, les vautours eurent motif de louer le nom de Darvlish.

Le roi retourna triomphalement dans sa capitale, la tête de Darvlish plantée au sommet d'un long bâton.

La tête fut placée au-dessus de la porte du palais de Matrassyl, pour y pourrir jusqu'à ce que Darvlish ne fut véritablement plus qu'un crâne.

Billy Xiao Pin était loin d'être le seul homme parmi les habitants de l'Avernus à rêver de la reine MyrdeInggala. Des choses aussi intimes ne s'avouaient que rarement, même à des amis. Elles n'émergeaient qu'indirectement dans cette société encline aux faux-fuyants – par exemple, dans l'exécration générale dont la récente conduite de JandolAnganol était l'objet.

Le spectacle de la tête du chef thribriatien au-dessus de la porte de JandolAnganol suffit à provoquer une tempête de protestations dans cette faction.

Un de ses porte-parole : « Ce monstre s'est abreuvé de sang avec la mort des Myrdolâtres. Voilà maintenant qu'il accumule les armes pour lesquelles il a sacrifié la reine des reines. Où s'arrêtera-t-il ? Franchement, nous devrions tout de suite le stopper, avant qu'il ne plonge tout Campannlat

dans la guerre. »

Juste au moment où JandolAnganol jouissait d'un peu de la popularité qu'il espérait gagner en Borlien, il était accablé d'une opprobre inhabituelle sur l'Avernus.

Les récriminations qu'il soulevait avaient déjà été entendues à propos d'autres tyrans. Il était plus commode de blâmer les gouvernants que les gouvernés ; l'illogisme de cette position était rarement remarqué. Les changements de conditions, les pénuries de denrées alimentaires et de matériaux divers obligeaient l'histoire helliconienne à être une constante série de courses au pouvoir et de dictateurs qui finissaient par bénéficier d'un large soutien.

La suggestion que l'Avernus devait intervenir pour mettre fin à une oppression particulière était pareillement loin d'être nouvelle. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il s'agissait là d'une vaine menace.

Quand le vaisseau colonisateur terrien était entré dans le système de Freyr-Batalix en 3 600 après J.-C, une base avait été établie sur Aganip, la planète intérieure la plus proche d'Helliconia. 512 colons y avaient été déposés. Ils étaient venus à la vie à bord du vaisseau durant les dernières années de son voyage. L'information encodée dans l'ADN d'ovules humains fertilisés était restée entreposée dans des ordinateurs durant le trajet. Elle avait été transférée dans 512 matrices artificielles. Les bébés qui en étaient résultés – les premiers êtres humains à parcourir le vaisseau en un millénaire et demi de voyage – avaient été élevés par des pseudo-mères en plusieurs grandes familles.

Les jeunes humains étaient âgés de quinze à vingt ans terrestres quand ils avaient atterri sur Aganip. La construction de l'Avernus était déjà en cours. Grâce à l'emploi de l'automation et des matériaux locaux.

En raison de difficultés qui avaient failli plus d'une fois tourner au désastre, la réalisation de l'ambitieux programme de construction avait pris huit ans. Durant cette période des plus hasardeuses, Aganip avait servi de base. Quand l'ouvrage avait été terminé, les jeunes colons avaient été transportés à bord de leur nouveau foyer.

Le vaisseau interstellaire avait alors quitté le système. Les habitants de l'Avernus s'étaient retrouvés seuls – plus seuls que ne l'avait jamais été aucun être humain.

À présent, 3269 années terrestres plus tard, la vieille base était un lieu de pèlerinage, parfois visité par les plus éclairés. Elle faisait partie de la mythologie avernienne.

Il y avait des minerais sur Aganip. Il ne serait pas impossible de se rendre sur la planète et d'y construire un certain nombre de vaisseaux pour envahir Helliconia. Pas impossible. Mais peu probable, car il n'existait pas de techniciens qualifiés pour un tel projet.

Les têtes brûlées qui parlaient de tout cela à voix basse avaient contre elles la mentalité générale de la Station d'Observation Terrienne, qui était

rigoureusement non interventionniste.

Et puis, ces têtes brûlées étaient masculines. Il leur fallait tenir compte de la moitié féminine de la population, qui admirait le malheureux roi. Les femmes regardèrent JandolAnganol écraser Darvlish. C'était une grande victoire. JandolAnganol était un héros qui souffrait énormément pour son pays, aussi limitée que pût être cette ambition. C'était un personnage tragique.

Le genre d'intervention dont rêvait cette faction féminine était de se poser en Borlien et de rester aux côtés de JandolAnganol, jour et nuit. Et quand ces événements finiraient par atteindre la Terre ?

Il y aurait force hochements de tête approuvant le choix de JandolAnganol quant à la partie de l'anatomie de Darvlish qu'il convenait d'exposer. Pas les pieds du Crâne, qui avaient porté l'homme d'escarmouches en escarmouches. Pas ses génitoires, qui avaient enfanté tant de bâtards susceptibles de créer de nouveaux troubles. Pas ses mains, qui avaient réduit au silence plus d'un ennemi. Mais sa tête, où s'étaient combinés tous ses mauvais coups.

AU PAYS DES FLAMBREGS

Des ombres blanches envahissaient la cité d'Askitosh. Elles s'entremêlaient au milieu des bâtiments gris. Quand un homme marchait le long des rues blêmes, il en prenait la pâleur. C'était la fameuse « brume-vase » uskuti, un rideau mince mais opaque d'air sec et froid qui descendait des plateaux s'élevant derrière la ville.

Freyr brûlait comme une gigantesque étincelle dans le vide du ciel. Le pâlejour sibornalien régnait sur le paysage. Batalix se lèverait dans une heure ou deux. Pour l'instant, seule la plus grande des deux étoiles brillait. Batalix se lèverait et se coucherait avant le coucher de Freyr et – en ce début de printemps – n'atteindrait jamais le zénith.

Enveloppé dans un manteau imperméable, Sartorilvrash contemplait cette cité fantôme qui se dérobait progressivement à sa vue. Elle s'éloigna dans la brume-vase, devint un vague ossuaire, puis disparut entièrement. Mais *l'Amitié Dorée* n'était pas entièrement seul dans le brouillard. De l'avant, un observateur bien emmitoufflé aurait pu distinguer le canot qui, propulsé par des rameurs ancipités en plein effort, remorquait le navire de guerre hors du port. Tout près de là, d'autres vaisseaux fantômes se laissaient entrevoir, leurs voiles pendant mollement ou claquant comme des lambeaux de peau morte, tandis que la flotte uskuti partait pour sa mission de conquête.

Ils se trouvaient engagés dans le chenal rechigné quand une tache floue à l'horizon est annonça le lever de Batalix. Un souffle de vent se fit sentir. Au-dessus d'eux, les voiles rayées s'animèrent et commencèrent à se tendre. Chaque marin à bord se sentit soulagé d'un grand poids ; les augures étaient favorables pour le long voyage qui les attendait.

Les augures sibornaliens ne touchaient guère Sartorilvrash. Il haussa ses maigres épaules sous son keedrant rembourré et gagna l'entrepont. Dans les escaliers, il fut rejoint par Io Pasharatid, l'ex-ambassadeur en Borlien.

« Nous réussirons », dit-il en hochant la tête d'un air entendu. « Nous partons au bon moment et les augures sont ce qu'il était prévu qu'ils fussent. »

« Excellent », dit Sartorilvrash en bâillant. Les prêtres-soldats d'Askitosh qui devaient prendre la mer avaient rassemblé tous les deutéroscopistes, astromanciens, uranomètres, hiéromanciens,

météorologues, métémpiristes et prêtres sur lesquels ils avaient pu mettre la main, pour déterminer le décime, la semaine, le jour, l'heure et la minute où les auspices seraient les meilleurs pour le départ de *l'Amitié Dorée*.

Les signes de naissance de l'équipage et le bois dont était faite la quille avaient été pris en considération. Mais le signe le plus convaincant se trouvait dans les cieux, où la Comète de YarapRombry, qui voyageait dans les hauteurs de la nuit boréale, devait, ce matin-là, entrer dans la constellation zodiacale du Navire Doré à six heures onze minutes neuf secondes. Et c'était à ce moment précis que les amarres avaient été larguées et que les rames s'étaient mises en mouvement.

Il était trop tôt pour Sartorilvrash. Il n'envisageait pas avec joie ce long et périlleux voyage. Il avait mal au cœur. Il détestait le rôle qui lui avait été assigné. Et pour couronner son embarras, il y avait là Io Pasharatid en train d'aller et venir sur le navire et de se montrer louchement amical, comme si nulle disgrâce ne l'avait frappé. Comment pouvait-on se comporter avec un homme pareil ?

Il semblait que Dienu Pasharatid était femme à pouvoir tout arranger. C'était peut-être grâce à l'astucieux enrôlement de l'ex-chancelier de JandolAnganol dans ses plans, et aux visées de sa commission à la guerre, qu'elle avait sauvé son mari de la prison. Il s'était vu accorder de prendre la mer avec les soldats de *l'Amitié Dorée* à titre de capitaine des arquebusiers – peut-être parce que les autorités constituées estimaient qu'un voyage au long cours dans une caraque de 910 tonneaux était aussi dur qu'une peine de prison, cette prison fut-elle la Grande Roue de Kharnabhar.

Bien qu'il eût échappé de peu à la justice, Pasharatid était plus arrogant que jamais. Il annonça triomphalement à Sartorilvrash qu'au moment où ils atteindraient Ottassol il commanderait à tous les soldats ; aussi avait-il toutes les chances de commander la garnison d'Ottassol.

Sartorilvrash alla s'allonger sur sa couchette et alluma une véroniquette. Il fut aussitôt pris par le mal de mer. Il n'en avait pas souffert en allant à Askitosh. À présent il rattrapait le temps perdu.

Pendant trois jours, l'ex-chancelier refusa toute nourriture. Le quatrième jour, il se réveilla dans une forme splendide et monta sur le pont.

La visibilité était bonne. Freyr les regardait au ras des flots au nord-nord-est, quelque part dans la direction d'où *l'Amitié Dorée* avait pris le large. L'ombre du navire dansait sur les bleus de la mer matinale.

L'air était gorgé de lumière et sentait merveilleusement bon. Sartorilvrash s'étira les bras et respira à fond.

Aucune terre n'était en vue. Batalix était couché. Des navires qui

les avaient escortés hors du port à titre de garde d'honneur, un seul demeurait ; il voguait sous le vent à deux lieues de distance, tous pavillons hissés. Presque perdue dans le bleu du lointain, on pouvait apercevoir une flottille de charrettes à harengs.

Tel était son plaisir de pouvoir se tenir debout sans se sentir affreusement mal, telle était la puissance du chant de la toile et des haubans qu'il entendit à peine le salut qu'on lui adressait. Quand il fut répété, il se retourna et leva les yeux sur les visages de Dienu et Io Pasharatid.

« Vous avez été malade », dit Dienu. « Croyez à toute ma sympathie. Malheureusement, les Borlieniens n'ont pas le pied marin, n'est-ce pas ? »

Io enchaîna aussitôt : « En tout cas vous voici rétabli. Il n'y a rien de tel qu'un bon long voyage pour la santé. Nous avons environ treize mille milles à couvrir, ce qui fait qu'avec des vents favorables nous devrions être là-bas en deux décimes et trois semaines – en vue d'Ottassol, c'est-à-dire. »

Il consacra les jours suivants à faire visiter le navire à Sartorilvrash, lui expliquant son fonctionnement dans les moindres détails. Sartorilvrash prit des notes sur le peu qui l'intéressait, regrettant en son cœur borlienien que son propre pays n'ait pas une telle compétence en matière de navigation. Les Uskuts et les autres nations de Sibornal avaient des guildes et des corporations assez semblables à celles des nations civilisées de Campanlat ; mais leurs guildes maritimes et militaires surpassaient toutes les autres en effectifs et en efficacité, et avaient toujours survécu/survivraient toujours (car le temps employé était le subjonctif éternel conditionnel) à l'Hiver de Weyr. L'hiver, expliqua Pasharatid, était particulièrement rigoureux dans le Nord. Durant les siècles d'extrême froidure, Freyr restait toujours au-dessous de l'horizon. L'hiver était toujours dans leurs cœurs.

« Je veux bien le croire », dit Sartorilvrash d'un ton grave.

Durant l'Hiver de Weyr, encore plus que durant le Grand Été, les populations de ce Nord pris dans les glaces dépendaient des mers pour survivre. C'était pourquoi Sibornal possédait peu de navires privés. Tous les navires appartenaient à la Guilde des Prêtres-Marins. Des emblèmes de la guilde décoraient les voiles du navire, transformant son fonctionnalisme en une chose d'une certaine beauté.

Sur la grand-voile se détachait l'emblème de Sibornal, les deux anneaux concentriques réunis par deux rayons courbes.

L'*Amitié Dorée* avait un mât de misaine, un grand-mât et un mât d'artimon. Une voile de beau-pré était hissée uniquement en cas de vent favorable, pour gagner de la vitesse. Et Io Pasharatid d'expliquer combien de pieds carrés de voile pouvaient être hissés à tout moment.

Sartorilvrash n'était pas entièrement opposé à un exposé en règle de détails ennuyeux. Il avait consacré une grande partie de sa vie à s'assurer de ce qui était spéculation et de ce qui était fait, et se trouver soudain inondé d'un flot de ces derniers n'était pas dépourvu de charme. Néanmoins il se demandait pourquoi Pasharatid se mettait tellement en frais pour lui montrer son amitié ; cette attitude n'était guère dans le caractère des Sibornaliens. Pas plus qu'il ne l'avait vue se manifester à Matrassyl.

« Tu risques de fatiguer Sartorilvrash avec tes explications, très cher », dit Dienu au sixième jour de mer.

Elle les planta là pour se retirer au plus haut de la poupe, derrière un enclos contenant des arangs femelles. Il n'y avait pas un pied carré du pont qui n'était occupé par quelque chose – cordages, provisions, animaux sur pied ou canons. Et les deux compagnies de soldats qu'il y avait à bord étaient forcées de passer la plupart de la journée, belle ou pluvieuse, sur le pont, gênant les manœuvres de l'équipage.

« Matrassyl doit vous manquer », dit Pasharatid d'une voix forte au milieu du vent.

« La paix de mes études me manque, oui. »

« Et d'autres choses aussi, j'imagine. Contrairement à beaucoup de mes compatriotes, j'ai beaucoup apprécié mon séjour à Matrassyl. C'était très exotique. Trop chaud, bien sûr, mais ça ne me faisait rien. Et j'y ai connu des gens très bien. »

Sartorilvrash regardait les arangs se battre pour se retourner dans leur enclos. Ils fournissaient du lait pour les officiers. Il savait que Pasharatid était sur le point d'en venir au fait.

« La Reine Myrdemlnggala est une grande dame. Quelle honte que le roi l'ait exilée, ne pensez-vous pas ? »

C'était donc ça. Il attendit un peu avant de répondre.

« Le roi a estimé que son premier devoir était de servir son pays... »

« Vous devez être ulcéré de la façon dont il vous a traité. Vous devez le détester. »

Comme Sartorilvrash ne répondait pas, Pasharatid dit, ou plutôt lui cria à l'oreille : « Comment a-t-il pu accepter de renoncer à une femme aussi exceptionnelle que la reine ? »

Pas de réponse.

« Vos compatriotes l'appellent ""la reine des reines"" , n'est-ce pas ? »

« C'est exact. »

« Je n'ai jamais vu une telle beauté de toute ma vie. »

« Son frère, YeferalOboral, était de mes amis. »

Cette remarque réduisit Pasharatid au silence. Il semblait que la conversation allait s'arrêter là quand, dans un brusque élan

d'enthousiasme, il ajouta : « Rien que de se trouver en présence de la Reine Myrdeмлиnggala – rien que de la voir – vous rend... vous fait un effet... »

Il n'acheva pas sa phrase.

Les conditions météorologiques étaient variables. Un système complexe de zones de haute et de basse pression amenait des brouillards, de chaudes pluies brunâtres, comme ils en avaient rencontré au cours de leur traversée de Rungobandryaskosh à Askitosh – les « classiques ascendants-descendants uskuti » – et des périodes de temps clair où le littoral monotone de Loraj se laissait parfois apercevoir à tribord. Ils n'en continuaient pas moins d'avancer à bonne allure, grâce à des vents soutenus – chauds lorsqu'ils soufflaient du sud-ouest, ou froids lorsqu'ils venaient de l'ouest-nord-ouest.

À force de s'ennuyer, Sartorilrvrash finit par bien connaître toutes les parties du navire. Il se rendit compte que les hommes étaient tellement à l'étroit qu'ils dormaient à même le pont, sur des rouleaux de cordage, ou sur des coffres dans l'entrepont, les talons calés en l'air contre les cloisons. Il n'y avait pas un pouce d'espace libre.

À mesure que passaient les jours, l'odeur du navire se faisait de plus en plus désagréable. Pour déféquer, les hommes retiraient leurs pantalons et allaient s'installer sur un espar faisant saillie sur le flanc du navire, une corde accrochée au bout d'une vergue leur servant à garder leur équilibre. Pour ce qui était d'uriner, on se livrait à la chose sous le vent, par-dessus le bastingage – et en des douzaines d'autres endroits, à en juger par les émanations qui s'en dégageaient. Les officiers n'étaient guère mieux lotis. Seules les femmes jouissaient d'une plus grande intimité.

Au bout de presque trois semaines de mer intervint un changement de cap, qui passa de plein ouest à ouest-nord-ouest, et *l'Amitié Dorée* et son compagnon pénétrèrent dans la Baie de la Persécution.

La Baie de la Persécution était une immense et mélancolique échancrure de plus d'un millier de milles de large sur cinq cents milles de profondeur sur la côte de Loraj. Dès son entrée, la mer devenait étale, tandis que le vent tombait un peu plus chaque jour et que baissait la température. Ils ne tardèrent pas à voguer dans une brume nacrée, traversée seulement par les cris de l'homme de corvée qui sondait le fond. Ils avançaient désormais à l'estime.

Gagné par l'impatience, Sartorilrvrash se retira dans la niche qui lui servait de cabine pour fumer et lire. Même ces occupations ne lui donnaient pas satisfaction, car son estomac hurlait comme un chien perdu. Déjà, la nourriture du navire l'obligeait, lui qui était plutôt maigre en temps normal, à resserrer sa ceinture. Les rations des

hommes étaient composées de poisson salé, d'oignons, d'huile d'olive ou de poisson pour le petit déjeuner, de soupe à midi, et d'une répétition du petit déjeuner le soir, du fromage séché venant remplacer le poisson. Chaque homme avait droit à une chope de vin de figue, ou yoodhl, deux fois par semaine.

Les hommes amélioraient cet ordinaire par du poisson frais pêché par-dessus bord. Les officiers étaient soumis à un régime qui ne valait guère mieux, sauf qu'ils avaient droit de temps en temps à une distribution de lait d'arang aigre, accompagné d'un peu d'eau-de-vie pour ceux qui étaient de quart. Les Sibornaliens se plaignaient de ce régime, mais c'était plutôt pour la forme, en hommes qui y étaient habitués.

Ne filant guère plus de cinq nœuds, ils franchirent le trente-cinquième parallèle de latitude Nord, quittant les tropiques, pour l'étroite zone tempérée du nord. Le même jour, ils entendirent de terribles craquements dans la brume, et d'énormes vagues vinrent balloter le navire. Puis le silence revint. Sartorilvrash passa la tête hors de sa cabine et demanda ce qui se passait au premier marin qu'il vit.

« La côte », dit l'homme. Et, dans un accès de volubilité, il ajouta encore un mot : « Les glaciers. »

Sartorilvrash marqua sa satisfaction d'un hochement de tête. Il retourna à son carnet qui, faute d'une meilleure occupation, était en train de se transformer en journal.

« Même si les Uskuts ne sont pas civilisés, ils élargissent ma connaissance du monde. Comme le savent les gens instruits, notre globe est pris entre deux grandes calottes de glace. À l'extrême nord et à l'extrême sud se trouvent des régions qui ne sont faites que de glace et de neige. Le triste continent de Sibornal est particulièrement fourni en ce domaine, ce qui explique peut-être la froideur de ses habitants. On dirait qu'ils font à présent cap dessus, comme attirés par un aimant, au lieu de continuer de voguer vers les mers plus chaudes.

« Quel que puisse être le but de ce détour, je ne m'en informerai pas – ne tenant pas à m'exposer à une nouvelle conférence de mon démon personnel, Pasharatid. Mais il se peut que cela me permette d'avoir un aperçu de cette affreuse étendue qui forme l'alpha et l'oméga du monde. »

Durant la nuit, un violent orage s'abattit sur eux sans avertissement. *L'Amitié Dorée* ne put que se mettre en panne et l'essuyer. Des vagues immenses se précipitaient contre la coque, expédiant des embruns jusque dans les vergues. Tout le navire résonnait de coups sinistres, comme si quelque géant des profondeurs demandait à être admis à bord – ainsi que l'imaginait l'ex-chancelier de Borlien, tout en se cramponnant, terrifié, à sa couchette.

Comme l'exigeaient les ordres, il éteignit l'unique lampe à huile qui éclairait la cabine, et resta allongé dans les bruyantes ténèbres, tantôt maudissant JandolAnganol, tantôt priant le Tout-Puissant. Le géant des profondeurs tenait désormais le navire des deux mains et le secouait comme un dément pourrait secouer un berceau pour en faire chuter le bébé couché dedans. À son futur étonnement, Sartorilvrash s'endormit pendant que cette manœuvre d'expulsion était à son sommet.

Quand il se réveilla, le silence était retombé sur le navire, dont les mouvements étaient presque imperceptibles. De l'autre côté du hublot s'étendait une brume obstinée, éclairée par un maigre soleil.

Passant devant les soldats endormis, il gagna les escaliers des cabines et contempla le ciel. Prise dans le gréement, il vit une pièce d'argent pâle. C'était Freyr qu'il regardait en face. Il se rappela le conte qu'il prenait plaisir à lire à TatromanAdala en compagnie de la reine des reines, cette histoire d'œil d'argent qui finissait par disparaître dans le ciel.

L'homme de corvée criait le fond. La mer était couverte de glaces flottantes, aux formes souvent insensées. Certaines ressemblaient à des souches d'arbre ou à de monstrueux champignons, comme si le dieu des glaces s'était mis en tête de créer de grotesques contrefaçons de la nature vivante. C'étaient là les choses qui étaient venues cogner contre la coque au plus fort de l'orage, et c'était une chance qu'il y eût peu d'icebergs à atteindre la moitié de la grosseur du navire. Ces formes mystérieuses n'émergeaient de la brume que pour s'éloigner de nouveau dans l'abstraction.

Au bout d'un certain temps, quelque chose détourna l'attention de Sartorilvrash. De l'autre côté d'une étroite étendue d'eau, il aperçut deux têtes de phagors. Les yeux de ces têtes n'étaient pas fixés sur le navire qui passait mais se fixaient... La face allongée à la mâchoire misanthropique, les yeux abrités sous des arcades sourcilières proéminentes, les deux cornes recourbées vers le haut étaient parfaitement reconnaissables.

Et pourtant. Il n'avait pas plus tôt identifié les bêtes que Sartorilvrash sut qu'il se trompait. Ce n'étaient pas là des phagors. Il regardait deux animaux sauvages qui se faisaient face.

Le mouvement du navire fit refluer les volutes de brume, révélant un îlot minuscule, simple motte de terre dans la mer, mais fortement escarpé du côté le plus proche. Perché au sommet dénudé de l'îlot se tenaient deux quadrupèdes. Leur pelage était brun. Mis à part leur couleur et leur posture, ils ressemblaient fortement à des ancipités.

De plus près, la ressemblance était moins frappante. Ces deux animaux avaient beau se défier, ils n'avaient pas l'entêtement, l'air d'indépendance qui caractérisaient les phagors. C'étaient

essentiellement les deux cornes qui avaient fait sauter Sartorilvrash à la mauvaise conclusion.

Une des bêtes tourna la tête pour regarder le navire. L'autre en profita pour baisser le front et cogner d'un puissant mouvement des épaules. Le bruit du coup porta jusqu'au navire. Bien que l'animal n'eût pas bougé de plus de trois pieds, il avait mis tout le poids de son corps, depuis l'arrière-train, dans son coup de tête.

L'autre animal vacilla. Il essaya de réagir. Avant qu'il ait pu baisser la tête, un autre coup de bélier arriva. Ses pattes arrière glissèrent. Il tomba en arrière en se débattant et heurta l'eau dans un grand plouf. *L'Amitié Dorée* poursuivit sa route. La scène s'effaça dans la brume.

« J'espère que vous les avez reconnus », dit une voix près de Sartorilvrash. « Ce sont des flambregs, de la famille des bovidés. »

L'Amiral Prêtre-Soldat Odi Jeseratabhar avait à peine adressé la parole à Sartorilvrash depuis le début du voyage. Mais il n'avait pas manqué d'observer le personnage dans l'exercice de ses fonctions. Elle avait une belle tête et un fier maintien. En dépit de la sévérité de ses traits, elle était pleine d'allant, et les hommes répondaient de bonne grâce à ses ordres. Les inflexions de sa voix et son uniforme annonçaient en elle un grand personnage ; mais elle avait une façon simple, directe, d'aborder les gens, où arrivait même à passer un soupçon de chaleur. Elle lui plaisait.

« C'est là un rivage bien désolé, madame. »

« Il y en a de pires. Jadis, Uskutoshk débarquait ici ses bagnards et les laissait se débrouiller tout seuls. » Elle sourit et haussa les épaules, comme pour rejeter dans les limbes les folies du passé. Ses tresses blondes dépassaient de la casquette plate de marin qu'elle portait.

« Est-ce que les bagnards survivaient ? »

« Assurément. Certains se mariaient avec des femmes du coin, les Loraji. Dans une heure, certains d'entre nous descendront à terre. Pour me faire pardonner le manque de courtoisie dont j'ai fait preuve à votre égard en vous ignorant jusqu'à ce jour, je vous invite à m'accompagner. Vous pourrez voir à quoi ressemble la Persécution. »

« J'en serai ravi. » Tout en disant cela, il se rendit compte à quel point il serait agréable de fuir quelque temps le navire.

L'Amitié Dorée, *l'Union* à une courte distance derrière lui, avançait tout doucement sur les eaux silencieuses. La brume se dissipa pour révéler un littoral abrupt et solennel, dépourvu de couleur. À un endroit où les falaises étaient travaillées par l'érosion, le sol s'abaissait pour rencontrer l'océan. Les navires se dirigèrent lentement vers ce point, louvoyant à travers toute une série d'îlots qui n'étaient guère plus que des tas de pierres. Des bancs de gravier barraient aussi le chemin. De l'un d'eux dépassait la carcasse d'une ancienne épave. Mais *l'Amitié* finit par jeter l'ancre, et un canot fut mis à l'eau. Les cris

des marins résonnaient dans la désolation.

Odi Jeseratabhar aida chevaleresquement Sartorilvrash à descendre le long du flanc du navire. Les Pasharatid suivirent, ainsi que six hommes armés de lourds fusils à rouet. Les rameurs phagors se courbèrent sur les avirons, et le bateau se dirigea entre un enchevêtrement de bancs vers une jetée en ruine.

Les flambregs phagoresques étaient les maîtres du terrain. Deux grands mâles, cornes bloquées, se battaient sur une plage de galets, faisant sonner sous leurs sabots des jonchées de coquillages brisés. Les mâles avaient de petites crinières ; par ailleurs il était pratiquement impossible de distinguer les sexes. Comme pour d'autres espèces helliconiennes, le dimorphisme sexuel était peu marqué, en raison de l'accentuation du dimorphisme saisonnier. Mâles et femelles avaient des robes de couleurs variées, qui allaient du noir à diverses nuances de roux, avec des parties inférieures blanches. Ils faisaient dans les quatre pieds de haut ou plus à l'épaule. Tous portaient des cornes lisses recourbées vers le haut. Les têtes présentaient des marques variées.

« C'est la saison des amours », dit l'Amiral. « Seule la fureur du rut pousse les bêtes à s'aventurer dans l'eau glacée. »

Le bateau se rangea contre la jetée et la petite troupe débarqua. Le sol était semé de cailloux désagréablement pointus. Au loin, on pouvait entendre des détonations chaque fois qu'une masse de glace tombait d'un glacier dans la mer. La nue était gris-fer. Les rameurs phagors restèrent serrés les uns contre les autres dans le canot, cramponnés à leurs avirons, immobiles.

Une armée de crabes surgit autour des arrivants, levant leurs pinces asymétriques de façon menaçante. Ils n'attaquèrent point. Les arquebusiers en tuèrent quelques-uns à coups de crosse, les survivants se ruant aussitôt sur les cadavres pour les mettre en pièces. À peine ce festin venait-il de commencer que des poissons dentés, profitant de l'inattention des crabes, sautèrent de l'eau peu profonde, saisirent un crustacé chacun, et replongèrent hors de vue.

Se mettant rapidement en ligne dans ce décor idyllique, les tireurs d'élite procédèrent deux par deux avec leurs armes, l'un visant, l'autre soutenant le canon. Leurs cibles étaient quelques flambregs femelles qui tournaient en rond sur le rivage à quelques mètres de distance, indifférentes aux gens venus de l'*Amitié Dorée*. Les fusils partirent. Deux femelles tombèrent en gigotant.

Les tireurs changèrent de position et de fusil. Encore trois coups de feu. Cette fois, trois femelles tombèrent. Le reste du troupeau s'enfuit.

Hommes et phagors s'élancèrent en hurlant dans l'eau peu profonde et sur les bancs, encouragés par un concert de cris lancés des navires, où l'on se pressait contre les bastingages pour assister au

spectacle.

Deux des flambregs n'étaient pas morts. Un des tireurs portait un couteau à courte lame. Il s'en servit pour leur trancher la moelle épinière tandis qu'ils essayaient de se remettre sur leurs pattes pour s'enfuir.

De grands oiseaux blancs vinrent survoler la scène ; portés par un courant d'air ascendant, ils planèrent au-dessus des hommes, leurs têtes animées de petits mouvements vifs tandis qu'ils flairaient la mort.

Ils piquèrent, éventant les hommes de leurs ailes et laissant traîner de longues serres qui éraflèrent l'un d'entre eux.

Les marins chassèrent crabes et oiseaux tandis que l'homme au couteau s'affairait. D'un large mouvement du bras, il ouvrit le ventre des animaux abattus. Plongeant à l'intérieur, il retira les entrailles et le foie, les laissant à fumer sur le rivage. À petits coups de couteau rapides, il trancha les pattes arrière. Son bras ruisselait de sang doré. Au-dessus, les oiseaux menaient grand tapage.

Les phagors transportèrent pattes et carcasses dans le canot.

D'autres animaux furent abattus. Pendant ce temps, les Pasharatid avaient fait sortir un traîneau du bateau. Quatre robustes phagors se saisirent des traits et le tirèrent sur le rivage. Sartorilvrash fut invité à suivre le mouvement.

« Nous allons faire un petit tour afin que vous puissiez voir un peu le pays », dit Jeseratabhar avec un sourire pincé. Il comprit que ce n'était là qu'un prétexte pour se donner un peu de répit loin du navire. Il se rangea à côté d'elle, réglant son pas sur le sien.

Une forte odeur de cour de ferme les assaillit. Les flambregs trottaient ici et là comme si de rien n'était, pendant que les oiseaux blancs se disputaient les abats. Suivant le traîneau, les humains gravirent péniblement la pente. Ils virent d'autres animaux qui ressemblaient aux flambregs, mais avaient un pelage plus hirsute et plus gris et des cornes annelées. C'étaient des yelks. Dienu Pasharatid dit d'un air condescendant qu'il aurait mieux valu abattre des yelks que des flambregs. La viande rouge était meilleure que la jaune.

Personne ne répondit à ce commentaire. Sartorilvrash tourna les yeux vers Io. L'homme avait le visage fermé. Il avait l'air très loin d'ici. Se pouvait-il qu'il pensât à la reine ?

Ils poursuivirent leur ascension entre d'immenses blocs erratiques déposés là par un glacier disparu. Sur certains d'entre eux étaient griffonnés des noms et des dates, par lesquels d'anciens bagnards avaient cherché à se signaler à la postérité.

La petite troupe arriva en terrain plus ou moins plat. Tout en reprenant haleine, ils contemplèrent le paysage. Les deux navires se trouvaient à la lisière d'une étendue d'eau noire vers laquelle

s'abaissaient les corniches d'un ciel noir. De petits icebergs se dressaient ici et là ; certains d'entre eux, pris dans un courant, s'éloignaient rapidement vers le large, où ils pouvaient être pris pour des voiles. Aucun autre signe de vie humaine n'était visible.

Du côté opposé s'étendait la terre de Loraj, qui s'enfonçait jusque dans les Régions Polaires. Les brumes continuaient de se disperser pour révéler une plaine pratiquement uniforme. Ce vaste espace vide avait quelque chose de majestueux. Le sol qu'ils foulaient était complètement dépourvu d'herbe, marqué d'empreintes de milliers et de milliers de sabots.

« Ces plaines appartiennent aux flambregs, aux yelks et aux yelks géants », dit Dienu Pasharatid. « Et pas seulement les plaines, mais le pays tout entier. »

« Ce n'est pas un endroit pour les humains », observa Io Pasharatid.

« Les flambregs et les yelks ont un air de famille, mais ils diffèrent sur le plan anatomique », expliqua Odi Jeseratabhar. « Les yelks sont nécrogènes. Les petits naissent de leurs cadavres et se nourrissent de leurs charognes au lieu de lait. Les flambregs sont vivipares. »

Sartorilrvrash ne dit rien. Il était encore sous le coup du massacre sur le rivage. Les fusils continuaient de faire feu. Le but de l'escale en ces lieux était précisément de faire provision de viande fraîche.

Les quatre phagors tiraient désormais les quatre humains dans le traîneau. La plaine se révéla gorgée d'eau, semée de mares et de fondrières. La progression était lente. Au nord s'étendaient des basses collines moutarde, dont les flancs étaient hérissés par endroits d'épicéas nains et autres arbres résistants. Les arbres réussissaient moins bien dans la plaine, où leurs branches ployaient sous le poids de gros nids d'oiseaux faits de brindilles et de bois flotté. Quant au feuillage, il était souillé de fiente blanche.

Les navires et la mer furent bientôt hors de vue. L'air était froid, moins chargé de relents marins. Une odeur de bêtes en rut flottait au-dessus du sol. Le bruit des coups de feu mourut dans le lointain. Ils se promenèrent ainsi pendant près d'une heure sans échanger une parole, savourant le vaste déploiement de l'espace autour d'eux.

L'Amiral Prêtre-Soldat fit arrêter le traîneau près d'un bloc rocheux strié d'ocre. Ils descendirent du véhicule et se mirent à marcher séparément çà et là en balançant les bras. Le rocher les dominait de sa masse. On n'entendait que les cris des oiseaux et le murmure du vent. Puis ils perçurent un grondement lointain.

Sartorilrvrash songea à quelque glacier en train de se briser au loin. Il se désintéressa de la chose, tout à son plaisir de fouler de nouveau la terre ferme. Les femmes, au contraire, échangèrent un regard inquiet et, sans un mot, grimpèrent au sommet du rocher. Elles scrutèrent le paysage et lancèrent des cris d'alarme.

« Hé, vous autres brutes, tirez le traîneau sous le rocher », lança Odi Jeseratabhar en hurdhû.

Le grondement devint un roulement de tonnerre. Qui montait de la terre, de toutes parts. Quelque chose arrivait aux collines basses à l'ouest. Elles bougeaient. Frappé de terreur à la façon de quelqu'un se trouvant confronté à un phénomène naturel dépassant son imagination, Sartorilvrash courut vers le rocher et entreprit de l'escalader. Io Pasharatid l'aida à se hisser sur une saillie où il y avait de la place pour quatre. Les phagors se plaquèrent contre le rocher, se léchant les narines à petits coups de langue.

« Nous serons en sécurité ici le temps qu'ils passent », dit Odi Jeseratabhar. Sa voix était mal assurée.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Sartorilvrash. À travers une légère brume, l'horizon se déroulait comme un tapis, se précipitant vers eux. Ils ne pouvaient que regarder en silence. Le tapis se transforma en une avalanche de flambregs qui avançaient sur un large front.

Sartorilvrash essaya de les compter. Dix, vingt, cinquante, cent – c'était impossible. Il y avait là des troupeaux et des troupeaux de bêtes qui formaient un front d'un mille – deux, cinq milles de large. Des rangées sans fin de yelks et de flambregs convergeaient sur la plaine où se dressait le bloc rocheux.

Le sol, le rocher, et jusqu'à l'air, vibraient.

Le cou tendu, les yeux fous, la gueule dégoulinante de bave, les troupeaux arrivèrent. Le flot vivant se mit à déferler autour du rocher, se séparant d'un côté pour se reformer de l'autre. Des pique-bœufs blancs planaient au-dessus d'eux, n'ayant qu'un coup d'aile occasionnel à donner pour suivre le mouvement.

Transportés d'enthousiasme, les quatre humains levaient les bras en l'air, hurlaient, faisaient de grands signes, poussaient des cris de joie.

Au-dessous d'eux ils avaient une mer sur sabots qui s'étendait jusqu'à l'horizon et au-delà. Pas une seule bête ne leva les yeux vers les humains en train de gesticuler ; chacun savait que le moindre faux pas signifiait la mort.

L'allégresse des humains ne tarda pas à fondre. Ils s'assirent tous les quatre, les uns contre les autres. Ils promenaient autour d'eux des regards de plus en plus indifférents. L'immense troupeau n'en finissait pas de passer. Batalix se leva, Batalix se coucha dans des auréoles de lumière concentriques. On ne voyait toujours pas le bout du troupeau. Les animaux continuaient d'affluer par milliers.

Quelques flambregs se détachèrent de la masse pour s'aventurer près de la baie. D'autres plongèrent droit dans la mer. D'autres encore, en pleine transe, se précipitèrent du haut des falaises vers une mort

certaine. Le gros du troupeau dévalait la déclivité dans un bruit de tonnerre et remontait de l'autre côté, dans la direction du nord-est. Les heures passaient. Et le monotone martèlement des sabots de se poursuivre...

Dans le ciel, de magnifiques rideaux de lumière se déployèrent, formant un mur étincelant qui s'élevait jusqu'au zénith. Mais le moral des humains était en baisse : la vie qui les avait mis précédemment en joie ne faisait à présent que les déprimer.

Ils se tenaient blottis les uns contre les autres sur leur saillie. Les quatre phagors s'aplatissaient contre la paroi rocheuse, le traîneau devant eux pour se protéger.

Freyr déclina légèrement vers l'horizon. De la pluie se mit à tomber, d'abord de façon timide. Les traînées de lumière qui embrasaient le ciel disparurent à mesure que l'averse se faisait plus violente, détrempant le sol et modifiant le bruit des sabots.

Une pluie glacée tomba pendant des heures. Une fois en route, elle faisait comme le troupeau : elle ne s'arrêtait plus.

L'obscurité et le bruit isolaient légèrement Sartorilrvrash et Odi Jeseratabhar des autres. Ils se serrèrent l'un contre l'autre pour se protéger.

Le martèlement des animaux et des éléments le pénétrait. Il se fit tout petit, le front contre la cage thoracique de l'amiral, attendant la mort, revoyant sa vie.

C'était la solitude qui l'avait mené là, songea-t-il. Une solitude délibérée, tout au long de sa vie. Je me suis coupé de mes frères. Je négligeais ma femme. Parce que j'étais tellement seul. Mon appétit de savoir est né de cet affreux sentiment de solitude : par mon savoir je me suis encore plus coupé de mes congénères. Pourquoi ? Qu'est-ce qui me possédait ?

Et comment ai-je pu supporter JandolAnganol si longtemps ? Est-ce que je reconnaissais en lui un tourment semblable au mien ? J'admire JandolAnganol – il laisse la douleur venir à la surface. Mais quand il s'est saisi de moi, ça a été comme un viol. Je ne peux pas pardonner ça, ni mes livres délibérément, gratuitement, détestablement réduits en cendres. Il a réduit mes défenses en cendres. Il réduirait le monde en cendres s'il le pouvait...

Je suis différent à présent. Coupé de ma solitude. Je serai différent si nous en réchapons. J'aime bien cette femme, Odi. Je le montrerai.

Et quelque part dans ce sinistre désert qu'est la vie je trouverai le moyen de faire mordre la poussière à JandolAnganol. Pendant des années, j'ai avalé des insultes, me suis nourri d'amertume. Désormais – je ne suis pas si vieux – je m'emploierai, pour le bien de tous, à l'humilier. Il m'a humilié. Je l'humilierai. Ce n'est pas noble, mais ma noblesse a disparu. Au diable la noblesse !

Il rit, et le froid lui gela les dents de devant.

Il se rendit compte qu'Odi Jeseratabhar pleurait, et ce depuis un moment si ça se trouvait. Hardiment, il la serra contre lui jusqu'à ce que sa joue rugueuse fût contre celle de la jeune femme. Pendant ce temps, pendant qu'il progressait ainsi, centimètre par centimètre, sur leur perchoir, l'immense bruit de sabots n'avait cessé de résonner dans les ténèbres.

Il murmura quelques vagues paroles de consolation.

Elle tourna la tête ; leurs bouches se touchaient presque. « Tout cela est de ma faute. J'aurais dû prévoir cette éventualité... »

Elle ajouta autre chose qui fut emporté par l'orage. Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser. Chacun goûta à la pluie qui ruisselait sur les lèvres de l'autre.

En dépit de leur inconfort, les humains glissèrent dans une espèce d'état comateux. Quand ils se réveillèrent, la pluie s'était réduite à un léger crachin. Le troupeau défilait toujours de chaque côté du rocher. Il s'étendait toujours d'un bout à l'autre de l'horizon. Ils furent forcés de se soulager la vessie en s'accroupissant au bord du rocher. Les phagors et le traîneau avaient été emportés pendant leur sommeil. Il n'en restait plus rien.

Ce qui avait causé leur réveil n'était rien d'autre qu'une invasion de mouches qui arrivaient avec le troupeau. De même qu'il y avait plus d'une sorte d'animal dans le vaste déferlement, il y avait plus d'une sorte de bestiole dans l'invasion ailée ; mais toutes les espèces étaient capables de pomper le sang. Elles s'abattirent par milliers sur les humains, qui furent forcés de se pelotonner sous un abri de manteaux et de keedrants. Chaque parcelle de peau exposée était aussitôt investie et sucée jusqu'au sang.

Ils restèrent là à mijoter dans une chaleur étouffante, tandis que l'énorme rocher tremblait sous leurs pieds comme s'il continuait de voyager sur le glacier qui l'avait déposé sur la plaine. Une autre journée passa. Un autre pâlejour, une autre nuit.

Batalix se leva de nouveau sur un décor de pluie et de brume. Enfin, la densité de la presse diminua. Le gros du troupeau était passé. Il ne restait plus que les traînards, souvent des mères flambregs accompagnées de leurs petits. Le harcèlement des mouches se relâcha. Vers le nord-est, le tonnerre du troupeau en train de disparaître continuait de se faire entendre. Beaucoup de flambregs étaient toujours à tourner en rond le long du littoral.

Tremblants et tout ankylosés, les humains se laissèrent glisser à terre. Il ne leur restait plus qu'à regagner le rivage à pied. Une forte odeur animale dans les narines, vacillant sur leurs jambes, ils avancèrent, assaillis par des nuées de mouches tout au long du chemin. Pas une parole ne fut échangée durant le retour.

Le navire reprit la mer. Ils quittèrent la Baie de la Persécution. Les quatre malheureux qui s'étaient trouvés coincés au milieu de la ruée animale gisaient dans l'entrepont, en proie à une forte fièvre provoquée par le froid et les piqûres des mouches.

Dans le cerveau en délire de Sartorilrvrash le troupeau continuait de passer, interminablement, recouvrant le monde. La réalité de cette formidable présence refusait de le quitter, malgré ses efforts pour la repousser. Elle continua de l'obséder même quand il fut rétabli.

Dès qu'il en eut la force, il alla sans cérémonie bavarder avec Odi Jeseratabhar. L'Amiral fut content de le voir. Elle l'accueillit de façon amicale et lui tendit même une main, qu'il prit.

Elle était assise dans sa couchette, seulement couverte d'un drap rouge, ses cheveux blonds tombant librement sur ses épaules. Sans son uniforme, elle avait l'air plus maigre que jamais, mais plus accessible.

« Tous les navires au long cours font escale dans la Baie de la Persécution », dit-elle. « On y fait provision de vivres, principalement de viande. La Guilde des Prêtres-Marins comprend peu de végétariens. De poisson. De phoque. De crabe. J'ai déjà vu des ruées de flambregs. J'aurais dû être plus vigilante. Ils m'attirent. Que pensez-vous de ces animaux ? »

Il avait déjà remarqué cette habitude chez elle. Alors même qu'elle tissait un sortilège de temps sibish autour d'elle, elle posait brusquement une question pour déconcerter son interlocuteur.

« Je ne savais pas qu'il y avait tant d'animaux en ce monde... »

« Il y en a plus que vous ne pouvez l'imaginer. Plus que n'importe qui ne peut/saurait l'imaginer. Ils vivent aux abords de la grande calotte glaciaire, dans les tristes régions polaires. Par millions. Des millions et des millions. »

Elle sourit, transportée d'enthousiasme. Il aimait cela.

Il se rendit compte à quel point il était seul quand elle souriait.

« Je suppose qu'ils étaient en pleine migration. »

« Non, ce n'est pas ça, pas à ma connaissance. Ils descendent vers l'eau, mais n'y restent pas. Ils se déplacent à tous les moments de l'année, pas seulement au printemps. Il se peut qu'ils soient simplement poussés par le désespoir. Ils n'ont qu'un ennemi. »

« Les loups ? »

« Pas les loups. » Elle lui adressa un sourire de louve, heureuse de l'avoir pris en défaut. « Les mouches. Une mouche en particulier. Grosse comme le bout de mon pouce. Avec des rayures jaunes – impossible de ne pas la reconnaître. Elle pond ses œufs dans la peau de ces malheureux bovidés. Quand les larves éclosent, elles se creusent un chemin dans le derme, pénètrent dans le sang et finissent par

s'installer dans des poches sous la peau du dos. C'est là qu'elles grossissent, formant un abcès de la taille d'un gros fruit, jusqu'à ce que celui-ci éclate et qu'elles tombent par terre pour accomplir un nouveau cycle de vie. Presque tous les flambregs que nous tuons ont un tel parasite – souvent plusieurs.

« J'ai vu certaines bêtes affolées courir jusqu'à épuisement, ou se jeter de hautes falaises, pour échapper à cette mouche rayée de jaune. »

Elle posa sur lui un regard bienveillant, comme si cet exposé lui donnait quelque satisfaction intérieure.

« Madame, j'ai été choqué quand vos hommes ont tiré quelques femelles sur le rivage. Mais ce n'était rien, je le vois maintenant. Rien. » Elle hocha la tête.

« Les flambregs sont une force de la nature. Inépuisable. Inépuisable. À côté d'eux, l'humanité n'est rien. La population actuelle de Sibornal est estimée à vingt-cinq millions d'habitants. Il y a plusieurs fois – peut-être mille fois – ce nombre de flambregs sur le continent. Autant de flambregs qu'il y a d'arbres. Je suis convaincue qu'il y a eu un jour où Helliconia n'était peuplée que de ces bestiaux et de ces mouches, les uns et les autres ne cessant de parcourir les continents, les bovidés souffrant un tourment perpétuel auquel ils essayaient perpétuellement d'échapper. »

Devant cette vision, l'un et l'autre se turent. Sartorilvrash retourna dans sa cabine. Mais quelques heures plus tard, Odi Jeseratabhar vint le trouver. Il se sentit embarrassé de la recevoir dans son cagibi nauséabond.

« Est-ce que mon histoire de flambregs en nombre illimité vous a rendu triste ? » Il y avait assurément de la coquetterie dans sa question.

« Au contraire. Je suis ravi de pouvoir m'entretenir avec quelqu'un comme vous, qui s'intéresse aux mécanismes de ce monde. J'aimerais qu'ils soient mieux compris. »

« Ils sont mieux compris en Sibornal que n'importe où ailleurs. » Puis elle décida d'atténuer la vantardise en ajoutant : « Peut-être parce que nous connaissons un changement saisonnier plus marqué qu'en Campannat. Vous autres Borlieniens pouvez oublier le Grand Hiver en Été. On se prend parfois à craindre/vivre dans la crainte, quand on est seul, que le prochain Hiver de Weyr ne soit encore plus froid ; que ce soit seulement de quelques degrés, et il ne restera plus d'êtres humains. Seulement des phagors, et ces myriades de flambregs stupides. Peut-être que l'humanité est... un accident temporaire. »

Sartorilvrash la contempla. Elle s'était brossé les cheveux, mais ils flottaient toujours librement sur ses épaules. « J'ai souvent eu la même pensée. Je déteste les phagors, mais ils sont plus stables que nous.

Bah, au moins le sort de l'humanité est plus enviable que celui de ces flambregs constamment poussés en avant. Encore que nous ayons certainement nos équivalents de la mouche à rayures jaunes... » Il hésita ; il avait envie de lui en entendre dire davantage, pour mesurer son intelligence et sa sensibilité. « La première fois où j'ai vu les flambregs, j'ai été frappé par leur ressemblance avec les ancipités. »

« Il y a une ressemblance, sous bien des aspects. Eh bien, mon ami, vous qui passez pour un homme instruit, que tirez-vous de cette ressemblance ? » Elle le mettait elle-même à l'épreuve, comme l'indiquait son attitude aimablement taquine. D'un commun accord, ils s'assirent l'un à côté de l'autre sur la couchette.

« Les Madis nous ressemblent. Ainsi que les Nondads et les Autres, bien que de façon plus lointaine. Il ne semble pas y avoir de rapport de parenté entre les humains et les Madis, bien que les accouplements entre Madis et humains soient parfois fertiles. La Princesse Simoda Tal est le produit d'un tel métissage. Mais je n'ai jamais entendu parler de phagors s'accouplant avec des flambregs. » Son incertitude lui arracha un petit ricanement.

« À supposer que les divinités génétiques qui nous gouvernent aient établi un rapport de parenté, comme vous dites, entre l'humanité et les Madis ? Admettriez-vous alors qu'il y ait un tel rapport entre les flambregs et les phagors ? »

« Il faudrait que cela soit prouvé par l'expérience. » Il était sur le point d'expliquer ses expériences d'hybridation à Matrassyl, puis il décida de réserver ce sujet pour une autre fois. « Une relation génétique implique des similitudes extérieures. Phagors et flambregs ont du sang doré qui constitue une protection contre le froid... »

« Il n'est pas besoin d'expérience pour qu'il y ait preuve. Je ne crois pas comme la plupart des gens que chaque espèce est créée séparément par Dieu l'Azoiaxique. » Elle baissa la voix en disant cela. « Je crois que les frontières s'estompent avec le temps, comme les frontières entre humains et Madis s'estomperont encore quand votre JandolAnganol épousera Simoda Tal. Vous voyez où je veux en venir ? »

Était-elle secrètement athée, comme il l'était ? Au grand étonnement de Sartorilrvrash, cette pensée lui donna une érection. « Dites-moi. »

« Je n'ai pas entendu parler d'accouplements entre phagors et flambregs, c'est vrai. Mais j'ai une bonne raison de penser qu'il y a eu un jour où ce monde ne comptait que des flambregs et des mouches – par millions, aussi innombrables et dénués d'intelligence les uns que les autres. À la suite de toute une série de modifications génétiques, les ancipités se sont développés à partir des flambregs. Ils en sont une version améliorée. Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce possible ? »

Il essaya de retourner son argumentation contre elle.

« Les similitudes peuvent être nombreuses, mais elles ne sont guère qu'extérieures, à part la couleur du sang. Vous pourriez tout aussi bien dire que les hommes et les phagors sont semblables parce que les deux espèces parlent. Les phagors se tiennent à la verticale comme nous. Ils ont leur propre forme d'intelligence. Les flambregs n'ont rien de ce genre – à moins que le fait de galoper furieusement d'un bout à l'autre du continent ne soit quelque chose d'intelligent. »

« La capacité phagorienne de marcher en position verticale et de se servir d'un langage articulé est venue après la division en deux familles. Imaginez que les phagors se soient développés à partir d'un groupe de flambregs qui... qui aurait trouvé une solution de rechange à la fuite en avant comme moyen de répondre au problème des mouches. »

Ils se regardaient fiévreusement. Il lui tardait de parler à Odi de sa découverte concernant les hoxneys.

« Quelle solution ? »

« Se cacher dans des cavernes, par exemple. Aller sous terre. Libérés du tourment des mouches, ils sont devenus intelligents. Se sont dressés sur leurs pattes de derrière pour voir plus loin, et ont pu employer leurs pattes de devant à manier des outils. Dans le noir, le langage s'est développé pour suppléer la vue. Je vous montrerai un jour mon essai sur ce sujet. Personne d'autre ne l'a vu. »

Il rit à la pensée des flambregs exécutant de tels tours.

« Pas en une génération, cher ami. En plusieurs. En une infinité de générations. Les plus malins l'emportaient. Ne riez pas. » Elle lui tapota la main. « Si rien de tel n'est arrivé dans le passé, alors laissez-moi vous demander ceci. Comment se fait-il que la période de gestation des pliches soit d'une année-Batalix et que la période de gestation d'un flambreg femelle dure exactement le même temps ? Cela ne prouve-t-il pas une relation génétique ? »

Continuant leur route, les deux navires passèrent devant les petits ports de la partie la plus au sud de la côte de Loraj, à l'intérieur des tropiques. Du port d'Ijivibir, une caravelle de 600 tonnes, le *Bon Espoir*, prit la mer pour rejoindre *l'Amitié Dorée* et *l'Union*. Elle avait fière allure, avec ses voiles peintes de rayures verticales. On tira le canon du vaisseau amiral en manière de salut, et les marins poussèrent un grand hurra. Sur un océan vide, trois bateaux faisaient beaucoup plus que deux.

Un autre moment d'exception se présenta quand ils eurent atteint le point le plus occidental de leur trajet, à 29° de longitude est. Il restait dix minutes avant la vingt-cinquième heure. Freyr était au-

dessous de l'horizon, qu'il teintait d'une lueur abricot. Cette lueur dissolvait l'horizon et semblait monter de l'eau brumeuse. Elle marquait la tombe d'où le grand soleil allait incessamment surgir. Quelque part dans ce rougeoiement se trouvait la terre sacrée de Shivenink ; quelque part dans Shivenink, dans les montagnes qui allaient de la mer au Pôle Nord, se trouvait la Grande Roue de Kharnabhar.

Un clairon sonna Tout-le-Monde-sur-le-Pont. Les trois navires se regroupèrent. On récita des prières, on joua de la musique, tout le monde s'immobilisa pour prier, un doigt sur le front.

De la brume abricot émergea une voile. Par une illusion d'optique, elle apparut et disparut comme une vision. Des oiseaux criaient autour des mâts, loin d'une terre qu'ils avaient quittée depuis peu.

C'était un navire entièrement blanc, voiles blanches, coque fraîchement badigeonnée de blanc de chaux. Comme il se rapprochait, tirant un coup de canon en manière de salut, les passagers des autres navires virent que c'était une caravelle, pas plus grosse que le *Bon Espoir* ; mais sur sa grand-voile éclatait le hiérogamme représentant la Roue elle-même, deux cercles concentriques reliés par des lignes courbes. C'était la *Prière de Vajabhar*, du nom du port principal de Shivenink.

Les quatre navires se rangèrent bord à bord, comme des pigeons se serrant sur une branche. Un chapelet d'ordres fut aboyé par l'Amiral Prêtre-Soldat en personne. Les beauprés obliquèrent, les cordages grincèrent, les artimons se gonflèrent. La petite flotte se mit à voguer vers le sud.

Les nuances de l'eau tournèrent au bleu foncé. Les navires quittaient la Mer de Pannoal et entraient dans la partie nord du vaste Océan Climent. Immédiatement, ils rencontrèrent du gros temps. Ils traversèrent des moments très difficiles, se battant avec des vagues gigantesques et de périlleux orages qui les bombardaient d'énormes grêlons. Pendant des jours, ils ne virent aucun des deux soleils.

Quand enfin ils atteignirent des eaux plus calmes, le zénith de Freyr était plus bas qu'auparavant et celui de Batalix un peu plus haut. À bâbord s'étendaient les falaises de la redoute la plus occidentale de Campannat, le Cap Findowel. Une fois qu'ils eurent contourné Findowel, ils gagnèrent le mouillage le plus proche sur la côte du continent tropical pour y prendre deux jours de repos. Les charpentiers réparèrent les dommages causés par la tempête ; les membres de la Guilde des Prêtres-Marins recousaient les voiles ou se baignaient dans les eaux tièdes de la lagune. Le spectacle de ces hommes et de ces femmes en train de s'ébattre nus dans l'eau – les pudiques Sibornaliens semblaient avoir complètement oublié leur pudibonderie en la circonstance – était si engageant que même

Sartorilvrash s'aventura dans l'eau, ne gardant sur lui qu'une paire de caleçons de soie.

Il se reposa ensuite sur la plage, à l'abri de la chaleur conjugée des deux soleils, regardant les baigneurs sortir de l'eau un par un. Beaucoup de membres de l'équipage du *Bon Espoir* étaient des femmes solidement bâties. Il soupira après sa jeunesse. Io Pasharatid vint s'asseoir à côté de lui et lui dit à voix basse : « Si seulement cette superbe reine des reines était ici, hein ? »

« Eh bien quoi ? » Il continuait de regarder l'eau, espérant voir Odi en émerger toute nue.

Pasharatid lui donna un coup de coude dans les côtes tout à fait contraire aux façons sibornaliennes.

« Eh bien quoi, dites-vous ? Eh bien ce semblant de paradis serait véritablement le paradis. »

« Pensez-vous que cette expédition puisse conquérir Borlien ? »

« Même en tenant compte des hasards de la guerre, j'en suis sûr. Nous sommes organisés et armés comme les forces de JandolAnganol n'arriveront jamais à l'être. »

« La reine se trouvera alors sous votre contrôle. »

« Ce point ne m'a pas échappé. D'où croyez-vous que me vient ce brusque enthousiasme guerrier ? Je ne veux pas d'Ottassol, vieil imbécile. Je veux la Reine Myrdemlnggala. Et j'ai bien l'intention de la faire mienne. »

LES PRISONNIERS DE LA CARRIÈRE

Un homme marchait, un paquetage en bandoulière. Il portait les restes loqueteux d'un uniforme. Les deux soleils pesaient sur lui. Des ruisselets de sueur coulaient dans sa tunique. Il marchait en aveugle, ne levant que rarement les yeux.

Il était en train de traverser une zone de jungle sinistrée dans le Haut Chwart, du côté est de Randonan. Ce n'était partout que souches noircies et brisées, beaucoup encore fumantes. Dans les rares moments où l'homme regardait autour de lui, il ne voyait rien d'autre que la piste et le paysage charbonneux. Des voiles de fumée grise s'élevaient au loin. Il était possible que la chaleur tropicale fût la cause de l'incendie. Ou peut-être était-ce à une étincelle jaillie d'une arquebuse qu'un million d'arbres devaient leur mort. Il y avait de nombreux décimes que des batailles se livraient dans la région. À présent soldats et canons avaient disparu, et la végétation avec eux.

Tout dans l'attitude de l'homme exprimait l'épuisement et la défaite. Mais il continuait d'avancer. Il vacilla une fois sur ses jambes, quand une de ses ombres pâlit et disparut. Un nuage noir était venu masquer Freyr. Quelques minutes plus tard, Batalix fut pareillement englouti. Puis la pluie se mit à tomber. L'homme courba la tête et continua de marcher. Il n'y avait aucun endroit pouvant lui offrir un abri, rien qu'il pût faire à part endurer les éléments.

L'averse continua, croissant en violence par à-coups. Les cendres sifflaient. Les cieux en appelaient toujours à de nouvelles ressources, telles les réserves qu'on lance tour à tour dans la bataille.

Changement de tactique : bombardement à la grêle. Les grêlons aiguillonnèrent l'homme. Malgré sa fatigue, il se mit à courir. Il se réfugia comme il put dans ce qui restait d'un arbre creux. En se plaçant contre le bois friable, il délogea une garnison de dos-ronds. Privés de leur petite forteresse, les crustacés remontèrent de véritables Takissas de cendre liquide, agitant leurs frêles antennes en quête d'un nouveau refuge.

Inconscient de cette catastrophe, l'homme regardait droit devant lui sous le rebord de son chapeau, le souffle court. Plusieurs silhouettes courbées avançaient en titubant dans l'obscurité. C'étaient les restes de son armée, la naguère fameuse Seconde Armée Borlienienne. Un homme passa sans le voir à quelques centimètres de

son abri, traînant une terrible blessure qui saignait plus que jamais sous les grêlons. L'hôte de l'arbre se mit à pleurer. Il n'avait pas de blessure, lui, en dehors d'une ecchymose à la tempe. Il n'avait pas le droit d'être en vie.

Comme un enfant privé de consolation, ses pleurs cédèrent le pas à l'épuisement ; il s'endormit en dépit de la grêle.

Les rêves qui mirent fin à son sommeil étaient pleins de grêle. Il en sentit la piquûre sur la joue, se réveilla, vit que le ciel était redevenu clair. Il se mit en mouvement, mais des grêlons continuaient de le frapper au visage, au cou. Comme il grimaçait de contrariété, un grêlon s'engouffra dans sa bouche. Il le recracha, image vivante de la stupéfaction.

Les plantes noueuses, genre genêt, qui se dressaient tout près de lui avaient été brûlées. Le feu avait durci l'enveloppe des graines, les faisant mûrir par la même occasion. Dans la chaleur d'un nouveau jour, les enveloppes éclataient. Elles émettaient un petit bruit pareil à celui de lèvres humides se décollant l'une de l'autre. Les graines fusaient dans toutes les directions. Le sol couvert de cendres ne pouvait que favoriser leur croissance.

Il rit, soudain tout heureux. Quoi que la sotte humanité trouve moyen de faire, la nature continuait inexorablement d'aller son chemin. Et lui poursuivrait le sien. Il tapota son épée, ajusta son chapeau, remonta son paquetage sur l'épaule et se mit en marche en direction du sud-est.

Il émergea de la zone dévastée vers midi. Le chemin descendait en serpentant entre des fourrés de shoatapraxi. Au cours des siècles, la route que suivait le soldat avait tour à tour été rivière, lit asséché, piste glacée, voie de troupeaux et grand-route. Personne n'aurait su faire l'histoire de ses usages. De modestes fleurs poussaient le long de ses talus, certaines issues de plantes mères qui avaient essaimé au loin. Les talus devinrent plus hauts de chaque côté. Il avançait péniblement dans l'intervalle, gêné par des coulées de gravier qui se dérobaient sous ses pieds. Quand le chemin se fit enfin plus praticable, au bas d'un flanc de colline, il vit des maisons entourées de champs.

Le spectacle n'était pas fait pour le rassurer.

Les champs étaient depuis longtemps à l'abandon. Les maisons étaient dans un état lamentable. Beaucoup de toits étaient effondrés, laissant les pignons pointer vers le ciel comme de vieux poings. Les haies qui surmontaient les talus de chaque côté du chemin croulaient sous le poids de la poussière qui s'y était déposée. De la poussière s'était répandue jusque sur les champs avoisinants, les maisons et leurs dépendances, les bagages abandonnés un peu partout dans le paysage. Tout avait la même tonalité grise, comme si chaque chose avait été fabriquée à partir du même matériau.

Seul le passage d'une grande armée avait pu soulever tant de poussière, pensa l'homme au baluchon. Cette armée avait été la sienne. La Seconde Armée était alors en train de marcher au combat. À présent il en revenait dans un grand silence, vaincu.

D'un pas assourdi, le Général Hanra TolramKetinet descendit la rue sinueuse. Un ou deux phagors lui jetèrent des regards furtifs parmi les ruines, les longs masques de leurs faces dépourvus de toute expression. Il ne se souvenait pas de ce village ; c'était juste un village de plus qu'ils avaient traversé par une chaude journée de plus. Comme il atteignait le bout de la rue et le pilier sacré qui délimitait l'octave de terre locale, il vit un hallier en forme de coin qu'il crut se rappeler, un hallier dont ses éclaireurs avaient procédé à la reconnaissance pour voir s'il ne cachait pas d'ennemis. S'il ne se trompait pas, il y avait une ferme de taille de l'autre côté, dans laquelle il avait dormi quelques heures.

La maison était intacte. Les communs avaient été endommagés par le feu.

TolramKetinet s'arrêta près du portail, examinant les lieux. La cour et la maison étaient silencieuses, mis à part le bourdonnement des mouches. L'épée à la main, il s'avança. Deux hoxneys abattus gisaient dans une stalle ouverte, leurs cadavres noirs de mouches. Leur puanteur lui agressa les narines.

Freyr était haut dans le ciel, Batalix déjà en train de s'abaisser vers l'ouest. Tout un conflit d'ombres donnait à la maison un aspect terne tandis qu'il s'en approchait. Les fenêtres étaient souillées de poussière. Il se souvenait d'avoir vu une femme ici, la femme du fermier, et quatre enfants en bas âge. Pas d'homme. À présent il n'y avait plus en ces lieux que le bourdonnement du silence.

Il posa son paquetage à côté de l'entrée et ouvrit la porte d'un coup de pied.

« Y a quelqu'un ? » Il espérait que quelques-uns de ses hommes seraient en train de se reposer dans les chambres.

Pas de réponse. Mais ses sens en alerte l'avertirent qu'il y avait quelque chose de vivant dans le bâtiment. Il marqua un temps d'arrêt dans le vestibule en pierre. Une grande horloge à balancier, avec ses vingt-cinq heures enluminées, se dressait silencieusement contre un mur. Le reste donnait l'impression de pauvreté commune à une région qui se trouvait depuis longtemps dans une zone de combats. Au-delà du vestibule, tout était plongé dans l'ombre.

Il s'avança d'un pas résolu jusqu'au bout du passage et pénétra dans une cuisine basse de plafond.

Six phagors se tenaient là. Immobiles, comme s'ils attendaient son retour. Leurs yeux rose foncé luisaient dans l'ombre. Derrière eux, à l'extérieur d'une fenêtre, poussait un carré de fleurs jaune vif ; elles

interceptaient le soleil et empêchaient de voir distinctement les silhouettes bestiales. Des reflets jaunes délinéaient les épaules, les longues pommettes. Une des brutes avait conservé ses cornes.

Ils s'avancèrent vers lui, mais TolramKinet était prêt. Il avait flairé leur odeur dans le vestibule. Ils avaient des lances à la main, mais il était un bretteur expérimenté. Ils furent prompts, mais ils se gênèrent les uns les autres. Il plongea son épée au-dessous de leur cage thoracique, là où il savait que se trouvait leur cœur. Un seul des ancipités réussit à diriger sa lance vers lui. Il lui trancha à moitié l'avant-bras d'un seul coup d'épée. Du sang doré jaillit. La pièce s'emplit de leur respiration bruyante. Tous moururent sans émettre un autre son.

Comme ils s'écroulaient, il vit à leurs marques qu'ils avaient été des membres sûrs de sa garde. Profitant de la déroute des Fils de Freyr, ils avaient tenté leur chance et laissé leur naturel reprendre le dessus. Un soldat moins aguerri serait tombé dans leur guet-apens. C'était d'ailleurs ce qui s'était produit tout récemment. Au fond de la cuisine, allongé de tout son long sur une table, gisait un caporal borlienien, la gorge nettement arrachée d'un coup de dents.

TolramKinet retourna dans la cour et s'appuya contre un mur extérieur dont la tiédeur le pénétra. Au bout de quelques instants, sa nausée passa. Il resta là à reprendre son souffle dans l'air tiède, jusqu'à ce que la puanteur des charognes avoisinantes le chasse de la cour.

Il ne pouvait plus se reposer ici. Quand il eut repris quelque force, il ramassa son paquetage et reprit sa marche silencieuse le long de la route qui menait à la côte. Vers la mer et ses rumeurs.

La forêt se resserra autour de lui. La route du sud passait entre les colonnes tourmentées de spirax, ces arbres à deux troncs entrelacés. TolramKinet suivit les avenues qu'ils formaient. On ne pouvait plus parler de brousse. Il ne poussait pas grand-chose par terre, car la lumière du soleil n'arrivait que très partiellement à pénétrer jusqu'au sol. Il avait l'impression de marcher dans un vaste bâtiment, entre des piliers d'une stupéfiante facture.

Au-dessus s'étendaient d'autres couches de ces forêts qui séparaient Borlien de Randonan. La couche des arbustes, à travers laquelle des créatures de bonne taille se frayaient parfois un chemin dans un grand bruit de branches cassées. Le sous-bois, où des Autres se balançaient et criaient, se laissant occasionnellement tomber à terre pour s'emparer d'un champignon avant de regagner à toute vitesse la sécurité des arbres. La voûte, le véritable toit de la jungle, orné de fleurs que TolramKinet ne pouvait pas voir et d'oiseaux qu'il ne pouvait qu'entendre. La couche émergente, formée par les plus grands arbres, qui se dressait au-dessus de la voûte, domaine des oiseaux de proie qui épiaient sans chanter.

La solennité de la forêt tropicale était telle qu'elle semblait, à qui s'y aventurerait, beaucoup plus permanente que la savane ou même le désert. Il n'en était rien. Sur les 1825 petites années helliconiennes comptait une Grande Année, le système complexe de la forêt n'était pas capable de se maintenir plus de la moitié de cette période. Soumis à un examen attentif, chaque arbre révélait, au niveau des racines, du tronc, des branches et des graines, les stratégies qu'il employait pour survivre quand les cieux étaient moins cléments, quand il devait résister tout seul dans une désolation hurlante, ou attendre dans une gaine, pétrifié, sous la neige.

La faune considérait les différentes couches de son habitat comme quelque chose d'immuable. La vérité était que tout cet édifice compliqué, plus extraordinaire que n'importe quelle réalisation humaine, n'était venu à l'existence que quelques générations plus tôt, en réponse aux éléments, jaillissant comme un diable de sa boîte d'un éparpillement de coques.

Cette hiérarchie de plantes obéissait à un ordre parfait qui ne pouvait sembler dû au hasard qu'à un œil non averti. Chaque chose, animal, insecte ou végétal, avait sa place, généralement une zone horizontale, bien à lui. Les Autres constituaient les rares exceptions à la règle. Les phagors s'étaient réfugiés dans la forêt, vivant souvent dans des huttes aménagées dans l'écartement des racines faisant saillie, et les Autres étaient venus graviter dans leur orbite, pour y jouer un rôle qui se situait entre celui d'animal familier et d'esclave.

Souvent, des communautés d'une douzaine de phagors ou plus étaient établies avec leurs petits au pied d'un grand arbre. TolramKetinet passait au large de tels endroits. Il ne faisait aucune confiance aux phagors et craignait les sorties de leurs meutes d'Autres, qui se précipitaient comme des chiens de garde à l'approche d'un étranger, en brandissant des bâtons.

Des hommes se tenaient parfois cachés dans ces communautés. Une petite hutte humaine ne devait d'ailleurs pas tarder à se montrer près – et à peine discernable – d'une hutte ancipitée. Ces hommes, à demi nus, étaient de toute évidence acceptés par les phagors comme des versions plus grandes des Autres. C'était comme si ces petits êtres au pelage brun, en leur alliance avec les phagors, autorisaient les hommes à vivre en humble harmonie avec eux.

La plupart de ces hommes étaient des déserteurs de la Seconde Armée. TolramKetinet leur parla, essayant de les persuader de se joindre à lui. Certains se laissèrent convaincre. D'autres lui lancèrent des bouts de bois. Beaucoup avouèrent qu'ils détestaient la guerre et ne rejoignaient leur ancien commandant que parce qu'ils en avaient assez de la jungle, avec ses bruits furtifs et son maigre régime.

Après un jour de marche dans les allées de la futaie, ils

rendossèrent leurs personnages de soldats et acceptèrent comme avec soulagement les anciennes règles de discipline. TolramKinet changea lui aussi. Son maintien était précédemment celui d'un homme vaincu. Et voilà qu'il rejetait les épaules en arrière et retrouvait quelque chose de sa fière assurance. Plus il y avait d'hommes pour recevoir des ordres, plus il lui était facile d'en donner, et plus ils paraissaient justes. Avec cette mutabilité propre à la race humaine, il s'identifia à l'image que ceux qui l'entouraient avaient de lui.

C'est ainsi que la petite troupe arriva au fleuve Kacol.

Forts de leur énergie retrouvée, ils lancèrent une attaque surprise et prirent la poignée de cabanes d'Ordelay. Cette victoire leur rendit définitivement leur ardeur combative.

Au milieu des embarcations qui flottaient sur le Kacol se trouvait un transport de glace qui battait pavillon de la Compagnie Commerciale de Glace de Lordryardry. Quand la ville fut envahie, ce vaisseau, le *Balourd de Lordryardry*, essaya de fuir dans le sens du courant, mais TolramKinet l'intercepta avec un groupe d'hommes.

Le capitaine, terrifié, protesta qu'il était neutre et réclama l'immunité diplomatique. Il se trouvait à Ordelay non seulement pour vendre de la glace mais pour remettre une lettre au Général Hanra TolramKinet.

« Sais-tu où est ce général ? » demanda TolramKinet.

« Quelque part dans la jungle, en train de perdre la guerre du roi pour lui. »

L'épée sur la gorge, le capitaine dit qu'il avait envoyé un courrier pour remettre le message ; là s'arrêtaient ses obligations. Il avait suivi en tout les instructions du Capitaine Krillio Muntras.

« Que disait cette lettre ? » demanda TolramKinet.

L'homme jura qu'il n'en savait rien. L'enveloppe de cuir qui la contenait était cachetée au sceau de la reine des reines, Myrdemlnggala. Comment aurait-il osé mettre le nez dans un message royal ?

« Tu n'auras pas la moindre paix tant que tu n'auras pas révélé ce qu'il y avait dedans. Parle, vaurien ! »

Il avait besoin d'encouragement. Quand il se retrouva en train de se faire écraser sous une table retournée, le capitaine admit que le cachet de l'enveloppe s'était détaché tout seul. Il avait pu s'apercevoir, sans le faire exprès, que la reine des reines était envoyée en exil par le Roi JandolAnganol, quelque part sur la côte nord de la Mer des Aigles, dans un endroit appelé Gravabagalinien ; qu'elle craignait pour sa vie ; et qu'elle espérait voir un jour son cher ami le général se présenter à elle délivré des dangers de la guerre. Elle priait Akhanaba de le protéger de tous les maux.

En entendant cela, TolramKinet pâlit. Il alla se mettre à l'écart et

s'absorba dans la contemplation des eaux noires, de façon à ce que ses soldats ne voient point son visage. Des espérances, des peurs, des désirs se réveillèrent en lui. Il murmura une prière par laquelle il demandait à être plus heureux en amour qu'à la guerre.

Les hommes de TolramKetinet firent descendre à terre le malheureux capitaine du *Balourd* et réquisitionnèrent son bateau. Ils restèrent un jour en ville à faire la fête, embarquèrent des vivres et mirent à la voile pour l'océan.

Tout là-haut au-dessus de la jungle, l'Avernus voguait sur son orbite. Certains des habitants du satellite d'observation, qui connaissaient mal les variétés de guerres pratiquées sur la planète au-dessous, se demandaient quel genre de troupe avait pu mettre en déroute la Seconde Armée Borlienienne. Ils cherchaient en vain les bandes de fiers patriotes randonanais qui avaient repoussé les envahisseurs de leur pays.

Il n'existait rien de tel. Les Randonanais étaient des tribus à demi sauvages qui vivaient en harmonie avec leur environnement. Certaines tribus cultivaient des parcelles de céréales. Toutes vivaient entourées de chiens et de porcs qui, lorsqu'ils étaient tout jeunes, étaient admis sans discrimination à téter les mères qui allaitaient s'ils en avaient envie. On tuait pour se nourrir et non pour le plaisir de la chasse. Beaucoup de tribus rendaient un culte aux Autres comme à des dieux, ce qui ne les empêchait pas de tuer les dieux en question quand elles en rencontraient en train de se balancer au milieu des branches de la grande forêt natale. Telle était leur tournure d'esprit que nombre d'entre elles adoraient les poissons, les arbres, les menstrues, les esprits ou les taches de double jour.

En leur humilité, les tribus de Randonan toléraient les tribus de phagors, qui étaient léthargiques et se composaient principalement de bûcherons et de marchands de champignons itinérants. Les phagors, de leur côté, attaquaient rarement les tribus humaines, bien qu'il fût question, dans les histoires traditionnelles qui se racontaient, de femmes humaines ravies par des stalons.

Les phagors fabriquaient leur propre boisson, le raffel. Dans certains cas, ils fabriquaient un breuvage différent, que les tribus randonanaïses appelaient vulumunwun, pensant qu'il était distillé à partir de la sève de l'arbre connu sous le nom de vulu et de certains champignons. Incapables de confectionner elles-mêmes le vulumunwun, elles en faisaient le troc avec les phagors. Et c'étaient alors de grands festins qui se prolongeaient tard dans la nuit.

En ces occasions, un grand esprit parlait souvent aux tribus. Il leur disait d'aller s'amuser dans le Désert.

Les tribus attachaient leurs dieux, les Autres, dans des fauteuils de bambou et les transportaient sur leurs épaules à travers la jungle.

Toute la tribu se déplaçait, bébés, porcs, perroquets, preets, chats et tout. Ils traversaient le Kacol et pénétraient dans ce qui était officiellement Borlien. Ils envahissaient les riches terres cultivées de la plaine centrale.

C'était ce que les Randonanais appelaient le Désert. La terre y était à découvert ; les soleils y dardaient leurs rayons. On n'y trouvait ni grands arbres, ni taillis, ni endroits secrets, ni sangliers sauvages, ni Autres. Dans ce pays sans dieu – une ultime libation de vulumunwun aidant – ils osaient se divertir en mettant le feu aux cultures ou en les saccageant.

Les Borlieniens de la plaine étaient des hommes noirs et vigoureux. Ils détestaient les pâles lézards qui surgissaient du néant comme des fantômes. Ils s'élançaient hors de leurs petits villages pour chasser les envahisseurs avec la première arme qui leur tombait sous la main. Il leur arrivait souvent d'y perdre la vie, car les autres possédaient des sarbacanes d'où fusaient des épines empennées dont la pointe était empoisonnée. Furieux, les fermiers quittaient leurs foyers pour aller incendier les forêts. C'était ainsi que Borlien et Randonan avaient fini par entrer en guerre.

Agression, défense, attaque et contre-attaque. Ces mouvements s'embrouillèrent dans le jeu de renversements qui, dans l'esprit humain, ne cesse de transformer toute chose en son contraire. Lorsque la Seconde Armée déploya ses sections dans les montagnes embroussaillées de Randonan, les petites tribus étaient elles-mêmes devenues, aux yeux de leurs ennemis, une formidable coalition militaire.

Pourtant, ce n'était pas une opposition armée qui avait mis en échec l'expédition de TolramKetin. La défense des tribus consistait à s'éclipser dans la jungle et à crier pendant la nuit des insultes barbares aux envahisseurs, comme ils entendaient les Autres le faire. Comme les Autres, ils se postaient dans les arbres pour faire pleuvoir des fléchettes ou de l'urine sur les hommes du général. Ils ne pouvaient pas vraiment faire la guerre. La jungle la faisait pour eux.

Car la jungle était pleine de maladies contre lesquelles l'armée borliennienne n'était pas immunisée. Ses fruits provoquaient des dysenteries torrentielles, ses points d'eau transmettaient diverses formes de paludisme, ses périodes de jour des fièvres, et ses insectes d'ignobles variétés de parasites qui rongeaient les hommes du dedans comme du dehors. Il n'y avait rien contre quoi il fût possible de lutter ; il fallait survivre à tout. Un par un, ou par fournées entières, les soldats borlieniens succombèrent à la jungle. Avec eux moururent les ambitions du Roi JandolAnganol d'une victoire dans les Guerres de l'Ouest.

Quant au roi, si loin de son armée en train de se désintégrer dans

Randonan, il connaissait des difficultés presque aussi compliquées que les mécanismes de la jungle. La bureaucratie de Pannoval était plus stable que la jungle et avait par conséquent plus de temps pour développer ses enchevêtrements. Il y avait bien des semaines que la reine des reines avait quitté la capitale de JandolAnganol, et l'acte de divorce de celui-ci n'arrivait toujours pas de la capitale du Saint Empire.

La chaleur augmentant, Pannoval intensifia ses campagnes d'extermination contre les ancipités vivant sur ses terres. Des tribus phagors en fuite cherchèrent refuge dans Borlien, contre le souhait général de la population, qui haïssait et craignait à la fois les sacs de poils.

Le roi ne partageait pas ces sentiments. Dans un discours prononcé devant la scritina, il déclara les réfugiés bienvenus, leur promettant des terres dans le Cosgatt, où ils avaient permission de s'installer s'ils acceptaient de s'engager dans l'armée et de combattre pour Borlien. Ainsi le Cosgatt, désormais débarrassé de l'ombre de Darvlish, pourrait être cultivé à bas prix et les nouveaux venus écartés de la présence des Borlieniens.

Cette main secourable tendue aux phagors ne plut à personne à Pannoval comme à Oldorando, et l'acte de divorce fut de nouveau différé.

Mais JandolAnganol était content de lui. Il souffrait assez pour que cela apaisât sa conscience.

Il enfila une veste éclatante et alla voir son père. Il suivit une fois de plus les tours et les détours de son palais et franchit les portes gardées qui menaient aux caves où il tenait le vieil homme enfermé. Les salles de la prison semblaient plus humides que jamais. JandolAnganol s'arrêta dans la première, celle qui avait un jour servi de morgue et de chambre de torture. Les ténèbres se refermèrent autour de lui. Les bruits du monde extérieur s'éteignirent.

« Père ! » dit-il. Sa propre voix résonna d'étrange façon à ses oreilles.

Il passa dans la deuxième pièce, puis dans la troisième, où filtrait une pâle lumière. Le feu de bûches était aussi souffreteux que d'habitude. Le vieil homme, enveloppé comme d'habitude dans sa couverture, était comme d'habitude assis devant le feu, le menton sur la poitrine. Il n'y avait là rien de changé depuis bien des années. À cette différence près que cette fois VarpalAnganol était mort.

Le roi demeura quelques instants immobile, une main sur l'épaule de son père. Le peu de chair qu'il sentait sous ses doigts était dur comme du bois.

JandolAnganol alla se placer sous la fenêtre haute garnie de barreaux. Il appela son père. Le crâne déplumé ne bougea pas d'un

millimètre. Il appela de nouveau, plus fort. Aucune réaction.

« Tu es mort, n'est-ce pas ? » dit-il sur le ton du mépris. « Cela ne fait jamais qu'une trahison de plus... Par le foyer originel, n'étais-je pas assez malheureux avec elle partie ? »

Aucune réponse ne lui parvint. « Tu es mort, hein ? Parti exprès pour me contrarier, vieux hrattock... »

Il s'approcha à grands pas de la cheminée et expédia de grands coups de pied dans les bûches, les éparpillant un peu partout dans la cellule, qu'elles remplirent de fumée. Dans sa fureur, il renversa le fauteuil, et le corps frêle de son père tomba sur les dalles, toujours recroquevillé sur lui-même.

Le roi se pencha sur la forme minuscule, comme s'il contemplait un serpent, puis, brusquement, tomba à genoux – non pour prier, mais pour saisir le cadavre à la gorge et l'accabler d'un déluge de paroles, dans lequel l'accusation que cette chose morte avait autrefois monté sa mère contre lui, étouffé son amour, revenait sous diverses formes, illustrée d'exemples crachés avec rancœur, jusqu'à ce que le roi soit à court de mots et reste là, courbé sur le corps, enveloppé d'épaisses volutes de fumée. Il cogna du poing sur les dalles, puis s'assit sur ses talons avant de se figer dans une totale immobilité.

Les braises qui jonchaient le sol s'éteignirent toutes seules, une à une, sous l'effet de l'humidité. Enfin, les yeux rougis, le roi s'arracha du cachot enténébré et, d'un pas précipité, comme s'il était poursuivi, remonta vers des régions plus chaudes.

Parmi les nombreux hôtes du palais il y avait une vieille nounou qui vivait dans les quartiers réservés aux domestiques, pratiquement grabataire. JandolAnganol ne s'était pas rendu en ces lieux depuis son enfance. Il trouva son chemin sans hésitation dans le dédale des couloirs et arriva devant la vieille femme, qui sauta de son lit et s'accrocha à l'un des montants, saisie de terreur. Elle fixa sur lui des yeux égarés, ramenant ses cheveux sur son visage.

« Il est mort, ton maître et amour », dit JandolAnganol d'une voix neutre. « Veille à ce qu'il soit prêt pour l'enterrement. »

Le jour suivant, une semaine de deuil fut proclamée, et la Première Garde Royale Phagorienne défila dans la cité en tenue noire.

Les gens du commun, que leur pauvreté rendait avides d'émotions, furent prompts à épier l'humeur du roi, par personnes interposées si nécessaire. Ils étaient en communication étroite avec le palais, même si c'était de façon souterraine. Tout le monde connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui était au service du roi ; et ils avaient vent des moindres sautes d'humeur de JandolAnganol.

Tête nue sous les deux soleils, ils se dirigèrent en masse vers la terre sacrée où VarpalAnganol, avec tout le faste dû à un roi, devait être enterré sur sa juste octave de terre.

L'Archiprêtre du Dôme du Zèle, BranzaBaginut, présidait à la cérémonie. Les membres de la scritina étaient présents, logés sur une tribune dressée pour la circonstance et tendue de bannières aux armes de la maison d'Anganol. Tous ces notables affichaient une expression où se lisait leur désapprobation du roi vivant plutôt que leur chagrin pour le roi mort ; mais ils étaient quand même là, craignant les conséquences s'ils avaient agi autrement, leurs épouses avec eux pour les mêmes raisons.

JandolAnganol se tenait à l'écart de tout le monde près de la tombe ouverte. Il jetait parfois de brefs coups d'œil autour de lui, comme s'il espérait apercevoir Robayday. Ces regards nerveux se firent plus fréquents quand le corps de son père, enveloppé d'un drap d'or, fut placé sur le côté dans la fosse creusée pour lui. Rien ne l'accompagna. Toutes les personnes présentes savaient ce qui l'attendait en bas, dans le monde des diaphes, où les choses matérielles n'étaient plus nécessaires. La seule concession au rang du disparu fut le moment où douze femmes de la cour s'avancèrent pour jeter des fleurs sur la forme immobile.

L'Archiprêtre BranzaBaginut ferma les yeux et psalmodia.

« Les saisons en leur succession nous emportent vers nos octaves finales. De même qu'il y a deux soleils, le petit et le grand, notre existence connaît deux phases, la vie et la mort, la petite et la grande. Aujourd'hui un grand roi nous quitte pour entrer dans la grande phase. Lui qui connaissait la lumière, le voici descendu dans les ténèbres... »

Et tandis que sa voix haut perchée faisait taire les murmures de la foule, qui tendait le cou en avant tout comme les chiens, qui assistaient aussi à la cérémonie, tendaient le museau vers la tombe, les premières poignées de terre furent jetées.

À ce moment, la voix du roi retentit. « Ce scélérat a causé la ruine de ma mère et la mienne. Pourquoi prier pour un tel coquin ? »

Il sauta par-dessus la fosse, bouscula l'Archiprêtre et, sans cesser de vociférer, se mit à courir vers le palais, dont les épaulements se dressaient au-dessus de la colline. Hors de vue de la foule, il continua à courir jusqu'à ses écuries, où il enfourcha son hoxney pour s'élancer comme un fou dans les bois, laissant Yuli piailler loin derrière lui.

Cet épisode scandaleux, cette insulte d'un homme pieux à la religion établie, ravit le gros de la population de Matrassyl. On en parla, on en rit, on en fit l'éloge ou la critique jusque dans les plus humbles huttes.

« C'est vraiment un type, ce Jandol », fut souvent le verdict mûrement pesé auquel on parvint dans les tavernes, où l'on ne se laissait guère attendre par la mort, après une longue soirée de libations. Et la réputation du « type » s'accrut en conséquence, au

grand dam de ses ennemis dans la scritina.

À la colère des ennemis du « type », mais aussi à celle d'un mince jeune homme au teint bronzé, vêtu de haillons, qui assistait à l'enterrement et fut témoin du départ du roi. Robayday n'était pas très loin, en train de vivre sur une île de pêcheurs au milieu d'un lac encombré de roseaux, quand la nouvelle de la mort de son grand-père lui était parvenue. Il avait regagné la capitale avec la vigilance d'un daim entreprenant d'aller examiner un lion de plus près.

Voyant le « type » se retirer, il se risqua à le suivre et sauta sur un hoxney, empruntant un chemin qui lui était familier depuis son enfance. Il n'avait pas l'intention d'affronter son père et ne savait même pas ce que lui-même avait en tête.

Le « type », qui était tout ce qu'on voulait sauf de bonne humeur, emprunta un sentier qu'il n'avait pas pris depuis que Sartorilrvrash avait été chassé. Ce sentier menait à une carrière cachée par les douces tiges cireuses de jeunes rajabarals ; ces pousses, qui avaient derrière elles des centaines d'années de croissance, ne laissaient guère deviner les redoutables forteresses de bois qu'elles deviendraient quand l'été de la Grande Année céderait de nouveau à l'hiver. Sa fièvre retombée, le roi attacha Vanneau à un jeune arbre. Il posa une main sur le bois lisse et appuya son front dessus. Le corps de la reine et le rythme qui avait un jour illuminé leur amour lui revinrent en mémoire. Ces bonheurs étaient morts sans qu'il s'en aperçût.

Après quelques instants de silence, il fit passer Vanneau devant la souche du rajabaral d'origine, aussi noire qu'un volcan éteint. Un peu plus loin se dressait la palissade qui barrait l'entrée de la carrière. Personne ne l'interpella. Il se fraya un passage à l'intérieur.

Tout était à l'abandon dans l'avant-cour. Des mauvaises herbes poussaient un peu partout. La maison du gardien était en piteux état ; une brève période de négligence était en train de l'entraîner vers un délabrement durable. Un vieil homme, grosse barbe blanche en bataille, s'avança et s'inclina bien bas devant Sa Majesté.

« Où est la garde ? Pourquoi la porte n'est-elle pas fermée ? » Mais il y avait une certaine indifférence dans cette sommation, qu'il lança par-dessus l'épaule, tout en s'approchant des cages situées un peu plus loin.

Le vieil homme, habitué aux sautes d'humeur du roi, se garda bien de faire preuve d'une semblable indifférence, et le suivit en l'abreuvant de longues explications : tout le monde à part lui avait été retiré de la carrière après la disgrâce du chancelier ; il était seul à continuer de s'occuper des prisonniers, espérant par là agir pour le plaisir du roi.

Loin de montrer du plaisir, le roi croisa les mains derrière le dos et prit un air irrité. Quatre grandes cages avaient été construites contre

les parois de la carrière, chacune divisée en divers compartiments pour le plus grand confort des prisonniers. JandolAnganol coula un regard noir à l'intérieur des cages.

La première contenait des Autres. Un instant auparavant ils étaient en train de se balancer là par les mains, les pieds ou la queue, histoire de passer le temps ; quand le roi s'approcha de leur prison, ils se laissèrent tomber à terre et se précipitèrent vers les barreaux, tendant leurs pattes pareilles à des mains, inconscients du haut rang de leur visiteur.

Les occupants de la seconde cage eurent un mouvement de recul à l'approche de l'étranger ; la plupart disparurent en un éclair dans leurs compartiments. Leur prison était bâtie sur le roc, de façon à ce qu'ils ne puissent pas creuser de galeries dans le sol. Deux d'entre eux vinrent s'appuyer aux barreaux, levant les yeux vers ceux de JandolAnganol. Ces protognostiques étaient des Nondads, petites créatures furtives souvent confondues avec les Autres, auxquels ils ressemblaient un peu. Ils arrivaient à la taille des humains et, comme les Autres, avaient le museau qui avançait. Un pagne minuscule cachait leurs parties génitales ; leur corps était recouvert d'un pelage beige clair.

Les deux Nondads s'adressèrent au roi tout en sautillant nerveusement de-ci de-là. Un étrange amalgame de sifflements, clappements et grognements leur servait de langage. Le roi les regarda avec une expression qui hésitait entre le mépris et la sympathie avant de passer à la troisième cage.

Là étaient emprisonnés les plus avancés des protognostiques, les Madis. Contrairement aux occupants des deux premières cages, les Madis ne firent pas un mouvement quand le roi approcha. Privés de leur existence migratrice, ils n'avaient nulle part où aller ; ni les couchers des soleils, ni les allées et venues des rois n'avaient pour eux la moindre signification. Ils essayèrent de cacher leurs visages sous leurs aisselles quand les yeux de JandolAnganol se posèrent sur eux.

La quatrième cage était bâtie en pierre, prise directement dans la carrière, en hommage à la plus grande détermination de ses occupants qui, eux, étaient humains – pour la plupart des hommes et des femmes des tribus de Mordriat ou de Thribriat. Les femmes se coulèrent dans l'ombre. La plus grande partie des hommes se pressèrent vers le roi et l'implorèrent avec beaucoup d'éloquence de les libérer ou, au pire, de ne plus permettre les expériences dont ils étaient l'objet.

« Rien de plus facile », se dit le roi, aussi incapable de rester en place que les prisonniers.

« Sire, les indignités que nous avons souffertes... »

De la cendre du Rustyjonnik traînait encore ici et là, hérissée de brins d'herbe, mais les éruptions avaient cessé aussi soudainement

qu'elles avaient commencé. Le roi donnait des coups de pied dedans, soulevant un petit nuage de poussière sous ses bottes.

Bien qu'il fût surtout intéressé par les Madis et qu'il les examinât sous tous les angles, s'accroupissant parfois pour ce faire, il était trop agité pour s'attarder en un lieu précis. Des Madis mâles se bousculèrent vers lui avec une de leurs femmes, nue, et la lui offrirent en échange de leur liberté.

JandolAnganol leur tourna le dos, dégoûté, le visage grimaçant.

Jaillissant en plein soleil de derrière la cage de pierre, il se retrouva nez à nez avec RobaydayAnganol. Tous deux se raidirent comme deux chats, jusqu'à ce que Roba se mette à gesticuler, bras et doigts écartés. Le vieux garde chenu arriva derrière lui, en traînant les pieds et en se plaignant.

« On emprisonne son monde pour le bien de sa santé mentale, puissant roi ? » dit Roba.

Mais JandolAnganol s'avança d'un mouvement vif, passa un bras autour du cou de son fils et le baisa sur les lèvres, comme s'il avait opté pour cette attitude un instant auparavant.

« Où étais-tu passé, mon fils ? Pourquoi te montrer si sauvage ? »

« Un garçon ne peut-il pas se livrer à son chagrin dans la nature ? Doit-il venir à la cour pour cela ? » Il prononça ces mots de façon indistincte tout en s'écartant de son père et en s'essuyant la bouche du revers de la main. Juste comme il se heurtait à la troisième cage, il passa son autre main derrière lui pour se retenir.

Aussitôt, un Madi lui attrapa l'avant-bras. La femelle nue qui avait été offerte au roi lui mordit sauvagement la partie charnue du pouce. Roba hurla de douleur. Le roi fut tout de suite sur la cage, l'épée au clair. Les Madis reculèrent et Roba fut relâché.

« Ils sont aussi avides de sang royal que Simoda Tal », dit Roba en sautillant çà et là, les mains serrées entre les cuisses. « Tu as vu comment elle m'a mordu les parties charnues ! En voilà des façons de belle-mère ! »

Le roi rit tout en rengainant son épée.

« Tu vois ce qui arrive quand on se mêle des affaires des autres. »

« Ils sont méchants, sire, et il est certain qu'on n'a pas été très gentil avec eux », dit le vieux garde en conservant ses distances.

« Tu es attiré par la captivité comme les grenouilles le sont par les mares », dit Roba à son père, tout en continuant de sautiller. « Libère donc ces malheureux ! Ils sont victimes de la folie de Rushven, pas de la tienne – tu en avais de plus grandes en train. »

« Mon fils, j'ai un petit phagor auquel je suis très attaché et qui, lui aussi, est peut-être très attaché à moi. Il me suit pour me témoigner son affection. Pourquoi me suis-tu pour m'injurier ? Cesse d'agir ainsi et mène avec moi une vie raisonnable. Je ne te ferai pas de mal. Si je

t'ai blessé, je le regrette, comme tu m'as donné depuis longtemps motif de le regretter. Accepte ce que je dis. »

« Les garçons sont particulièrement difficiles à élever, sire », observa le garde.

Père et fils se tenaient l'un en face de l'autre. JandolAnganol avait encapuchonné son regard d'aigle et paraissait calme. Une fureur sourde enflammait le visage lisse de Roba.

« Tu as besoin d'un autre chouchou sur tes talons ? N'as-tu pas assez de prisonniers dans cette infâme carrière ? Pourquoi faut-il que tu viennes te régaler de leur misère ? »

« Pas me régaler. Apprendre. J'aurais dû apprendre de Rushven. J'ai besoin de savoir... ce que font les Madis... Je comprends que tu craines mon amour, mon garçon. Tu crains les responsabilités. Tu les as toujours crainies. Être roi est une grande responsabilité... »

« Être un papillon est la responsabilité du papillon. »

Irrité par cette remarque, le roi se remit à aller et venir devant les cages. « Tu as là quelque chose dont Sartorilvrash est entièrement responsable. Peut-être était-il cruel. Il faisait s'accoupler les occupants de ces quatre cages selon des combinaisons programmées afin de voir ce qui en résultait. Il mettait tout par écrit, selon son habitude. J'ai tout fait brûler – selon mon habitude, ajouteras-tu. Soit.

« Grâce à ces expériences, Rushven a découvert une loi qu'il appelait échelle de différenciation. Il a prouvé que les Autres, dans la Cage Un, pouvaient parfois donner le jour à une progéniture quand on les faisait s'accoupler avec des Nondads. Cette progéniture était stérile. Non, c'est la progéniture issue du croisement des Nondads et des Madis qui est stérile. Je ne me souviens plus des détails. Les Madis pouvaient avoir une progéniture dans le cas d'un croisement avec les humains de la Cage Quatre. Certains de ces hybrides sont féconds.

« Il a poursuivi ses expériences pendant des années et des années. Si l'on forçait les Autres et les Madis à s'accoupler, il n'en résultait rien. Les croisements entre humains et Nondads ne donnent rien non plus. Il y a une gradation, une échelle de différenciation entre les espèces. Voilà ce qu'il a découvert. Rushven était un homme doux. Il a fait ce qu'il a fait pour l'amour de la science.

« Sans doute le condamnes-tu, comme tu condamnes tout le monde à part toi. Mais Rushven a payé pour son savoir. Un jour, il y a deux ans – tu étais absent, en pleine nature, comme d'habitude – sa femme est venue dans cette carrière pour nourrir les prisonniers, et les Autres se sont échappés de leur cage. Ils l'ont mise en pièces. Ce vieux garde te racontera... »

« C'est son bras que j'ai trouvé en premier, sire », dit le garde, tout heureux d'être mentionné. « Le bras gauche, pour être précis, sire. »

« Oui, Rushven a payé pour son savoir. Et moi, Roba, j'ai payé

pour le mien. Un temps viendra où toi aussi tu devras payer. Ce ne sera pas toujours l'été. »

Roba arracha les feuilles d'un buisson comme s'il voulait le détruire, et en enveloppa sa main blessée. Le garde alla pour l'aider, mais Roba le repoussa d'un coup de pied nu.

« Ce sale endroit... ces sales cages... ce sale palais... Prendre des notes sur de sales petites saillies... Autrefois, vois-tu, avant qu'il n'y ait des rois, le monde était une grosse boule blanche dans une soucoupe noire. Arriva alors le grand kzahhn de tous les ancipités qui s'accoupla avec la reine de tous les humains, l'ouvrit en deux avec son énorme trique et la remplit à ras bord d'écume dorée. Cette ramponade secoua le monde au point de le faire sortir de sa frigidité hivernale et d'entraîner les saisons... »

Pris de fou rire, il n'arriva pas à terminer sa phrase. Le vieux garde prit un air dégoûté et se tourna vers le roi.

« Je puis vous assurer, sire, que le chancelier ne s'est jamais livré à une telle expérience ici, du moins à ma connaissance. »

Le roi demeura raide, les yeux brillants de mépris, jusqu'à ce que son fils soit calmé. Puis il lui tourna le dos avant de parler.

« Nous n'avons plus besoin de ça, ni besoin de nous quereller, surtout en temps d'affliction. Retournons ensemble au palais. Tu peux monter en croupe sur Vanneau, si tu veux. »

Roba tomba à genoux et enfouit son visage dans ses mains. Les bruits qu'il faisait ne ressemblaient pas à des pleurs.

« Peut-être qu'il a faim ? » suggéra le garde.

« Fiche le camp, toi, ou je te tranche la tête. » Le garde recula.

« Je continue de leur apporter à manger chaque jour, Votre Majesté. Je fais tout le chemin du palais jusqu'ici, et je ne suis plus jeune. »

JandolAnganol se retourna vers son fils toujours à genoux. « Tu sais que ton grand-père est allé rejoindre les diaphes ? »

« Il n'en pouvait plus. J'ai vu bâiller sa tombe. »

« Je fais de mon mieux, sire, mais j'aurais grand besoin d'un esclave pour m'aider... »

« Il est mort en dormant – une mort douce, en dépit de ses péchés. »

« J'ai dit qu'il n'en pouvait plus. Privé de raison, mis au supplice par la mère, travaillé par le grand-père... cela fait trois coups que tu me portes. Quel sera le prochain ? »

Le roi croisa les bras, fourrant les mains sous ses aisselles. « Trois coups ! Mon enfant – ils sont mon unique blessure. Pourquoi me bombardes-tu d'inepties ? Reste ici, sois mon réconfort. Puisque tu n'es même pas en mesure d'épouser une Madi, reste. »

« Rester avec toi, Père ? Rester avec toi comme l'a fait grand-père,

dans les entrailles du palais ? Non, je préfère retourner à... »

Tandis qu'il parlait, le garde s'avança d'un pas traînant, dans l'attitude du suppliant, et s'interposa entre JandolAnganol et son fils. Le roi lui donna un coup de poing qui l'envoya valser dans un buisson. Les prisonniers se lancèrent dans un grand chahut, cognant sur les barreaux.

Le roi sourit, ou du moins montra les dents, tout en essayant de s'approcher de son fils. Roba recula. « Tu ne comprendras jamais ce que ton grand-père m'a fait. Tu ne comprendras jamais son pouvoir sur moi – autrefois – maintenant – peut-être pour toujours – parce que je n'ai aucun pouvoir sur toi. Je ne pouvais réussir qu'en le mettant sous les verrous. »

« Les prisons coulent comme des glaciers dans ton sang. Je vais devenir un Madi, ou une grenouille. Je refuse d'être humain tant que tu revendiqueras ce qualificatif. »

« Rob, ne sois pas si cruel. Essaie d'entendre raison. Je vais – dois – épouser bientôt une jeune Madi. C'est pourquoi je suis venu examiner les Madis ici. Je t'en prie, reste avec moi. »

« Va ramponer ton esclave madi ! Fais le compte de ta progéniture ! Mesure, prends des notes ! Mets tout par écrit, souffre, enferme les produits féconds, et n'oublie jamais qu'il y en a un en liberté sur Helliconia qui est prêt à t'envoyer dans une prison éternelle... »

Tout en parlant, le jeune homme reculait, laissant traîner ses doigts par terre. Puis il fit demi-tour et détala dans les fourrés. Un moment plus tard, le roi vit sa silhouette escalader la paroi de la carrière. Puis il disparut.

Le roi alla s'appuyer contre un arbre, les yeux fermés.

Ce furent les gémissements du garde qui l'arrachèrent à sa torpeur. Il se dirigea vers l'endroit où le vieil homme était affalé et l'aida à se remettre debout.

« Excusez-moi, sire, mais peut-être qu'un petit esclave, maintenant que je commence à ne plus être en âge... »

Se frottant le front d'un geste las, JandolAnganol dit : « Tu peux répondre à quelques questions, slanje. Dis-moi, s'il te plaît, quelle est la position préférée des femmes madis pour copuler ? Par derrière, comme les animaux, ou face à face, comme les humains ? Rushven me l'aurait dit. »

Le garde s'essuya les mains sur sa tunique et se mit à rire. « Oh, les deux, sire, d'après ce que j'ai pu observer, et j'ai vu ça bien des fois, à travailler ici, sans aide. Mais surtout par derrière, comme font les Autres. Il y en a qui disent qu'ils s'accouplent pour procréer, d'autres qu'ils sont portés sur la chose, mais la vie en cage est différente. »

« Est-ce que les Madis s'embrassent sur les lèvres comme les

humains ? »

« Je n'ai jamais vu ça, sire, non. Nulle part ailleurs que chez les humains. »

« Est-ce qu'ils se lèchent le sexe avant le coït ? »

« C'est monnaie courante dans toutes les cages, sire. On s'y lèche beaucoup. On ne fait presque que s'y lécher et s'y sucer, je dirais, que c'en est une vraie dégustation. »

« Merci. À présent tu peux relâcher les prisonniers. Ils ont rempli leur office. Rends-leur la liberté. »

Il quitta la carrière au pas, une main sur son épée, l'autre sur le front.

De molles bandes d'ombre projetées par les rajabarals passaient sur lui tandis qu'il regagnait le palais. Freyr n'allait pas tarder à se coucher. Le ciel était jaune. Des halos vaporeux orange et bruns, dus à des particules de poussière volcanique, entouraient le soleil. Il flottait près de l'horizon comme une perle dans une huître gâtée. Et le roi disait à Vanneau : « Je ne peux pas lui faire confiance. C'est un chien fou, comme je l'étais. Je l'aime mais je ferais mieux de le tuer. S'il avait l'intelligence de travailler avec sa mère à former une coalition contre moi dans la scritina, c'en serait fini de moi... J'aime la reine, mais je ferais bien de la tuer elle aussi... »

Le hoxney ne répondit pas. Il se dirigeait vers le couchant sans autre ambition que de regagner son écurie.

Le roi prit conscience de la bassesse de ses propres pensées.

Levant les yeux vers le ciel embrasé, il y vit le mal que sa religion lui avait appris à voir. « Il faut que je me corrige », dit-il. « Aide-moi, ô Tout-Puissant ! »

Il éperonna Vanneau. Il irait voir la Première Garde Phagorienne. Ils ne soulevaient pas d'épineux problèmes moraux. Avec eux il se sentait en paix.

Les halos bruns l'emportèrent sur le jaune. Comme Freyr disparaissait, l'huître devint terreuse de la périphérie au centre, changeant de minute en minute à mesure que la lumière de Batalix l'attrapait. Sa beauté perdue, elle devint une simple formation nuageuse dans un ciel brouillé tandis que Batalix déclinait à son tour vers l'ouest. Il se pouvait qu'Akhanaba fut en train de dire – et de façon nullement énigmatique – que toute cette intrication d'événements était sur le point d'arriver à son dénouement.

JandolAnganol retourna dans son palais silencieux pour y trouver un envoyé du Saint Empire Pannovalien. Alam Esomberr, tout sourire, attendait son bon plaisir.

Son acte de divorce était enfin arrivé. Il n'avait plus qu'à le présenter à la reine des reines et il serait libre d'épouser sa princesse madi.

L'HOMME QUI EXPLOITAIT UN GLACIER

L'été de la petite année avait cédé le pas à l'automne dans l'hémisphère sud. Les moussons s'amoncelaient le long des côtes d'Hespagorat.

Tandis que sur l'agréable côte nord de la Mer des Aigles la Reine Myrdemlnggala se baignait dans les eaux bleues en compagnie de ses amis les dauphins, sur la morne côte sud de la même mer, là où elle se mêlait aux eaux de la Mer du Cimeterre, le gagnant de la loterie avernienne, Billy Xiao Pin, était à l'agonie.

Le port de Lordryardry était abrité du large par les îles Lordry, au nombre de deux douzaines, dont certaines servaient de ports baleiniers. Sur ces îles, et le long des côtes basses d'Hespagorat, des iguanes marins vivaient en colonies particulièrement denses. Caronculés, verruqueux, cuirassés, ces animaux inoffensifs atteignaient jusqu'à six mètres de long et il arrivait qu'on les vît nager dans la mer. Billy avait pu les observer tandis que la *Reine de Lordryardry* le transportait vers Dimariam.

Le rivage en était envahi ; il y en avait sur les rochers, dans les marécages, sur le grouillement qu'ils formaient déjà. Quelque chose dans leurs mouvements indolents et leurs soudaines débandades signalait en eux des complices du temps moite qui s'installait sur les rivages dimariamien à cette époque de la petite année ; là où l'air froid qui remontait de la calotte polaire vers le nord rencontrait l'air chaud au-dessus des océans, des bancs de brouillard se formaient, enveloppant tout d'un voile humide.

Lordryardry était un petit port de onze mille habitants. Il devait pratiquement son existence à l'entreprise de la famille Muntras. Une de ses caractéristiques notables était qu'il était situé à une latitude de 36, 5° Sud, un degré et demi à l'extérieur de la large zone tropicale. Le cercle polaire passait à seulement dix-huit degrés et demi plus au sud. Au-delà de ce cercle, là où s'étendait le royaume des glaces éternelles, on ne voyait jamais Freyr durant les longs siècles d'été. Avec le Grand Hiver, Freyr réapparaîtrait, pour régner durant des successions de vies humaines sur le monde vide du pôle.

C'est ce qui fut dit à Billy pendant qu'un traîneau traditionnel l'emmenait du navire à la maison du Capitaine de la Glace. Krillio Muntras lui exposait ces faits avec fierté, malgré sa tendance à parler

de moins en moins à mesure que sa maison se rapprochait.

La pièce dans laquelle Billy fut transporté était entièrement blanche. Les fenêtres étaient encadrées de rideaux blancs. Immobilisé par la maladie, Billy pouvait apercevoir à travers les arbres, au-delà des toits de la ville, une perspective de brume blanche. Dans cette brume se dessinait parfois un mât.

Billy savait qu'il allait bientôt embarquer pour un autre mystérieux voyage. Avant que son navire ne mette à la voile, il fut soigné par la femme effacée qu'était l'épouse de Muntras, Eivi, et par sa redoutable fille mariée, Immya. Immya, apprit-il, jouissait d'une grande réputation dans la communauté comme guérisseuse.

Après un jour de repos, les soins d'Eivi et d'Immya firent leur effet, ou alors Billy bénéficia d'une rémission. La raideur qui le gagnait le quitta partiellement. Immya l'enveloppa de couvertures et l'aida à prendre place dans le traîneau. Quatre énormes chiens à cornes, des asokins, furent attelés, et la famille l'emmena à l'intérieur des terres voir le fameux Glacier de Lordryardry.

Le glacier de Lordryardry s'était creusé un lit entre deux collines. Le front du glacier tombait dans un lac qui communiquait avec la mer.

Billy remarqua que l'attitude de Krillio Muntras changeait subtilement en présence de sa fille. Ils avaient de l'affection l'un pour l'autre, mais le respect qu'il témoignait à Immya excédait légèrement celui qu'elle avait pour lui – du moins Billy en jugea-t-il ainsi, moins par la façon dont ils parlaient que par la façon dont Muntras gardait le dos droit et rentrait son large ventre en présence d'Immya, comme s'il se sentait obligé de bien se tenir quand le regard pénétrant de sa fille se posait sur lui.

Muntras commença à décrire le chantier d'exploitation mis en place sur le front du glacier. Quand Immya lui rappela discrètement le nombre d'ouvriers qui y travaillaient, il lui demanda sans rancœur de poursuivre elle-même l'exposé. Ce qu'elle fit. Div se tenait derrière son père et sa sœur, la mine renfrognée ; bien que ce fut lui qui, en tant qu'enfant mâle, devait hériter de la Compagnie de la Glace, il n'avait aucune contribution à apporter au récit et ne tarda pas à s'éclicher.

Immya n'était pas seulement la praticienne en chef de Lordryardry ; elle était mariée au premier juriste de la ville que le clan des Muntras avait fondée. Son mari, que l'on désignait toujours sous le nom de Juriste en présence de Billy, comme si c'était là son nom de baptême, remplissait les fonctions de porte-parole et de magistrat de la ville contre la capitale, Oiishat. Oiishat était situé plus à l'ouest, sur la frontière entre Dimariam et Iskahandi. Oiishat jetait des regards envieux sur la jeune et prospère Lordryardry, et ne cessait d'imaginer

des moyens fiscaux de profiter un peu de sa richesse – plans que Juriste déjouait régulièrement.

Juriste déjouait aussi les lois locales de Muntras, qui avaient été improvisées pour avantager la famille Muntras plutôt que ses ouvriers. Aussi Krillio était-il partagé au sujet de son gendre.

L'épouse de Krillio était évidemment d'une opinion différente. Elle ne voulait pas entendre dire de mal de sa fille ou de Juriste. Bien que soumise, elle était impatiente avec Div, dont la conduite – en réponse à l'aversion de sa mère – devenait franchement rustaude à la maison. « Tu devrais reconsidérer les choses », avait-elle dit à Muntras pas plus tard que la veille, alors qu'ils se trouvaient tous les deux au chevet de Billy, après une nouvelle imbécillité de Div. « Confie la compagnie à Immya et Juriste, et tout ira pour le mieux. Avec Div, ce sera la ruine en moins de trois ans. Cette petite sait comment marchent les choses. »

Immya savait assurément comment marchaient les choses d'Hespagorat. Elle ne s'était jamais aventurée au-delà des limites du continent sur lequel elle était née, malgré les fréquentes occasions qu'elle avait eues de le faire, comme si elle préférait rester sur le pas de sa porte, gardée par les myriades de chiens écailleux qui patrouillaient sur les côtes de Dimariam. Mais, enfermés dans son opulente poitrine, il y avait des cartes, des histoires et des relèvements au compas du continent sud.

Immya Muntras avait un beau visage franc et carré, taillé comme celui de son père, un visage capable d'affronter les glaciers. Elle se tenait fermement devant le front de glace tout en discourant sur l'exploitation familiale, dont elle était manifestement très fière.

Ils étaient désormais assez loin à l'intérieur des terres pour échapper au brouillard côtier. Le grand mur de glace auquel Muntras devait sa richesse scintillait dans le soleil. Dans les parties plus lointaines du glacier, Batalix créait dans ses creux des cavernes de saphir. Même son reflet dans le lac avait des lueurs diamantines.

L'air était vif, piquant, vivant. Des oiseaux rasaient la surface du lac. Là où les eaux pures cédaient le pas à des talus de fleurs bleues, des insectes s'activaient par milliers.

Un papillon à la tête en forme de pouce humain se posa sur la montre-bracelet à triple affichage de Billy. Il fixa un regard vague sur la créature essayant d'interpréter sa signification, D'en haut lui parvenaient des grondements. Dus à quoi ? Mystère. Il pouvait à peine lever la tête. Le virus avait atteint son hypothalamus, la racine de son cerveau. Il allait se multiplier irrésistiblement ; aucun cataplasme ne pourrait l'arrêter. Il allait bientôt se retrouver tout raide, comme un ancêtre phagor en engourdire.

Il n'éprouvait aucun regret. Il ne regrettait que le papillon qui quittait sa manche pour reprendre son vol. Pour vivre une vraie vie,

d'un genre que son Conseiller ne voudrait jamais comprendre, il était nécessaire de faire des sacrifices. Il avait aperçu la reine des reines. Il avait couché avec la belle Abathy. Même à présent, frappé d'incapacité, il pouvait voir de lointaines travées de glacier, où la lumière, attisant les bleus pastel et ardoise, faisait de la glace une couleur plutôt qu'une substance. L'excellence de la nature avait été goûtée. Il fallait en payer le prix.

Immya donnait des explications sur les grands blocs de glace dont on entendait le fracas dans les airs. Sur le front du glacier, des hommes montés sur des échafaudages découpaient la glace à la scie et à la hache. C'étaient les fameux mineurs de glace de Lordryardry. Quand les blocs se détachaient, ils tombaient dans un entonnoir et, de là, glissaient dans une gouttière. Celle-ci, construite en bois, avait une pente suffisante pour que les blocs de glace continuent d'aller leur chemin.

D'énormes pierres tombales de glace se déplaçaient lentement le long de la gouttière, dont chaque section grondait au moment où elles passaient sur ses supports de bois en plein travail. Les blocs glissaient ainsi sur deux milles jusqu'aux quais de Lordryardry.

Là, ils étaient découpés à la scie en blocs plus petits et chargés dans les flancs – isolés au moyen de roseaux – des navires de la compagnie.

Ainsi les neiges qui étaient autrefois tombées dans les régions polaires au sud du 55^e parallèle, pour être lentement comprimées et poussées dans l'étroite zone tempérée, devaient-elles opportunément servir à rafraîchir ceux qui vivaient sous les tropiques. C'était là que s'arrêtait la nature et qu'intervenait le Capitaine Krillio Muntras.

« S'il vous plaît, ramenez-moi à la maison », dit Billy.

Le flot de chiffres d'Immya s'interrompit. Ses histoires de tonnage, la longueur des divers voyages, la fixation des prix en fonction de la demande, base de leur petit empire, tout s'arrêta. Elle soupira et dit quelque chose à son père, mais le grondement d'un nouveau chargement de glace qui passait au-dessus de leurs têtes couvrit ses paroles. Puis son visage se détendit et elle sourit.

« On ferait bien de ramener Billy à la maison », dit-elle.

« J'ai vu votre glacier », dit-il indistinctement. « Je l'ai vu. »

Et quand presque une demi-Grande Année eut passé, quand Helliconia et ses planètes sœurs se furent éloignées de Freyr pour affronter les lentes fureurs d'un nouvel hiver, la figure de Billy, pelotonnée dans le vieux traîneau de bois, s'offrit à la vue de millions de gens sur la lointaine Terre.

La présence de Billy sur Helliconia constituait un manquement aux ordres terrestres, qui stipulaient qu'aucun être humain ne devait descendre

sur *Helliconia* ni déranger le tissu de ses cultures.

Ces ordres avaient été formulés plus de trois mille ans auparavant. En termes d'histoire culturelle, trois mille ans représentaient une longue période de temps. Depuis, une compréhension plus profonde avait été atteinte – en grande partie grâce à une étude intensive d'*Helliconia* entreprise par la majeure partie de la population. On saisissait beaucoup mieux l'unité – et par conséquent la force – des biosphères planétaires.

Billy était entré dans la biosphère planétaire et en était devenu partie intégrante. Les gens de la Terre ne voyaient là aucun conflit. Les éléments de Billy étaient composés d'atomes de matière stellaire morte qui ne différaient en rien des éléments composant Muntras ou Myrdemlnggala. Sa mort représenterait une union finale avec la planète, une fusion indissoluble. Billy était mortel. Les atomes dont il était constitué étaient indestructibles.

On éprouverait un chagrin mesuré devant l'extinction d'une autre conscience humaine, la perte d'une autre identité unique, irremplaçable ; mais de là à verser des larmes, il y avait un pas que l'on était peu enclin à franchir.

Pas de larmes sur la Terre, donc. Mais, bien longtemps auparavant, des larmes sur l'Avernus. Billy était leur drame, leur preuve que l'existence existait, qu'eux-mêmes avaient le vieux pouvoir des organismes biologiques de réagir à leur environnement. Larmes et exclamations d'enthousiasme étaient à l'ordre du jour.

La famille Pin, en particulier, abandonna sa passivité habituelle et fut le théâtre d'un petit orage familial. Rose Yi Pin, tour à tour riant et hurlant, était le centre d'une attention passionnée. Elle s'en donna à cœur joie.

Le Conseiller était mortifié.

L'air frais visitait le corps de Billy et baignait ses poumons. Il lui permettait de voir chaque détail de ce monde radieux. Mais son éclat, ses bruits étaient trop intenses. Il ferma les yeux. Quand il réussit à les rouvrir, les asokins allaient bon train, le traîneau cahotait, et les pâleurs côtières avaient commencé à voiler le paysage.

Pour compenser de récentes humiliations, Div Muntras demanda à conduire le traîneau. Il lança les rênes par-dessus son épaule droite, les serrant sous son bras gauche tout en tenant le guidon du traîneau de la main gauche. Dans sa main droite il brandit un fouet qu'il fit claquer au-dessus des asokins.

« Doucement, Div, mon garçon », grommela Muntras.

Au moment où il disait ces mots, le traîneau heurta une grosse touffe d'herbe et versa. Ils faisaient route sous la gouttière, où le sol était marécageux. Muntras tomba à quatre pattes. Il se saisit des rênes, se contentant de lancer un regard noir à son fils. Immya, la bouche

pincée, redressa le traîneau et réinstalla Billy dedans. Son silence était plus expressif que n'importe quelle parole.

« Ce n'est pas de ma faute », dit Div en faisant semblant de s'être fait mal au poignet. Son père prit les rênes et fit signe à son fils d'aller se mettre sur les patins arrière. Puis ils reprirent le chemin de la maison à une allure modérée.

La maison des Muntras s'étendait sans plan bien défini sur un seul étage. Cet étage comportait de nombreux niveaux qui communiquaient par des marches ou de courtes volées d'escalier en raison de la nature rocheuse du terrain. Au-delà de la pièce dans laquelle Muntras et Immya installèrent Billy se trouvait la cour dans laquelle Muntras payait ses ouvriers chaque décime.

Cette cour était décorée de blocs erratiques lisses, arrachés à des montagnes polaires que nul humain n'avait jamais vues et transportés jusqu'à la côte par les glaciers. Comprimé dans les stries de chaque pierre dormait tout un passé géologique que personne à Lordryardry n'avait le loisir de déchiffrer – bien que les yeux électroniques de l'Avernus eussent procédé à ce travail. À côté de chaque bloc poussaient de grands arbres dont les troncs fourchaient près du sol. Billy pouvait voir ces arbres de sa couche.

La femme de Muntras, Eivi, les accueillit à leur retour et s'affaira autour de son mari, comme elle s'affairait à présent autour de Billy. Quand elle le laissa seul dans la pièce entièrement faite de bois, il fut tout content de pouvoir s'absorber dans la contemplation des silhouettes dénudées des arbres. Son regard devenait fixe. La lente démence le gagnait peu à peu, déplaçant ses membres, tordant ses bras vers l'extérieur jusqu'à ce qu'ils s'étendent au-dessus de sa tête, aussi raides que les branches des arbres au-dehors.

Div entra dans la pièce. Le jeune homme s'y coula précautionneusement, repoussant la porte derrière lui et s'approchant vivement de Billy. Il ouvrit de grands yeux à la vue de Billy, bloqué dans sa bizarre position. Sa main gauche était repliée en arrière, de sorte que ses phalanges touchaient presque l'avant-bras et que sa montre lui rentrait dans la peau.

« Je vais t'enlever ta montre », fit Div. Il la défit maladroitement et la posa sur une table hors du champ visuel de Billy.

« Les arbres », dit Billy entre ses dents serrées.

« J'ai à te parler », déclara Div d'un air menaçant en serrant les poings. « Tu te souviens de cette fille sur la *Dame de Lordryardry*, AbathVasidol ? Cette fille de Matrassyl ? » demanda-t-il à Billy en s'asseyant à côté de lui. Il parlait à voix basse, les yeux fixés sur la porte. « Cette fille superbe, avec de superbes cheveux châains et de gros seins ? »

« Les arbres. »

« Oui, les arbres... ce sont des abricotiers. C'est avec les fruits de ces arbres que mon père fabrique son Activateur. Billish, cette Abathy, tu te souviens d'elle, Abathy ? »

« Ils sont en train de mourir. »

« C'est toi, Billish, qui es en train de mourir. C'est pour ça que je veux te parler. Tu te souviens de la façon dont mon père m'a humilié avec cette fille ? Il te l'a donnée à *toi*, Billish, maudit sois-tu. C'était sa façon de m'humilier, comme il essaie toujours de le faire. Tu comprends ? Où est-ce que mon père a emmené Abathy, Billish ? Si tu le sais, dis-le-moi. Dis-le-moi, Billish. Je ne t'ai jamais fait de mal. » Ses coudes craquèrent. « Abathy. Plénitude de l'été. »

« Je ne te tiendrai pas rigueur de ça parce que tu n'es qu'un sale étranger. À présent écoute. Je veux savoir où se trouve Abathy. Je l'aime. Je n'aurais pas dû revenir ici. Pour être humilié par mon père et mon espèce de sœur. Elle ne me laissera jamais reprendre la compagnie. Billish, écoute, je pars. Je peux me débrouiller tout seul – je ne suis pas si bête. Retrouver Abathy, monter mon propre commerce. Encore une fois, Billish... où est-ce que mon père l'a emmenée ? Vite, parle, avant qu'ils ne reviennent. »

« Oui. » Les arbres dénudés faisaient des signes à la fenêtre qui semblaient vouloir épeler un nom. « Deutéroscopiste. »

Div se pencha en avant, agrippant les épaules nouées de Billy. « CaraBansity ? Il a emmené Abathy chez CaraBansity ? »

Le mourant exhala un murmure affirmatif. Div le laissa retomber comme une planche. Il se redressa, agitant les doigts, marmonnant entre ses dents. Entendant un bruit dans le couloir, il courut vers la fenêtre. Il se tint un instant en équilibre sur le rebord. Puis il sauta dehors et disparut.

Eivi Muntras était de retour. Elle fit manger à Billy de petits morceaux d'une délicate viande blanche qu'elle lui introduisait dans la bouche avec force cajoleries. Il fit montre d'un féroce appétit. Eivi savait parfaitement s'y prendre avec les malades. Elle lui baigna le visage et le front avec une éponge. Elle tira un rideau de gaze devant la fenêtre pour amortir la lumière. À travers la gaze, les arbres prirent un aspect fantomatique.

« J'ai encore faim », dit-il, quand il eut tout englouti.

« Je t'apporterai un peu plus d'iguane dans un moment, mon ami. Tu as aimé ça, n'est-ce-pas ? Je l'ai fait cuire dans du lait exprès pour toi. »

« J'ai encore faim », hurla-t-il.

Elle repartit avec une expression peinée. Il l'entendit parler à d'autres personnes. Son cou se tordit, ce qui eut pour effet d'en faire saillir les tendons, comme si son ouïe filait à la façon d'un harpon pour aller se planter dans ce qui était dit. Il ne comprit rien à ce qui se

disait. Il était allongé sur le ventre, de sorte que les phrases entraient dans ses oreilles par le mauvais côté. Quand il se retourna, tout devint parfaitement audible.

La voix d'Immya disait, d'un ton posé : « Mère, tu es ridicule. Ces remèdes de bonne femme ne peuvent pas guérir Billish. Il a une maladie rare que nous ne connaissons guère que par les livres d'histoire. Cela peut être la fièvre osseuse ou la mort grasse. Les symptômes ne sont pas nets, peut-être parce qu'il vient d'un autre monde, comme il l'affirme, et que sa composition cellulaire diffère d'une façon ou d'une autre de la nôtre. »

« Je ne sais rien de tout ça, ma petite Immya. Je pense seulement qu'un peu plus de viande lui ferait du bien. Peut-être qu'il aimerait un goingoin... »

« Il se peut qu'il fasse de la boulimie et que cela aille de pair avec une très forte agitation. Ce qui serait symptomatique de la mort grasse. Dans ce cas il faudrait l'attacher à son lit. »

« Je doute que ce soit nécessaire. Il est tellement doux... »

« Il ne s'agit pas là d'une caractéristique qui lui est personnelle, Mère, mais d'une caractéristique de la maladie. » Ces paroles avaient été prononcées par une voix masculine, chargée d'un mépris à peine dissimulé, comme lorsqu'on explique un détail d'ordre pratique à un enfant. Elle appartenait au mari d'Immya, Juriste.

« Ma foi, je ne sais rien de tout ça, c'est sûr. J'espère seulement que ce n'est pas contagieux. »

« Nous ne pensons pas que la mort grasse ou la fièvre osseuse soit contagieuse à cette époque de la Grande Année », dit la voix d'Immya.

« Nous pensons que Billish a dû être en contact avec des phagors, avec qui ces maladies sont généralement associées. »

La conversation se poursuivit sur ce thème, puis Immya et Juriste apparurent dans la pièce, juste au-dessus de Billy.

« Il se peut que tu guérisses », dit-elle en penchant légèrement le buste et en détachant bien ses mots. « Nous prendrons soin de toi. Nous serons peut-être obligés de t'attacher si tu deviens violent. »

« Mourir. Inévitable. » Au prix d'un terrible effort, il s'appliqua à ne pas être un arbre. « La fièvre osseuse et la mort grasse – je peux expliquer. Seulement un virus. Un microbe. Différents effets. Selon le moment. De la Grande Année. Vrai. »

Il lui fut impossible de pousser plus loin son effort. Ses raideurs le reprenaient. Et pourtant, l'espace d'un instant, tout était dans sa tête. Bien que ce ne fût pas là une de ses spécialités, le virus hélico était une légende sur l'Avernus, mais une légende qui se mourait, une légende confinée aux vidéotextes, étant donné que sa dernière manifestation sous forme pandémique s'était produite bien des vies humaines avant la naissance de ceux qui occupaient actuellement la

station. Ceux qui le regardaient de là-haut sans pouvoir rien faire assistaient à une vieille histoire qui ne se répétait qu'à titre de conclusion de chaque Séjour sur Helliconia.

Les attaques du virus causaient d'immenses souffrances mais étaient heureusement confinées à deux périodes de la Grande Année : six siècles helliconiens après la période de froid maximal, quand les conditions planétaires s'amélioraient, et à la fin de l'automne, après la longue période de chaleur dans laquelle Helliconia était désormais entrée. Lors de la première période le virus se manifestait sous la forme de la fièvre osseuse ; lors de la seconde, sous celle de la mort grasse. Presque personne n'échappait à ces fléaux. Le taux de mortalité de chacun d'eux atteignait les cinquante pour cent. Ceux qui survivaient se retrouvaient, respectivement, avec un poids diminué ou augmenté de cinquante pour cent et, de ce fait, mieux équipés pour affronter les grandes chaleurs et les grands froids.

Le virus était le mécanisme grâce auquel le métabolisme humain s'adaptait aux énormes changements climatiques. Billy était en train de subir un tel changement.

Immya se tenait en silence au chevet de Billy. Elle croisa les bras sur sa vaste poitrine.

« Je ne te comprends pas. Comment connais-tu ces choses ? Tu n'es pas un dieu, car tu ne serais pas malade... »

Même le son des voix l'enfonçait plus profondément dans les entrailles d'un arbre. Il réussit une nouvelle fois à parler. « Une seule maladie. Deux... systèmes opposés. Vous qui êtes médecin. Vous comprenez. »

Elle comprenait. Elle se rassit. « S'il en était ainsi... et pourtant – pourquoi pas ? Il y a deux types de végétation. Des arbres qui ne fleurissent et ne montent en graine qu'une fois en 1825 petites années, d'autres qui fleurissent et montent en graine chaque petite année. Des choses qui s'opposent mais qui se complètent... »

Elle pinça les lèvres, comme si elle avait peur de lâcher un secret, consciente de se tenir au bord de quelque chose qui dépassait sa compréhension. Le cas du virus hélico n'était pas exactement semblable à celui de la végétation binaire d'Helliconia. Mais les observations d'Immya sur les habitudes divergentes de la vie végétale étaient justes. À l'époque où Batalix avait été capturé par Freyr, quelque huit millions d'années auparavant, les planètes de Batalix avaient été bombardées de radiations qui avaient entraîné des divergences génétiques dans les multiples phylums. Tandis que certains arbres avaient continué à fleurir et à donner des fruits comme auparavant – s'efforçant de produire des graines 1825 fois au cours de

la Grande Année, quelles que fussent les conditions climatiques –, d'autres avaient adapté leur métabolisme aux nouvelles circonstances et se propageaient une seule fois en 1825 petites années. Tels étaient les rajabarals. Les abricotiers de l'autre côté de la fenêtre de Billy ne s'étaient pas adaptés et étaient justement en train de crever dans la chaleur inhabituelle.

Quelque chose dans les plis qui se formaient autour de la bouche d'Immya suggérait qu'elle ruminait ces graves matières ; mais c'était plutôt les remarques de Billy qu'elle méditait. Son intelligence lui disait que si celles-ci se révélaient fondées, ce serait d'une grande importance – sinon dans l'immédiat, du moins dans quelques siècles, lorsque la mort grasse, ainsi que le suggéraient de trop rares documents, frapperait.

Penser si loin dans le futur n'était pas dans les habitudes locales. Elle hocha la tête et dit : « Je vais réfléchir à tout ça, Billish, et je présenterai ton point de vue à notre société médicale lors de notre prochaine réunion. Si nous comprenons la véritable nature de cette maladie, peut-être pourrons-nous lui trouver un remède. »

« Non. Maladie essentielle pour survivre... » Il se rendit compte qu'elle n'accepterait jamais et qu'il ne pourrait jamais expliquer son fait. Il transigea en articulant péniblement : « J'ai expliqué ça à votre père. »

La remarque détourna l'intérêt d'Immya des questions médicales. Elle regarda ailleurs, se repliant dans le silence, paraissant se retirer en elle-même. Quand elle reprit la parole, sa voix était plus profonde et plus âpre, comme si, à elle aussi, force lui était de communiquer de l'intérieur d'une prison.

« Qu'as-tu fait d'autre avec mon père, en Borlien ? S'est-il enivré ? Je veux savoir – avait-il une jeune femme à bord en quittant Matrassyl ? Est-ce qu'il a eu des relations sexuelles avec elle ? Il faut que tu me le dises. » Elle se pencha sur lui et l'agrippa comme son frère l'avait fait. « Il est en train de boire en ce moment. Il y avait une femme, n'est-ce pas ? Je te demande ça par égard pour ma mère. »

La violence avec laquelle ces paroles furent prononcées effraya Billy ; il essaya de s'enfoncer plus profondément dans l'arbre, de sentir la rude écorce étreindre son être. Des bulles se formèrent sur ses lèvres.

Elle le secoua. « Est-ce qu'il a eu des relations sexuelles ? Dis-moi. Meurs si tu veux, mais dis-moi. » Il essaya de hocher la tête.

Quelque chose dans l'altération de l'expression de Billy confirma les soupçons d'Immya. Une aigre satisfaction se peignit sur son visage.

« Les hommes ! Voilà comment ils profitent des femmes. Il y a des années que ma mère souffre de son inconduite, la pauvre innocente. J'ai appris la chose il y a un certain nombre d'années. Ça a été un choc

terrible. Nous autres Dimariamians sommes des gens comme il faut, contrairement aux habitants du Continent Sauvage, où j'espère bien n'avoir jamais à me rendre... »

Comme sa voix s'éteignait, Billy tenta une protestation inarticulée qui ne servit qu'à ranimer l'animosité d'Immya. « Et la pauvre fille innocente qui a été entraînée là-dedans ? Et sa pauvre innocente de mère ? Il y a longtemps que je me fais raconter par mon frère, ce fléau de mon existence, tout ce que fait mon père... Les hommes sont des porcs, gouvernés par le désir, incapables de tenir parole... »

« La fille... » Mais le nom d'Abathy resta coincé dans les nœuds de son larynx.

Le crépuscule enveloppait Lordryardry. Freyr semblait à l'ouest. Les chants des oiseaux se faisaient moins nombreux. Batalix, bas sur l'horizon, occupait une position d'où il pouvait lécher de ses rayons les choses écailleuses qui grouillaient sur le rivage. Les brumes s'épaissirent, voilant les étoiles et le Ver de Nuit.

Eivi Muntras apporta un peu de soupe à Billy avant d'aller se coucher. Tandis qu'il l'avalait, de terribles appétits s'éveillèrent dans son être. Il triompha de son immobilité, bondit sur Eivi et la mordit à l'épaule, lui arrachant un morceau de chair. Il se mit à courir ça et là dans la pièce en hurlant. C'était là un effet de la boulimie associée aux phases finales de la mort grasse. D'autres membres de la famille accoururent, des esclaves apportèrent des lampes. Une grêle de gifles et d'imprécations s'abattirent sur Billy et il fut attaché à son lit.

Il resta seul une heure durant, tandis que l'on s'affairait à soigner Eivi à l'autre bout de la maison. Il se voyait en train de dévorer la pauvre femme, d'aspirer son cerveau. Il se mit à pleurer. Il s'imaginait de retour sur l'Avernus. Il s'imaginait en train de dévorer Rose Yi Pin. Il se remit à pleurer. Ses larmes tombaient comme des feuilles.

Des lames de parquet craquèrent dans le couloir. Une lampe souffreteuse apparut, derrière laquelle la tête d'un homme flottait comme sur un ruisseau de ténèbres. Le Capitaine de la Glace. Il respirait bruyamment. Des émanations d'Activateur entrèrent avec lui dans la pièce.

« Ça va mieux ? Je serais obligé de te jeter dehors si tu n'étais pas en train de mourir, Billish. » Il se campa sur ses jambes, respirant péniblement. « Je suis désolé qu'on en soit là... Je sais que tu es une espèce d'ange venu d'un monde meilleur, Billish, même quand tu mords comme un démon. On a besoin de croire qu'il existe un monde meilleur quelque part. Meilleur que celui-ci, où personne ne se soucie de toi. L'Avernus... Je t'y ramènerais volontiers, si je pouvais. J'aimerais bien voir ça. »

Billy était de retour dans son arbre, ses membres se confondant avec les branches à l'agonie.

« Mieux. »

« C'est ça, mieux. Je vais aller m'asseoir dans la cour, Billish, juste sous ta fenêtre. Boire un petit coup. Réfléchir. Ça va être bientôt le moment de payer les ouvriers. Si tu as besoin de moi, appelle. »

Il s'apitoyait sur ce pauvre Billy en train de mourir, et l'Activateur le faisait s'apitoyer sur lui-même. Curieux comme il se sentait toujours plus à l'aise avec les étrangers, même avec la reine des reines, qu'avec les membres de sa propre famille. Avec eux il se sentait constamment en état d'infériorité.

Il s'installa de l'autre côté de la fenêtre, posant un cruchon et un verre sur le banc à côté de lui. Dans la lumière laiteuse, les rochers ressemblaient à des animaux endormis. L'albic qui grimpait après les murs de la maison ouvrit ses fleurs et les fleurs ouvrirent leurs becs comme des perroquets ; un parfum tranquille flottait dans l'air.

Après avoir mené à bonne fin son projet d'emmener Billish ici en secret, il se trouvait incapable d'aller plus loin. Il avait envie de dire à tout le monde qu'il y avait dans la vie plus de choses que l'on ne croyait, que Billish était un exemple vivant de cette vérité. Il n'était pas juste que Billish fut en train de mourir ; Muntras soupçonnait, quelque part dans un coin froid de son être, qu'il y avait peut-être dans la vie moins de choses qu'il ne le croyait. Il regrettait de ne pas être resté un vagabond. À présent il était de retour chez lui pour de bon...

Au bout d'un moment, avec un soupir, le Capitaine de la Glace se remit sur ses pieds et jeta un coup d'œil par la fenêtre ouverte. « Billish, tu es réveillé ? Tu as vu Div ? »

Un gargouillement lui répondit.

« Pauvre garçon, il n'est vraiment pas fait pour ce travail, c'est vrai... » Il se rassit sur le banc en grognant. Il prit son verre et le vida. Dommage que Billish n'appréciât point l'Activateur.

La lumière laiteuse s'épaissit. Des papillons de nuit vrombissaient dans l'albic. Dans la maison endormie, derrière son dos, des planches craquaient.

« Il doit y avoir un monde meilleur quelque part... » dit Muntras, et il s'endormit, une véroniquette non allumée entre les lèvres.

Bruit de voix. Muntras se réveilla. Il vit ses hommes qui se rassemblaient dans la cour pour être payés. Il faisait jour. Tout était calme.

Muntras se mit debout et s'étira. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre à la silhouette tordue de Billy, immobile sur sa couche.

« C'est le jour des assatassi, Billish – j'avais oublié avec toi ici. La grande marée de la mousson. Il faut que tu voies ça. C'est un événement important chez nous. On fêtera ça ce soir, et pas à moitié. »

Un seul mot s'éleva de la couche, arraché à une mâchoire bloquée.

« Fête. »

Les ouvriers étaient des hommes rudes, vêtus de grossières salopettes. Ils fixaient le pavage usé au cas où leur maître s'offenserait d'avoir été surpris en train de dormir. Mais ce n'était pas le genre de Muntras.

« Arrivez, les gars. Vous n'en avez plus pour longtemps à me voir vous verser votre paye. Ce sera bientôt à Maître Div de s'en occuper. Finissons-en en vitesse, et nous nous préparerons ensuite pour les festivités. Où est mon comptable ? »

Un petit homme, col haut, cheveux peignés en sens inverse de tous les autres, se précipita en avant. Il avait un gros livre sous le bras et était suivi d'un stalon qui portait un coffre-fort. L'employé se fraya un chemin à travers les ouvriers en en faisant toute une cérémonie. Ses yeux demeuraient fixés sur son employeur et ses lèvres remuaient, comme s'il calculait déjà combien chaque homme devait toucher. Son arrivée leur fit former une file pour attendre leur modeste rémunération. Dans la lumière inhabituelle, leurs traits étaient sans vie.

« Vous allez tous toucher votre paye, et vous allez la remettre à vos femmes ou vous saouler comme d'habitude », dit Muntras. Il s'adressait aux hommes les plus proches de lui, parmi lesquels il ne voyait que des manœuvres et aucun de ses maîtres ouvriers. Mais un mélange d'indignation et de pitié le gagna aussitôt et il parla plus fort, de façon à ce que tous puissent l'entendre. « Votre vie passe. Vous restez enterrés ici. Vous n'êtes jamais allés nulle part. Vous connaissez les légendes de Pegovin, mais y êtes-vous jamais allés ? Qui est allé là-bas ? Qui est allé jusqu'à Pegovin ? »

Ils s'adossèrent aux rochers arrondis en marmonnant.

« Je suis allé partout dans le monde. J'ai tout vu. Je suis allé en Uskutoshk, j'ai visité la Grande Roue de Kharnabhar, j'ai vu d'anciennes cités en ruine et vendu de la camelote dans les souks de Pannoal et d'Oldorando. J'ai parlé avec des rois et des reines belles comme le jour. Tout est là, à attendre l'audacieux. Des amis partout. Des hommes et des femmes. C'est merveilleux. J'en ai savouré chaque minute.

« Tout est plus grand que vous ne pourrez jamais l'imaginer, coincés ici à Lordrydry. Lors de mon dernier voyage, j'ai rencontré un homme qui venait d'un autre monde. Ce monde-ci, Helliconia, n'est pas le seul. Il y en a un autre qui tourne autour de nous, l'Avernus. Et d'autres encore plus loin, des mondes à visiter. La Terre, par

exemple. »

Tandis qu'il parlait, le petit comptable disposait ses affaires sur une table placée sous un des abricotiers dénudés et retirait la clef du coffre d'une poche intérieure. Et le phagor posait le coffre où il fallait avec un petit frémissement de l'oreille. Et les hommes s'avançaient lentement vers le bord de la table, formant une file plus nette à mesure qu'ils se rapprochaient les uns des autres. Et d'autres hommes venaient prendre place au bout de la queue en jetant des regards méfiants à leur patron. Et la confortable continuité du monde se maintenait sous les nuages pourpres.

« Je vous dis qu'il y a d'autres mondes. Servez-vous de votre imagination. » Muntras frappa du poing sur la table. « N'avez-vous jamais envie de prendre le large ? Moi, je ne pensais qu'à ça quand j'étais jeune, je vous le dis. Rien qu'en ce moment j'ai chez moi un jeune homme d'un de ces autres mondes. Il est malade, autrement il viendrait vous parler. Il pourrait vous raconter les choses extraordinaires qui se passent à des éternités d'ici. »

« Est-ce qu'il n'aurait pas tendance à forcer sur l'Activateur ? »

La voix venait des rangs des hommes en train d'attendre. Elle arrêta Muntras dans son élan. Il se mit à aller et venir le long de la file, le visage empourpré. Pas un regard ne rencontra le sien.

« Je prouverai ce que je dis », cria Muntras. « À ce moment-là, vous serez bien obligés de me croire. »

Il tourna les talons et entra dans la maison d'un pas décidé. Seul le comptable manifesta une certaine impatience, tambourinant de ses doigts courts sur la table de planches, regardant autour de lui, tirant sur son nez pointu, levant les yeux vers le ciel lourd.

Muntras se précipita vers l'endroit où gisait Billy, affreusement distordu, rigoureusement immobile. Il saisit le poignet pétrifié du jeune homme, uniquement pour découvrir que sa montre avait disparu.

« Billish », dit-il. Il se pencha sur l'invalidé, l'examina, l'appela d'une voix plus douce. Il toucha la peau froide, palpa la chair nouée.

« Billish », répéta-t-il, mais cette fois sur le ton de la constatation. Il savait que Billish était mort – et il savait qui avait volé la montre, cette horloge à triple affichage que le Roi JandolAnganol avait eue un jour en sa possession. Il n'y avait qu'une personne capable de faire une chose pareille.

« À présent ta montre ne te fera plus jamais défaut, Billish », dit Muntras à voix haute.

Il porta une grosse main à son visage et lâcha quelque chose à mi-chemin de la prière et de l'imprécation.

Le Capitaine de la Glace resta encore un moment dans la pièce, à regarder le plafond la bouche ouverte. Puis se rappelant ses devoirs, il

alla à la fenêtre et fit signe à son comptable de commencer à payer les hommes.

Sa femme entra dans la pièce avec Immya, son épaule bandée.

« Notre Billish est mort », dit-il d'une voix mate.

« Pas possible, et le jour des assatassi en plus... » dit Eivi. « Ne compte pas trop m'en voir navrée. »

« Je vais m'occuper de faire transporter son corps dans la glacière, et nous l'enterrerons demain, après la fête », dit Immya en s'approchant pour examiner la forme tordue. « Il m'a dit avant de mourir quelque chose qui pourrait être une contribution à la science médicale. »

« Tu es une fille capable, tu prendras soin de lui », dit Muntras. « Comme tu dis, nous pouvons l'enterrer demain. Décemment. En attendant, je vais aller voir les filets. À dire la vérité, je me sens affreusement triste, si ça peut intéresser quelqu'un. »

Ne prêtant aucune attention aux jacassements des femmes qui tendaient des rangées de filets sur des poteaux, le Capitaine de la Glace marchait au bord de l'eau. Il portait de lourdes bottes hautes et gardait les mains dans ses poches. De temps en temps, un iguane noir lui sautait après comme un chien importun. Muntras le repoussait d'un coup de genou en toute indifférence. Les iguanes se vautraient dans d'épaisses torsades de varech qui tournoyaient dans l'eau peu profonde, donnant parfois des coups de patte pour se libérer de leurs anneaux. À certains endroits, ils s'entassaient les uns sur les autres, indifférents à la place qu'ils occupaient dans le tas.

Pour ajouter à l'abandon mélancolique de leurs postures, les iguanes vivaient en commensalisme avec des crabes velus à douze pattes, qui galopaient par millions au milieu des formes en train de faire le guet dans les brisants. Les crabes dévoraient le moindre fragment de nourriture – phoque ou algues – échappé aux reptiles ; de même qu'ils ne répugnaient pas à manger des bébés iguanes. Le bruit caractéristique du rivage dimariamien était un vaste crissement de pattes chitineuses contre des écailles ; le rituel des vies qui le peuplaient se déroulait sur ce fond sonore, aussi incessant que la rumeur des vagues.

Le Capitaine de la Glace, indifférent aux tristes occupants du rivage, regarda vers le large, au-delà de Lordry, l'île baleinière. Il s'était arrêté au port, où on lui avait dit qu'un petit dériveur avait été volé pendant la nuit.

Ainsi son fils était parti, emportant la montre magique, à titre de talisman ou pour la vendre. Avait pris le large, sans même un au revoir.

« Pourquoi as-tu fait ça ? » demanda Muntras à voix haute, les yeux fixés sur la mer vineuse où régnait un calme plat. « Pour les raisons habituelles qui poussent un homme à quitter son foyer, je suppose. Ou tu ne pouvais plus supporter ta famille, ou tu avais simplement soif d'aventure – d'endroits inconnus, d'émotions fortes, de femmes inconnues. Eh bien, bonne chance, mon petit. Tu ne serais jamais devenu le plus grand des marchands de glace, c'est certain. Espérons que tu ne seras pas obligé de vendre des bagues volées pour survivre... »

Des femmes, épouses de modestes ouvriers, lui criaient de venir derrière les filets avant la grande marée. Il leur adressa un salut et s'éloigna à pas pesants du grouillement des iguanes.

Immya et Juriste seraient forcés de prendre sa succession à la tête de la compagnie. Ce n'étaient pas là des personnes qu'il portait particulièrement dans son cœur, mais ils feraient sans doute marcher toute l'affaire mieux qu'il n'y avait jamais réussi. Il fallait voir les choses en face. Il ne servait à rien d'être amer. Bien qu'il n'eût jamais été à l'aise avec sa fille, il reconnaissait qu'elle était une femme de tête.

Au moins il resterait auprès d'un ami. Il veillerait à ce que BillishOwpin ait un enterrement décent. Non que Billish ou lui eussent foi en un dieu quelconque. Mais simplement pour eux deux.

Il se dirigea pesamment vers les filets à l'abri desquels se tenaient les ouvriers.

« Tu étais un type bien, Billish », marmonna-t-il. « Tu n'étais pas tombé de la dernière pluie. »

L'Avernus avait de la compagnie sur son orbite autour d'Helliconia. Il se déplaçait au milieu d'escadrons de satellites auxiliaires. La tâche principale de ces auxiliaires était d'observer les secteurs du globe que l'Avernus n'observait pas lui-même. Mais il se trouva que l'Avernus, en sa course d'un pôle à l'autre, était lui-même au-dessus de Lordryardry, en train de remonter vers le nord, au moment des funérailles de Billy.

Ce fut un grand événement pour les habitants de la station. Le fait est, vu la fragilité de la personne humaine, que la mort des autres n'est pas chose entièrement désagréable. La tristesse elle-même fait partie des émotions les plus délectables. Presque tout le monde à bord de l'Avernus était devant son écran : même Rose Yi Pin, bien qu'elle assistât à l'événement du lit de son nouveau petit ami.

Le Conseiller de Billy, l'œil sec, prononça une homélie de cent mots soigneusement mesurés sur la nécessité de se soumettre à son sort. Cette épitaphe valait aussi pour les mouvements protestataires. Avec un certain soulagement, on oublia les dures pensées de réformes et chacun retourna à

ses tâches administratives. Quelqu'un écrivit une chanson mélancolique sur Billy, enterré loin de sa famille.

Il y avait à présent un bon nombre d'Averniens enterrés sur la planète, tous gagnants d'un Séjour sur Helliconia. Une question que l'on se posait souvent à bord de la Station d'Observation Terrienne était : Dans quelle mesure cela affectait-il la masse de la planète ?

Sur Terre, où les funérailles de Billy suscitèrent moins d'intérêt, l'événement fut considéré avec plus de détachement. Chaque être vivant est constitué de matière stellaire morte. Chaque être vivant doit accomplir son voyage solitaire depuis le niveau moléculaire jusqu'à l'autonomie de la naissance, voyage qui dans le cas des humains prend les trois quarts d'une année. Le degré complexe d'organisation qui est le lot des formes de vie particulièrement développées ne peut être maintenu éternellement. Il finit par y avoir un retour à l'inorganique. Les liaisons chimiques se dissolvent.

C'est ce qui était arrivé dans le cas de Billy. Tout ce qui était immortel en lui se ramenait aux atomes dont il était composé. Ils perduraient. Et il n'y avait rien d'étrange dans le fait qu'un homme de souche terrienne fût enterré sur une planète distante d'un millier d'années-lumière. La Terre et Helliconia étaient de proches voisins, composés des mêmes débris des mêmes étoiles défuntes.

Il n'y avait qu'un point sur lequel l'homme infailible qu'était le Conseiller de Billy se trompait. Il parlait du long repos qu'allait connaître Billy. Mais l'ensemble du drame organique dont l'humanité faisait partie avait pour scène la vaste explosion continue de l'univers. D'un point de vue cosmique, il n'y avait aucun repos nulle part, aucune stabilité, simplement l'incessante activité des particules et des énergies

VOL-SUICIDE

Le Général Hanra TolramKetinet portait un chapeau à larges bords et une vieille paire de pantalons dont les jambes étaient enfoncées dans des bottes militaires montant jusqu'au genou. Sa poitrine nue était barrée par la bretelle d'un bon fusil à mèche tout neuf. Il agitant un drapeau borlienien au-dessus de sa tête, tout en s'avancant dans la mer vers les navires qui approchaient.

Derrière lui, sa petite troupe lançait des encouragements. Il y avait là douze hommes, commandés par un jeune lieutenant, GortorLanstatet. Ils se tenaient sur une langue de sable ; derrière eux s'étendaient la jungle et la sombre embouchure du Kacol. Leur voyage en bateau depuis Ordelay – depuis la défaite – était terminé ; sur le *Balourd de Lordrydry* ils avaient descendu des rapides et des portions de fleuve où le courant était si faible que des pousses tubéreuses montaient des profondeurs, se battant comme des nœuds d'anguilles en train de se reproduire pour gagner la surface et exhaler une odeur de charogne et de julip. Cette odeur était la malédiction de la jungle.

De chaque côté du Kacol, la forêt s'entortillait en nœuds, serpents et lianes non moins menaçantes que les tentacules qui montaient des profondeurs du fleuve. Là, la forêt paraissait bel et bien impénétrable ; on n'y voyait aucune des larges allées le long desquelles le général, un demi-décime auparavant, avait marché en parfaite sécurité, car le fleuve avait attiré vers ses berges une armée de plantes rampantes et grimpantes avides de soleil. La jungle était elle-même devenue plus trapue, tournant franchement à la forêt vierge, avec ses lourds arcs de voûte qui pesaient juste au-dessus de la tête des soldats borlieniens.

Là où le fleuve déversait enfin ses eaux brunes dans la mer, des brumes matinales fétides s'élevaient de la forêt, envahissant progressivement les pentes irrégulières qui culminaient dans le massif randonanais.

La brume avait été une sorte de leitmotiv de leur voyage, lancé dès le moment où – devenus maîtres incontestés du Balourd à Ordelay – ils avaient forcé les écoutilles pour être accueillis par les épaisses vapeurs que dégageait le chargement de glace en train de fondre. Une fois la glace jetée par-dessus bord, les nouveaux propriétaires avaient exploré le navire et découvert des armoires secrètes pleines d'arquebuses sibornaliennes enveloppées de chiffons pour les protéger

de l'humidité : le trafic personnel et secret du capitaine du *Balourd*, en dédommagement des dangereux voyages qu'il effectuait pour le compte de la Compagnie Commerciale de Glace de Lordrydry. Armés de neuf, les Borlieniens avaient appareillé sur les eaux d'huile, pour disparaître dans les rideaux d'humidité qui caractérisaient le Kacol.

À présent, regardant leur général patauger vers les navires, ils se tenaient sur une langue de sable qui partait comme un éperon d'une petite île rocheuse et boisée, l'Île de Keevasien, située entre le fleuve et la mer. Le tunnel vert sombre, la puanteur, les silences vrombissant d'insectes, les brumes étaient derrière eux. La mer leur faisait signe. Ils se réjouissaient d'avance du secours qu'elle leur apportait, abritant leurs yeux de l'éclat d'une lumière qu'accentuait le ciel légèrement voilé.

Ce secours ne pouvait guère venir plus à point. Le jour précédent, alors que Freyr venait de se coucher et que la jungle se transformait en un labyrinthe de contours incertains à mesure que Batalix déclinait, ils avaient cherché un mouillage entre de gigantesques racines rouges pareilles à des intestins ; à l'improviste, un enchevêtrement de six serpents, dont pas un ne faisait moins de deux mètres de long, était tombé des branches en surplomb. C'étaient des serpents compagnons qui, en leur intelligence rudimentaire, chassaient toujours ensemble. Rien n'aurait pu davantage terrifier l'équipage. L'homme qui tenait la barre, voyant les horribles choses atterrir près de lui et se démêler rapidement en sifflant de colère, sauta sans réfléchir par-dessus bord, pour être saisi par un gribe qui se confondait un instant auparavant avec un tronc d'arbre pourrissant.

Les serpents compagnons finirent par être tués. Pendant ce temps le bateau s'était mis en travers du courant et raclait la berge randonanaise. Tandis qu'ils essayaient d'en reprendre le contrôle, le gouvernail heurta un obstacle caché sous l'eau et se brisa. On apporta des perches, mais le fleuve devenait de plus en plus large et de plus en plus profond, de sorte qu'elles ne furent d'aucune utilité. Quand l'Île de Keevasien se dessina dans le crépuscule, ils n'eurent pas la possibilité de choisir le côté bâbord, borlienien, ou tribord, randonanaï, du fleuve. Le *Balourd* alla se jeter contre la pointe nord de l'îlot ; le flanc défoncé, il s'échoua sur les bas-fonds. Le courant tirait sur lui, menaçant de l'entraîner. Ils se munirent en hâte d'un peu de matériel et sautèrent à terre.

La nuit tombait. Ils restèrent à écouter le grondement régulier du ressac, pareil à de lointains coups de canon. En raison de la peur qu'éprouvaient les hommes, TolramKetinet décida de camper où ils étaient pour le peu de temps qu'allait durer la nuit, plutôt que de tenter d'atteindre Keevasien, qu'il savait proche.

Un tour de garde fut établi. Les ténèbres environnantes étaient propices à la ruse et à la mort subite. De petits insectes faisaient leurs courses avec de grosses lanternes, des ailes de papillons de nuit allumaient ici et là d'épouvantables yeux aveugles, des pupilles de prédateurs luisaient comme des pierres² incandescentes ; et pendant ce temps les deux bras du fleuve les enserraient, agités de tourbillons phosphorescents, le lourd écoulement de l'eau se frayant un chemin plaintif jusque dans leurs rêves.

Freyr se leva derrière un voile nuageux. Les hommes se réveillèrent et se mirent debout en grattant les piqûres de moustiques dont ils avaient le corps couvert. TolramKetinet et GortorLanstatet les firent s'activer. Grimpant sur la crête rocheuse de l'île, ils purent porter leurs regards au-delà du bras est du fleuve, vers le large et, droit devant eux, vers la côte borlienienne. Là, protégé de la mer par une falaise boisée, se trouvait le port de Keevasien, la ville la plus à l'ouest de leur terre natale de Borlien, jadis patrie du savant légendaire YarapRombry.

Un voile violacé leur masqua tout d'abord la vérité ; ils laissèrent errer quelque temps leurs regards sur des toits effondrés et des murs noircis avant de s'écrier, presque à l'unisson : « Keevasien a été détruit ! »

Des bandes de phagors, hôtes de la brousse, avaient échangé leur volumunwum avec les tribus randonanaïses. Le grand esprit avait parlé aux tribus. Elles avaient attrapé quelques Autres dans les arbres, les avaient attachés sur des fauteuils de bambou et avaient traversé la jungle pour venir incendier le port. Rien n'avait échappé aux flammes. Il n'y avait aucun signe de vie, à part quelques malheureux oiseaux. La guerre continuait ; les hommes ne pouvaient éviter d'être à la fois ses agents et ses victimes.

En silence, ils gagnèrent le sud de l'île, où une langue de sable leur permit d'échapper aux épineux qui encombraient l'intérieur.

La mer s'ouvrait devant eux, striée de brun là où le Kacol la rejoignait, bleue au-delà. De longs brisants se déroulaient sur la pente raide de la plage, la ponctuant de taches blanches. À l'ouest ils pouvaient voir l'Île de Pauvrache, dont l'imposante étendue marquait la séparation entre la Mer des Aigles et la Mer de Narmosset. Quatre navires étaient en train de doubler la pointe de l'île, deux caraques et deux caravelles.

Saisissant le drapeau borlienien qu'ils avaient trouvé au milieu de tout un choix de pavillons dans les armoires du *Balourd*, TolramKetinet s'avança à leur rencontre dans l'écume.

Dienu Pasharatid était de quart sur *l'Amitié Dorée* tandis que le bâtiment se dirigeait avec le reste de la flotte vers un mouillage sûr dans l'embouchure du Kacol. Ses mains se crispèrent sur le

bastingage ; à part cela, elle ne laissa rien voir de l'allégresse qu'elle éprouvait à voir, à mesure que l'Île de Pauvrache s'éloignait derrière elle, la côte de Borlien émerger des brumes matinales.

Six milles marins les séparaient des lieux enchanteurs, près du Cap Findowel, où ils avaient réparé les navires. Durant tout ce temps, Dienu avait intensément communiqué avec Dieu l'Azoiaxique ; les étendues sans limites de l'océan l'avaient plus que jamais rapprochée de sa présence. C'en était fini de ses difficultés avec son mari. Elle l'avait fait transférer sur l'*Union*, de sorte qu'elle n'avait plus à supporter sa vue. Elle avait réglé tout ça à la façon sibornalienne, avec calme, sans manifester de ressentiment. Elle était libre de jouir de nouveau de la vie et de Dieu.

Il y avait ce vent délicieux, le ciel, la mer – pourquoi, alors qu'elle s'efforçait de se réjouir, était-elle envahie par la tristesse ? Ce ne pouvait pas être parce qu'elle était jalouse des relations qui s'étaient développées – comme de la mauvaise herbe, se dit-elle, comme de la mauvaise herbe – entre son Amiral Prêtre-Soldat et l'ex-chancelier borlienien. Pas plus que ce ne pouvait être parce qu'elle éprouvait une quelconque petite étincelle d'affection pour Io. « Pense à l'hiver », se morigéna-t-elle – usant d'une expression uskuti signifiant : « Gèle tes espérances. »

Même la communion avec l'Azoiaxique, qu'elle était incapable de rompre, s'était révélée déconcertante. Il semblait que l'Azoiaxique n'avait pas de place pour Dienu Pasharatid en son sein. En dépit de sa vertu, il était indifférent. Il était indifférent en dépit de sa conduite sans reproche, de sa circonspection.

À cet égard au moins, l'Hôte, le Seigneur de l'Église de la Paix Redoutable, s'était montré d'une consternante ressemblance avec Io Pasharatid lui-même. Et c'était cette image, où n'entrait nulle consolation, qui la poursuivait sur toutes ces lieues de mer vide. Tout ce qui pouvait l'en distraire était bienvenu. Aussi, quand apparut la côte de Borlien, se détourna-t-elle vivement de la barre pour ordonner au clairon de sonner « Bonnes nouvelles ».

Les bastingages des quatre navires ne tardèrent pas à être envahis de soldats avides d'apercevoir la terre qu'ils avaient l'intention d'envahir et de soumettre.

Un des derniers passagers à arriver sur le pont fut Sartorilvrash. Il resta quelque temps à l'air libre, tapotant ses vêtements et respirant profondément pour chasser une odeur de phagor qui ne voulait pas le quitter. Le phagor avait disparu ; seule restait l'aigre odeur de la créature – cette odeur, et un brin de savoir.

Après avoir quitté Findowel, l'*Amitié Dorée* avait fait voile vers le sud-est à travers le Golfe de Ponipot, doublant des terres anciennes, et franchi le Détroit de Cadmer, la plus étroite étendue d'eau entre

Campannlât et Hespagorat. C'étaient des terres dont parlaient les légendes ; les unes disaient que c'était là que les humains étaient venus à l'existence, d'autres que c'était là qu'étaient apparues les premières formes de langage articulé. Ponipot était une de ces terres, le Ponpt dont il était question dans les contes de fées que l'on lisait à la petite Tatro, Ponipot, presque inhabité, regardant vers les couchers des soleils, avec ses vieilles cités qui tombaient en poussière et dont les noms étaient encore capables de remuer le cœur des hommes – Powachet, Prowash, Gal-Dundar sur le cours glacé de l'Aza.

Passé Ponipot, ils s'étaient trouvés encalminés au large des crêtes rocheuses de Radado, terre de haut désert, prolongement sud des Grandes Murailles, où l'on disait que vivaient moins d'un million d'habitants – par contraste avec les trois millions et quart du pays voisin de Randonan – et certainement moins d'humains que de phagors. Car Radado formait l'extrémité occidentale d'une grande route migratoire ancipitée qui traversait tout Campannlât, la lointaine Thulé vers laquelle se dirigeaient les créatures au cours de l'été de chaque Grande Année, pour accomplir leurs insondables rituels, ou simplement s'accroupir, immobiles, les yeux fixés de l'autre côté du Déroit de Cadmer vers Hespagorat, vers une destination inconnue aux autres formes de vie.

Encalminé ou pas, en ces longs jours torrides sur le navire stationnaire, Sartorilvrash était heureux. Il s'était évadé de son cabinet dans le vaste monde. Durant le pâlejour, il prenait plaisir aux longues conversations intellectuelles qu'il avait avec l'Amiral Prêtre-Soldat, Odi Jeseratabhar. Ils étaient devenus plus intimes. Le langage affecté d'Odi Jeseratabhar s'était transformé en quelque chose de plus naturel. La promiscuité involontaire à laquelle les condamnait l'étroitesse de leurs quartiers s'était changée en quelque chose qu'ils recherchaient, qu'ils chérissaient. Ils devinrent des amants circonspects. Et le périple autour du Continent Sauvage se doubla d'un périple spirituel.

Assis ensemble sur le pont durant cette accalmie magique, les amants vieillissants, le Borlienien et l'Uskûti, contemplaient la mer pratiquement immobile. La terre de Radado planait dans un lointain brumeux. Plus près, à bâbord, se trouvait l'Île de Gleeat. Au large, par tribord, trois autres îles, cimes de montagnes immergées, semblaient flotter sur le sein des eaux.

Odi Jeseratabhar pointa un doigt à tribord. « Il me semble presque distinguer la côte d'Hespagorat – la terre du nom de Throssa, pour être précise. Tout ce qui nous entoure montre à l'évidence qu'Hespagorat et Campannlât étaient autrefois reliés par un isthme, qui a été détruit dans quelque cataclysme. Qu'en penses-tu, Sartori ? »

Il étudia la bosse que formait l'Île de Gleeat. « Si nous en croyons

les légendes, les phagors sont originaires d'une partie lointaine d'Hespagorat, Pegovin, où vivent les phagors noirs. Peut-être que les phagors de Campannlat émigrent vers Radado parce qu'ils espèrent encore découvrir l'ancien pont menant à leur patrie. » « As-tu jamais vu de phagor noir en Borlien ? » « Si, une fois, en captivité. » Il tira sur sa véroniquette. « Les continents conservent leurs différentes espèces animales. S'il y a eu jadis un isthme, nous pouvons nous attendre à trouver les iguanes d'Hespagorat sur la côte de Radado. Est-ce qu'il y en a, Odi ? »

Prise d'une soudaine inspiration, elle dit : « Je ne crois pas, parce que les humains ont dû les exterminer – Radado est une terre désolée ; on y mange tout ce qui peut se manger. Mais Gleeat ? Pendant que nous sommes en calaminés, nous avons du temps de libre, du temps que nous pourrions employer à augmenter la somme du savoir humain. Nous allons faire tous les deux une petite expédition en chaloupe et voir ce que nous pouvons trouver. » « Tu crois que c'est possible ? » « Si j'en décide ainsi. »

« Tu te souviens de la catastrophe qu'a failli être notre expédition dans la Baie de la Persécution ? » « Tu m'as crue complètement folle à ce moment-là. » « Je te crois complètement folle en ce moment. » Ils éclatèrent de rire, et il lui saisit la main. L'Amiral fit venir le maître d'équipage. Des esclaves furent mis à la tâche. La chaloupe mise à la mer. Odi Jeseratabhar et Sartorilvrash embarquèrent. Les rames entrèrent en action pour leur faire franchir les deux milles d'une mer plane comme un miroir qui les séparaient de l'île. Une douzaine de soldats en armes les accompagnaient, ravis de cette chance d'échapper au détestable confinement du navire.

L'île de Gleeat mesurait cinq milles d'une extrémité à l'autre. La chaloupe échoua sur une bordure de sable escarpée de la pointe sud-est. Un homme fut préposé à sa garde tandis que le reste de l'expédition allait de l'avant.

Des iguanes prenaient le soleil sur les rochers. Ils ne semblaient pas avoir peur des humains, et plusieurs d'entre eux furent tués à coups de lance pour être ramenés au navire, où ils amélioreraient opportunément l'ordinaire. Ils étaient chétifs en comparaison des géants noirs d'Hespagorat. Ils atteignaient rarement plus d'un mètre cinquante de long. Leur couleur tirait sur le marron truité. Même les crabes qui vivaient en commensalisme avec eux étaient petits et ne possédaient que huit pattes.

Comme Sartorilvrash et Odi Jeseratabhar fouillaient les rochers à la recherche d'œufs d'iguane, la petite troupe subit une attaque. Quatre phagors jaillirent du couvert, épieux en main, et leur tombèrent dessus. C'étaient des bêtes déguenillées, au pelage loqueteux, aux flancs décharnés.

Profitant de l'effet de surprise, les phagors réussirent à tuer deux soldats, entraînant les hommes dans l'eau sous la violence de leur charge. Mais les autres soldats ripostèrent. Des iguanes détalèrent, des mouettes s'envolèrent en criant, une brève poursuite s'engagea sur les rochers, et l'échauffourée s'arrêta là. Les phagors étaient morts – à l'exception d'une pliche dont Odi Jeseratabhar épargna la vie.

La pliche était plus corpulente que ses compagnons et couverte d'un épais pelage noir. Les bras solidement attachés derrière le dos, elle fut placée dans la chaloupe pour être conduite à bord de *l'Amitié Dorée*.

Odi et Sartorilvrash s'embrassèrent en privé, se félicitant d'avoir confirmé la vérité de la vieille légende de l'isthme. Et survécu.

Un jour plus tard, les vents de la mousson soufflèrent et la flotte reprit sa route vers l'est. La côte de Randonan défilait désormais à bâbord dans toute sa sauvage splendeur ; mais Sartorilvrash passait la plupart de son temps au fond du navire, à étudier leur prisonnière, qu'il avait baptisée Gleeat.

Gleeat ne parlait que l'ancipité natif, et encore sous une forme dialectale. Ne connaissant pas un mot de natif, ni même de hurdhru, Sartorilvrash était obligé de travailler avec un interprète. Odi descendit dans les étroites et sombres profondeurs de la cale voir ce qu'il fabriquait, et se mit à rire.

« Qu'est-ce que tu as à t'embêter avec cette créature malodorante ? Nous avons prouvé ce que nous avons à prouver, que Radado et Throssa étaient jadis reliés. Dieu l'Azoiaxique a été avec nous. La petite colonie d'iguanes isolée sur l'île de Gleeat est d'une souche inférieure, isolée de la masse des iguanes du continent sud. Cette créature, qui vivait au milieu de phagors blancs, représente probablement une espèce de survivance de la race noire de Pégovin-Hespagorat. Race qui est sans doute en train de s'éteindre sur une île aussi petite. »

Il secoua la tête. Tout en admirant la vivacité de son intelligence, il remarquait qu'elle courait trop vite aux conclusions.

« Elle prétend qu'elle et les siens étaient sur un navire qui a fait naufrage sur l'île lors d'une mousson précédente. »

« C'est un mensonge manifeste. Les phagors ne naviguent pas. Ils ont horreur de l'eau. » « Elle dit qu'ils étaient esclaves sur une galère de Throssa. » Odi lui tapota l'épaule. « Écoute, Sartori, je suis convaincue que nous aurions pu prouver que les deux continents étaient jadis réunis rien qu'en regardant les vieilles cartes dans la chambre des cartes. Il y a Purporian sur la côte de Radado et un port du nom de Popevin sur la côte de Throssa. 'Poop' signifie 'pont' en olonets pur, et 'Pup' ou 'Pu' la même chose en olonets dialectal. Le passé est enfermé dans le langage, si on sait y regarder. »

Bien qu'elle eût dit cela en riant, il fut fâché par son ton typiquement sibornalien de supériorité. « Si l'odeur te gêne, ma chère, tu ferais mieux de remonter sur le pont. »

« Nous n'allons pas tarder à approcher de Keevasien. Une ville côtière. Comme tu le sais, 'ass' ou 'as' est de l'olonets pur pour "mer" – l'équivalent de 'ash' en pontpien. » Sur cette pointe de savoir, le sourire aux lèvres, elle se retira, gravissant sans façon l'échelle conduisant au gaillard d'arrière.

Le jour suivant, il eut la surprise de découvrir que Gleeat était blessée. Il y avait une grande mare de sang doré sur le pont à l'endroit où elle était couchée. Il la questionna par l'intermédiaire de l'interprète. Bien que la regardant attentivement, il ne discerna rien qui ressemblât à une émotion quand elle répondit.

« Non, elle n'est pas blessée. Elle dit qu'elle est sur le point d'entrer en rut. Elle vient juste d'avoir ses règles. » L'interprète ne cacha pas son dégoût mais s'abstint de tout commentaire en raison de son rang inférieur.

Telle était sa haine des phagors – mais elle avait désormais disparu, comme beaucoup d'autres choses appartenant à sa vie passée, remarquait-il – que Sartorilrvrash s'était toujours désintéressé de leur histoire, tout comme il avait refusé d'apprendre leur langue. Il laissait cela à JandolAnganol – JandolAnganol et sa confiance perverse en ces créatures. Cependant, les habitudes sexuelles des phagors étaient un sujet de plaisanteries grivoises jusque chez les garnements des rues de Matrassyl ; il se rappelait que la femelle ancipitée, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine ni à l'espèce animale, connaissait quelque chose comme un écoulement menstruel d'une journée, prélude au cycle œstral et au moment où elle entrait en rut. Peut-être était-ce le souvenir de ces vieux racontars qui lui faisait imaginer que sa prisonnière émettait une odeur plus âcre en la circonstance.

Sartorilrvrash se gratta la joue. « Quel est le mot dont elle s'est servie pour désigner ses règles ? Le mot en natif ? »

« Elle appelle l'œstrus ""desmhr"" dans sa langue. Est-ce que je la fais laver au jet ? » « Demande-lui quelle est la périodicité de son cycle œstral. » La pliche, toujours ligotée, dut être un peu secouée avant de donner une réponse. Sa longue langue rose alla taquiner une de ses narines. Elle avoua finalement avoir dix périodes de rut par petite année. Sartorilrvrash hocha la tête et alla sur le pont respirer un peu d'air frais. Pauvre créature, songea-t-il ; quel dommage que nous ne puissions pas tous vivre en paix. Il faudrait bien que le dilemme humains-ancipités se résolve un jour, d'une façon ou d'une autre. Quand il serait mort et enterré.

La mousson les poussa toute cette nuit-là, le jour suivant et la nuit d'après. Les pluies étaient souvent si drues que les passagers de

l'Amitié Dorée n'arrivaient même plus à distinguer les autres navires de la flotte. Le Détroit de Cadmer était loin derrière eux. Tout autour d'eux s'étendait la grisaille de la Mer de Narmosset, ses vagues striées de longs crachats blancs. Le monde était devenu quelque chose d'exclusivement liquide.

Au cours de la cinquième nuit, ils furent pris dans une tempête et la caraque se coucha presque sur le flanc. Le houx et les orangers qui poussaient le long du passavant passèrent par-dessus bord, et beaucoup craignirent que le navire ne chavire. Les marins, toujours superstitieux, allèrent trouver leur capitaine et le supplièrent de faire jeter la prisonnière phagor par-dessus bord, vu qu'il était bien connu que des ancipités noirs sur un navire, ça portait malheur. Le capitaine accepta. Il avait presque tout essayé par ailleurs.

Sartorilvrash était éveillé en dépit de l'heure tardive. Il était impossible de dormir dans la tempête. Il protesta contre la décision du capitaine. Personne n'était d'humeur à écouter ses arguments ; c'était un étranger, et il risquait lui aussi de se faire jeter par-dessus bord. Il alla se cacher pendant que Gleeat était tirée de sa cale nauséabonde et précipitée dans les eaux en furie.

En l'espace d'une heure, le plus gros du vent tomba. Au moment du faux jour, alors que Pauvrache était juste visible droit devant, seule une fraîche brise continuait de souffler. À l'aube, les trois autres vaisseaux apparurent, miraculeusement indemnes et relativement proches – Dieu l'Azoiaxique était bon. Bientôt, l'embouchure du Kacol, où se trouvait Keevasien, pouvait se distinguer dans le mauve des brumes côtières.

Une lueur surnaturelle flottait aux charnières de l'horizon. Tout autour de la flotte sibornalienne, la mer grouillait de dauphins qui filaient juste au-dessous de la surface. Des oiseaux marins et terrestres tournoyaient par centaines dans le ciel. Ils ne poussaient pas de cris, mais le battement de leurs milliers d'ailes faisait un bruit d'averse d'où la pluie aurait été absente. Ils ne firent pas le moindre écart quand la sonnerie de « Bonnes Nouvelles » se répercuta du navire à la côte.

À mesure que le vent faiblissait, les cordages mollissaient jusqu'à claquer contre les mâts. Les quatre navires se regroupèrent tandis qu'ils approchaient du rivage.

Dienu colla un œil à une lunette d'approche et la braqua là où une langue de terre partant d'une petite île s'avancait au milieu des brisants. Des hommes se tenaient là, au nombre d'une douzaine. L'un d'eux venait au-devant des navires. Durant les jours de mousson, ils avaient longé les côtes de Randonan ; ici commençait Borlien – territoire ennemi. Il était important que la nouvelle de l'arrivée de la

flotte ne fût pas clignotée à Ottassol ; la surprise comptait pour beaucoup en la circonstance, comme dans la plupart des entreprises guerrières.

La lumière s'améliorait de minute en minute. *L'Amitié Dorée* échangea des signaux avec l'*Union*, le *Bon Espoir*, et la caravelle blanche, la *Prière de Vajabhar*, pour les mettre en état d'alerte.

Un homme coiffé d'un chapeau à larges bords s'avancait dans l'écume. Derrière lui, à l'embouchure du fleuve, un bateau était visible, sa coque à demi noyée. N'empêche qu'ils se dirigeaient peut-être vers une embuscade et risquaient, à trop se rapprocher, de perdre le vent et d'être pris au piège. Dienu resta sur le qui-vive au bastingage du gaillard d'arrière ; l'espace d'un instant, elle regretta que son perfide époux ne fût pas auprès d'elle ; il était toujours si prompt à prendre une décision...

L'homme qui pataugeait dans le ressac déploya un drapeau. Elle y reconnut les rayures de Borlien.

Dienu ordonna aux arquebusiers de s'aligner le long du bastingage du côté de la terre.

La distance entre le navire et le rivage diminuait. L'homme au drapeau s'était arrêté, enfoncé dans l'eau jusqu'aux cuisses. Il agitait son drapeau avec assurance. Ce fou de Borlienien...

Dienu donna ses instructions au capitaine de l'artillerie. Il salua, descendit l'échelle pour transmettre les ordres à ses hommes. Ceux-ci se rangèrent deux par deux, l'un actionnant l'arquebuse, l'autre soutenant le canon.

« Feu ! » cria le capitaine. Un temps, puis un tonnerre de décharges.

Ainsi commença la bataille de la barre de Keevasien.

L'Amitié Dorée était assez proche pour permettre à TolramKinet de distinguer les visages des soldats alignés le long du bastingage. Il vit les arquebusiers le viser.

Les insignes qui marquaient les voiles indiquaient déjà depuis un moment qu'il s'agissait là de vaisseaux sibornaliens, étrangement loin de leur patrie. Il se demanda si son roi, en son opportunisme, n'avait pas conclu un traité qui faisait de Sibornal l'allié de Borlien dans les Guerres de l'Ouest. Il n'avait pas de raison de les croire hostiles – jusqu'au moment où il les vit lever les armes.

L'Amitié vira, le flanc presque entièrement tourné vers lui, pour offrir aux arquebusiers la meilleure position de tir. Il estima que son tirant d'eau ne lui permettrait pas de venir plus près. L'*Union* était en avant du vaisseau amiral, en train d'obliquer vers la gauche de TolramKinet, se rapprochant d'inquiétante façon du côté est de l'île.

Réverbérés par l'eau, les ordres lancés à bord parvinrent à ses oreilles, cependant que les voiles principale et de misaine de *l'Union* étaient carguées.

Les deux navires de moins gros tonnage, qui voguaient plus près du rivage randonanais, se rabattaient sur sa droite. Le *Bon Espoir* était encore aux prises avec les larges flots bruns du bras ouest du Kacol, la blanche *Prière de Vajabhar* les avait déjà franchis – se trouvait même pratiquement derrière lui, bien qu'encore à une certaine distance. Sur tous ces navires, le *Bon Espoir* excepté, il pouvait voir le reflet de canons de fusils pointés vers lui.

Il entendit le capitaine d'artillerie ordonner à ses hommes de faire feu. TolramKetinet laissa tomber son drapeau, tourna les talons, plongea dans l'eau et se mit à nager vigoureusement vers la langue de sable.

GortorLanstatet était déjà occupé à le couvrir. Il fit plonger ses hommes derrière une crête d'argile et dirigea la moitié de sa puissance de feu vers le vaisseau amiral, l'autre moitié vers la blanche caravelle, la *Prière de Vajabhar*. Celle-ci continuait d'arriver à vive allure, droit sur eux. Le lieutenant avait avec lui un bon arbalétrier ; il lui demanda, ainsi qu'à un autre soldat, de préparer un carreau enduit de poix enflammée.

Des balles de plomb grêlaient dans l'eau tout autour du général. Il nagea sous l'eau, remontant aussi peu souvent que possible à la surface pour respirer. Il sentait grouiller des dauphins tout près de lui, mais aucun d'eux ne vint le gêner.

Soudain la fusillade s'arrêta. Il fit surface et regarda derrière lui. La caravelle blanche qui portait le hiérogamme de la Grande Roue sur ses voiles était imprudemment venue se placer entre lui et *l'Amitié Dorée*. Les soldats shiveninki, rassemblés sur le pont supérieur, se préparaient à tirer sur les défenseurs de la pointe de terre.

Les vagues menaient la vie dure à TolramKetinet. Le rivage était plus abrupt qu'on aurait pu s'y attendre. Il agrippa une racine et se hissa au milieu des broussailles, jouant encore des pieds et des mains sur quelques mètres pour se mettre à couvert. Se laissant choir, il resta là à haleter, le visage contre le sable brun. Il était indemne.

Le beau visage de la Reine Myrdemlnggala lui revint en mémoire. Elle parlait d'un ton sérieux. Il se souvenait de la façon dont ses lèvres bougeaient. Il était un survivant. Il serait victorieux pour l'amour qu'il lui portait.

Certes, il n'était pas intelligent. On n'aurait pas dû le faire général. Il ne possédait pas cette capacité naturelle de commander les hommes qu'avait Lanstatet. N'empêche.

Depuis qu'il avait reçu le message de la reine à Ordelay – c'était la première fois qu'elle s'adressait à lui sur un plan personnel, même si

c'était indirectement – il avait pensé à l'intention qu'avait le roi de divorcer d'elle. TolramKetinet craignait le roi. Son allégeance à la couronne était partagée. Bien qu'il comprît la nécessité dynastique de l'action de JandolAnganol, cette décision avait transformé ses sentiments. Il se disait que l'attrance qu'il éprouvait pour la reine constituait une trahison. Mais l'exil de la reine changeait tout ; il n'était plus question de trahison. Ni de loyauté envers un roi qui, par jalousie, l'avait envoyé à la mort dans une jungle randonanaise. Il se remit sur ses pieds et regagna au pas de course le petit bout de terre où GortorLanstatet se trouvait assiégé.

Les soldats borlieniens l'acclamèrent quand il se jeta par terre au milieu d'eux. Il les embrassa tout en lançant un coup d'œil vers la mer par-dessus l'arête d'argile.

En une minute, la scène avait dramatiquement changé sous certains aspects. *L'Amitié Dorée* avait cargué ses voiles et abaissé les ancres avant et arrière. Elle était à l'arrêt à environ deux cents mètres du rivage. Un carreau enflammé favorisé par la chance avait mis le feu à une partie de sa proue et au mât d'artimon. Tandis que les marins luttèrent contre l'incendie, deux chaloupes pleines de soldats se détachaient du navire ; un des bateaux – bien que l'information dût rester lettre morte pour TolramKetinet – était conduit par l'Amiral Odi Jeseratabhar, qui se tenait toute droite à la poupe ; Sartorilrvrash avait insisté pour l'accompagner et était assis à ses pieds de façon plutôt ignominieuse.

L'Union s'était presque échouée sur la gauche de la petite île, et débarquait des troupes dans les bas-fonds ; celles-ci gagnèrent résolument le rivage. La *Prière de Vajabhar* se trouvait encore plus près, bloquée dans les bas-fonds, les voiles en bannière, et une chaloupe pleine de soldats se dirigeait maladroitement vers le rivage. Ce bateau constituait la cible la plus proche et le feu des arquebuses lui infligeait de sérieux dommages.

Seul le *Bon Espoir* n'avait pas changé de position. Pris dans le courant impétueux du Kacol, il demeurait là, toutes voiles hissées, son beaupré pointant vers l'Ile de Keevasien, ne contribuant en rien à la bataille.

« Ils doivent croire qu'ils ont devant eux toute la garnison de Keevasien », dit GortorLanstatet.

« Sûr que nous aurions bien besoin de cette garnison, pauvres de nous. Si nous restons ici, nous allons être massacrés. »

Treize hommes médiocrement armés ne pouvaient espérer se défendre contre quatre pleins bateaux de troupes armées d'arquebuses.

C'est alors que la mer se gonfla, s'ouvrit, et qu'il se mit à pleuvoir des assatassi.

D'un bout de la Mer des Aigles à l'autre, les assatassi filaient comme des flèches vers les côtes.

Les pêcheurs, qui connaissaient bien la mer, réservaient ce jour et le suivant à des festivités et des réjouissances. C'était un jour unique qui tombait au début de chaque été durant le Grand Été, au moment de la grande marée. À Lordrydry, les filets étaient prêts. À Ottassol, des bâches étaient tendues. À Gravabagalinien, les familiers de la reine lui avaient recommandé de rester éloignée du rivage et de son mortel danger. Ce qui était joyeuse abondance pour les gens informés devenait pluie mortelle pour les ignorants.

Nageant depuis le milieu de l'océan, des bancs d'assatassi se dirigeaient vers la terre. Leurs migrations durant le Grand Été couvraient l'ensemble du globe. Leurs zones de pâture se trouvaient dans les lointaines étendues de la Mer Ardente, où aucun homme n'était jamais allé. Parvenus à maturité, les bancs commençaient leur long voyage vers l'est, remontant les courants océaniques. Ils traversaient l'Océan Climent et franchissaient l'étroit bras de mer connu sous le nom de Détroit de Cadmer.

Ce resserrement rapprochait les bancs les uns des autres. Cette proximité forcée, jointe à l'approche de la mousson dans la Mer de Narmosset, entraînait un changement de comportement. Ce qui avait été une espèce de long voyage d'agrément, sans but apparent, devenait une course – une course destinée à s'achever en vol-suicide.

Mais pour qu'ait lieu ce vol, cette mort désirée le long de milliers de milles de côte, un autre facteur était nécessaire. Il fallait que la marée soit propice.

Tout au long des siècles d'hiver, les mers d'Helliconia étaient pratiquement dépourvues de marée. Passé l'aphélie et les années de ténèbres, Freyr recommençait à faire sentir son influence. À mesure que sa masse gigantesque ramenait la planète glacée vers la lumière, elle faisait bouger les mers. Son attraction sur la masse océanique était désormais, à seulement 118 années terrestres du périhélie, considérable. Le moment de la petite année était arrivé où les masses combinées de Batalix et de Freyr travaillaient conjointement. Il en résultait une augmentation de soixante pour cent de l'amplitude de la marée par rapport à la situation hivernale.

L'étroitesse des mers entre Hespagorat et Campannlat, la puissance du courant qui emportait les flots vers l'ouest concouraient à faire monter ces marées de vive eau à une rapidité et avec une violence dramatiques. C'était sur ce phénoménal déferlement d'eau vers la côte que se lançaient les bancs d'assatassi.

Les navires de la flotte sibornalienne se retrouvèrent d'abord à sec, puis frappés par un raz de marée que rien ne laissait attendre. Avant

que les équipages aient pu se rendre compte de ce qui les avait heurtés, les assatassi étaient là. Le vol-suicide était en train.

L'assatassi est un poisson nécrogène, ou plus exactement un poisson-lézard. Il atteint quarante-cinq centimètres de long à l'âge adulte ; il possède deux gros yeux à facettes ; mais ce qui le distingue essentiellement est son bec osseux tout droit, prolongement d'une boîte crânienne pareillement osseuse. En son vol-suicide l'assatassi atteint des vitesses assez hautes pour que ce bec puisse pénétrer un homme jusqu'au cœur.

En face de Keevasien, les assatassi jaillirent de la surface à une centaine de mètres au large de *l'Amitié Dorée*. L'air en fut à ce point rempli que ceux qui volaient assez bas pour raser l'eau et ceux qui filaient à des quinze mètres de haut faisaient semblablement partie d'un corps solide de poissons-lézards lancé à toute vitesse. Ils brillaient comme des milliers de lames d'épée. L'air n'était qu'une lame d'épée.

Le vaisseau amiral fut mitraillé de bout en bout. Chaque occupant du pont fut frappé. Le flanc du navire donnant sur le large se couvrit d'assatassi embrochés par leur propre bec. De même pour les trois autres navires. Mais ce furent les chaloupes, déjà submergées par la marée, qui souffrirent le plus. Tous leurs occupants furent blessés et beaucoup tués sur le coup. Les bordages furent défoncés. Les quatre embarcations commencèrent à couler.

Des cris de douleur et de terreur s'élevèrent – couverts par les paillements des oiseaux qui plongeaient pour cueillir un repas au vol.

La première vague d'assatassi dura deux minutes.

Seuls les hommes de TolramKetinet s'en tirèrent sans dommage. Le raz de marée les avaient plaqués au sol, de sorte qu'ils étaient encore à plat ventre, à demi conscients, quand les assatassi étaient arrivés.

Quand le bombardement cessa, ils relevèrent la tête pour ne voir que chaos autour d'eux. Les troupes sibornaliennes se débattaient dans l'eau, où de gros poissons prédateurs commençaient à venir rôder. Le *Bon Espoir* s'en allait à la dérive vers le large, son grand mât brisé. L'incendie dont les mâts de *l'Amitié Dorée* étaient la proie faisait rage sans rencontrer d'opposition. Dans tout le voisinage, arbres et rochers étaient couverts de poissons écrasés. Beaucoup d'assatassi s'étaient plantés par le bec dans des branches ou des troncs d'arbre, ou logés dans d'inaccessibles fissures dans les rochers. Le vol-suicide avait entraîné nombre de poissons loin à l'intérieur des terres. Les sombres jungles qui surplombaient l'embouchure du Kacol étaient envahies de poissons-lézards qui seraient pourris avant le coucher de Batalix.

Loin d'être le résultat de quelque caprice morbide, le comportement des assatassi était une preuve de la variété qui régnait dans la façon dont les espèces se perpétuaient. Comme les biyelks, les yelks et les gunnadas, animaux par ailleurs fort différents, qui

couvraient les plaines glacées de Campannat en hiver, les assatassi étaient nécrogènes et ne donnaient la vie qu'à travers la mort.

Les assatassi étaient hermaphrodites. D'une morphologie trop rudimentaire pour posséder des organes de reproduction normaux, ils se propageaient en se détruisant. La gestation commençait dans leurs entrailles, sous forme de vers dans le genre filaire. Bien à l'abri dans l'intestin parental, les vers survivaient à l'impact du vol-suicide et se nourrissaient de la charogne ainsi fournie.

Ils se grignotaient un chemin à l'air libre. Là, les vers se métamorphosaient en une larve pourvue de pattes ressemblant de fort près à un iguane miniature. À l'automne de la petite année, les iguanes miniatures, jusque-là terrestres, retournaient à l'immensité de la mer maternelle, disparaissant en son sein, s'enfonçant en elle sans laisser plus de trace que des grains de sable, pour accomplir le cycle de vie assatassi.

Le retournement de la situation était si stupéfiant que TolramKetinet et GortorLanstatet se mirent debout sur leur langue de terre pour regarder autour d'eux. L'énorme vague qui s'était abattue sur le rivage avait été le prélude à un flot torrentueux qui ne poussait les Sibornaliens vers le rivage que pour les exposer à de nouvelles difficultés.

La première vague avait remonté le cours du Kacol. Ses eaux rompues revenaient à présent, charriant des boues noires qui maculaient la mer de leurs tourbillons. De façon plus sinistre, sur la gauche de TolramKetinet, un flot de cadavres s'échappait paresseusement de l'embouchure du fleuve, accompagné par des oiseaux de mer piaillant. Le général supposa qu'il s'agissait des victimes du massacre de Keevasien, en route vers leur sépulture.

Le raz de marée avait fait chavirer la chaloupe de *l'Amitié Dorée*. Ceux qui ne restèrent pas submergés assez longtemps s'exposèrent aux nuées de poissons-lézards.

Sartorilvrash se retrouva en train de se débattre dans l'eau avec les blessés, au milieu desquels il ne tarda pas à apercevoir Odi Jeseratabhar. Une de ses joues était déchirée, et elle avait un poisson-lézard fiché dans la nuque. Beaucoup de blessés étaient en butte aux attaques de mouettes de proie. Sartorilvrash était personnellement indemne. Se frayant un chemin jusqu'à Odi, il la souleva dans ses bras et commença à patauger vers le rivage. L'eau continuait de se faire de plus en plus profonde.

Son visage était tout près de l'assatassi fiché dans le cou d'Odi, son œil touchant presque le gros œil à facettes dont toute vie n'avait pas encore disparu.

« Comment l'humanité pourrait-elle construire des remparts contre la nature, quand celle-ci continue de déchaîner des déluges de toutes sortes, indifférente à ce qu'elle emporte ? » se dit-il. « Autant pour toi, Akhanaba, espèce de hrattock ! »

Ce fut tout ce qu'il put faire pour maintenir la tête d'Odi, inconsciente, hors de l'eau. Il y avait une langue de sable à seulement quelques mètres de distance, mais l'eau continuait de monter autour de lui. La peur lui arracha un cri – puis il vit sur la langue de sable un homme qui ressemblait au général détesté de JandolAnganol, TolramKetinet.

TolramKetinet et GortorLanstatet observaient le navire sibornalien, la *Prière de Vajabhar*, qui se trouvait non loin de là sur leur droite. Le raz de marée l'avait jeté sur le rivage, mais une revenue d'eau torrentueuse du Kacol l'avait remis à flot. À part les assatassi qui criblaient son tribord, il n'avait pas trop souffert. L'équipage, complètement démoralisé, se jetait sur le rivage et courait se mettre à l'abri dans les fourrés.

« Il ne nous reste plus qu'à nous emparer de ce navire, Gortor. Qu'est-ce que tu en dis ? »

« Je ne suis pas marin, mais il y a un petit vent qui commence à souffler du rivage. »

Le général se tourna vers les douze hommes qu'il avait avec lui.

« Vous êtes de vaillants camarades. Aucun d'entre vous ne manque de courage. Si l'un de vous en avait manqué un instant, nous aurions tous péri. Il nous reste maintenant un dernier exploit à accomplir avant d'être hors de danger. Nous n'avons pas à espérer d'aide de Keevasien ; nous devons donc suivre la côte en bateau. Pour cela nous allons emprunter cette blanche caravelle. C'est un cadeau – encore qu'il se puisse que nous ayons à nous battre pour l'avoir. Épées au clair ! Suivez-moi ! »

Alors qu'il courait le long de la grève, ses hommes derrière lui, il faillit buter contre un homme dépenaillé qui s'efforçait de gagner le rivage, une femme dans ses bras. L'homme l'appela par son nom.

« Hanra ! À l'aide ! »

Il fut fort étonné de voir qu'il s'agissait du chancelier de Borlien et pensa aussitôt : Encore un qui a dû se faire rouler par JandolAnganol...

Il ordonna à ses hommes de faire halte. Lanstatet sortit Sartorilrvrash des flots, deux hommes saisirent la femme chacun d'un côté. Elle gémissait et revenait lentement à elle. Ils reprirent leur course vers la *Prière de Vajabhar*.

L'équipage et les soldats du vaisseau shiveninki avaient subi des pertes. Certains avaient été tués ; ceux qui avaient été blessés par les assatassi étaient pour la plupart à terre. Des oiseaux piquaient sur le

navire, attirés par les poissons-lézards pris dans le gréement. Il restait là une poignée de soldats avec leurs officiers pour défendre le bâtiment. Mais la petite troupe de TolramKetinet escalada à toute vitesse le flanc du navire tourné vers le large et les assaillit. L'adversaire était déjà démoralisé. Après une résistance sans conviction, ils se rendirent et on les fit sauter à terre. GortorLanstatet descendit avec trois hommes dans l'entrepont pour débusquer tous ceux qui pouvaient s'y cacher et les chasser du navire. Sept minutes après avoir embarqué, ils étaient prêts à appareiller.

Huit hommes furent mis à pousser la caravelle. Lentement, le vaisseau vira et les voiles se gonflèrent, toutes déchirées qu'elles étaient par les poissons-lézards.

« Allez ! Allez ! » criait TolramKetinet du pont.

« J'ai horreur des navires », dit GortorLanstatet. Il tomba à genoux et se mit à prier, les mains au-dessus de la tête. Il y eut une explosion et une gerbe d'eau les éclaboussa.

Leur acte de piraterie avait été vu de *l'Amitié Dorée*. Un canonnier était en train de tirer sur eux à deux cents mètres de distance.

Comme la *Prière*, à une allure ne dépassant pas celle d'un homme en train de marcher, quittait l'abri de la jungle en surplomb, une brise plus forte la saisit. Sans qu'il ait été besoin de leur en donner l'ordre, deux artilleurs borlieniens servirent un des canons de la batterie. Ils tirèrent une fois sur *l'Amitié Dorée*, puis l'angle entre les deux navires devint si étroit qu'ils ne purent tourner suffisamment la bouche du canon dans le sabord pour viser le vaisseau amiral.

Les canonniers du vaisseau amiral étaient confrontés au même problème. Un nouveau boulet partit pour aller atterrir dans les broussailles de l'île, puis ce fut le silence. Les huit hommes plongés dans l'eau escaladèrent promptement les filets d'embarquement et sautèrent sur le pont en poussant des vivats tandis que la *Prière* prenait de la vitesse.

La végétation de l'île défila à bâbord. Les arbres étaient en butte aux attaques des oiseaux nécrophages qui dévoraient les assatassi empalés, pendant que les frelons et les abeilles qu'ils dérangaient bourdonnaient sauvagement autour d'eux. La *Prière* n'allait pas tarder à dépasser le navire uskuti, *l'Union*, toujours échoué, sa proue engagée dans les terres.

« Est-ce que vous pouvez me faire sauter ça au passage ? » cria GortorLanstatet en direction de la batterie.

Les canonniers se ruèrent à bâbord, ouvrirent le sabord, amorcèrent le lourd canon. Mais ils allaient désormais trop vite, et le canon ne put être prêt à temps.

Io Pasharatid le disgracié était au nombre de ceux, hommes d'équipage et soldats, qui avaient déserté *l'Union* pour fuir le vol-

suicide dans la jungle. Il était parti le premier. Sa désertion devait plus au calcul qu'à la panique.

Il était le seul de toute la flotte sibornalienne à être déjà allé à Keevasien. Cela s'était passé à l'occasion de sa tournée officielle en tant qu'ambassadeur à la cour de Borlien. Il n'avait aucune affection pour cet endroit, mais il avait dans l'idée de s'y procurer éventuellement des provisions pour rompre avec la monotonie des rations du navire.

Il comptait sur la panique générale pour pouvoir disparaître deux heures sans que l'on remarquât son absence.

Le spectacle des ruines carbonisées de la ville lui avait fait changer d'avis. Il retourna sur les lieux de l'action juste à temps pour voir la *Prière de Vajabhar* passer en douceur devant son propre navire, avec Hanra TolramKetinet, favori de la reine des reines, campé sur le gaillard d'arrière.

Io Pasharatid n'était pas entièrement mû par son intérêt personnel, mais la jalousie fut certainement pour quelque chose dans sa réaction en cet instant. Il se rua en avant, ralliant les hommes tapis dans les fourrés, les ramenant à bord de *l'Union*, que le raz de marée avait déposée sans trop de dommages sur un morceau de grève.

Après quelques manœuvres à la rame, la marée aidant, ils dédagèrent la caraque et la remirent à flot. Les voiles furent convenablement orientées et, lentement, la proue vira vers le large.

Des pavillons de signalisation furent hissés pour annoncer que *l'Union* se lançait à la poursuite des pirates. Ces signaux étaient destinés à Dienu Pasharatid à bord de *l'Amitié Dorée* ; mais elle ne pouvait plus déchiffrer aucun signal. Sa mort était une des premières qu'avait occasionnées parmi les humains le vol-suicide des assatassi.

Ce ne fut qu'une fois hors de la baie, alors qu'un frais vent d'ouest leur faisait lentement remonter le fort courant de l'océan, que TolramKetinet et Sartorilvrash prirent le temps de s'embrasser.

Quand ils eurent fini de se raconter leurs aventures, TolramKetinet dit : « Je n'ai guère de raison d'être fier. En qualité de soldat, je ne peux pas me plaindre des endroits où l'on m'envoie. Mais j'ai rempli mes fonctions de général de telle façon que mes troupes se sont dissoutes sans que j'aie pu livrer une seule bataille. C'est une honte avec laquelle je vivrai toujours. Randonan avale les hommes tout entiers. » L'ex-chancelier dit au bout d'un moment : « Je ne regrette pas mes voyages, qui n'étaient pas plus prémédités que les tiens. Les Sibornaliens se sont servis de moi, mais de cette expérience est sorti quelque chose de précieux. D'incalculable, même. »

Il fit un geste en direction d'Odi Jeseratabhar, dont la blessure était

à présent pensée et qui se tenait assise sur le pont, les yeux fermés, écoutant parler les deux hommes.

« Je me fais vieux et les amours des personnes âgées ont toujours quelque chose de risible aux yeux des jeunes gens comme toi, Hanra. Non, ne proteste pas. » Il rit. « Et autre chose. Je me rends compte pour la première fois de la chance qu'ont nos générations de vivre à cette période de la Grande Année, alors que c'est la chaleur qui règne. Comment nos ancêtres ont-ils survécu à l'hiver ? Et la roue tournera, et ce sera de nouveau l'hiver. Quel méchant destin, de grandir pendant que Freyr est en train de mourir sans rien connaître d'autre. Dans certaines parties de Sibornal, les gens ne voient pas Freyr pendant toute la durée des siècles d'hiver. »

TolramKinet haussa les épaules. « C'est une question de chance. »

« Mais l'énorme échelle de croissance et de destruction... Peut-être que notre grande erreur est de nous croire séparés de la nature. Oui, je sais depuis longtemps que tu n'es pas particulièrement passionné par ces spéculations. Il y a quand même une chose que je dois dire. Je crois avoir résolu une question de nature si révolutionnaire... »

Il hésita, caressant ses moustaches humides. Un sourire aux lèvres, TolramKinet le pressa de continuer.

« Je crois tenir une idée que personne n'a jamais eue. C'est cette dame qui me l'a inspirée. Il faut que j'aille à Oldorando ou à Pannoval pour l'exposer devant les autorités du Saint Empire Pannovalien. Pour exposer mes déductions, dirais-je. Je serai certainement récompensé, et Odi et moi pourrons alors vivre confortablement. »

Scrutant son visage moustachu, TolramKinet dit : « Des déductions que l'on paye ! Elles doivent être précieuses. »

Cet homme est un imbécile, comme je l'ai toujours su, pensa l'ex-chancelier, mais il ne put résister à l'occasion qui lui était donnée de s'expliquer.

« Vois-tu », dit Sartorilvrash en baissant la voix au point qu'il devenait difficile de l'entendre en raison du claquement de la toile au-dessus d'eux, « je n'ai jamais pu souffrir les ancipités, contrairement à mon maître. Là réside une bonne part de notre différend. Mon idée, mes déductions pèsent en défaveur de la race ancipitée. C'est pourquoi elles seront récompensées, selon les termes du Manifeste Pannovalien. »

Se levant de son fauteuil, Odi Jeseratabhar prit Sartorilvrash par le bras et dit à TolramKinet et Lanstatet, qui les avait rejoints : « Il se peut que vous ignoriez que le Roi JandolAnganol a détruit tout le travail du chancelier, l'ouvrage de sa vie, son ""Encyclopédie des faits d'Histoire et de Nature"". C'est un crime que l'on ne peut oublier. Les déductions du chancelier, comme il les appelle modestement, le vengeront de JandolAnganol et nous permettront peut-être à tous les

deux de travailler ensemble à la reconstitution de son ""Encyclopédie"".

Lanstatet répliqua sèchement : « Madame, vous êtes notre ennemie ; vous vous êtes juré de détruire notre patrie. Vous devriez être aux fers dans la cale. »

« Tout ça est du passé », dit Sartorilvrash avec dignité. « Nous ne sommes que des étudiants itinérants à présent et sans patrie encore. »

« Des étudiants itinérants... » C'en était trop pour le général, aussi posa-t-il une question d'ordre pratique : « Comment comptez-vous vous rendre à Pannoval ? »

« Oldorando me convient – c'est plus près, et j'espère y arriver avant le roi, s'il n'y est pas déjà, pour lui créer le maximum d'embêtements avant qu'il n'épouse la princesse madi. Toi non plus, tu n'as aucun amour pour lui, Hanra. Tu seras la personne idéale pour m'emmener là-bas. »

« Je vais à Gravabagalinien », dit TolramKetinet d'un air résolu, « si du moins ce rafiot nous transporte jusque-là, et si nos ennemis ne nous rattrapent pas. »

Ils regardèrent tous derrière eux. La *Prière de Vajabhar* était à présent en pleine mer, progressant laborieusement vers l'est en suivant la côte. *L'Union* avait émergé de la Baie de Keevasien, mais se trouvait encore loin en arrière. Pour l'immédiat, ils ne risquaient pas d'être rattrapés.

« Vous verrez votre sœur Mai à Gravabagalinien », dit Sartorilvrash au général. Celui-ci sourit sans répondre.

Plus tard dans la journée, très loin derrière eux, ils aperçurent le *Bon Espoir*, lancé lui aussi à leur poursuite avec un grand mâât hâtivement rafistolé. Les deux vaisseaux poursuivants disparurent dans la brume comme de gros nuages montaient de la mer à l'horizon ouest, leurs bordures coulées dans le cuivre. Un éclair brilla dans le ventre de la nuée.

Une deuxième vague d'assatassi s'éleva de la mer, comme une aile en train de se déployer, pour se jeter sur la terre. La *Prière* était trop loin de la côte pour en subir le désastreux effet. Seuls quelques poissons-lézards filèrent au ras du vaisseau. Les hommes regardèrent avec suffisance ce qui les avait laissés sans voix le matin même. Tandis qu'ils se traînaient vers Gravabagalinien, des ténèbres grondantes les enveloppèrent et de minuscules échardes de lumière apparurent à terre, où les autochtones se régalaient des envahisseurs morts.

Et une chose sans identité prit le chemin de l'endroit où résidait la reine des reines en son palais de bois un corps humain.

RobaydayAnganol s'était embarqué clandestinement sur un bateau

qui allait de Matrassyl à Ottassol, devançant son père. Où qu'il se rendît désormais, il se déplaçait avec une hâte toute particulière, la tête à demi tournée en arrière ; sans qu'il le sût, cette attitude d'homme traqué le faisait ressembler à son père. À ses propres yeux, c'était lui le poursuivant. Il ne songeait qu'à se venger de son père.

À Ottassol, au lieu de se rendre au palais souterrain où le roi devait s'arrêter, il alla trouver un vieil ami de Sartorilrvrash, le deutéroscopiste et anatomiste Bardol CaraBansity. CaraBansity n'éprouvait pas une grande sympathie pour le roi ni pour son étrange rejeton.

Sa femme et lui avaient chez eux une société de deutéroscopistes de Vallgos. Il offrit un lit à Robayday dans une maison qu'il possédait près du port et où, dit-il, une jeune femme s'occuperait de lui.

Robayday ne portait qu'un intérêt sporadique aux femmes. Cependant, celle qu'il trouva dans la maison de CaraBansity voisine du port lui plut immédiatement, avec ses longs cheveux bruns et un air mystérieux d'autorité, comme si elle connaissait un secret ignoré de tous.

Elle se présenta sous le nom de Metty, et il se souvint d'elle. C'était une fille à laquelle il avait goûté une fois à Matrassyl. Sa mère avait aidé son père quand celui-ci s'était retrouvé blessé après la Bataille du Cosgatt. Son vrai nom était Abathy.

Elle ne le reconnut pas. C'était assurément une demoiselle qui ne manquait pas d'amants. Tout d'abord, Robayday s'abstint de l'éclairer. Il demeura passif, la laissant venir à lui. Pour l'impressionner, elle parla d'un scandale auquel elle avait été mêlée avec de hauts fonctionnaires sibornaliens à Matrassyl ; il l'observa tandis qu'elle parlait et mesura combien sa vision du monde était différente, avec ses va-et-vient clandestins.

« Tu ne me reconnais pas, car je suis difficile à reconnaître, mais il fut un temps où tu portais moins de khôl sur les yeux alors que nous étions aussi près l'un de l'autre que la langue l'est des dents... »

Alors elle prononça son nom et l'embrassa, laissant exploser sa joie.

Plus tard, elle lui dit qu'elle avait sujet d'être reconnaissante envers sa mère, à qui elle envoyait régulièrement de l'argent pour lui avoir appris comment s'y prendre avec les hommes. Ses goûts la portaient vers les gens de haute naissance et les puissants ; elle avait été honteusement séduite, disait-elle, par CaraBansity, mais elle avait à présent de meilleures espérances. Elle lui donna un baiser.

Elle laissa glisser son charfrul, révélant ses jambes pâles. Ne voyant partout que cruauté, Robayday ne vit que le piège de l'araignée. Fougueusement, il entra dedans. Plus tard, allongés l'un près de l'autre, ils échangèrent de petits baisers. Elle avait un joli rire. Il

l'aimait et la détestait.

Tout son être lui criait de gagner Oldorando au plus vite, mais il resta avec elle un jour de plus. Il la détestait et il l'aimait.

Deuxième soir dans sa maison. Il pensa que l'Histoire s'arrêterait s'il restait là pour toujours. Elle laissa de nouveau aller ses magnifiques cheveux et remonta ses jupes, grimpant une fois de plus sur le lit avec lui.

Ils s'étreignirent. Ils firent l'amour. Elle était un puits de délices. Abathy commençait à le déshabiller pour des plaisirs plus prolongés quand un coup retentit à la porte. Ils se dressèrent tous deux sur leur séant, interdits.

Un coup plus violent. La porte s'ouvrit brutalement, et déboula un jeune gaillard vêtu à la mode rudimentaire de Dimariam. C'était Div Muntras, en sa taurine quête amoureuse.

« Abathy ! » s'écria-t-il. Elle hurla en guise de réponse.

Après une traversée solitaire jusqu'à Ottassol, Div avait retrouvé la trace d'Abathy à la suite d'une enquête en bonne et due forme. Il avait vendu tout ce qu'il possédait, à l'exception de la montre talisman volée à Billish, qui reposait en sécurité à l'intérieur de son ceinturon. Et là, au bout de la piste, il trouvait la fille qui avait occupé ses pensées depuis le moment où il l'avait vue paraître voluptueusement avec son père sur le pont de la *Dame de Lordryardry* en train de tritouter avec un autre homme.

Son visage devint l'image même de la fureur. Il brandit les poings, beugla et chargea.

Robayday se leva d'un bond sur le lit, le dos au mur. Son visage était noir de colère à cette intrusion. Que l'on crie ainsi après le fils du roi – et à un tel moment ! Sa seule pensée fut de tuer l'intrus. Il avait dans sa ceinture un poignard fait d'une corne de phagor, un instrument à deux tranchants acérés. Il s'en saisit.

La vue de l'arme ne fit qu'augmenter la fureur de Div. Il ne lui faudrait pas longtemps pour liquider ce gringalet, ce gêneur.

Abathy lui hurla après, mais il ne lui prêta pas la moindre attention. Elle resta là, les deux mains sur sa jolie bouche, les yeux agrandis par la terreur. Voilà qui plaisait à Div. Elle aurait son tour ensuite.

Il se lança à l'attaque ; d'un bond, il fut sur le lit. Il reçut la pointe de la corne juste au-dessous de la dernière côte, contre laquelle elle grinça en s'enfonçant. Son élan fit que le poignard lui entra dans la chair jusqu'à la garde, transperçant la rate et l'estomac, avant de se briser dans la main de son adversaire.

Un long gémissement de déception échappa à Div. Des choses liquides inondèrent le mur au moment où il s'y heurta et glissa par terre.

Furieux, Robayday laissa la fille à ses larmes. Il alla chercher deux hommes qui se débarrassèrent du cadavre en le jetant dans la Takissa.

Robayday s'enfuit de la cité, comme s'il eût été poursuivi par des chiens enragés. Il se garda bien de retourner auprès de la fille ou dans la chambre. Il avait un rendez-vous qu'il avait failli oublier, un rendez-vous à Oldorando. Il ne cessa de pleurer et de jurer tout le long du chemin.

Porté par le courant, tournant sur lui-même, le corps de Div Muntras dérivait au milieu des bateaux jusqu'à l'embouchure de la Takissa. Personne ne le vit passer, car la plupart des gens, même les esclaves, étaient en train de s'offrir une formidable friture d'assatassi. Des poissons vinrent prêter leur attention au cadavre pendant que la masse détrempée était avalée par la mer pour participer au mouvement des eaux vers l'ouest, vers Gravabagalinien.

Ce soir-là, quand les soleils se couchèrent, les gens simples se rendirent sur les plages et les promontoires. Dans tous les pays qui étaient baignés par la Mer des Aigles, en Randonan, Borlien, Thribriat, Iskahandi et Dimariam, des foules se rassemblèrent au bord de l'eau.

La grande fête des assatassi touchait à sa fin. C'était le moment de faire une pause pour remercier de ses bienfaits l'esprit qui habitait les eaux.

Pendant que les femmes chantaient et dansaient sur le sable, les hommes s'avancèrent dans la mer, de petits bateaux à la main. Ces bateaux étaient des feuilles sur lesquelles brûlaient de petites bougies dégageant un doux parfum.

Sur chaque plage, alors que le crépuscule cédait aux ténèbres, des flottes entières de ces feuilles furent lancées sur les eaux. Certaines flottaient encore, brillant faiblement, longtemps après la tombée de la nuit, formant des paysages qui rappelaient aux superstitieux les diaphes et les radiés suspendus dans leur nuit éternelle. Certaines furent emportées loin au large avant que leur faible flamme ne s'éteigne.

VISITEURS DES PROFONDEURS

Quiconque avançait sur Gravabagalinien pouvait voir de loin le palais de bois qui servait de refuge à la reine. Il se dressait franchement, comme un jouet abandonné sur une plage.

La légende disait que Gravabagalinien était hanté. Que dans un lointain passé une forteresse s'était élevée à la place du fragile palais. Qu'elle avait été entièrement détruite dans une grande bataille.

Mais personne ne savait qui s'était battu ici, ni pour quelle raison. On savait seulement qu'il y avait eu beaucoup de morts et qu'ils avaient été enterrés dans des tombes peu profondes à l'endroit où ils étaient tombés. Leurs ombres, loin de leurs bonnes octaves de terre, étaient encore censées hanter les lieux.

Ce dont on pouvait être sûr, c'était qu'une autre tragédie était présentement en train de se jouer sur la vieille terre frappée de malédiction. Car le Roi JandolAnganol était enfin arrivé avec ses deux navires, ses hommes et ses phagors, Esomberr et CaraBansity, pour divorcer d'avec la reine.

Et la Reine Myrdemlnggala avait descendu ses escaliers et s'était soumise à la cérémonie du divorce. Et du vin avait été apporté, et bien des bêtises permises. Et Alam Esomberr, l'envoyé du C'Sarr, avait pénétré dans la chambre de l'ex-reine seulement quelques heures après avoir fait procéder à la cérémonie du divorce. Et était arrivée la nouvelle que Simoda Tal avait été assassinée à Oldorando. Et cette triste information avait été communiquée au roi tandis que les premiers rayons de Batalix peignaient en jaune les murs extérieurs écaillés du palais.

Et quelque chose d'inéluctable pouvait désormais se discerner dans les affaires des hommes et des phagors, tandis que les événements évoluaient vers un point culminant dans lequel les principaux participants seraient emportés sans recours comme des comètes plongeant dans les ténèbres.

La voix de JandolAnganol était assourdie par le chagrin cependant qu'il s'arrachait les cheveux et les poils de la barbe en lançant à Akhanaba : « Ton serviteur tombe devant toi, ô Très Grand. Tu m'as accablé de chagrin. Tu as fait que mes armées ont sombré dans la défaite. Tu as fait que mon fils m'a quitté. Tu m'as fait divorcer de ma reine bien-aimée, Myrdemlnggala. Tu as fait que ma promesse a été

assassinée... Quels maux dois-je encore subir pour l'amour de Toi ?

« Ne laisse pas mon peuple souffrir. Accepte mes souffrances, ô Seigneur Suprême, comme un sacrifice suffisant pour mon peuple. »

Comme il se relevait et remettait sa tunique, le pâle AbstrogaAthenat dit comme en passant : « Il est vrai que l'armée a perdu Randonan. Mais tous les pays civilisés sont entourés de nations barbares, et sont vaincus quand leurs armées les envahissent. On devrait y aller non avec l'épée, mais avec la parole de Dieu. »

« Les croisades sont bonnes pour la province de Pannoal, pas pour un pauvre pays comme le nôtre, Vicaire. » Ajustant sa tunique sur ses blessures, il sentit dans sa poche l'horloge à triple affichage qu'il avait prise à CaraBansity à Ottassol. Comme précédemment, quelque chose lui disait que c'était un objet de mauvais présage.

AbstrogaAthenat s'inclina, tenant le fouet derrière son dos. « Au moins pourrions-nous plaire au Tout-Puissant en étant plus humains, et en fuyant l'inhumain. »

Dans un brusque accès de colère, JandolAnganol gifla le vicaire d'un revers de la main gauche.

« Occupez-vous des affaires divines et laissez-moi le soin des questions temporelles. »

Il savait ce que l'homme avait voulu dire. Il l'invitait à éliminer les phagors de Borlien.

Laissant sa tunique ouverte, dont il sentait le tissu absorber le sang de sa dernière flagellation, JandolAnganol quitta la chapelle souterraine pour remonter au rez-de-chaussée du palais de bois. Yuli sauta sur ses pieds pour l'accueillir.

Il avait des élancements dans la tête qui lui brouillaient la vue. Il caressa le petit phagor, enfonçant les doigts dans son pelage épais.

Les ombres étaient encore longues à l'extérieur du palais. Il ne savait trop comment affronter le matin : il était arrivé à Gravabagalinien pas plus tard que la veille et – en présence de l'envoyé du Saint C'Sarr, Alam Esomberr – avait divorcé d'avec sa noble reine.

Comme la veille, tous les volets du palais étaient fermés. Des hommes étaient vautrés un peu partout dans les pièces, encore plongés dans un sommeil hébété. Des rais de lumière s'entrecroisaient dans l'obscurité, la faisant ressembler à un panier tressé qu'il traversa en direction de la sortie.

Quand il ouvrit la porte en grand, la Première Garde Royale Phagorienne se tenait au garde-à-vous dehors, ses rangées de longues mâchoires et de cornes rigoureusement immobiles. C'était quelque chose qui valait le spectacle, n'importe comment, se dit-il dans un effort pour chasser sa mauvaise humeur.

Il sortit prendre l'air avant que la chaleur ne monte. Il vit la mer et

sentit la brise sans y faire attention. Avant l'aube, pendant qu'il dormait du lourd sommeil de l'ivrogne, Esomberr était venu le trouver. À côté de lui se tenait son nouveau chancelier, Bardol CaraBansity. Ils lui avaient appris que la princesse madi qu'il avait l'intention d'épouser était morte, assassinée.

Il ne restait plus rien.

Pourquoi s'était-il exposé à tant d'ennuis pour divorcer de son épouse légitime ? Qu'est-ce qui lui avait pris ? Il y avait des ruptures auxquelles les hommes les plus durs ne pouvaient survivre.

Il éprouva soudain le désir de parler à Myrdemlnggala.

Un reste de délicatesse le retint de faire monter un messager à sa chambre. Il savait qu'elle était là avec la petite princesse Tatro, à attendre qu'il parte en compagnie de ses soldats. Sans doute était-elle au courant des nouvelles qu'on avait apportées dans la nuit. Sans doute craignait-elle de se faire assassiner. Sans doute le haïssait-elle.

Il se retourna d'un de ces mouvements brusques qui lui étaient familiers, comme pour se surprendre lui-même. Son nouveau chancelier approchait de son pas lourd et déterminé, ses bajoues tressautant.

JandolAnganol lui lança un regard soupçonneux et lui tourna le dos. CaraBansity fut forcé de le contourner, lui et Yuli, avant de s'incliner gauchement.

Le roi le regarda fixement. Aucun des deux ne parla. CaraBansity détourna son regard brumeux de celui du roi.

« Tu viens trouver un homme de fort méchante humeur. »

« Je n'ai pas dormi non plus, sire. Je regrette profondément la nouvelle infortune qui vous frappe. »

« Ma méchante humeur concerne non seulement le Tout-Puissant, mais toi, qui n'es pas si puissant. »

« Qu'ai-je fait pour vous déplaire, sire ? »

L'Aigle fronça les sourcils, se donnant encore plus le regard de l'animal qui lui valait son surnom.

« Je sais que tu es secrètement contre moi. Tu as la réputation d'un homme rusé. J'ai vu cette expression de joie mauvaise que tu n'as pas pu t'empêcher d'avoir quand tu es venu m'annoncer la mort de... tu sais qui. »

« La princesse madi ? Si vous avez si peu confiance en moi, sire, il ne faut pas me prendre pour chancelier. »

JandolAnganol lui tourna de nouveau le dos ; la gaze jaune de sa tunique était maculée de rouge comme un vieil étendard.

CaraBansity commença à sauter d'un pied sur l'autre. Il leva machinalement les yeux vers le palais et vit à quel point sa peinture blanche s'écaillait. Il comprenait ce que c'était d'être un homme du commun et ce que c'était d'être roi.

La vie qu'il menait lui plaisait. Il connaissait une foule de gens et était utile à la communauté. Il aimait sa femme. Il prospérait. Et le roi était arrivé et l'avait réquisitionné, comme s'il avait été un esclave.

Il avait accepté son rôle et, en homme de caractère qu'il était, s'en était accommodé au mieux. Et voilà que ce souverain avait le culot de lui dire qu'il était secrètement contre son roi. Il n'y avait pas de limite à l'impudence des rois – et il ne voyait pour le moment aucun moyen susceptible de lui éviter de suivre JandolAnganol jusqu'à Oldorando.

Sa sympathie pour le roi en ces instants difficiles le quitta.

« Je voulais vous dire, Votre Majesté », commença-t-il d'une voix résolue – puis, à regarder ce dos ensanglanté, il eut peur de sa propre témérité. « Il s'agit d'une chose insignifiante, bien sûr, mais avant que nous ne quittions Ottassol, vous m'avez pris cette intéressante horloge à trois cadrans. Est-ce que par hasard vous l'auriez encore ? »

Le roi ne se retourna pas, ne fit pas un mouvement.

« Je l'ai ici dans ma tunique », dit-il.

CaraBansity prit sa respiration et dit, beaucoup plus faiblement qu'il n'en avait l'intention : « Voudriez-vous me la rendre, s'il vous plaît, Votre Majesté ? »

« Ce n'est pas le moment de venir me demander des faveurs, quand la position de Borlien à l'intérieur du Saint Empire est menacée. »

C'était l'Aigle qui parlait.

Ils restèrent tous les deux à regarder Yuli fureter dans les taillis près du palais. La créature pissait à la trace comme tous ses congénères.

Le roi commença à marcher d'un pas mesuré en direction de la mer.

Je ne vaux pas mieux qu'un maudit esclave, se dit CaraBansity. Il suivit.

Le petit phagor sautillant à côté de lui, le roi hâta le pas tout en parlant à toute allure, de sorte que le corpulent deutéroscopiste fut forcé de le rattraper. Il ne fit plus mention de sa montre.

« Akhanaba m'a favorisé et a placé bien des fruits sur le chemin de ma vie. Et ces fruits tiraient toujours une saveur supplémentaire du fait que je m'en voyais promettre d'autres – pour le lendemain, le surlendemain et le jour d'après. Tout ce que je désirais, je pouvais l'avoir à foison.

« Il est vrai que j'ai subi des revers et des défaites, mais au sein d'une atmosphère générale chargée de promesses. Je ne me suis pas laissé longtemps troubler par cela. Ma défaite personnelle dans le Cosgatt – eh bien, elle m'a appris quelque chose –, je l'ai abandonnée derrière moi, et j'ai finalement remporté une grande victoire sur ce même terrain. »

Ils passèrent devant une rangée d'arbres à goingoins. Le roi en

cueillit un d'un geste vif, mordant dedans jusqu'au noyau sans cesser de parler, laissant le jus lui couler le long du menton. Il balaya l'air du bras, serrant dans sa main le fruit entamé.

« Aujourd'hui je vois ma vie sous une lumière nouvelle. Peut-être que tout ce qui m'était promis, je l'ai déjà reçu... Après tout, j'ai vingt-cinq ans passés. » Il avait du mal à parler. « Peut-être que c'est là mon été et que dans le futur, quand je secouerais l'arbre, aucun fruit ne tombera... Est-ce que je peux compter éternellement sur l'abondance ? Notre religion ne nous enseigne-t-elle pas que nous devons nous attendre à des temps de famine ? Bah ! Akhanaba est comme un Sibornalien, toujours à penser à l'hiver à venir. »

Ils marchèrent le long des falaises basses séparant la terre de la plage où la reine avait l'habitude d'aller se baigner.

« Dis-moi », fit négligemment JandolAnganol, « si, en tant qu'athée, tu n'as pas d'interprétation religieuse à faire valoir en cette affaire – comment vois-tu mes difficultés ? »

CaraBansity demeura silencieux, sa grosse face rougeaude tournée vers le sol, comme pour la protéger du regard abrasif du roi. Rassemble ton courage, se dit-il.

« Eh bien ? Allez, dis ce que tu veux. Je n'ai plus d'énergie ! Je viens de me faire flageller par la face de petit lait qui me sert de vicaire... »

Lorsque CaraBansity s'arrêta de marcher, le roi fit de même.

« Sire, récemment, pour obliger un ami, j'ai pris chez moi une certaine jeune dame. Ma femme et moi recevons beaucoup de gens, les uns en vie, les autres morts. Et aussi des animaux à disséquer, et des phagors, à disséquer eux aussi ou comme gardes du corps. Personne ne m'a causé autant d'ennuis que cette certaine jeune dame.

« J'aime ma femme, et continue de l'aimer. Mais je désirais cette jeune dame. J'éprouvais un certain mépris pour elle, mais je la désirais. J'avais honte de moi, mais je la désirais. »

« Mais est-ce que tu te l'es offerte ? »

CaraBansity rit et, pour la première fois en présence du roi, son visage s'illumina. « Sire, je me la suis offerte autant que vous vous offrez ce goingoin, le fruit du pâlejour par excellence. Le jus, sire, a coulé... Mais c'était du khmir, pas de l'amour, et une fois le khmir éteint – bien que ç'ait certainement été un processus... le processus même de l'été, sire –, une fois éteint, j'ai eu horreur de moi et n'ai plus rien voulu d'elle. Je l'ai installée à l'écart et lui ai dit de ne jamais chercher à me revoir. Depuis lors, j'ai appris qu'elle s'était lancée dans le même métier que sa mère et qu'elle avait causé la mort d'au moins un homme. »

« En quoi tout cela peut m'intéresser ? » demanda le roi d'un air hautain.

« Sire, je crois que le principe moteur de votre vie est le désir plutôt que l'amour.

« Vous me dites en termes de croyant qu'Akhanaba vous a favorisé et a placé bien des fruits sur votre chemin. Dans mes propres termes, je dirais que vous avez pris ce que vous vouliez, fait ce que vous vouliez et désirez continuer ainsi. Vous favorisez les ancipités en tant qu'instruments de votre désir, sans vous soucier de savoir qu'en fait les phagors sont tout le contraire d'êtres dociles. Rien ne peut vraiment vous faire obstacle – sauf la reine des reines. Elle peut vous faire obstacle parce qu'elle est la seule au monde à forcer votre amour, et peut-être votre respect. C'est pour ça que vous la détestez, parce que vous l'aimez.

« Elle se dresse entre vous et votre khmir. Elle seule peut contenir votre... dualité. En vous comme en moi-même, et peut-être comme en tout homme, les deux principes sont divisés – mais chez vous la division est aussi grande que l'est votre État

« Si vous préférez croire en Akhanaba, croyez à présent que par ces prétendus revers il vous a averti que votre vie est sur le point d'aller de travers. Redressez-la pendant que l'occasion vous en est offerte. »

Ils firent halte sur la falaise, ignorant les sourds coups de tonnerre de la mer, et se tinrent face à face, aussi tendus l'un que l'autre. Le roi avait écouté son chancelier sans sourciller, pendant que Yuli se roulait dans l'herbe rude alentour.

« Comment suggérerais-tu que je redresse ma vie ? » Un homme moins sûr de lui que CaraBansity aurait été effrayé par le ton du roi.

« Voici ce que je vous conseille, Votre Majesté. N'allez pas à Oldorando. Simoda Tal est morte. Vous n'avez plus de raison de vous rendre dans une capitale hostile. En tant que deutéroscopiste, je vous le déconseille vivement. » Sous ses sourcils grisonnants, CaraBansity observait soigneusement l'effet de ses paroles sur JandolAnganol.

« Votre place est dans votre royaume, maintenant plus que jamais, vos ennemis n'ayant pas oublié le Massacre des Myrdolâtres. Retournez à Matrassyl.

« Votre reine légitime est ici. Prosternez-vous devant elle et demandez-lui pardon. Déchirez l'acte d'Esomberr sous ses yeux. Reprenez ce que vous aimez le plus au monde. Votre équilibre dépend d'elle. Ne cédez pas à la fourberie de Pannoal. »

L'Aigle fixa intensément la mer, clignant rapidement des yeux.

« Vivez une vie plus saine, Majesté. Regagnez votre fils. Expédiez Pannoal, expédiez la garde phagor, vivez une vie saine avec votre reine. Rejetez ce faux Akhanaba qui vous a conduit... »

Il était allé trop loin.

Une fureur sans pareille s'empara du roi. La rage le gagna jusqu'à ce qu'il en devienne l'image personnifiée. Il se jeta littéralement sur

CaraBansity. Devant cette colère démentielle, CaraBansity défaillit et tomba à terre un instant avant que le roi ne soit sur lui. S'agenouillant sur son corps effondré, le roi tira son épée. CaraBansity hurla.

« Épargnez-moi, Votre Majesté ! La nuit dernière j'ai sauvé votre reine d'un viol infâme. »

JandolAnganol marqua un temps, puis se redressa, la pointe de son épée sur le corps tremblant recroquevillé à ses pieds.

« Qui oserait toucher la reine quand je suis à proximité ? Parle. »

« Votre Majesté... » La voix tremblait légèrement, les lèvres d'où elle sortait étaient presque collées contre le sol ; mais ce qu'elle dit était parfaitement clair. « Vous étiez ivre. Et l'Envoyé Esomberr est entré dans sa chambre pour la posséder. »

Le roi respira un grand coup. Il rengaina son épée et demeura immobile.

« Vil roturier ! Comment pourrais-tu comprendre la vie d'un roi ? Je ne reviens pas sur le chemin que j'ai foulé. Il se peut que tu possèdes une vie, qu'il m'appartient de prendre, mais moi j'ai un destin et j'irai là où me conduit le Tout-Puissant.

« Regagne ta tanière. Tu ne peux pas me conseiller. Ôte-toi de mon chemin ! »

Mais il continuait de se tenir au-dessus de l'anatomiste allongé par terre. Quand Yuli arriva en reniflant, le roi se détourna brusquement et regagna le palais de bois à grands pas.

La garde sortit de sa torpeur à ses cris. Il fallait qu'ils aient quitté Gravabagalinien dans l'heure. Ils marcheraient vers Oldorando comme prévu. Sa voix, sa froide fureur mirent le palais en branle, comme un nid de dos-ronds dérangés de sous une souche. On pouvait entendre les vicaires d'Esomberr à l'intérieur, en train de s'interpeller avec des voix aiguës.

Ce remue-ménage atteignit la reine dans ses appartements. Elle s'immobilisa au milieu de sa chambre ivoire, tendant l'oreille. Son garde du corps était à sa porte. Mai TolramKinet était assise avec deux servantes dans l'antichambre, serrant Tatro contre elle. D'épais rideaux étaient tirés sur les fenêtres.

MyrdemIngala portait une longue robe ultra-légère. Son visage était pâle comme l'ombre d'une aile de pique-bœuf sur la neige. Elle respirait l'air chaud au ralenti, écoutant en bas le bruit des hommes et des hoxneys, les bordées d'ordres et de jurons. À un moment, elle alla vers les rideaux ; puis, comme si elle méprisait sa faiblesse, elle ramena la main qu'elle avait levée et retourna là où elle se tenait auparavant. La chaleur faisait perler des gouttelettes de sueur à son front. Elle entendit une fois la voix du roi, distinctement, mais ce fut la seule.

Quant à CaraBansity, il se hissa sur ses pieds une fois le roi parti. Il

descendit vers la baie, où il ne pouvait être vu, pour reprendre ses couleurs. Au bout d'un moment, il se mit à chanter. Il avait récupéré sa liberté à défaut de son horloge.

En sa douleur, le roi se rendit dans une petite pièce dans une des tours branlantes et verrouilla la porte derrière lui. La poussière qui y flottait donnait une consistance fantomatique aux coulées d'or qui filtraient à travers un treillis. L'endroit sentait la plume, le moisi et la vieille paille. Des crottes de pigeon souillaient les lattes nues du plancher, mais le roi, les ignorant, s'allongea par terre et, par un effort de volonté, se mit en pauk.

Son âme, détachée de son corps, se rasséréna. Comme une aile de papillon en chute libre, elle s'enfonça dans les ténèbres veloutées. Les ténèbres demeuraient quand tout le reste avait disparu.

C'était le paradoxe des limbes dans lesquels l'âme flottait maintenant à la dérive : qu'ils s'étendissent à l'infini, tout en lui étant aussi familiers que le noir qu'un enfant au lit avait sous ses couvertures.

L'âme n'avait pas d'yeux mortels. Elle voyait d'une façon différente. Elle voyait au-dessous d'elle, à travers l'obsidienne, une foule de faibles lueurs, immobiles mais paraissant se déplacer les unes par rapport aux autres en raison du mouvement descendant de l'âme. Chaque lueur avait été un jour un esprit vivant. Chacune d'elles était à présent entraînée vers le grand principe maternel qui continuerait d'exister même quand le monde serait mort, le foyer originel, ce principe encore au-dessus – ou à tout le moins bien distinct – de dieux comme Akhanaba.

Et l'âme se dirigea tout particulièrement vers une lueur qui l'attirait, le diaphe de son père.

L'étincelle qui avait été un jour un non moindre personnage que VarpalAnganol, Roi de Borlien, ne ressemblait plus qu'à un vague effet de soleil sur un vieux mur, avec ses côtes, son bassin, à peine ébauchés. Tout ce qui restait de la tête qui avait porté couronne était un semblant de gros caillou, où des taches ambrées suggéraient vaguement les orbites. Au-dessous de cette pauvre coquille – visibles à travers elle – des radiés flottaient comme des traînées de poussière.

« Père, je me présente à toi, moi, ton fils indigne, pour te demander pardon de mes crimes envers toi. » Ainsi parla l'âme de JandolAnganol, suspendue dans une absence d'air.

« Mon cher fils, tu es le bienvenu ici, et tu le seras chaque fois que tu trouveras le temps de rendre visite à ton père, désormais au nombre des morts. Je n'ai pas de reproche à te faire. Tu as toujours été mon très cher fils. »

« Père, je ne prendrai pas ombrage de tes reproches. Bien au contraire, je ferai bon accueil à tes plus âpres remontrances, car je sais combien grand est mon péché envers toi. »

Les silences entre leurs paroles étaient impossibles à mesurer car aucun souffle n'était exhalé.

« Tais-toi, mon fils, personne n'a besoin de parler de péché au milieu de cette compagnie. Tu étais mon fils affectueux, et cela suffit. Inutile d'en dire plus. Ne t'afflige pas. »

Quand semblait venir le moment de parler, un feu charbonneux, simple flamme de chandelle agonisante, s'échappait de l'endroit où s'était trouvée une bouche. On en voyait la fumée monter dans la cage thoracique et le long de la cheminée de la gorge.

L'âme reprit la parole. « Père, je te supplie de déverser ta colère sur moi pour tout ce que je t'ai fait subir dans ta vie, et pour avoir causé ta mort. Allège ma culpabilité. Elle m'est un trop lourd fardeau. »

« Tu es innocent, mon fils, aussi innocent que la vague qui s'écrase sur le rivage. Ne te sens pas coupable de la joie que tu as apportée dans ma vie. Au sein de ce qui me reste maintenant de cette vie, je n'éprouve aucune colère envers toi. »

« Père, je t'ai gardé emprisonné dix ans dans un cachot du château. Comment puis-je gagner ton pardon pour cet acte ? »

La flamme monta, s'échappant sous forme d'étincelles.

« Ce temps est oublié, mon fils. Je me souviens à peine d'avoir été en prison, car tu étais toujours là pour parler avec moi. Ces moments m'étaient chers, car tu me demandais conseil – des conseils que je te donnais bien volontiers, dans les limites de mes capacités. »

« C'était un endroit bien triste. »

« J'y ai eu le temps de réfléchir à mes fautes, de me préparer à ce qui devait venir. »

« Père, comme ta miséricorde me fait souffrir ! »

« Viens plus près, mon garçon, et laisse-moi te consoler. »

Mais il était interdit aux vivants de toucher les morts au royaume du foyer originel. Si cette ultime dualité n'était pas respectée, les uns et les autres étaient consumés. L'âme s'éloigna légèrement de la chose qui flottait devant elle dans l'abîme

« Console-moi par de nouveaux conseils, Père. »

« Parle. »

« Tout d'abord, fais-moi savoir si mon grand tourmenté de fils est tombé parmi vous. L'instabilité de sa vie me fait peur. »

« Je ferai bon accueil au garçon quand il arrivera, ne t'en fais pas – mais jusqu'à présent il continue de voyager dans le monde de la lumière. »

Au bout d'un moment, l'âme reprit le contact.

« Père, tu perçois ma position au milieu des vivants. Dis-moi où je

dois aller. Dois-je revenir à Matrassyl ? Dois-je rester à Gravabagalinien ? Ou est-ce que je continue jusqu'à Oldorando ? Où se trouve mon futur le plus fructueux ? »

« À chaque endroit il y a des gens qui t'attendent. Mais il y a quelqu'un qui t'attend à Oldorando que tu ne connais pas. Quelqu'un qui tient ton destin entre ses mains. Va à Oldorando. »

« Ton conseil guidera mes actions. »

D'entre les bataillons scintillants des morts, l'âme s'éleva, d'abord lentement, puis avec une immense hâte. Quelque part, un tambour résonnait. Les étincelles s'évanouirent tout en bas, s'abîmant dans le foyer originel.

La forme inanimée étendue sur le plancher dans le beffroi se mit lentement à remuer. Ses membres se contractèrent. Elle se dressa sur son séant. Ses yeux s'ouvrirent dans un visage vide de toute expression.

La seule chose vivante à rencontrer son regard fut Yuli, qui se rapprocha en rampant et dit : « Mon pauvre roi en engourdire. »

Sans répondre, JandolAnganol ébouriffa le pelage du petit phagor et le laissa se blottir contre lui.

« Oh, Yuli, quelle chose que la vie. »

Une minute après, il tapota les épaules de l'ancipité. « Tu es un gentil petit garçon. Il n'y a pas de mal en toi. »

Comme la créature se pressait contre lui, le roi sentit un objet sur son flanc et retira de sa poche la montre à triple affichage qu'il avait prise à CaraBansity. Chaque fois qu'il la regardait, il se sentait gagné par une sourde inquiétude, mais il ne pouvait se décider à la jeter.

Il n'y avait pas si longtemps, cette horloge appartenait à Billish, la créature qui prétendait venir d'un monde que ne gouvernait point Akhanaba. Il était nécessaire de bannir Billish de sa conscience (comme on bannissait la pensée de ces maudits Myrdolâtres), car Billish était un défi à tout le système compliqué de croyance sur lequel reposait le Saint Empire. Parfois la peur le prenait d'être dépossédé de sa foi religieuse, comme il avait été dépossédé de tant d'autres choses. Sa foi et cet humble favori non humain étaient tout ce qui lui restait.

Il laissa échapper un grognement. Au prix d'un grand effort, il se remit sur ses pieds.

Dans l'heure, le Roi JandolAnganol était à la tête de ses troupes, montant Vanneau, l'Envoyé Alam Esomberr à ses côtés. Derrière venaient les capitaines du roi, puis les gens d'Esomberr, et enfin le corps de la Première Garde Royale Phagorienne, les oreilles frémissantes, leurs yeux écarlates fixés droit devant eux, marchant comme leur espèce l'avait déjà fait bien des siècles auparavant vers la

Le départ du roi du palais de bois, avec toute son atmosphère d'anxiété sous-jacente, fit une impression prévisible sur les observateurs de l'Avernus. Ils étaient heureux de détourner leur attention du spectacle du roi en pauk. Même les admiratrices ferventes de Sa Majesté se sentaient mal à l'aise de le voir ainsi couché sur le ventre, l'esprit séparé du corps.

Dans toute la population d'Helliconia, le pauk, ou visite propitiatoire aux aïeux disparus, était quelque chose d'aussi naturel que l'acte de cracher. Il n'avait pas de signification religieuse particulière, bien que son existence allât souvent de pair avec la religion. Tout comme les femmes devenaient porteuses de vies futures, les gens se faisaient porteurs des vies de ceux qui étaient partis avant eux.

Sur l'Avernus, la mystérieuse pratique helliconienne du pauk était considérée comme une activité religieuse plus ou moins équivalente à la prière. En tant que telle, elle embarrassait les six familles. Celles-ci ne souffraient d'aucune inhibition en ce qui concernait le sexe : un constant voyeurisme avait depuis longtemps réglé la question ; l'amour et les plus hautes émotions n'étaient rien de plus que les effets secondaires de fonctions quotidiennes, qui devaient être ignorés dans toute la mesure du possible ; mais la religion était d'un commerce autrement difficile.

Les familles considéraient la religion comme une obsession primitive, une maladie, un opium pour ceux qui étaient incapables de penser droit. Elles espéraient continuellement que Sartorilvrash et ses pareils deviendraient plus militants dans leur athéisme et provoqueraient la mort d'Akhanaba, contribuant ainsi à un plus heureux ordre des choses. Ils n'aimaient pas ni ne comprenaient le pauk. Ils auraient voulu qu'une telle chose ne se produisît jamais.

Sur Terre, d'autres opinions avaient cours. La vie et la mort pouvaient être perçues comme un tout indissociable ; la mort n'était jamais redoutée là où la vie était pleinement vécue. Les Terriens éprouvaient le plus vif intérêt pour l'activité helliconienne du pauk. Durant les premières années de contact avec Helliconia, ils avaient interprété cet état second comme une sorte de projection astrale de l'  me helliconienne, assez semblable à un état méditatif. Plus tard, un point de vue plus sophistiqué s'était développé ; on en vint petit à petit à comprendre que les habitants d'Helliconia possédaient un don qui leur était propre : la capacité de franchir, dans le sens aller et retour, la frontière qui séparait la vie de la mort. Cette continuité leur avait été donnée en compensation des extraordinaires discontinuités de leur Grande Année. Le pauk avait une valeur évolutionnaire ; c'était un trait d'union entre les humains et leur changeante planète.

Pour cette raison, les Terriens étaient particulièrement intéressés par le pauk. Ils avaient découvert à cette époque leur propre unité avec leur

propre planète, et rattaché cette unité à un accroissement de leurs rapports de sympathie avec Helliconia.

Durant les jours qui suivirent, une déprimante lassitude s'abattit sur la reine des reines.

Elle avait perdu tout ce qui donnait à son existence sa fragrance d'antan. Après l'orage, les fleurs ne relevaient jamais la tête aussi haut qu'auparavant. Le profond sentiment de culpabilité que lui inspirait le fait d'avoir d'une certaine façon manqué à ses devoirs envers le roi s'accompagnait d'une âpre rancœur à son égard. Si manquement il y avait eu, ce n'était pas faute de bonne volonté, et l'amour qu'elle lui avait porté durant des années, aussi naturellement qu'elle respirait, l'avait été en pure perte. Et pourtant l'amour demeurait sous la rancœur. C'était cela le plus cruel. Elle comprenait comme personne le manque de confiance en soi de JandolAnganol. Elle était incapable de se libérer des liens qu'ils avaient forgés dans le passé.

Chaque jour, après avoir prié, elle entrait en pauk, pour communiquer avec le diaphe de sa mère. Après ses prostrations, se souvenant de la façon dont Sartorilvrash en particulier condamnait tout rite propitiatoire de ce genre comme superstition, Myrdemlnggala, dans un furieux accès de doute, se demandait si elle avait vraiment rendu visite à sa mère, si le fantôme n'était pas dans sa tête, si l'on pouvait survivre après la mort autrement que dans la mémoire de ceux qui n'avaient pas encore franchi ce seuil rébarbatif.

Elle se posait des questions. Et pourtant le pauk lui était une consolation, tout comme la mer. Car son frère décédé, YeferalOboral, faisait désormais partie des diaphes, donnant libre cours à son amour pour elle tandis qu'il s'enfonçait vers le foyer originel. La crainte informulée de la reine – qu'il n'ait été assassiné par JandolAnganol – s'était révélée sans fondement. Elle savait maintenant à qui en revenait la responsabilité. De tout cela elle était reconnaissante.

N'empêche qu'elle regrettait de ne pas avoir une raison supplémentaire de haïr le roi. Elle allait se baigner dans la mer au milieu de ses familiers. La paix de l'esprit la quittait chaque fois qu'elle regagnait le rivage. Les phagors la ramenaient au palais sur son trône ; son ressentiment augmentait à l'approche de ses portes. Les jours passaient languissamment et elle ne rajeunissait pas. À peine Mai et elle s'adressaient-elles la parole. Elle remontait précipitamment dans ses appartements grinçants et se cachait la face.

« Si vous vous sentez si mal, suivez le roi à Oldorando, et suppliez les représentants locaux du C'Sarr d'annuler votre divorce », lui dit un jour Mai d'un ton impatient.

« Aimerais-tu suivre le roi ? Moi pas. »

Au fond de la mémoire de Myrdemlnggala brûlait le souvenir des nombreuses fois où cette femme, sa dame d'honneur, avait été moissonnée dans le lit du roi, et où toutes les deux, comme de viles catins, avaient été conduites en même temps au plaisir. Aucune des deux femmes ne parlait de ces moments – mais ils se dressaient entre elles de façon aussi tangible qu'une épée.

Essentiellement pour avoir quelqu'un à qui parler, la reine persuada CaraBansity de rester quelques jours au palais, puis un jour de plus. Il alléguait que sa femme attendait son retour à Ottassol. Elle le supplia d'attendre encore un peu. Il pria la reine de l'excuser, mais tout malin qu'il était, il lui fut impossible de lui dire non. Ils marchaient chaque jour le long du rivage, surprenant parfois des troupeaux de daims, tandis que Mai traînait tristement derrière eux.

Une semaine et deux jours s'étaient écoulés depuis le départ de JandolAnganol, d'Esomberr et de leurs gens. La reine était assise dans sa chambre, l'humeur morose, contemplant le côté terre de son petit domaine. La porte s'ouvrit brusquement et TatromanAdala entra en courant, piaillant une formule de salut.

L'enfant s'avança jusqu'au milieu du gouffre qui s'étendait entre la porte et l'endroit où sa mère se tenait recroquevillée. Cette mère avait levé la tête et lança de sous ses cheveux en désordre un regard si venimeux que Tatro s'arrêta net.

« Man ! Tu veux jouer ? »

La mère vit à quel point le petit visage de l'enfant présentait les traits caractéristiques de la lignée de son père. Les divinités génétiques avaient peut-être encore de futures tragédies en réserve. La reine hurla après Tatro.

« Hors de ma vue, petite peste ! »

La stupéfaction, l'indignation, la colère, la consternation se succédèrent sur le visage de l'enfant. Il rougit, parut se défaire et fondit en larmes et en sanglots.

La reine des reines bondit sur ses pieds chaussés de sandales et se précipita sur la petite. Elle la fit pivoter et la poussa hors de la pièce, faisant claquer la porte sur elle. Puis, se jetant contre un mur, les mains au-dessus de la tête, elle aussi se mit à pleurer.

Plus tard dans la journée, son humeur s'allégea. Elle alla trouver l'enfant et se montra à ses petits soins. La lassitude céda le pas à l'allégresse. Elle enfila une robe de satara et descendit au rez-de-chaussée. Elle réclama son trône d'or portatif, bien que la chaleur de midi fût écrasante. De dociles phagors décornés l'avancèrent. Son majordome ScufBar arriva, ainsi que la Princesse Tatro avec sa gouvernante et l'aide de la gouvernante, les bras chargés de livres de contes et de jouets.

Tout ce petit monde rassemblé, Myrdemlnggala monta sur son

trône et ils partirent pour la plage. À cette heure, aucune dame de la cour ne les accompagna. Freyr dardait son œil de feu sur eux, au ras d'un épaulement rocheux ; Batalix brillait presque au zénith. Des vagues paresseuses, aussi chatoyantes que si le monde en eût été à son premier jour, affluaient, formant des rouleaux qui révélaient un instant leur cœur concombre. Autour du Rocher de Linien, l'eau clapotait d'engageante façon. Il ne subsistait aucun signe des assatassi du récent passé, et il n'y en aurait aucun jusqu'à l'année suivante.

Myrdemlnggala resta un moment sur la plage. Les phagors se tenaient en silence près de son trône. La princesse se mit à courir çà et là, lançant ses ordres aux servantes pour la construction du plus solide château de sable du monde, petit généralissime répétant son rôle dans la vie. L'attrait de la mer était irrésistible. D'un vigoureux geste du bras, la reine se libéra de sa robe et fit glisser la pièce de tissu qui lui soutenait les seins. Son corps parfumé était à la disposition du jour.

« Ne me laisse pas, Man ! » cria Tatro d'une voix stridente.

« Je ne serai pas longue », lui lança sa mère, et elle courut se plonger dans les flots qui lui faisaient signe.

Une fois au-dessous de la surface, la créature fourchue devint poisson, aussi agile qu'un poisson et presque aussi rapide. Nageant vigoureusement, elle dépassa la forme sombre du Rocher de Linien, pour ne faire surface qu'après s'être avancée assez loin dans la baie. Là, la pointe de terre qui s'avancait à l'est s'infléchissait, créant un passage relativement étroit entre elle et le rocher solitaire. La reine des reines appela. Elle fut immédiatement entourée de dauphins – ses familiers, comme elle les nommait.

Ils arrivaient en rangs, selon leur habitude. Elle n'avait qu'à lâcher un petit jet d'urine dans l'eau, et les formes argentées étaient là, dessinant autour d'elle des cercles de plus en plus rapprochés, jusqu'à ce qu'elle puisse faire reposer ses bras sur deux d'entre eux aussi tranquillement que sur les accoudoirs de son trône.

Seuls les privilégiés pouvaient la toucher. Ils étaient au nombre de vingt et un. Au-delà évoluait une cour extérieure qui ne comptait pas moins de soixante-quatre membres. Parfois, un membre de cette cour était autorisé à se joindre à la cour des intimes. Au-delà de la cour extérieure il y avait une suite dont Myrdemlnggala ne pouvait qu'estimer le nombre d'éléments. Quelque chose comme mille trois cent quarante-quatre. Cette suite comprenait la plupart des mères, enfants et anciens qui appartenaient à cette colonie – ou à cette nation, comme la reine la considérait.

Au-delà de la suite, constamment à l'affût d'éventuels dangers, se trouvait le régiment. Elle en voyait rarement les membres, et ne se sentait pas encouragée à les approcher, mais elle croyait savoir qu'il comptait certainement autant d'individus que la suite. Elle croyait

aussi savoir qu'il y avait dans les profondeurs des monstres que les dauphins craignaient. C'était la fonction du régiment que de garder la suite et les cours, et de les avertir en cas de danger.

Myrdemlnggala avait plus confiance en ses familiers qu'en ses compagnons humains ; mais, comme dans toute relation vivante, il y avait quelque chose qui refusait de se livrer. De même qu'elle ne pouvait partager avec eux sa vie à terre, ils avaient quelque chose dans les profondeurs, quelque obscur savoir, qu'ils ne pouvaient partager avec elle. Parce que cette chose était inconnue, au-delà des esprits, il s'en dégageait une sinistre musique.

La cour des intimes lui parlait de toute la vaste gamme orchestrale de ses voix. Les petits sons flûtés, tout près, étaient doux et humbles – elle était véritablement reconnue comme reine aussi bien sous l'eau que sur la terre. Plus au large, de longs gazouillis de baryton résonnaient, mêlés à des grognements de basse profonde en un arrangement complexe.

« Qu'est-ce qu'il y a, mes tout-doux ? »

Ils levèrent leurs faces souriantes et lui baisèrent les épaules. Elle connaissait de vue chaque membre de la cour des proches et avait des noms pour eux.

Quelque chose les tracassait. Elle se détendit, laissant son entendement se répandre dans l'eau comme son urine. Elle plongea avec eux, jusqu'aux couches où l'eau se faisait plus froide. Ils décrivaient des spirales autour d'elle, leur peau touchant parfois la sienne.

Secrètement, elle espérait apercevoir les monstres de la haute mer. Elle n'était pas en exil à Gravabagalinien depuis assez longtemps pour en avoir eu l'occasion. Cependant ils semblaient lui dire que cette fois le problème venait de l'ouest.

Ils l'avaient avertie du vol-suicide des assatassi. Ils n'avaient pas sa perception du temps, mais elle commença à s'apercevoir que ce qui arrivait, quoi que ce fût, arrivait lentement mais sûrement, et ne tarderait pas à être là. D'étranges frissons la parcoururent. Les créatures réagirent à ses émotions. Chaque frémissement de son corps jouait sa partie dans leur musique.

Sensibles à sa curiosité, les dauphins l'entraînèrent de nouveau en avant.

Elle regarda à travers les vitres de saphir de la mer. Ils l'avaient conduite au bord d'un écueil sur lequel poussaient des algues, courbées sous la force du courant. Ils s'y frayèrent un chemin. De l'autre côté s'étendait une cuvette sableuse. Les multitudes de la suite étaient là, par rangées entières, tournées vers l'ouest. Au-delà, se déplaçant avec les mouvements méfiants d'une patrouille, tout le régiment était sur le qui-vive, en rangs serrés, obscurcissant la mer à

perte de vue. Jamais la reine n'avait été autorisée à voir d'aussi près toute la colonie, pas plus qu'elle ne s'était rendu compte de son importance, du nombre d'individus qu'elle comprenait. À l'ordonnance complexe de ce rassemblement faisait écho une formidable harmonie sonore, qui allait bien au-delà de ce qu'était capable de percevoir l'ouïe humaine.

Elle fit surface, et la cour suivit. MyrdeInggala ne pouvait rester que trois ou quatre minutes sous l'eau, et les dauphins avaient besoin comme elle de reprendre souffle.

Elle jeta un coup d'œil vers le rivage. Elle s'en trouvait assez éloignée. Un jour, songea-t-elle, ces superbes créatures que je peux aimer, en qui je peux avoir confiance, m'emporteront loin de la vue des hommes. Je me métamorphoserai. Elle n'aurait su dire si c'était à la mort ou à la vie qu'elle aspirait.

Des silhouettes dansaient au loin sur le rivage. L'une d'elles agitait un morceau d'étoffe. La première réaction de la reine fut de se dire, indignée, que c'était sa robe que l'on malmenait ainsi. Puis elle se rendit compte qu'on lui faisait signe. Cela ne pouvait qu'indiquer une crise quelconque. Empreintes d'un sentiment de culpabilité, ses pensées allèrent à la petite princesse.

Elle se pressa les seins, saisie d'une soudaine angoisse. Elle donna un mot d'explication à la cour des intimes avant de se mettre à nager vers le rivage. Ses familiers la suivirent ou plongèrent devant elle en formation triangulaire, créant un sillage qui lui permettait de hâter ses mouvements.

Sa robe reposait intacte sur son trône, gardée par les phagors qui, les épaules voûtées, ne manifestaient pas la moindre émotion. Une des servantes, en désespoir de cause, avait enlevé à la hâte sa propre robe pour l'agiter au vent. Elle la portait de nouveau quand MyrdeInggala émergea de l'eau, ne tenant pas à ce que quelqu'un aille comparer son corps à celui de la reine.

« Un bateau ! », cria Tatro, brûlant d'être la première à annoncer la nouvelle. « Il y a un bateau qui arrive ! »

Du promontoire, se servant de la lunette d'approche que ScufBar lui avait apportée, la reine vit le navire. Elle envoya chercher CaraBansity. Le temps qu'il arrive sur les lieux, deux autres voiles étaient en vue, simples taches dans l'obscurité de l'horizon ouest.

CaraBansity se frotta les yeux de sa grosse patte en rendant la lunette d'approche à ScufBar.

« Madame, à mon avis le navire le plus proche n'est pas de Borlien. »

« D'où alors ? »

« Dans une demi-heure, son signe d'identification sera plus net. »

« Vous êtes un homme entêté », dit la reine. « D'où est ce navire ? »

Ne pouvez-vous pas identifier ce dessin sur sa voile ? »

« Si je le pouvais, madame, je jurerais que c'est la Grande Roue de Kharnabhar, ce qui est une absurdité, car cela signifierait qu'il y a un vaisseau sibornalien très loin de sa patrie. »

Elle se saisit de la lunette d'approche. « C'est un navire sibornalien — de belle taille. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer dans ces eaux ? »

Le deutéroscopiste croisa les bras, l'air sombre. « On ne vous a pourvue d'aucune défense ici. Espérons qu'il se dirigera vers Ottassol et que ses intentions sont pacifiques. »

« Mes familiers m'ont avertie de cela », dit gravement la reine.

La journée suivit son cours. Le navire avançait lentement. Il y eut un grand remue-ménage au palais. Des barils de goudron furent roulés jusqu'à une hauteur au-dessus de la petite baie, là où l'on prévoyait que la chaloupe du navire serait obligée d'aborder si Gravabagalinien était sa destination. Au moins l'équipage aurait-il à affronter du goudron enflammé s'il se révélait hostile.

L'atmosphère se fit plus lourde vers le soir. Il n'y avait plus de doute à propos du hiérogramme ornant la voile. Batalix sombra dans des auréoles concentriques de lumière. On continuait d'aller et venir dans le palais. Freyr disparut dans les mêmes vapeurs que son camarade. Le crépuscule s'attardait, la voile accrocha un instant la lumière ; le navire tirait un bord pour rester au vent.

Avec l'obscurité, les étoiles commencèrent à apparaître dans le ciel. Le Ver de Nuit brillait de tout son éclat, la Balafre de la Reine en veilleuse à côté. Personne ne dormait. La petite communauté craignait et espérait, consciente de sa vulnérabilité.

La reine était assise dans la grand-salle, tous volets fermés. De grandes bougies de suif de baleine brûlaient d'une flamme souffreteuse sur la table auprès d'elle. Le vin qu'une esclave avait versé dans un verre de cristal avec de la glace de Lordryardry n'avait pas été touché et projetait de vagues taches rouges sur la table. Elle attendait, les yeux fixés sur le mur nu de l'autre côté de la pièce, comme pour y lire son sort futur.

Son aide de camp entra et s'inclina. « Madame, nous entendons le bruit de leurs chaînes. Ils sont en train de jeter l'ancre. »

La reine appela CaraBansity et ils se rendirent sur le rivage. Quelques hommes et quelques phagors furent réunis pour mettre le feu aux barils de goudron si nécessaire. Une seule torche était allumée. Elle la prit et s'avança à grands pas dans l'eau sombre, sans se soucier de mouiller ses vêtements. Levant la torche au-dessus de sa tête, elle se dirigea vers les lumières qui approchaient. Elle sentit aussitôt le doux baiser de ses familiers sur ses jambes.

Mêlé à la rumeur du ressac, un grincement de rames lui parvint.

Le flanc de bois du navire, ses voiles ferlées, était à peine visible ;

il constituait tout au plus une toile de fond. Une chaloupe avait été mise à l'eau. La reine vit des hommes, torse nu, forcer sur les rames. Il y en avait deux debout au milieu de l'embarcation, l'un avec une lanterne, leurs visages pris dans le halo lumineux.

« Qui ose aborder ici ? » lança-t-elle.

Et une voix répondit, masculine, vibrante d'émotion. « Reine Myrdemlnggala, reine des reines, est-ce vous ? »

« Qui est là ? » demanda-t-elle. Mais elle reconnut la voix au moment même où la réponse franchissait la distance de plus en plus courte qui les séparait.

« C'est votre général, madame, Hanra TolramKinet. »

Il sauta de la chaloupe et pataugea jusqu'au rivage. La reine leva la main pour indiquer à ceux qui se trouvaient en haut de ne pas mettre le feu à leurs barils. Le général mit un genou à terre devant elle, lui étreignant la main où luisait la bague à la pierre bleue. L'autre main de la reine se dirigea vers la tête de l'homme pour y chercher un appui. Les gardes phagors de Myrdemlnggala se tenaient en demi-cercle autour d'eux, leurs faces renfrognées réduites à de vagues ébauches dans la nuit.

CaraBansity s'avança non sans une certaine stupéfaction pour accueillir le compagnon du général. Étreignant vigoureusement Sartorilrvrash, il dit : « J'avais quelque raison de supposer que tu te cachais en Dimariam. Pour une fois je n'ai pas deviné juste. »

« Tu te trompes rarement, mais cette fois tu as fait une erreur de la taille de tout un continent », dit Sartorilrvrash. « Je suis devenu un grand voyageur – que fais-tu ici ? »

« Je suis resté ici depuis que le roi est parti. JandolAnganol m'a enrôlé pour te remplacer dans ton ancienne fonction et a failli me tuer pour ça. Je suis resté par égard pour la reine. Elle est très abattue, la pauvre femme. »

Les deux hommes tournèrent les yeux vers Myrdemlnggala et TolramKinet, mais n'aperçurent chez eux aucun signe d'abattement.

« Et son fils, Roba ? » s'enquit Sartorilrvrash. « As-tu des nouvelles de lui ? »

« Oui et non. » Le front de CaraBansity se barra d'un pli. « Il doit y avoir quelques semaines qu'il est arrivé chez moi à Ottassol, juste après le vol-suicide des assatassi. Ce garçon est fou et sera cause de malheur. Je lui ai procuré une chambre pour la nuit. » Il était sur le point d'en dire davantage mais s'arrêta là. « Ne parle pas de Robay à la reine. »

Tandis que les deux couples bavardaient sur la grève, la chaloupe retourna à la *Prière* pour transporter Odi Jeseratabhar et Lanstatet à terre. Quand les rameurs eurent tiré l'embarcation au-delà de la laisse de haute mer, tout le monde regagna le palais derrière la reine et

TolramKetinet. À certaines fenêtres de l'édifice, des lumières avaient été allumées.

Sartorilrvrash présenta Odi Jeseratabhar à CaraBansity en termes chaleureux. CaraBansity afficha une nette froideur ; il précisa qu'un amiral sibornalien n'était pas le bienvenu en terre borlienienne.

« Je comprends vos sentiments », lui dit Odi d'une voix éteinte. Elle était pâle, avait les traits tirés ; ses lèvres étaient blanches et ses cheveux en désordre.

Un repas fut préparé pour les hôtes inopinés. Pendant ce temps le général et sa sœur se retrouvèrent. Il la prit dans ses bras. Mai se mit aussitôt à pleurer.

« Oh, Hanra, qu'est-ce qui va nous arriver à tous ? » s'inquiéta-t-elle. « Ramène-moi à Matrassyl. »

« Tout ira bien à présent », fit son frère avec assurance.

Mai se contenta de manifester son doute. Elle désirait être débarrassée de la reine – pas l'avoir comme belle-sœur.

Ils mangèrent du poisson, puis de la venaison accompagnée de sauces au goingoin. Ils burent autant de vin que la soldatesque du roi en avait laissé, rafraîchi avec la meilleure glace de Lordryardry. Au cours du repas, TolramKetinet fit à la compagnie le récit des souffrances de la Seconde Armée dans la jungle ; il se tournait parfois vers Lanstatet, assis à côté de sa sœur, pour confirmation de tel ou tel détail. Ce récit s'adressait essentiellement à la reine, mais c'était à peine si elle paraissait écouter. Elle pignochait et son regard, à l'abri de ses longs cils, ne se levait que rarement de la table.

Après manger, elle prit une chandelle sur son support d'étain et dit à ses hôtes : « La nuit est fort avancée. Je vais vous montrer vos appartements. Vous êtes autrement bienvenus que mes visiteurs précédents. »

Les soldats et Lanstatet furent logés à l'arrière du palais. Sartorilrvrash et Odi Jeseratabhar reçurent une chambre près de celle de la reine et une esclave pour les servir et panser les blessures d'Odi.

Ces dispositions prises, Myrdemlnggala et TolramKetinet se retrouvèrent seuls dans la grande salle sonore.

« Je crains que vous ne soyez fatiguée », dit-il à voix basse comme ils montaient les escaliers. Elle ne répondit pas. La silhouette qui gravissait les marches devant lui ne suggérait pas la fatigue mais une énergie contenue.

En haut, dans le corridor, des stores de bois cognaient contre les fenêtres ouvertes sous les premiers souffles de la fausse aurore. Un oiseau particulièrement matinal lança son cri du haut d'une tour. Coulant un regard oblique derrière elle, elle dit à TolramKetinet : « Je n'ai pas de mari, comme vous n'avez pas de femme. Pas plus que je ne suis reine, bien que l'on continue de s'adresser à moi sous ce titre. À

peine suis-je une femme depuis que je suis arrivée en ce palais. Ce que je suis, vous le verrez avant que cette nuit ne s'achève. »

Elle ouvrit en grand les portes de sa chambre à coucher et lui fit signe d'entrer.

Il marqua un temps, assailli par le doute. « Par le foyer... »

« Le foyer éclairera ce qu'il éclairera. Ma foi m'a quittée comme va le faire cette robe. »

Juste comme il entrait, elle saisit l'encolure de sa robe et tira dessus, de sorte que ses seins sans défaut, aux pointes entourées de larges aréoles sombres, jaillirent sous les yeux de TolramKinet. Il referma la porte derrière lui, l'appelant par son nom.

Elle se donna à lui par un effort de volonté.

Durant ce qui restait de la nuit, ils ne dormirent point. Les bras de TolramKinet entouraient le corps de la reine et sa chair pénétrait la sienne.

Ainsi sa lettre, transmise par le Capitaine de la Glace, recevait-elle enfin sa réponse.

Le matin ramena des préoccupations oubliées dans les retrouvailles de la nuit. *L'Union* et le *Bon Espoir* se rapprochaient du refuge sans défense. Et Pasharatid avec eux.

En dépit du caractère critique de la situation, Mai tint absolument à retenir son frère auprès d'elle une demi-heure ; pendant qu'elle discourait sur les tristesses de la vie à Gravabagalinien, TolramKinet s'endormit. Elle lui jeta un verre d'eau à la figure pour le réveiller. Furieux, il sortit du palais d'un pas mal assuré et alla rejoindre la reine sur le rivage. Il la trouva en compagnie de CaraBansity et d'une de ses duègnes, en train de regarder vers le large.

Les deux soleils se trouvaient dans deux secteurs différents du firmament, d'autant plus brillants qu'ils étaient sur le point d'être éclipsés par des nuages noirs de pluie qui escaladaient les pentes du ciel. Deux voiles resplendissaient dans la lumière actinique.

L'Union était proche, le *Bon Espoir* à guère plus d'une heure de mer derrière ; les hiérogrammes étaient clairement visibles sur sa toile déployée. *L'Union* avait amené sa voile d'artimon, afin de permettre à son compagnon de combler son retard.

Lanstatet était déjà à l'ouvrage avec ses hommes, en train de décharger du matériel de la *Prière*.

« Ils arrivent, Akhanaba nous aide ! » cria-t-il à TolramKinet.

« Qu'est-ce que cette femme fait avec vous ? » demanda le général.

Une vieille femme, une domestique de la reine, intendante du palais de bois depuis des lustres, aidait les hommes de Lanstatet à décharger la *Prière*. C'était sa façon de montrer son dévouement à la

reine. Un homme au-dessus d'elle faisait rouler des tonnelets de poudre du pont sur une passerelle. La vieille femme dirigeait les tonnelets le long de la pente, libérant un soldat pour d'autres tâches.

« Je vous aide – qu'est-ce que vous croyez ? » hurla-t-elle à TolramKetinet.

Son attention avait été un instant distraite. Le tonnelet suivant roula hors de la passerelle et la heurta à l'épaule, l'expédiant tête la première sur les galets.

On l'aida à se relever, au bord de la défaillance mais n'en protestant pas moins, et on la cala contre un coffre sur la plage. Du sang coulait sur son visage. Myrdemlnggala accourut de la pointe de terre pour la réconforter.

Comme la reine s'agenouillait près de sa vieille servante, TolramKetinet se planta derrière elle et lui mit une main sur l'épaule.

« Mon arrivée vous a apporté des ennuis, madame. Ce n'était pas dans mes intentions. Je m'efforce de regretter de ne pas avoir fait voile droit sur Ottassol. »

La reine ne répondit pas, mais prit la tête de la vieille femme sur ses cuisses. Celle-ci avait les yeux fermés, mais sa respiration était régulière.

« Je vous ai dit quelque chose, madame. J'espère que vous ne regrettez pas que je n'aie pas fait voile directement sur Ottassol. »

Ce fut un visage empreint de chagrin qu'elle tourna vers lui. « Hanra, je n'ai aucun regret pour cette nuit, quand nous étions ensemble. C'était ce que je voulais. Je croyais être débarrassée de Jan. Mais le résultat n'a pas été ce que j'espérais. C'est à moi qu'en revient la faute, pas à vous. »

« Vous êtes débarrassée de lui. Il a divorcé d'avec vous, non ? Qu'est-ce que vous me racontez là ? » Voilà qu'il avait l'air en colère. « Je sais que je ne suis pas un très bon général, mais... »

« Oh, ça suffit ! » dit-elle dans un mouvement d'impatience. « Ça n'a rien à voir avec vous. Qu'est-ce que ça peut me faire que vous ayez perdu votre sale armée ? Je parle d'un lien, d'une relation sacrée qui a existé pendant longtemps entre deux personnes... Certaines choses ne prennent pas fin au moment où on le voudrait. Jan et moi... c'est comme d'être incapable de se réveiller... oh, je n'arrive pas à m'exprimer... »

Quelque peu contrarié, TolramKetinet dit : « Vous êtes fatiguée. Je connais les femmes et leurs sautes d'humeur. Remettons cette conversation à plus tard. Occupons-nous d'abord des choses urgentes. » Il tendit un doigt vers la mer et adopta un ton professoral. « L'absence de l'*Amitié Dorée* semble indiquer qu'elle a subi trop de dégâts pour reprendre la mer. L'amiral Jeseratabhar dit que Dienu Pasharatid se trouvait à son bord. Peut-être a-t-elle été tuée, auquel

cas, Io Pasharatid, qui est sur *l'Union*, aura soif de vengeance. »

« Je crains cet homme », dit Myrdemlnggala. « Et pour d'excellentes raisons. » Elle pencha la tête sur la vieille femme.

Le général lui coula un regard oblique. « Je suis là pour vous protéger de lui, non ? »

« Je suppose », fit-elle mollement. « En tout cas votre lieutenant est en train d'agir en ce sens. »

JandolAnganol avait veillé à ce que le palais de bois n'ait aucun moyen de se défendre. Mais les rochers qui s'avançaient dans la mer à partir du Rocher de Linien signifiaient que tout vaisseau de taille, dans le genre de *l'Union*, devait passer entre le Rocher et le promontoire, et c'était là que résidait la chance des défenseurs. GortorLanstatet avait renforcé son escouade avec des phagors. Deux gros canons avaient été soulevés au treuil du gaillard d'arrière de la *Prière de Vajabhar* pour être déposés sur le rivage et, les uns poussant, les autres tirant, se dirigeaient vers le promontoire, d'où ils commanderaient la baie.

ScufBar et un autre serviteur arrivèrent avec un brancard pour transporter la femme blessée à l'abri du palais et appliquer des compresses fraîches sur ses blessures.

Abandonnant la reine, TolramKetinet partit en courant aider à mettre en place les canons. Il était conscient du danger que présentait leur situation. En dehors des phagors et de quelques auxiliaires désarmés, la défense de Gravabagalinien se réduisait en tout et pour tout aux treize hommes qui l'avaient suivi depuis Ordelay. Les deux navires sibornaliens qui se rapprochaient de la baie contenaient chacun un minimum d'une cinquantaine de combattants bien armés.

L'Union était en train de virer pour se présenter par le travers devant la côte.

Tirant sur les cordes, les hommes à terre essayèrent de mettre le second canon en place.

Les bras croisés, CaraBansity se planta devant la reine et dit « Madame, j'ai donné au roi un bon conseil qu'il a pris en mauvaise part. Permettez-moi de vous offrir la même médecine et d'espérer qu'elle sera mieux accueillie. Vous et vos dames auriez intérêt à seller des hoxneys et à gagner l'intérieur du pays au plus vite. »

Un triste sourire éclaira le visage de Myrdemlnggala. « Votre sollicitude me touche, Bardol. Mais c'est *vous* qui allez partir. Retournez auprès de votre femme. Cet endroit est devenu ma patrie. Vous savez ce que l'on dit à propos de Gravabagalinien – que c'est un lieu hanté par les fantômes de ceux qui sont tombés là dans une ancienne bataille. Je préférerais rejoindre ces ombres plutôt que de consentir à partir. »

Il hocha la tête. « Il se peut que vous connaissiez ce sort. Dans ce cas, madame, je resterai aussi. »

Quelque chose dans l'expression de la reine lui montra qu'elle appréciait cette réponse. Prise d'une inspiration soudaine, elle demanda : « Que dites-vous de cette mésalliance entre notre ami Rushven et cette dame uskuti – un amiral, pas moins ? »

« Elle se tient tranquille, mais ce n'est pas fait pour me rassurer. Il serait plus sûr d'expédier ces deux-là au loin. Il y a toujours plus d'un bras dans une manche sibornalienne. Nous devons ruser, madame – il ne nous reste guère d'autre atout. »

« Elle semble sincèrement attachée à notre ex-chancelier. »

« S'il en est ainsi, c'est qu'elle a déserté la cause sibornalienne, madame. Et cela peut donner à ce Pasharatid une autre raison de venir à terre. Faites-la partir, pour le bien de tous. »

En mer, des tourbillons de fumée apparurent, cachant tout en dehors des voiles de *l'Union*. Un instant plus tard, on entendit des explosions.

Les projectiles se perdirent dans l'eau au pied d'une petite falaise. À la salve suivante, les pointeurs seraient plus précis. La vigie avait de toute évidence repéré les manœuvres autour des canons sur le rivage.

Mais la décharge se révéla n'être qu'un coup de semonce. *L'Union* vira à bâbord et commença à venir droit sur la petite baie.

La reine se tenait toute seule sur la plage, ses longs cheveux, restés dénoués depuis la nuit précédente, flottant au vent. En un sens, elle était prête à mourir. C'était peut-être la meilleure façon de résoudre ses problèmes. À sa grande consternation, elle n'était pas prête à accepter TolramKinet, homme honnête mais insensible. Elle s'en voulait d'avoir noué des liens affectifs avec lui. La vérité était que son corps, ses caresses de la nuit n'avaient fait qu'éveiller en elle un immense regret de Jan. Elle se sentait encore plus seule qu'auparavant.

De plus, elle devinait avec une mélancolique indifférence la solitude de Jan. À laquelle elle aurait pu remédier, si elle avait été elle-même plus sûre.

Au loin sur la mer, des pluies de mousson créaient des golfes de ténèbres et de lumière oblique. Des averses faisaient rage sur les eaux. Les nuages se firent plus menaçants. Le *Bon Espoir* disparut presque entièrement dans l'obscurité. Et la mer elle-même... Myrdemlnggala regarda, et vit que ses familiers embouteillaient les vagues. Ce qu'elle avait pris pour un fort clapotis était le fourmillement de leurs corps. La pluie arriva à toute vitesse, lui cinglant brutalement le visage.

Dans la seconde qui suivit, tout le monde se démenait sous un véritable déluge.

Le canon se bloqua, ses roues patinèrent dans la boue. Un homme tomba sur les genoux en jurant. Et chacun de jurer et de vociférer. L'amorce, dans sa cartouche perforée, allait se retrouver trempée si

l'averse continuait.

Tout espoir de mettre le canon en place était désormais perdu. Le vent tourna avec l'orage, poussant *l'Union* vers la baie.

Comme le navire arrivait à la hauteur du Rocher de Linien, les dauphins entrèrent en action. Ils se déplaçaient en ordre, suite et régiment. L'entrée de la baie fut barrée par leurs corps.

Les marins de *l'Union*, à demi aveuglés par la pluie, se mirent à crier en montrant du doigt le grouillement de dos sous la coque. À croire que le navire était tombé sur un revêtement noir luisant de pavés ronds.

Les dauphins calèrent solidement leurs corps contre la membrure. *L'Union* ralentit en gémissant.

Hurlant d'excitation, MyrdeInggala oublia ses chagrins et courut vers l'eau. Elle battait des mains, criant des encouragements à ses alliés. Du sable et du sel éclaboussaient ses mollets, s'engouffrant sous sa robe. Elle plongea dans le ressac. Même TolramKetinet hésita à la suivre. Le navire se dressait en face d'elle sous la pluie qui tombait à torrents.

Un de ses familiers se cabra hors de l'eau comme s'il avait attendu sa venue, saisissant l'étoffe de sa robe dans sa gueule. Elle reconnut en lui un ancien de la cour des intimes et prononça son nom. Dans son pot-pourri d'appels il y avait un message urgent qu'elle parvint à déchiffrer : il fallait qu'elle s'en aille, ou des choses gigantesques – impossible de savoir quoi – allaient l'attraper. Dans de lointaines profondeurs quelque chose l'avait flairée.

Même la reine des reines avait de quoi être effrayée par de telles nouvelles. Elle rebroussa chemin sous la conduite de son familier. Quand elle atteignit le sable, cramponnant sa robe trempée, il replongea sous l'écume et disparut.

L'Union ne se trouvait qu'à quelques longueurs de l'endroit où se tenaient la reine et ses fidèles. Entre la plage et la caraque il y avait les dauphins, les deux cours et le régiment, serrés les uns contre les autres. À travers la pluie battante, la reine reconnut la silhouette imposante de Io Pasharatid – de la même façon qu'il l'avait reconnue elle.

Il se tenait, immense et sinistre, sur le pont ruisselant, la barbe noire, sa veste de toile ouverte à la pluie, une casquette rabattue sur les yeux. Il la regarda puis entra en action.

Il avait une lance au poing. Grimant sur le bastingage, une main agrippée aux haubans, il se pencha et plongea à plusieurs reprises la pointe de son arme dans l'eau. À chaque coup, elle en faisait jaillir de petites gerbes rouges. Les eaux se mirent à bouillonner. Et Pasharatid de frapper encore et encore.

Pour les gens superstitieux que sont les marins, le dauphin est une

créature sacrée. Allié des esprits des profondeurs, c'est pour les marins un animal inoffensif. Lui faire du mal revient à mettre sa propre vie en danger.

Pasharatid fut rapidement entouré de matelots furieux. La lance lui fut arrachée des mains et jetée au loin. Les observateurs du rivage le virent se faire ramener de force sur le pont jusqu'à ce que ses soldats accourent pour le délivrer. La mêlée dura quelque temps. Les familiers de la reine avaient réussi à barrer l'accès à Gravabagalinien.

L'orage était au maximum de sa violence. Les vagues se firent plus hautes que jamais, s'écrasant sur la plage avec une superbe fureur. La reine hurla sa victoire, ressemblant en son désordre à sa défunte mère, l'extravagante Shannana, jusqu'à ce que TolramKinet la tire en arrière, craignant qu'elle ne se jette de nouveau à l'eau.

Un éclair brilla au cœur de l'orage, suivi d'un grand coup de tonnerre. La nuée fut emportée comme un drap volant au vent, faisant brusquement surgir la silhouette du *Bon Espoir* sur un fond d'eau argentée. Il se trouvait à un tiers de mille tout au plus de son compagnon, l'équipage s'efforçant de le maintenir à proximité du littoral.

Une colonne de dauphins s'écoula de la baie et on la vit se diriger sur un endroit situé au-delà du *Bon Espoir*, comme si quelque chose l'appelait là-bas.

La mer se convulsa. L'eau se mit à bouillonner autour du vaisseau lorajien. Les hommes à terre devaient jurer plus tard que la mer était comme en ébullition. Une ébullition qui ne cessait de s'amplifier, laissant apercevoir des choses qui s'agitaient. Puis une masse s'éleva hors de l'eau, secoua sa tête ruisselante, s'éleva, s'éleva encore, jusqu'à dominer les mâts du *Bon Espoir*. La chose avait des yeux, d'énormes joues creuses hérissées de barbillons qui se tortillaient comme des anguilles. Et il en sortait encore de la mer, en épais anneaux écailleux, plus épais qu'un torse d'homme. L'orage était son élément.

Et voilà qu'il y avait d'autres anneaux. Un second monstre apparut, transporté de fureur, à en juger par sa façon de darder la tête. Tel un gigantesque serpent, il s'éleva au-dessus de la surface, puis replongea dans les flots, laissant des sections de son corps, énorme corde vivante, briller encore dans l'air visqueux.

Sa tête émergea de nouveau, faisant balloter le *Bon Espoir*. Les deux créatures joignirent leurs forces. En leur obscène batifolage, elles se contorsionnèrent dans l'eau sans s'occuper d'autre chose. Une queue qui fouettait l'air heurta le flanc de la caravelle, brisant bordage et chevilles.

Puis les deux monstres disparurent. Les eaux qu'ils avaient si furieusement remuées retrouvèrent un calme relatif. Ils avaient obéi à l'appel des dauphins et regagnaient à présent les profondeurs de

l'océan. Malgré la rareté de leurs apparitions devant des yeux humains, les énormes créatures continuaient de faire partie du cycle des êtres vivants qui s'étaient adaptés à la Grande Année d'Helliconia.

À ce stade de leur existence, les grands serpents étaient asexués. Leur saison des amours se perdait dans un lointain passé. Avait suivi une période où ils avaient été des créatures ailées ; ils avaient alors connu des siècles d'anorexie amoureuse, se nourrissant de leur activité procréatrice. Telles des libellules géantes, eux et leurs congénères étaient allés survoler les solitudes polaires, à l'abri de tout ennemi, voire de tout témoin.

Avec la venue du Grand Été, les créatures aériennes émigraient vers les mers du sud, notamment vers la Mer des Aigles, où leur apparition avait conduit des marins peu versés dans l'ornithologie et depuis longtemps disparus à nommer un océan en conséquence. Sur des îles lointaines comme Pauvriche ou Lordry, les créatures se dépouillaient de leurs ailes. Elles rampaient sur le ventre jusqu'à la mer, et là, mettaient bas.

Les mers devenaient alors leur élément tout au long de l'été. Les immenses corps finissaient par s'y fondre, servant de pâture aux assatassi et autres animaux marins. Leur vorace progéniture était connue sous le nom de poissons récurveurs. Mais ce n'étaient pas des poissons. Quand les frimas du grand hiver venaient les interpellier, les poissons récurveurs gagnaient la terre et y revêtaient encore une autre forme, connue sous des noms d'aussi sinistre mémoire que Ver de Wutra.

En leur présent état asexué, les deux serpents avaient été tirés de leur torpeur par un souvenir de leur lointain passé. La mémoire leur avait été rendue par les dauphins, sous la forme d'un fumet dont la reine des reines imprégnait les eaux au cours de ses menstrues. En une agitation confuse, leurs corps s'étaient enroulés l'un autour de l'autre ; mais rien n'avait le pouvoir de ramener ce qui avait disparu.

Leur terrifiante apparition avait vidé de toute ardeur combative quiconque se trouvait à bord de l'*Union* et du *Bon Espoir*. Gravabagalinien était un lieu hanté. Désormais les envahisseurs le savaient. Les deux navires donnèrent le maximum de voile et se laissèrent pousser vers l'est par l'orage. Les nuages les engloutirent et on ne les vit plus.

Les dauphins avaient disparu.

Seules les eaux étaient toujours en furie, explosant contre le Rocher de Borlien avec des grondements sourds qui portaient jusqu'à la plage.

Les défenseurs humains de Gravabagalinien regagnèrent le palais de bois sous la pluie battante.

Les salles du palais résonnaient comme des tambours sous la lourde averse de mousson. La mélodie ne cessait de changer, selon que la pluie se calmait ou tombait avec une vigueur renouvelée.

Un conseil de guerre fut tenu dans la grand-salle sous la présidence de la reine.

« D'abord, il faut que nous sachions bien à quel genre d'homme nous avons affaire », dit TolramKinet. « Chancelier Sartorilvrash, dites-nous ce que vous savez de Io Pasharatid, et allez droit au fait, s'il vous plaît. »

Là-dessus Sartorilvrash se leva, passant une main sur son crâne chauve et s'inclinant devant Sa Majesté. Ce qu'il avait à dire serait certes bref, mais assez peu plaisant. Il s'excusa d'avoir à revenir sur d'anciennes et tristes choses, mais le futur était toujours lié au passé, et souvent d'une façon que le plus avisé d'entre eux ne pouvait guère prévoir. Par exemple...

Surprenant le regard d'Odi Jeseratabhar, il tâcha d'aller droit au fait, arrondissant le dos pour ce faire. Durant les années qu'il avait passées à Matrassyl, il avait été de son devoir de chancelier de découvrir les secrets de la cour. Quand le frère de la reine, le regretté YeferalOboral était encore vivant, il avait découvert que Pasharatid – alors ambassadeur de son pays – profitait des faveurs d'une jeune personne, une fille du peuple, dont la mère tenait une maison close. Lui-même avait découvert par VarpalAnganol que Pasharatid ne manquait pas une occasion d'épier la reine quand celle-ci était nue. Cet individu était un gredin, un risque-tout lubrique, que seule sa femme – qu'ils avaient de bonnes raisons de croire morte – arrivait à tenir en bride.

De plus, il désirait faire état d'une rumeur – qui était peut-être plus qu'une rumeur – recueillie auprès d'un guide appelé le Montreur du Chemin, avec qui il avait sympathisé au cours de son voyage vers le continent nord, lorsqu'ils traversaient le désert –, rumeur selon laquelle Io Pasharatid avait tué le frère de la reine.

« Je sais que c'est la vérité », dit Myrdemlnggala d'un ton qui mettait fin au discours de Sartorilvrash. « Nous avons toutes les raisons de considérer Io Pasharatid comme un homme dangereux. »

TolramKinet se leva.

Il prit un air martial et parla en faisant appel aux plus belles fleurs de la rhétorique, jetant des coups d'œil vers la reine pour voir comment sa prestation était reçue. Il dit qu'il était désormais bien clair que Pasharatid était un homme à redouter. On pouvait raisonnablement supposer que le gredin avait le commandement de l'*Union* et saurait faire jouer ses relations pour se faire obéir du commandant du *Bon Espoir*. Lui, TolramKinet, avait évalué la

situation militaire du point de vue de l'ennemi, et estimait que Pasharatid allait agir de la manière suivante. Un...

« Je vous en prie, abrégez, ou l'homme va venir nous surprendre à cette table », dit CaraBansity. « Nous imaginons que vous êtes aussi grand orateur que grand général. »

Se rembrunissant, TolramKetinet déclara que Pasharatid jugerait que deux navires n'arriveraient jamais à prendre Ottassol. Le meilleur plan serait pour lui de capturer la reine et de forcer ainsi Ottassol à se soumettre à ses exigences. Il était à prévoir que Pasharatid allait débarquer quelque part à l'est de Gravabagalinien, au premier endroit où une plage favorable se présenterait. Il marcherait alors sur Gravabagalinien avec ses hommes. En ce qui le concernait, lui, TolramKetinet (et le général de se frapper la poitrine), déclarait qu'il fallait immédiatement dresser des défenses contre cette prévisible attaque par terre. La personne de la reine ne risquait rien sous sa garde.

Après une discussion générale, la reine donna ses ordres. Tandis qu'elle parlait, des gouttes commencèrent à tomber sur la table. « L'eau étant mon élément, je ne peux pas me plaindre si le toit fuit », dit-elle.

MyrdemIngala conseilla de construire des défenses sur tout le périmètre des dépendances du palais et invita le général à faire l'inventaire de toutes les armes et tout le matériel militaire disponibles, sans oublier l'armement de la *Prière de Vajabhar*.

Se tournant vers Sartorilvrash, elle lui ordonna, à lui et à Odi Jeseratabhar, de quitter tout de suite le palais. On leur donnerait trois hoxneys aux écuries.

« C'est très aimable à vous, madame », dit Sartorilvrash, bien que l'expression de sa face de campagnol suggérât qu'il pensait tout le contraire. « Mais pouvez-vous vous passer de nous ? »

« Je le peux si votre compagne est en état de voyager. »

« Je ne pense pas qu'elle le soit. »

« Rushven, je peux me passer de vous comme Jan le peut. C'est vous qui lui avez conseillé la tactique du divorce, non ? Quant à votre nouvelle compagne, je crois savoir qu'elle est ou était une amie proche de l'ignoble Io Pasharatid. »

Il demeura interdit. « Madame, la situation était très compliquée... Il y avait beaucoup d'aspects politiques en jeu. J'étais payé pour soutenir le roi. »

« Vous aviez coutume de déclarer que vous souteniez la vérité. »

Il explora machinalement son charfrul, comme s'il cherchait une véroniquette, puis décida finalement de se lisser les moustaches.

« Quelquefois les deux rôles coïncident. Je sais que la bonté de votre cœur et de celui du roi parlait pour les phagors, pour leur

présence en notre royaume. Et pourtant ils sont la cause principale de toutes les difficultés que connaissent les humains. En été, nous avons l'occasion de nous débarrasser d'eux, alors qu'ils sont peu nombreux. Mais l'été est le moment où nous nous querellons entre nous et sommes le moins capables de voir en eux notre suprême ennemi. Croyez-moi, madame, j'ai étudié des ouvrages historiques comme la *Thribratiade de Braksty* et j'ai appris... »

Elle le regardait déjà de façon peu amène, mais cette fois elle leva la main.

« Ça suffit, Rushven ! Nous étions amis, mais nos vies ont changé. Allez en paix. »

Contre toute attente, il contourna la table au pas de course et lui saisit la main.

« Nous allons partir, nous allons partir ! Après tout, j'ai l'habitude d'être cruellement traité. Mais accédez à une requête avant notre départ... Avec l'aide d'Odi, j'ai découvert quelque chose d'une importance vitale pour nous tous. Nous ferons route jusqu'à Oldorando et présenterons cette découverte au Saint C'Sarr, dans l'espoir qu'elle nous vaudra une récompense. Par la même occasion elle décontenancera votre ex-mari, si cela peut vous faire plaisir... »

« Quelle est cette requête ? » l'interrompit-elle avec irritation. « Finissez-en, voulez-vous ? Nous avons à nous occuper de choses plus importantes. »

« Ma requête se rapporte à la découverte en question, madame. Quand nous étions tous bien tranquilles au palais de Matrassyl, j'avais coutume de faire la lecture à votre petite fille. Peu vous importe à présent. Je me souviens du charmant livre de contes que Tatro possédait. Me permettez-vous d'emporter ce livre avec moi à Oldorando ? »

Myrdemluggala réprima quelque chose entre un rire et un hurlement. « Nous sommes là à essayer de nous prémunir contre une attaque par terre, et tout ce qui vous intéresse, c'est un recueil de contes pour enfants ! Soit, prenez ce livre, pour autant que je suis concernée – et quittez les lieux sans oublier d'emporter avec vous cette langue infatigable qui est la vôtre ! »

Il lui baisa la main. Tout en reculant vers la porte, Odi à côté de lui, il eut un sourire espiègle et dit : « La pluie est en train de s'arrêter. Ne craignez rien, nous serons bientôt loin de cet asile inhospitalier. »

La reine lui lança un bougeoir au moment où il lui tournait le dos pour sortir.

Il y avait d'un côté du palais un grand jardin où poussaient des herbes aromatiques et des arbres fruitiers. Dans le jardin il y avait un

enclos contenant des porcs, des chèvres, des poules et des oies. Au-delà de cet enclos se dressait une rangée d'arbres nouveaux. Au-delà des arbres s'élevait un ouvrage de terre, plus très haut, envahi d'herbes, qui entourait une zone marécageuse à l'est – la direction d'où viendraient, si elles venaient, les troupes de Pasharatid.

Après une inspection méthodique du terrain, TolramKetinet et Lanstatet décidèrent d'utiliser cette ancienne ligne de défense.

Ils avaient songé à évacuer Gravabagalinien en bateau. Mais la *Prière* avait été amarrée. Elle avait subi de gros dégâts pendant l'orage et n'était manifestement plus en état de tenir la mer.

Le navire fut vidé de tout ce qui pouvait servir. Certaines pièces supérieures de sa membrure furent utilisées pour la construction d'une tour de guet dans l'arbre le plus solide.

Tandis que le sol séchait après l'orage, quelques phagors furent préposés à la construction d'un parapet au sommet de l'ouvrage de terre. D'autres furent déployés pour creuser des tranchées à côté.

C'est ce tableau d'une intense activité que découvrirent Sartorilvrash et Odi Jeseratabhar quand ils quittèrent les lieux. Ils avançaient l'un derrière l'autre montés sur des hoxneys, un troisième animal venant derrière eux, leurs bagages sur le dos. Ils virent CaraBansity en train de superviser les travaux de terrassement, et Sartorilvrash fit halte.

« Il faut que je dise au revoir à mon vieil ami », dit-il en mettant pied à terre.

« Fais vite », lui recommanda Odi. « Tu n'as pas d'amis ici à cause de moi. »

Il hocha la tête et se dirigea vers le deutéroscopiste en redressant les épaules.

CaraBansity travaillait sur un morceau de terrain marécageux avec quelques ancipités. Quand il leva les yeux et vit Sartorilvrash, son lourd visage se rembrunit, puis, comme sous la pression d'une vive excitation, s'épanouit en un large sourire. Il fit signe à Sartorilvrash d'approcher.

« Il y a là tout un passé... ces levées de terre font partie d'un ancien système de fortification. Les phagors sont en train de mettre au jour les géométries d'une légende faite chair... »

Il se dirigea vers un trou que l'on venait de creuser. Sartorilvrash lui emboîta le pas. CaraBansity s'agenouilla au bord du trou sans se préoccuper de la boue gargouillante. À une longueur de bras au-dessous de la couche d'herbe, émergeant du sol tourbeux, gisait quelque chose que Sartorilvrash prit d'abord pour un vieux sac noir, complètement aplati. C'était, ou cela avait été un homme. Son corps était allongé sur le côté droit. Une courte tunique de cuir et des bottes suggéraient que l'homme avait été un soldat. À demi cachée sous sa

forme aplatie, on pouvait voir la poignée d'une épée. Le profil de l'homme, la bouche déformée par les dents cassées, avait été modelé par la pression de la terre en un sourire macabre. La chair était d'un brun éclatant.

D'autres corps étaient en train d'être mis au jour. Les phagors travaillaient sans intérêt pour ce qu'ils faisaient, grattant la boue avec leurs doigts. Un autre soldat momifié émergea du sol, une horrible blessure à la poitrine. Les plis de son visage étaient clairement visibles, comme dans un croquis à la plume. Ses globes oculaires s'étaient affaissés, donnant à son expression une mélancolique vacuité.

L'odeur de cave du sol leur mordait les narines.

« La tourbe les a conservés », dit Sartorilvrash. « Sans doute des soldats qui sont morts au combat, ou en quelque fâcheuse circonstance de ce genre. Ils sont peut-être vieux d'une centaine d'années. »

« Bien plus que ça », dit CaraBansity en sautant dans la tranchée. Il gratta une des choses que Sartorilvrash avait prises pour des pierres et la leva en l'air pour l'examiner. « C'est probablement ce qui a tué le camarade aux dents cassées. C'est une graine de rajabaral, aussi dure que du fer. Il se peut qu'elle ait été cuite, ce qui expliquerait qu'elle n'ait jamais germé. Il s'est écoulé six siècles depuis le printemps, quand les rajabarals montent en graine. Les attaquants se sont servis des graines en guise de boulets de canon. C'est ici que s'est déroulée la bataille légendaire de Gravabagalinien. Nous en trouvons le site parce que nous sommes sur le point d'y livrer de nouveau bataille. »

« Pauvres diables ! »

« Eux ? Ou nous ? » Il alla à l'autre bout de l'excavation. Sous le corps de l'homme à la poitrine défoncée, partiellement visible, gisait un phagor. Avec sa face noire et son pelage tout encollé que rougissait l'eau de la tourbière, il ressemblait à une pousse végétale comprimée. « Tu vois comment même à cette époque hommes et phagors combattaient et mouraient ensemble. »

Sartorilvrash laissa échapper un grognement de dégoût. « Ils pouvaient tout aussi bien être ennemis. Tu n'as aucune preuve d'un côté comme de l'autre. »

« En tout cas c'est de mauvais augure. Je ne voudrais pas que la reine voie ça. Ni TolramKinet. Il est du genre à se démonter facilement lui aussi. On ferait bien de recouvrir les corps. »

L'ex-chancelier fit mine de s'éloigner. « Nous ne sommes pas tous comme ça, à enterrer les secrets que nous découvrons, mon ami. J'ai en ma possession une conquête du savoir qui, lorsque je l'exposerai aux autorités de Pannoal, déclenchera une Guerre Sainte contre la race ancipitée à travers tout Campannlat. »

CaraBansity le regarda, une lueur calculatrice dans ses yeux injectés de sang. « Et tu seras payé pour ça, hein ? Vivre et laisser

vivre, voilà ce que je dis. »

« Oui, c'est ce que tu dis, Bardol, mais pas ces créatures cornues. Leur credo est différent. Ils nous dépasseront en nombre et nous tueront si nous n'agissons pas. Si tu avais vu, de tes yeux vu, les troupeaux de flambregs... »

« Ne te laisse pas emporter par la passion. La passion est mère de tous les maux... Bon, nous allons poursuivre notre travail. Il y a probablement des centaines de corps sous terre par ici. »

Croisant fermement les bras sur sa poitrine, Sartorilvrash dit : « Tu m'as fait un accueil plutôt froid, tout comme la reine. »

CaraBansity s'extirpa lentement de la tranchée. « Sa Majesté t'a donné ce que tu demandais, un livre et trois hoxneys. » Il se colla une phalange entre les dents et fixa l'ex-chancelier.

« Pourquoi tant d'hostilité envers moi, Bardol ? As-tu oublié le temps de notre jeunesse, quand nous regardions à travers notre télescope et observions les phases de Kaido pendant qu'il filait au-dessus de nous ? Et que nous en déduisions la géométrie cosmique qui gouverne nos existences ? »

« Je n'oublie pas. Mais tu arrives ici avec un officier sibornalien, un ennemi juré de Borlien. La reine est menacée de mort et le royaume de dissolution. Je n'ai aucune affection pour JandolAnganol ni pour les phagors, mais je désire les voir rester, afin que les gens puissent encore regarder à travers des télescopes.

« Renverse le royaume, comme vous le voudriez tous les deux, toi et elle, et tu renverses les télescopes. »

Haussant les épaules, il regarda vers la mer à travers le rideau d'arbres, le visage empreint d'amertume.

« Tu as vu comment Keevasien, autrefois centre de quelque culture, patrie du grand YarapRombry, a été rasé en toute insouciance. Il se peut que la culture soit plus florissante sous une vieille injustice que sous une nouvelle. C'est tout ce que je dis. »

« Tu plaides pour ta propre façon de vivre. »

« Je ne cesserai jamais de me battre pour ma façon de vivre. Je crois en elle. Même quand elle m'oblige à me battre contre moi-même. Va, emmène cette femme avec toi – et souviens-toi qu'il y a toujours plus d'un bras dans une manche sibornaliennne. »

« Pourquoi me parler ainsi ? Je suis une victime. Un vagabond – un exilé. L'œuvre de ma vie est ruinée. J'aurais pu être le YarapRombry de mon époque... Je suis innocent. »

CaraBansity secoua sa tête massive. « Tu es à un âge où l'innocence est un crime. Pars avec ta dame. Va répandre ton poison. »

Ils échangèrent un regard de défi. Sartorilvrash soupira, CaraBansity redescendit dans sa tranchée.

Sartorilvrash regarda l'endroit où Odi Jeseratabhar attendait avec

les bêtes. Il enfourcha son hoxney sans un mot, les larmes aux yeux.

Ils prirent la route du nord en direction d'Oldorando. JandolAnganol et sa troupe avaient emprunté ce chemin quelques jours plus tôt pour gagner la patrie de feu la future du roi.

OLDORANDO

Les soleils flamboyaient dans un ciel sans nuage, écrasant le veldt sous leur double éclat.

Le Roi JandolAnganol, Aigle de Borlien, était heureux de se retrouver en pleine nature. Son plaisir n'était pas partagé par tout le monde. Il était essentiellement fait de dures marches coupées de brefs moments de repos. Ce qui n'était pas du goût de l'amateur de voluptés qu'était l'Envoyé du C'Sarr, Alam Esomberr.

Le roi et sa troupe, ainsi que les ecclésiastiques qui l'accompagnaient, se dirigeaient sur Oldorando par le sud, suivant une des anciennes Voies de Pèlerinage qui traversaient tout Oldorando jusqu'à la Sainte Pannoal.

Oldorando se trouvait au carrefour des grandes voies de communication de Campannlat. Les mouvements migratoires des phagors et les divers ucts des Madis passaient tout près de la cité dans le sens est et ouest. La vieille route du sel serpentait vers le nord, se fauillant dans les Quzints jusqu'au Lac Dorzin. À l'ouest s'étendait Kace – l'immonde Kace, repaire d'assassins, d'artisans, de vagabonds et de coquins ; au sud s'étendait Borlien – l'amicale Borlien, patrie d'autres coquins.

JandolAnganol se rendait dans un pays en guerre, comme le sien, avec des barbares. Cette guerre entre Oldorando et Kace avait éclaté aussi bien en raison de l'incompétence du Roi Sayren Stund que de la malignité des Kaci.

Confronté à l'effondrement de la Seconde Armée, JandolAnganol avait conclu ce qui était largement considéré comme une paix honteuse avec les clans de pignoufs de Kace, leur envoyant de précieux tributs de grain et de véroniquette pour sceller l'armistice.

Pour les Kaci, la paix était chose toute relative ; ils étaient depuis longtemps accoutumés aux destructions réciproques. Ils se contentèrent d'accrocher leurs arbalètes à la porte de leurs huttes et de reprendre leurs occupations traditionnelles : chasse, querelles de familles, poterie – ils fabriquaient d'excellentes poteries qu'ils échangeaient contre des couvertures avec les Madis –, vol, extraction de pierres précieuses, rudolement systématique d'une population féminine famélique pour que celle-ci travaille plus dur. Mais la guerre avec Borlien, aussi sporadique qu'elle ait été, fit naître dans les clans

un nouveau sentiment d'unité.

Ayant par hasard oublié de se quereller au cours des amples festivités célébrant leur victoire – une fois le tribut en grain de JandolAnganol converti en quelque chose de plus buvable –, les principaux clans de Kace acceptèrent comme suzerain universel une puissante brute du nom de Skrumppabowr. En manière de geste de bonne volonté à l'occasion de son élection, Skrumppabowr fit massacrer – ou « embrocher », pour reprendre le terme local – tous les Oldorandiens qui vivaient en terre kaci.

La deuxième mesure de Skrumppabowr fut de faire réparer les dommages causés par la guerre aux terrasses d'irrigation et aux villages du sud-est. À cette fin, il encouragea les ancipités de Randonan, Quain et Oldorando, à quitter ces pays pour venir en Kace. En échange de leur travail, il garantissait protection aux phagors contre les campagnes d'extermination qui secouaient Oldorando. En leur paganisme, les clans kaci ne voyaient aucune raison de persécuter les phagors tant qu'ils se conduisaient correctement et s'abstenaient de regarder les femmes kaci.

JandolAnganol fut ravi d'apprendre tout cela. Ces événements le confirmaient dans l'image de diplomate qu'il se faisait de lui-même. Les Preneurs furent beaucoup moins contents. Il s'agissait là des éléments militants du Saint Empire Pannovalien. Ils avaient des relations haut placées au sein même de l'Épiscopat de Pannoval ; Kilandar IX, disait-on, avait été lui-même un Preneur dans sa jeunesse.

Une armée montée de Preneurs, partie de la cité d'Oldorando, fit un raid audacieux sur Akace, le sordide village de montagne qui servait de capitale, et massacra du jour au lendemain plus d'un millier de phagors nouvellement arrivés, ainsi que quelques Kaci.

Ce succès se révéla tout le contraire d'une victoire. Sur le chemin du retour, les Preneurs, grisés par le résultat de leur raid, tombèrent dans une embuscade tendue par les clans de Skrumppabowr et furent massacrés à leur tour, beaucoup de façon sadique. Seul un Preneur retourna à Oldorando, plus mort que vif, pour raconter toute l'histoire. On lui avait enfoncé dans l'anus une fine tige de bambou qui lui traversait le corps ; la pointe ressortait derrière sa clavicule droite. Il avait été embroché.

Cette atrocité fut rapportée au Roi Sayren Stund. Il proclama une guerre sainte contre les barbares et mit la tête de Skrumppabowr à prix. Depuis, le sang avait coulé des deux côtés, mais surtout du côté oldorandien. Présentement, la moitié de l'armée oldorandienne – dans laquelle aucun phagor n'était admis – était en train d'avancer à marche forcée au milieu des touffes de shoatapraxi qui abondaient sur les versants de Kace.

Le roi ne tarda pas à se désintéresser de la lutte. Après le meurtre

de sa fille aînée, Simoda Tal, il se retira dans l'enceinte de son palais, ne se faisant voir que rarement. Il sortit de sa torpeur quand il apprit que JandolAnganol approchait, mais seulement à l'incitation commune de ses conseillers, de sa reine madi et de sa fille survivante, Milua Tal.

« Comment allons-nous distraire ce grand roi, Sayren chéri ? » demanda la Reine elle-Bathkaarnet de sa voix chantante. « Je suis une si pauvre chose, une simple fleur, et je suis boiteuse. Veux-tu que je lui chante mes chants du Voyage ? »

« Personnellement, je n'aime pas beaucoup cet individu. Il n'a pas de culture », répondit son époux. « Jandol aura sa garde phagor avec lui, vu qu'il ne peut se permettre de payer de vrais soldats. Si nous devons endurer ces choses pestilentielles dans notre capitale, peut-être que ce seront elles qui nous distrairont avec leurs singerie. »

Une chaleur débilitante régnait sur Oldorando. L'éruption du Mont Rustyjonnik avait marqué le début de tout un regain d'activité volcanique. Un voile sulfureux flottait souvent sur le pays. Les drapeaux que le roi ordonna de hisser pour accueillir son cousin borlienien pendaient mollement dans la touffeur ambiante.

Quant au Roi de Borlien, il était plein d'une impatiente énergie. Depuis son départ de Gravabagalinien, il s'était écoulé presque un décime. Un décime de marche sur le loess des terres agricoles, puis à travers des contrées plus sauvages. L'allure n'était jamais assez rapide pour JandolAnganol. Seule la Première Phagorienne ne se plaignait pas.

Les mauvaises nouvelles continuaient d'atteindre la colonne. Ce n'étaient que récoltes désastreuses et famine dans tout le royaume ; il lui suffisait de regarder autour de lui pour s'en rendre compte. La Seconde Armée n'était pas seulement vaincue : elle ne ressortirait jamais des jungles de Randonan. Les quelques hommes qui en avaient réchappé regagnaient furtivement leurs foyers en jurant qu'on ne les ferait plus servir dans l'armée. Les bataillons phagors qui avaient survécu disparaissaient dans la nature.

Les nouvelles de la capitale n'étaient pas plus encourageantes. L'allié de JandolAnganol, l'Archiprêtre BranzaBaginut, écrivait que Matrassyl était en effervescence, avec les barons qui menaçaient de prendre le pouvoir et de gouverner au nom de la scritina. Il était de l'intérêt du roi d'agir concrètement et au plus vite.

Il aimait bouger de la sorte, prenait le plus vif plaisir à se nourrir du gibier qui se présentait à eux, savourait le bivouac du soir et supportait même les jours de grand soleil, loin des moussons côtières. À croire qu'il jouissait des émotions qui bouillonnaient en lui. Son

visage était de plus en plus émacié, plus tendu, son entêtement plus marqué.

Alam Esomberr était moins enthousiaste. Élevé dans la maison de son père dans les replis souterrains de Pannoal, il était malheureux en plein air et rebelle à la marche forcée. L'élégant envoyé du Saint C'Sarr finit par ordonner une halte, sachant qu'il avait le soutien de sa suite épuisée.

C'était le pâle jour, au moment où des fleurs grasses, éclatantes, s'ouvraient parmi les herbes ternes, attirant l'attention des papillons du crépuscule. Un oiseau lançait quelque part ses deux notes obstinées.

Ils avaient quitté les terres cultivées et traversaient une lande inculte où les villages étaient rares. La troupe de l'envoyé se réfugia à l'ombre d'un énorme denniss, dont les feuilles soupiraient dans la brise. Cet arbre poussait en plusieurs troncs, les uns jeunes, les autres anciens, qui se tenaient languissamment – comme Esomberr lui-même – sur des coudes noueux cependant qu'ils s'épalaient sur le sol dans toutes les directions.

« Qu'est-ce qui te pousse ainsi, Jandol ? » s'enquit Esomberr. « À quoi bon nous presser, sinon pour l'horrible plaisir de se presser ? Ou en d'autres termes, en quoi le sort qui t'attend à Oldorando est-il meilleur que celui que tu as révoqué à Gravabagalinien ? »

Il allongea les jambes et leva un regard amusé sur le visage du roi.

JandolAnganol s'accroupit tout près, se balançant sur les orteils. Une légère odeur de fumée parvint à ses narines et il examina le paysage à la recherche de son origine. Puis il se mit à lancer de petits cailloux sur le sol.

Les capitaines du roi, l'Armurier Royal et quelques autres étaient appuyés sur leurs bâtons non loin de là. Certains fumaient des véroniquettes, l'un d'eux taquinait Yuli de la pointe de son bâton.

« Il faut que nous atteignions Oldorando le plus tôt possible. » JandolAnganol avait parlé en homme qui n'a pas envie de discuter, mais Esomberr insista.

« J'ai moi-même hâte de voir cette cité assez sordide, ne serait-ce que pour me tremper pendant quelques millénaires dans une de leurs fameuses sources d'eau chaude. Cela ne veut pas dire que je tiens absolument à couvrir tout le chemin au *pas de course*. Tu as changé depuis ton séjour à Pannoal, Jandol – on ne s'amuse plus autant en ta compagnie, si je puis dire... »

Le roi lança ses cailloux plus violemment. « Borlien a besoin d'une alliance avec Sayren Stund. Ce deutéroscopiste qui m'a fait cadeau de mon horloge à trois faces, Bardol CaraBansity, m'a dit que je n'avais rien à faire à Oldorando. La conviction s'est alors imposée à moi qu'il fallait que j'y aille. Mon père m'a soutenu en ce sens. Ses derniers

mots – alors qu’il était en train de mourir dans mes bras – ont été :
"Va à Oldorando." Depuis que cet imbécile de TolramKinet a laissé son armée se faire anéantir, je ne peux que rechercher l’union avec Oldorando. Le sort de Borlien et celui d’Oldorando ont toujours été liés. » Il lança un dernier caillou avec violence, comme pour mettre fin à toute discussion.

Esomberr ne dit rien. Il arracha un brin d’herbe qu’il se mit à mâchonner, soudain intimidé par le regard du roi.

Au bout d’un moment, JandolAnganol sauta sur ses pieds et se campa devant Esomberr, les jambes écartées.

« Je suis là, les deux pieds plantés par terre, et pendant ce temps les énergies de la terre montent à travers mon corps. Je suis pétri de terre borlienienne. Je suis une force naturelle. »

Il leva les bras, les doigts tendus.

Les phagors, armés de leurs arquebuses, se tenaient à une courte distance de là, tel un informe troupeau de bestiaux, promenant leur regard sur la plaine. Certains d’entre eux fouillaient sous les pierres et trouvaient des larves ou des dos-ronds qu’ils s’empressaient de manger. D’autres se tenaient rigoureusement immobiles, exception faite d’un occasionnel balancement de la tête ou d’un frémissement des oreilles pour chasser les mouches. Des bestioles ailées bourdonnaient dans l’ombre. Mal à l’aise, Esomberr se dressa sur son séant.

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire, mais amuse-toi bien. » Sa voix était mordante.

Le roi scruta l’horizon tout en parlant. « Un exemple, pour que tu comprennes bien quel genre d’homme je suis. Bien que j’aie pu rompre avec ma reine Myrdemlnggala pour quelque raison que ce soit, elle n’en reste pas moins mienne. Si je découvrais que toi, par exemple, avais osé entrer dans sa chambre pour frayer avec elle pendant que nous étions à Gravabagalinien, en dépit de notre amitié, je te tuerais sans le moindre scrupule et suspendrais ta carcasse à cet arbre. »

Aucun des deux hommes ne bougea. Puis Esomberr se leva et s’adossa à l’un des troncs du denniss. Son étroit et élégant visage était devenu pâle comme une feuille morte.

« Dis-moi, t’est-il jamais venu à l’esprit que tes maudits phagors, armés comme ça d’armes sibornaliennes, font une peur bleue au commun des mortels que je suis ? Qu’ils ont les plus grandes chances d’être très mal accueillis dans la capitale de Sayren Stund, où une guerre sainte contre eux est en cours ? Ne t’arrive-t-il jamais de craindre d’être... ma foi, d’être en train de devenir un peu phagor toi-même ? »

Le roi se retourna lentement, avec une expression dénotant un total manque d’intérêt pour la question. « Regarde. »

Il se tordit le visage en un masque qui tenait de la grimace et du sourire, et respira bruyamment par le nez. Il prit son élan et sauta par dessus un des troncs de l'arbre, un bon mètre vingt au-dessus du sol. C'était un saut parfait. Il se redressa, se retourna et ressauta par-dessus le tronc en sens inverse, avec une force qui faillit le précipiter contre Esomberr.

Le roi dépassait l'envoyé d'une demi-tête. Ce dernier, pris de panique, porta la main à son épée, puis s'immobilisa, le corps tendu, contre le roi.

« J'ai vingt-cinq ans, suis en excellente condition physique et ne crains ni homme ni phagor. Mon secret est que je suis capable de m'adapter aux circonstances... Ne me contrarie pas, Esomberr, ou alors oublie mes paroles sur le caractère sacré de ce qui fut un jour mien. Je suis une de tes circonstances et non l'inverse. »

L'envoyé fit un pas de côté, toussa pour avoir une raison de porter sa main de la poignée de son épée à sa bouche et réussit à esquisser un pâle sourire.

« Tu es en pleine forme, je m'en rends compte. C'est fantastique. Par le foyer, je t'envie. Quel dommage que moi et mon petit tas de vicaires n'ayons pas une telle santé. J'ai toujours pensé que la prière est mauvaise pour les muscles. C'est pourquoi je dois te demander d'aller devant avec tes gens et ton engeance préférée – à ton rythme de forcené – pendant que nous suivrons derrière à notre pauvre allure, d'accord ? »

JandolAnganol le dévisagea sans changer d'expression. Puis il grimaça férocement. « Très bien. Le pays est tranquille par ici, mais soyez quand même sur vos gardes. Les voleurs n'ont guère de respect pour les curés. Souviens-toi que tu es en possession de mon acte de divorce. »

« Continue de te démener, si tu veux. Je remettrai ton document au C'Sarr en temps utile. » Il fit un signe de la main et la laissa pendre devant lui. Le roi s'abstint de la prendre.

Au lieu de cela, JandolAnganol lui tourna le dos et s'éloigna sans un mot. Il siffla Yuli et appela la pliche qui commandait la garde, GhhtMlark Chzarn. Les colonnes non humaines se formèrent et se mirent en marche ; les humains suivirent avec plus de relâchement. En peu de temps Alam Esomberr et sa suite furent laissés à leur sort sous le denniss. Puis leurs silhouettes disparurent à la vue de JandolAnganol dans l'ombre du grand arbre. Qui ne tarda pas à disparaître lui-même dans la chaleur chatoyante de la plaine.

Deux jours plus tard, le roi arrêta son armée à seulement quelques milles d'Oldorando. Des traînées de fumée flottaient sur le

paysage moutonnant.

Il se tenait près d'un des antiques piliers de pierre qui parsemaient le paysage. Pour tromper son impatience en attendant l'arrière de la colonne phagor, JandolAnganol suivit du bout du doigt le dessin usé qui marquait la pierre, un motif familier formé de deux cercles concentriques que deux lignes courbes reliaient l'un à l'autre. L'espace d'un instant, il se demanda ce que le pilier et le motif gravé dessus pouvaient bien signifier ; mais de telles énigmes – probablement aussi insolubles qu'était faible son espoir de se voir dire quel roi depuis longtemps disparu avait fait ériger les pierres – ne lui occupaient jamais longtemps l'esprit. Ses pensées étaient entièrement tournées vers l'avenir immédiat.

Ils avaient atteint une région qui faisait bel et bien partie de l'arrière-pays de la fabuleuse cité vers laquelle ils se dirigeaient.

De cette cité aucun signe n'était encore visible. Le paysage se réduisait à un moutonnement de collines basses, contreforts des contreforts des Monts du Quzint, qui couraient comme une épine dorsale armée sur le continent. Droit devant, le sol était barré par un uct qui s'allongeait à perte de vue des deux côtés.

L'uct formait ici une ligne plutôt fauve que verte, qui comprenait quelques gros arbres mais surtout des broussailles et des cycas, entrelacés de fleurs à mante éclatantes, dont les tribus migratrices mâchaient les graines en marchant.

Aucune route n'était aussi large que cet uct. Mais contrairement à une route, il n'était pas fait pour les humains. En dépit des déprédations des arangs et des fhlebihts, il était devenu impénétrable. Les tribus madis et leurs animaux en suivaient la lisière. Là, en laissant sur leur passage des graines et des excréments, les protognostiques contribuaient involontairement à élargir l'uct. Il gagnait un peu plus de terrain chaque année, se transformant en un énorme ruban végétal.

Ce ruban n'avait rien de régulier. Des plantes étrangères comme les shoatapraxi, introduites sous forme de bourre accrochée à la toison des animaux, pouvaient profiter de conditions de terrain favorables et former des fourrés. Les Madis contournaient les nouveaux fourrés, ou s'enfonçaient carrément dedans, laissant une piste qui était plus tard effacée par de nouvelles vagues d'intrus.

Ce qui était accidentel devenait chose établie. L'uct servait de barrière. Les papillons et les petites bêtes que l'on trouvait d'un côté ne se rencontraient pas de l'autre. Il y avait des oiseaux, des rongeurs et un serpent doré mortel qui restaient à l'abri de l'uct sans jamais s'aventurer au-delà de ses confins en perpétuelle expansion. Diverses espèces d'Autres y passaient la totalité de leur vie folâtre.

Les humains acceptaient eux aussi l'existence de l'uct en l'utilisant comme frontière. Cet uct particulier marquait la frontière entre le

nord de Borlien et le territoire d'Oldorando.

Et cette frontière était en feu.

Une coulée de lave vomie par un volcan récemment entré en éruption était cause de l'incendie. L'uct brûlait comme une mèche fusante.

Les instruments de l'Avernus enregistraient les détails d'une activité volcanique de plus en plus grande sur Helliconia à mesure que la planète approchait de son périhélie. Les renseignements communiqués à la Terre concernant le Mont Rustyjonnik montraient que les matières rejetées s'élevaient à une altitude de 50 kilomètres. Les basses couches de ce nuage étaient rapidement emportées vers l'est et tournaient autour du globe en 15 jours. Les matières qui s'élevaient à une altitude de plus de 21 kilomètres se déplaçaient vers l'ouest, suivant en cela le mouvement de la basse stratosphère, pour faire le tour du globe en 60 jours.

De semblables indications étaient obtenues pour d'autres éruptions. Les nuages de poussière qui s'accumulaient dans la stratosphère étaient sur le point de multiplier par deux l'albédo d'Helliconia, renvoyant la chaleur croissante de Freyr loin de la surface. Les éléments de la biosphère fonctionnaient ainsi comme un corps organisé, ou une machine, pour préserver ses processus vitaux.

Durant les décennies où Freyr était au plus près d'Helliconia, la planète serait protégée de ses plus dangereux effets par des couches de poussière acide.

Nulle part cette dramatique homéostasie n'était observée avec plus d'émerveillement et d'admiration que sur la Terre.

Sur Helliconia, l'incendie de la forêt équivalait à la fin du monde pour beaucoup de créatures effrayées. D'un point de vue plus extérieur, c'était un signe de la détermination du monde de se sauver, lui et sa cargaison de vie organique.

Les troupes de JandolAnganol attendirent, rangées dans un vallon. Un voile de fumée à l'est annonça l'approche de l'incendie. Des quantités de porcs velus et de daims couraient le long de l'uct dans la direction de l'ouest pour échapper au sinistre. Des troupeaux de fhlebihts, plus lents, suivaient derrière, dans un concert de bêlements.

Des familles d'Autres défilèrent, encourageant leurs petits comme l'eussent fait des humains. Ils avaient un pelage noir et des faces blanches. Certaines espèces n'avaient pas de queue. Sautant agilement de branche en branche, ils furent bientôt hors de vue.

JandolAnganol se redressa sur ses talons pour regarder passer le gibier. Son petit favori le rejoignit en quelques bonds folâtres. Les

phagors continuèrent de rester impassibles, comme du bétail, mâchonnant leur ration journalière de flocons d'avoine et de pemmican.

À l'est, les Madis et leurs troupeaux fuyaient devant l'incendie. Tandis que certains de leurs animaux déguerpissaient ou, aveuglés par la terreur, se jetaient dans les fourrés, les protognostiques continuaient d'obéir à la coutume et suivaient la ligne de l'uct.

« Pauvres idiots ! » s'exclama JandolAnganol.

Un plan se forma presque instantanément dans son esprit. Utilisant pour cela une section de la Garde Phagorienne, il fit mettre un piège en place. Quand les Madis de tête arrivèrent, une corde soutenant un rideau de lianes épineuses prélevées dans les fourrés jaillit dans les airs devant eux. Ils firent halte, complètement déconcertés, moutons, asokins et chiens trépignant autour de leurs jambes.

Leurs faces de Madis étaient aussi innocentes que celles des perroquets ou des fleurs. Fronts et mâchoires étaient fuyants, yeux et nez saillants, leur donnant un air constant d'incrédulité devant le monde. Les mâles avaient de petites excroissances sur le front et les mâchoires. Ils avaient le poil brun et lustré. Ils s'interpellèrent avec des voix de pigeons empreintes de désespoir.

La section phagor bondit hors de sa cachette et cerna les Madis tout effrayés. Chaque phagor en prit trois ou quatre par les bras, des bras rougis par les soleils et saupoudrés de poussière. Ils n'opposèrent aucune résistance. Une pliche s'empara du meneur du troupeau, un asokin porteur d'une cloche grossière qui lui battait le poitrail. Les brebis restèrent là sans bouger, toutes craintives.

Quelques Madis tentèrent de fuir. JandolAnganol en frappa deux du poing, les envoyant s'étaler par terre. Ils restèrent là à pleurnicher. Mais il en arrivait tout le temps d'autres, et il les laissa partir.

Toute sa troupe se força un chemin à travers l'uct avec sa moisson de Madis. L'épais pelage des phagors les protégeait des épines. Poussant leurs prisonniers devant eux, ils passèrent de Borlien en Oldorando. Ils étaient en route en toute sécurité quand l'incendie passa son chemin le long de l'avenue végétale, à l'allure d'un homme marchant d'un pas vif, ne laissant que cendres derrière lui.

C'est ainsi que la troupe royale arriva à la cité d'Oldorando, ayant plus l'air d'une bande de bergers que d'un cortège royal. Les prisonniers protognostiques étaient couverts d'égratignures, souvenirs sanguinolents de leur traversée des fourrés de l'uct, au même titre que beaucoup d'humains. Le roi lui-même était couvert de poussière.

Oldorando avait quelque chose de presque théâtral, peut-être parce que se dressait en son cœur la scène voyante où le culte rendu à Akhanaba, le Tout-Puissant à face de bœuf, brillait de son plus vif éclat. La véritable adoration est solitaire ; quand les dévots se

réunissent, ils déploient toute une pompe pour leurs dieux.

Située au centre transpirant de Campannat, traversée par le Valvoral, qui la faisait communiquer avec Matrassyl et – en dernier lieu – avec la mer, Oldorando était une cité de voyageurs. On y venait généralement pour le culte ou, à défaut, pour le commerce.

L'aspect physique de la cité témoignait de l'ancienneté de ces vocations opposées. Le secteur de la cité appelé Rivesainte se déployait en diagonale du sud-ouest au nord-est, s'élevant au-dessus de l'étalement des quartiers commerciaux comme une falaise tourmentée. Rivesainte comprenait la Vieille Cité, avec ses tours pittoresques de sept étages, dans lesquelles vivaient les communautés religieuses fixes. Il y avait là les Académiciennes, un ordre féminin. Il y avait aussi des pèlerins et des mendiants, ainsi que la racaille de Dieu, ceux qui frappaient des poitrines vides. Il y avait des cours ombreuses et des endroits pour prier profondément enfoncés dans le sol. C'était là, enfin, que se dressaient le Dôme avec ses monastères attenants, et le palais du Roi Sayren Stund.

Il était généralement admis – au moins par ceux dont les vies étaient enfermées dans l'espace de Rivesainte – que cette zone de sainteté, cette diagonale de décence, s'allongeait entre des égouts de vice.

Mais dans les murs solennels et chantournés de Rivesainte, dans ses remparts menaçants, était ménagée toute une variété de portes. Certaines ne s'ouvraient qu'en certaines occasions liturgiques. D'autres ne donnaient accès à la Vieille Cité qu'à quelques privilégiés. D'autres n'admettaient que les femmes ou que les hommes (les phagors n'étaient pas autorisés à venir souiller Rivesainte). Mais d'autres, parmi les plus utilisées, laissaient les individus les plus profanes aller et venir à leur guise. Entre le sacré et le profane, comme entre les vivants et les morts, s'élevait une barrière qui n'était un obstacle pour personne.

Le profane vivait en des lieux moins majestueux, bien que les riches eussent leurs propres palais le long des grands boulevards. Les méchants prospéraient, les bons se débrouillaient du mieux qu'ils pouvaient. Sur les huit cent quatre-vingt-dix mille humains que comptait alors la cité, il y en avait près de cent mille dans les ordres, au service d'Akhanaba. Il existait un nombre au moins égal d'esclaves, au service du croyant comme de l'incroyant.

C'est dans la tradition du décorum qu'aimait Oldorando que deux messagers vêtus de bleu et or devaient se mettre à la disposition de JandolAnganol à son arrivée à la porte sud, où l'attendait un carrosse chargé de le conduire auprès du Roi Sayren Stund.

JandolAnganol refusa le carrosse et, au lieu d'emprunter la voie triomphale le long de l'Avenue Wozen, fit défiler sa compagne

empoussiérée dans le Pauk. Le Pauk était un quartier aussi agréable que crapoteux de tavernes et de marchés, où il y avait des marchands qui achèteraient bêtes et protognostiques.

« Les Madis ne vont pas chercher loin à Embruddock », déclara un robuste marchand en se servant de l'ancien nom qui désignait Oldorando dans le pays. « Nous en avons suffisamment et, comme les Nondads, ils ne travaillent pas bien. Pour ce qui est de vos phagors, ce serait une autre affaire, mais dans cette ville je n'ai pas le droit d'en faire le commerce. »

« Je ne vends que les Madis et les bêtes, mon brave. Votre prix, ou je vais m'adresser ailleurs. »

Quand une somme eut été arrêtée, les Madis furent vendus pour être gardés en captivité et les animaux pour être abattus. Le roi repartit satisfait. Il était désormais mieux préparé à rencontrer Sayren Stund. Avant la transaction, il n'avait même pas une pièce d'un roon en poche. Les phagors dépêchés à Matrassyl pour en ramener de l'or n'étaient pas revenus.

En formation militaire, la Première Garde Phagorienne remonta l'Avenue Wozen, où des foules s'étaient rassemblées pour la regarder passer. On acclama JandolAnganol tandis qu'il avançait à grands pas en compagnie de Yuli. Il était bien vu de la populace d'Oldorando, malgré sa réputation de défenseur de ces indésirables qu'étaient les phagors. Les gens du commun faisaient à son profit la comparaison entre un homme plein d'allant, ambitieux, et la race de monarque adipeux, oisif, qui était leur lot. Les gens du commun ne connaissaient pas la reine des reines. Les gens du commun avaient de la sympathie pour un roi dont la future avait été brutalement assassinée – même si cette future n'était qu'une Madi, ou une demi-Madi.

Au milieu des gens du commun allaient les gens d'Église. Le clergé était dehors avec des bannières. RENONCEZ À VOS PÉCHÉS. LA FIN DU MONDE EST PROCHE. REPENTEZ-VOUS PENDANT QU'IL EN EST ENCORE TEMPS. Ici, comme en Borlien, l'Église Pannovalienne jouait de la peur des gens pour faire rentrer les esprits forts dans le rang.

Et JandolAnganol et ses troupes de continuer d'avancer dans la poussière. Passant devant l'antique Pyramide du Roi Denniss. Traversant le quartier de Wozen. Pour arriver sur la vaste Place de Loylbryden. À l'autre bout de la place, de l'autre côté d'un cours d'eau, le Parc du Siffleur. Donnant sur la place et le parc, le grand Dôme du Zèle et le pittoresque palais urbain du roi. Au centre de la place, un pavillon doré, sous lequel était assis le Roi Sayren Stund en personne, attendant d'accueillir son visiteur.

À côté du roi était assise la Reine elle-Bathkaarnet, vêtue d'un keedrant gris orné de roses noires, une encombrante couronne sur la tête. Entre Leurs Majestés, sur un trône plus petit, se trouvait l'unique

filles qui leur restait, Milua Tal. Tous trois étaient confits dans une absurde dignité sous un dais, tandis que le reste de la cour suait à grosses gouttes en plein soleil. La chaleur bourdonnait de mouches. Un orchestre se mit à jouer. L'absence de soldats était frappante, mais plusieurs officiers d'âge respectable, en uniformes resplendissants, allaient et venaient d'un pas solennel. La garde civile contenait la foule le long du périmètre de la place.

La cour oldorandienne était connue pour la raideur de son formalisme. Sayren Stund avait fait de son mieux pour assouplir l'étiquette en cette occasion, mais il y avait quand même là toute une rangée de conseillers et de dignitaires ecclésiastiques, beaucoup d'entre eux en amples vêtements sacerdotaux, sévèrement alignés en attendant de serrer la main de JandolAnganol et de lui donner l'accolade.

L'Aigle s'arrêta, ses capitaines et son armurier bossu auprès de lui, promenant un regard de défi sur tout ce beau monde auquel il se présentait encore tout couvert de la poussière du voyage.

« Votre parade ferait honneur à un musée, Cousin Sayren », dit-il.

Sayren Stund était vêtu, comme l'étaient ses officiers, d'un sévère charfrul noir qui signalait son deuil. Il s'extirpa de son trône et vint à la rencontre de JandolAnganol en tendant les bras. JandolAnganol s'inclina avec une certaine raideur. Yuli se tenait un pas derrière lui, explorant tour à tour ses narines du bout de la langue, mais rigoureusement immobile par ailleurs.

« Je vous salue au nom du Tout-Puissant. La Cour d'Oldorando se réjouit de votre pacifique et fraternelle visite en notre capitale. Akhanaba fasse que cette rencontre soit fructueuse. »

« Je vous salue au nom du Tout-Puissant. Je vous remercie de votre fraternel accueil. Je viens offrir mes condoléances et faire part de ma peine pour la mort de votre fille, Simoda Tal, que je devais prendre pour épouse. »

Tandis que JandolAnganol parlait, son regard ne cessait d'être actif sous la ligne de ses sourcils. Il se méfiait de Sayren Stund. Celui-ci lui fit passer en revue les rangs de dignitaires, et JandolAnganol se laissa serrer la main et embrasser sur la joue – qu'il avait fort crasseuse.

L'attitude de Sayren Stund lui disait que le Roi d'Oldorando lui en voulait. Cette idée le mettait au supplice. Il n'y avait que haine dans le cœur des hommes. Le meurtre de Simoda Tal avait laissé sa marque, avec laquelle il lui fallait maintenant compter.

Après la revue, la reine approcha, traînant la jambe, une main posée sur le bras de Milua Tal. La beauté d'elle-Bathkaarnet s'était fanée, mais il y avait quelque chose dans son expression, dans la façon dont elle tenait la tête – avec une docilité qui n'excluait pas une certaine pétulance – qui émut JandolAnganol. Il se souvint d'une

remarque de Sayren Stund qu'on lui avait un jour rapportée – pourquoi cela s'était-il logé dans sa mémoire ? – « Une fois que l'on a vécu avec une Madi, on ne désire plus d'autre femme. »

Elle-Bathkaarnet et sa fille avaient toutes les deux les fascinantes têtes d'oiseau de leur espèce. Bien que le sang de Milua Tal fût coupé de sang humain, elle rayonnait d'un sombre éclat, puissamment exotique, avec ses énormes yeux qui luisaient de chaque côté de son nez aquilin. Quand elle fut présentée à JandolAnganol, elle planta ses yeux dans les siens et lui donna le Regard de l'Acceptation. Il pensa un bref instant aux expériences d'hybridation de Sartorilrvrash ; si métissage fécond avait jamais existé, c'était bien celui-là.

Il prit plaisir à contempler ce visage radieux au milieu de tant de figures ternes, et dit à la demoiselle : « Vous ressemblez beaucoup au portrait qui m'a été envoyé de votre sœur. De fait, vous êtes encore plus belle. »

« Simoda Tal et moi, nous nous ressemblions beaucoup tout en étant très différentes, comme toutes les sœurs », répondit Milua Tal. La musique de sa voix lui suggérait une foule de choses, des feux dans la nuit, Tatro bébé en train de roucouler dans une pièce fraîche, des pigeons dans une tour de bois.

« Notre pauvre Milua est encore sous le coup de l'assassinat de sa sœur, comme nous le sommes tous », dit le roi en ponctuant sa phrase d'un son qui réunissait les caractéristiques respectives d'un soupir et d'un rot. « Nous avons lancé des agents un peu partout à la poursuite du meurtrier, ce scélérat qui s'est introduit dans le palais en se faisant passer pour un Madi. »

« C'est un coup cruel qui nous a été porté à tous les deux. »

Autre bref soupir. « Enfin, le Saint Conseil se tiendra la semaine prochaine, avec un service commémoratif spécial pour notre fille disparue, que le Saint C'Sarr lui-même bénira de sa présence. Cela nous remontera le moral. Il faut que vous restiez avec nous pour cet événement, cousin, nous en serons heureux. Le C'Sarr sera ravi de saluer un membre aussi estimé de sa communauté – et vous auriez avantage à passer quelque temps avec lui, comme vous vous en rendrez compte. Avez-vous déjà rencontré Sa Sainteté ? »

« Je connais son ministre plénipotentiaire, Alam Esomberr. Il ne devrait pas tarder à arriver ici. »

« Ah. Oui. Hmm. Esomberr. Un homme plein d'esprit. »

« Et hardi », dit JandolAnganol.

L'orchestre se remit à jouer. Ils traversèrent la place en direction du palais. JandolAnganol s'avisa que Milua Tal était à ses côtés. Elle leva vers lui des yeux pétillants, tout sourire. Il lui demanda d'un ton de conspirateur : « Êtes-vous prête à me dire votre âge, mademoiselle, si je garde le secret ? »

« Oh, c'est une des questions que l'on me pose le plus souvent », dit-elle sur le ton du refus. « Avec ""Ça vous plaît d'être princesse ?"" Les gens me trouvent en avance sur mon âge et ils doivent avoir raison. La poussée de chaleur qui marque notre époque fait croître rapidement les jeunes personnes, favorise leur développement sur tous les plans. Il y a plus d'un an que je fais des rêves d'adulte. Avez-vous jamais rêvé qu'un dieu de feu vous prenait dans ses bras avec une force irrésistible ? »

Il se pencha à son oreille et lui murmura avec des accents de fausse férocité : « Avant que je ne vous révèle si je suis ce dieu de feu en personne, il va me falloir répondre à ma propre question. Je dirais que vous n'avez pas plus de neuf ans. »

« Neuf ans et cinq décimes », répliqua-t-elle. « Mais ce sont les sentiments et non les années qui comptent. »

La façade du palais était longue, haute de trois étages, avec d'imposantes colonnes de rajabaral poli qui s'élevaient à travers les horizontales marquées des étages supérieurs. Le toit s'élançait majestueusement dans les airs, couvert de tuiles bleues dues à des potiers kaci. Le palais avait été construit plus de trois cent cinquante petites années auparavant, après la destruction partielle d'Oldorando par une invasion phagor ; bien que le boisage ait été renouvelé depuis, le plan original avait été respecté. Des contrevents de bois élégamment sculptés protégeaient les fenêtres non vitrées. Les portes étaient sculptées dans le même style, mais plaquées d'argent et renforcées par d'épais panneaux de bois. Un gong tubulaire retentit à l'intérieur, les portes s'ouvrirent et Sayren Stund fit entrer ses hôtes.

Suivirent deux jours de festins et de vains discours. Les sources d'eau chaude qui faisaient la célébrité d'Oldorando eurent aussi leur rôle à jouer. Un service d'action de grâce fut célébré dans le Dôme, auquel assistèrent de nombreux hauts dignitaires de l'Église. Les chants étaient magnifiques, les costumes impressionnants, l'obscurité qui régnait dans la vaste salle souterraine conforme à tout ce qu'Akhanaba pouvait désirer. JandolAnganol pria, chanta, parla, se plia à la cérémonie et ne se confia à personne.

Personne ne savait trop que penser de cet homme étrange, tout le monde avait les yeux fixés sur lui. Et il tenait tout le monde à l'œil. On comprenait clairement pourquoi certains l'appelaient l'Aigle.

Il veilla à ce que la Première Garde Phagorienne fût convenablement logée. Pour une cité qui détestait les phagors, ils furent bien traités. En face du Dôme, de l'autre côté de la Place Loylbryden, s'étendait le Parc du Siffleur, un espace vert entièrement entouré par le Valvoral ou ses affluents. On pouvait encore y voir des brassims. C'était là aussi que se trouvait le Siffleur d'Heures, dont la renommée couvrait tout un continent. Ce geyser fusait toutes les

heures en émettant une note aiguë, avec une parfaite exactitude. Les jours, les semaines, les décimes, les années, les siècles passaient ; le Siffleur d'Heures continuait de faire régulièrement entendre son cri. Certains disaient que la longueur de l'heure et les quarante minutes qui la divisaient avaient été déterminées par ce bruit issu de la terre.

Une ancienne tour de sept étages et quelques pavillons récents se dressaient en bordure du parc. Les phagors furent cantonnés dans les pavillons. Les quatre ponts qui donnaient accès au parc furent gardés par des phagors du côté intérieur, par des humains du côté extérieur, afin que personne ne puisse pénétrer dans le parc pour importuner les ancipités.

Des foules ne tardèrent pas à se rassembler pour regarder les soldats phagors de l'autre côté de l'eau. Ces créatures bien entraînées, d'aspect placide, étaient bien différentes des phagors de l'imagination populaire où, tels des dieux, ils montaient de grands coursiers roux, se déplaçant à des allures de dieux pour semer la destruction parmi les hommes. Ces chevaucheurs de l'ouragan glacé avaient peu de choses en commun avec les bêtes disciplinées qui allaient et venaient dans le parc.

En quittant ses cohortes pour retourner auprès de Sayren Stund, JandolAnganol remarqua combien elles étaient agitées. Il parla à Chzarn, la pliche qui les commandait, mais obtint seulement d'elle que la garde avait besoin d'un peu de temps pour s'installer dans ses nouveaux quartiers.

Il présuma que le bruit du Siffleur d'Heures leur causait une certaine irritation. Après leur avoir adressé quelques mots visant à les rassurer, il s'en alla, son petit favori cabriolant à ses côtés. Une sulfureuse odeur de volcan flottait dans l'air.

Milua Tal s'avança à sa rencontre au moment où il franchissait les portes rehaussées d'argent du palais. Au cours des deux derniers jours, il s'était mis à apprécier de plus en plus sa pétillante compagnie, sa voix roucouillante.

« Certains de vos amis sont arrivés. Ils se disent gens de religion, mais on pourrait croire ça de tout le monde ici. Leur chef n'a pas l'air d'un homme de religion. Il est trop élégant pour ça. Personnellement, je lui trouve l'air méchant. Aimez-vous les personnes méchantes, Roi Jandol ? – parce que je crois que je suis assez méchante. »

Il éclata de rire.

« Je crois que vous êtes méchante. Comme le sont la plupart des gens. Y compris certains hommes de religion. »

« Alors il est nécessaire d'être exceptionnellement méchant pour se distinguer de la foule ? »

« C'est une déduction acceptable. »

« C'est pour ça que vous vous distinguez de la foule ? »

Elle glissa sa main dans la sienne, et il referma les doigts sur elle.

« Il y a d'autres raisons. Être un dieu de feu en est une. »

« Je trouve la plupart des gens affreusement décevants. Savez-vous, quand ma sœur a été tuée, nous l'avons retrouvée assise bien droite dans un fauteuil, tout habillée. Pas de sang visible. C'était très décevant. J'imaginais des mares de sang. J'imaginais que les gens faisaient tout un cirque quand on les tuait, comme si la chose n'était vraiment pas de leur goût. »

JandolAnganol demanda d'une voix dure : « Comment a-t-elle été tuée ? »

« Zygankés ! poignardée en plein cœur avec une corne de puant ! Père dit que c'était une corne de puant. Un seul coup qui lui a transpercé les vêtements et le cœur. » Elle jeta un regard soupçonneux à Yuli, toujours derrière son maître, mais Yuli avait été décorné.

« Vous avez eu peur ? »

Elle leva vers lui un regard chargé de mépris. « Je ne pense jamais à ça. Jamais. Enfin, je pense à elle assise toute droite dans son fauteuil. Elle avait les yeux encore grands ouverts. »

Ils pénétrèrent dans la salle de réception ornée de tapisseries. L'avertissement de Milua Tal avait servi à préparer JandolAnganol à l'arrivée d'Alam Esomberr et de son « petit tas de vicaires », comme celui-ci les appelait. Ils étaient entourés d'une foule de notables oldorandiens, d'où montait un bourdonnement de politesses.

L'œil d'aigle du roi, se portant au fond de la salle, observa une autre silhouette familière qui, au moment même où il arrivait, était dirigée en hâte vers une porte. La silhouette se retourna en quittant la salle et son regard, en dépit de toutes les têtes qui s'interposaient, rencontra celui de JandolAnganol. Puis elle disparut derrière la porte.

À l'entrée du roi, Esomberr abandonna poliment ses compagnons et vint s'incliner devant JandolAnganol, lui adressant un de ses sourires moqueurs.

« Nous voilà, comme tu peux le constater, Jandol, ma petite troupe de curés et moi. Une cheville tordue, un cas d'empoisonnement alimentaire, un ministre plénipotentiaire avide de se donner un peu de bon temps, mais à part ça nous sommes tous à peu près entiers. Sales, bien sûr, après un voyage aussi ridiculement long à travers tes terres... »

Ils s'embrassèrent de façon protocolaire.

« Je suis heureux que tu aies survécu, Alam. Pour ce qui est du bon temps, tu risques d'être déçu ici, si tu veux mon impression. »

Esomberr avait les yeux fixés sur le petit phagor qui se tenait à côté du roi. Il alla pour caresser Yuli par jeu, puis retira sa main. « Tu ne mords pas au moins, petit ? »

« Ze zuis zivilisé », dit Yuli.

Esomberr haussa un sourcil. « Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, Jandol, mais crois-tu que tous ces pisse-vinaigre, Sayren Stund et compagnie, vont tolérer un tu-sais-quoi civilisé au milieu d'eux ? Il y a une campagne d'extermination en cours en ce moment – histoire de célébrer la mort de ta fiancée, je suppose... »

« Je n'ai eu aucun ennui jusqu'à présent – mais le C'Sarr arrive bientôt. Tu ferais bien de t'offrir ton bon temps avant. Au fait, je viens juste de voir mon ex-chancelier, Sartorilvrash. Tu sais quelque chose sur lui ? »

« Hmm. Oui, oui, effectivement, sire. » Esomberr frotta du bout du doigt son nez distingué. « Il nous est tombé dessus, moi et mon tas de vicaires, avec une dame de Sibornal peu après que tu nous as eu quittés, toi et ton infanterie phagorienne, pour continuer à ton allure de forcené. Ils montaient tous les deux des hoxneys. Ils ont fait le reste du chemin avec nous. »

« Qu'est-ce qu'il vient faire à Oldorando ? »

« Prendre un peu de bon temps ? »

« Refais un essai. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Alam Esomberr se mit à contempler le sol comme s'il cherchait un souvenir qui se dérobait. « Zygankés ! voyager ramollit les méninges... hmm. Ma foi, je n'en sais trop rien, sire. Peut-être que le mieux serait de le lui demander toi-même ? »

« Il venait de Gravabagalinien ? Qu'est-ce qu'il faisait là-bas ? »

« Peut-être désirait-il voir la mer, comme le font certains hommes avant de mourir, à ce que j'ai entendu dire. »

« Dans ce cas, il se pourrait que son désir ait été prémonitoire », dit JandolAnganol avec entrain. « Tu n'es pas d'une grande aide ce soir, Alam. »

« Pardonne-moi. Mes jambes sont dans un tel état que même ma tête est affectée. Je serai peut-être plus opérant quand j'aurai pris un bain et dîné. En attendant, je puis t'assurer que je ne suis nullement ami avec ton hâbleur d'ex-chancelier. »

« N'empêche que l'un comme l'autre vous aimeriez bien débarrasser le monde des phagors. »

« Ainsi que la plupart des gens s'ils avaient le courage d'agir. Des phagors et des pères. »

Chacun soutint le regard de l'autre. « Pour ce qui est du courage, il vaudrait mieux ne pas aborder ce sujet », dit JandolAnganol, et il s'éloigna.

Il plongea dans un groupe où des hommes en grands charfruls de cérémonie et perruques exotiques conversaient avec le Roi Sayren Stund, les interrompant sans s'excuser. La chose n'eut pas l'air de plaire à Sayren Stund, mais il demanda quand même à son auditoire de le laisser. Un espace fut dégagé autour des deux rois. Aussitôt, un

laquais s'avança avec un plateau d'argent chargé de verres de vin avec des glaçons. JandolAnganol se retourna. Pas tout à fait involontairement, il fit tomber le plateau des mains de l'homme.

« Allons, allons », fit Sayren Stund. « Ce n'est rien, juste un petit accident, je l'ai bien vu. Ce n'est pas le vin qui manque. Ni la glace, à vrai dire, qui nous est maintenant fournie par *une* capitaine, Immya Muntras. Nous devons nous habituer à ces changements. »

« Frère roi, ne vous perdez pas en gentilleses. Vous abritez dans votre Palais un homme qui a été mon chancelier, dont je me suis débarrassé, un homme que je crois mon ennemi, vu qu'il est passé du côté de Sibornal, du nom de Sartorilvrash. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Vous a-t-il communiqué quelque message secret de mon ex-reine, comme je le crains ? »

Le roi d'Oldorando jeta un regard plein d'appréhension autour de lui. « L'homme que vous mentionnez est arrivé ici il y a seulement vingt minutes, avec des gens d'excellente réputation, comme Alam Esomberr. J'ai accepté de l'héberger. Il y a une dame avec lui. Je vous assure qu'il n'est pas question de les avoir pour invités sous ce toit. »

« C'est une Sibornaliennne. J'ai congédié cet homme. J'en conclus qu'il ne peut pas être ici pour travailler en ma faveur. Où vont-ils loger ? »

« Cher frère, je ne pense pas que ce soit mon affaire ou la vôtre. Le papillon de nuit doit rester au sein de la nuit, comme nous disons. »

« Où va-t-il demeurer ? Le protégez-vous ? Soyez franc avec moi. »

Sayren Stund était jusque-là assis sur un haut fauteuil. Il se leva avec dignité et dit : « Il commence à faire très chaud ici. Allons faire un tour dans le jardin avant que ça ne devienne insupportable. » Il fit signe à son épouse de rester où elle était.

Ils traversèrent la pièce au milieu d'un couloir de courbettes. Seul Yuli suivit. Les jardins étaient éclairés par des flambeaux placés dans des niches. Comme il y circulait presque aussi peu d'air que dans le palais, les torches brûlaient avec une flamme régulière. Une odeur de soufre flottait dans les allées soigneusement entretenues.

« Je ne veux pas vous fâcher, Frère Sayren », dit JandolAnganol. « Mais vous comprenez bien que j'ai des ennemis inconnus ici. À l'air de Sartorilvrash, à son expression, j'ai tout de suite vu qu'il était mon ennemi à présent, venu ici pour me créer des ennuis. Nierez-vous cela ? »

Sayren Stund était désormais davantage maître de lui. Il était corpu lent et respirait bruyamment en marchant. Il dit d'un ton calme : « Vous êtes conscient du fait que la moyenne des gens d'Oldorando, ou d'Embruddock, comme certains se plaisent à dire par attachement au passé, considèrent les hommes de votre pays – préjugé que je ne partage pas, bien entendu – comme des barbares. Je ne peux pas les

convaincre de leur erreur, même en faisant valoir la religion que nous avons en commun. »

« En quoi cela répond-il à ma question ? »

« Mon cher, je suis essoufflé. Je crois que j'ai une allergie. Puis-je vous demander si vous gardez ce puant sur vos talons uniquement pour m'offenser, moi et ma reine ? » Il désigna Yuli d'un geste méprisant.

Ce fut au tour de JandolAnganol d'être embarrassé.

« Ce n'est rien qu'un... un petit chien. Il me suit partout. »

« La présence de cette créature à la cour est une insulte. Elle devrait se trouver sur l'Ile du Siffleur avec le reste de vos bêtes. »

« Je vous le dis, ce n'est qu'un petit chien, un chouchou. Il dort à la porte de ma chambre la nuit et aboiera s'il y a un danger. »

Sayren Stund fit halte, se mit les mains derrière le dos et s'absorba dans la contemplation d'un buisson.

« Inutile de nous quereller, nous avons tous les deux nos difficultés, moi en Kace, vous chez vous à Matrassyl, si les nouvelles qui me parviennent sont fondées. Mais vous ne pouvez pas introduire cette créature à la cour – le poids de l'opinion de la cour s'y oppose, quoi que je puisse dire personnellement. »

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela quand je suis arrivé, il y a deux jours ? »

Gros soupir du roi d'Oldorando. « Vous avez eu deux jours de répit. Vous n'avez qu'à voir la chose ainsi. Le Saint C'Sarr doit arriver bientôt, comme vous le savez. L'honneur de le recevoir est précieux, mais c'est une lourde responsabilité. Il ne tolérera pas la vue d'un phagor. Vous nous posez un problème trop difficile, Jandol. Puisque vous en avez terminé avec ce qui vous a amené ici, pourquoi ne repartez-vous pas pour votre capitale demain, avec votre troupeau ? »

« Suis-je à ce point indésirable ? Vous m'avez invité à rester pour la visite du C'Sarr. Quel poison Sartorilrvrash vous a-t-il versé dans l'oreille ? »

« Tout le temps où le Saint C'Sarr sera présent doit se passer dans le calme. Peut-être que l'alliance avec la puissante Pannoval est plus importante pour moi que pour vous, vu que mon royaume est plus proche. Franchement, les puants et les partisans des puants ne sont pas populaires dans cette partie du monde. Si rien ne vous retient ici, je suggère que nous vous souhaitions bon voyage demain. »

« Et si quelque chose m'y retient ? »

Sayren Stund s'éclaircit la gorge. « Quoi donc ? Nous sommes tous deux des hommes pieux, Jandol. Allons prier et nous faire flageller ensemble pour l'heure, et séparons-nous en amis et en alliés demain matin. N'est-ce pas le mieux ? Comme ça on gardera un bon souvenir de votre visite. Je vous donnerai un bateau qui vous permettra de

descendre rapidement le Valvoral et d'être chez vous en un rien de temps. Sentez-vous le parfum du zaldal en fleur ? Délicieux, n'est-ce pas ? »

« Je vois. » JandolAnganol croisa les bras. « Très bien, si c'est ce que réclament votre amitié et votre religion... nous vous débarrasserons de notre présence demain. »

« Nous serons tristes de vous voir partir. Tout comme le seront notre reine et notre fille. »

« J'accède à votre requête malgré le peu de bien que j'en pense. En retour, répondez à ma question. Où est Sartorilrvrash ? »

Le roi d'Oldorando se montra soudain véhément. « Vous n'avez pas le droit de me reprocher ma requête. Imaginez-vous que ma fille serait aujourd'hui morte s'il n'avait pas été question que vous l'épousiez ? C'était un meurtre politique – elle n'avait pas d'ennemis personnels, la pauvre petite. Et voilà que vous arrivez à ma cour avec vos sales puants en espérant être bien accueilli. »

« Sayren, très sincèrement, la mort de Simoda Tal me fait la plus grande peine. Si je trouvais le meurtrier, je saurais comment le traiter. N'ajoutez pas à mon chagrin en déposant ce malheur devant ma porte. »

Sayren Stund se risqua à poser une main sur le bras de son frère roi.

« Ne vous tracassez pas au sujet de... l'homme dont vous parlez, votre ex-chancelier. Nous lui avons donné une chambre dans une des auberges monacales qui se trouvent derrière ce palais et le Dôme. Vous ne serez pas obligé de le rencontrer. Et nous ne nous quitterons pas ennemis. Cela n'arrangerait rien. » Il se moucha. « Assurez-vous seulement de quitter Oldorando demain. »

Ils se saluèrent. JandolAnganol se dirigea lentement vers ses appartements dans une aile du palais, Yuli sur ses talons.

Des tapisseries quelconques pendaient aux murs, le plancher était sale. Il frappa à la porte de son commandant d'infanterie. Pas de réponse. Pris d'une soudaine inspiration, il alla frapper à la porte de Fard Fantil. L'Armurier Royal lui cria d'entrer. Le bossu était assis sur son lit, en train d'astiquer ses bottes ; il sauta sur ses pieds quand il vit qui entra. Un garde phagor se tenait en silence près de la fenêtre, une lance à la main. JandolAnganol alla droit au fait.

« Tu es exactement l'homme qu'il me faut. C'est ici ta cité d'origine et tu connais bien mieux que moi les coutumes locales. Nous partons demain – oui, c'est inattendu, mais nous n'avons pas le choix. Nous mettons à la voile pour Matrassyl. »

« Des ennuis, sire ? »

« Des ennuis, oui. »

« Avec le roi, il faut toujours se méfier. »

« Je veux emmener Sartorilvrash avec moi, prisonnier. Il est ici, en ville. Je veux que tu le trouves, que tu te rendes maître de lui, que tu le fasses entrer en cachette dans ces appartements. Nous ne pouvons pas lui trancher la gorge – cela ferait trop de scandale. Amène-le ici, sans te faire voir. »

Fard Fantil se mit à aller et venir dans la pièce en se massant le front. « Nous ne pouvons pas faire une chose pareille. C'est impossible. C'est interdit par la loi. Qu'est-ce qu'il a fait ? »

JandolAnganol se frappa la paume du poing. « Je connais la tournure d'esprit de ce vieil excentrique. Il a mis au point quelque théorie scientifique démente pour me discréditer. Cela concernera plus ou moins les phagors. Avant que ça ne s'ébruite, il me le faut en sûreté, prisonnier. Nous partirons demain avec lui, enfermé dans un coffre. Personne n'en saura rien. Il réside dans une de ces auberges derrière le palais. Bon, je compte sur toi, Fard Fantil, car je te sais homme de bien. Fais ça, et je te récompenserai, tu as ma parole. »

L'armurier continuait d'hésiter. « La police ne laissera pas faire. »

D'une voix d'acier le roi dit : « Tu as un phagor ici dans ta chambre. Je l'avais formellement interdit. À l'exception de mon petit favori, tous les ancipités devaient être logés dans le Parc du Siffleur. Tu mérites le fouet pour avoir désobéi à mes ordres – et une rétrogradation. »

« Il s'agit de mon serviteur personnel, sire. »

« Veux-tu m'amener Sartorilvrash comme je le demande ? »

L'air maussade, Fard Fantil accepta.

Le roi lança une bourse remplie d'or sur le lit. C'était l'argent qu'il avait acquis au marché deux jours plus tôt.

« Bon. Déguise-toi en moine. Et pars tout de suite. Et emmène ton chouchou avec toi. »

Quand homme et phagor furent partis, JandolAnganol resta un moment dans la pièce sombre, à réfléchir. Par la fenêtre il pouvait voir la Comète de YarayYombry au nord, dans les régions basses du ciel. Le spectacle de cette traînée brillante dans la nuit lui remit en mémoire sa dernière rencontre avec le diaphe de son père, et la prédiction qu'il rencontrerait à Oldorando quelqu'un qui contrôlerait son destin. Était-ce une allusion à Sartorilvrash ? Son cerveau, tel un regard perçant, parcourut d'autres possibilités.

Satisfait d'avoir fait tout ce qui pouvait se faire en des lieux hostiles, il regagna ses appartements. Yuli s'était installé devant sa porte pour dormir, selon son habitude. Le roi lui donna une caresse au passage.

Un plateau avec du vin et des glaçons avait été placé au chevet de son lit. Peut-être était-ce la façon de Sayren Stund de montrer sa reconnaissance à un hôte sur le départ. L'air mauvais, JandolAnganol

but un plein verre de vin doux, puis jeta le plateau et le pichet dans un coin.

Se débarrassant de ses vêtements en deux temps, trois mouvements, il grimpa au milieu des couvertures et s'endormit immédiatement. Il dormait toujours profondément. Cette nuit-là, son sommeil fut plus lourd que d'habitude.

Ses rêves furent nombreux et confus. Il fut tout un tas de choses, pour finir par être un dieu de feu, barbotant au milieu d'un feu doré. Mais le feu était moins flamme que liquide. Il était un dieu de feu de la mer, et Myrdemlnggala montait un dauphin juste devant lui. Il fit des efforts désespérés. La mer se cramponnait à lui.

Il finit par attraper Myrdemlnggala. Il se saisit fermement d'elle. Ils baignaient dans l'or. Mais l'horreur qui avait suivi le mouvement sur les marges du rêve arrivait à toute allure sur lui. Myrdemlnggala était autre que ce qu'il croyait. Un poids et une viscosité immenses émanaient de son corps. Il criait tout en luttant avec elle. L'or lui ruisselait sur la gorge et les yeux. Elle ressemblait au toucher à...

Il se réveilla de son rêve. Durant un moment, il osa à peine ouvrir les yeux. Il était là au lit dans le palais oldorandien. Il était agrippé à quelque chose. Il tremblait de tous ses membres.

Presque contre sa volonté, ses yeux s'ouvrirent. Seul l'or du rêve demeurait. Il y en avait plein les couvertures et les oreillers de soie. Il en avait plein sur lui.

Poussant un cri, il se dressa sur son séant, repoussant les peaux qui le recouvraient. Yuli gisait tout contre lui. La tête du petit phagor avait été tranchée. Il ne restait plus de lui que son corps. Il était froid. Son sang doré abondant avait cessé de couler et formait une mare en train de se coaguler sous le petit cadavre et sous le roi.

Le roi se jeta par terre, le visage contre le plancher à nu. Il se mit à pleurer. Les sanglots montèrent de quelque repli intérieur et secouèrent tout son pauvre corps souillé.

La cour oldorandienne avait coutume d'assister tous les matins à la dixième heure à un service célébré dans la Chapelle Royale, juste au-dessous du palais. Le Roi Sayren Stund, pour honorer son hôte, invitait chaque jour JandolAnganol à lire – comme lui-même en avait coutume – un passage du très vénéré *Testament de RayNilayan*. Ce matin-là, beaucoup de murmures et de spéculations emplissaient la chapelle tandis que les royaux fidèles se rassemblaient. Nombreux étaient ceux qui doutaient de voir apparaître le roi de Borlien.

Le roi, cependant, descendait les escaliers de ses appartements. Il

s'était lavé et relavé et habillé non d'un charfrul, mais d'une tunique qui lui arrivait aux genoux, de bottes et d'un manteau léger. Son visage était d'une extrême pâleur. Ses mains tremblaient. Il allait posément, se forçant à bien poser le pied sur les marches, maître de lui.

Son armurier courut après lui dans les escaliers et lui dit : « Sire, je n'ai pas eu de réponse au coup que j'ai donné à votre porte tout à l'heure. Pardonnez-moi. J'ai le prisonnier désigné dans ma chambre, attaché dans la garde-robe. Je le surveillerai jusqu'à ce que le navire soit prêt. Dites-moi seulement à quel moment je peux le faire monter discrètement à bord. »

« Il se peut qu'il y ait un changement dans mes plans, Fard Fantil. »

L'attitude du roi, tout autant que ses paroles, alarma l'armurier.

« Êtes-vous malade, sire ? » Cela dit avec un mauvais regard jeté de sous ses sourcils.

« Retourne dans ta chambre. » Sans un regard en arrière, le roi continua de descendre les marches, atteignant le rez-de-chaussée pour descendre encore plus bas, jusqu'à la Chapelle Royale. Il fut le dernier à entrer. Un vrach et des tambours étaient en train de jouer l'introït. Tous les yeux se tournèrent vers lui tandis qu'il marchait avec raideur, comme un enfant sur des échasses, vers la loge de Sayren Stund. Seul Stund garda les yeux fixés vers l'autel, clignant rapidement des paupières, comme s'il ne s'était aperçu de rien.

La loge royale était placée à part, en avant de l'ensemble des fidèles. C'était une chose très ornée, aux parois sculptées rehaussées d'argent. Six marches arrondies y conduisaient. Un rang derrière se trouvait une loge plus ordinaire, à laquelle on n'accédait que par une marche ; c'était là qu'étaient assises elle-Bathkaarnet et sa fille.

JandolAnganol prit place à côté de l'autre roi, les yeux fixés droit devant lui, et l'office suivit son cours. Ce ne fut qu'après le long cantique à Akhanaba que Sayren Stund se tourna pour faire signe à JandolAnganol, comme il l'avait fait les jours précédents, de lire un passage du Testament.

D'un pas lent, JandolAnganol descendit les six marches, foula les carreaux noirs et rouges jusqu'au lutrin, se retourna et fit face à l'assemblée des fidèles. Un silence de plomb s'installa. Son visage avait la blancheur du parchemin.

Il affronta la masse compacte des visages braqués sur lui. Il y lut de la curiosité, des sourires furtifs, de la haine. Nulle part il ne distingua de la sympathie, sauf sur le visage de la fillette de neuf ans qui se faisait toute petite à côté de sa mère. Il remarqua, au moment où ses yeux s'arrêtaient sur elle, qu'elle en appelait au vieux Regard de l'Acception madi, comme la première fois où ils s'étaient rencontrés.

Il parla. Sa voix était étrangement faible mais, après un début

hésitant, gagna en force.

« Je voudrais dire – c'est-à-dire, Votre Altesse Royale, Noble Assistance, Vous Tous, je voudrais dire –, vous devez m'excuser si je ne vous fais pas la lecture, préférant profiter de l'occasion qui m'est offerte de m'adresser directement à vous en cet endroit sacré, où le Tout-Puissant entend chaque mot et voit en chaque cœur.

« Je sais qu'il regarde dans vos cœurs et voit l'amitié que vous me portez. Une amitié qui n'a d'égale que celle que je vous porte. Mon royaume est un grand et riche royaume. Et pourtant je l'ai quitté pour venir ici pratiquement seul – pratiquement seul. Nous recherchons tous la paix pour nos peuples. C'est là un objectif qui est depuis longtemps le mien, et qui fut celui de mon père avant moi. Toute ma vie je n'aurai recherché que la prospérité de Borlien. J'en ai juré ainsi.

« Il y a aussi quelque chose de plus personnel que je recherche. Je suis dépourvu de ce qu'un homme désire plus que tout au monde, de ce qu'il va jusqu'à placer au-dessus de ce qu'il doit à son pays. Je manque d'une reine.

« La pierre que j'ai envoyé rouler il y a cinq décimes roule toujours. J'étais alors déterminé à épouser la fille de la Maison des Stund ; c'est là une intention à laquelle il me faut maintenant donner suite. »

Il marqua un temps, comme s'il redoutait ce qu'il allait dire. Tous les yeux présents dans la chapelle s'allumèrent pour chercher sur son visage l'histoire de sa vie.

« Ce n'est donc pas seulement en réponse à ce que son Altesse Royale, le Roi Sayren Stund, a fait que j'annonce ici, devant le trône de celui qui est au-dessus de tout pouvoir terrestre, que moi – Roi JandolAnganol de la Maison des Anganol – je me propose d'unir les nations de Borlien et d'Oldorando par les liens du sang. J'ai l'intention de prendre au plus tôt pour épouse la fille bien-aimée de Sa Majesté, la Princesse Milua Tal Stund. Nos noces seront célébrées, avec la volonté d'Akhanaba, en ma capitale de Matrassyl, puisque l'on désire que je retourne là-bas dès aujourd'hui. »

De nombreux fidèles bondirent sur leurs pieds pour voir comment Sayren Stund réagissait à cette extraordinaire nouvelle. Quand JandolAnganol cessa de parler, ils se transformèrent en statues sous son regard glacé et un pesant silence retomba dans la chapelle.

Sayren Stund avait glissé progressivement de son siège et n'était plus visible. Le tableau vivant fut rompu par un cri de Milua Tal, qui s'était rapidement remise de sa stupeur initiale pour s'élancer vers JandolAnganol.

« Je me tiendrai à vos côtés », dit-elle en l'agrippant, « et m'acquitterai de mon rôle d'épouse en toute chose.

COMMENT JUSTICE FUT FAITE

Explosions de pétards. Foules en délire. Grandes libations de rathel. Prières dans les lieux saints de la cité.

La population d'Oldorando se réjouit à la nouvelle des fiançailles de JandolAnganol et de la Princesse Milua Tal. Elle n'avait pas de raison logique de se réjouir. La maison royale des Stund et l'Église à laquelle elle était liée vivaient largement aux dépens de la populace. Mais les occasions de se réjouir sont rares, et toujours bonnes à prendre.

La famille royale s'était attiré la sympathie générale quand la Princesse Simoda Tal avait été assassinée. De telles horreurs nourrissaient la vie affective des gens.

Que la cadette fût maintenant fiancée à l'homme qui devait épouser sa défunte sœur constituait un plaisant coup de théâtre. Il y eut des spéculations égrillardes sur la question de savoir quand Milua Tal avait connu ses premières règles et – comme d'habitude – de grands débats sur les mœurs sexuelles des Madis. Étaient-ils très libres en la matière ou rigoureusement monogames ? C'était un problème qui demeurait en suspens, bien que l'opinion masculine penchât en majorité pour la première hypothèse.

JandolAnganol fut accepté sans problème.

Aux yeux du public, c'était un personnage plein de panache, ni scandaleusement jeune, ni dégoûtamment vieux. Il avait épousé et répudié une des plus belles femmes de tout Campannlat. Quant aux raisons pour lesquelles il lui fallait maintenant épouser une demoiselle plus jeune que son fils... de tels accouplements dynastiques n'étaient pas rares ; cependant que le nombre d'enfants qui se prostituaient à la Porte Est et à Uidok fournissait une réponse facile à la question.

En ce qui concernait les phagors, la population était plus neutre que le palais ne le supposait. Sans doute chacun connaissait-il leur histoire, et l'époque fameuse où des hordes de phagors avaient détruit la cité. Mais cela remontait loin. Il n'y avait plus de bandes de puants en maraude. Les phagors étaient devenus un spectacle rare à Oldorando.

Les gens aimaient aller les regarder dans le Parc du Siffleur, de l'autre côté du Valvoral. Ils étaient, si l'on peut dire, populaires.

Tout cela n'apaisant en rien l'amer ressentiment du Roi Sayren

Stund.

En son manque de détermination, il avait laissé passer le moment où il aurait pu s'opposer au mariage. Il se maudissait intérieurement. Il maudissait sa reine. Elle-Bathkaarnet approuvait le mariage.

Elle-Bathkaarnet était une femme simple. JandolAnganol lui plaisait. Comme elle le disait, ou plutôt le chantait, elle « aimait son allure ». Bien qu'elle n'eût aucune affection pour les ancipités, elle voyait dans les constantes campagnes d'extermination une forme d'intolérance qui pouvait facilement rejaillir sur sa propre race ; et de fait, les Madis n'étaient pas populaires à Oldorando, et les manifestations de violence à leur égard fréquentes. Aussi estimait-elle que cet homme, qui protégeait les phagors, serait bon pour la seule fille qui lui restait, elle qui était à moitié madi.

Chose qui avait encore plus de poids, elle-Bathkaarnet savait que Sayren Stund avait depuis longtemps en tête de marier Milua Tal à Taynth Indredd, un prince de Pannoval beaucoup plus vieux et repoussant que JandolAnganol. Elle détestait Taynth Indredd. Elle détestait la pensée de sa fille habitant la lugubre Pannoval, enterrée sous les montagnes du Quzint. Ce n'était pas un sort qui convenait à une Madi, ou à la fille d'une Madi. JandolAnganol et Matrassyl semblaient une meilleure affaire.

Aussi, à sa façon effacée, s'opposa-t-elle au roi. Il fut forcé de trouver un autre moyen de manifester sa colère. Et il en avait un sous la main.

Extérieurement, Sayren Stund resta plaisant dans ses manières. Il ne pouvait laisser supposer la moindre responsabilité de sa part dans le meurtre de Yuli. Il invita même JandolAnganol à une réunion pour discuter des préparatifs du mariage. Ils se retrouvèrent dans une pièce où des éventails se balançaient au plafond, où poussaient des vulus en pots, où de somptueux tapis madis pendaient aux murs en guise de fenêtres, dans le style de Pannoval.

Avec Sayren Stund se trouvaient son épouse et un conseiller appartenant à quelque ordre religieux, un homme sombre, de haute taille, avec un visage en lame de couteau mal rasé, qui se tenait assis à l'écart, ne regardait personne et ne disait rien.

JandolAnganol arriva en grand uniforme, escorté d'un de ses capitaines, un gaillard habitué au grand air qui semblait tout désorienté dans sa nouvelle fonction diplomatique.

Sayren Stund versa du vin et en offrit un verre à JandolAnganol.

Ce dernier refusa. « La réputation de vos vignobles est universelle, mais je me suis aperçu que votre vin avait tendance à m'endormir. »

Ignorant la pointe, Sayren Stund en vint au fait :

« Nous sommes heureux que vous preniez pour femme la Princesse Milua Tal. Vous vous souviendrez que votre intention première était

d'épouser la fille que l'on m'a tuée à Oldorando. C'est pourquoi nous vous demandons que la cérémonie soit célébrée ici, avec la permission du Saint C'Sarr en personne, quand il arrivera. »

« Sire, j'ai cru comprendre que vous étiez désireux de me voir partir aujourd'hui. »

« C'était un malentendu. On nous a donné à entendre que la créature apprivoisée dont la présence à vos côtés nous offensait a été éliminée. » Tout en disant cela, il coula un regard en direction du lugubre conseiller, comme en quête d'un soutien. « Nous organiserons des festivités dignes de vous, soyez tranquille. »

« Êtes-vous certain que le C'Sarr sera ici dans trois jours ? »

« Ses messagers sont déjà là. Nos agents nous tiennent informés. Son entourage a passé le Lac Dorzin. D'autres visiteurs, comme le Prince Taynth Indredd de Pannoval, sont attendus demain. Vos noces feront de la circonstance un formidable événement historique. »

S'avisant que Sayren Stund avait l'intention de profiter de ce délai pour faire tourner les choses à son avantage, JandolAnganol se retira dans un coin pour s'entretenir avec son capitaine. Il désirait partir immédiatement avant que quelque nouvelle trahison ne fût manigancée. Mais pour cela il avait besoin d'un navire, lequel ne pouvait être obtenu que de Sayren Stund. Il y avait aussi la question pressante – comme le capitaine le lui rappela – de Sartorilvrash, ligoté, bâillonné et au bord de la suffocation dans la garde-robe de Fard Fantil.

JandolAnganol s'adressa à Sayren Stund : « Avons-nous des raisons d'être certains que le Saint C'Sarr célébrera cet office pour nous ? Il est très vieux, non ? »

Sayren Stund pinça les lèvres.

« En train de prendre de l'âge, c'est certain. Vénérable. Mais, pour autant que je puisse en juger, pas très vieux. Quelque chose comme trente-neuf ans et un ou deux décimes. Mais il se pourrait, bien sûr, qu'il ait une objection à faire à cette alliance en raison du fait que Borlien continue à abriter des phagors et refuse d'obéir aux demandes d'une campagne d'extermination. Sur ce point de doctrine, je ne voudrais pas, personnellement, être trop dogmatique ; nous devons naturellement entendre le jugement que ses saintes lèvres voudront bien formuler. »

Le feu de la colère commençait à colorer les joues de JandolAnganol. D'une voix contenue, il dit : « Il y a quelque raison de croire que notre religion bien-aimée – à laquelle personne n'est plus attaché que moi – a commencé par être un simple culte phagor. C'était en un temps où hommes et phagors vivaient de façon plus primitive. Bien que l'histoire ecclésiastique cherche à dissimuler le fait, le Tout-Puissant ressemblait jadis fortement à un ancipité. Ces derniers siècles,

les images populaires ont estompé cette ressemblance. Elle n'en est pas moins là.

« Personne n'imagine aujourd'hui que les phagors sont tout-puissants. Je sais par mon expérience personnelle combien ils peuvent être dociles, si on les mène fermement. Néanmoins, notre religion leur est liée de façon essentielle. C'est pourquoi il ne peut y avoir de justice à les persécuter au nom des décrets de l'Église »

Sayren Stund se tourna vers son conseiller sacerdotal pour qu'il lui vienne en aide. Le digne personnage dit d'une voix caverneuse, sans lever les yeux : « C'est là une opinion dépourvue de poids pour Sa Sainteté le C'Sarr, qui dirait que le roi de Borlien blasphème contre la figure d'Akhanaba. »

« Assurément », renchérit Sayren Stund. « C'est une opinion dépourvue de poids pour n'importe lequel d'entre nous, mon frère. Le C'Sarr doit vous marier et vous devez garder pour vous vos façons de voir. »

La réunion s'acheva promptement. Seul avec sa reine et le ténébreux conseiller, Sayren Stund frotta ses mains grassouillettes et dit : « Il va attendre le C'Sarr. Ce qui nous laisse trois jours pour empêcher que ce mariage ait lieu. Nous avons besoin de Sartorilvrash. Les cantonnements des phagors dans le Parc du Siffleur ont été fouillés ; il n'y était pas. Il doit encore se trouver dans le palais. Nous allons faire fouiller les appartements du roi – chaque coin et recoin. »

Le ténébreux conseiller s'éclaircit la gorge. « Il y a le problème de cette femme, Odi Jeseratabhar. Elle est arrivée ici avec Sartorilvrash. Ce matin, quelque peu affolée, elle a cherché refuge à l'ambassade sibornalienne, où elle a signalé la disparition de son ami. Je crois savoir qu'elle est amiral. Mes agents m'informent qu'elle n'a pas été très bien reçue. Il se peut que l'ambassadeur la traite en déserteur. Néanmoins, il ne la livrera pas – du moins pas encore. »

Sayren Stund s'éventa et se servit de vin. « Nous pouvons nous débrouiller sans elle. »

« Il y a un autre détail en faveur de Votre Majesté que mes spécialistes en droit ecclésiastique ont porté à ma connaissance », continua le conseiller. « La prononciation du divorce du Roi JandolAnganol et de Myrdemlnggala est contenue dans un acte qui est encore en possession d'Alam Esomberr. Bien que le roi l'ait signé et semble croire son divorce définitif, par un ancien décret du droit canon pannovalien le divorce de personnages royaux n'est pas définitif tant que l'acte n'a pas été physiquement confié à la garde du C'Sarr. Ce décret a été promulgué afin de différer les alliances dynastiques trop hâtives. De sorte que JandolAnganol est actuellement dans la situation de quelqu'un qui n'est qu'en instance de divorce. »

« Et ne peut donc pas se remarier ? »

« Tout mariage contracté avant le jugement définitif serait illégal. »

Sayren Stund applaudit en riant. « Excellent. Excellent. On va lui faire payer son insolence. »

« Mais nous avons besoin d'une alliance avec Borlien », dit la reine d'une petite voix.

Son époux daigna à peine la regarder.

« Ma chère, nous n'avons qu'à saper sa position, le couvrir de honte, et Matrassyl le rejettera. Nos agents signalent de nouvelles émeutes là-bas. Je puis alors intervenir moi-même comme le sauveur de Borlien et régner sur les deux royaumes, comme Oldorando a régné sur Borlien dans le passé. N'as-tu donc aucun sens de l'histoire ? »

JandolAnganol était parfaitement conscient de la difficulté de sa situation. Chaque fois qu'il se sentait découragé, il donnait un coup de fouet à sa colère en pensant à la malignité de Sayren Stund. Une fois suffisamment remis du choc causé par la découverte du corps sans tête de Yuli au sortir de sa chambre, il était tombé sur cette tête dehors, dans le couloir. Quelques mètres plus loin gisait le garde humain qu'il avait posté à l'entrée du couloir, frappé à mort, le visage mutilé par un sauvage coup d'épée. JandolAnganol en avait vomi. Un jour après, il était encore en proie à la nausée. En dépit de la chaleur, il y avait de la glace dans son corps.

Après son entretien avec Sayren Stund, il se rendit à pied au Parc du Siffleur, où une petite foule qui s'était rassemblée là l'acclama. La compagnie de la Garde Phagorienne le calma.

Il inspecta leurs locaux avec plus d'attention que précédemment. Les commandants phagors le suivaient docilement. Un des pavillons avait été aménagé en une sorte de pension de famille ; il était agréablement meublé. Il y avait en haut un appartement complet.

« Cet appartement sera le mien », dit JandolAnganol.

« Vous y serez bien. Personne à Hrl-Drra-Nhdo n'a accès ici. »

« Même chose pour les phagors. »

« Même chose. »

« Vous en assurerez la garde. »

« La chose est enregistrée. »

Il ne vit aucune raison de s'inquiéter de ce que le commandant usât d'un ancien terme phagorien pour Oldorando, bien qu'il sût à quel point leurs souvenirs, apparemment indéracinables, remontaient loin. Il était trop habitué à leurs façons archaïques de s'exprimer.

Comme il retraversait le parc, escorté de quatre phagors, la terre trembla. Les secousses sismiques étaient fréquentes à Oldorando. C'était la seconde qu'il ressentait depuis son arrivée. Il regarda le

palais de l'autre côté de la Place Loylbryden. Si seulement il pouvait y avoir un tremblement de terre assez violent pour le faire s'écrouler ! Mais il voyait bien que les piliers de bois garnissant sa façade étaient conçus pour lui assurer le maximum de stabilité.

Les badauds et les flâneurs ne manifestèrent aucune inquiétude. Un vendeur de gaufres continuait d'écouler sa marchandise comme à l'ordinaire. Avec un tremblement intérieur, JandolAnganol se demanda si la fin du monde n'était pas proche, en dépit de tout ce que disaient les hommes de savoir.

« Que tout ça finisse donc », se dit-il.

Puis il pensa à Milua Tal.

Vers le coucher de Batalix, des messagers accoururent au palais pour annoncer que le Prince Taynth Indredd de Pannoval arrivait à la Porte Est plus tôt que prévu. Une invitation officielle fut envoyée à JandolAnganol et à ses gens, les priant de bien vouloir assister à la cérémonie d'accueil sur la Place Loylbryden, ce qui ne pouvait guère se refuser.

Indifférent aux affaires politiques comme aux guerres qui se faisaient un peu partout, Taynth Indredd avait participé à une chasse dans les Quzints, et venait chargé de trophées – peaux, plumes, ivoires. Il arriva dans un palanquin, suivi de plusieurs cages remplies d'animaux qu'il avait capturés. Dans une cage, une douzaine d'Autres jacassaient à l'adresse de la foule ou se morfondaient dans un coin. Une fanfare de douze musiciens jouait des airs entraînants tout en marchant, et des bannières flottaient au vent. C'était là une arrivée plus impressionnante que celle de JandolAnganol. Sans compter que Taynth Indredd n'avait pas dû s'abaisser à récupérer un peu d'argent au marché en passant.

Dans la suite de Taynth Indredd se trouvait un des rares amis de JandolAnganol à la cour de Pannoval, Guaddl Ulbobeg. Ulbobeg avait l'air épuisé par le voyage. Quand la cérémonie officielle commença à glisser vers une beuverie qui promettait de se prolonger, JandolAnganol réussit à parler au vieil homme.

« Je me fais trop fragile pour de telles expéditions », dit Guaddl Ulbobeg. Il baissa la voix pour ajouter : « Et entre nous, Taynth Indredd se fait de plus en plus assommant de décime en décime. Je désire vivement me retirer de son service. J'ai trente-six ans et quart, après tout. »

« Pourquoi ne prends-tu pas ta retraite ? »

Guaddl Ulbobeg posa une main sur le bras de JandolAnganol. Le roi fut ému par le caractère spontanément amical de ce geste. « L'évêché de Prayn va avec ce poste. Aurais-tu oublié que je suis un

évêque du Saint Empire Pannovalien, béni soit-il ? Si je démissionnais avant d'être mis à la retraite, je perdrais le poste et tout ce qui va avec... Taynth Indredd, soit dit en passant, n'est pas très content de toi, je t'avertis. »

JandolAnganol se mit à rire. « Je suis universellement haï, je crois. En quoi ai-je offensé Taynth Indredd ? »

« Oh, il est de notoriété publique que lui et notre pompeux ami Sayren Stund étaient d'accord pour qu'il épouse Milua Tal jusqu'à ce que tu viennes y mettre ton grain de sel ! »

« Tu es au courant ? »

« Je suis au courant de tout. Je sais aussi que je vais aller prendre un bain et me mettre au lit. Boire ne fait pas de bien à mon âge. »

« Nous parlerons demain. Repose-toi bien. »

De nouvelles secousses se firent sentir au début de la nuit. Cette fois, elles furent assez violentes pour causer quelque alarme. Dans les quartiers les plus pauvres de la cité, des tuiles et des balcons se détachèrent. Des femmes se précipitèrent en hurlant dans les rues. Des esclaves répandirent l'alarme dans le palais.

Cela arrangeait JandolAnganol. Il avait besoin d'être distrait de ses préoccupations. Ses capitaines avaient examiné les lieux derrière le palais et découvert – comme il fallait s'y attendre d'un bâtiment qui n'avait pas servi de forteresse depuis un bon moment – qu'il y avait beaucoup de sorties pour ceux qui en connaissaient l'existence. Certaines avaient été aménagées par le personnel du palais pour sa propre commodité. Il y avait des gardes sur le devant, mais n'importe qui pouvait s'en aller par-derrière. Ce que fit JandolAnganol.

Pour s'apercevoir que le palais avait ses propres divertissements. Dans la ruelle qui longeait le côté nord-est du palais, arriva un chariot bâché attelé de six hoxneys. Quatre solides gaillards en descendirent. L'un d'eux alla tenir le hoxney de tête, pendant que les trois autres entreprenaient de faire glisser les barres transversales d'une porte latérale. Ils ouvrirent la porte à la volée et lancèrent un appel à quelqu'un à l'intérieur du chariot. N'obtenant aucune réponse, deux des hommes grimpèrent dedans et, accompagnant leurs manœuvres de coups et de jurons, traînèrent une silhouette ligotée dans la rue. Une couverture avait été attachée sur la tête du prisonnier. Quand il gémissait trop distinctement, il avait droit à une grande claque dans le dos.

Sans se presser, les trois costauds déverrouillèrent une porte de fer et passèrent dans une dépendance du palais. La porte se referma sur eux en claquant.

JandolAnganol observa cet épisode caché sous un portique. À côté

de lui se trouvait la fragile silhouette de Milua Tal. D'où ils se tenaient, à côté du mur, ils pouvaient sentir la lourde fragrance du zaldal, sur lequel Sayren Stund avait naguère attiré l'attention de JandolAnganol.

Ils se réfugièrent dans le pavillon du Parc du Siffleur, le Pavillon Blanc, comme ils l'appelaient. Ils seraient en sécurité sous la protection de la Garde Phagorienne. Le roi continuait d'être préoccupé par le spectacle dont il venait d'être le témoin dans la ruelle.

« Je crois que ton père a l'intention de me tuer avant que je ne puisse m'échapper d'Oldorando. »

« Vous tuer ne serait pas si grave, mais il est plus ou moins résolu à vous déshonorer. J'essaierai de découvrir par quel moyen si je peux, mais il me regarde d'un sale œil à présent. Oh, comment les rois peuvent-ils être si compliqués ? J'espère que vous ne serez pas comme ça quand nous nous serons enfuis à Matrassyl. Je suis tellement curieuse de voir cette ville, et de descendre le Valvoral en bateau. Les bateaux qui descendent le courant peuvent aller à une vitesse fantastique, plus vite que les oiseaux.

« Est-ce qu'il y a des pécubis en Borlien ? J'aimerais en avoir dans ma chambre, comme maman. Au moins quatre pécubis, peut-être cinq – si vous pouvez vous le permettre. Mon père dit que vous avez l'intention de me tuer et de me couper la tête pour vous venger, mais je lui ai ri au nez et lui ai tiré la langue – vous avez vu jusqu'où je peux la faire sortir ? – et je lui ai dit : ""De quoi le Roi JandolAnganol voudrait-il se venger, vieux bête de roi ?"" Et ça l'a mis dans une de ces fureurs ! J'ai cru qu'il allait avoir une attaque d'apoplexie. » Elle continua de jacasser joyeusement tout en examinant l'appartement.

Leur unique éclairage à la main, JandolAnganol dit : « Je n'ai pas l'intention de te faire le moindre mal, Milua. Tu peux en être certaine. Tout le monde me considère comme un scélérat. Mais je suis dans les mains d'Akhanaba, comme nous le sommes tous. Je n'ai même pas l'intention de faire du mal à ton père. »

Elle s'assit sur le lit et regarda par la fenêtre, son profil d'oiseau souligné par les ombres. « C'est ce que je lui ai dit, ou quelque chose d'approchant. Il était tellement furieux... il a laissé échapper une chose. Vous connaissez Sartorilvrash ? »

« Je le connais très bien. »

« Il est de nouveau entre les mains de mon père. Ses hommes l'ont trouvé dans la chambre de ce bossu. »

Il secoua la tête. « Non. Il est toujours attaché et bâillonné dans une garde-robe. Mes capitaines vont l'amener à garder ici. »

Milua Tal partit d'un petit rire gargouillant. « Il vous a roulé, Jan. C'est un autre homme, un esclave qu'ils ont mis là dans le noir. Ils ont

trouvé le vrai Sartorilvrash quand tout le monde était en train de faire fête à ce vieux poussah de Prince Indredd. »

« Par le foyer ! Cet homme me prépare des ennuis, cet homme me prépare des ennuis. Il était mon chancelier. Qu'est-ce qu'il sait ?... Milua, quoi qu'il arrive, je ne reculerai pas. Je ne dois pas reculer, il y va de mon honneur. »

« Oh, zygankés, ""Il y va de mon honneur"" ! Vous ressemblez à mon père quand vous dites ça. N'êtes-vous pas censé dire que vous êtes fou de ma beauté juvénile ou quelque chose comme ça ? »

Il la prit par les mains. « Il se peut que je le sois, ma jolie Milua ! Mais ce que j'essaie de dire, c'est que cette sorte de folie n'est pas un bien sans quelque chose pour l'étayer. Je dois survivre au déshonneur, le surmonter, ne plus en être infecté. Alors l'honneur me sera rendu. Tout le monde me respectera pour avoir survécu. Alors il sera possible de conclure une alliance entre mon pays et le tien, comme je l'ai longtemps désiré, et je la conclurai avec ton père ou avec quiconque lui succédera. »

Elle battit des mains. « Je lui succéderai ! Alors nous aurons tout un pays chacun. »

Malgré sa tension, son sentiment que de nouveaux malheurs n'allaient pas tarder à s'abattre sur lui, il éclata de rire, l'attira vers lui et pressa le corps délicat de la fillette contre le sien.

La terre trembla de nouveau.

« Pouvons-nous dormir ici, ensemble ? » murmura-t-elle.

« Non, ce serait mal. Au matin nous irons voir mon ami Esomberr. »

« Je croyais qu'il n'était pas votre ami. »

« Je peux faire qu'il le devienne. C'est un homme sans consistance, mais pas un scélérat. »

Les secousses sismiques prirent fin. La nuit prit fin. Freyr se leva en force, caché une fois de plus par la brume jaune, et la température monta.

Ce jour-là, on vit peu de personnages importants au palais. Le Roi Sayren Stund annonça qu'il n'accorderait aucune audience ; ceux qui avaient perdu un foyer ou un enfant dans les tremblements de terre se lamentèrent en vain dans les antichambres stagnantes, ou furent éconduits. On ne vit pas non plus le Roi JandolAnganol. Ni la jeune princesse.

Le jour suivant, un corps de gardes oldorandiens, huit solides gaillards, arrêta JandolAnganol.

Ils le surprirent comme il descendait de sa chambre. Il se débattit, mais ils le soulevèrent du sol et le portèrent jusqu'à l'endroit prévu

pour son incarcération. On lui fit descendre à coups de pied un escalier de pierre en colimaçon et il fut jeté dans un cachot.

Il resta de longues minutes allongé sur le sol, tout haletant, hors de lui.

« Yuli, Yuli », dit-il plusieurs fois. « J'étais tellement malade de ce qu'on t'a fait que je n'ai pas songé à voir le danger que je courais... pas songé un instant à voir... »

Après quelques minutes de silence, il dit à voix haute : « J'étais trop sûr de moi. Ça a toujours été mon défaut. J'ai trop cru que je pouvais galoper au gré des circonstances... »

Bien plus tard, il se releva et regarda désespérément autour de lui. Une planche fixée au mur servait à la fois de lit et de banc. De la lumière filtrait d'une fenêtre haute. Dans un coin il y avait un bac en guise d'installation sanitaire. Il s'écroula sur le banc et pensa au long emprisonnement de son père.

Quand son moral fut tombé au plus bas, il pensa à Milua Tal.

« Sayren Stund, si tu touches seulement à un cheveu de sa tête, espèce de slanje... »

Il se tenait tout raide sur son banc. Enfin, s'efforçant de se détendre, il laissa aller son dos contre le mur humide de la cellule. Poussant un rugissement, il sauta sur ses pieds et se mit à faire les cent pas de la porte au mur opposé.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il entendit un bruit de bottes descendant les escaliers. Des clés ferraillèrent dans la serrure et un membre du clergé local tout vêtu de noir entra entre deux gardes en armes. Au moment où il inclinait parcimonieusement la tête, JandolAnganol reconnut en lui le conseiller au visage en lame de couteau de Sayren Stund, Crispan Mornu.

« Au nom de quelle loi tortueuse, moi, un roi en visite dans un pays ami, suis-je emprisonné ? »

« Je viens vous informer que vous êtes accusé de meurtre et que vous serez jugé pour ce crime demain au lever de Batalix, devant une cour ecclésiastique royale. » La voix sépulcrale marqua un temps, puis ajouta : « Préparez-vous. »

JandolAnganol s'avança, bouillant de rage. « De meurtre ? De meurtre, bande de criminels ? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle gredinerie ? Quel meurtre me met-on sur le dos ? »

Deux lances croisées lui barrèrent le chemin.

Le prêtre dit : « Vous êtes accusé du meurtre de la Princesse Simoda Tal, fille aînée du Roi Sayren Stund d'Oldorando. »

Il inclina de nouveau la tête et se retira.

Le roi demeura où il était, les yeux fixés sur la porte. Son regard d'aigle était rivé au lourd assemblage de planches, sans ciller, comme s'il s'était refusé à cligner des paupières tant qu'on ne lui aurait pas

rendu la liberté.

Il resta pratiquement sans bouger tout le temps que dura la nuit. Le puissant principe actif qui l'animait, confiné, demeurerait comprimé en lui comme un ressort. Il ne relâcha pas un instant sa vigilance, prêt à sauter sur quiconque se risquerait à pénétrer dans le cachot.

Personne ne vint. On ne lui apporta ni eau, ni nourriture. Il y eut une vague secousse durant la nuit – si vague qu'elle aurait pu se produire dans une artère plutôt que dans la croûte terrestre – et un nuage de poussière de mortier vint se déposer sur le sol. Rien d'autre. Il n'y eut même pas un rat pour rendre visite à JandolAnganol.

Quand un peu de lumière commença à filtrer dans la cellule, il se dirigea vers le bac de pierre. En grimpant dessus et en crochant ses doigts dans un creux entre deux pierres, ouvrage de prisonniers antérieurs, il put regarder par la fenêtre non vitrée. Un précieux souffle d'air frais vint mourir sur sa joue.

Son cachot était situé sur le devant du palais, près du coin voisin du Dôme, pour autant qu'il pouvait en juger. Il pouvait voir la Place Loylbryden sur toute sa longueur, mais son point de vue était trop rasant pour qu'il pût apercevoir quoi que ce fût au-delà en dehors de la pointe des arbres dans le parc.

La place était déserte. Il pensa que s'il attendait assez longtemps il verrait peut-être Milua Tal – à moins qu'elle ne fût elle aussi prisonnière de son père.

Il avait vue vers l'ouest. Le petit bout de ciel qu'il apercevait était dégagé. Batalix projetait des ombres allongées sur les pavés ronds. Les ombres pâlirent puis se dédoublèrent tandis que Freyr se levait à son tour. Puis elles disparurent avec le retour de la brume cependant que montait la température.

Des ouvriers arrivèrent, transportant des plates-formes et des poteaux avec eux. Ils avaient cet air résigné qu'ont tous les ouvriers ; ils étaient prêts à accomplir leur tâche, mais sans hâte excessive. Au bout d'un moment, ils dressèrent un échafaud.

JandolAnganol retourna s'asseoir sur le banc, pinçant ses tempes entre ses ongles.

Des gardes vinrent le chercher. Il leur résista, mais en vain. Ils l'enchaînèrent. Il leur rugit après. Ils le poussèrent le long des escaliers en toute indifférence.

Tout s'était passé comme le Roi Sayren Stund aurait pu le souhaiter. Dans l'incessante énantiose qui affecte toute chose, la transformant en son contraire, il pouvait se vanter d'avoir triomphé de l'homme qui avait tout récemment triomphé de lui. Il sautait de joie, poussait des cris d'allégresse, embrassait elle-Bathkaarnet, lançait des

regards joyeusement mauvais à sa fille complètement abattue.

« Tu vois, mon enfant, ce scélérat au cou duquel tu t'es jetée va être stigmatisé comme meurtrier devant tout le monde. » Il s'avança vers elle avec une jubilation d'ogre. « Nous te donnerons son cadavre à embrasser dans un jour. Oui, encore juste vingt-cinq heures à attendre, et ta virginité sera définitivement à l'abri de JandolAnganol. »

« Pourquoi ne pas me faire pendre moi aussi, Père, et vous débarrasser complètement du souci de vos filles ? »

Une salle spéciale avait été préparée dans le palais pour servir de tribunal. L'Église la sanctifia pour les besoins de la cause. Des rameaux de véronique, de scantiom et de pellamont – toutes herbes considérées comme rafraîchissantes – furent accrochés un peu partout pour faire baisser la température suffocante et embaumer l'atmosphère. De nombreuses sommités de la cour et de la cité furent convoquées pour assister à la procédure, celles-ci étant bien loin d'être toutes aussi d'accord avec leur maître que ledit maître le supposait.

Les trois principaux acteurs du drame étaient le roi, son ténébreux conseiller, Crispan Mornu, et un juge du nom de Kimon Euras qui occupait les fonctions de garde des sceaux au sein de l'Église.

Kimon Euras, en son extrême maigreur, était voûté comme si la tension de sa peau sur son squelette avait courbé sa colonne vertébrale ; il était chauve ou, pour être plus précis, dépourvu de toute trace visible de poils, et son visage présentait une pâleur grisâtre rappelant les vélins confiés à sa garde jalouse. Son allure d'araignée, quand il monta s'installer sur son banc, vêtu d'un keedrant noir qui descendait jusqu'à ses larges pieds plats, semblait garantir qu'il serait tout aussi jaloux de sa miséricorde.

Quand ces impressionnants dignitaires eurent pris place, un coup de gong retentit, et deux gardes choisis pour leur vigueur traînèrent JandolAnganol dans la salle. On l'obligea à rester debout au milieu de la pièce pour que tout le monde puisse le voir.

La différence entre prisonniers et gens libres est nettement tranchée dans tout tribunal. Ici, elle était encore plus nette que de coutume. Le bref emprisonnement du roi avait suffi à salir sa tunique et sa personne. Il n'en gardait pas moins la tête haute, transperçant la cour de son regard d'aigle, en oiseau de proie faisant la chasse aux faibles plutôt qu'en homme en quête de pitié. La précision qui présidait à ses mouvements et à son profil ne l'avait nullement déserté.

Kimon Euras se lança dans un long discours d'une voix ténue. À croire que la poussière des documents dont il avait la charge lui obstruait la gorge. Il éleva légèrement le ton quand il en arriva aux mots :

« meurtre cruel de notre bien-aimée Princesse Simoda Tal, en ce

palais même, d'un coup de corne ancipitée. Roi JandolAnganol de Borlien, vous êtes accusé d'être l'instigateur de ce crime. »

JandolAnganol poussa aussitôt un cri de protestation. Un huissier le frappa par derrière en disant : « Les prisonniers ne sont pas autorisés à parler en cette cour. À la moindre interruption vous serez ramené dans votre cellule. »

Crispan Mornu avait réussi pour la circonstance à trouver un vêtement d'un noir encore plus profond que d'habitude, que reflétaient sa mâchoire, ses joues, ses yeux et, quand il parla, sa voix. « Nous nous proposons de démontrer que la culpabilité de ce roi borlienien est irréfutable, et qu'il est venu ici sans autre but que l'élimination de la Princesse Milua Tal, pour mettre fin à la lignée de la Maison des Stund. Nous produirons une copie de l'instrument avec lequel la Princesse Simoda Tal a été cruellement assassinée. Nous produirons aussi l'exécuteur du forfait. Nous démontrerons que tous les facteurs désignent irréfutablement le prisonnier comme l'instigateur de cette horrible machination. Que l'on apporte le poignard. »

Un esclave arriva à toute allure, faisant toute une affaire de sa hâte, et présenta l'objet demandé.

Incapable de rester en dehors du déroulement du procès, Sayren Stund se pencha en avant et s'en saisit avant que Crispan Mornu puisse le prendre.

« Ceci est une corne de phagor. Elle présente deux tranchants effilés et ne peut par conséquent être confondue avec une corne d'un quelconque autre animal. Elle correspond à la configuration de la blessure dans la poitrine de la défunte Princesse. Pauvre chère enfant.

« Nous ne prétendons pas que c'est précisément avec cette arme que le crime a été commis. L'arme en question n'a pas été retrouvée. Il s'agit seulement d'une arme semblable, récemment ôtée de la tête d'un phagor.

« Je tiens à rappeler à la cour – à elle de juger si le fait doit être pris en considération ou non – que le prisonnier avait un petit phagor qui le suivait partout. À ce petit phagor le prisonnier avait donné le nom du grand saint-guerrier de notre nation, Yuli. Que ce blasphème ait été délibéré ou soit le fait de l'ignorance n'a pas lieu de faire l'objet d'une enquête. »

« Tu me paieras cette vilenie, Sayren Stund », dit JandolAnganol, ce qui lui valut un vigoureux coup de poing.

Quand la corne poignard eut été examinée à la ronde, la silhouette voûtée de Kimon Euras se déplaça juste ce qu'il fallait pour demander : « Quel autre élément à charge l'accusation est-elle en mesure de fournir ? »

« Vous avez vu l'arme du crime », déclara la sombre voix de

Crispan Mornu. « Nous allons maintenant faire comparaître la personne qui s'est servie de cette arme pour tuer la princesse Simoda Tal. »

Un corps gigotant, dont on n'aurait trop su dire si on l'amenait ou si on le portait, fut introduit dans la salle d'audience. Il avait une couverture attachée autour de la tête, et JandolAnganol pensa aussitôt au prisonnier qu'il avait vu dans la nuit se faire entraîner hors du chariot de bois.

Le captif fut traîné à la barre. Sur un mot de commandement, la couverture lui fut arrachée.

Le jeune homme qui apparut alors semblait l'image même de la fureur, avec sa crinière en bataille, son visage empourpré et ses vêtements déchirés. Sous le coup vigoureux qu'il reçut, il se mit à gémir au lieu de se débattre et l'on put reconnaître en lui RobaydayAnganol.

« Roba ! » s'écria le roi, et il prit un coup dans les reins qui le fit se courber en deux de douleur. Il s'écroula sur un banc, accablé par la vue de son fils en captivité – Roba, qui avait toujours redouté la captivité.

« Ce jeune homme a été appréhendé par les agents de Sa Majesté à Ottassol, port maritime de Borlien », dit Crispan Mornu. « Sa capture s'est révélée difficile, vu qu'il se fait parfois passer pour un Madi, adoptant leurs manières et leur façon de s'habiller. Il n'en est pas moins un humain. Il s'appelle RobaydayAnganol. C'est le fils de l'accusé, et ses excentricités sont de notoriété publique. »

« Est-ce vous qui avez tué la défunte Princesse Simoda Tal ? » demanda le juge d'une voix pareille au bruit d'un parchemin en train de se déchirer.

Robayday fut pris d'une crise de larmes, durant laquelle on l'entendit dire qu'il n'avait assassiné personne, n'avait jamais mis les pieds à Oldorando et désirait seulement qu'on le laisse mener sa pauvre vie en paix.

« N'avez-vous pas perpétré ce meurtre à l'instigation de votre père ? » demanda Crispan Mornu, faisant sonner chaque mot comme un couperet.

« Je déteste mon père ! J'ai peur de mon père ! Agir sur son ordre, jamais ! »

« Pourquoi, dans ce cas, avez-vous tué la Princesse Simoda Tal ? »

« Je ne l'ai pas tuée. Je ne l'ai pas tuée. Je suis innocent, je le jure. »

« Qui avez-vous tué ? »

« Je n'ai tué personne. »

Comme si c'étaient là les mots qu'il avait attendu toute sa vie d'entendre, Crispan Mornu leva bien haut une main tavelée et pointa

le nez en l'air jusqu'à ce que son tranchant, comme aiguisé de frais, brille dans la lumière.

« Vous entendez ce jeune homme soutenir qu'il n'a tué personne. Nous allons appeler un témoin pour prouver qu'il ment. Faites entrer le témoin. »

Une jeune femme s'avança dans la salle, entre deux gardes qui n'étaient pas sans l'intimider mais lui laissaient sa liberté de mouvement. Elle fut conduite au pied de l'estrade du juge sous le regard avide de toutes les personnes présentes. Sa beauté et sa jeunesse avaient de quoi séduire. Elle avait du rouge aux joues. Ses cheveux sombres étaient superbement arrangés. Elle portait un chagirack très ajusté, dont le motif à fleurs mettait en valeur sa silhouette. Elle se tenait une main sur la hanche, légèrement provocante, et réussissait à paraître à la fois innocente et aguicheuse.

Le juge Kimon Euras inclina son crâne d'albâtre en avant et fut peut-être gratifié d'une vue plongeante dans son corsage, car il dit d'un ton plus humain que cela n'avait été le cas jusque-là : « Comment vous appelez-vous, jeune dame ? »

Elle répondit d'une toute petite voix : « AbathVasidol, mais mes amis m'appellent habituellement Abathy. »

« Je suis sûr que vous ne manquez pas d'amis », dit le juge.

Insensible à cet échange, Crispan Mornu dit : « Cette dame a été pareillement amenée ici par les agents de Sa Majesté. Elle n'est pas venue comme prisonnière mais de son plein gré, et sera récompensée de ses efforts en faveur de la vérité. Abathy, voulez-vous nous dire quand vous avez vu ce jeune homme pour la dernière fois, et dans quelles circonstances ? »

Abathy s'humecta les lèvres, qu'elle avait déjà luisantes, et dit : « Oh, monsieur, j'étais chez moi, dans ma petite chambre à Ottassol. Mon ami était avec moi, mon ami Div. Nous étions assis sur le lit, n'est-ce pas, à bavarder tranquillement. Et tout à coup cet homme, là... »

Elle marqua un temps.

« Continuez, ma fille. »

« C'est trop affreux, monsieur... » Un lourd silence se fit dans la salle, comme si même les herbes rafraîchissantes étaient en train d'étouffer dans la chaleur. « Eh bien, monsieur, cet homme, là, est entré avec un poignard à la main. Il voulait que j'aille avec lui, et moi je ne voulais pas. Ce n'est pas mon genre. Div est allé pour me protéger, et cet homme lui a donné un coup de poignard – ou de corne, puisque c'était une corne, n'est-ce pas ? – et il a tué Div. Comme ça. Il lui a enfoncé son poignard en plein dans le ventre. »

Elle désigna d'un geste délicat sa propre région hypogastrique, et tous les cous se haussèrent.

« Et ensuite ? »

« Eh bien, monsieur, n'est-ce pas, cet homme, là, a emporté le corps et l'a jeté à la mer. »

« Tout cela n'est que mensonge, machination mensongère ! » explosa JandolAnganol.

Ce fut la jeune femme qui lui répondit, laissant exploser sa propre colère. Elle était désormais plus à l'aise à la barre, et commençait à prendre plaisir à son rôle.

« Ce n'est pas un mensonge. C'est la vérité. Le prisonnier a emporté le corps de Div et l'a jeté à la mer. Et le plus extraordinaire, c'est que quelques jours plus tard il est revenu, le corps je veux dire, emballé dans de la glace, à Ottassol, puisque je l'ai vu dans la maison de mon ami et protecteur, Bardol CaraBansity – qui devait plus tard devenir pour un temps le chancelier du roi. »

JandolAnganol laissa échapper un rire étouffé et en appela directement au juge. « Comment peut-on croire une histoire aussi invraisemblable ? »

« Elle n'a rien d'invraisemblable, et je peux le prouver », dit crânement Abathy. « Div possédait un bijou très particulier avec trois cadrans où l'on voyait bouger des chiffres, une espèce d'horloge. Les chiffres étaient doués de vie. Div gardait cet objet à l'intérieur d'un ceinturon bouclé autour de sa taille. » Elle indiqua la région à laquelle elle faisait allusion sur sa propre anatomie, et tous les cous se haussèrent de nouveau. « Ce même bijou est tombé entre les mains de CaraBansity et il l'a donné à Sa Majesté qui, probablement, le possède encore. » D'un geste théâtral, elle désigna du doigt JandolAnganol.

Le roi, visiblement pris au dépourvu, demeura silencieux. L'horloge était toujours dans la poche de sa tunique, où il l'avait oubliée.

Il se rappelait à présent, mais trop tard, combien il avait toujours redouté cet objet en tant que produit d'un univers étranger, d'une science dont il fallait se méfier. Quand BillishOwpin, l'homme qui prétendait venir d'un autre monde, lui avait offert cette horloge, JandolAnganol la lui avait relancée. Mystérieusement, elle lui était revenue par l'intermédiaire du deutéroscopiste. En dépit de ses intentions, il ne s'en était jamais débarrassé.

Et voilà qu'elle le trahissait.

Il n'arrivait pas à parler. Il était victime d'un mauvais sort, il le voyait bien, mais il n'aurait su dire depuis quand. Toute sa dévotion envers Akhanaba ne l'avait pas délivré de ce sortilège.

« Eh bien, Votre Majesté, eh bien, mon frère », dit Sayren Stund aux anges, « avez-vous ce bijou aux chiffres doués de vie ? »

JandolAnganol dit d'une voix éteinte : « Il est destiné à la Princesse Milua Tal en cadeau de mariage... »

Ce ne fut qu'un brouhaha dans la salle. Des gens se mirent à courir

dans toutes les directions, des ecclésiastiques rappelèrent le public à l'ordre, Sayren Stund se couvrit la figure pour cacher son triomphe.

Quand l'ordre fut rétabli, Crispan Mornu posa une autre question à Abathy. « Vous êtes sûre que ce garçon, RobaydayAnganol, fils du roi, est l'homme qui a tué votre ami Div ? L'avez-vous revu depuis ? »

« Monsieur, il me rendait la vie impossible. Il ne voulait pas s'en aller. Je ne sais pas ce qui me serait arrivé si vos hommes ne l'avaient pas arrêté. »

Un court silence tomba dans la salle cependant que chacun songeait à ce qui aurait pu arriver à une jeune dame aussi attirante.

« Laissez-moi vous poser une dernière question, d'ordre plutôt personnel », dit Crispan Mornu en fixant son regard cadavérique sur Abathy. « Vous êtes de toute évidence une femme de basse extraction, et pourtant vous semblez avoir des amis dans les milieux les plus élevés. La rumeur publique cite votre nom en compagnie de celui d'un certain ambassadeur sibornalien. Qu'avez-vous à répondre à cela ? »

« Quelle honte ! », lança une voix dans l'assistance, mais Abathy répondit avec assurance : « J'ai eu le plaisir de faire la connaissance d'un gentilhomme sibornalien, monsieur. J'apprécie les Sibornaliens pour leurs bonnes manières, monsieur. »

« Merci, Abathy, votre témoignage s'est révélé inestimable. » Crispan Mornu parvint à grimacer quelque chose qui ressemblait au sourire d'une dague. Puis il se tourna vers la cour, ne parlant que lorsque la jeune femme eut quitté la salle.

« Je suppose que vous n'avez pas besoin de preuve supplémentaire. Cette innocente jeune fille nous a dit tout ce que nous avons besoin de savoir. Bien qu'il soutienne mensongèrement le contraire, le fils du Roi de Borlien se trouve être un meurtrier. Nous avons entendu comment il a tué à Ottassol, probablement à l'instigation de son père, dans le seul but d'avoir une babiole à apporter ici. Son arme préférée était une corne de phagor ; il avait déjà tué Simoda Tal au moyen de la même arme. Son père n'avait plus, dès lors, qu'à venir ici jouir de notre hospitalité, et mettre à exécution ses vils desseins concernant la seule fille restant à Sa Majesté. Nous avons découvert ici une machination dont la noirceur n'a pas son égal dans toute l'histoire. C'est donc sans la moindre hésitation que je demande – au nom de la cour, et au nom de l'ensemble de notre nation – la peine de mort pour le père et le fils. »

RobaydayAnganol avait perdu son air bravache dès qu'Abathy était entrée dans la salle d'audience. Il ne ressemblait plus qu'à un garnement, et sa voix se réduisit à un murmure lorsqu'il dit : « Je vous en prie, laissez-moi libre. Je suis fait pour la vie, pas pour la mort, pour quelque endroit sauvage balayé par le vent. Je ne suis complice d'aucune sombre machination ourdie par mon père – c'est une chose

que je nie absolument, ainsi que toutes les autres accusations. »

Crispan Mornu se retourna d'un mouvement théâtral et fit face au jeune homme. « Vous persistez à nier le meurtre de Simoda Tal ? » Robayday s'humecta les lèvres. « Une feuille peut-elle tuer ? Je ne suis qu'une feuille, monsieur, prise dans l'orage du monde. »

« Sa Majesté la Reine elle-Bathkaarnet est prête à identifier en vous celui dont elle a reçu la visite en ce palais il y a quelque temps, quand vous êtes venu déguisé en Madi dans le but même de commettre votre forfait. Voulez-vous que Sa Majesté vienne vous identifier ? » Robayday fut pris d'un violent tremblement. « Non. »

« Alors la cause est entendue. Ce jeune homme, un prince, pas moins, est entré dans le palais et – sur l'ordre de son père – a assassiné notre bien-aimée princesse, Simoda Tal. »

Tous les yeux se tournèrent vers le juge. Kimon Euras fixa le sol avant de donner son verdict.

« Voici mon verdict. La main qui a commis cet ignoble crime appartient au fils. L'esprit qui a dirigé cette main est celui du père. Où se trouve la source de la culpabilité ? La réponse est claire... »

Un cri de supplicé jaillit de la bouche de Robayday. Il tendit brusquement une main comme pour intercepter physiquement les paroles de Kimon Euras.

« Mensonges ! Mensonges ! On nage ici en plein mensonge. Je vais dire la vérité, même si cela doit me tuer ! J'avoue avoir fait cette chose à Simoda Tal. Mais je n'ai pas fait ça parce que j'étais d'accord avec mon père le roi. Oh, non, c'est impossible. Nous deux, c'est le jour et la nuit. J'ai fait ce que j'ai fait uniquement pour l'embêter. »

« Voyez-le là – ce n'est plus qu'un homme à présent, pas un roi ! Oui, rien qu'un homme, tandis que ma mère reste la reine des reines. Moi, d'accord avec lui ? Je ne tuerais pas plus pour son compte que je ne me marierais pour son compte... Je déclare ce scélérat innocent. Si je dois mourir de votre misérable mort, qu'il ne soit jamais dit que j'étais d'accord avec lui. J'aurais aimé qu'il y ait un accord entre nous. Pourquoi aider quelqu'un qui ne m'a jamais aidé ? »

Il se prit la tête comme pour se l'arracher des épaules.

Dans le silence qui suivit, Crispan Mornu dit d'une voix glaciale : « Vous auriez pu faire plus de mal à votre père en vous taisant. »

Robayday l'enveloppa d'un regard parfaitement sensé. « C'est le principe du mal que je crains chez les hommes – et je vois ce principe plus vivace en vous que chez ce pauvre homme ployant sous le poids de la couronne de Borlien. »

JandolAnganol leva les yeux au plafond, comme s'il essayait de se détacher des vicissitudes terrestres. Mais il pleurait.

Dans un bruit de parchemin froissé, le juge s'éclaircit la gorge. « Étant donné la confession du fils, le père devient exempt de tout

reproche. L'histoire est pleine de fils ingrats... Ma sentence, selon ce que me dicte Akhanaba, le Tout-Puissant, est donc que le père aille libre et que le fils soit emmené d'ici et pendu dès que la chose sera à la convenance de Sa Majesté le Roi Sayren Stund. »

« Je mourrai à sa place et il pourra régner à la mienne. » Ces mots, prononcés d'une voix ferme, venaient de JandolAnganol.

« Le verdict est irrévocable. La séance est levée. »

Au milieu du bruit de pieds s'éleva la voix de Sayren Stund.

« Souvenez-vous. Pour l'instant nous allons prendre un peu de repos, mais un autre spectacle nous attend cet après-midi, lorsque nous entendrons ce que l'ex-chancelier du Roi JandolAnganol, Sartorilrvrash, a à nous dire. »

LE MASSACRE D'AKHANABA

Le drame de la cour et l'humiliation de JandolAnganol avaient été suivis par une assistance bien plus grande que le roi n'aurait pu l'imaginer.

Le personnel de l'Avernus, cependant, n'était pas entièrement occupé par l'histoire dans laquelle le roi jouait un rôle de premier plan. Certains spécialistes étudiaient des événements qui se déroulaient ailleurs sur la planète, ou des continuités dans lesquelles le roi ne jouait qu'un rôle secondaire. Un groupe de doctes dames de la famille Tan, par exemple, avait pour objet d'étude l'origine des vieilles querelles. Elles suivaient diverses querelles d'une génération à l'autre, étudiant comment les différends naissaient, étaient perpétués et finalement résolus. Un de leurs dossiers concernait un village dans la partie nord de Borlien, que le roi avait traversé en se rendant à Oldorando. Là, la querelle reposait à l'origine sur le fait de savoir si des porcs appartenant à deux voisins devaient boire au même ruisseau. Le ruisseau avait disparu, ainsi que les porcs, mais deux villages existaient à cet endroit enfermé dans la haine où massacrer ses voisins se disait « égorger le cochon ». Le Roi JandolAnganol, en passant avec ses phagors dans un village et pas dans l'autre, avait attisé la querelle, et un jeune homme avait eu cette nuit-là un doigt cassé dans une bagarre.

De cela, les doctes dames Tan étaient encore ignorantes. Tous leurs documents étaient automatiquement mis en réserve pour être étudiés ultérieurement. Pour l'instant, elles travaillaient sur un chapitre de leur querelle qui se situait deux siècles plus tôt ; elles étudiaient des enregistrements vidéo d'une histoire d'outrage à la pudeur, lorsqu'un vieil homme d'un village avait été assailli par des hommes de l'autre village. Après ce sordide incident, quelqu'un avait composé un hymne superbe sur le sujet, que l'on chantait encore les jours de fête. Pour les doctes dames Tan, de tels incidents étaient aussi capitaux que le procès du roi – et beaucoup plus riches de signification que toutes les sévérités de l'inorganique.

D'autres groupes étudiaient des matières encore plus ésotériques. Les lignées phagors étaient observées avec une attention toute particulière. Le problème de la mobilité des phagors, qui restait une énigme pour les Helliconiens était désormais assez bien compris sur l'Avernus. Les ancipités avaient des types de comportements très anciens dont ils ne s'écartaient pas facilement, mais ces types étaient plus complexes qu'on ne l'avait d'abord

supposé. Il y avait une espèce de phagor « domestiqué » qui acceptait l'autorité humaine aussi facilement que celle d'un kzahhn ; mais, caché aux yeux des hommes, il y avait un ancipité beaucoup plus indépendant qui survivait aux saisons presque exactement comme ses ancêtres l'avaient fait avant lui, en prenant ce dont il avait envie et en poursuivant son chemin : une créature libre, nullement affectée par l'humanité.

L'histoire d'Oldorando en tant qu'unité avait aussi ses spécialistes, ceux qui s'intéressaient surtout à l'évolution. Ils ne suivaient l'entrelacement des vies individuelles que d'un point de vue général.

Quand les yeux de l'Avernus s'étaient tournés pour la première fois vers Oldorando, ou Embruddock, comme l'endroit s'appelait alors, ce n'était guère plus qu'un site de sources d'eau chaude à la jonction de deux fleuves. Autour des sources, quelques tours basses se dressaient au milieu d'un immense désert de glace. Même alors, dans les premières années de la recherche avernienne, il était visible que sa situation stratégique conférait à cet endroit un fort potentiel de croissance pour le temps où les conditions climatiques s'amélioreraient.

Oldorando était à présent plus vaste et plus peuplé qu'on ne l'avait jamais vu dans les six familles. Comme tout organisme vivant, la cité s'agrandissait sous un climat favorable, se rétrécissait dans le cas contraire.

Mais cette histoire n'en était qu'à ses débuts en ce qui concernait les habitants de l'Avernus. Ils accumulaient les enregistrements, ils retransmettaient un flot continu d'informations sur Terre ; on calculait que les transmissions présentes arriveraient là-bas en l'an 7877. La complexité de la biosphère helliconienne et sa réponse au changement au cours de la Grande Année ne pourraient être comprises que lorsque au moins deux cycles complets auraient été étudiés.

Les savants pouvaient extrapoler. Ils pouvaient bâtir d'ingénieuses hypothèses. Mais ils ne pouvaient pas plus voir le futur que le Roi JandolAnganol ne pouvait deviner ce qui allait se passer cet après-midi-là.

Sayren Stund n'avait pas été de meilleure humeur depuis le temps où sa fille aînée était encore vivante. Avant l'épisode de l'après-midi qui devait humilier un peu plus JandolAnganol, il déjeuna légèrement d'une gloute du Lac Dorzin et réunit les membres de son conseil restreint pour bien les persuader de l'intelligence dont il avait fait preuve.

« Naturellement, il n'a jamais été dans mes intentions de faire pendre le Roi JandolAnganol », déclara-t-il d'un ton bonhomme à ses conseillers. « La menace d'exécution n'avait pour but que de le réduire, comme son Autre de fils le disait, simplement à un homme, nu et sans défense. Il pense qu'il peut faire ce qu'il lui plaît. Ce n'est pas vrai. »

Quand il eut fini de parler, son premier ministre se leva pour prononcer un petit discours de remerciement à l'adresse de Sa Majesté.

« Nous apprécions particulièrement l'humiliation que Votre Majesté a fait subir à un monarque qui entretient de bons rapports avec les phagors et les traite... eh bien, presque comme si c'étaient des humains. Nous autres en Oldorando ne pouvons douter, ne devons douter un seul instant que les ancipités soient des animaux, et rien de plus. Tout les désigne comme des animaux. Ils parlent. Les preets et les perroquets aussi.

« À la différence des perroquets, les phagors ont toujours été hostiles à l'humanité. Nous ne savons pas d'où ils viennent. Ils semblent être nés au cours de la dernière Période de Froid. Mais nous savons – chose que le Roi JandolAnganol ignore – que ces redoutables nouveaux venus doivent être rayés d'abord de la société humaine, ensuite de la face du monde.

« Nous subissons encore l'indignité d'avoir à souffrir les brutes de JandolAnganol dans notre parc. Nous espérons tous qu'après l'événement prévu pour cet après-midi, nous pourrions montrer une fois de plus notre reconnaissance au Roi Sayren Stund pour ce qu'il aura fait en vue de nous débarrasser à jamais de cette bande de brutes et de leur chef. »

Un applaudissement général salua ces paroles. Sayren Stund lui-même applaudit. Chaque mot du discours de son ministre faisait écho à ses propres mots.

Sayren Stund appréciait une telle flagornerie. Mais il n'était pas fou. Il continuait d'avoir besoin d'une alliance avec Borlien ; il désirait s'assurer qu'il serait en position de force dans cette association. Il espérait aussi que le divertissement de l'après-midi impressionnerait la nation avec laquelle il était déjà engagé dans une alliance inconfortable, Pannoval. Il était dans son intention de défier le monopole du C'Sarr sur le plan militaire et religieux ; ce qu'il pouvait faire en apportant une philosophie de base à la campagne pannovalienne contre la race ancipitée. Ayant parlé à Sartorilvrash, il prévoyait que ce docte personnage pourrait précisément fournir une telle philosophie.

Il avait conclu un marché avec Sartorilvrash. En échange de la prestation oratoire qu'il attendait de lui pour l'après-midi, et de la destruction conséquente de l'autorité de JandolAnganol, Sayren Stund avait fait relâcher Odi Jeseratabhar de l'ambassade sibornalienne, en dépit des ronchonnements des Sibornaliens. Il avait promis à Sartorilvrash et à Odi la protection de sa cour, où ils pourraient vivre et travailler en paix. Le marché avait été accepté avec joie par toutes les parties concernées.

La chaleur du matin avait accablé beaucoup de ceux qui assistaient au procès ; à en croire les nouvelles qui arrivaient au palais, des centaines de personnes étaient en train de mourir de crise cardiaque dans la cité. Le divertissement de l'après-midi eut donc lieu dans les jardins royaux, où des jets d'eau jouaient sur le feuillage tandis que des pièces de gaze accrochées aux arbres créaient une ombre des plus agréables.

Quand les distingués membres de la cour et de l'Église se furent rassemblés, Sayren Stund s'avança, la reine à son bras, sa fille derrière eux. Plissant les yeux, il chercha JandolAnganol du regard. Milua Tal le vit la première et, se dépêchant de traverser la pelouse, alla se placer à côté de lui. Il se tenait sous un arbre, accompagné de son Armurier Royal et de deux de ses capitaines.

« Le camarade a du cran, il faut lui accorder ça », murmura Sayren Stund. Il avait fait remettre à JandolAnganol une lettre contournée dans laquelle il présentait ses excuses pour l'emprisonnement par erreur de son cousin tout en alléguant que les évidences étaient vraiment contre lui. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'elle-Bathkaarnet avait écrit une note plus simple, exprimant la douleur que lui causait toute cette affaire et parlant de son époux comme d'un « étouffeur d'amour ».

Quand Sa Majesté fut confortablement installée sur son trône, un coup de gong retentit et Crispan Mornu apparut, comme toujours vêtu de noir. Le garde des sceaux, Kimon Euras, était de toute évidence trop épuisé par ses activités du matin pour accomplir quoi que ce fût d'autre. Crispan Mornu était seul en piste.

Gravissant l'estrade installée au milieu de la pelouse, il salua le roi et la reine et parla d'une voix qui avait – comme un bel esprit de la cour en avait fait un jour la remarque – la même fragrance que la vie sexuelle d'un bourreau.

« Cet après-midi nous réserve un plaisir rare. Nous allons assister à un progrès décisif dans le domaine de l'histoire et de la philosophie naturelle. Au cours des dernières générations, nous qui faisons partie des nations éclairées en sommes venus à comprendre comment l'histoire de nos cultures est pour le moins intermittente. Cela est dû à notre Grande Année de 1825 petites années, et non aux guerres comme certains esprits oiseux l'ont parfois prétendu. La Grande Année contient une période d'intense chaleur et plusieurs siècles de froid intense. C'est ainsi que le Tout-Puissant châtie l'humanité pour ses péchés. Lorsque le froid règne aussi longtemps, il est difficile que la civilisation se maintienne.

« Nous allons entendre quelqu'un qui a pénétré ces ruptures pour nous apporter du nouveau sur des questions anciennes qui nous concernent aujourd'hui avec la dernière urgence. Elles touchent tout

particulièrement à nos relations avec ces bêtes que le Tout-Puissant nous a envoyées pour notre châtement, les phagors.

« Je vous prie, noble assistance, d'écouter attentivement le savant Maître Sartorilvrash. »

Des applaudissements indolemment polis s'élevèrent autour de la pelouse. Dans l'ensemble, on préférait la musique et les histoires égrillardes à l'effort intellectuel.

Comme les applaudissements s'éteignaient, Sartorilvrash s'avança. Bien qu'il lissât ses moustaches en un geste bien à lui tout en jetant des regards furtifs à droite et à gauche, il ne donnait pas l'impression d'être nerveux. À côté de lui marchait Odi Jeseratabhar, vêtue d'un chagirack à fleurs. Elle était remise des blessures que lui avaient causées les assatassi et son port était des plus alertes. Une grande partie de son arrogance uskuti demeurait dans le regard qu'elle promenait sur l'assemblée. Son expression était plus douce quand elle regardait Sartorilvrash.

Ce dernier avait adopté un chapeau de lin pour couvrir sa calvitie. Il portait quelques livres qu'il déposa soigneusement sur le pupitre avant de prendre la parole. Le calme professoral avec lequel il commença ne trahissait rien de la consternation qu'il était sur le point de répandre.

« Je suis reconnaissant à Sa Majesté le Roi Sayren Stund de me donner asile à la cour oldorandienne. Au cours de ma longue vie, j'ai connu bien des vicissitudes, et même ici, oui, même ici, je n'ai pas échappé aux tracasseries de ceux qui sont ennemis de la connaissance. Trop souvent, ceux qui haïssent le savoir sont ceux-là même sur qui nous devrions le plus compter pour le promouvoir.

« Durant de nombreuses années, j'ai rempli les fonctions de chancelier auprès du Roi VarpalAnganol, et plus tard auprès de son fils, qui ose être présent ici en dépit de ses démêlés de ce matin avec la justice. Par lui j'ai été injustement démis de mes fonctions. Durant mes années à Matrassyl, j'avais réuni les éléments d'une vaste enquête sur notre monde, intitulée ""Encyclopédie des faits d'Histoire et de Nature"", dans laquelle je cherchais à unifier et à distinguer le mythe et la réalité. Et tel est mon propos aujourd'hui.

« Quand j'ai été destitué, tous mes papiers ont été brûlés sans pitié, et le travail de ma vie détruit. Le savoir que j'ai dans la tête, lui, n'a pas été détruit. Grâce à lui, grâce aux expériences que j'ai connues depuis, et en particulier grâce à l'aide de cette dame à mes côtés, Odi Jeseratabhar, Amiral Prêtre-Soldat de la flotte sibornaliennne, j'en suis venu à comprendre beaucoup de choses qui étaient auparavant des mystères.

« Un mystère en particulier. Un mystère cosmologique, qui touche à notre vie de tous les jours. Ayez donc quelque patience, malgré la

canicule ; je serai aussi bref que possible, bien que l'on dise que c'est loin d'être toujours mon habitude. »

Il rit et regarda autour de lui. Il ne vit partout qu'extrême attention, réelle ou feinte. Encouragé, il entra dans le vif de son propos.

« J'espère n'offenser personne par ce que je vais dire. Je ne parle qu'inspiré par la conviction que les hommes aiment la vérité par-dessus tout.

« Nous sommes tellement obnubilés par nos soucis humains que nous ouvrons rarement les yeux sur le vaste fonctionnement du monde autour de nous. C'est quelque chose de plus étonnant qu'on pourrait le croire. C'est grouillant de vie. Quelle que soit la saison, ailée ou seulement pourvue de pattes, la vie est partout, d'un pôle à l'autre. Des troupeaux sans fin de flambregs, chacun comptant des millions de têtes, parcourent sans arrêt le vaste continent de Sibornal. C'est là un spectacle inoubliable. D'où viennent ces bêtes ? Depuis combien de temps sont-elles là ? Nous ne possédons pas de réponses à ces questions. Nous ne pouvons que rester muets de stupéfaction.

« Les secrets du plus antique passé pourraient être percés si seulement nous cessions de nous faire la guerre. Si tous les rois avaient la sagesse de Sayren Stund. »

Il s'inclina en direction du roi d'Oldorando, qui sourit en retour, ignorant ce qui devait suivre. Quelques applaudissements se firent entendre ici et là.

« Du temps où la vie à Matrassyl était tranquille, j'avais le privilège de jouir de la compagnie de MyrdemInggala, appelée par ses sujets la reine des reines – simplement parce qu'ils ne connaissent pas la Reine elle-Bathkaarnet, bien sûr – et de sa fille, TatromanAdala. Tatro avait un recueil de contes dont j'avais coutume de lui faire lecture. Bien que tous mes papiers aient été détruits, comme je l'ai dit, les contes de Tatro n'ont pas connu ce triste sort, même lorsque son père, en sa cruauté, l'a bannie sur la côte de Borlien. Nous avons ici un exemplaire du livre de Tatro. »

À ce moment, Odi leva solennellement le petit livre en l'air pour que tout le monde puisse le voir.

« Dans le livre de contes de Tatro, il y a une histoire intitulée ""L'Œil d'argent"". Je l'ai lue bien des fois avant d'en percevoir la signification profonde. Ce n'est qu'en voyageant que je suis arrivé à saisir sa vérité fuyante. Peut-être parce que les troupeaux de flambregs m'ont fortement rappelé les ancipités primitifs. »

Jusque-là, le débit de Sartorilrvrash, exempt de son vieux pédantisme, n'avait éveillé qu'une molle attention dans son auditoire. Beaucoup de membres de cet auditoire vautre sur la pelouse étaient des organisateurs de campagnes d'extermination, qui éprouaient une

haine innée des phagors ; au mot « ancipités », leur intérêt se ranima.

« Il y a un ancipité dans l'histoire de l'Œil d'argent. « Cet ancipité est une pliche. Elle sert de conseillère à un roi dans une contrée mythique, Ponpt. Enfin, pas si mythique que cela. Ponpt, aujourd'hui appelé Ponipot, existe toujours à l'ouest des Grandes Murailles. Cette pliche est supérieure au roi, et c'est d'elle qu'il tire son savoir pour gouverner. Il dépend d'elle comme un fils d'une mère. À la fin de l'histoire, le roi tue la pliche.

« L'Œil d'argent en question est un corps céleste, un peu comme un soleil, sauf qu'il est d'argent et ne brille que la nuit. Comme une étoile proche, mais sans dispenser de chaleur. Quand la pliche est passée au fil de l'épée, l'Œil d'argent s'éloigne à toute vitesse pour être perdu à jamais.

« Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Voilà une question que je me suis posée bien des fois. Comment fallait-il interpréter ce conte ? »

Il se pencha par-dessus le podium, courbant les épaules et pointant un doigt sur l'assistance en son impatience de lui expliquer le fin mot de l'histoire.

« La clé de l'énigme m'a été donnée alors que j'étais en mer à bord d'un vaisseau uskuti. Le vaisseau était encalminé dans le Détroit de Cadmer. Odi, ici présente, et moi en avons profité pour nous rendre sur l'Île de Gleeat, où nous avons réussi à capturer une pliche sauvage au pelage noir. Les femelles ancipitées ont un écoulement menstruel d'un jour, prélude au cycle œstral et au rut. En raison de mes préventions contre cette race, je ne connais pas l'ancipité natif, ni même le hurdhu, mais j'ai découvert alors que le mot de la pliche pour désigner ses règles était ""desmhrr"". C'était là la clé ! Pardonnez-moi si un tel sujet semble vraiment trop dégoûtant pour mériter considération.

« Dans mes travaux – tous détruits par le grand Roi JandolAnganol – j'avais noté que même les phagors conservaient une ou deux légendes. On pouvait difficilement s'attendre à ce qu'elles aient du sens. Il existe en particulier une légende qui dit qu'il y a eu un temps où notre planète possédait un corps céleste sœur gravitant autour d'elle, exactement comme Batalix gravite autour de Freyr. Ce corps céleste se serait éloigné à l'arrivée de Freyr et à la naissance de l'humanité. Toujours selon la légende. Et le nom du corps céleste disparu est D'Sehm-Hrr en natif.

« Pourquoi ""desmhrr"" et ""D'Sehm-Hrr"" devaient être pratiquement deux formes du même mot ? Voilà la question que je me suis posée.

« Une pliche voit ses règles dix fois par petite année – toutes les six semaines. Nous pouvons donc présumer que cet œil céleste, ou lune, servait de point de repère chronologique pour le cycle menstruel. Mais

est-ce que la lune appelée ""D'Sehm-Hrr"", à supposer qu'elle ait jamais existé, accomplissait une révolution autour d'Helliconia toutes les six semaines ? Comment vérifier quelque chose qui s'est produit il y a si longtemps que l'histoire humaine n'en a gardé aucune trace ?

« La réponse se trouvait dans le conte de Tatro.

« Le conte dit que l'œil d'argent dans le ciel s'ouvrait et se fermait. Cela signifie peut-être qu'il grossissait ou diminuait selon la distance à laquelle il se trouvait, comme c'est le cas pour Freyr. Il était grand ouvert, ou plein, dix fois par an. C'était ça. Encore ce chiffre dix. Les pièces du puzzle se mettaient en place.

« Vous comprenez la conclusion immanquable à laquelle j'ai été conduit ? »

Observant son auditoire, Sartorilvrash vit qu'il y avait en fait pas mal de monde qui ne comprenait rien du tout. On attendait poliment qu'il en ait terminé. Il entendit sa voix s'enfler aux dimensions d'un cri.

« Ce monde qui est le nôtre avait autrefois une lune, une lune argentée, qui a été perdue lors de quelque perturbation dans les cieux. Elle a pris le large, nous ne savons pas encore comment. Cette lune s'appelait D'Sehm-Hrr – et D'Sehm-Hrr est un nom phagor. »

Il jeta un coup d'œil sur ses notes et échangea quelques mots avec Odi pendant qu'une certaine agitation commençait à s'emparer de l'auditoire. Il reprit son discours avec une légère âpreté dans la voix.

« Pourquoi cette lune n'aurait-elle qu'un nom ancipité ? Pourquoi n'existe-t-il aucun souvenir humain de ce corps céleste disparu ? La réponse nous conduit dans les labyrinthes et les difficultés de l'antiquité.

« Car en regardant autour de moi, j'ai trouvé cette lune disparue. Pas dans le ciel, mais dans notre langage de tous les jours. Car comment notre calendrier se divise-t-il ? Huit jours dans une semaine, six semaines dans un décime, dix décimes dans une année de quatre cent quatre-vingts jours... Nous ne nous interrogeons jamais là-dessus. Nous ne nous demandons jamais pourquoi un décime s'appelle un décime, parce qu'il y en a dix dans une année.

« Mais ce n'est pas l'entière vérité. Notre mot ""décime"" commémore le temps où l'œil d'argent était ouvert, où la lune était pleine. Il en est ainsi parce que l'humanité a adopté le terme phagor ""desmhrr"". ""Décime"" est le même mot que ""desmhrr"" qui est le même mot que ""D'Sehm-Hrr"". »

Les murmures de la foule enflèrent. Sayren Stund était manifestement mal à l'aise. Mais Sartorilvrash brandit le livre de contes de Tatro et réclama le silence. Il était tellement possédé par son sujet qu'il ne vit pas le piège qui s'ouvrait devant lui.

« Écoutez la conclusion jusqu'au bout, mes amis. Le Roi

JandolAnganol est là parmi vous, et il doit entendre la vérité comme tout le monde – lui qui a encouragé pendant si longtemps cette non-humanité nocive à se multiplier sur ses terres.

« Cette conclusion est claire, inéluctable. La race ancipitée, sur le compte de laquelle nous pouvons mettre bon nombre des difficultés que nous autres humains avons rencontrées au cours des âges, n'est pas une race de nouveaux envahisseurs, comme les Driats. Non. C'est une race fort ancienne. Elle recouvrait jadis Helliconia comme les flambregs recouvrent les Régions Polaires.

« Les phagors ne sont pas sortis du dernier Hiver de Weyr, pour reprendre l'expression des Sibornaliens. Non. Cette histoire est fille de l'ignorance. La véritable histoire, celle du conte, dit la vérité. *Les phagors ont précédé, et de loin, l'humanité.*

« Ils étaient là, sur Helliconia, avant l'apparition de Freyr – peut-être très longtemps avant. L'humanité est venue plus tard. L'humanité dépendait des phagors. L'humanité a appris à parler grâce aux phagors et continue d'utiliser des termes phagors. ""Khmir"" est le terme natif pour ""rut"". Le nom même d'Helliconia est la corruption d'un vieux terme phagor. »

JandolAnganol retrouva enfin sa voix. Ce discours était une telle injure à ses sentiments religieux qu'il était resté figé dans une sorte d'état second, la bouche ouverte, plus semblable à un poisson qu'à un aigle.

« Mensonges, hérésie, blasphème ! » hurla-t-il. L'accusation de blasphème fut reprise par d'autres voix. Mais Sayren Stund avait ordonné à sa garde de veiller à ce que JandolAnganol ne coupe pas la parole à l'orateur. De solides gaillards l'encerclèrent – pour se heurter aux épées des capitaines de JandolAnganol. Une mêlée s'ensuivit.

Sartorilvrash haussa le ton. « Non, vous voyez votre gloire diminuée par la vérité. Les phagors ont précédé l'humanité. Les phagors étaient la race dominante sur notre monde, et ont probablement traité nos ancêtres comme des animaux jusqu'à ce que nous nous rebellions contre eux. »

« Écoutons-le. Qui peut prétendre qu'il a tort ? » piailla la Reine elle-Bathkaarnet. Son époux la frappa en plein sur la bouche.

Le chahut s'amplifia. Des gens étaient debout en train de hurler ou s'agenouillaient pour prier. Des gardes accoururent en renfort, tandis que certaines dames de la cour tentaient de s'échapper. On se battait ferme autour de JandolAnganol. On lança une première pierre sur Sartorilvrash. Brandissant le poing, il continua à parler.

Dans cette foule raffinée, désormais en proie à la fureur, il y avait au moins un observateur impassible, le ministre plénipotentiaire Alam

Esomberr. Il gardait ses distances par rapport au drame humain en cours. Incapable d'être profondément ému par les événements, il ne trouvait qu'amusement dans leurs effets.

Les gens de la Terre, si éloignés dans l'espace et dans le temps, assistèrent avec moins de détachement à la scène dont la pelouse du Roi Sayren Stund était le théâtre. Ils savaient que Sartorilvrash disait en gros la vérité, même s'il se trompait parfois dans les détails. Ils savaient aussi que les hommes n'aimaient pas la vérité par-dessus tout, comme il le prétendait. La vérité était une chose pour laquelle il fallait constamment se battre, car on ne cessait de la perdre. La vérité pouvait prendre le large comme un œil d'argent, pour disparaître à jamais.

Quand D'Sehm-Hrr avait pris le large, aucun être humain n'avait assisté à l'événement. Les cosmologues de l'Avernus et de la Terre l'avaient reconstitué et pensaient bien le comprendre. Lors des vastes perturbations qui avaient frappé le système huit millions d'années terrestres auparavant, les forces gravitationnelles de l'étoile à présent appelée Freyr, avec sa masse 14, 8 fois supérieure à celle du Soleil, avaient arraché D'Sehm-Hrr à l'attraction d'Helliconia.

Des calculs indiquaient que D'Sehm-Hrr avait un rayon de 1252 km, contre les 7723 km d'Helliconia. Que le satellite ait été susceptible d'être porteur de vie demeurait douteux.

Ce qui était certain, c'était que les événements de cette époque avaient failli être une telle catastrophe qu'ils étaient restés gravés dans l'esprit éotemporel des phagors. Le ciel s'était écroulé et personne n'avait oublié cela.

Plus impressionnante pour les esprits humains était la façon dont la vie sur Helliconia avait survécu à la perte de sa lune et aux événements cosmologiques qui avaient causé cette perte.

« Oui, je sais. Cela a l'air sacrilège et j'en suis désolé », cria Sartorilvrash, tandis qu'Odi se rapprochait de lui et que le vacarme allait en s'amplifiant. « Ce qui est vrai doit être dit – et entendu. Les phagors étaient autrefois la race dominante et retrouveront cette domination si on les laisse vivre. Les expériences auxquelles je me suis livré montrent, je crois, que nous étions des animaux à l'origine. Les divinités génétiques ont fait naître l'humanité des Autres – les Autres qui servaient d'animaux familiers aux ancipités avant le cataclysme. L'humanité descend des Autres comme les phagors descendent des flambregs. Et de même que les phagors descendent des flambregs, ils peuvent de nouveau recouvrir un jour la terre. Ils sont toujours là à attendre, farouches, avec leurs kaidos, dans le Haut Nktryhk, le moment où ils pourront se venger de vous. Ils vous anéantiront. Vous voilà avertis. Multipliez les campagnes d'extermination. Intensifiez-les.

Les ancipités doivent être anéantis au cours de l'été, tant que l'humanité est forte. Quand viendra l'hiver, les terribles kaidos referont leur apparition !

« Mon dernier mot sera donc : Nous ne devons pas gaspiller notre énergie à nous battre entre nous. Mieux vaut combattre notre vieil ennemi – et ceux qui le protègent ! »

Mais les humains étaient déjà en train de se battre. Les membres les plus pieux de l'auditoire étaient souvent ceux qui, comme Crispan Mornu, étaient les plus favorables aux campagnes d'extermination. Et voilà qu'un étranger venait insulter leurs principes religieux les plus profonds, tout en encourageant leurs instincts violents. Le premier à lancer une pierre fut attaqué par son voisin. Des projectiles volaient un peu partout dans le jardin. Et le premier poignard de mordre bientôt dans la chair. Un homme s'élança dans les parterres de fleurs, couvert de sang, et s'écroula face contre terre. Les femmes hurlaient. Le combat devint général à mesure que montaient la colère et la peur. Les pièces de gaze tendues au-dessus du jardin s'effondrèrent.

Comme Alam Esomberr quittait discrètement les lieux, un petit chapitre d'histoire guerrière se jouait sur la pelouse du palais.

Le principal responsable de l'émeute était atterré. La façon dont les gens réagissaient au savoir était quelque chose d'incroyable. Incorrigibles crétins ! Une pierre l'atteignit à la bouche ; il s'écroula.

Odi Jeseratabhar se jeta sur Sartorilvrash en criant et en essayant de le protéger d'autres jets de pierres.

Elle fut brutalement écartée de son ami par un groupe de jeunes moines qui la martelèrent de coups de poing et se mirent à rouer de coups de pied l'ex-chancelier allongé par terre. Eux au moins refusaient d'entendre salir le nom d'Akhanaba.

Crispan Mornu, effaré de voir la situation dégénérer de la sorte, s'avança et leva les bras, déployant les ailes noires de son keedrant. Celui-ci fut lacéré par la lame d'une épée. Odi prit ses jambes à son cou ; une femme l'agrippa au passage par ses vêtements, et un instant plus tard elle luttait pour sa vie au milieu d'une douzaine de femmes déchaînées.

La clameur se fit encore plus forte, une clameur qui allait se répandre dans l'heure dans la cité. En fait, ce furent les moines qui la répandirent. Ils ne tardèrent pas à émerger de l'enceinte du palais, souillés de sang, portant au-dessus de leurs têtes les cadavres disloqués de Sartorilvrash et de sa compagne sibornalienne tout en hurlant : « Le blasphème est mort ! Vive Akhanaba ! »

Après les affrontements dans les jardins, on se précipita dans les rues et de nouvelles échauffourées y éclatèrent, cependant que les cadavres étaient exhibés le long de l'Avenue Wozen pour être finalement jetés aux chiens. Puis un terrible silence tomba sur la cité.

Jusqu'à la Première Phagorienne, dans le parc, qui semblait attendre quelque chose.

Le plan de Sayren Stund avait lamentablement échoué.

Sartorilvrash avait seulement voulu se venger de son maître et faire massacrer la Première Phagorienne. Tel était son but. Son amour du savoir pour le savoir, sa haine de ses congénères l'avaient trahi. Il n'avait pas compris son auditoire. En conséquence de quoi, la foi religieuse se trouvait en proie à une crise insupportable – et cela la veille du jour où l'Empereur de la Sainte Pannoal, le grand C'Sarr Kilandar IX, devait arriver à Oldorando pour accorder l'onction d'Akhanaba aux fidèles.

Les mots les plus vivants jaillissent des martyrs morts. Les moines propagèrent par mégarde les hérésies de Sartorilvrash, qui trouvèrent un sol tout prêt où germer. Encore quelques jours, et ce serait au tour des moines de se faire attaquer.

Ce qui avait mis la foule dans une telle fureur était un aspect des révélations de Sartorilvrash auquel lui-même était aveugle. Ses auditeurs devaient établir entre ces révélations et leur foi une relation dont Sartorilvrash, en raison de ses sympathies très limitées, était incapable.

Ils s'aperçurent que la rumeur longtemps étouffée par l'Église se présentait désormais à eux dans toute sa nudité. Toute la sagesse du monde avait toujours existé. Akhanaba était – et eux-mêmes, et leurs pères avant eux, avaient passé leur vie à l'adorer – un phagor. Ils adressaient leurs prières à la bête même qu'ils persécutaient. « Ne demandez donc pas si je suis homme, animal ou pierre », disaient les écritures. À présent la confortable énigme tombait devant le fait pur et simple. Le dieu dont ils se targuaient, le dieu qui faisait tenir en place le système politique, était un ancipité.

Que devait désormais nier le peuple pour rendre sa vie supportable ? L'insupportable vérité ? Ou leur insupportable religion ?

Même les serviteurs du palais négligeaient leurs devoirs, se demandant les uns aux autres : « Sommes-nous des esclaves d'esclaves ? » Quant à leurs maîtres, ils étaient en proie à une grave crise spirituelle. Ces maîtres considéraient comme allant de soi qu'ils fussent les maîtres de leur monde. Et voilà que la planète était tout à coup devenue un autre monde – un monde dans lequel ils étaient comparativement des nouveaux venus, et de basse extraction par-dessus le marché !

Des débats échauffés eurent lieu. Beaucoup de fidèles rejetaient complètement l'hypothèse de Sartorilvrash, affectant de n'y voir qu'un tissu de mensonges. Mais, comme toujours dans pareille situation, il y en avait d'autres qui y souscrivaient, la renforçaient et allaient jusqu'à prétendre qu'ils avaient toujours su la vérité. Le

tourment ne faisait que grandir.

Sayren Stund n'accordait à sa foi qu'un intérêt pratique. Elle n'était pas pour lui la chose vivante qu'elle était pour JandolAnganol. Il ne s'en servait qu'à titre de lubrifiant dans l'exercice du pouvoir. Soudain, tout était remis en question.

L'infortuné roi d'Oldorando passa le reste de l'après-midi enfermé dans les appartements de son épouse, en compagnie de preets qui gazouillaient autour de sa tête. De temps en temps, il envoyait elle-Bathkaarnet essayer de découvrir où pouvait bien être passée Milua Tal, ou recevait des messagers qui parlaient de boutiques forcées et d'une véritable bataille dans un des plus anciens monastères.

« Nous n'avons pas de soldats », pleurnicha Sayren Stund.

« Et plus la foi », ajouta sa femme avec une certaine suffisance. « Il faut les deux pour maintenir l'ordre dans cette affreuse cité. »

« Et je suppose que JandolAnganol s'est enfui pour échapper à la mort. Il aurait dû rester pour l'exécution de son fils. »

Cette pensée le réconforta jusqu'à l'arrivée de Crispan Mornu dans la soirée. L'aspect du conseiller montrait qu'il avait des réserves insoupçonnées d'émaciation. Il s'inclina devant son souverain et dit : « Pour autant que je puisse juger d'une situation aussi confuse que celle dans laquelle nous nous trouvons, ce n'est plus JandolAnganol qui est sur le devant de la scène. C'est notre foi elle-même qui est en question. Espérons que le discours outrancier de cet après-midi sera bientôt oublié. Les gens ne pourront pas supporter bien longtemps de se penser inférieurs aux brutes phagors.

« Ce pourrait être l'occasion de veiller à ce que JandolAnganol soit définitivement mis à l'écart. Selon le droit canon, il n'est pas encore divorcé, et nous avons ce matin réduit ses prétentions à ce qu'elles sont. Il est fini.

« Par conséquent, nous aurions intérêt à lui faire quitter la cité avant qu'il ait la possibilité de parler au Saint C'Sarr – peut-être par l'intermédiaire du ministre plénipotentiaire Esomberr ou d'Ulbobeg. Le C'Sarr va avoir à affronter un problème beaucoup plus grave, une véritable crise spirituelle. La question du mariage de votre fille est aussi une de celles que nous pouvons régler en lui trouvant un bon parti. »

« Oh, je vois bien à quoi vous faites allusion, Crispan ! » pépia elle-Bathkaarnet. Mornu, à sa façon oblique, venait de rappeler à Sa Majesté qu'il fallait marier Milua Tal au plus vite au Prince Taynth Indredd de Pannoval ; ainsi pourrait être établie une emprise religieuse plus ferme sur Oldorando.

Crispan Mornu fit mine de ne pas avoir entendu la remarque de la reine.

« Qu'allez-vous faire, Votre Majesté ? »

« Eh bien, ma foi, je crois que je vais prendre un bain...

Crispan Mornu sortit une enveloppe des profondeurs de sa robe sombre.

« Les nouvelles de Matrassyl arrivées cette semaine suggèrent que différents problèmes ne devraient pas tarder à y atteindre leur point critique. Unndreid le Marteau, le Fléau de Mordriat, est mort d'une chute de hoxney au cours d'une escarmouche. Pendant qu'il menaçait Borlien, une certaine unité s'est maintenue à l'intérieur de la capitale. Mais à présent, Unndreid mort et JandolAnganol au loin... » Il laissa sa phrase en suspens et ses lèvres s'étirèrent en un sourire affûté. « Offrez un navire rapide à JandolAnganol, Votre Majesté – deux si nécessaire –, qu'il redescende aussi vite que possible, lui et sa Garde Phagorienne, le cours du Valvoral. Il se peut qu'il accepte. Insistez sur le fait que nous avons ici une situation qui nous échappe, et que ses précieuses bêtes doivent se retirer s'il ne veut pas les voir massacrées. Il se vante d'agir au gré des circonstances. Nous veillerons à ce qu'il en soit ainsi. »

Sayren Stund s'épongea le front et pesa le problème.

« JandolAnganol n'acceptera jamais pareil bon conseil de ma part. Faites-le-lui donner par ses amis. »

« Ses amis ? »

« Oui, oui, ses amis pannovaliens, Alam Esomberr et ce vil Guaddl Ulbobeg. Faites-les venir pendant que je me fais voluptueusement donner un bain. » S'adressant à sa femme, il demanda : « Veux-tu venir profiter du voluptueux spectacle, ma chère ? »

La populace s'activait. Son rassemblement s'apercevait de l'Avernus. Oldorando était plein de désœuvrés. Les mauvais coups étaient toujours bienvenus. Les gens sortaient des tavernes, où les avaient jusque-là retenus des occupations inoffensives. Ils fermaient boutique et se saisissaient de bâtons. Ils se levaient du voisinage des églises, où ils étaient en train de mendier. Ils sortaient des auberges, pensions et lieux saints pour aller à l'aventure. Rien que pour avoir leur part de ce qui se passait, quoi que ce fût.

Quelque hrattock avait dit qu'ils étaient inférieurs aux puants. C'était une véritable déclaration de guerre. Où était ce hrattock ? C'était peut-être ce slanje en train de parler là-bas...

Beaucoup d'observateurs averniens regardaient la bagarre, et ce qui en était le prétexte, avec mépris. D'autres, qui réfléchissaient plus profondément, voyaient les choses sous un autre angle. Aussi ridicule, aussi primitive que fût la controverse soulevée par Sartorilrvrash, elle avait son pendant à bord de la Station d'Observation Terrienne – et là, aucune émeute ne la résoudrait.

« Croyance : chose passagère. » Voilà ce que disait le traité « De l'Extension d'une saison helliconienne au-delà d'une vie humaine ». La croyance dans le progrès technologique qui avait inspiré la construction de l'Avernus s'était, au cours des générations, transformée en un piège pour ceux qui y vivaient, exactement comme la concrétion de croyances appelée Akhanabaïsme était devenue un piège.

Installés dans un quietisme introspectif, ceux qui dirigeaient l'Avernus ne voyaient aucun moyen d'échapper à leur piège. Ils redoutaient le changement dont ils avaient le plus grand besoin. Aussi condescendante que fût leur attitude envers la racaille qui courait dans la Rue des Oies et l'Avenue Wozen, la racaille en question avait un espoir refusé à ceux qui vivaient tout là-haut au-dessus d'elle. Échauffé par le combat et la boisson, un homme, dans la Rue des Oies, pouvait se servir de ses poings ou crier devant la cathédrale. Peut-être était-il troublé, mais il ne connaissait pas le vide dont souffraient les conseillers au milieu des six familles. Croyance : chose passagère. C'était vrai. La croyance, dans une large mesure, était morte, laissant le désespoir à sa place.

Le désespoir des individus, mais pas de la population. Dans le même temps où les anciens regardaient en bas et, pleins de lassitude, transmettaient à la Terre des scènes de désordre qui semblaient refléter leur propre futilité, une autre faction était en train de prendre hardiment forme sur la station.

Cette faction s'était déjà nommée les Aganipiens. Ses membres étaient jeunes et téméraires. Ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance de retourner sur Terre ou – comme le récent exemple de Billy Xiao Pin l'avait clairement démontré – de vivre sur Helliconia. Mais sur Aganip il y avait pour eux une chance. À l'insu des objectifs toujours aux aguets, ils accumulaient matériel et provisions et repérèrent une navette dont ils pourraient s'emparer pour se rendre sur la planète vide. Leurs cœurs étaient gonflés d'un espoir aussi vif que celui que l'on aurait pu trouver n'importe où dans la Rue des Oies.

Il commença à faire un peu plus frais dans la soirée. Il y eut une autre secousse sismique, mais elle passa presque inaperçue au milieu de l'agitation générale.

Calmé et revigoré par son bain, le ventre plein, le Roi Sayren Stund était prêt à recevoir Alam Esomberr et le vieux Guaddl Ulbobeg. Il s'installa confortablement sur un divan et demanda à sa femme de se placer derrière lui pour composer un tableau attrayant avant de faire venir les deux hommes.

Toutes les politesses d'usage furent échangées, et une esclave versa du vin dans des verres déjà chargés de glace de Lordryardry.

Guaddl Ulbobeg portait une écharpe sacerdotale par-dessus un

charfrul léger. Il entra sans enthousiasme et ne parut pas réconforté de voir Crispan Mornu présent. Il sentait que sa position allait être dangereuse et n'arrivait pas à cacher sa nervosité.

Alam Esomberr, au contraire, était plein d'exubérance. Comme d'habitude impeccablement vêtu, il s'approcha du divan royal et baisa les mains des deux majestés de l'air de quelqu'un qui était immunisé contre les bactéries.

« Eh bien, sire, vous nous avez offert un fier spectacle cet après-midi, exactement comme vous l'aviez promis. Mes compliments. Avec quel talent votre vieux gredin d'athée a parlé ! Bien sûr, le doute ne rend notre foi que plus profonde. Et pourtant, quel amusant retournement de situation que l'exécré Roi JandolAnganol, ce farouche partisan des phagors qui, pas plus tard que ce matin, était menacé de la peine de mort, apparaisse ce soir comme un héroïque protecteur des enfants de Dieu ! »

Il rit de bon cœur et se tourna vers le Conseiller Mornu pour juger de son amusement.

« Ceci est un blasphème », dit Crispan Mornu de sa voix la plus noire.

Esomberr approuva de la tête en souriant. « Maintenant que *Dieu* a une nouvelle définition, il en est certainement de même pour le blasphème ? L'hérésie d'hier, monsieur, est maintenant perçue comme le chemin de la vérité, chemin que nous nous devons de suivre aussi prestement que possible... »

« Je ne sais pas pourquoi vous êtes si joyeux », se plaignit Sayren Stund. « Mais j'espère tirer modestement parti de votre bonne humeur. Je voudrais vous demander un service à tous les deux. Femme, ressers-nous du vin. »

« Nous ferons tout ce que Votre Majesté ordonnera », dit Guaddl Ulbobeg, l'air inquiet, en serrant son verre entre ses doigts.

Le roi, qui était jusque-là en position couchée, se redressa, se caressa le ventre et dit avec un rien de faste royal : « Nous allons vous donner les moyens de persuader le Roi JandolAnganol de quitter immédiatement notre royaume, avant qu'il ne puisse prendre ma pauvre petite fille Milua Tal au piège du mariage. »

Esomberr regarda Guaddl Ulbobeg. Guaddl Ulbobeg regarda Esomberr.

« Eh bien ? » dit le roi.

« Sire », dit Esomberr, et il se mit à tripoter une mèche de cheveux sur sa nuque, ce qui l'obligeait à regarder par terre.

Guaddl Ulbobeg s'éclaircit la gorge, puis, un peu comme s'il se reprenait, se l'éclaircit de nouveau. « Puis-je me risquer à demander à Votre Majesté si elle a vu sa fille dernièrement ? »

« Quant à moi, sire, je suis presque entièrement au pouvoir du Roi

de Borlien », ajouta Esomberr tout en continuant de s'occuper de sa mère de cheveux. « En raison d'une indécatesse de ma part, sire. Une indécatesse concernant – de la plus impardonnable façon – la reine des reines. Aussi, lorsque le Roi de Borlien est venu nous demander assistance cet après-midi, nous nous sommes sentis obligés... »

Comme il laissait sa phrase en suspens tout en observant l'expression de Sayren Stund, Ulbobeg le relaya.

« Personnellement, en tant qu'évêque de la Maison du Saint C'Sarr de Pannoal, sire, et par conséquent habilité à agir à la place de Sa Sainteté pour certains offices religieux... »

« Et pour ce qui me concerne », intervint Esomberr, « ayant toujours en ma possession, étourdi que je suis, un acte de divorce signé de l'ex-reine Myrdemlnggala qui aurait dû être remis au C'Sarr, ou à l'un des représentants de sa Maison, il y a déjà plusieurs décimes – avec mes excuses pour l'emploi de ce mot désormais chargé d'opprobre... »

« Et en notre souci », poursuivit Guaddl Ulbobeg avec nettement plus d'assurance dans la voix, « de ne pas surcharger Sa Sainteté de trop de cérémonies lors de cette visite d'agrément entre nations sœurs... »

« Étant donné qu'il y aura des affaires plus pressantes à régler... »

« Ni d'incommoder Votre Majesté avec... »

« Assez ! » tonna Sayren Stund. « Venez-en au fait tous les deux ! Assez tergiversé ! »

« C'est précisément ce que nous nous disions tous les deux il y a quelques heures », approuva Esomberr en faisant appel à son sourire le plus choisi. « Assez tergiversé – c'est le mot juste, Votre Majesté... Donc, en vertu des pouvoirs à nous conférés par nos supérieurs, nous avons uni par ce que l'on appelle les liens du mariage JandolAnganol et votre délicieuse enfant, Milua Tal. Ce fut une cérémonie simple mais émouvante, et nous aurions aimé que Vos Majestés fussent présentes. »

Sa Majesté dégringola du divan, s'y réinstalla tant bien que mal et rugit.

« Ils ont été mariés ? »

« Non, Votre Majesté, ils *sont* mariés », dit Guaddl Ulbobeg. « J'ai célébré la cérémonie et recueilli leurs vœux en l'absence et au nom de Sa Sainteté. »

« Et moi servi de témoin et tenu l'anneau », dit Esomberr. « Quelques capitaines du Roi de Borlien étaient également présents. Mais pas de phagors. Je puis vous l'assurer. »

« Ils sont mariés ? » répéta Sayren Stund en jetant des regards égarés autour de lui. Il tomba à la renverse dans les bras de son

épouse.

« Nous aimerions tous deux féliciter Vos Majestés », dit Esomberr d'une voix douce. « Nous sommes sûrs que l'heureux couple vivra dans la plus extrême félicité. »

Le lendemain soir, la brume s'était dissipée vers le crépuscule et des étoiles brillaient à l'est. Les vestiges d'un magnifique coucher de Freyr s'attardaient encore dans le ciel occidental. Pas de vent. Les secousses sismiques étaient fréquentes.

Sa Sainteté le C'Sarr Kilandar IX était arrivée à Oldorando au milieu du jour. Kilandar était un vénérable vieillard à cheveux blancs ; il se retira aussitôt vers un lit à l'intérieur du palais pour se remettre de son voyage. Pendant qu'il reposait, allongé de tout son long, divers officiers et, pour finir, le Roi Sayren Stund, tous se confondant en excuses, vinrent faire part au vieil homme du désarroi religieux dans lequel il allait trouver le royaume d'Oldorando.

À tous ces propos, Sa Sainteté prêta une oreille attentive. En sa sagesse, il déclara qu'il célébrerait un office spécial au coucher de Freyr – non au Dôme, mais dans la chapelle du palais – au cours duquel il s'adresserait aux fidèles pour dissiper tous leurs doutes. L'avalanche de rumeur selon laquelle les ancêtres appartenaient à une race très ancienne, supérieure, serait dénoncée comme mensonge absolu. La voix de l'athéisme ne l'emporterait jamais tant que son corps vieillissant conserverait encore quelque force.

Cet office était désormais commencé. Le vieux C'Sarr parla d'une voix pleine de noblesse. Rares étaient les absents.

Il y en avait quand même deux qui se trouvaient ensemble dans le pavillon blanc du Parc du Siffleur.

Le Roi JandolAnganol, par pénitence et reconnaissance, venait de prier et de se flageller, et se faisait verser par une esclave des brocs d'eau chaude sur le dos pour se nettoyer du sang dont il était couvert.

« Comment pouvez-vous faire preuve de tant de cruauté, mon cher époux ? » s'exclama Milua Tal en entrant en coup de vent. Elle était pieds nus et portait une robe blanche de satara ultra-légère. « De quoi sommes-nous faits sinon de chair ? De quoi d'autre désireriez-vous être fait ? »

« Il y a une séparation entre la chair et l'esprit, dont nous devons tous les deux nous souvenir. Je ne te demanderai pas de te soumettre aux mêmes rites, mais il te faudra supporter avec patience mes penchants religieux. »

« Mais votre chair m'est précieuse. C'est maintenant ma chair, et si vous lui faites encore du mal, je vous tuerai. Pendant que vous dormirez, je m'assiérai sur votre visage et vous étoufferai ! » Elle

referma ses bras autour de JandolAnganol, se pressant contre lui jusqu'à ce que sa robe soit trempée. Il renvoya l'esclave et la couvrit de baisers et de caresses.

« Ta jeune chair m'est précieuse à moi aussi, mais je suis décidé à ne pas te connaître charnellement avant ton dixième anniversaire. »

« Oh, non, Jan ! Ça fait cinq grands décimes à attendre ! Je ne suis pas une si faible petite chose – je peux facilement vous recevoir, vous verrez. » Elle pressa son visage de fleur contre le sien.

« Ça passe vite, cinq décimes, et ça ne nous fera pas de mal d'attendre. »

Elle se jeta sur lui et le renversa sur le lit, se débattant et se tortillant dans ses bras tout en riant aux éclats.

« Je ne vais pas attendre, je ne vais pas attendre ! Je sais tout de ce que les épouses doivent être et de ce qu'elles doivent faire, et je vais être votre épouse en tout. »

Ils commencèrent à s'embrasser furieusement. Puis il la repoussa en riant.

« Petit volcan, petit bijou, petite fleur. Nous attendrons que les circonstances soient plus propices et que j'aie fait plus ou moins la paix avec tes parents. »

« Mais c'est tout de suite que c'est toujours le plus propice », pleurnicha-t-elle.

Pour la distraire, il dit « Écoute, j'ai un petit présent de mariage pour toi. C'est pratiquement tout ce que je possède ici. Je te couvrirai de cadeaux quand nous serons chez nous à Matrassyl. »

Il sortit de sa tunique la montre à triple affichage et la lui tendit.

Les cadrans indiquaient :

07 : 31 : 15 18 : 21 : 90 19 : 24 : 40

Milua Tal la prit et parut plutôt déçue. Elle essaya de s'en ceindre le front mais les extrémités n'arrivaient pas à se rejoindre derrière sa tête.

« Où suis-je censée porter ça ? »

« Pourquoi pas comme bracelet ? »

« Peut-être. Eh bien, merci, Jan. Je porterai ça plus tard. » Elle laissa tomber la montre par terre puis, brusquement, retira sa robe humide.

« À présent vous pouvez m'examiner et voir si vous allez en avoir pour votre argent. »

Il se mit à prier mais ses yeux refusaient de se fermer tandis qu'elle gambadait dans la pièce. Elle sourit lascivement en voyant s'éveiller le khmir dans les yeux de JandolAnganol. Il s'élança vers elle, la saisit et la porta sur le lit.

« Très bien, ma délicieuse Milua Tal. Ici commence notre vie conjugale. »

Plus d'une heure plus tard, ils furent arrachés à leurs transports par une violente secousse. Les poutres gémirent autour d'eux, leur petite lampe se renversa par terre. Le lit remuait bruyamment. Ils bondirent sur leurs pieds, nus, et sentirent le plancher osciller.

« On va dehors ? » demanda Milua Tal. « Le parc a l'air d'avoir de petits soubresauts, non ? »

« Attends une seconde. »

Les secousses duraient. Des chiens hurlaient en ville. Puis ce fut fini, et un silence de plomb s'installa.

Dans ce silence, des pensées se mirent à remuer comme des asticots dans la tête du roi. Il pensait aux vœux qu'il avait prononcés – tous brisés. Aux gens qu'il aimait – tous trahis. Aux espoirs qu'il avait nourris – tous morts. Dans le calme qui régnait, il n'arrivait à trouver de consolation nulle part, pas même dans le corps humain en sueur allongé contre le sien.

Ses yeux éteints s'arrêtèrent sur un objet qui était tombé sur la natte recouvrant le plancher. C'était l'horloge qui avait appartenu un jour à BillishOwpin, le produit d'une science inconnue qui était venu se faufiler dans les décimes de son déclin.

Avec un cri de rage, il bondit sur ses pieds et lança l'horloge par la fenêtre qui donnait au nord. Il resta là, nu, comme s'il défiait l'objet de revenir dans sa main.

Un instant effrayée, Milua Tal le rejoignit et lui posa une main sur l'épaule. Sans un mot, ils se penchèrent à la fenêtre pour respirer l'air frais.

Une inquiétante lueur blanche brillait au nord, soulignant les contours de l'horizon et des arbres. Des éclairs y menaient une danse silencieuse.

« Par le foyer, qu'est-ce qui se passe ? » interrogea JandolAnganol en serrant les épaules menues de sa jeune épouse.

« N'aie pas peur, Jan. C'est un effet du tremblement de terre – ça ne va pas tarder à disparaître. On voit souvent de ces lueurs après une secousse particulièrement forte. C'est une espèce d'arc-en-ciel nocturne. »

« Quel calme ! » Il s'aperçut que l'on n'entendait pas bouger la Première Garde Phagorienne dans le voisinage, et fut saisi d'une brusque inquiétude.

« J'entends quelque chose. » Elle courut à la fenêtre opposée et hurla : « Jandol ! Regarde ! Le palais ! »

Il la rejoignit en deux ou trois enjambées et regarda dehors. De l'autre côté de la Place Loylbryden, le palais était en feu. Toute la façade de bois flambait, avec des nuages de fumée qui montaient en

gros rouleaux vers les étoiles.

« Le tremblement de terre a dû causer un incendie. Allons voir si nous pouvons donner un coup de main – vite, vite, ma pauvre maman ! » Sa voix de pigeon s'était soudain faite stridente.

Horifiés, ils s'habillèrent et se précipitèrent dehors. Il n'y avait pas de phagors dans le parc mais, comme ils traversaient la place, ils les virent.

La Première Phagorienne était là, en armes, contemplant le palais en flammes, le gardant. Immobiles, ils regardaient l'incendie dont la force et l'ampleur ne cessaient de croître. Des habitants de la ville se tenaient à l'écart, spectateurs impuissants, maintenus à distance par les phagors.

JandolAnganol alla pour forcer les rangs des phagors, mais une lance jaillit et lui barra le chemin. Le Commandant Phagor, la pliche GhhtMlark Chzarn salua son chef et parla.

« Approcher plus près est chose dont il vous est fait refus, sire, car il y a danger. Nous avons fait acte de brûler tous les Fils de Freyr rassemblés dans ce lieu de culte sous terre. Il est de notre entendement que le roi félon et le roi de l'Église voulaient porter la mort à tous les serviteurs formant votre Garde. »

« Vous n'aviez pas d'ordres. » Il pouvait à peine parler. « Vous avez tué Akhanaba – le dieu fait à votre image. »

La créature aux yeux écarlates qui lui faisait face porta une main à trois doigts à son crâne. « Ordres se sont formés dans nos têtes. Ordres venus de loin dans le temps. Autrefois, cet endroit avait pour nom Hrrm-Bhhrd Ydohk... Il y a encore à dire... »

« Vous avez tué le C'Sarr, Akhanaba... tout... tout... » Il pouvait à peine entendre ce que l'ancipité disait, car Milua Tal, qui ne lui avait pas lâché la main, hurlait à tue-tête : « Maman, maman, ma pauvre maman ! »

« Hrrm-Bhhrd Ydohk autrefois appartenir à la race ancipitée. Pas donner aux Fils de Freyr. »

Il n'arrivait pas à comprendre. Il se pressa contre la lance de la pliche, puis dégaina son épée. « Laissez-moi passer, Commandant Chzarn, ou je vous tue. »

Il savait combien de telles menaces étaient inutiles. Chzarn se contenta de dire, sans émotion aucune : « Pas passer, sire. »

« Tu es le dieu de feu, Jan – fais-le mourir ! » Milua Tal le griffait tout en piaillant de sa petite voix de perruche, mais il ne bougea pas. Chzarn était décidée à expliquer quelque chose et se débattait avec les mots ; elle réussit enfin à articuler : « Ancien Hrrm-Bhhrd Ydock bon endroit, sire. Les octaves d'air y font musique. Bien avant Fils de Freyr sur Hrl-Ichor Yhar. Au temps ancien de D'Sehm-Hrr. »

« On est dans le présent, le présent ! Nous vivons et mourons dans

le temps présent, pliche ! » Il essaya de rassembler ses forces pour frapper mais s'en trouva incapable, en dépit de la fillette qui hurlait à côté de lui. Il était privé de volonté. Les flammes dansaient dans les pupilles de ses yeux réduits à deux fentes.

La pliche poursuivit obstinément son explication, tel un automate.

« Ancipités ici, sire, avant Fils de Freyr. Avant que Freyr briller de sa mauvaise lumière. Avant l'alliance de D'Sehm-Hrr, sire. Vieux péchés, sire. »

Peut-être avait-elle seulement dit « vieux méfaits ». Avec l'incendie qui faisait rage, il était impossible de bien entendre. Dans un grondement, une partie du toit s'effondra et une colonne de feu s'éleva dans le ciel nocturne. Les piliers s'abattirent sur la place.

La foule cria à l'unisson et trébucha en arrière. Parmi les spectateurs se trouvait AbathVasidol ; elle s'accrocha au bras d'un monsieur de l'ambassade sibornalienne au moment où tout le monde reculait devant la chaleur.

« Le Saint C'Sarr... tous morts », cria JandolAnganol au comble de la douleur. « Tous morts... tous morts. »

Il ne tenta pas de consoler la fillette ou de la repousser. Elle n'était rien pour lui. Les flammes dévoraient son âme. Dans cet holocauste périssaient ses ambitions – les ambitions mêmes que le feu rendait réalisables. Il pouvait être maître d'Oldorando comme de Borlien, mais dans ce perpétuel changement des choses en leur contraire, cette inversion punitive qui transformait un dieu en un phagor, il n'avait plus envie d'être maître de quoi que ce fût.

Ses phagors lui avaient fourni un triomphe dans lequel il voyait clairement sa défaite. Ses pensées s'envolèrent vers Myrdemlnggala ; mais son été à lui comme à elle était fini, et le grand feu de joie dans lequel brûlaient ses ennemis était le signal de son automne. « Tous morts », répéta-t-il à haute voix.

Mais une silhouette s'approchait d'eux, se déplaçant élégamment à travers les rangs de la Première Phagorienne, et, presque en flânant, arriva à temps pour remarquer : « Pas tous, non, je suis heureux de le dire. » En dépit de ses efforts pour conserver sa nonchalance habituelle, Esomberr était pâle et tremblant.

« Vu que je n'ai jamais voué un culte très fervent au Tout-Puissant, qu'il soit homme ou phagor, j'ai cru bon de me dispenser du sermon du C'Sarr sur le sujet. Bien m'en a pris. Que ceci vous soit une leçon, Votre Majesté, pour moins fréquenter l'église à l'avenir. »

Milua Tal leva des yeux pleins de colère et dit : « Qu'est-ce que vous attendez ? Mon père et ma mère sont là-dedans ! »

Esomberr agita un doigt dans sa direction. « Il faut que vous appreniez à vous laisser porter par les circonstances comme votre époux déclare le faire. Si vos parents ont péri – et là, je crois que vous

avez mis le doigt sur une vérité profonde –, permettez-moi d'être le premier à vous féliciter de votre nouvelle situation de Reine de Borlien et d'Oldorando.

« J'espère quelque promotion de votre part, en tant qu'instrument principal de votre mariage secret. Il se peut que je ne sois jamais C'Sarr, mais vous savez tous les deux que je suis un homme de bon conseil. Et je suis toujours de bonne humeur, même dans l'adversité, comme c'est le cas présent. »

JandolAnganol secoua la tête. Il prit Milua Tal par les épaules et, avec force cajoleries, entreprit de l'entraîner loin du sinistre.

« Nous ne pouvons rien faire. Passer un ou deux phagors au fil de l'épée ne résoudra rien. Nous allons attendre le matin. Il y a quelque vérité dans le cynisme d'Esomberr. »

« Cynisme ? » protesta calmement Esomberr. « Tes brutes ne sont-elles pas tout simplement en train d'imiter ce que tu as fait aux Myrdolâtres ? N'y a-t-il aucun cynisme dans l'avantage que tu en tires ? Tes brutes viennent de te sacrer Roi d'Oldorando. »

Sur le visage du roi était inscrit quelque chose qu'Esomberr n'arrivait pas à se résigner à voir. « Si toute la cour a péri, que me reste-t-il à faire sinon rester ici, faire mon devoir, veiller à ce que la succession soit légalement assurée au nom de Milua Tal ? Trouverai-je de la joie dans cette tâche, Esomberr ? »

« Tu t'adapteras aux circonstances, je suppose. Comme je le ferais. Qu'est-ce que la joie ? »

Ils continuèrent de marcher ; la princesse traînait les pieds et avait besoin d'être soutenue.

Au bout d'un moment, le roi dit : « Autrement ce sera l'anarchie – ou Pannoval interviendra. Que cela mérite qu'on s'en réjouisse ou qu'on en pleure, il semble bien que nous ayons là l'occasion de réunir nos royaumes en un seul, capable de résister aux ennemis. »

« Toujours les ennemis ! » lança plaintivement Milua Tal à son dieu manqué.

JandolAnganol se tourna vers Esomberr, une expression de totale incrédulité sur son visage. « Le C'Sarr lui-même aura péri. Le C'Sarr... »

« Sauf intervention divine, oui. Mais j'ai au moins une bonne nouvelle pour toi. Il se peut que Sayren Stund n'entre pas dans l'histoire comme son roi le plus avisé, mais il a eu un geste généreux avant de mourir. Sans doute encouragé par la mère de ta nouvelle reine. Sa Majesté n'a pas pu se résoudre à faire pendre le fils de son nouveau gendre et l'a fait relâcher il y a à peu près une heure. Peut-être en guise de cadeau de mariage... »

« Il a rendu la liberté à Robayday ? » Le visage de JandolAnganol se fit momentanément moins sombre.

Une autre partie du palais s'effondra. Les hautes colonnes de bois brûlaient comme des chandelles. Sans faire de bruit, les habitants d'Oldorando approchaient de plus en plus nombreux pour contempler le sinistre, sachant qu'ils ne reverraient jamais une telle nuit. Beaucoup, en leur âme superstitieuse, voyaient là la fin du monde depuis longtemps prophétisée.

« J'ai vu le garçon s'en aller libre. Toujours chien fou. Plus chien fou que jamais. Une flèche tirée d'un arc serait une assez bonne comparaison. »

Un gémissement s'échappa des lèvres de JandolAnganol. « Pauvre garçon, pourquoi n'est-il pas venu me trouver ? J'espérais qu'enfin sa haine envers moi l'avait abandonné... »

« À présent il fait sans doute la queue pour baiser les blessures du cadavre de Sartorilvrash – une forme d'amusement anti-hygiénique si l'on en vit jamais. »

« Pourquoi Roba n'est-il pas venu me trouver... ? »

JandolAnganol n'obtint pas de réponse, mais il pouvait la deviner : il était caché dans le pavillon avec Milua Tal. Il faudrait plus d'un décime pour que les conséquences de cette journée apparaissent en pleine lumière, et il lui faudrait vivre avec.

Comme en écho à ses pensées, Alam Esomberr dit : « Et puis-je demander ce que tu as l'intention de faire avec ta fameuse Garde Phagorienne, qui a commis cette atrocité ? »

Le roi lui lança un regard dur et continua à s'éloigner du brasier.

« Peut-être me diras-tu comment l'humanité peut espérer résoudre son problème avec les phagors », dit-il.

ENVOI

Les soldats du *Bon Espoir* et de *l'Union* débarquèrent sur la côte borlienienne et, prenant la direction de l'ouest, marchèrent sur Gravabagalinien sous le commandement de Io Pasharatid.

En cours de route, Pasharatid glana des nouvelles des troubles qui couvaient à Matrassyl. La conscience de la population s'éveillait lentement à mesure qu'elle digérait la nouvelle du massacre des Myrdolâtres ; le roi risquait d'être très mal accueilli à son retour.

Dans la tête de Pasharatid, un plan flambait avec un tel éclat qu'il paraissait déjà réalité. Il s'emparerait de la reine des reines ; Gravabagalinien tomberait entre ses mains, et elle avec. Matrassyl l'accepterait volontiers pour reine. Il gouvernerait à titre de prince consort ; politiquement, il n'avait pas de grandes ambitions. C'en serait fini de son passé de dérobades, de déceptions, de disgrâces. Un petit engagement militaire, et tout ce qu'il désirait serait sien.

Ses éclaireurs lui signalèrent des levées de terre autour du palais de bois. Il attaqua au lever de Batalix, alors qu'une légère vapeur s'étendait sur le paysage. Ses arquebusiers avancèrent deux par deux, leurs fusils à rouet prêts à tirer, protégés par des piquiers.

Un drapeau blanc s'agita derrière les défenses. Une silhouette corpulente émergea précautionneusement en terrain découvert. Pasharatid fit signe à ses soldats de s'arrêter et s'avança tout seul. Il était conscient de sa bravoure, de son port bien droit. Il se sentait tout à fait l'âme d'un conquérant.

L'homme corpulent approcha. Ils firent halte quand ils n'eurent plus entre eux que la longueur d'une pique.

Bardol CaraBansity prit la parole. Il demanda pourquoi des soldats étaient en train d'avancer sur un palais pratiquement sans défense.

À quoi Pasharatid répondit hautainement qu'il était un homme d'honneur. Il demandait seulement la reddition de la Reine Myrdemlnggala, après quoi il laisserait le palais en paix.

CaraBansity dessina le cercle sacré sur son front et renifla bruyamment. Hélas, dit-il, la reine des reines était morte, tuée d'une flèche tirée par un agent de son ex-époux, le Roi JandolAnganol.

La réaction de Pasharatid se partagea entre la colère et l'incrédulité.

« Voyez par vous-même », dit CaraBansity.

Il fit un geste en direction de la mer, toute terne dans la lumière de l'aube. Des hommes se préparaient à lancer un bateau funéraire sur les eaux.

En vérité, Pasharatid pouvait voir la chose par lui-même. Abandonnant sa troupe, il courut vers la plage. Quatre hommes, tête basse, portaient une bière sur laquelle un corps reposait sous des couches de mousseline blanche. L'ourlet de la mousseline voletait dans une brise de plus en plus forte. Une couronne de fleurs était posée sur le corps. Une vieille femme avec une verrue hérissée de poils sur la joue pleurait debout au bord de l'eau.

Les quatre hommes transportèrent respectueusement la bière à bord de la blanche caravelle, la *Prière de Vajabhar* ; les flancs en piteux état du navire avaient été réparés juste ce qu'il fallait pour une traversée qui ne s'adressait pas aux vivants. Ils déposèrent la bière à la base du mât et se retirèrent.

ScufBar, le vieux majordome de la reine, vêtu de noir, monta à bord du navire, une torche allumée à la main. Il s'inclina bien bas devant le corps enveloppé dans son linceul. Puis il mit le feu au petit bois dont un grand tas avait été fait sur le pont.

Tandis que le feu gagnait le vaisseau, un vent favorable commença à le pousser lentement hors de la baie. La fumée s'effilochait sur l'eau en longues mèches sales.

Pasharatid jeta son casque dans le sable en hurlant à ses hommes : « À genoux, hrattocks ! À genoux, et priez l'Azoiaxique pour l'âme de cette incomparable dame. La reine est morte, oh, la reine des reines est morte ! »

CaraBansity souriait de temps en temps, monté sur le hoxney qui le ramenait à sa femme à Ottassol. La ruse de l'homme astucieux qu'il était avait réussi ; il avait détourné Pasharatid de son but. Au petit doigt de la main droite, il portait le cadeau que lui avait fait la reine : une bague montée d'une pierre du bleu de la mer.

La reine avait quitté Gravabagalinien seulement quelques heures avant l'arrivée de Pasharatid. Elle était accompagnée de son général, sa sœur, la princesse Tatro, et de quelques fidèles. Ils se dirigeaient vers le nord-est, à travers les riches terres de loess de Borlien, vers Matrassyl.

Partout où ils passaient, des paysans sortaient de leurs huttes, hommes, femmes et enfants, et donnaient leur bénédiction à Myrdemlnggala. Les gens les plus pauvres accouraient pour donner à manger à sa petite troupe et aider la reine de toutes les façons possibles.

Le cœur de la reine débordait. Mais ce n'était plus le cœur qui

avait été le sien ; la chaleur de ses sentiments s'était refroidie. Peut-être accepterait-elle TolramKetinet le moment venu. Cela restait à voir. Elle avait besoin de retrouver d'abord son fils et de le consoler. Alors le futur pourrait être envisagé.

Pasharatid resta un long moment sur le rivage. Un troupeau de daims descendit sur la plage et se mit à paître sur la ligne de marée haute, ignorant sa présence.

Le navire funéraire dériva au large, emportant le corps de la servante qui était morte des suites des blessures que lui avait causées la chute d'un baril de poudre. Les flammes montaient tout droit, la fumée était rabattue sur les vagues. Un bruit de bois crépitant parvenait aux oreilles de Pasharatid.

Il pleura, déchira sa tunique et songea à tout ce qui n'arriverait jamais. Il tomba à genoux sur le sable, pleurant sur une mort qui appartenait encore au futur.

Les animaux de la mer décrivirent un cercle autour du bâtiment en flammes avant de partir. Ils abandonnèrent les eaux du littoral et se dirigèrent vers les grands fonds. Se déplaçant en légions bien organisées, ils se rendirent là où aucun homme n'avait encore navigué, pour se fondre dans les étendues liquides d'Helliconia.

Les années passèrent. Les représentants de cette turbulente génération s'évanouirent un à un... Longtemps après que la reine eut disparu du regard des mortels, une grande partie de ce qui, en elle, était immortel traversa les incommensurables abîmes de l'espace et fut reçu sur Terre. Là, ces particularités et ce visage revécurent. Ses souffrances, ses joies, ses échecs, ses vertus – tout se ranima pour les peuples de la Terre.

Sur Helliconia, tout souvenir de la reine fut bientôt perdu, comme se perdent les vagues sur la grève.

D'Sehm-Hrr brillait dans le ciel. Bleu était le clair de lune. Et lorsque Batalix brillait à travers les brumes frisquettes, bleue était la lumière du jour.

Tout était parfaitement à la convenance de la race ancipitée. Les températures étaient basses. Ils tenaient les cornes hautes et n'éprouvaient pas le besoin de se presser. Ils vivaient dans les montagnes et les forêts tropicales de la Péninsule de Pegovin en Hespagorat. Ils étaient en paix les uns avec les autres.

À mesure que les jeunots passaient lentement à l'état de craights puis d'adultes à part entière, leur pelage s'épaississait et s'assombrissait jusqu'à devenir noir. Sous cette masse de poils, ils étaient immensément forts. Ils lançaient des épieux de grossière

facture qui pouvaient tuer à cent mètres. Avec ces armes ils massacraient les membres des autres unités qui mordaient sur leur territoire.

Ils connaissaient d'autres arts. Le feu était un animal domestiqué qu'ils tenaient enchaîné. Ils voyageaient avec leurs foyers sur les épaules, et on pouvait parfois les voir descendre en groupes jusqu'à la côte, où ils prenaient des poissons au piège à l'aide de feux allumés sur des dalles de pierre qu'ils portaient sur leurs larges épaules.

Le travail du bronze ne leur était pas inconnu. Ils utilisaient ce métal pour s'en parer ; le chaud reflet du bronze était visible autour des foyers fumants de leurs cavernes. Ils maîtrisaient suffisamment la poterie pour fabriquer des pots avec des colombins d'argile, souvent de forme compliquée, imitant les cosses des fruits qu'ils mangeaient. Ils possédaient un langage. Stalons et pliches allaient chasser ensemble, ou cultivaient leurs maigres légumes ensemble sur des bouts de terre défrichée. Il n'y avait pas de querelle entre mâle et femelle.

Les unités ancipitées possédaient des animaux d'agrément. Des asokins vivaient en commensalisme avec elles, et leur servaient de chiens de chasse quand on allait chasser. Les Autres leur étaient d'une utilité moins pratique ; leurs vols espiègles étaient tolérés pour l'amusement que procuraient leurs singeries.

Quand Batalix se couchait et que la lumière se retirait du monde, les ancipités s'endormaient dans le sommeil en toute indifférence. Ils dormaient par terre, comme du bétail, couchés où le sommeil les avait pris. Ils décrochaient. Aucun rêve ne hantait leurs longs crânes pendant les heures silencieuses de la nuit.

C'était seulement lorsque la lune, D'Sehm-Hrr, était pleine, qu'ils s'accouplaient et chassaient au lieu de dormir. C'était leur grand divertissement. Ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin, animaux à plumes ou à poils, ou congénères. Rien ne motivait ce comportement meurtrier ; ils tuaient parce que c'était dans leur nature.

Le jour, certaines unités qui vivaient dans le sud chassaient le flambreg. Ce vaste continent, le continent austral d'Hespagorat, était peuplé de milliers de têtes de flambregs. Avec les flambregs allaient des nuages de mouches. Avec les nuages de mouches allait la mouche jaune. Alors les phagors tuaient les flambregs, les massacraient individuellement ou en masse, tuaient les chefs de troupeaux, tuaient les femelles, pleines ou non, tuaient les petits, essayaient de remplir le monde de leurs carcasses.

Les flambregs ne se décourageaient jamais de charger vers le nord à travers les terres basses de la Péninsule de Pegovin. Les ancipités ne se lassaient jamais de les tuer. Les années se succédaient, et les siècles,

et les immenses troupeaux continuaient de se précipiter vers les épieux infatigables. Il n'y avait pas d'histoire au sein des unités, sauf l'histoire de cet incessant massacre.

On s'accouplait à la pleine lune ; un an plus tard, on mettait bas à la pleine lune. Les petits devenaient lentement adultes. Tout était lent, comme si les cœurs eux-mêmes prenaient tout leur temps pour battre et que le rythme tranquille auquel poussait un arbre fût la mesure de toute chose. Quand le grand disque blanc de la lune sombrait dans les brumes de l'horizon, tout était à peu de chose près au même point qu'au moment où il s'était levé dans les mêmes brumes. Fondus dans cette apathie, les phagors étaient gouvernés par son temps ; le temps n'avait pas place dans leurs pâles cervelles.

Leurs animaux familiers mouraient. Quand un Autre mourait, on se débarrassait sans façon de son corps, ou on le laissait à manger aux vautours à l'extérieur du camp. Les grands phagors noirs ne connaissaient pas la mort : pour eux la mort n'existait pas plus que le temps. À mesure qu'ils vieillissaient, leurs mouvements se faisaient plus lents. Tout en demeurant au sein de ce qui constituait plus ou moins leur famille, ils vivaient à l'écart. Les années passant, leurs facultés devenaient de plus en plus limitées. Ils commençaient par perdre l'usage de la parole. Puis ils finissaient par ne plus bouger du tout.

La tribu se montrait alors capable de sentiments affectueux. On ne se souciait pas des individus. On s'occupait des tout petits et, par ailleurs, uniquement de ceux qui succombaient sous le poids des ans. Ces phagors à la retraite étaient placés en lieu sûr, vénérés, ressortis à l'occasion de certaines cérémonies, par exemple lorsqu'était projetée une attaque contre une unité voisine.

Incarnations de la paresse du temps, les vieux phagors passaient imperceptiblement au-delà de la vague séparation qui distinguait la vie d'autres états. Le temps se figeait dans leur être. Ils rétrécissaient pour devenir au bout de nombreuses années rien de plus que de petites images kératiniques de leur ancien moi. Même alors, les tremblements de l'existence n'étaient pas complètement au bout de leur course. Ils étaient consultés. Ils continuaient de jouer un rôle dans la vie de l'unité. C'était seulement lorsqu'ils se désintégraient que l'on pouvait les dire finis ; et beaucoup étaient l'objet de soins si attentifs qu'ils survivaient durant des siècles.

Ce style de vie crépusculaire se poursuivait longtemps de la sorte. L'été et l'hiver entraînaient peu de changement dans la péninsule en forme de massue qui s'étendait presque jusqu'à l'équateur. Ailleurs, durant l'hiver, il arrivait aux mers de geler ; dans la péninsule, au sommet des montagnes comme au fond des vallées boisées, un paradis léthargique se maintint sans altération aucune durant des quantités et

des quantités de lunes, des quantités de lunes et des quantités d'éternités.

La race ancipitée n'était pas prompte à réagir au changement. L'étoile inconnue – l'étoile apparue sans tambour ni trompette – était un point brillant dans le ciel bien avant d'entrer dans les calculs des unités.

Les premiers phagors à poil blanc qui apparurent furent traités avec indifférence. Le nombre de ceux à parvenir à maturité augmenta. Ils donnèrent le jour à des rejetons blancs. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'ils furent chassés. Les proscrits allèrent vivre le long des mornes rivages de la Mer Kowass, se nourrissant d'iguanes. Leurs Autres apprivoisés voyageaient sur leur dos, jetant de temps en temps des brins d'algues séchées dans les foyers portatifs.

Au crépuscule, on pouvait les voir, phagors et Autres, échelonnés le long du rivage, feu et fumée à l'épaule, se déplacer inconsolablement vers l'est. Les années passant, les phagors blancs devinrent de plus en plus nombreux, l'exode vers l'est de plus en plus continu. Ils marquaient leur chemin de piliers de pierre, peut-être dans l'espoir qu'ils pourraient un jour retourner chez eux. Mais ce retour ne devait jamais avoir lieu.

Au lieu de cela, l'étoile cancéreuse apparue dans les cieux devint de plus en plus brillante, éclipsant toutes les autres étoiles jusqu'au moment où, comme D'Sehm-Hrr, elle projetait des ombres en pleine nuit. Alors la race ancipitée, après avoir longuement consulté les anciens en engourdire, donnèrent un nom à la nouvelle étoile : *Frehyr*, qui signifiait frayer.

D'une génération à l'autre, il ne semblait pas y avoir de différence dans la magnitude de l'étoile redoutée. Mais elle grossissait. Et de génération en génération, les phagors blancs qui avaient subi une mutation se propageaient le long des côtes d'Hespagorat. À l'ouest de la Péninsule de Pegovin, ils furent arrêtés par les lugubres marécages d'une terre qui devait plus tard être connue sous le nom de Dimariam. À l'est, ils franchirent lentement les hautes montagnes de Throssa pour arriver, au bout de deux mille milles de marche, à l'isthme de Cadmer. Tout cela fut accompli avec la tranquille détermination de la race ancipitée.

De l'autre côté de l'isthme, se répandant à travers Radado, ils pénétrèrent sur des terres où le climat était proche de celui de Pegovin. Certains s'y installèrent ; d'autres, arrivés plus tard, cherchèrent plus loin. Et sur leur route ils érigeaient toujours leurs piliers de pierre, pour marquer les octaves d'air salubres qui ramenaient dans la patrie de leurs ancêtres.

Le moment de la catastrophe arriva. L'étoile vieillissante, Batalix, avec sa cargaison de planètes, fut capturée par l'étoile redoutée, jeune,

furieuse, remplissant l'espace de son rayonnement. L'étoile redoutée possédait une compagne de moindre envergure. Dans le remue-ménage cosmique qui suivit, alors que de nouvelles orbites s'établissaient, la compagne de moindre envergure fut perdue. Elle fila sur une nouvelle trajectoire, emportant avec elle une des planètes de Batalix et la lune d'Helliconia, D'Sehm-Hrr. Batalix elle-même se retrouva en position de captive autour de l'étoile redoutée. Telle fut la Catastrophe qui devait rester gravée à jamais dans la mémoire de la race ancipitée.

Au cours des cataclysmes qui affligèrent ultérieurement la planète, l'ancien isthme de Cadmer fut détruit par des vents et des marées d'une exceptionnelle violence. Le lien entre Hespagorat et Campannlat était rompu.

Durant cette époque de changement, les Autres changèrent. Les Autres étaient plus chétifs que leurs mentors mais avaient l'esprit plus vif et plus souple. Leur exode depuis Pegovin avait transformé leur rôle vis-à-vis des phagors : ils n'étaient plus seulement considérés comme des animaux familiers pouvant égayer un jour de désœuvrement, mais avaient pour mission d'aller chercher à manger pour l'unité.

La révolution arriva par hasard.

Un groupe d'Autres était en quête de nourriture dans une baie sur la côte de Radado quand ils furent surpris par la marée. Ils furent temporairement bloqués sur une île où une lagune contenait des poissons à huile à foison. Les poissons à huile étaient une des manifestations d'une écologie en pleine mutation ; ils frayaient par millions dans les mers. Les Autres restèrent là à festoyer.

Plus tard, ayant perdu leurs mentors, ils se débrouillèrent tout seuls, gagnant le nord-est pour s'établir dans une région presque déserte qu'ils appelèrent Ponpt. Là furent fondées les Dix Tribus, ou Olle Onets. Finalement, leur version largement modifiée de l'ancipité, que l'on devait connaître sous le nom d'olonets, s'étendit sur tout Campannlat. Mais pas avant que bien des siècles aient passé sur les vastes étendues en pleine évolution.

Les Autres évoluèrent aussi. Les Dix Tribus se séparèrent pour augmenter en nombre. Ils furent prompts à s'adapter aux nouvelles circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. Certaines tribus ne se fixèrent jamais et se mirent à parcourir la surface du nouveau continent. Leurs grands ennemis étaient les phagors, qu'ils considéraient néanmoins comme de quasi-dieux. De telles illusions – de telles aspirations – faisaient partie intégrante de leur vigoureuse réaction au monde dans lequel ils se découvraient. Ils se réjouissaient, chassaient, se multipliaient, et le nouveau soleil brillait sur eux.

Quand le premier Grand Hiver survint, quand ce premier été

tumultueux céda la place au froid et que les neiges tombèrent durant des mois d'affilée, l'esprit éotemporel des phagors dut croire à un retour à la normale. C'est durant cette période que les Dix Tribus furent mises à l'épreuve : génétiquement malléables, elles allaient avoir leur existence future modelée par le degré de succès avec lequel elles essuieraient les siècles d'apogée, quand Batalix ramperait dans les sections les plus lentes de sa nouvelle orbite. Les tribus qui s'adaptèrent le mieux émergèrent le printemps suivant avec une confiance renouvelée. Elles étaient devenues l'humanité.

Hommes et femmes se réjouirent de leurs nouvelles capacités. Ils sentaient que le monde et le futur leur appartenaient. Pourtant, il y avait des moments où – tandis qu'ils faisaient cercle autour de leurs feux de camp sous la voûte flamboyante des étoiles – de mystérieuses béances s'ouvraient dans leurs vies ; il leur semblait alors regarder dans un gouffre infranchissable. Il leur revenait des souvenirs mythiques d'un temps où des créatures plus grandes s'occupaient d'eux et dispensaient une rude justice. Ils glissaient doucement dans le sommeil, et des mots silencieux se formaient sur leurs lèvres.

Le besoin d'adorer et d'être gouverné – et de se rebeller contre l'autorité – ne les quitta jamais, même lorsque Freyr proclama de nouveau sa puissance.

Le nouveau climat, avec ses niveaux énergétiques plus élevés, ne convenait pas aux phagors à poil blanc. Freyr, au-dessus d'eux, était le symbole de tous les maux qui s'abattaient sur eux. Ils se mirent à graver un symbole apotropaïque sur les mégalithes marquant les octaves d'air : un cercle à l'intérieur d'un autre, réunis par deux rayons courbes. Aux yeux des phagors, c'était avant tout une représentation de D'Sehm-Hrr s'éloignant de Hrl-Ichor Yhar. On y vit plus tard quelque chose de différent : une image de Freyr écrasant Hrl-Ichor Yhar sous ses rayons à mesure que l'astre se rapprochait.

Tandis que certains de ceux qui parlaient l'olonets se transformaient, d'une génération à l'autre, en exécrales Fils de Freyr, les phagors perdaient lentement leur culture. Mais ils demeuraient vaillants et tenaient les cornes hautes. Car les nouvelles conditions climatiques n'étaient pas entièrement en faveur des Fils.

Bien que Freyr ne s'en allât jamais, il y avait de longues périodes où l'astre s'éloignait à tel point que sa forme d'araignée n'était presque plus visible au milieu de la voûte étoilée. Alors la race ancipitée était de nouveau en mesure de se rendre maîtresse des Fils de Freyr. Au prochain Temps de Froidure, elle anéantirait complètement son ancien ennemi.

Ce temps n'était pas encore. Mais il viendrait.

TABLE DES MATIÈRES

LA CÔTE DE BORLIEN

ARRIVÉES AU PALAIS

UN DIVORCE PRÉMATURÉ

UNE INNOVATION DANS LE COSGATT

LÀ VOIE DES MADIS

DES DIPLOMATES CHARGÉS DE CADEAUX

LA REINE EN VISITE CHEZ LES VIVANTS ET LES MORTS

EN PRÉSENCE DE LA MYTHOLOGIE

UN CHANCELIER À RUDE ÉPREUVE

LES TRIBULATIONS D'UN PRISONNIER

VOYAGE VERS LE CONTINENT NORD

LES PASSAGERS DE L'AVAL

EN CHEMIN VERS UN MEILLEUR ARMEMENT

AU PAYS DES FLAMBREGS

LES PRISONNIERS DE LA CARRIÈRE

L'HOMME QUI EXPLOITAIT UN GLACIER

VOL-SUICIDE

VISITEURS DES PROFONDEURS

OLDORANDO

COMMENT JUSTICE FUT FAITE

LE MASSACRE D'AKHANABA

ENVOI

TABLE DES MATIÈRES